DINEY COSTELOE

La Fille qui n'avait pas de nom

« ÉMOUVANT ET PLEIN D'ESPOIR : UN ROMAN IMPOSSIBLE À LÂCHER. » (LIFE)

City

La Fille

qui n'avait pas de nom

DINEY COSTELOE

Traduit de l’anglais
par Camille Cosson et Anne-Laure Prieur

City

Roman

© City Éditions 2018, pour la traduction française
Copyright © Diney Costeloe, 2016
Publié pour la première fois au Royaume-Uni en 2016
par Head of Zeus Ltd sous le titre *The girl with no name*.
Couverture : © Head of Zeus Ltd
ISBN : 9782824631080
Code Hachette : 62 9291 5
Collection dirigée par Christian English & Frédéric Thibaud
Catalogues et manuscrits : city-editions.com
Conformément au Code de la Propriété Intellectuelle, il est interdit
de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, et ce,
par quelque moyen que ce soit, sans l'autorisation préalable de l'éditeur.
Dépôt légal : Novembre 2018

À tous les évacués,
ainsi qu'à tous ceux qui leur ont ouvert
leur porte et les ont accueillis chez eux.

Prologue

Hanau, Allemagne, 9 novembre 1938

— Les Juifs, dehors ! Les Juifs, dehors ! Les Juifs, dehors !

Le slogan se rapprochait toujours plus, accompagné de bruits de coups, d'objets qui s'écrasaient et de cris de frayeur. La famille Becker se cachait dans sa cuisine, lumières éteintes, tous les rideaux de l'appartement tirés sur la nuit et le terrifiant tapage montant de la rue en dessous. Leur appartement était situé au premier étage de l'immeuble. Le cabinet médical de Franz occupait auparavant le rez-de-chaussée, mais plus depuis longtemps. Il avait été repris par un voisin lorsque les nouvelles lois avaient interdit à Franz de pratiquer la médecine. L'appartement, cependant, était marqué.

Marta poussa ses enfants, Lisa et Martin, dans l'étroit placard à balais.

— Il le faut, Lisa ! Sois courageuse ! la pressa-t-elle en refermant résolument la porte sur les yeux effrayés de Lisa.

Elle savait que sa fille était terrorisée à l'idée de se retrouver enfermée dans un espace exigu ; elle l'avait toujours été. Mais il en allait de sa sécurité. Marta devait être forte pour eux tous.

Elle rampa sous la table de cuisine au moment où la foule hurlante passait dans la rue. Des briques furent jetées à travers les fenêtres et une pluie de verre s'abattit sur la table sous laquelle elle se tapissait, ramassée sur elle-même pour tenter de se protéger des éclats volant autour d'elle. La marée de cris excités s'éloigna. Mais alors que Marta s'extirpait de sous la table pour ouvrir le placard à balais, un bruit de bottes résonna dans l'escalier, et la porte de l'appartement s'ouvrit sous un violent coup de pied. Deux soldats firent irruption, l'un tenant un pistolet, l'autre armé d'une longue matraque en bois. Derrière eux suivait un homme de la Gestapo, grand, sinistre avec son long manteau sombre et son chapeau de feutre caractéristiques. Il inspecta les lieux depuis l'embrasure.

— Quand je pense que de sales juifs vivent encore dans un appartement

comme celui-ci alors que tant de vrais Allemands n'ont pas d'endroits décents où vivre...

Il parlait d'un ton dégoûté en toisant la femme et les deux enfants recroquevillés dans la cuisine.

— Où est ton mari ? Où se cache-t-il ?

— Il n'est pas là, bafouilla Marta. Il... Il est sorti... voir une patiente.

— Trouvez-le ! aboya l'officier de la Gestapo. Il n'a pas de patients !

Les deux soldats obéirent sur-le-champ et retournèrent l'appartement, renversant les lits, arrachant les rideaux, ouvrant grand les portes des placards, jusqu'à ce que l'un d'eux déclare :

— Il n'y a personne, chef.

L'agent de la Gestapo semblait furieux. Il se tourna vers Marta.

— Nous le trouverons, promit-il. Prenez une valise et du balai ! Emmenez vos rejetons juifs et fichez le camp... avant que je ne revienne !

Là-dessus, les trois hommes dévalèrent lourdement l'escalier.

Lorsqu'ils furent partis, Marta se laissa choir sur une chaise, le visage enfoui entre ses mains. Dieu merci, Franz était bien allé rendre visite à une patiente, une jeune mère juive sur le point d'accoucher. Et Dieu merci, dans la pénombre où était plongée la pièce, ni les soldats ni l'officier de la Gestapo n'avaient remarqué que Martin était aveugle. Pour l'instant, ses deux hommes étaient saufs. Mais pas pour longtemps.

Que faire, maintenant ? Son cerveau était comme paralysé et elle dut se forcer à réfléchir. S'ils restaient là, la Gestapo reviendrait certainement, à la recherche de Franz ou soucieuse de vérifier qu'elle et ses enfants avaient bien quitté l'appartement. Mais s'ils sortaient maintenant, ils se retrouveraient en pleine rue, où une foule surexcitée continuait à scander des slogans haineux, à briser des fenêtres, incendier des maisons et frapper quiconque était assez fou pour protester.

— Mutti, chuchota Lisa. Où est Papa ?

— Je ne sais pas, Lisa, répondit sa mère.

C'était la vérité. Franz pouvait être n'importe où. Pourvu, priait-elle, qu'il ne soit pas tombé entre les griffes de la foule au-dehors.

— Que faisons-nous, maman ? demanda Martin à voix basse.

— Je vais faire une valise avant qu'ils reviennent nous chercher. Et s'ils

arrivent, nous n'aurons qu'à descendre dans la rue. Nous aurons au moins de quoi nous débrouiller.

— C'est dangereux de rester ici, observa Martin.

— C'est dangereux dans la rue aussi, répliqua sa mère. Nous ne sommes en sécurité nulle part. Mais je crois qu'il vaut mieux rester ici dans l'immédiat. Si on nous voit marcher dans le noir avec une valise, on nous attaquera pour nous la voler. Pour l'instant, ils ont l'air d'être partis...

Elle s'approcha prudemment de la fenêtre et, dissimulée derrière le rideau, scruta l'aube grise au-dehors. Quelques ombres se mouvaient dans la rue, silhouettes sombres se découpant sur l'éclat rouge orangé de l'incendie qui ravageait la synagogue au bout de la rue et, derrière elle, la maison du rabbin. Le ciel lui-même semblait en flammes. Marta se demanda pourquoi leur appartement avait été épargné. Sans doute parce qu'il conviendrait à une bonne famille « allemande ». Quoi qu'il en soit, décida-t-elle, il pouvait encore leur servir de refuge une heure ou deux. S'aventurer dans la rue maintenant avec deux enfants, dont l'un aveugle, serait du suicide. Mais ils devaient se tenir prêts à prendre la fuite.

Lisa regarda sa mère sortir la plus grosse valise qu'ils possédaient et commencer à la remplir de vêtements pour chacun d'eux. Dans la poche d'une jupe, elle glissa le collier de perles que Papa lui avait offert le jour de leur mariage, ainsi qu'une bague ayant appartenu à sa grand-mère.

— Va chercher le pot de farine, intima Mutti.

Lorsque Lisa le lui apporta, elle plongea la main dans la farine et en extirpa le rouleau de Reichsmarks caché là.

— Mets ça dans ta culotte, ordonna-t-elle à une Lisa interdite avant de reporter son attention sur la valise.

Dehors, les slogans et le fracas de verre brisé continuaient, mais plus distants. La foule avait trouvé à s'occuper ailleurs. Martin attendait assis sur une chaise, le visage entre les mains, l'oreille tendue. Il ne voyait rien et sa cécité accentuait encore sa peur. La pièce avait été mise sens dessus dessous, si bien qu'il ne savait plus où se trouvaient les meubles. S'il bougeait, il tomberait à coup sûr.

— Où allons-nous, maman ? demanda-t-il.

— Chez tante Trudi, répondit Marta avec autorité, bien qu'elle n'eût en

réalité aucune idée où aller. Je suis sûre que papa nous y rejoindra si...

Elle hésita et ravala les mots « s'ils ne l'ont pas attrapé ».

- ... s'il le peut, acheva-t-elle.

Tous trois passèrent les premières heures de l'aube assis à attendre. Peu à peu, les enfants sombrèrent dans un sommeil précaire. Marta, elle, demeurait éveillée. À quoi bon essayer de dormir ? Ce serait idiot et elle le savait. Elle devait rester vigilante au cas où le type de la Gestapo reviendrait. Du dehors lui parvenaient encore des cris. Alors que la lumière du jour envahissait le ciel, elle s'approcha une fois de plus de la fenêtre. Ce qu'elle vit lui arracha une plainte étouffée. Était-ce vraiment la rue où elle vivait ? Elle était jonchée de bris de verre, de morceaux de bois provenant de portes et de meubles fracassés. Les fenêtres des deux maisons d'en face béaient, quelques fragments de verre pointus encore accrochés à leurs cadres. La porte de l'une gisait par terre, celle de l'autre pendait follement à une ultime charnière. Les autres maisons de chaque côté semblaient intactes. Marta réalisa avec choc qu'elles appartenaient à deux de ses voisins non juifs. S'ils étaient peu nombreux dans le quartier, leurs maisons, pour autant qu'elle pût en juger, avaient été épargnées. Aucune n'était éclairée, mais elle distingua Frau Klein dans la rue, qui ramassait le contenu de la sienne piétiné dans le caniveau.

Temps de bouger, songea Marta. Sur le point de réveiller les enfants, elle perçut un mouvement dans l'ombre à l'entrée d'une ruelle, un peu plus loin. Il y avait quelqu'un. Plissant les yeux, elle vit que c'était Franz qui guettait anxieusement dans la rue. Alors qu'elle levait la main pour lui faire signe, deux hommes surgirent de l'embrasure d'une porte et l'interpellèrent. Franz tourna les talons pour s'enfuir, mais un troisième homme derrière lui brandit une matraque en bois. Sans un cri, Franz s'écroula au sol. Deux des hommes l'attrapèrent par les pieds et remontèrent la rue, puis tournèrent au coin, Franz traîné sans ménagement derrière eux, sa tête heurtant chaque pavé.

Le regard rivé à l'endroit où Franz s'était tenu, Marta s'enfonça le poing dans la bouche pour ne pas hurler. Le troisième homme, toujours

là, leva les yeux vers la fenêtre. Elle avait beau être certaine qu'il ne pouvait la voir derrière l'épais velours du rideau, il fixa sa fenêtre et sourit avant de tourner les talons et disparaître derrière ses compagnons – et Franz.

Dans un regain de panique, elle traversa la pièce et secoua les enfants.

— Réveillez-vous, souffla-t-elle. C'est l'heure d'y aller.

— Aller où ? demanda Lisa, encore endormie, les événements de la nuit momentanément oubliés.

— Chez tante Trudi, tout de suite. Avant qu'ils ne reviennent. Allez, vous deux, il n'y a pas de temps à perdre.

Elle ne pouvait que prier pour que l'appartement de sa sœur Trudi n'ait pas été saccagé, lui aussi, pour que la vague de folie soit restée localisée.

Les deux enfants s'habillèrent à la hâte. Sur l'insistance de leur mère, ils enfilèrent chacun deux ensembles de sous-vêtements, deux pulls ainsi que d'épais collants en laine. Elle tenait à ce qu'ils portent le plus de vêtements possible, car elle savait qu'ils risquaient de perdre leur précieuse valise si on les voyait avec dans la rue.

— Et ça aussi, dit-elle en leur tendant leurs manteaux d'hiver.

Il ferait froid dehors, en ce petit matin de novembre.

— Bonnets, écharpes et gants également, insista-t-elle tout en enfilant elle aussi ses vêtements d'hiver. Et vos bottes fourrées !

Quelques minutes plus tard, ils étaient prêts à partir. La valise était lourde. Elle l'avait remplie, consciente qu'ils ne reviendraient pas à l'appartement avant longtemps... s'ils revenaient un jour.

— Tiens la main de Martin, intima-t-elle à sa fille. Quoi qu'il arrive, ne la lâche pas, compris ?

— Oui, Mutti.

Elle prit la main de son frère.

— Ne me lâche pas, Martin, lui répéta-t-elle.

— Ma canne ! s'écria Martin dans un accès de panique. J'ai besoin de ma canne !

— Non, assena sèchement sa mère. Pas de canne. Ils ne doivent pas savoir que tu es aveugle. Mets ta main ici.

Elle prit sa main et la posa sur la poignée de la valise.

— Il faut que tu m'aides. Je vais la porter avec toi, et peut-être ne s'apercevront-ils pas que je l'utilise pour te guider.

Avec un dernier regard à l'appartement qui avait été le sien pendant plus de quinze ans, elle annonça calmement :

— Nous allons maintenant descendre l'escalier et sortir dans la rue. Restez ensemble. Mais si nous sommes séparés, filez chez tante Trudi.

1

Londres, 1939

En tombant sur une publicité dans l'*Evening Standard* cherchant des parents d'accueil pour des enfants réfugiés d'Allemagne, Naomi Federman fut interpellée et considéra l'idée. Le soir même, elle montrait l'annonce à son mari, Dan, à son retour du travail.

— C'est quelque chose qu'on pourrait faire, tu ne crois pas ? On a de la place pour un enfant.

Dan savait qu'il y avait, dans la vie de Naomi, une place qu'elle avait toujours espéré voir leurs propres enfants occuper. Mais aucun n'était venu et il savait aussi qu'à trente-cinq ans passés, elle avait abandonné l'espoir de fonder une famille. Sa proposition d'accueillir un enfant réfugié contribuerait peut-être à combler ce vide, pensa-t-il.

— Pourquoi pas, ma chérie ? Si c'est ce que tu veux, on va se renseigner.

Ils se rendirent à Bloomsbury House, où était coordonnée l'arrivée des enfants juifs réfugiés d'Allemagne. Leur offre fut acceptée.

— Nous aimerions vraiment un bébé ou un enfant en bas âge, expliqua Naomi d'une voix hésitante.

— Je crains que nous ne puissions vous garantir cela, répondit la femme derrière le bureau chargée de prendre leurs coordonnées. Nous ne savons jamais exactement qui se trouve à bord des trains, ces derniers temps. La plupart des enfants, ceux dont nous avons reçu les noms, sont déjà assignés à une famille. Mais il y en a parfois que nous n'attendions pas, ceux qui ont été poussés dans les trains à la dernière minute. Ce sont eux qui auront besoin d'une famille à leur arrivée ici.

Elle sourit aux Federman.

— De personnes généreuses comme vous, prêtes à les accueillir et leur offrir un foyer.

— Nous comprenons tout à fait, assura Daniel. Nous sommes heureux

d'offrir un foyer à n'importe quel enfant dans le besoin, n'est-ce pas, ma chérie ?

Naomi avait acquiescé d'un hochement de tête.

C'est ainsi que, par un après-midi de juillet, ils se retrouvèrent à la gare de Liverpool Street à attendre l'arrivée de leur nouvel enfant. Un groupe d'autres futurs parents patientait dans un vaste hall de la gare. Beaucoup d'entre eux s'étaient déjà vu attribuer un enfant dont ils connaissaient le nom et l'âge. Mais les Federman, eux, n'avaient été contactés que la veille par les gens de Bloomsbury House, qui avaient évoqué un enfant non prévu dans ce train en provenance de Francfort et leur avaient demandé de se présenter à la gare. Naomi éprouva un pincement au cœur à la vue de la file d'enfants qui s'avançaient en traînant les pieds dans le hall. Chacun portait une étiquette, chacun tenait une petite valise, tous étaient pâles et fatigués, sales et apeurés. Plusieurs étaient au bord des larmes à l'issu du long voyage, déjà en manque de chez eux dans ce pays inconnu où tout paraissait différent et où ils ne comprenaient pas un mot de ce qu'on leur disait.

Une femme, qui se présenta sous le nom de Mrs Carter et parlait allemand, était venue de Bloomsbury House. Avec calme et efficacité, elle avait introduit les arrivants auprès de leurs familles d'accueil tout en barrant leurs noms et adresses sur sa liste. Un à un, ils quittèrent le hall, les mères tenant leur protégé par la main, les pères portant les valises. Tous se fondirent dans le Londres tentaculaire pour commencer leur nouvelle vie.

Enfin, il ne resta plus qu'un enfant, une fillette d'environ treize ans, petite pour son âge, avec des cheveux bruns emmêlés et des traces sales sur le visage. Elle se tenait là, délaissée, sa valise à ses pieds, ses yeux bruns luisant de larmes refoulées. Ajout de dernière minute au groupe d'enfants en fuite, elle n'avait pas de famille désignée.

Mrs Carter s'approcha d'elle et lui demanda dans un sourire :

— Alors, qui avons-nous là ? Comment t'appelles-tu, ma puce ?

— Lisa Becker, vint la réponse dans un murmure.

— Lisa, c'est un plaisir de te rencontrer. Nous n'avons appris ta présence dans le train qu'à son arrivée en Hollande, mais nous en sommes très heureux. D'où viens-tu ?

— De Hanau.

Hanau. Pas la première à venir de là-bas, songea tristement Mrs Carter.

— Eh bien, tu es en sécurité à Londres, maintenant, se contenta-t-elle de dire. T'a-t-on confié une lettre à me remettre à ton arrivée ?

Lisa hocha la tête, fouilla dans sa poche et lui tendit une enveloppe. Mrs Carter l'ouvrit aussitôt et en lut attentivement le contenu.

Se tournant vers les Federman, elle leur expliqua en anglais :

— Elle s'appelle Lieselotte Becker, elle a treize ans et vient de Hanau, une ville non loin de Francfort. Elle est juive, mais non pratiquante d'après cette lettre.

Elle lança un regard à Naomi.

— L'êtes-vous ?

Naomi secoua la tête. Son père était juif, mais sa famille n'avait jamais observé les lois juives régissant le quotidien.

— Non, répondit-elle.

Mrs Carter hocha la tête.

— Bien. Lieselotte ne suit aucune règle alimentaire particulière, donc pas d'inquiétude de ce côté-là. Elle peut manger comme vous.

Naomi observa la fillette qui attendait, apeurée, dans le hall à présent désert. Avec sa figure sale et ses cheveux hirsutes, elle ne faisait pas une fille adoptive très attrayante. Mais ils avaient promis d'offrir un foyer à un enfant réfugié, et Lieselotte était l'un de ces enfants.

Mrs Carter se tourna de nouveau vers elle.

— Lieselotte, voici le gentil couple avec qui tu vas vivre. Mr et Mrs Federman. Tu vas maintenant les suivre chez eux et c'est là-bas que tu habiteras. N'oublie pas d'écrire à tes parents pour les prévenir que tu es bien arrivée et leur donner l'adresse.

Lisa regarda le couple qui attendait plus loin. L'homme était petit, d'un gabarit sec et nerveux. Il portait un pantalon foncé, assez large, et un veston à carreaux sur une chemise sans col. De la casquette vissée sur sa tête dépassaient des cheveux saupoudrés de gris. Mais ses yeux étaient d'un bleu profond, striés au coin de rides d'expression. Il lui souriait justement, les yeux plissés.

Si différent de Papa, songea Lisa comme une image de son père en

costume-cravate impeccable lui venait à l'esprit. *Mais il a un visage bienveillant.*

Sa femme était à peine plus petite que lui et d'une silhouette beaucoup plus généreuse, avec des cheveux blond foncé attachés en arrière. Elle portait une robe de coton bleue, légèrement tendue sur son ample poitrine, des manches de laquelle émergeaient des bras robustes et compétents. Elle aussi souriait, mais ses yeux, d'un gris clair perçant, observaient son état dépenaillé après ce long voyage, et Lisa avait le sentiment d'être jaugée. Et de laisser à désirer. Elle resta en retrait, attendant que Mrs Carter reprenne la parole. Comment allait-elle communiquer avec ce couple lorsque cette dernière, germanophone, serait partie ? se demandait-elle, gagnée par un début de panique. Mais Mrs Carter garda le silence. C'est la femme qui s'adressa à elle :

— Bonjour, Lieselotte, dit-elle. Bienvenue à Londres.

Lisa la fixa sans comprendre jusqu'à ce que Mrs Carter traduise. Elle récita alors l'une des quelques phrases en anglais qu'elle avait apprises :

— Bonjour, madame.

Elle se désigna du doigt et ajouta :

— Lisa. *Bitte*, Lisa.

— C'est un diminutif de son nom, expliqua Mrs Carter devant le regard interrogateur de Naomi.

Elle sourit.

— Et bien plus facile à prononcer. Je crois que vous devriez l'appeler Lisa. À ce propos, ajouta-t-elle, comment souhaitez-vous que Lisa vous appelle ?

Les Federman s'entre-regardèrent. Le mari haussa les épaules, mais la femme suggéra avec hésitation :

— Tante Naomi et oncle Dan ?

— Parfait, approuva gaiement Mrs Carter, qui repassa à l'allemand pour expliquer tout cela à Lisa.

Avant qu'ils ne partent, Mrs Carter nota les coordonnées de la fillette sur son porte-bloc, puis serra la main des Federman et leur donna congé à tous.

Avec Dan portant la valise, ils quittèrent la gare et embarquèrent à bord d'un bus, où ils montèrent à l'étage supérieur. Lisa, qui n'avait jamais vu de bus à impériale avant, en fut enchantée.

— Eh bien, voilà, Liesel… Lisa, se reprit Dan, butant sur le nom peu familier. Tu vas voir un peu de Londres sur le trajet.

Il engloba d'un grand geste la fenêtre et le paysage au-delà. Tandis que le bus se frayait un chemin à travers la ville, Lisa, les yeux écarquillés, découvrait Londres à travers la vitre. L'endroit fourmillait de vie. Jamais elle n'avait vu de rues aussi animées. Bus, voitures, camions et taxis semblaient surgir de tous côtés, dans un concert de klaxons et de vrombissements de moteurs. Une foule de gens se pressaient sur les trottoirs, entraient et sortaient de magasins ou de bureaux, disparaissant dans la jungle de ruelles qui s'éloignaient en serpentant de la rue principale. Oserait-elle un jour s'aventurer dans de telles rues ? se demanda Lisa.

Naomi et Daniel, assis derrière elle, échangeaient à voix basse.

— Ce n'est pas vraiment ce que nous avions espéré, murmura Dan avec circonspection.

— Non, convint Naomi. Mais nous n'allions pas la laisser là-bas, n'est-ce pas ?

— Bien sûr que non, ma chérie, approuva Dan, une note de soulagement dans la voix.

Il savait que Naomi aurait préféré un enfant beaucoup plus jeune.

— Tout se passera bien.

Lorsqu'ils furent descendus du bus, Dan leur lança :

— Par ici ! Ce n'est plus très loin, maintenant.

La valise de Lisa à la main, il partit devant tandis que Naomi et Lisa le suivaient, s'enfonçant dans le dédale de rues qui s'étalait au-delà de l'artère principale. Des maisons s'y alignaient, certaines en retrait par deux derrière un minuscule jardin, mais la plupart mitoyennes, leurs façades lisses donnant directement sur le trottoir, chacune identique à sa voisine telles des guirlandes de silhouettes en papier. Pour Lisa, toutes les rues se ressemblaient. Alors qu'elles s'engageaient dans l'une d'elles, puis tournaient dans une autre, elle se demanda comment diable elle allait retrouver son chemin dans ce labyrinthe la prochaine fois.

Tante Naomi lui faisait la causette, même s'il était parfaitement évident que Lisa ne comprenait pas un mot de ce qu'elle disait. Enfin, elles furent arrivées. À un ultime croisement, elles tournèrent dans une énième rue,

semblable à toutes les autres aux yeux de Lisa. Oncle Dan les avait attendues au coin. Lorsqu'elles l'eurent rattrapé, il indiqua un nom de rue, en hauteur sur un mur.

— Kemble Street, lut-il. Kemble Street. Nous habitons Kemble Street.

Il regarda Lisa avec l'air d'attendre quelque chose. Devant son silence, il répéta « Kemble Street » et pointa un doigt sur elle.

— À toi, l'encouragea-t-il. Dis : « J'habite Kemble Street. »

Quand elle eut compris ce qu'il attendait d'elle, elle répéta dans un vaillant effort le nom de la rue. Son « J'habite Kemple Street » hésitant lui valut un chaleureux sourire d'approbation.

— Bien ! s'exclama Dan. Parfait !

Lisa reconnut le mot « parfait », si proche de l'allemand *perfekt*. Pour la première fois depuis qu'elle avait rencontré ses parents d'accueil, ils la virent sourire, et son pâle visage en fut transformé.

Ils marchèrent un peu le long de la rue et s'arrêtèrent devant l'une des petites maisons mitoyennes. Elle avait une porte verte avec le numéro 65 peint dessus.

— Nous y voilà, dit Dan. Numéro 65. C'est ici que nous habitons, Lisa. 65, Kemble Street.

Il tourna la clé dans la porte d'entrée et les précéda à l'intérieur. Lisa le suivit dans un étroit vestibule qui donnait sur une pièce à sa gauche, un couloir menant à l'arrière de la maison et, immédiatement devant elle, un escalier abrupt conduisant à l'étage. Dan posa la valise et annonça :

— Bienvenue dans ta nouvelle maison, Lisa.

— Je vais montrer à Lisa où elle va dormir, dit Naomi. Toi, Dan, lance la bouilloire et nous prendrons un thé tous ensemble. Par ici, Lisa.

Naomi s'empara de la valise et, indiquant à Lisa de la suivre, la guida à l'étage. Au sommet de l'escalier, elle pointa du doigt une porte, puis elle-même.

— Notre chambre, dit-elle.

Elle ouvrit une seconde porte, révélant une minuscule salle de bains, puis une troisième en faisant signe à Lisa d'entrer.

— Ta chambre, Lisa.

Lisa entra et regarda autour d'elle. C'était une petite pièce meublée d'un

lit, d'une commode et d'une chaise. Un édredon à motif floral recouvrait le lit, et un bol ainsi qu'un pichet en porcelaine décorés de roses occupaient la commode. Un miroir était suspendu à un mur et, à un autre, la photo d'un cheval tirant une charrue.

Naomi posa la valise sur le lit.

— Pourquoi ne pas défaire ta valise avant de nous rejoindre à la cuisine ?

Devant le regard perdu de Lisa, elle ouvrit les tiroirs, puis désigna la valise en faisant le geste de ranger ses affaires. Lisa hocha la tête, et Naomi lui sourit avant de descendre.

Restée seule, Lisa s'approcha de la fenêtre et regarda dehors. Sous elle se trouvait une cour mal entretenue fermée par une clôture en bois et flanquée de deux cours identiques. Au-delà courait ce qui ressemblait à une ruelle le long de l'arrière des maisons formant la rue suivante. Lisa retourna vers le lit et ouvrit sa valise. Celle-ci contenait tout ce qui lui restait désormais au monde. Sa mère y avait rangé les quelques vêtements qu'elle possédait, et si elle avait réussi à lui acheter un nouveau manteau pour l'hiver à venir, Lisa portait aux pieds son unique paire de chaussures. Les larmes lui noyèrent les yeux devant les habits si soigneusement raccommodés et pliés par Mutti. Que faisait Mutti, en cet instant ? Où était Papa ? Était-il enfin rentré à la maison ? Comment s'en sortait Martin, à l'étroit dans un appartement inconnu ? Avait-il mémorisé l'emplacement du mobilier ? Elle saisit une photo d'eux prise en des temps plus heureux, tout sourire devant l'objectif. Sa famille ; la seule photo d'elle qu'elle possédait. Elle la glissa dans sa poche et, dans un effort déterminé, se moucha, puis entreprit de ranger ses vêtements dans les tiroirs ouverts. Une fois la valise vide, elle la poussa sous le lit et s'assit. Voilà, elle était à Londres, dans une maison minuscule avec des gens qu'elle ne connaissait pas, et son seul désir était de rentrer chez elle, à Hanau. D'être avec sa famille, même si la vie là-bas devenait difficile. Les larmes ruisselèrent sur ses joues. Elle se sentait si profondément seule et démunie qu'elle avait envie de hurler.

Papa les avait crus en sécurité. Il était un médecin renommé en ville, son cabinet était florissant. Le fait que sa mère était juive ne l'avait jamais inquiété. Ils étaient parfaitement intégrés et lui-même se considérait allemand avant tout. Il avait été médecin dans l'armée durant la Grande

Guerre et avait reçu une médaille pour ses services. Mais cela ne comptait plus, désormais. Sa mère était juive, alors, il était juif ; il n'était plus autorisé à soigner que des Juifs. Ses anciens confrères le traitaient comme s'il avait la gale. Lorsqu'il était parti au chevet d'une patiente enceinte ayant commencé le travail, il s'était fait arrêter par la Gestapo et avait disparu. Et au cours de la désormais célèbre Nuit de cristal, ils avaient été chassés de chez eux. À eux de trouver refuge où ils pouvaient tandis qu'un autre médecin, un Aryen, qui avait déjà repris le cabinet, s'installait dans l'appartement du dessus. Ils s'étaient alors provisoirement réfugiés chez la sœur de Mutti, Trudi, et sa famille, mais leur appartement était si exigu qu'il était presque impossible d'y loger à autant, surtout avec un enfant aveugle ; aussi avaient-ils dû repartir. Marta avait déniché un deux-pièces dans un vieil immeuble aux abords de la ville, où ils avaient réussi à rester. Martin, le grand frère aveugle de Lisa, avait peu à peu trouvé ses marques et, pendant un temps, la vie avait retrouvé un semblant de normalité. Sauf que Papa n'était pas là. Il n'avait pas été libéré ; il s'était tout bonnement volatilisé. Marta avait donc décidé d'essayer d'envoyer ses enfants là où ils seraient en sécurité. Le nom de Lisa avait été ajouté à la liste des enfants juifs en attente d'une place dans l'un des trains du *Kindertransport* destiné à les emmener à l'abri, hors du pays.

— Je ne veux pas y aller, avait supplié Lisa.

Mais sa mère avait insisté.

— Si une place se libère, ma chérie, tu y vas. J'ai besoin de te savoir en lieu sûr.

— Et Martin ?

— Ils refusent de prendre Martin, avait-elle répondu avec amertume. Ils refusent même d'inscrire son nom sur la liste. Un enfant aveugle est un fardeau pour eux.

Les jours, puis les semaines s'étaient écoulés. Il n'y avait eu aucune nouvelle de Papa, malgré tous les efforts de sa mère pour découvrir ce qui lui était arrivé, où il avait été emmené. Lisa avait obtenu son passeport, mais pas de place dans le train. Un soulagement pour elle. Elle ne voulait pas y aller et s'accrochait à l'espoir de ne pas être choisie. Puis soudain, un après-midi, un homme s'était présenté à l'appartement pour leur annoncer

qu'une place s'était libérée dans le train du lendemain au départ de Francfort. Quelqu'un ne partait pas, tout compte fait. Il y avait de la place pour Lisa si elle avait un passeport et souhaitait y aller. Elle n'en avait aucune envie, mais sa mère, elle, y était résolue et avait commencé à faire sa valise. Le lendemain, Lisa, en larmes, avait fait ses adieux à Martin avant de se rendre à la gare avec sa mère.

— C'est bientôt la guerre, lui avait expliqué Mutti. Je ne peux pas quitter l'Allemagne sans ton père, et Martin ne peut pas partir sans moi. Sitôt arrivée à Londres, envoie-moi ton adresse et nous nous écrirons. Mais si la guerre éclate et t'empêche de nous écrire directement, essaie de nous faire parvenir des lettres par l'intermédiaire de Nikolaus, le cousin de ton père en Suisse.

Elle avait poussé un papier plié dans la main de Lisa.

— Voilà son adresse à Zurich. Nous t'écrirons de la même façon. Si nous le pouvons, nous irons chez lui. Ce devrait être possible, car la Suisse restera sûrement neutre.

Lisa contemplait ce papier avec le nom et l'adresse de Nikolaus Becker. Papa rentrerait-il un jour à la maison ? se demanda-t-elle. Et si oui, tous les trois seraient-ils autorisés à quitter l'Allemagne pour Zurich ?

Elle balaya des yeux la petite chambre sinistre, la sienne désormais. Elle était ici, autant s'en accommoder, mais ce ne serait pas facile. Elle se leva et se rendit dans la minuscule salle de bains qui saillait à l'arrière de la maison, comme un ajout précaire de dernière minute. Après s'être aspergé le visage d'eau froide, résolue à se ressaisir, elle descendit au rez-de-chaussée.

2

— Tout se passera bien, avait affirmé Dan.

Une remarque optimiste, mais ni lui ni Naomi n'imaginait encore à quel point. Parent d'accueil se révélait une charge bien plus complexe que Naomi ne l'avait anticipé : être responsable d'une enfant qui n'était pas la sienne, veiller à sa sécurité afin qu'un jour peut-être, elle soit réunie avec ses parents… Lorsqu'elle et Daniel avaient offert leurs services, elle n'avait pas mesuré l'ampleur d'une telle responsabilité. Les premières semaines avaient été difficiles, d'un côté comme de l'autre. Incapable d'expliquer ses peurs et ses émotions à ses nouveaux parents, Lisa éprouvait un terrible mal du pays. Elle ne bredouillait que quelques mots d'anglais tandis que les Federman ne parlaient pas du tout allemand. Tout était étrange pour Lisa, et, n'ayant pas d'enfants, Naomi et Dan ne savaient comment s'y prendre avec cette fillette de treize ans qui observait le monde à travers de grands yeux effrayés et s'endormait le plus souvent en pleurant.

— Je commence à me demander dans quoi nous nous sommes embarqués, soupira Naomi un soir, une semaine après l'arrivée de Lisa. La pauvre petite, sa maison lui manque tellement… Et je ne peux communiquer avec elle que par signes, ou un ou deux mots. J'ai essayé de la prendre dans mes bras aujourd'hui, elle avait l'air si déprimé. Mais elle s'est dégagée et enfuie en courant. Je ne sais pas quoi faire. Je me sens tellement impuissante !

Dan l'attira dans ses bras et la serra contre lui.

— Tu fais de ton mieux, ma chérie. Tu ne peux pas faire plus. Il faut prendre chaque jour comme il vient et, quand son anglais se sera amélioré, nous pourrons mieux échanger avec elle. D'ici là, eh bien, nous devons être patients. Essayer de comprendre ce qu'elle ressent, larguée chez deux parfaits inconnus, loin de tout ce qu'elle connaît et de tous ceux qu'elle aime.

Naomi lui rendit son étreinte.

— Tu es un homme sage, Daniel Federman, murmura-t-elle. Je ne te mérite pas, mais je suis bien contente de t'avoir.

Patience et bonne volonté étaient en effet nécessaires des deux côtés, mais à grand renfort de langage des signes, ils parvenaient à communiquer juste assez pour se débrouiller.

Peu de temps après l'arrivée de Lisa, Mary James, la plus vieille amie de Naomi, vint prendre le thé un après-midi. Elle et son mari Tom tenaient le *Duke of Wellington*, le pub au coin de la rue, où Dan était un habitué. Tous quatre étaient amis depuis l'école ; ils avaient grandi dans le quartier et construit leur vie dans le confort familier de ce coin à eux de Londres. Quand Naomi et Dan avaient décidé de postuler pour accueillir un enfant réfugié, Mary, Naomi le savait, avait suggéré à Tom d'en faire autant. Mais Tom avait refusé tout net. Il avait connu la dernière guerre, il avait vu assez de ces foutus Allemands pour une vie entière, avait-il décrété. Manquerait plus qu'il en accueille un sous son toit !

Mary n'avait pas insisté. Mais lorsque Lisa était arrivée à Kemble Street, elle s'était donné beaucoup de peine pour apprendre à la connaître. Lors de sa première visite, elle avait apporté un dictionnaire anglais-allemand.

— Je l'ai trouvé sur un stand au marché, avait-elle dit à Naomi. J'ai pensé que ça pourrait être utile.

Naomi l'avait serrée dans ses bras.

— Tu es notre sauveuse ! Regarde, Lisa !

Elle avait agité le dictionnaire. En voyant ce que c'était, Lisa avait adressé un sourire radieux à Mary et énoncé avec soin :

— Merci, madame.

Mary lui avait rendu son sourire.

— J'espère que ça t'aidera.

Cela, pour aider… Le dictionnaire était très souvent utilisé. Posé sur le manteau de la cheminée, il restait à la disposition de quiconque avait besoin d'un mot dans l'une ou l'autre langue.

Depuis, tante Mary, ainsi qu'on avait demandé à Lisa de l'appeler, passait souvent voir comment la fillette se débrouillait, et Lisa se prenait à se réjouir de ses visites. Mary semblait comprendre à quel point elle devait se

sentir seule et perdue, enfant dans un pays étranger, vivant avec des inconnus et prise dans une fièvre de guerre grandissante.

C'était en effet une période de grande tension nationale. La guerre approchait, tout le monde le savait ; ce n'était qu'une question de temps. Le pays s'y préparait depuis des mois, et Lisa se retrouva bientôt entraînée dans certains de ces préparatifs. Naomi l'emmena au centre de distribution local afin de se faire remettre un masque à gaz. Les gens faisaient la queue pour recevoir leurs masques, disposés sur des tables, prêts à être essayés. Des bénévoles aux mines épuisées s'occupaient de chaque personne individuellement, sélectionnaient le masque adéquat, expliquaient comment l'enfiler. Lisa observa, les yeux écarquillés, Naomi essayer le sien sans aimer ce qu'elle voyait. Vint ensuite son tour. La femme choisit un masque qu'elle pressa fermement contre son visage, puis lui demanda d'y enfoncer le menton avant d'ajuster les lanières de manière à ce qu'il épouse parfaitement sa tête. Lisa détestait cela. Elle détestait l'odeur du caoutchouc, son contact sur sa peau et, plus encore, elle détestait avoir le visage confiné ; elle avait l'impression de manquer d'air.

— Respire normalement, indiqua la femme.

Mais Lisa n'y arrivait pas, elle suffoquait. Une bulle de panique enflait dans sa poitrine et menaçait de l'étouffer. Elle arracha le masque de son visage, happant désespérément l'air. Naomi eut beau tenter de l'encourager à le remettre, elle refusa. Elle ne pouvait expliquer sa panique, seulement crier :

— Non ! Non ! Non !

— C'est une réfugiée, expliqua Naomi. Elle ne parle pas anglais.

— Et alors ? Ça ne l'empêchera pas de se faire gazer, répliqua sèchement la bénévole, lasse.

Elle jeta un coup d'œil à la file de gens qui attendaient.

— Enfin, ça ne fait rien. C'était à peu près la bonne taille. Prenez-le avec vous et entraînez-la à le porter afin qu'elle s'habitue. Les instructions sont sur le couvercle.

Elle leur tendit les deux masques à gaz dans leurs boîtes en carton et se tourna vers la personne suivante dans la queue.

Un autre jour, elles se rendirent au marché ouvert, où Naomi parvint à

mettre la main sur une fin de rouleau de tissu noir afin de confectionner des rideaux occultants. Ensemble, elles s'assirent dans le salon et recouvrirent les cadres en bois fabriqués par oncle Dan, à encastrer dans chaque fenêtre.

— Heureusement que nos fenêtres ne sont pas grandes, observa Naomi alors qu'elles étiraient le peu de tissu sur les cadres et les cousaient en place. On a eu de la chance d'en trouver autant.

Le tissu noir était très demandé : elle avait eu beaucoup de chance d'en trouver tout court, elle le savait. Lisa aimait coudre. Aider Naomi au black-out la rapprochait un peu plus de sa mère d'accueil. Et elle avait été bien formée, constata Naomi. Ses points étaient propres et réguliers et elle travaillait vite.

— Bien, Lisa, dit-elle. C'est très bien. Tu couds à merveille.

Elle se vit récompensée d'un sourire timide, suivi des premiers mots spontanés de Lisa :

— Ma mère apprendre moi.

Rebondissant sur cet effort, Naomi la reprit :

— Ta mère t'a appris. C'est bien, Lisa. Très bien !

Elles échangèrent un sourire et, ainsi, un nouveau lien se forgea entre elles. Le lendemain soir, alors que Naomi écoutait la TSF en reprisant une chaussette de Dan, Lisa se pencha et s'empara d'une autre chaussette dans le panier à repriser, recousant à la perfection le trou apparu au talon.

Le numéro 65, Kemble Street, n'avait pas de jardin, nulle part où installer l'un de ces abris antiaériens fournis par le gouvernement. Et bien qu'il y eût un abri public à l'extrémité de Hope Street, l'idée d'y courir en pleine nuit sous les bombes pour y être entassés comme des sardines était terrifiante ; aussi Dan décida-t-il de transformer le vieux cellier en abri.

— Est-ce assez profond ? s'enquit Naomi avec inquiétude.

— Ça devrait l'être, la rassura Dan. Sauf si on est touchés de plein fouet.

— Alors, ne devrait-on pas plutôt aller à l'abri de Hope Street ? persista Naomi.

— Il ne résistera pas plus à une frappe directe. On est aussi bien ici.

Il descendit un ou deux fauteuils défoncés, ainsi qu'un vieux matelas, des couvertures et des oreillers afin de pouvoir dormir sur place si le raid se prolongeait jusqu'à les bloquer toute la nuit. Il y avait aussi une table

bancale et une étagère le long d'un mur, sur laquelle étaient posés des bougies enfoncées dans le goulot de cannettes de bière, des allumettes, quelques bouteilles d'eau et des biscuits dans une boîte en fer-blanc.

Quand Lisa découvrit le cellier aménagé en abri, elle fut terrifiée. Elle détestait les espaces confinés, détestait être enfermée. Elle n'avait jamais aimé les portes closes et laissait toujours celle de sa chambre ouverte. L'idée d'être sous terre, littéralement sous la maison, l'emplissait d'effroi. La cave était un endroit sombre et exigu, sans fenêtre ni électricité. Le plafond bas et les murs de pierres grises semblaient se refermer sur elle, l'air humide sentait le moisi et l'oppressait au point de gêner sa respiration. Elle se figea en haut des marches et ne se laissa conduire en bas que fermement agrippée à la main de Dan. Ce dernier avait allumé quelques-unes des bougies, dont la flamme vacillait dans le courant d'air soufflant de la porte.

— Pas fermer porte, supplia-t-elle. Pas fermer porte.

— Non.

Il parlait d'une voix rassurante, conscient qu'elle comprenait à peine ce qu'il lui disait, dans l'espoir que son intonation la calme.

— Pas aujourd'hui, en tout cas. Seulement en cas de raid.

Il décela sa panique et ajouta d'un ton apaisant :

— On ne descendra pas ici souvent, ma puce. Seulement s'il y a un raid aérien.

Sur ces mots, il la ramena en haut, à la cuisine.

— Elle est claustrophobe, confia-t-il plus tard à Naomi. On va avoir du mal à la faire descendre dans ce cellier quand la sirène se déclenchera.

— On avisera le moment venu, répondit Naomi avec son pragmatisme habituel. On n'est pas encore en guerre, Dieu merci.

Mais un vent de conflit soufflait bel et bien. À peine trois semaines plus tard, ils apprenaient par la TSF la sombre nouvelle de l'invasion de la Pologne par Hitler. Naomi et Lisa revenaient du marché, chargées de provisions : des conserves de viande et de légumes, de soupe et de poisson, autant de rations en boîte à mettre de côté pour leur consommation future. Tout le monde constituait des stocks en vue des pénuries attendues. Les

Londoniens se savaient la prochaine cible privilégiée d'Hitler et s'y préparaient.

— J'ai vu des enfants conduits à la gare, aujourd'hui, dit Naomi à Dan. Un triste spectacle. Tous alignés avec des étiquettes sur leurs manteaux, arrachés à leurs foyers pour être envoyés Dieu sait où…

Elle croisa son regard et ajouta à voix basse :

— Comme notre pauvre Lisa.

— Mieux vaut ça que rester à Londres et mourir sous les bombes, argua Dan.

— Sans doute, convint Naomi malgré elle. Mais quel crève-cœur pour leurs mères !

Secrètement, elle s'était souvent demandé comment la mère de Lisa avait pu supporter d'envoyer sa fille si loin, toute seule. Ce n'était pas naturel, avait-elle pensé. Mais elle réalisait à présent que les mères de Londres faisaient exactement la même chose. Elles expédiaient leurs enfants vers l'inconnu, sans savoir où ni qui s'occuperait d'eux. Il fallait que ces femmes soient courageuses et aiment profondément leurs enfants pour agir de la sorte. Et pour la première fois, elle se réjouit de ne pas avoir d'enfant à envoyer. Puis elle songea à Lisa.

— Tu crois que nous devrions envoyer Lisa à la campagne, nous aussi ? demanda-t-elle à Dan.

Il secoua la tête.

— Je ne sais pas. Ça ferait un peu beaucoup pour elle, non ? Elle vient d'arriver, la pauvre…

— Je devrais peut-être aller me renseigner auprès de Mrs Carter, à Bloomsbury House. Qu'est-ce que tu en dis ?

— Pourquoi pas ? Elle t'indiquera la meilleure marche à suivre.

Naomi hocha la tête.

— Oui. Je crois que c'est ce que je vais faire. Lisa n'a pas échappé aux nazis pour être tuée ici par leurs bombes.

Elle se rendit le lendemain à Bloomsbury House, où elle passa moins de deux minutes avec une Mrs Carter complètement harassée.

— Il n'y a rien que je puisse faire pour elle dans l'immédiat, dit-elle. Le

mieux est de la garder avec vous et de l'inscrire à l'école le plus tôt possible. Si l'école est évacuée, eh bien, elle ira avec eux.

Lisa demeura donc avec les Federman dans leur petite maison de Kemble Street, sans savoir combien elle avait été proche d'être mise dans un autre train, une étiquette sur son manteau.

Le 3 septembre, en ce dimanche matin fatidique, elle et ses parents d'accueil écoutèrent en silence l'annonce radiodiffusée de Mr Chamberlain :

« Ce matin, l'ambassadeur de Grande-Bretagne à Berlin a remis au gouvernement allemand une note stipulant que, s'il n'annonçait pas avant onze heures son intention de retirer ses troupes de Pologne, un état de guerre existerait entre nous. »

Le Premier ministre s'exprimait lentement, d'une voix sombre qui emplissait Lisa de terreur.

« Je dois maintenant vous annoncer qu'aucun engagement de cet ordre n'a été reçu et que, par conséquent, ce pays est en guerre contre l'Allemagne. »

Lisa n'avait compris que quelques mots de tout le discours, mais « guerre » et « Allemagne » en faisaient partie. L'expression horrifiée de tante Naomi ne lui échappait pas, ni celle, résignée, d'oncle Dan.

— C'est reparti, maugréa-t-il. « La paix pour notre époque[1] », tu parles !

« En guerre contre l'Allemagne. » Ces mots résonnaient dans la tête de Lisa. *Mutti, Papa et Martin sont toujours coincés là-bas*, pensa-t-elle en luttant pour refouler ses larmes de désespoir. *Je ne les reverrai plus jamais.*

Lisa avait écrit chez elle pour informer sa mère qu'elle était bien arrivée à Londres et lui donner l'adresse des Federman. Elle avait reçu une réponse. Tante Naomi lui avait tendu l'enveloppe, un matin en disant :

— C'est pour toi, Lisa. On dirait une lettre de chez toi.

Lisa la lui avait pratiquement arrachée des mains en marmonnant un « Merci, merci » avant de s'isoler dans sa chambre pour l'ouvrir. Déchirant l'enveloppe, elle avait découvert la lettre écrite sur une feuille arrachée à un cahier d'exercices. Et là, devant ses yeux, soudain si chère à son cœur, lui était apparue l'écriture familière de sa mère.

Ma chérie,

J'ai été si heureuse d'apprendre que tu étais bien arrivée et vivait

désormais avec de si gentilles personnes. S'il te plaît, remercie Mr et Mrs Federman pour moi et rappelle-toi d'être sage. C'est très généreux de leur part de t'accueillir chez eux et prendre soin de toi. Veille à te montrer reconnaissante, sois avec eux la jeune fille aimante et attentionnée que je connais. Ici, tout va bien. Tu seras contente d'apprendre que Papa est rentré à la maison. Il est souffrant, mais commence à se rétablir.

Même si tu nous manques à tous beaucoup, c'est un immense soulagement de te savoir en sécurité. Souviens-toi que tu peux écrire à cousin Nikolaus. Il serait ravi d'avoir de tes nouvelles.

Écris-nous très vite, ma chérie. Nous sommes impatients d'en savoir plus sur ta nouvelle vie à Londres, ton école, les amis que tu t'es faits… Bref, tout ce qui t'est arrivé depuis que tu as pris ce train.

Nous t'embrassons tous très fort, et Martin me dit de te dire qu'il s'occupe très bien de nous.

Avec tout notre amour,

Mutti

Lisa avait eu les larmes aux yeux en lisant et relisant la lettre, savourant les nouvelles qu'elle apportait. Couchée en termes vagues afin que rien dans son contenu ne puisse être interprété comme séditieux ou dangereux au cas où elle serait interceptée et lue, elle lui apprenait néanmoins tout ce qu'elle voulait savoir.

Papa était de nouveau à la maison. La Gestapo, ou quiconque le retenait – sa mère avait eu soin de taire l'information – l'avait finalement relâché. Maintenant qu'il était rentré, peut-être parviendraient-ils à quitter l'Allemagne, à rejoindre cousin Nikolaus en Suisse. Avec Papa, ils tenteraient sûrement le coup. Il n'était pas trop tard, n'est-ce pas ?

S'ils lui manquaient plus que jamais après cette lettre, au moins, elle avait des nouvelles d'eux tous. Elle gardait la missive sous son oreiller et la relisait souvent avant de se coucher en embrassant le papier que sa mère avait touché. Cette lettre et la photo qu'elle conservait toujours sur elle constituaient ses derniers liens précieux avec chez elle. Ce dimanche matin dans la cuisine, alors qu'oncle Dan et tante Naomi méditaient les mots de

Mr Chamberlain, Lisa caressait à travers sa poche la photo de sa famille désormais piégée par la déclaration de guerre.

— Dieu merci, tu es trop âgé pour y aller, cette fois, disait Naomi.

Daniel, de dix ans son aîné, avait, à peine âgé de dix-sept ans, passé plusieurs mois dans les tranchées des Flandres. S'il n'avait pas été blessé, sa santé en avait pâti. Depuis cette époque, il avait les poumons fragiles et une respiration difficile, parfois sifflante. Naomi se demandait en secret si cette faiblesse générale n'était pas la cause de leur absence d'enfants, mais jamais elle ne l'aurait avoué tout haut. Elle l'aimait de tout son cœur. Si pas de bébés était le prix à payer pour avoir épousé son Dan, alors, tant pis. Au moins, il n'avait pas à retourner à la guerre.

— C'était censé être la Der des Ders, murmura Naomi. Et c'était il y a à peine vingt ans !

— Ce sera un autre genre de guerre, cette fois, affirma Dan. Raids aériens et compagnie.

— Comme en Espagne, tu veux dire ? demanda craintivement Naomi.

Comme tout le monde, elle avait été horrifiée par les films d'actualités au cinéma montrant les bombardements de la guerre civile espagnole.

— Oh ! C'était juste Hitler qui se faisait la main, prédit Dan avec dédain. Tu verras.

Au même instant retentit une sirène d'alerte antiaérienne. Lisa bondit sur ses pieds avec un cri de panique. Ce n'était qu'un test, mais le hurlement surgi de nulle part leur fit prendre conscience qu'ils n'auraient pas longtemps à attendre avant de l'entendre à nouveau. Et cette fois, ce serait bel et bien une attaque.

---

1. N.d.T. : *Peace for our time*. Expression utilisée par le Premier ministre Neville Chamberlain suite à la signature des accords de Munich en septembre 1938.

3

Une nouvelle année scolaire débutait, mais de nombreux établissements avaient déjà été évacués de Londres. Certains parents avaient néanmoins décidé de ne pas envoyer leurs enfants ailleurs, et ces enfants de tous âges se retrouvaient réunis dans diverses écoles. L'une d'elles était située non loin de Kemble Street. Sur le conseil de Mrs Carter, Naomi alla voir Miss Hammond, la directrice. Elle lui expliqua l'histoire de Lisa et demanda une place. La directrice accepta volontiers.

— Les élèves d'ici seront mélangés, car ils viennent d'horizons très différents, précisa-t-elle. Votre Lisa a effectivement besoin de côtoyer d'autres enfants. Elle s'habituera vite à sa vie parmi nous si elle est régie par une certaine routine. Amenez-la donc. Tout se passera bien, vous verrez.

C'est ainsi que, quelques jours plus tard, Naomi emmenait une Lisa plus que réticente au collège Francis-Drake et l'entraînait à travers la cour vers l'entrée de l'imposant vieux bâtiment victorien. Ses murs de briques disparaissaient sous une telle couche de crasse qu'il était presque impossible de deviner leur couleur d'origine. Proche des grilles le séparant de la rue, il était entouré sur ses trois autres côtés d'une cour en macadam délimitée par un haut mur de pierre. Des fenêtres rectangulaires, sales, donnaient sur la rue au-delà de cette cour. L'endroit avait quelque chose de lugubre et menaçant.

Lisa traînait un peu les pieds à mesure qu'elles approchaient de l'entrée, observée avec curiosité par les enfants déjà rassemblés dans la cour dans l'attente de la sonnerie.

— Ne t'inquiète pas, Lisa, l'encouragea Naomi. Je suis déjà allée voir la directrice. Elle t'attend.

Dans le hall d'entrée, elles furent accueillies par une personne qui se présenta comme Miss Barker, la secrétaire de l'école.

— Je vais vous conduire chez Miss Hammond, dit-elle. Si vous voulez

bien me suivre…

Elle les entraîna dans un escalier, puis au bout d'un bref couloir. Après avoir frappé à la porte, elle l'ouvrit afin de les faire entrer.

Miss Hammond, assise à son bureau, se leva aussitôt et s'avança pour les accueillir d'un « Bonjour ! » enjoué.

— Bonjour, Miss Hammond, répondit Naomi. Voici Lieselotte Becker, l'enfant dont je vous ai parlé. Elle vient d'arriver d'Allemagne et ne parle presque pas anglais.

Elle se tourna vers Lisa.

— Lisa, voici Miss Hammond.

De son propre chef, l'enfant fit une brève révérence et récita :

— Bonjour, Miss Hammond.

Elle parlait avec un fort accent, mais énonçait avec soin les mots qu'elle connaissait. Miss Hammond répondit dans un sourire :

— Bonjour, Lisa. Inutile de faire la révérence.

Lisa interrogea Naomi du regard. Cette dernière mima une révérence et prononça les mots « Non, Lisa » avec un geste tranchant de la main. La fillette rougit et recula d'un pas. Miss Hammond, ignorant ce mouvement de repli, s'adressa à Naomi :

— Je m'occupe d'elle. Elle ne tardera pas à s'intégrer. Venez-vous la chercher après l'école ?

— Juste aujourd'hui, confirma Naomi, pour être sûre qu'elle se souvienne bien du chemin. Elle a treize ans. Elle ne voudra pas que je vienne la chercher tous les jours.

Elle posa une main sur le bras de Lisa.

— Je m'en vais, Lisa. Mais je reviens à trois heures.

Elle désigna sa montre et leva trois doigts en l'air.

— Trois heures !

Avec un dernier sourire à Lisa, elle s'en alla.

— À nous, Lieselotte, dit Miss Hammond en se dirigeant vers la porte. Suis-moi.

Elles redescendirent l'escalier, puis longèrent un couloir donnant sur plusieurs salles de classe. Les portes étaient vitrées et, dans chaque salle qu'elles dépassaient, Lisa pouvait apercevoir des pupitres disposés en

rangées devant un tableau noir. Miss Hammond ouvrit la porte de la quatrième salle et désigna le numéro 4 vissé dessus.

— Quatre, prononça-t-elle avant de la faire entrer.

Une petite femme menue occupait le bureau du professeur, une pile de cahiers d'exercices devant elle. Elle tourna la tête à leur entrée et se leva aussitôt, tout sourire. Elle avait un visage dont l'étroitesse était encore accentuée par la façon dont ses cheveux gris étaient tressés et enroulés sur ses oreilles. À travers une paire de fines lunettes rondes perchées sur son nez, ses yeux d'un bleu fané observaient avec curiosité la nouvelle venue.

— Bonjour, Miss May ! lança la directrice. Voici Lieselotte Becker, une réfugiée d'Allemagne. Elle a été placée chez Mr et Mrs Federman et intégrera votre classe.

Elle se tourna vers Lisa.

— Lieselotte, voici Miss May. Dis bonjour.

Se rappelant de ne pas faire de révérence, Lisa articula consciencieusement :

— Bonjour, Miss May.

Les deux femmes la regardèrent avec approbation. *Bien*, songea Miss Hammond. *Elle apprend vite. Elle s'en sortira.*

— Je crains que Lieselotte ne connaisse encore que très peu d'anglais, dit-elle. Je propose que vous l'asseyiez à côté d'Hilda Lang, ça l'aidera. Pour le reste, il faudra vous débrouiller. Je la présenterai à l'école lors de l'assemblée.

Sur un hochement de tête, Miss Hammond regagna son bureau, les laissant seule à seule.

— Bien, Lieselotte, tu peux t'asseoir ici.

Miss May désigna un pupitre tout devant. Lisa se dirigea vers lui avant de se retourner et pointer un doigt sur elle.

— Lisa, dit-elle. Lisa, mieux.

— Lisa, répéta Miss May. Beaucoup plus simple, en effet. Lieselotte est un peu difficile à prononcer, n'est-ce pas ? Va pour Lisa.

Lisa l'interrogea du regard, n'ayant reconnu que son propre nom, mais Miss May lui fit signe de s'asseoir. Au même instant, une sonnerie retentit, et des enfants commencèrent à entrer depuis la cour. La vague de

bavardages ayant accompagné leur arrivée mourut peu à peu tandis qu'ils dévisageaient avec curiosité la nouvelle élève assise tout devant.

— On se dépêche de s'asseoir, intima Miss May d'un ton pressant.

Dans un remue-ménage de chaises, chacun s'assit à sa place. Miss May ouvrit le registre devant elle et commença à faire l'appel, chaque enfant répondant présent à l'appel de son nom. Celui de Lisa fut ajouté en fin de liste, et Lisa répéta le mot qu'elle avait entendu les autres prononcer :

— Plaisant.

L'énorme éclat de rire qui accueillit sa tentative lui fit monter le rouge aux joues. Mais les rires s'évanouirent aussitôt quand Miss May éleva la voix :

— Ça suffit !

Elle balaya la salle des yeux. Une quarantaine d'enfants la fixaient, dans l'expectative.

— Comme vous le voyez, une nouvelle élève nous a rejoints aujourd'hui, annonça Miss May. Elle s'appelle Lisa Becker et arrive d'Allemagne.

Un sifflement hostile s'éleva du fond de la classe à ces mots. Miss May ignora l'interruption et poursuivit :

— Lisa a dû quitter sa maison et sa famille afin d'échapper aux nazis. Elle est venue ici pour être en sécurité…

— Jusqu'à ce qu'ils se mettent à nous bombarder, marmonna quelqu'un.

Miss May continua, imperturbable :

— Lisa ne parle pas encore l'anglais, mais je suis sûre qu'elle apprendra très vite si nous l'aidons tous.

— On veut pas d'Allemands ici ! lança un garçon assis derrière Lisa.

Et il donna un coup de pied dans le dossier de sa chaise.

— Debout, Roger Davis ! s'emporta Miss May.

Le garçon repoussa bruyamment sa chaise et prit son temps pour se lever.

— Tu me fais honte, Roger. Je ne veux plus entendre ce genre de chose.

Toujours écarlate, Lisa gardait les yeux rivés au tableau en ignorant Roger debout derrière elle. Elle ne savait pas ce qu'il avait dit, mais avait reconnu son ton de voix, celui qu'elle entendait depuis des mois à Hanau. Il voulait dire : « On ne veut pas de vous ici. Vous n'êtes pas des nôtres. »

À cet instant, une nouvelle sonnerie retentit. De leur propre chef, les enfants se levèrent et se mirent en rang près de la porte.

— Hilda, appela Miss May.

L'une des filles quitta le rang et s'approcha.

— Tu veilleras sur Lisa jusqu'à ce qu'elle soit intégrée. Assure-toi qu'elle sache quoi faire et où aller, d'accord ?

— Oui, Miss.

La fillette tira Lisa par le bras et l'entraîna en bout de rang.

— Viens, c'est l'heure de l'assemblée. Regarde-moi et tu sauras quoi faire.

Lisa la fixa avec stupéfaction. Hilda lui avait parlé dans un allemand parfait.

— Plus d'allemand après aujourd'hui, Hilda, l'avertit Miss May. Seul l'anglais est toléré à l'école, sauf si je te demande expressément de transmettre une information importante à Lisa. Elle doit apprendre l'anglais aussi vite que possible et tu peux l'y aider.

La file d'enfants traversa rapidement le couloir pour gagner le hall de l'école. Tous se placèrent face à l'estrade à une extrémité, en rangs impeccables, les plus jeunes devant, les plus âgés derrière. Lisa, debout à côté d'Hilda, attendait et observait. Lorsque toute l'école fut réunie, Miss Hammond entra à son tour et monta sur l'estrade.

— Bonjour, tout le monde !

— Bonjour, Miss Hammond ! Bonjour, tout le monde ! vint la réponse en chœur.

L'assemblée suivit son cours habituel, laissant Lisa, qui ne comprenait presque rien, libre de se perdre dans ses pensées. Quelle chance que la fille à côté d'elle, Hilda, parle allemand ! Était-elle allemande, elle aussi ? se demandait-elle. Avait-elle fui dans un train ?

Avant de congédier les enfants et les renvoyer à leurs cours du jour, Miss Hammond ajouta :

— Aujourd'hui, une nouvelle élève nous a rejoints. Elle s'appelle Lieselotte Becker. Elle est arrivée ici d'Allemagne, toute seule, ce qui est très courageux de sa part. Elle ne parle pas encore anglais, mais je suis sûre que ça viendra. Étant donné qu'elle ne connaît personne, j'aimerais que vous lui fassiez bon accueil.

Un murmure parcourut l'assemblée d'enfants, qu'elle réprima aussitôt d'un geste de la main.

— Espérons, dit-elle, qu'aucun d'entre vous n'ait jamais à quitter sa maison et sa famille pour fuir les persécutions.

— Que les bombardements ! lança une voix, juste assez forte pour être entendue sans être identifiée.

Un rire agita l'assemblée. Miss Hammond ignora la remarque et conclut simplement :

— Vous pouvez regagner vos salles.

De retour dans la classe, Miss May déplaça Hilda au pupitre à côté de Lisa. Elle faisait semblant de rien lorsque celle-ci lui parlait en allemand, mais les autres enfants entendaient.

À la pause, tous sortirent dans la cour. Par cette belle journée, la plupart des filles bavardaient en petits groupes. Certaines parmi les plus jeunes jouaient à la marelle sur une grille peinte à même le macadam ou sautaient à la corde en la tenant chacune à leur tour. Les garçons, visiblement plus remuants, jouaient au loup, se défoulaient en tapant dans un ballon ou s'empoignaient dans une fulgurante bagarre de cour de récré. Hilda entraîna Lisa vers un banc à l'autre bout de la cour, loin de ces jeux exubérants. Ensemble, elles s'assirent sous le chaud soleil de septembre.

— D'où viens-tu, alors ? demanda-t-elle.

— De Hanau, près de Francfort, répondit Lisa.

— Tes parents sont venus avec toi ?

— Non.

Les larmes lui montèrent aux yeux. Elle battit frénétiquement des cils pour les chasser.

— Je suis venue en train. Ils ne prenaient que les enfants, un par famille. Mon frère, Martin, n'a pas pu venir. Il est toujours chez nous avec ma mère.

Sa voix se brisa dans un sanglot.

— J'aimerais y être aussi.

Elle sortit un mouchoir et se moucha.

— Mon père s'est fait prendre par la Gestapo. Il n'est pas revenu avant longtemps et, maintenant, maman dit qu'il est souffrant.

Déterminée à ne pas fondre en larmes devant cette étrangère, encore moins devant les autres enfants dont certains l'observaient à la dérobée, Lisa se moucha une seconde fois et changea de sujet.

— Et toi, alors ? Comment se fait-il que tu parles allemand ?

— Ma mère est allemande. Elle a rencontré mon père quand il travaillait à Berlin. Il est anglais. Mon frère Peter et moi sommes nés à Berlin, mais on est juifs, alors, quand Hitler s'est mis à faire passer des lois contre les Juifs, on est venus ici. On est en sécurité, ici.

Elle dévisagea Lisa avec curiosité.

— Tu es juive ?

— Oui. Enfin, non, pas vraiment. Mamie l'est, ça leur suffit là-bas.

À la fin de la classe, les deux fillettes traversèrent la cour jusqu'à la grille, où attendait tante Naomi, et Lisa lui présenta Hilda.

— J'aide Lisa à l'école, expliqua Hilda. Je peux lui dire des trucs en allemand quand elle ne comprend pas.

— Oh ! c'est formidable !

Un immense soulagement perçait dans la voix de Naomi.

— Pauvre Lisa, elle ne nous comprend pas et nous ne la comprenons pas non plus. C'est très difficile pour tout le monde.

Elle sourit à Hilda.

— Comment t'appelles-tu ?

— Hilda Lang. Enfin, Hildegarde, se reprit-elle avec un sourire triste. Mais il ne fait pas bon avoir un prénom allemand, ces temps-ci.

De retour à la maison ce soir-là, Hilda parla à sa mère de la nouvelle élève arrivée à l'école.

— Elle est venue en train toute seule depuis Francfort, maman, et la Gestapo a arrêté son père.

Esther Lang ressentit une angoisse familière, bien qu'elle fît de son mieux pour n'en rien laisser paraître à sa fille. Elle-même était juive allemande. La mention de la Gestapo suffisait à l'emplir de terreur. Ses propres parents vivaient toujours à Berlin, dans des conditions qu'elle n'osait imaginer. Ils avaient été chassés de leur maison, quelques mois plus tôt, et avaient emménagé avec la jeune sœur d'Esther, Elsa, et sa famille. Pour autant qu'elle sût, ils vivaient toujours les uns sur les autres dans le minuscule appartement, mais elle n'était sûre de rien, et, depuis la déclaration de guerre, toute communication entre eux avait cessé. Esther compatissait avec

cette enfant qui, en quête de sécurité à Londres, avait entrepris un si long voyage. Une enfant livrée à elle-même.

Esther avait épousé Max, le père d'Hilda, dans les années vingt lorsqu'il avait été envoyé par sa firme à Berlin. Hildegarde et son frère, Peter, y étaient tous les deux nés. Mais face à l'ascension d'Hitler et l'antisémitisme ambiant, la famille était retournée à Londres, où elle s'était installée, et Esther avait été naturalisée britannique. Les deux enfants étaient bilingues, car les deux parents savaient combien la maîtrise d'une seconde langue était utile. Mais c'était l'anglais qui était parlé à la maison.

— Eh bien, j'espère que tu l'aideras autant que possible, ma chérie, lui dit sa mère. Ça risque de ne pas être facile pour elle.

Elle réfléchit un instant et demanda :

— Où m'as-tu dit qu'elle vivait ?

— Chez des gens appelés Federman, dans Kemble Street.

— Vraiment ? J'ai dû les rencontrer une fois, à la bar-mitsva d'Anthony Stein. Peut-être devrais-je leur rendre visite.

Fidèle à sa parole, quelques jours plus tard, Esther marcha jusqu'à Kemble Street à un kilomètre et demi de là, où elle se présenta comme la mère d'Hilda. Naomi l'invita à entrer, et elles passèrent une agréable demi-heure ensemble, chacune cherchant à en savoir plus sur l'autre.

— C'est gentil de la part d'Hilda d'aider Lisa à l'école, dit Naomi. C'est très difficile pour elle, en parlant si peu l'anglais. Dan et moi faisons de notre mieux, bien sûr. Nous lui parlons sans arrêt, essayons de lui apprendre… Mais impossible pour elle d'aborder ce qui lui importe vraiment : sa maison et sa famille.

Esther en avait appris un peu sur l'histoire de Lisa, mais se garda de rien répéter. Ce serait à Lisa de le faire lorsqu'elle en serait capable.

— Je me demandais si Lisa aimerait parfois venir à la maison avec Hilda après l'école, proposa-t-elle plutôt. Jouer avec Hilda et son frère pourrait être le moyen le plus rapide pour elle d'apprendre l'anglais.

— Oh ! Mrs Lang, ce serait une merveilleuse idée ! s'exclama Naomi. Ça ne vous ennuie pas ?

— Au contraire, répondit Esther. C'est une enfant courageuse, qui a besoin de tout le soutien qu'on peut lui donner. S'il vous plaît, demandez-lui si elle

aimerait venir. Et si elle est d'accord, Hilda l'invitera à la maison demain, après l'école.

Ce soir-là, Naomi fit asseoir Lisa.

— La mère d'Hilda te propose de passer chez eux après l'école, dit-elle. Aimerais-tu y aller ?

— Aller chez Hilda ?

— Oui, après l'école.

— Pas dormir ?

— Non, tu dormiras ici. Je viendrai te chercher.

Le visage de Lisa se fendit d'un sourire jusqu'aux oreilles.

— Oui, tante Naomi, moi aller.

Dès lors, Lisa rentra presque tous les jours avec Hilda après l'école. Esther leur interdisait de discuter en allemand.

— C'est pour aider Lisa à apprendre l'anglais. Tant qu'elle est ici avec nous, nous ne parlons qu'anglais. Toi aussi, Peter ! lança-t-elle à son fils. Pas de triche quand vous jouez dehors !

Lisa adorait aller chez Hilda. Les Lang étaient plus aisés que les Federman, et leur maison de Grove Avenue, bien que située à moins de deux kilomètres de Kemble Street, était très différente : beaucoup plus grande, avec un jardin à l'arrière où Max Lang faisait pousser des légumes. Dotée de grandes fenêtres, elle était claire et spacieuse. L'après-midi, le soleil automnal inondait la cuisine, où les enfants buvaient leur thé et où il faisait toujours chaud. Esther Lang les installait à table pour faire leurs devoirs et aidait Lisa quand les choses devenaient trop difficiles.

— Tu es toujours la bienvenue ici, lui dit un jour Esther alors que Lisa s'apprêtait à regagner Kemble Street. Passe dès que tu as envie de compagnie de ton âge. N'attends pas d'être invitée.

Lisa ne tarda pas à être acceptée par les autres enfants du voisinage comme une amie d'Hilda. Son anglais progressait à pas de géant, Hilda lui apprenant les mots dont elle avait besoin, bien qu'avec un accent et un vocabulaire de l'est de Londres. Elles devinrent très proches, et, comme les Lang ne vivaient qu'à quelques rues, Naomi se réjouissait que Lisa passe autant de temps chez eux.

— Autant qu'elle ait quelqu'un avec qui jouer, au lieu de me tenir

compagnie dans une maison vide, dit-elle à Dan.

— Tu as sans doute raison, approuva Dan. Quand elle saura mieux nous parler, on se sentira tous plus à l'aise.

Lisa apprenait vite. Encore loin de parler couramment la langue, elle ne mit cependant pas longtemps à comprendre l'essentiel de ce qu'on lui disait et à se faire comprendre en retour.

À l'école, en revanche, la vie n'était pas simple. Malgré les remontrances de Miss Hammond, un assez large groupe d'enfants, toujours prêt à se liguer contre elle, persistait à lui mener la vie dure, voyant en elle l'ennemie. Roger Davis et sa bande, encouragés par les autres, entouraient Lisa, se resserraient autour d'elle et faisaient mine de la toucher avant de bondir en arrière en criant :

— Lisa a la « teutonite » ! Faites gaffe de pas choper ses microbes ! Ses sales microbes teutons !

Ils s'agrippaient alors la gorge en émettant des râles d'agonie avant de s'écrouler au sol de façon théâtrale.

Lisa avait beau se dégager en les bousculant, quelques minutes plus tard, ils revenaient à la charge. Il lui arrivait de donner des coups. Une fois, elle avait frappé au visage l'un des amis de Roger au point de le faire saigner du nez. Ils avaient reculé, mais pas pour longtemps, toujours en embuscade, toujours hors de vue du professeur chargé de surveiller la cour. Hilda, impuissante à intervenir et consciente que le même traitement l'attendait si elle essayait, gardait ses distances.

— N'en parle pas chez toi, l'avertit-elle. Si tu les balances et que ta tante Naomi vient se plaindre, ce sera encore pire. Ils finiront bien par se lasser et trouver quelqu'un d'autre à embêter.

Lisa savait qu'elle avait raison. Ils ne la blessaient pas physiquement ; ils se contentaient de lui crier des insultes, ce à quoi elle était habituée. C'était son lot quotidien à Hanau. Mais comme il lui démangeait de se défendre et rendre coup pour coup !

Tout prit fin du jour au lendemain. Roger et sa bande la coincèrent un jour alors qu'elle rentrait de l'école. C'était la première fois qu'elle se faisait attaquer en dehors de la cour. Ils l'acculèrent contre un mur en imitant le salut nazi aux cris de « *Heil Hitler !* »

— Allez-vous-en ! Allez-vous-en ! hurla-t-elle. Je vous déteste ! Je vous déteste ! Vous êtes tous des nazis !

Un énorme éclat de rire accueillit son coup de sang. Ils se pavanaient en prenant de grands airs, sans lui laisser la moindre possibilité de s'échapper. Elle leva le poing contre Albert, le garçon qu'elle avait fait saigner du nez avant. Mais il la vit venir, cette fois, et lui saisit le bras qu'il serra de toutes ses forces, la repoussant sans mal.

— Hé ! Rog' ! Sacrée tigresse qu'on a là, railla-t-il. Et si on lui donnait une leçon, à cette garce allemande ?

Les autres acclamèrent l'idée, mais leurs cris de joie furent de courte durée. Surgi du coin de la rue, quelqu'un avait brusquement jailli au milieu d'eux. Ses poings volaient dans tous les sens, ses coudes s'enfonçaient d'un côté et de l'autre, ses pieds chaussés de cuir écrasaient mentons et orteils. Totalement pris au dépourvu, les gars de la bande se retrouvèrent étalés par terre à panser leurs blessures, têtes en chou-fleur, nez en sang et arcades sourcilières fendues. Roger, qui faisait volte-face pour riposter, se fit plaquer contre le mur et retourner sans ménagement, le bras tordu dans le dos. Il poussa un cri de douleur.

Lisa, aussi sonnée par cette attaque que ses persécuteurs, avait battu en retraite. Mais en voyant Roger immobilisé par une clé de bras et ses acolytes s'éloigner prudemment, elle s'avança vers son sauveur. À sa surprise, il s'adressa à elle en allemand.

— J'ai déjà vu ces ordures t'embêter avant. Si tu veux, je lui casse le bras.

— Non ! S'il te plaît, le dissuada Lisa. Ça ne ferait que m'attirer des ennuis. Fais-lui juste assez peur pour qu'il ne m'approche plus jamais, ni lui ni ses amis.

— Tu es sûre ?

Il tira brusquement sur le bras de Roger, qui émit un autre glapissement de douleur.

— Bon, comme tu veux.

Le jeune garçon, car c'en était un, semblait déçu. D'un mouvement leste, il retourna Roger et l'aplatit dos au mur.

— Elle dit de pas casser ton bras. Moi, j'aimerais bien, mais elle dit non. Tu t'approches plus jamais de cette fille et sa copine. Compris ?

Il parlait l'anglais laborieux de celui qui apprenait encore. Comme Roger ne répondait pas tout de suite, il lui assena un coup de poing dans le ventre qui le plia en deux.

— Compris ? répéta-t-il.

— Oui, croassa Roger tant bien que mal, s'épargnant ainsi un autre coup.

— Si tu touches encore la fille, je m'occupe de toi. Compris ?

— Oui.

— Bien.

Le garçon le relâcha en le jetant de côté comme une vulgaire poupée de chiffon. Roger se releva péniblement et décampa à la recherche de ses acolytes. Mais voyant Roger vaincu à plate couture, tous s'étaient dispersés.

Lisa détailla le garçon debout à ses côtés. Il n'était pas beaucoup plus grand qu'elle, mais du genre fort et nerveux. Ses vêtements étaient vieux et rapiécés, et ses jambes minces disparaissaient dans d'épaisses chaussures de travail montantes. Il avait des cheveux foncés, coupés court, des yeux bruns qui surmontaient un nez proéminent et une large bouche. Lorsqu'il lui sourit, elle vit qu'il lui manquait une dent de devant.

— Ça l'a calmé, dit-il. Tu devrais plus avoir de problèmes avec lui.

De nouveau, il parlait en allemand, et Lisa lui répondit dans la même langue.

— Merci de m'être venu en aide.

— C'est rien. Je l'ai vu s'en prendre à toi dans la cour, mais je pouvais rien faire là-bas. Trop de monde. Ça aurait dérapé !

— Tu es dans mon école ? s'étonna Lisa. Je ne t'ai jamais vu.

— Je viens d'arriver. Heinrich Schwarz, à ton service…

Et il exécuta une drôle de petite révérence.

— Désormais Harry Black, précisa le garçon.

— Je suis Lisa, Lisa Becker. D'où viens-tu ? Es-tu arrivé dans l'un des trains ?

— Le même que le tien, répondit Harry. Je t'ai vue à la gare de Francfort, et à celle de Londres aussi.

— Vraiment ?

Lisa n'en revenait pas.

— Et tu m'as reconnue à l'école ?

— Je les ai vus t'embêter et, quand j'ai compris pourquoi, je me suis souvenu de toi dans le train.

Lisa secoua la tête, incrédule.

— Eh bien, dit-elle, j'en suis bien contente.

— Tu vis dans une famille d'accueil par ici ?

— Oui, chez des gens appelés Federman.

— Ils sont comment ?

— Ça va. Ils sont gentils et essaient de m'aider. Ça devient plus facile maintenant que je parle un peu l'anglais. Et toi, tu as une famille d'accueil aussi ?

— Non, plus maintenant, répondit Harry, laconique. Mes parents d'accueil et moi, on s'entendait pas, alors, je suis parti.

Lisa le fixa d'un air ébahi.

— Tu veux dire que tu es parti comme ça ?

— Pas exactement. Ils se sont plaints aux gens de Bloomsbury et on m'a replacé. Je vis dans un foyer maintenant, à Stoke Newington. C'est beaucoup mieux. Je vais et viens comme ça me chante.

— Mais tu vas à l'école ?

— Ça fait partie du marché, expliqua Harry. Je vis au foyer, mais je dois aller à l'école jusqu'à ce qu'on me trouve du travail.

— Du travail ?

— Ouais, j'aurai quinze ans le mois prochain. Faut bien gagner sa croûte, non ?

Lisa le scruta plus attentivement. Il ne faisait pas quinze ans. D'un côté, il paraissait plus jeune, étant petit pour son âge, mais d'un autre, il faisait plus âgé. Il y avait une certaine expérience dans son expression, celle de quelqu'un capable de se débrouiller. Sa dent manquante indiquait que ce n'était pas sa première bagarre. Elle-même était bien placée pour savoir qu'il n'hésitait pas à se servir de ses poings.

— Où as-tu appris à te battre comme ça ? demanda-t-elle. Tout seul contre quatre !

Harry renifla avec dédain.

— Eux ? C'est rien du tout.

Son expression se durcit.

— Comparés aux Jeunesses hitlériennes de Hanau… Contre eux, fallait bien se défendre.

— Hanau ?

Lisa sursauta à ce nom.

— Tu viens de Hanau ? Vraiment ? Moi aussi.

Ses yeux s'emplirent de larmes devant Harry, ce garçon appartenant à une autre vie ; un garçon de chez elle, qui se souvenait d'« avant ».

— Hé ! Tu vas pas te mettre à chialer ? s'inquiéta Harry.

— Je chiale pas, protesta Lisa en clignant des yeux. C'est juste que je n'en reviens pas que tu sois de chez moi.

— Chez nous ? Plus maintenant. J'y remettrai jamais les pieds.

— Et… Et tes parents ? Ta famille ? s'enquit Lisa avec hésitation.

— J'en ai plus.

Son ton indiquait clairement qu'il n'y avait rien à ajouter. Il changea brusquement de sujet.

— Qui est cette fille avec qui tu traînes ? Tu es tout le temps avec elle.

— C'est Hilda, répondit Lisa.

Et elle lui expliqua comment Hilda et sa famille l'aidaient à apprendre l'anglais.

— Elle est cool, alors ?

— Oui, on est amies. Je vais souvent chez elle après l'école.

— Mais pas aujourd'hui. Ces ordures en ont profité.

— Sans doute.

Lisa regarda nerveusement autour d'elle.

— Je ferais mieux d'y aller, tante Naomi va se demander où je suis.

— Je t'accompagne, dit Harry. Jusqu'à mon arrêt de bus.

Ensemble, ils se mirent en route, épiés à distance par Roger. Il ne risquait pas de s'approcher de Lisa de nouveau. Dans la rue adjacente, ses amis l'attendaient. En les rejoignant, il lâcha avec dédain :

— Encore un de ces Juifs nazis.

— Pas sûr qu'il puisse être les deux, remarqua Albert, son bras droit. Les nazis tuent les Juifs, nan ?

Roger le fusilla du regard.

— Dommage qu'ils aient raté celui-là : il nous aurait moins enquiquinés.

— Ouais, t'as raison, dit Albert avec un sourire hilare.

Et Roger sut qu'en dépit de sa défaite ignominieuse aux mains du nouvel Allemand, son autorité sur sa bande demeurait intacte.

— Venez, dit-il en prenant la direction opposée. On a mieux à faire que traîner avec des merdeux pareils.

Harry regarda Lisa s'éloigner en attendant son bus. *Elle a du cran, la petite*, pensa-t-il comme elle se retournait pour lui faire un signe de la main. *Ça fait des semaines que ces enfoirés la harcèlent et elle a encaissé sans broncher. Y en a même un qu'a pris son poing dans la figure. C'est sûr qu'elle en a !*

Toute la semaine suivante, il garda un œil sur elle à l'école. Roger et sa bande l'ignoraient complètement, jusqu'à lui tourner ostensiblement le dos s'il s'approchait d'un peu trop près, mais il vit qu'ils se tenaient à l'écart de Lisa.

Sous la protection d'Harry, la vie à l'école devint beaucoup plus facile pour Lisa. Plus personne ne l'importunait dans la cour. Peu à peu, elle se fit accepter par les autres filles de sa classe, dont elle partageait les jeux. Elles la taquinaient sur son anglais, riaient quand elle se trompait de mot, mais ce n'était pas méchant et son anglais s'améliorait constamment. Elle allait encore parfois chez Hilda après l'école et se sentait toujours à l'aise chez les Lang. Esther était résolue à ce qu'elle fasse partie de la famille. Elle savait ce que c'était d'être brusquement transplantée dans un autre pays, et les Federman, aussi gentils qu'ils fussent, n'avaient pas d'enfants. Elle envisageait même de proposer à Lisa de venir s'installer chez eux. Mais Max lui interdit catégoriquement d'interférer.

— La petite s'est habituée à eux, maintenant. Mieux vaut qu'elle et Hilda restent amies à l'école et qu'elle nous rende visite.

Esther n'était pas sûre d'être d'accord, mais s'inclina devant la décision de son mari.

Certains jours, c'était Hilda qui allait chez Lisa. Naomi tenait à lui rendre l'hospitalité, mais les deux fillettes n'étaient jamais aussi à l'aise l'une avec l'autre dans la petite maison des Federman. Lisa avait l'impression qu'Hilda les jugeait, et elle éprouvait un étrange instinct protecteur envers

ses parents d'accueil. Elle s'était attachée à eux au fil des mois, surtout à oncle Dan, et elle ne voulait pas qu'Hilda les considère comme inférieurs.

D'autres jours, Harry l'attendait dans la rue devant la grille et la raccompagnait au bout de Kemble Street. Au début, Lisa avait cru que c'était parce que Roger & Cie planifiaient de la harceler de nouveau. Mais très vite, elle avait compris qu'Harry se sentait seul. Il cherchait la compagnie de quelqu'un qui avait fui le cauchemar qu'était devenue l'Allemagne et comprenait la peur ayant si longtemps régi leur vie. Parfois, ils s'aventuraient dans le parc et s'asseyaient sur un banc pour bavarder. S'il n'y avait personne alentour, ils parlaient en allemand. C'était un soulagement de pouvoir s'exprimer librement, sans buter sur les mots dont ils avaient besoin. Mais s'ils risquaient d'être entendus, ils s'en tenaient prudemment à l'anglais. Roger et ses amis n'étaient pas une exception : sans surprise, un fort sentiment antigermanique régnait autour d'eux.

Au début, ils s'épanchaient peu sur leur vie d'« avant ». Puis peu à peu, ils se mirent à évoquer ceux qu'ils avaient laissés derrière eux. Enfin à même de raconter ce qui leur était arrivé à quelqu'un qui comprenait, Lisa parla à Harry de ses parents et de Martin. Harry se surprit à se confier à Lisa comme il ne l'avait fait avec personne d'autre. Elle aussi avait vécu tout cela, elle comprenait, et un lien spécial se forgea entre eux.

Comme celui de Lisa, le père d'Harry s'était fait arrêter lors de la Nuit de cristal, laissant le jeune Heinrich seul pour s'occuper de sa mère infirme. Ils n'avaient pas d'argent et aucun moyen d'en gagner. Harry s'était mis à faire la manche, glanant quelques pfennigs partout où il pouvait, exécutant les tâches ingrates réservées aux Juifs : nettoyer les caniveaux, effacer les graffitis *Juden Raus* barbouillés sur les murs et les fenêtres afin que rien ne rappelle aux nouveaux propriétaires allemands que leurs maisons avaient été précédemment occupées par des Juifs. D'autres fois, il volait sur les étals au marché, parfois dans la corbeille de la quête à l'église locale, mais toujours à l'affût des Jeunesses hitlériennes, qui prenaient un malin plaisir à malmener les malheureux Juifs croisant leur chemin. Il s'était transformé en terreur des rues, en animal sauvage qui se battait bec et ongles pour se défendre contre ces gangs en maraude. Puis, un jour, sa mère avait reçu une carte postale l'informant que son mari, Ezra Schwarz, avait été emporté par

une fièvre en prison. L'explication s'arrêtait là. Harry était fou de rage, en colère contre la terre entière. Sa mère, elle, parut baisser les bras et se laissa simplement dépérir. Moins d'un mois plus tard, elle aussi était morte, et Harry, orphelin.

— Qu'as-tu fait, après ? demanda Lisa.

— Comme Hanau était devenu trop dangereux pour les Juifs, je suis allé à Francfort. Il y avait encore une communauté juive, là-bas. Ils m'ont mis dans un orphelinat, puis dans le train, et me voilà. Et je compte bien rester.

Comme Lisa, il n'avait pas été évacué le jour où la guerre contre l'Allemagne s'était une fois de plus abattue sur l'Angleterre. Tous deux étaient trop récemment arrivés, des réfugiés déjà, n'ayant plus nulle part où fuir.

Lisa n'invita pas Harry chez elle pour le présenter à tante Naomi et oncle Dan. D'instinct, elle savait que tante Naomi en particulier ne l'apprécierait pas. Ils avaient beau, eux aussi, vivre dans un quartier difficile, tante Naomi avait un haut degré d'exigence. Sa maison, bien que petite, était immaculée, son pas de porte, briqué, et ses fenêtres étaient étincelantes. Lisa n'était autorisée à aller à l'école que dans des vêtements propres et repassés, et les repas, quoique simples, étaient toujours bien cuisinés. Même avec leurs revenus modestes, tante Naomi parvenait à nourrir correctement sa famille. Elle verrait d'un mauvais œil un gamin des rues comme Harry avec ses vêtements négligés et ses chaussures de travail. En son for intérieur, Lisa savait que sa mère ne l'aimerait pas non plus. À Hanau, leurs chemins ne se seraient jamais croisés ; leurs familles venaient de milieux sociaux totalement différents. Mais ici, Harry était spécial, son lien secret avec chez elle, aussi ne le mentionna-t-elle même pas à Kemble Street.

Hilda, bien sûr, était au courant. Elle avait appris comment Harry était venu au secours de Lisa. Mais elle ne l'aimait pas. Elle estimait qu'il n'était pas le genre de fréquentation que quelqu'un comme elle devait avoir et s'étonnait que Lisa continue à être amie avec lui. C'était en partie de la jalousie. Lisa était *son* amie. C'était *elle* qui avait aidé Lisa à progresser en anglais, sa mère à *elle* qui avait invité Lisa à venir à la maison quand bon lui semblait. Elle en voulait à Harry de son intrusion. De son côté, Harry considérait Hilda comme une petite pimbêche snobinarde. Elle vivait dans

une maison chic et le regardait de haut, il le savait. Grand bien lui fasse ! Il s'en moquait.

Leur antipathie réciproque les tenait éloignés l'un de l'autre. Mais c'était bien en chacun d'eux que Lisa puisait sa force.

4

Les raids aériens attendus n'avaient pas eu lieu. Il n'y en avait eu qu'un, quelques jours après la déclaration de guerre. Au petit matin, la sirène avait empli le ciel de son avertissement, et les Federman avaient insisté pour que Lisa vienne s'abriter avec eux dans le cellier. Comme la fois précédente, elle s'était figée dans l'embrasure en fixant la pièce souterraine, et Dan avait presque dû la traîner dans l'escalier.

— Allez, Lisa. Allez, ma puce, l'avait-il encouragée. Il faut descendre. Il n'y en a pas pour longtemps.

Naomi, qui les suivait, avait refermé la porte, et le courant d'air ainsi provoqué avait soufflé la bougie. Une obscurité totale les avait engloutis l'espace d'un instant. Lisa s'était mise à hurler de terreur. Se rappelant sa peur d'avant, Dan l'avait enveloppée de ses bras et serrée contre lui en murmurant d'une voix apaisante :

— Ça ira, ma puce. Tu ne risques rien.

Mais elle était restée rigide contre lui, le souffle saccadé, jusqu'à ce que Naomi gratte une allumette et allume les bougies plantées dans leurs cannettes de bière, leur seule source de lumière. Le raid avait duré deux heures, et Lisa était restée assise, paralysée de peur, du début à la fin. Dans la lumière vacillante des bougies, les murs de pierre semblaient bouger, se refermer sur elle, et le plafond, descendre toujours plus bas.

Je suis enterrée vivante, avait-elle pensé, désemparée, à mesure que les minutes s'éternisaient. *Je préférerais encore être en haut, dans la maison, et affronter les bombes*. Elle s'agrippait si fort que ses ongles s'enfonçaient dans ses paumes.

Dan et Naomi, qui l'observaient, avaient échangé à voix basse.

— Tu crois qu'elle sera comme ça chaque fois qu'il y a un raid ? avait demandé Naomi.

— Espérons que non, avait chuchoté Dan. Peut-être qu'elle finira par

s’habituer. La pauvre, elle est terrifiée.

Lorsque la fin de l’alerte avait sonné, Lisa avait bondi de son fauteuil et remonté les marches quatre à quatre. Dan et Naomi n’étaient pas encore debout qu’elle ouvrait la porte à la volée, déjà dehors dans l’air frais du matin.

— Je ne sais pas quoi faire avec elle, avait confié Naomi à Mary plus tard dans la journée. Elle a très peur d’être enfermée. Nous pourrions tous aller à l’abri public de Hope Street, mais Dan pense que ce serait pire.

— C’est compliqué, convint Mary. Je ne sais que te conseiller. Devez-vous vraiment fermer la porte ? Question idiote… Bien sûr que oui.

— Pas sûr que ça changerait quelque chose. Si seulement nous pouvions avoir une vraie discussion avec elle… Comprendre ce qui en est à l’origine.

Tous attendaient dans la peur la prochaine alerte. Elle ne vint pas. Les jours s’étirèrent en semaines, et aucune trace de la Luftwaffe. Tout le monde commença à relâcher la pression, sauf peut-être les gardes de l’ARP, l’Air Raid Precautions[2]. Le black-out fut appliqué avec sévérité. Les gardes patrouillaient dans les rues sitôt la nuit tombée, tambourinant aux portes des maisons, où un dangereux rai de lumière filtrait entre des rideaux ou des stores mal ajustés. Chacun continuait à se déplacer avec son masque à gaz dans sa boîte jetée sur l’épaule, tandis qu’à l’école, des exercices étaient régulièrement menés pour s’entraîner à le porter. Lisa détestait toujours autant le sien, mais avait appris à l’enfiler correctement. En prenant de grandes inspirations régulières, elle parvenait à respirer à travers le filtre sans paniquer.

— Je hais ces trucs, se plaignit-elle un jour à Harry en rentrant de l’école.

— Ça vaut mieux que de se faire gazer, répliqua Harry, à qui porter le sien ne posait aucun problème.

— Je sais, mais je n’arrive pas à respirer et ça m’angoisse.

Harry, voyant la peur dans ses yeux à la pensée du masque, changea de sujet.

— Je retourne pas à l’école après Noël. J’ai un boulot.

— Quel genre de boulot ?

— Garçon de courses.

— Garçon de courses ?

— Dis pas ça comme ça. C'est un boulot, d'accord ? Avec une paie. Je vais bosser pour un type qui tient un stand au marché, je ferai des livraisons.

— Des livraisons de quoi ? demanda Lisa, intriguée.

Harry se tapota le nez avec un sourire jusqu'aux oreilles.

— Tout et n'importe quoi. Des trucs que les gens demandent et qu'il trouve pour eux.

— Au marché noir ? s'écria Lisa.

— Chut ! siffla Harry en regardant nerveusement autour de lui. Bien sûr que non ! Tout est réglo.

Mais il savait que c'était faux. Le samedi précédent, il s'était fait prendre à faucher un paquet de Woodbines sur un étal de Petticoat Lane. Un grand type roux l'avait attrapé par l'oreille et traîné de cette douloureuse façon jusqu'au Black Bull, le pub où son patron, Mikey Sharp, avait installé son quartier général.

— J'ai chopé ce vaurien en train de chaparder sur votre étal, avait-il lâché en poussant Harry si fort qu'il était tombé par terre aux pieds de Mikey.

— Tiens donc ?

Mikey avait observé Harry avec intérêt.

— Alors, comme ça, on me vole, mon lapin ?

— Juste des Woodbines, avait bafouillé Harry. Pas plus de dix.

— Juste des Woodbines, avait répété Mikey comme s'il pesait la gravité du délit. Pas plus de dix ? Qu'est-ce qui se passerait si tout le monde se permettait de me piquer mes clopes sur mon stand ? Qu'est-ce que je deviendrais, moi, mmh ?

— Je sais pas, monsieur, avait répondu piteusement Harry.

— Non, moi non plus. Va falloir me les payer, maintenant. T'as de l'argent sur toi ?

Harry s'était félicité d'avoir laissé au foyer le peu de monnaie qu'il avait.

— Non, monsieur.

Sûrement qu'une bonne dérouillée l'attendait, mais il avait l'habitude. Valait mieux cela que se faire dépouiller du peu d'argent en sa possession.

— Comment tu comptes me payer, alors ?

— Je pourrais bosser pour vous, avait suggéré Harry dans un accès de

témérité. Faire des petits boulots, ce genre de truc.

Mikey l'avait contemplé un instant d'un air pensif.

— T'es pas anglais, pas vrai ? Comment tu t'appelles ?

— Harry Black. Et je suis anglais, maintenant.

— Maintenant ?

Mikey avait haussé un sourcil.

— T'étais quoi, avant ?

— Un réfugié.

— Arrivé d'où ?

Harry avait réfléchi à cent à l'heure. *Surtout, ne dis pas d'Allemagne. Ce type pourrait te tuer pour ça.*

— J'ai fui Hitler.

— Alors, ça veut dire qu'on est du même côté, avait conclu Mikey en s'esclaffant.

L'homme qui l'avait attrapé l'avait imité. Pas Harry. Il ignorait s'il était censé rire aussi. Il était donc resté assis là par terre, à attendre.

— Je suppose que t'es allemand, avait repris Mikey.

Il avait attendu qu'il confirme d'un hochement de tête avant d'ajouter :

— Mais pas un salopard de nazi.

Harry avait secoué vigoureusement la tête.

— Non ! Pas nazi !

— Bien, avait dit Mikey. OK, mon lapin, ça m'intéresse, tant que tu te tiens à carreau. Tu parles allemand ?

Harry avait acquiescé.

— Évidemment. Même ça, ça pourrait s'avérer utile.

Mikey s'était tourné vers l'autre homme.

— OK, le rouquin, tu retournes au stand. Je parie que la moitié de ma marchandise s'est envolée pendant que tu faisais l'idiot ici. Allez, du balai !

— Oui, patron.

L'homme avait quitté la pièce sans demander son reste.

— Alors, c'est quoi ton nom ? À part Harry Black ?

— Heinrich Schwarz.

— Mmh. J'aime bien savoir qui exactement travaille pour moi. C'est bien ce que tu veux, pas vrai ? Travailler pour moi ?

Harry avait fait oui de la tête.

— Très bien, Harry, alors, lève-toi et ouvre grand tes esgourdes. Si je te chope encore une fois à me dépouiller ou à chaparder sur un de mes stands, tu regretteras d'être né. C'est compris ?

Malgré sa peur, Harry avait de nouveau hoché la tête.

— Oui, monsieur.

Ce serait risqué de bosser pour un type comme Mikey. Mais tout valait mieux que retourner dans cette école.

Il adressa un grand sourire à Lisa.

— Enfin bref, je bosse, maintenant, et je remettrai plus les pieds dans cette école. Pas après Noël.

— Alors, je ne te verrai plus, murmura Lisa.

— Mais si, lui assura Harry. Seulement, pas à l'école. Et si ce petit merdeux de Roger te touche encore pendant que je suis pas là, dis-le-moi et je lui tordrai le cou.

— Il ne fera rien, dit Lisa. Il me laisse tranquille, maintenant.

— Ouais, mais sinon, tu me préviens. Hé ! tu sais quoi ? enchaîna Harry, sautant du coq à l'âne. Demain, on pourrait aller traîner du côté ouest, qu'est-ce que t'en dis ?

— Du côté ouest ? répéta Lisa, perplexe. Qu'est-ce que tu veux dire ?

— À West End. Voir Buckingham Palace et Trafalgar Square, les boutiques, tout ça.

— Tante Naomi ne voudra jamais.

— Alors, lui demande pas, rétorqua Harry. On y va, c'est tout.

Lisa réfléchit. C'était tentant. C'est à peine si elle avait quitté le quartier de Shoreditch depuis son arrivée et elle mourait d'envie de visiter les lieux célèbres de Londres, ceux dont elle avait entendu parler avant de venir.

— Je pourrais peut-être dire que je vais chez Hilda, dit-elle pensivement.

— Ouais, t'as qu'à dire ça, exulta Harry. Elle en saura rien.

— Tant qu'elle ne vient pas me chercher.

— Pourquoi elle ferait ça ?

— C'est facile pour toi…

Elle lui donna un petit coup de coude dans les côtes.

— Tu peux entrer et sortir de ton foyer sans que personne te pose de

questions. Tante Naomi ne me laisse pas aller très loin. Elle veut toujours savoir où je vais et avec qui.

Elle lança un regard en coin à Harry. Ses cheveux noirs bouclés partaient dans tous les sens et avaient besoin d'une bonne coupe. Une éraflure s'étalait sur sa joue, une trace de boue sous son menton. Il était toujours sale ou en sang, ou les deux, songea Lisa. Toujours à chercher la bagarre et les ennuis.

— Tu ne lui ferais pas bonne impression.

— Pourquoi ? s'offusqua Harry. Qu'est-ce qui ne va pas, chez moi ?

— Rien, assura Lisa avec un grand sourire. Elle aime bien me couver. Elle me laisse aller chez Hilda, car elle connaît ses parents. Toi, elle ne te connaît pas.

— Alors, dis que tu vas chez elle. Allez, Lisa, partons à l'aventure !

Ils étaient arrivés au bout de Kemble Street, et Harry s'arrêta au croisement.

— À demain matin ! lança-t-il comme s'ils étaient tombés d'accord. Rendez-vous au parc.

— Je ne sais pas à quelle heure je pourrai y être, répondit Lisa, consciente en disant cela qu'elle était en train de capituler.

— J'attendrai.

— À demain, alors. Mais pas question de prendre le métro. Je ne vais pas sous terre !

— Entendu, acquiesça Harry sans difficulté. On aura qu'à prendre le bus.

— Tu as de l'argent pour le bus ?

Ce fut au tour d'Harry de sourire.

— T'inquiète pas pour ça. Je sais où en trouver.

Lisa parcourut en courant les derniers mètres jusque chez elle. L'air du soir était glacial ; ils avaient trop tardé et elle avait hâte de rentrer au chaud. Elle trouva Mary et Naomi buvant un thé à la cuisine et s'affala à table à côté d'elles. La cuisine était la pièce la plus chaude de la maison. Malgré cela, sans feu allumé dans la cheminée comme maintenant, il y régnait un froid de décembre.

— Un thé, ma chérie ? proposa Naomi devant le visage gelé de Lisa. Tu as l'air frigorifié.

— Oui, s'il te plaît, tante Naomi.

Naomi lui versa une tasse et en profita pour se resservir ainsi que Mary. Elle jeta un regard furtif vers la lettre posée contre l'horloge sur le manteau de la cheminée. Une lettre pour Lisa.

Après la déclaration de guerre, Lisa avait compris qu'elle ne pourrait plus communiquer directement à sa famille. Suivant le conseil de sa mère, elle leur avait donc écrit à l'adresse de Nikolaus Becker à Zurich. Il n'y avait pas eu de réponse et elle n'était même pas sûre que sa lettre soit parvenue à cousin Nikolaus. Elle avait réécrit, cette fois à l'homme en personne, en lui demandant s'il avait reçu sa lettre à transmettre. Un certain temps s'était écoulé avant que Nikolaus ne lui réponde qu'il avait bien envoyé la lettre, sans recevoir de réponse.

Lisa s'était raccrochée à l'espoir que cousin Nikolaus obtiendrait des informations plus précises à leur sujet. Elle était sur des charbons ardents, impatiente d'avoir des nouvelles, de savoir avec certitude s'ils allaient bien, s'ils vivaient toujours à Hanau, dans le petit appartement qu'elle avait quitté cinq mois plus tôt.

— Tu crois qu'ils vont bien ? avait-elle demandé à Harry un après-midi, avide d'un réconfort qui entretienne ses espoirs.

Harry avait haussé les épaules.

— Qu'est-ce que j'en sais, moi ?

Voyant que sa réponse l'avait contrariée, il s'était repris :

— Sûrement, s'ils font profil bas et évitent d'attirer l'attention. Les nazis ont d'autres chats à fouetter, maintenant, pas vrai ? En guerre avec tout le monde, la Pologne, l'Angleterre, la France… Ils ont plus le temps de s'inquiéter de quelques Juifs dans un trou perdu qui continuent à survivre comme ils peuvent. Ça tombe sous le sens.

— Tu dois avoir raison.

Lisa s'était empressée d'accepter cette version. L'alternative était trop horrible à envisager. Elle aimait l'idée que ses parents et Martin restent forts les uns pour les autres. Elle leur avait réécrit par l'intermédiaire de cousin Nikolaus, dans l'espoir que sa lettre leur parvienne et qu'ils sachent qu'elle pensait à eux.

Aujourd'hui, en sûreté dans la cuisine de Kemble Street devant un thé, elle

allait avoir sa réponse.

Ce matin-là, après son départ pour l'école, une lettre avait été déposée sur le paillasson. Une lettre avec un timbre suisse, adressée à Lisa dans une écriture nette et pointue. Naomi l'avait ramassée et inspectée. *Est-ce la lettre de ses parents qu'elle attend avec impatience ?* s'était-elle demandé en la posant sur la cheminée de la cuisine. *Je l'espère, c'est si dur pour elle de rester sans nouvelles…* Elle et Dan savaient que Lisa leur avait réécrit sans recevoir de réponse, mais ni l'un ni l'autre n'osait en parler, par peur de rouvrir une blessure pas tout à fait refermée.

La matinée s'était écoulée lentement. Naomi avait constamment à l'esprit l'épaisse enveloppe qui attendait, posée contre l'horloge, apportant Dieu savait quelles nouvelles de la famille de Lisa. Elle aurait aimé que Dan soit à la maison, afin qu'ils soient tous les deux présents quand Lisa rentrerait de l'école. Mais Dan conduisait son taxi et ne rentrerait pas avant le soir, où il serait trop tard. Devait-elle cacher la lettre jusqu'au retour de Dan ? La mettre de côté quelques jours en attendant qu'ils soient tous les trois réunis ?

Je vais demander à Mary, avait-elle décidé. *Voir ce qu'elle en pense.*

Elle s'était rendue en hâte au *Duke of Wellington*, où elle avait trouvé Mary occupée à servir les clients de midi au bar.

— Je ne sais pas quoi faire, lui avait dit Naomi. Il y a cette lettre de Suisse qui est arrivée pour Lisa, avec au dos le nom de Becker et une adresse à Zurich. Je crois que Lisa a des parents là-bas, alors, j'espère que ce sont de bonnes nouvelles à propos de sa famille. Mais Dan n'est pas là et si ce n'est pas le cas…

— Si ce n'est pas le cas, je passerai avant qu'elle ne rentre de l'école, acheva Mary avec un sourire. Ne t'inquiète pas, je serai là. On ferme à quatorze heures, Tom et Betsy peuvent se débrouiller pour ranger la salle.

C'est ainsi qu'elles se retrouvaient toutes les trois à partager un thé dans la cuisine. Lisa se réchauffait les mains contre sa tasse en sirotant son thé chaud à petites gorgées. C'était le moment. Naomi s'empara de la lettre sur la cheminée et la posa sur la table.

— C'est arrivé pour toi ce matin, Lisa.

Pendant un long moment, Lisa fixa l'enveloppe, puis posa sa tasse, la saisit

et la retourna.

— Cousin Nikolaus à Zurich, dit-elle en la reposant.

— Tu ne l'ouvres pas ? s'étonna Naomi.

— Peut-être quand tu seras seule, suggéra Mary avec douceur.

Lisa reprit l'enveloppe. Elle était épaisse et molle. Que pouvait-elle contenir ? Une lettre de sa mère ? Sûrement. Elle fit glisser son doigt sous le rabat et sortit ce qu'elle contenait. Une autre enveloppe plus petite tomba sur la table, entourée d'une unique feuille de papier. Lisa regarda la seconde enveloppe, libellée dans l'écriture pointue de cousin Nikolaus à l'adresse de ses parents à Hanau. Elle avait été ouverte et, au dos, tamponnés en lettres noires baveuses s'étalaient les mots N'HABITE PLUS À L'ADRESSE INDIQUÉE. À l'intérieur se trouvait la lettre qu'elle avait envoyée à ses parents des semaines plus tôt. Lisa pâlit et laissa tomber la lettre sur la table. Naomi et Mary la regardèrent avec inquiétude en la voyant enfouir son visage dans ses mains.

— Que se passe-t-il ? demanda doucement Mary.

— J'ai envoyé lettre à ma famille, expliqua Lisa d'une voix faible. Elle est revenue.

Elle parcourut rapidement le mot de cousin Nikolaus qui l'accompagnait.

Chère Lisa,

J'ai bien transmis la lettre à tes parents. Comme tu le vois, elle m'est depuis revenue avec ce tampon, N'HABITE PLUS À L'ADRESSE INDIQUÉE. Malheureusement, j'ignore où ils sont allés et n'ai aucun moyen de m'en informer. J'espère que tout va bien pour toi dans ta famille de Londres. Je te réécrirai si j'en apprends davantage.

Nikolaus Becker

Une vive douleur l'étreignit, la douleur du désespoir. Ravalant la boule qui lui montait à la gorge, elle articula tant bien que mal :

— Il dit qu'il n'a pas de nouvelles de ma famille. Ils sont perdus. Je n'ai plus personne, maintenant.

Sur ces mots, elle s'empara des deux lettres et courut se réfugier en haut dans sa chambre. Naomi et Mary se regardèrent avec désarroi.

— Pauvre petite, murmura Naomi. Pauvre, pauvre petite. Comme elle l'a dit, elle n'a plus personne, maintenant.

— Elle vous a, vous, répliqua Mary d'un ton ferme. Toi et Dan. C'est vous, désormais, sa famille. Ses parents.

— De piètres substituts à ses vrais parents, soupira Naomi.

— Mais bien vivants et là pour prendre soin d'elle dorénavant, répondit Mary avec brusquerie.

— Sans doute, oui. Si seulement Dan était là…

— Il ne va plus tarder. En attendant, je crois que tu devrais monter la voir. Elle a besoin de toi.

Naomi acquiesça et se leva. Sans bruit, elle monta à l'étage et marqua une pause devant la porte de Lisa. En entendant les pleurs de la fillette, elle hésita. Valait-il mieux la laisser seule commencer à faire son deuil ou entrer et tenter de la réconforter ? Elle lança un regard vers l'escalier. Mary, en bas, gesticulait pour la sommer d'y aller. Se tournant vers la porte, elle frappa doucement, l'ouvrit et entra.

Lisa était assise sur son lit, les lettres serrées entre ses doigts, les joues ruisselantes de larmes. Naomi ne dit rien. Elle traversa simplement la pièce et, s'agenouillant auprès d'elle, la serra dans ses bras. Elle s'était beaucoup attachée à sa fille d'adoption depuis qu'elle était arrivée chez eux. Elle était sans doute la seule mère qui lui restait, désormais. Ni l'une ni l'autre ne bougeait ; Naomi serrait très fort Lisa qui, secouée de sanglots, s'agrippait à elle.

Lorsqu'enfin, ses pleurs calmés, elle se dégagea, Naomi sortit son mouchoir de sa poche, et Lisa se moucha le nez.

— Ça dit : N'HABITE PLUS À L'ADRESSE INDIQUÉE.

Elle désigna l'encre noire brouillée sur l'enveloppe.

— Où iraient-ils ? Pas chez cousin Nikolaus. Il ne sait rien.

— Peut-être ont-ils simplement déménagé, suggéra Naomi. À une nouvelle adresse.

— S'ils partaient, ils diraient à cousin Nikolaus. Il est… Comment vous dites ? Entre nous à Zurich ?

— Eh bien, peut-être ont-ils écrit, dit Naomi d'un ton qui se voulait encourageant. Il n'a peut-être pas encore reçu leur lettre.

Elle se redressa et, prenant Lisa par la main, l'aida à se lever.

— Viens, ma puce. Allons préparer du thé pour oncle Dan.

À leur retour dans la cuisine, la nuit commençait à tomber, et Mary avait disparu.

— Elle a dû rentrer au Duke, avança Naomi tout en installant tant bien que mal le rideau occultant avant de faire de la lumière.

Elle se pencha et approcha une allumette des bûches préparées à l'avance. La pièce s'égaya instantanément.

— Après tout, c'est bientôt l'heure de l'ouverture. Tom aura besoin d'elle.

— Elle très gentille, dit Lisa avec un regard vers le dictionnaire toujours à leur disposition sur la cheminée. Lui n'aime pas moi.

— Qui ? Tom ? Bien sûr que si, il t'aime bien.

— Non. Je l'ai croisé dans la rue et il a tourné la tête avec une grimace.

— Il devait être pressé, dit Naomi. Il ne t'aura pas vue.

Mais au fond d'elle, elle savait que Lisa avait raison. Tom avait été fait prisonnier par les Allemands lors de la dernière guerre et avait failli mourir de faim dans l'un de leurs camps avant d'être libéré. Elle savait bien qu'il haïssait tout ce qui avait trait aux Allemands. Elle l'avait vu faire les gros yeux à Lisa, ce qui l'avait mise en colère. Lisa n'était qu'une enfant, elle n'avait rien à voir avec ce qui se passait en Allemagne. Elle était autant une victime de cette guerre qu'il avait été une victime de la précédente.

C'est avec un vif soulagement que Naomi vit Dan passer la porte, ce soir-là. Elle avait réussi à calmer Lisa en l'installant près du feu avec le panier à raccommodage pendant qu'elle-même épluchait des pommes de terre. Elle savait qu'elle devait tenir Lisa occupée afin de l'empêcher de ruminer les nouvelles qu'elle avait reçues. Mais elle, de son côté, avait besoin de la compagnie de Dan, de sa présence solide et rassurante.

— Eh bien, que d'activité ici ! s'exclama-t-il en refermant vivement la porte pour bloquer la lumière.

Il embrassa sa femme sur la joue et caressa celle de Lisa.

— Tu recouds encore mes chaussettes élimées ? lança-t-il. Tant mieux, je commençais à avoir froid aux pieds.

Il se tourna de nouveau vers sa femme.

— Il y a du thé de prêt, chérie ?

Naomi lança la bouilloire et sortit une tasse et une soucoupe propres. Dan s'installa dans son fauteuil et regarda Lisa.

— Tu as passé une bonne journée, Lisa ?

Cette question, il la lui posait tous les soirs en rentrant. C'était presque devenu un jeu pour Lisa, qui cherchait les mots adéquats pour lui décrire sa journée. Mais ce soir, elle ne leva pas la tête en souriant. Apparemment concentrée sur son reprisage, elle gardait les yeux baissés.

— Lisa a reçu de mauvaises nouvelles aujourd'hui, Dan, murmura Naomi. Sa lettre à ses parents lui est revenue avec la mention N'HABITE PLUS À L'ADRESSE INDIQUÉE. Elle ignore où ils sont partis, et son cousin aussi. Comme tu vois, elle est très triste.

Dan se pencha et posa une main sur celle de Lisa.

— Je suis vraiment désolé d'apprendre ça, poussin. Mais quoi qu'il arrive, on est là, tante Naomi et moi. On n'est pas tes parents, bien sûr. Mais tu nous as, nous.

Lisa lâcha la chaussette qu'elle était en train de repriser et agrippa sa main. Face à ses deux parents d'accueil qui la regardaient avec anxiété, elle se rappela l'admonition de sa mère d'être sage et témoigner sa gratitude. Malgré les larmes qui, de nouveau, lui montaient aux yeux, elle s'obligea à sourire.

— Merci pour votre gentillesse, dit-elle. Je vous en suis reconnaissante et ma mère aussi.

Son anglais consciencieux sonnait un peu guindé, mais les Federman savaient que cela venait du cœur. Dan la serra dans ses bras, les larmes aux yeux, lui aussi, en se maudissant d'être aussi émotif.

---

2. N.d.T. : Organisation britannique dédiée à la protection de la population civile contre les raids aériens.

5

Lisa dormit mal, cette nuit-là. Hantée par des rêves de la descente de la Gestapo, elle se réveilla avec des sueurs froides, certaine que l'homme au long manteau noir était en train de monter l'escalier pour venir la chercher. Maintenant qu'elle était éveillée, impossible pour elle de se rendormir. Elle se tournait et se retournait dans son lit, toujours en entendant les nazis dans l'escalier. Déterminée à ne pas réveiller tante Naomi et oncle Dan, elle étouffa les sanglots qui lui montaient à la gorge. Toute la soirée, ils avaient essayé de lui remonter le moral, mais c'est à peine si elle avait été capable de réagir. Aux premières lueurs de l'aube, elle renonça définitivement à essayer de dormir et, décrochant l'écran noir de la fenêtre, contempla les maisons d'en face qui reprenaient peu à peu leurs couleurs. C'est là qu'elle prit sa décision. Tout à l'heure, elle retrouverait Harry au parc et irait avec lui « du côté ouest ». Elle dirait à Naomi qu'elle allait chez Hilda. Mais ce n'était pas Hilda qu'elle avait envie de voir, ou dont elle avait besoin. C'était Harry, parce qu'il savait ce qu'avait été leur vie d'« avant ». Il avait perdu sa famille à cause des nazis. Il comprendrait ce qu'elle ressentait. Quiconque n'ayant pas vécu dans la peur des nazis ne pouvait imaginer, pas même un peu, ce que cela faisait de se demander, jour après jour, si la Gestapo allait débarquer pour vous emmener. De les voir parader dans les rues, leurs rictus arrogants dirigés contre vous simplement parce que vous aviez un parent juif. Tant avaient fui, mais son père s'y était pris trop tard. Elle avait besoin d'être avec Harry, de faire quelque chose de différent, de téméraire, quelque chose qui éclipse, même pour quelques heures, la solitude désespérée qui la rongeait.

Elle était déjà en bas quand Naomi apparut dans la cuisine pour préparer le petit-déjeuner.

— Ah ! très bien, Lisa. Je vois que tu as lancé la bouilloire. Tu veux bien mettre la table ?

Lisa installa donc les assiettes et les couverts pendant que Naomi s'affairait aux fourneaux.

— Tante Naomi, je vais chez Hilda aujourd'hui, s'il te plaît ?

Naomi se retourna et lui sourit.

— S'ils t'ont invitée, répondit-elle.

— Oh oui ! mentit Lisa. Toute la journée.

— Dans ce cas, d'accord.

C'est une bonne idée, pensa Naomi en préparant les toasts et les œufs brouillés. Ça occupera Lisa et l'aidera à oublier sa lettre.

Lisa avait un peu mauvaise conscience d'avoir menti à tante Naomi. Mais résolue à y aller, elle se mit en route pour le parc. Harry attendait sur un banc en jetant des cailloux dans la mare.

— Je savais que tu viendrais, dit-il avec un large sourire.

Son sourire s'évanouit devant la pâleur de Lisa.

— Hé ! Qu'est-ce qui se passe, la môme ?

Lisa se laissa choir à côté de lui sur le banc.

— J'ai reçu une lettre…

— De ta famille ?

— Non, ils ne sont plus là, dit-elle, et sa voix se brisa dans un sanglot.

Harry l'écouta lui rapporter ce que cousin Nikolaus avait écrit. Lorsqu'elle se tut enfin, il se leva et, prenant sa main, la tira debout.

— On peut toujours compter l'un sur l'autre, décréta-t-il. Nous, les deux orphelins. Toi et moi. Allez, à l'ouest toute, qu'on voie de quoi tout le monde parle.

Lisa ne savait pas vraiment quelle réaction elle attendait d'Harry, mais certainement pas celle-là.

— À l'ouest toute ? Aujourd'hui ?

— Va falloir prendre ta vie en mains, maintenant. Moi aussi, je l'ai appris à mes dépens. Faut penser à soi, on est plus des mômes. Alors, on va de l'avant. Et aujourd'hui, on va à l'ouest faire du tourisme. Allez, Lisa, aujourd'hui sera un jour spécial.

Encore hésitante, Lisa se laissa traîner jusqu'à l'arrêt de bus, devant les grilles du parc.

— On peut prendre le bus d'ici, l'informa-t-il.

En quelques minutes, il avait levé la main et hélé un numéro 22.

— Suis-moi.

Il l'entraîna à l'étage, puis tout au fond du bus. Ils s'assirent côte à côte et contemplèrent les rues de Londres, comme Lisa l'avait fait lors du trajet depuis Liverpool Street. Elles étaient toujours aussi animées, mais Lisa s'y était habituée et regardait avec intérêt.

— On a une bonne vue d'en haut, dit-elle, le nez collé à la vitre. Je suis contente qu'on soit montés.

— C'est toujours mieux en haut, confirma Harry. Tu vas voir.

— Tu as l'argent pour le ticket ? demanda-t-elle à voix basse.

— Nan, mais c'est pas grave. Tu vas voir.

Environ deux arrêts plus loin, le contrôleur apparut en haut de l'escalier et se mit à remonter progressivement l'allée, encaissant la monnaie et distribuant les tickets, jusqu'à arriver à leur hauteur.

— Achat de tickets.

Harry leva les yeux vers lui et palpa sa poche. Soudain, il bondit sur ses pieds en palpant son autre poche avant de secouer la tête.

— Mon argent, se lamenta-t-il avec un très fort accent. Où est mon argent ? Disparu !

Il fouilla ostensiblement ses poches vides, mais le contrôleur n'était pas dupe.

— Dehors ! rugit-il. Descendez et foutez le camp !

— Oui, oui, nous partons. Désolé, dit Harry, toujours avec un accent appuyé.

Il prit Lisa par la main et l'entraîna le long de l'allée, puis dans l'escalier. Le contrôleur pressa la sonnette et, lorsque le bus s'arrêta à l'arrêt suivant, Harry et Lisa sautèrent du marchepied. Alors qu'il repartait en les laissant sur le trottoir, Harry s'esclaffa :

— Et voilà ! Simple comme bonjour !

— Harry, tu n'as pas du tout d'argent ? demanda Lisa.

— Pas pour des tickets de bus, répondit gaiement Harry. Viens, voilà le suivant.

Et il leva de nouveau la main.

Il leur fallut six bus avant d'être jetés à Picadilly Circus. Mais le système

d'Harry fonctionnait et, une fois qu'elle eut compris ce qui se passait, Lisa se contenta de suivre le mouvement en gloussant lorsqu'ils se faisaient éjecter des bus par les contrôleurs furieux.

C'était une belle matinée de décembre, avec un beau ciel bleu où brillait un pâle soleil hivernal, mais l'air était glacial. Lisa grelottait malgré le manteau d'hiver que sa mère avait réussi à lui acheter avant son départ. Harry, avec une simple veste pour lui tenir chaud, semblait insensible au froid. Il restait là à absorber tout ce qui l'entourait, l'agitation, la circulation, le bruit.

En ce samedi avant Noël, les gens affluaient sur le trottoir, entraient et sortaient des magasins pour finir leurs courses de Noël. Malgré la guerre, chacun était résolu à ne pas laisser Hitler gâcher les fêtes habituelles. Il y avait peut-être moins de choix dans les magasins, on achetait plus de cadeaux insolites, mais à la seule vue des rues en cette aube de Noël, on aurait pu croire que tout était normal. Rien n'était moins vrai, bien sûr. Partout régnait l'évidence que le pays était en guerre. Des soldats en uniforme, en permission de quelques jours pour Noël, se mêlaient aux passants chargés de paquets. Tout le monde portait un masque à gaz jeté sur l'épaule. Des panneaux indiquaient la direction des abris antiaériens publics et une immense affiche sur la devanture de Swan & Edgar encourageait chacun à PLANTER POUR LA VICTOIRE[3] !

Au centre de Piccadilly Circus, où Éros aurait dû se dresser bravement au sommet d'une fontaine, s'élevait un étrange cône de sacs de sable. Éros avait été retiré pour sa propre protection, sa fontaine, barricadée de planches et de sacs de sable. Autour de la base du cône se déroulait une banderole proclamant : GARDEZ-LES HEUREUX ! GARDEZ-LES SAUFS ! COLLECTE DE NOËL[4].

Noël approchait, mais ce Noël-ci s'annonçait très différent. Pour beaucoup d'enfants, ce serait un Noël loin de chez eux. Ces enfants évacués par peur des bombardements… Il n'y en avait pas eu et les parents commençaient à faire revenir leur progéniture à la maison, ce que le gouvernement cherchait activement à décourager. Néanmoins, trop de familles resteraient séparées ce Noël, et la collecte avait été instaurée afin de distribuer des friandises supplémentaires à ces enfants qui passaient Noël sans leurs parents.

En admiration devant l'animation perpétuelle du célèbre Piccadilly Circus, Harry et Lisa, au bord de la chaussée, observaient la circulation autour de la fontaine barricadée.

— On ne dirait pas qu'on est en guerre, remarqua Lisa. Pas vraiment. Regarde-moi ce trafic !

L'essence était rationnée, elle le savait, car oncle Dan ne bénéficiait que d'une quantité limitée pour son taxi. Mais ici, les véhicules semblaient toujours aussi nombreux. Ça klaxonnait, s'invectivait, faisait rugir son moteur, tandis qu'un homme à bicyclette se frayait un chemin à travers l'embouteillage.

En hauteur, d'immenses affiches pour Bovril, Coca-Cola et les chewing-gums Wrigley, des produits désormais quasi impossibles à trouver, continuaient à en faire la publicité. Au milieu d'elles, la célèbre Guinness Clock égrenait les minutes de ce samedi matin animé. Et au-dessus de tout cela flottaient d'énormes ballons de barrage, indolentes baleines argentées dans le ciel d'un bleu métallique.

— Tu crois que ces ballons arrêteront les bombardiers ? questionna Lisa, les yeux levés vers eux.

— S'ils descendent bas, oui, dit Harry. Enfin, c'est pas pour aujourd'hui.

— Peut-être qu'ils viendront pas du tout, suggéra Lisa avec espoir.

— Oh ! ils viendront. Hitler va pas faire « Merci pour la Pologne, je m'arrête là », pas vrai ?

Il pivota sur ses talons et se mit en route vers Piccadilly.

— On entre dans les boutiques ? demanda Lisa.

Elle mourait d'envie de pénétrer dans l'un des grands, élégants édifices et passer en revue les rayons. Elle s'approcha de Swan & Edgar et s'arrêta à l'extérieur pour regarder la vitrine.

— OK, soupira Harry. Mais pas longtemps, hein ?

Ils entrèrent et déambulèrent d'un département à l'autre, admirant tous les articles en rayon. Lisa regrettait de ne pas avoir d'argent. Elle aurait aimé acheter quelque chose à tante Naomi et oncle Dan.

Harry se lassa très vite du lèche-vitrine et les entraîna doucement vers la sortie.

— Viens, la pressa-t-il. Allons par là. Si on se trouvait quelque chose à

manger ?

Il marchait d'un bon pas le long de Piccadilly, et Lisa devait presque courir pour ne pas se laisser distancer.

— Y a pas le feu, protesta-t-elle, essoufflée. Va moins vite.

Harry finit par ralentir, tirant alors de sa poche un foulard de soie qu'il noua autour de son cou.

— T'avais raison, dit-il avec un large sourire. Y avait plein de trucs bien, là-bas.

— Harry ! Tu l'as volé ! s'écria Lisa.

— Ils en avaient plein d'autres en stock. Ils pouvaient bien me donner celui-là…

Sa main replongea dans sa poche.

— Et ça, c'est pour toi.

Il lui tendit un collier de perles bleues.

— Joyeux Noël !

Une journée inoubliable. Ils continuèrent à se promener dans Piccadilly, faisant une pause devant le Ritz pour regarder les nantis entrer pour le déjeuner : des dames enveloppées de fourrures au bras d'officiers en uniforme, d'élégants gentlemen en manteau en poil de chameau, offrant leur main à leurs épouses pour les aider à descendre de leurs taxis…

— Des rupins, commenta Harry avec mépris. Tous des snobs. Comme les nazis.

À l'aise dans l'anonymat de la foule des passants, Harry avait parlé en allemand, quand une main s'abattit sur son épaule et le retint d'une poigne de fer.

— Tu devrais faire attention à ce que tu dis, jeune vaurien.

Un homme de haute stature, en tenue civile d'une coupe irréprochable, le toisait de toute sa hauteur. Il s'adressait à lui en allemand.

— C'est ainsi que tu parles de ceux qui t'ont recueilli et offert un endroit où vivre ?

— Vous ne savez rien de moi, rétorqua Harry avec bravade, bien qu'il n'en menât pas large.

— Je sais que tu es un réfugié, jeune homme. Tu parles allemand. Mais

n'importe qui le devinerait. Regarde-toi ! Regarde tes vêtements ! Les gosses des rues ingrats comme toi devraient être renvoyés d'où ils viennent.

Les doigts se resserrèrent sur l'épaule d'Harry, au point de lui arracher un cri de douleur.

— Lâchez-le ! cria Lisa. Il vous a rien fait !

— Allons bon, jeune demoiselle, vous en êtes une aussi ! Venus nous faire les poches, n'est-ce pas ? Voler ici et là ?

Il considéra avec suspicion le foulard en soie au cou d'Harry.

— Je me dépêcherais de filer si j'étais vous, avant que je n'appelle la police.

À cet instant, le commissionnaire s'avança vers eux et demanda :

— Un problème, sir Edward ?

— Non. Juste de petits Allemands malpolis qui jouent les casse-pieds.

Sir Edward Marshway lâcha l'épaule d'Harry et, avec une claque sur l'oreille qui le fit trébucher à bas du trottoir, tourna les talons avant de disparaître dans l'hôtel.

— Vous deux, vous feriez mieux de ficher le camp, siffla le commissionnaire. Allez, du balai !

Harry se releva, et lui et Lisa s'éloignèrent.

— Du Teddy Marshway tout craché, commenta une voix traînante de femme. Il oublie un peu vite que sa mère était allemande.

Elle avait parlé en anglais, mais les deux enfants avaient compris l'essentiel de ce qu'elle avait dit et firent volte-face. Une femme de grande taille, en manteau de fourrure noir avec une toque de fourrure assortie sur ses pâles cheveux lisses, s'était arrêtée auprès d'eux.

— Ne faites pas attention à lui, dit-elle en les voyant se retourner. Il a toujours été une brute.

Elle fouilla dans son sac à main et en tira un florin qu'elle leur tendit.

— Tenez. Vous en aurez besoin. Joyeux Noël.

Harry s'empara avidement de la pièce et la fourra dans sa poche en marmonnant un « Merci, Miss », puis agrippa la main de Lisa et l'entraîna dans la rue pendant que le commissionnaire, la mine réprobatrice, ouvrait la porte à la femme en la saluant d'un « Bonjour, lady Meldon ».

Plus loin, Harry s'arrêta pour reprendre son souffle.

— Un jour, c'est moi qui entrerai dans cet hôtel, et le type à la porte la tiendra ouverte pour moi.

En milieu d'après-midi, ils tombaient de fatigue tant ils avaient marché. Après avoir traversé Green Park, ils avaient remonté le Mall jusqu'à Buckingham Palace, dont ils avaient admiré la façade derrière sa barrière de sacs de sable.

— Tu crois que le roi est chez lui ? avait demandé Lisa. J'aimerais bien voir le roi…

— Pas s'il a un brin de jugeote, avait répliqué Harry. Il est pas obligé de rester à Londres, pas vrai ? Il a des palais partout dans le pays.

Ils avaient repris leur marche pour enfin atteindre Trafalgar Square. Là, ils avaient contemplé Nelson se découpant fièrement sur le ciel au sommet de sa colonne.

— Je donne pas cher de sa peau si les bombardements commencent vraiment, avait lâché Harry. Regarde, ils ont barricadé le bas, mais ça fera pas le poids contre une bombe.

Ils avaient déambulé autour de la place, admiré les lions, puis s'étaient assis sur les marches de la National Gallery pour partager une tarte achetée à un stand et une barre de chocolat en piteux état qu'Harry gardait dans sa poche. Les jets d'eau des fontaines avaient beau ne pas fonctionner, tous deux avaient été impressionnés par les lieux.

Le temps se couvrait et il faisait maintenant un froid de canard. Les nuages gris au-dessus d'eux semblaient chargés de neige. Lisa leva vers eux des yeux inquiets. Ce faisant, elle aperçut l'horloge au clocher de St Martin-in-the-Fields et remarqua l'heure.

— Harry ! s'écria-t-elle en agrippant sa main. Il est bientôt quatre heures !

— Et alors ?

— Alors, je dois rentrer. Avant qu'il fasse nuit… Tante Naomi va se demander où je suis. Elle risque d'aller me chercher chez Hilda !

— OK.

Harry n'avait toujours pas l'air plus inquiet que cela.

— Allez, viens, on va trouver un bus.

— On n'a pas le temps de passer d'un bus à l'autre. Il faut acheter un ticket.

— Gaspillage, décréta Harry.

— Mais, Harry, on n'a qu'à utiliser l'argent que cette dame nous a donné.

— Toi, si tu veux.

Il lui tendit six pence de sa poche et héla un bus allant vers Shoreditch.

— Tu ne viens pas avec moi ? demanda Lisa avec appréhension.

— Bon, bon, d'accord, soupira Harry. Mais je n'achète pas de ticket.

Ils se dépêchèrent de monter dans le bus, puis à l'étage. Lorsqu'arriva le contrôleur, Lisa paya son ticket. Harry, de son côté, ayant exécuté son petit numéro de « J'ai perdu mon argent », se fit expulser à l'arrêt suivant. C'est donc seule que Lisa retrouva son chemin jusqu'à Kemble Street. Il faisait presque nuit et un froid glacial. Les flocons de neige tombant du ciel gris s'amoncelaient déjà en un tapis froid sur le sol gelé. Alors qu'elle approchait du numéro 65, elle vit oncle Dan s'élancer à sa rencontre.

— Lisa, Dieu merci ! Où diable étais-tu passée ? Ta tante Naomi s'est fait un sang d'encre !

Lisa savait qu'elle aurait dû arriver de la direction opposée si elle revenait de chez Hilda, mais s'en tint néanmoins à cette version.

— J'étais chez Hilda.

— C'est faux, se fâcha Dan. Naomi est allée te chercher quand il s'est mis à neiger. Les Lang ne t'ont pas vue et ne t'attendaient pas.

Il lui saisit le poignet.

— Alors, où étais-tu passée ? Tu as disparu toute la journée, on t'a cherchée partout !

Lisa n'avait jamais vu oncle Dan en colère, et les larmes jaillirent de ses yeux. Elle se laissa tirer à l'intérieur pour trouver Naomi et Mary dans la cuisine. Les deux femmes bondirent de leurs chaises, et Naomi agrippa Lisa et la serra contre elle.

— Lisa, où étais-tu ? J'étais si inquiète !

Entre ces bras puissants qui l'enveloppaient, Lisa laissa couler ses larmes trop longtemps refoulées. Elle se cramponna à sa mère d'accueil et pleura. Elle pleura pour sa famille, parce que Dan était fâché, parce qu'Harry l'avait laissée seule dans le bus, parce que Naomi l'étreignait. Elle pleura parce qu'elle ne pouvait plus s'arrêter.

— C'est fini, c'est fini, murmurait Naomi avec douceur.

Elle garda la fillette serrée fort contre elle jusqu'à ce que ses pleurs s'apaisent.

— C'est fini. Tu es à la maison. Tant que tu es sauve… Mais, Lisa, tu es frigorifiée. Allez, viens te réchauffer près du feu.

Naomi tira un fauteuil devant la cheminée, et Lisa s'y affala avec reconnaissance. Mary alla faire chauffer du lait sur le fourneau. Lorsqu'il fut prêt, elle en remplit une tasse qu'elle tendit à Lisa.

— Tiens, avale ça. Ça te réchauffera.

Lisa serra la tasse entre ses mains gelées et sirota son lait, qu'elle sentait couler le long de sa gorge, chaud, réconfortant. Visiblement, tout le monde attendait une explication. Lisa n'avait pas envie de leur parler d'Harry. Harry était son secret, un secret qui lui était cher ; aussi opta-t-elle pour une demi-vérité :

— Après la lettre de cousin Nikolaus, j'ai eu besoin d'être seule. J'ai marché un peu et pris un bus. Quand je suis descendue, j'étais perdue.

— Et tu as déambulé comme ça toute la journée ?

Dan semblait incrédule.

— J'ai visité des endroits, dit Lisa. Trafalgar Square avec Nelson.

— Mon Dieu, ma puce, mais tu es partie à des kilomètres !

— J'ai demandé le bus de Shoreditch et une dame m'a dit le numéro et donné l'argent.

— Et tu es enfin de retour saine et sauve à la maison.

Mary intervenait pour la première fois dans la conversation. Elle avait compris que ce qu'ils entendaient était une version très abrégée de la journée de Lisa. Mais elle comprenait aussi, sans doute plus que Naomi et Dan, que Lisa avait eu besoin de cette journée en tête-à-tête avec elle-même pour l'aider à surmonter la disparition de sa famille. Il faudrait du temps, Mary le savait, avant que le désespoir qui avait englouti Lisa ne s'estompe et il demeurerait toujours en elle, comme ces vieilles blessures qui restaient indolores tant qu'on n'appuyait pas dessus.

— Je ferais mieux d'y aller, dit Mary. On ouvre bientôt, et Tom doit se demander où je suis passée.

Elle se leva et se pencha vers Lisa pour la serrer dans ses bras avant de s'en aller. Naomi se tourna vers Dan :

— Tu ferais bien de prévenir les Lang qu'elle est en sûreté à la maison. Ils doivent s'inquiéter, eux aussi.

Dan acquiesça et, renfilant son manteau, sortit dans la nuit.

— Tu dois mourir de faim, Lisa, dit Naomi, plus à l'aise avec les détails pratiques du quotidien. J'ai du poisson pour le dîner et je vais nous faire des frites. Ça te tente ?

— Oui, s'il te plaît, tante Naomi, répondit Lisa.

Et elle regarda sa mère d'accueil préparer le repas. Ce soir-là, une fois Lisa montée se coucher, Naomi interrogea Dan :

— Où est-elle allée, à ton avis ?

Dan haussa les épaules.

— Je ne sais pas.

— Je me suis fait un sang d'encre, admit Naomi. Je ne supporterais pas qu'il lui arrive quelque chose maintenant.

— Moi non plus, seconda Dan. C'est nous, sa famille, désormais. Et on a de la chance de l'avoir.

---

3. N.d.T. : *Dig for victory*. Vaste campagne destinée à encourager la population à tenir des jardins afin de pallier les pénuries alimentaires dues aux attaques allemandes contre les navires marchands britanniques.

4. N.d.T. : *Keep them happy, keep them safe*. Slogan de la campagne du gouvernement destinée à encourager l'évacuation des enfants londoniens.

6

Lisa reprit l'école après les vacances de Noël. Harry, qui avait commencé son travail de garçon de courses, lui manquait, mais son amitié avec Hilda se trouva renforcée par son départ. Plusieurs enfants évacués en septembre étaient revenus quand les bombardements attendus n'avaient pas eu lieu. Le nombre d'élèves à l'école augmenta. De nouvelles classes furent formées. Après consultation avec Miss May, Miss Hammond fit en sorte qu'Hilda et Lisa restent ensemble, tandis que Roger et sa bande étaient placés dans une classe parallèle. Elle savait qu'être allemande dans une école londonienne en cette période n'était pas facile pour Lisa et que Roger en particulier lui menait la vie dure.

De temps en temps, Lisa trouvait Harry qui l'attendait au coin de la rue à la sortie de l'école. Il avait changé, était beaucoup plus adulte tout à coup. Ce n'était plus un enfant, mais un jeune homme débrouillard, à l'expression rusée sur ses traits anguleux. Il semblait toujours avoir de l'argent dans ses poches et apportait souvent à Lisa une barre de chocolat.

— C'est que j'ai un salaire, maintenant, rappela-t-il lorsqu'elle lui en fit la remarque.

Et chaque fois, il lui demandait :

— Ça va, toi ? Pas de problème avec les autres nazis ?

— Non. Ils me laissent tranquille, maintenant. Y a d'autres gosses plus jeunes à embêter.

— OK. Tu me tiens au courant.

Il évoquait très peu son nouveau travail, bien qu'elle l'eût questionné sur ce qu'il avait à faire.

— Essentiellement prendre des messages pour mon patron, avait-il répondu vaguement. Livrer des paquets, tu sais, ce genre de choses.

— Mais qu'est-ce que tu livres exactement ?

— Des trucs que le patron veut que je livre, pardi, avait-il coupé court. Il a

une entreprise de ravitaillement. Comment je saurais ce qu'il veut que je livre, moi ? Je fais juste ce qu'on me dit de faire et il me paie pour ça.

— Tu vis toujours au foyer ?

— Ouais, pour l'instant. Je vais peut-être devoir déménager bientôt. Ils ont besoin de la place pour des gosses plus jeunes, ceux qui vont encore à l'école.

Ensemble, ils se dirigeaient vers Kemble Street en traversant le parc qu'occupait désormais une installation antiaérienne entourée de sacs de sable, au-dessus de laquelle deux ballons de barrage flottaient en tirant sur leurs amarres. La guerre, étrangement, était partout sans toutefois les toucher. Pas de bombes, pas de gaz, pas d'invasion, mais une méfiance exacerbée envers le possible « ennemi intérieur ».

Esther avait enjoint à ses enfants et à Lisa de ne plus parler allemand là où ils risquaient d'être entendus.

— On parle tellement d'une « cinquième colonne »… Vous savez, ces espions allemands qui auraient infiltré le quotidien des Anglais. Les gens risquent de vous soupçonner s'ils vous entendent parler allemand. À partir de maintenant, c'est anglais et rien d'autre.

Harry savait, lui aussi, que parler allemand était le meilleur moyen de s'attirer des ennuis.

— Je le parlerai plus jamais, décréta-t-il à Lisa. C'est plus ma langue. Je suis anglais, maintenant. Heinrich Schwarz n'existe plus. Y a juste Harry Black.

Lisa était d'accord avec lui. À moins qu'ils ne soient entièrement seuls, ils ne parlaient qu'anglais l'un avec l'autre. Malgré cela, le lien entre eux demeurait : ils avaient connu « avant ». Lisa avait réécrit à cousin Nikolaus sans recevoir de réponse. Harry représentait donc son ultime attache avec sa vie précédente.

La guerre balayait l'Europe, sur terre comme sur mer. Des troupes britanniques avaient été envoyées en tant que corps expéditionnaire soutenir la France et la Belgique. Malgré la bravoure de la Royal Navy, les navires marchands britanniques chargés d'apporter un ravitaillement indispensable à la Grande-Bretagne se faisaient couler par les U-boots allemands. Le rationnement fut instauré en janvier, sur le beurre, le sucre et le bacon, et

Naomi alla s'inscrire avec ses trois carnets de rationnement dans les magasins du quartier.

La vie chez les Federman suivait une routine confortable. Lisa allait chaque jour à l'école avec enthousiasme. Naomi, elle, avait pris un travail dans une usine textile toute proche fabriquant des uniformes de soldat. Elle passait l'essentiel de ses journées devant une machine à coudre, à attacher des manches à des vestes d'uniformes pour l'armée. C'était un travail fastidieux, mais elle appréciait la compagnie des autres filles et l'esprit de camaraderie au sein de l'atelier. À cela s'ajoutait la satisfaction d'apporter une contribution précieuse à l'effort de guerre. Dan avait donné son accord, même s'il n'approuvait pas vraiment que sa femme sorte travailler.

— De quoi j'ai l'air si je ne peux même pas subvenir aux besoins de ma femme ? avait-il réagi lorsqu'elle lui avait confié son projet.

— Tu sais bien que je ne le ferais pas si ce n'était pas la guerre, avait-elle argué. Je veux juste participer comme tout le monde. Chacun doit mettre la main à la pâte, non ?

— Je sais, ma puce. Je suis fier de toi. Mais juste le temps de la guerre, hein ?

Oncle Dan conduisait son taxi. Son gagne-pain de chauffeur s'était vu restreint à l'éclatement de la guerre par l'instauration immédiate du rationnement de l'essence. Toutefois, le gouvernement, ayant pris conscience de l'importance des taxis comme forme de transport, allouait aux chauffeurs trois gallons par jour, ce qui lui permettait de continuer à exercer son métier. À mesure que le rationnement de l'essence se durcissait, de plus en plus de gens abandonnaient leur voiture pour la reléguer au garage. Comme tous les moyens de transport public devenaient nécessaires, il réussissait à peu près à s'en sortir.

Il se réjouissait aussi d'avoir pu garder son taxi. D'autres avaient été réquisitionnés pour être convertis en véhicules de pompiers ou en ambulances.

— Les taxis sont des voitures solides, tu comprends, expliqua Dan à Naomi. Le vieux Malcolm, tu te souviens du vieux Malcolm ?

Naomi hocha la tête.

— Ben, on lui a pris le sien pour lui coller une échelle sur le toit et des

tuyaux dans le coffre. Il fait partie de la brigade des sapeurs-pompiers, maintenant.

— Et Malcolm ? demanda Naomi. C'est toujours lui qui le conduit ?

— Non, il est trop vieux. C'est un type spécialement entraîné qui s'en charge. Certains chauffeurs conduisent toujours, parce qu'ils savent. Ils connaissent les trajets les plus rapides, surtout si les routes sont bloquées ; alors, ils sont formés comme pompiers auxiliaires et autorisés à conduire leurs taxis.

À la fin de chaque journée, Naomi rentrait fourbue et ankylosée. Lisa l'aidait donc toujours à préparer le dîner. Lorsqu'elle rentrait de l'école, elle épluchait les pommes de terre et s'occupait des légumes, et quand Naomi rentrait à son tour, elles travaillaient côte à côte dans la cuisine, complices, souvent en écoutant la TSF.

L'anglais de Lisa avait progressé à pas de géant. Elle était désormais capable de soutenir une véritable conversation et, grâce à l'aide de Miss May, elle apprenait à lire et écrire en anglais également. Un soir, Dan rentra à la maison avec le *Daily Mirror*. Il s'assit à la table de la cuisine et l'étala devant lui.

— Lisa, ma puce, viens là. Viens me lire le journal.

— Je ne peux pas, protesta Lisa avec consternation. C'est trop difficile.

— Mais non, insista Dan. Allez, poussin, assieds-toi à côté de moi, on va le faire ensemble.

À contrecœur, Lisa tira une chaise et regarda le journal. Dan sélectionna un bref article sur l'importance d'avoir toujours son masque à gaz sur soi, et Lisa, hésitante, commença à déchiffrer. Ce fut laborieux, mais en consultant régulièrement le dictionnaire écorné toujours sur la cheminée, ensemble, ils parvinrent au bout de l'article. Dan ne tarissait pas d'éloges et Lisa était enchantée d'avoir réussi à lire autant par elle-même. Dès lors, si Dan rentrait tôt le soir, ils choisissaient un article dans le journal et le lisaient tous les deux. Petit à petit, Lisa s'aperçut qu'elle commençait à penser en anglais. Même si elle avait toujours recours au dictionnaire pour chercher les mots dont elle avait besoin, cela arrivait beaucoup moins souvent.

S'étant attribué la tâche de raccommoder le linge de la famille, elle s'asseyait souvent le soir devant le feu à repriser les chaussettes de Dan,

raccommoder les accrocs et coudre des boutons en écoutant les programmes populaires de la TSF. Lisa aimait coudre et était contente de faire quelque chose de vraiment utile à Naomi. Depuis son escapade avec Harry où elle était rentrée si tard, sa relation avec tante Naomi et oncle Dan avait changé. Ses parents et Martin lui manquaient, un manque presque physique. Mais elle savait, même s'ils n'exprimaient jamais leurs sentiments, que Naomi et Dan avaient développé pour elle une profonde affection, qu'elle leur rendait bien. Avec eux, elle se sentait en sécurité.

Le printemps froid et humide céda enfin la place à un chaud mois de mai. De nouveaux rationnements avaient été imposés, et les nouvelles d'Europe étaient de plus en plus sombres. La machine de guerre nazie faisait rage en Belgique, perçait les Pays-Bas, attaquait la France. Rien ne lui résistait, si bien qu'à la dernière semaine de mai, le corps expéditionnaire britannique se retrouva coupé du gros de l'armée française et pris au piège dans le port de Dunkerque. Le gouvernement britannique décida de tout tenter pour secourir un maximum de leurs soldats voués à la mort, et une armada de plus de huit cents bateaux, petits et grands, prit le large en direction des côtes françaises. Neuf jours durant, la marine, les pêcheurs et d'innombrables marins volontaires effectuèrent des allers et retours à travers la Manche pour récupérer les soldats bloqués dans le port et sur la plage de Dunkerque.

Les Federman et Lisa suivirent les nouvelles de l'évacuation via la TSF. Le pays tout entier semblait retenir son souffle tandis que, sous les attaques de la Luftwaffe et le feu quasi permanent de l'artillerie allemande, de plus en plus de soldats se ruaient dans les bateaux de secours et regagnaient la sécurité de la côte anglaise. Les Français freinaient l'avancée des Allemands, permettant à plus de trois cent mille soldats d'être sauvés. Ce n'est que le 4 juin que les Allemands hissèrent le svastika au-dessus du port dévasté.

Assis à côté de la TSF comme des millions d'autres, Lisa et ses parents d'accueil écoutèrent le discours de Mr Churchill diffusé à la nation, promettant qu'en dépit de l'état de guerre à travers la majorité de l'Europe, la Grande-Bretagne se battrait jusqu'au bout. « Nous défendrons notre île, quel qu'en soit le coût, nous nous battrons sur les plages, nous nous battrons

sur les terrains de débarquement, nous nous battrons dans les champs et dans les rues… Nous ne nous rendrons jamais[5]. »

Ses mots furent repris à la une du *Daily Mirror* le lendemain matin sous le titre *NOUS NE NOUS RENDONS PAS*. Lisa lut attentivement le journal lorsque Dan l'apporta, les articles sur ce qui était qualifié de « miracle de Dunkerque ».

— Les nazis vont-ils venir ici, maintenant ? demanda-t-elle à Dan avec crainte.

— Si oui, ma puce, ils se feront casser la gueule, répondit farouchement Dan. Tu as entendu ce que Winston a dit hier soir, non ? On a nos garçons, et des Français et des Belges aussi. On va continuer le combat. Mais cette fois, je crains qu'on soit tous en première ligne.

Dan avait vu juste. La guerre était arrivée jusqu'à eux – eux tous. La France capitula, et Hitler tourna son attention vers la Grande-Bretagne. Il était résolu à briser le moral des Anglais avant l'invasion, avant que les nazis ne prennent le contrôle du pays comme ils le faisaient partout ailleurs. Ce que Mr Churchill décrirait plus tard comme la bataille d'Angleterre était lancé, et alors que la Luftwaffe envahissait le ciel, les raids aériens si longtemps anticipés commencèrent. La Royal Air Force enchaînait les sorties contre les vagues de bombardiers venus semer la mort et la destruction sur les aérodromes, visant la suprématie des airs par l'anéantissement de la RAF au sol. Encore et toujours, les assaillants furent repoussés des côtes et chassés au large, et le plan d'Hitler pour détruire la RAF et prendre le contrôle du ciel échoua. C'est alors qu'il porta son attention sur les villes, déterminé à saper le moral de la population par d'incessants raids aériens nocturnes. Comme Dan l'avait prédit, tout le monde se retrouva en première ligne.

La première vague de bombardiers s'abattit sur Londres fin juin. Vers une heure du matin, les sirènes d'alerte antiaérienne déchirèrent l'air. Lisa se réveilla en sursaut tandis que le hurlement persistant de la sirène pressait chacun de se rendre aux abris.

Naomi se précipita dans la chambre de Lisa.

— Viens, intima-t-elle vivement. Prends ton masque à gaz et direction le cellier.

Elle attendit que Lisa enfile sa robe de chambre par-dessus son pyjama, puis lui prit la main. Ensemble, elles descendirent à la cuisine.

— Tout ira bien, ma puce, assura Dan comme elle se figeait de peur au sommet de l'escalier. J'ai allumé les bougies, il ne fera pas noir.

Saisissant sa main, il entraîna Lisa dans le cellier, où les bougies qu'il avait allumées réchauffaient de leur lumière l'espace exigu. Naomi s'attarda juste assez longtemps dans la cuisine pour faire bouillir de l'eau et en remplir un thermos.

— Je vais nous préparer du chocolat chaud, dit-elle en descendant avec l'eau chaude, une bouteille de lait et une boîte de cacao. On va se faire un festin de minuit !

Ensemble, ils s'installèrent dans la pièce éclairée aux chandelles et burent leur chocolat chaud en grignotant des biscuits qu'ils piochaient dans la boîte de réserve. Ils n'entendaient rien de ce qui se passait au-dessus d'eux, ni ronronnement d'avions ni explosions de bombes.

— Peut-être qu'ils les ont repoussés avant qu'ils n'arrivent ici, suggéra Dan.

Enfin, la fin de l'alerte sonna et toute la petite famille remonta l'escalier.

— Tu as été forte, Lisa, la félicita Dan. Je sais que ce n'est pas facile pour toi, là, en bas. Mais tu as eu du cran et tu as tenu le coup.

— Du cran ? répéta Lisa d'un ton interrogateur.

— Du courage, expliqua-t-il en la serrant contre lui. Tu es une fille courageuse.

Pendant plusieurs semaines, plus aucun raid ne frappa Londres. Mais les combats aériens se poursuivaient au-dessus de la Manche, et les villes sur la côte ainsi que les îles Anglo-Normandes furent sévèrement bombardées. Tous les matins, Lisa se réveillait soulagée de ne pas avoir dû passer une nouvelle nuit dans le cellier. À l'école, on leur imposait des exercices de simulation de raids aériens, qu'elle détestait, mais Hitler semblait laisser Londres tranquille pour l'instant.

Londres, cependant, se préparait depuis longtemps à l'inévitable assaut. Les postes anti-raids aériens furent renforcés, des gardes, formés. Jusqu'alors, l'essentiel de leurs missions avait consisté à patrouiller dans les rues. Mais ils savaient, aujourd'hui, qu'ils ne tarderaient pas à être

beaucoup plus durement sollicités. Du sable et de l'eau étaient stockés à des endroits stratégiques pour éteindre les bombes incendiaires avant que le feu ne prenne. Des bénévoles tenaient les postes de premiers secours. Des équipements antiaériens étaient déployés, barricadés derrière des sacs de sable et dissimulés sous des filets de camouflage. Des projecteurs également, prêts à traquer dans le ciel nocturne les avions ennemis, à les épingler de leur rai de lumière afin d'en faire des cibles de choix pour les artilleurs.

— Comment font les avions pour savoir où aller dans le noir ? interrogea Lisa.

— Suffit de remonter la Tamise et paf ! répondit Dan. Ils n'ont qu'à suivre le fleuve, ces enculés…

— Daniel ! le réprimanda Naomi. Surveille ton langage !

Elle se tourna vers Lisa.

— N'utilise pas ce mot, l'avertit-elle. C'est très grossier.

— Tu sais ce que c'est, toi, un « enculé » ? demanda Lisa à Harry lorsqu'il la retrouva après l'école, quelques jours plus tard.

— Un enculé ?

Il secoua la tête.

— C'est très grossier, précisa Lisa.

— Alors, je vais me renseigner, promit-il.

Ils se dirigeaient ensemble vers Kemble Street. Arrivés au croisement devant le *Duke of Wellington*, ils s'arrêtèrent. Harry ne s'approchait jamais plus près de chez Lisa. Alors qu'ils s'apprêtaient à se séparer, Mary surgit du pub tel un boulet de canon, manquant les bousculer.

— Lisa ! s'exclama-t-elle avec surprise. Désolée, je ne t'avais pas vue.

Elle considéra Harry avec curiosité.

— Bonjour, dit-elle. Qui est-ce ?

Harry soutint son regard sans répondre, laissant Lisa bafouiller dans un accès de confusion :

— Oh ! juste un ami de l'école. Salut, Harry, à demain.

Harry saisit le message. Sur un bref « Salut, Lisa », il tourna les talons et s'éloigna d'un pas nonchalant. Mary le suivit des yeux, loin d'être dupe. Harry n'avait rien d'un écolier. Mais elle demanda simplement à Lisa :

— Tu as passé une bonne journée ?

— Oui, répondit Lisa, contente que Mary ne la questionne pas davantage. On lit un livre, *Les Grandes Espérances*. C'est difficile pour moi, mais j'aime beaucoup.

— Dickens ? En effet, ce n'est pas simple ! Bravo, Lisa.

— Il y a une vieille dame qui porte sa robe de mariée, expliqua Lisa. C'est un peu bizarre, mais c'est une bonne histoire, je trouve.

Plus tard ce soir-là, Mary s'éclipsa du pub pour aller voir Naomi. Il était tard, Lisa était montée se coucher. Dan était de sortie avec les pompiers volontaires, et Naomi somnolait dans son fauteuil.

— Qui est ce garçon avec qui traîne Lisa ? s'enquit-elle lorsqu'elles furent installées devant un thé.

Naomi leva la tête, surprise.

— Quel garçon ?

— Je les ai vus ensemble, aujourd'hui, raconta Mary. Lisa a dit que c'était un ami de l'école, mais j'en doute. Il avait l'air trop âgé et sacrément débraillé. Il y avait quelque chose chez lui… Je ne sais pas, quelque chose qui ne m'inspirait pas confiance. Elle l'a appelé Harry.

— Elle n'a jamais mentionné le moindre Harry, dit Naomi. Elle ne semble pas avoir beaucoup d'amis, juste Hilda Lang. Elle va souvent chez elle.

— Tu es sûre que c'est là-bas qu'elle va ? Elle n'y était pas, la fois où elle s'est perdue.

— Elle n'était pas non plus avec Harry, remarqua Naomi. Elle était seule.

— Elle était seule quand Dan l'a trouvée.

La discussion en resta là. Mais Naomi réfléchit longuement après le départ de Mary et décida d'interroger Lisa au sujet du mystérieux garçon.

— Il faut bien qu'on sache avec qui elle sort, se justifia-t-elle auprès de Dan. Ce garçon n'a pas l'air très fréquentable et elle n'a que quatorze ans.

Le lendemain matin, elle lança, l'air de rien :

— Tu sais, Lisa, tous tes amis de l'école sont les bienvenus ici, si tu veux les inviter.

Devinant ce que cachait cette suggestion, Lisa s'empourpra.

— Merci, tante Naomi. J'inviterai Hilda aujourd'hui.

— Je ne pensais pas seulement à Hilda, persista Naomi. Je me disais qu'il

y avait peut-être quelqu'un d'autre.

Lisa sourit et prit le taureau par les cornes.

— Tante Mary t'a-t-elle dit qu'elle m'avait vue avec Harry ? C'est juste un garçon de l'école, assura-t-elle. Il n'habite pas loin, alors, parfois, on rentre ensemble. Je n'ai pas envie qu'il vienne chez nous.

Naomi ne put s'empêcher de sourire en entendant Lisa prononcer si naturellement les mots « chez nous ». Elle était heureuse que Lisa considère leur maison comme la sienne. Aussi ne posa-t-elle plus aucune question au sujet d'Harry.

---

5. N.d.T. : *We Shall Fight on the Beaches*. Célèbre discours prononcé par Winston Churchill à la Chambre des communes du Parlement du Royaume-Uni le 4 juin 1940.

7

C’est au cours des vacances d’été que la Luftwaffe fixa finalement son attention sur Londres. Les sirènes d’alerte retentirent plusieurs nuits en août, et quelques fois en journée.

Un jour, alors qu’elle était censée passer la journée chez Hilda, Lisa partit tôt pour retrouver Harry. Ensemble, ils se rendirent au marché de Petticoat Lane, où ils déambulèrent dans les ruelles noires de gens en quête d’une bonne affaire. Lisa se sentait mal à l’aise au milieu de cette foule agressive. Mais Harry, dans son élément parmi les étals du marché, lui prit la main et l’entraîna de stand en stand, caressant du doigt les vêtements, contemplant l’étrange éventail de produits en vente, prêtant l’oreille au baratin des marchands.

Lisa s’aperçut soudain qu’ils s’étaient trop attardés.

— Harry, il est tard. Je dois y aller.

— Ça te dit qu’on retourne à l’ouest, samedi ? proposa Harry alors qu’ils quittaient le marché et prenaient le chemin de Kemble Street.

— Tu veux dire demain ?

— Non, demain, je travaille. La semaine prochaine. J’ai de l’argent, cette fois.

— On se demande bien d’où il vient, murmura Lisa.

— Allez, Lisa, viens ! On l’a déjà fait.

— Oui, et ça m’a attiré beaucoup d’ennuis.

— Ah bon ?

Harry ne semblait pas particulièrement intéressé.

— Je savais pas.

— Tu n’as pas demandé, rétorqua Lisa.

— Dis que tu vas chez Hilda.

— Ce n’est pas si simple, Harry.

— Je t’attendrai dans le parc samedi. Samedi prochain, d’accord ?

Son accord semblait être une chose acquise pour lui. Un geste de la main, un bref « À bientôt », et il était parti.

Lisa se hâta à travers les rues, consciente qu'elle était en retard et que tante Naomi allait s'inquiéter. Le problème était que tante Naomi s'inquiétait sans arrêt, et Lisa semblait souvent en être la cause. Un jour où elle s'en ouvrait à Hilda, la mère de celle-ci l'avait entendue.

— Évidemment qu'elle s'inquiète, l'avait-elle sermonnée. Tes parents comptent sur elle pour veiller sur toi. C'est une énorme responsabilité.

— Je n'ai plus de parents, avaient répondu Lisa d'une voix faible. Ils sont morts.

— Non, Lisa, s'était radoucie Esther. Ce n'est pas sûr et tu ne dois jamais perdre espoir. Mes parents sont à Berlin, je n'ai plus de nouvelles d'eux non plus. Mais n'oublie pas qu'ils ne peuvent pas nous écrire d'Allemagne, d'accord ? Il faut garder espoir.

Lisa avait bien entretenu une fragile flamme d'espoir dans son cœur, ce qu'Harry avait jugé idiot.

— Tu dois accepter qu'ils soient plus là, Lisa. Comme les miens.

— Je sais, tu as raison, avait-elle approuvé.

Mais, secrètement, elle continuait à espérer.

Alors qu'elle se dépêchait de rentrer, le cri strident de la sirène antiaérienne fendit brusquement l'air, le tohu-bohu habituel de la rue l'après-midi aussitôt noyé dans sa complainte déchirante. L'espace d'une minute, Lisa s'immobilisa et fouilla des yeux le ciel d'août au-dessus d'elle. Des ballons de barrage argentés se balançaient dans la brise en tirant sur leurs amarres, baleines grises bulbeuses oscillant sur le bleu du ciel. Mais aucun avion en vue. Fausse alerte ? se demanda-t-elle. Peut-être. Bien que ce fût arrivé quelques fois, les raids de jour étaient rares. C'est alors qu'elle perçut, derrière le hurlement de la sirène, le bruit distant de tirs antiaériens et le bourdonnement ténu, mais insistant, d'avions encore invisibles, rugissant sans relâche tandis qu'ils piquaient sur leurs cibles. Les gens avaient beau se hâter vers l'abri public au bout de la rue, rien n'aurait pu persuader Lisa de les suivre et se réfugier là-bas. Se retrouver enfermée était son pire cauchemar, surtout au milieu d'une foule d'autres gens. Elle

n'était pas loin de chez elle. Il lui faudrait descendre dans le cellier, ce qui était déjà assez pénible, mais cela valait toujours mieux que l'abri public.

Comme elle tournait dans la petite rue avec ses maisons mitoyennes lisses donnant directement sur le trottoir, elle aperçut tante Naomi, debout devant la porte du numéro 65, surveillant anxieusement la rue d'un côté et de l'autre. À la vue de Lisa, elle agita frénétiquement le bras en criant son nom, bien que sa voix se perdît dans le vacarme de la sirène. Lisa se remit à courir.

— Où étais-tu passée, Lisa ? s'écria Naomi en la tirant à l'intérieur. Tu es en retard ! Tu aurais pu te faire surprendre dans la rue !

Sa peur exacerbait sa colère et elle aboya :

— File dans le cellier.

Lisa ouvrit la porte du cellier, mais attendit au sommet des marches en pierre, l'oreille tendue vers la plainte persistante de la sirène au-dehors. Elle se demanda où était oncle Dan ; elle aurait aimé qu'il soit là avec elles.

Tante Naomi arracha la bouilloire de la cuisinière et emplit un thermos d'eau chaude.

— Allez, Lisa, il faut descendre.

Et elle l'entraîna dans la relative sécurité de la pièce souterraine. Naomi avait généralement le temps de remplir un thermos, comme aujourd'hui, et gardait un peu de leur précieuse ration de thé dans un petit bocal afin qu'ils puissent boire quelque chose de chaud.

Assises dans la pièce éclairée par les bougies, Lisa et Naomi écoutaient le bourdonnement des avions au-dessus de leurs têtes, les détonations de la batterie antiaérienne dans le parc à moins de trois rues de là, le choc sourd des bombes tombant au sol suivi de leur explosion. La maison semblait trembler au-dessus d'elles, et elles se tinrent par la main, en quête d'un réconfort mutuel.

Lisa se demandait si Harry était rentré au foyer à temps avant le raid. Elle savait qu'ils avaient un abri là-bas. Il allait sûrement bien. Naomi s'inquiétait pour Dan, dehors dans son taxi au moment où la sirène s'était déclenchée. Un raid surprise en plein jour comme celui-ci avait dû le prendre au dépourvu, à l'instar de tant d'autres.

Une explosion particulièrement violente fit trembler et grincer toute la

maison au-dessus d'elles. Elles se cramponnèrent l'une à l'autre, terrifiées par ce vacarme de destruction tout proche.

— Celle-là n'est pas tombée loin, s'alarma Naomi. Oh mon Dieu, faites que Dan aille bien !

— Il s'est sûrement mis à l'abri quelque part.

Lisa cherchait à se montrer rassurante, mais sa propre peur faisait chevroter sa voix. Elle aussi espérait qu'il soit en sécurité.

Ce n'est que plus d'une heure et demie plus tard que sonna la fin de l'alerte, autorisant Lisa et Naomi à réémerger dans la cuisine. Naomi découvrit, atterrée, les bris de verre jonchant le sol. Encore quadrillée de bandes de scotch noir destinées à la protéger contre les déflagrations de bombes, la fenêtre s'affaissait vers l'intérieur. Mais les verres restés sur l'égouttoir ainsi que deux vases disposés de chaque côté du manteau de la cheminée gisaient en éclats sur le lino. La porte, elle, avait été soufflée et pendait de travers sur une charnière tordue.

Dehors, la rue résonnait de cris et d'échos de voix à mesure que les gens sortaient de leurs abris inspecter les dégâts laissés dans le sillage de la Luftwaffe. Plus loin, d'autres étaient déjà en action. Naomi et Lisa sortirent pour voir ce qui s'était passé.

— Oh mon Dieu ! s'écria Naomi en se précipitant dans la rue, bouleversée. Le Duke a été touché !

Lisa la suivit vers la foule rassemblée devant le pub. Il y avait un cratère dans la chaussée, et le toit du *Duke of Wellington* pendait sans plus rien pour le soutenir au-dessus d'un mur écroulé.

Leon Hardman, le garde ARP, avait pris la situation en main et exhortait les gens à reculer et garder leurs distances.

— Ce toit peut s'effondrer d'un moment à l'autre ! criait-il. Éloignez-vous !

Alors même qu'il parlait, une pluie de tuiles s'écrasa avec fracas sur le trottoir en dessous, et tout le monde recula, les yeux levés anxieusement vers le toit qui s'effritait. Mais c'est autre chose qui attira l'attention de Naomi, un éclair orangé, une lueur rougeoyante. Des flammes. Elle poussa un cri de panique.

— Le Duke est en feu ! hurla-t-elle. Le Duke est en feu !

De la fumée commençait à suinter par une fenêtre brisée.

— Où sont Mary et Tom ? cria quelqu'un. Sont-ils à l'intérieur ?

— Reculez ! Restez à l'écart !

Sur ce nouvel ordre aboyé à la ronde, Leon se précipita vers la porte de ce qui avait été le pub. La vitre n'étant plus là, il jeta un coup d'œil par la petite ouverture à l'intérieur de la salle.

Mary gisait sur le sol, le bras étendu de côté, le visage tourné dans la direction opposée. Les flammes dévoraient déjà l'escalier menant à l'étage, et d'épaisses volutes de fumée envahissaient la pièce. Leon se jeta de tout son poids contre la porte, mais elle refusa de bouger, bloquée suite au mouvement du mur.

— Mary est à l'intérieur ! hurla-t-il. Trouvez-moi une hache ! Appelez les pompiers ! Apportez de l'eau !

De nouveau, il frappa de l'épaule la porte récalcitrante. Quelqu'un fila au poste de garde réclamer de l'aide et chercher une hache. C'est là qu'un homme surgit du coin de la rue et déboula au milieu de la foule pour se ruer sur la porte.

— Où est Mary ? hurla-t-il en courant. Elle est à l'intérieur ?

Il poussa Leon sans ménagement et se jeta contre la porte réfractaire.

— Elle est coincée ! cria Leon. Tom, elle est coincée ! Ils sont partis chercher une hache !

Tom émit un rugissement de rage et contourna le bâtiment. Avec un coup d'œil au toit instable, il escalada ce qu'il restait du mur le soutenant et apparut à l'intérieur du pub. De la fumée s'échappait à présent en masse de l'édifice endommagé, et le crépitement des flammes grandissantes s'entendait nettement depuis la rue. Une nouvelle pluie de tuiles fit reculer la foule de spectateurs. Avec un regard inquiet vers le toit, Leon suivit Tom par-dessus le mur en ruine. Ensemble, les deux hommes parvinrent à soulever une Mary prostrée et la traîner vers la sortie. Dehors, deux autres hommes essayaient de venir à bout de la porte, tandis que d'autres voisins avaient formé une chaîne humaine afin d'acheminer des seaux d'eau. Mais l'eau, jetée à travers une fenêtre brisée, atteignait à peine le feu. La seule issue pour les deux hommes et Mary inconsciente était de franchir en sens inverse les décombres du mur.

Au même instant, un fracas métallique insistant signala l'arrivée d'un véhicule de pompiers. Ces derniers sautèrent à bas de leur machine. Mesurant aussitôt la situation, et en apprenant que des personnes se trouvaient à l'intérieur, deux d'entre eux s'emparèrent de haches dans le taxi reconverti et s'attaquèrent à la porte bloquée. Quelques minutes après, celle-ci se désagrégeait et ils fonçaient à l'intérieur à travers le rideau de fumée, empoignant Mary pour la transporter dans la rue. Un troisième homme avait franchi la porte derrière eux. Saisissant Tom et Leon, il les tira, toussant et suffoquant, hors du pub en feu.

— Où est Mary ? cria Tom dès qu'il eut recouvré son souffle. Où est ma Mary ?

Il se précipita là où les pompiers l'avaient allongée sur le trottoir. L'un d'eux, à genoux à ses côtés, pratiquait sur elle la respiration artificielle.

Lisa, auprès de Naomi parmi le groupe de l'autre côté de la rue, regardait avec une fascination horrifiée l'homme penché sur Mary appuyer frénétiquement sur sa poitrine. Le visage de Mary était d'une pâleur de mort, et les larmes montèrent aux yeux de la fillette. Mary était la meilleure amie de Naomi. Elle s'était toujours montrée particulièrement gentille avec Lisa, comprenant, à l'inverse de tant d'autres, à quel point elle se sentait seule et démunie, envoyée si loin de sa famille vivre avec des étrangers dans un pays inconnu.

— Mary ! Mary !

Tom, en larmes, tomba à genoux auprès de son corps immobile.

— Mary, c'est moi, Tom ! Parle-moi, Mary ! Ouvre les yeux. S'il te plaît, ouvre les yeux !

Sa voix enflait avec son désespoir. Un pompier posa une main sur son épaule.

— Désolé, mon vieux. Il n'y a plus rien à faire. Elle est morte.

Tom poussa un hurlement de douleur et serra dans ses bras sa femme sans vie, le visage enfoui dans ses cheveux. Soudain, il releva la tête, regardant comme un fou autour de lui.

— Va te faire foutre, Hitler ! brama-t-il. Allez tous vous faire foutre, les Allemands ! Un bon Allemand est un Allemand mort !

Ses yeux se posèrent sur Lisa, pâle et effrayée à côté de Naomi. Une haine

féroce brûlait dans son regard.

— Sales boches, cracha-t-il. Vous m'avez tué ma Mary. Vous méritez tous de crever. Jusqu'au dernier !

Lisa blêmit sous le feu de sa haine. Saisissant sa main, Naomi l'entraîna vers l'arrière. Un murmure parcourut la foule qui s'écartait pour les laisser passer. Les larmes ruisselaient à présent sur les joues de Lisa. Naomi l'enveloppa de ses bras et la serra fort contre elle.

— Mais je hais Hitler autant que lui, sanglota-t-elle.

— Je sais, ma puce, murmura Naomi d'une voix apaisante. La Luftwaffe vient de lui prendre sa femme, tu comprends ? Il n'a plus les idées claires. Ce n'est pas contre toi.

Mais Lisa savait qu'il lui en voulait. Et d'une certaine façon, elle s'en voulait aussi.

Le raid parut n'avoir fait aucun autre mort ou blessé. Le Duke continua à brûler, mais dès que les pompiers eurent fixé un tuyau à une bouche d'incendie toute proche, un puissant jet d'eau commença à maîtriser les flammes. L'odeur âcre s'élevant du pub noirci et détrempé emplissait l'air tandis que les pompiers continuaient à l'arroser tout en vérifiant qu'aucun autre feu ne couvait dans les maisons voisines, prêt à s'embraser.

Le corps de Mary fut évacué sur une civière, suivi par un Tom livide. La tragédie terminée, les curieux se dispersèrent peu à peu, soucieux d'évaluer les dégâts dans leurs propres maisons.

Daniel était au volant de son taxi lorsque les sirènes retentirent. Il conduisait un officier de la RAF au ministère de l'Air.

— Déposez-moi comme prévu, s'il vous plaît, insista calmement l'officier. Ils ne sont pas encore là et il y a un abri juste au coin de la rue.

Dan s'exécuta. Il savait que le chef d'escadron avait raison. Les sirènes se déclenchaient dès que des avions ennemis étaient détectés ; parfois, lors de raids de jour comme celui-ci, bien avant qu'ils n'atteignent la côte. Il décida de ne pas abandonner son taxi, ni d'aller se mettre à l'abri. Non, il garerait le véhicule à son emplacement habituel, sous le pont ferroviaire, puis se rendrait à la caserne où il était pompier volontaire.

Naomi avait détesté l'idée qu'il sillonne les rues pendant un raid, mais Dan s'était montré inflexible.

— Je ne vais pas rester assis les bras croisés dans notre cellier, alors que je pourrais être dehors à traquer les incendies et aider à les éteindre. De plus en plus de bombes incendiaires vont être lâchées. Si on ne s'y met pas tous, Londres sera réduite en cendres.

Il lui avait souri.

— Ne t'inquiète pas, ma puce. Je ferai attention. Toi, tu veilles sur toi-même et sur Lisa, d'accord ?

Au fil des mois depuis qu'ils étaient allés chercher Lisa à Liverpool Street, Dan s'était beaucoup attaché à sa fille adoptive. Comme Naomi, il regrettait de ne pas avoir d'enfants et s'était réjoui d'offrir un toit à une petite réfugiée. Mais il ne s'était pas attendu à ce que Lisa, avec ses difficultés initiales, fasse si rapidement partie de leur vie. Il admirait le cran dont elle avait fait preuve en intégrant sa nouvelle école sans parler un mot d'anglais, et sa façon de ne pas se laisser marcher sur les pieds, de tenir tête aux chercheurs d'embrouilles. Elle avait un côté indépendant pas toujours facile à vivre, mais semblait aussi compter sur lui, lui posait des questions en écoutant attentivement ses réponses, ce qui avait le don de l'attendrir.

La sirène hurlait toujours, et les rues étaient noires de gens courant se réfugier dans le métro. Sur les quelque trois kilomètres de trajet jusqu'à son parking, il les regarda s'engouffrer dans les stations du Tube. *Hitler n'aura aucun d'eux, cette fois*, pensa-t-il, un sourire sombre aux lèvres.

Il gara son taxi et se hâta vers la caserne.

— On a besoin d'un guetteur sur le toit de l'entrepôt, l'informa son chef, John Anderson, d'un ton pressant. File t'y poster et garde les yeux grands ouverts.

— Entendu, chef. J'y vais de ce pas.

Ils envoyaient toujours quelqu'un sur le toit de l'entrepôt voisin. Rempli de peinture, il s'embraserait comme une torche si un incendie s'y déclarait. On comptait sur les guetteurs pour repérer les feux avant qu'ils ne se propagent et pour alerter la brigade en cas de besoin.

Le souffle haché, Dan gravit péniblement l'escalier de métal. Ses poumons menaçaient d'éclater lorsqu'il arriva au sommet. Ses quinze mois dans les tranchées des Flandres avaient fait des dégâts. Le moindre effort le laissait essoufflé, la respiration douloureuse. Surveiller les incendies était toutefois

encore dans ses cordes. Il ne pouvait plus se battre, il laissait cela aux jeunes. Et jeunes, ils l'étaient aux yeux de Dan, guère plus que des adolescents… Mais participer à la défense de son pays, cela, il pouvait encore le faire.

Parvenu sur le toit, il contempla la jungle des rues s'étalant à ses pieds. Le fleuve miroitait dans le soleil de cette fin d'après-midi, piste scintillante pour les avions en approche qui les guiderait tout droit aux docks, usines et entrepôts de Londres. Autant de cibles stratégiques pour la Luftwaffe.

Son partenaire, Arthur, était déjà en position, jumelles en mains braquées sur l'horizon côté sud-est.

— Les voilà, annonça Arthur d'une voix dont le calme démentait sa peur. Nos gars aussi.

Des points noirs grossissaient au loin dans le bleu du ciel, essaim furieux de machines létales résolues à semer la destruction. Mais tout n'allait pas aussi bien que les envahisseurs l'espéraient. Le Fighter Command, l'unité d'avions de chasse de la RAF, était de sortie lui aussi et plongeait parmi les bombardiers ennemis, toutes mitraillettes dehors, les harcelant sans relâche, surgissant du soleil pour fondre sur eux et les abattre. Certains Allemands passèrent néanmoins en force entre les avions défensifs et lâchèrent leurs bombes sur les docks et leurs environs avant de filer comme ils étaient venus.

Les batteries antiaériennes mitraillaient le ciel, elles aussi, et ils virent un bombardier spiraler vers le sol, hors de contrôle, un panache de fumée dans son sillon, puis exploser en une boule de feu au-dessus du fleuve.

— On l'a eu ! s'écria Arthur avec une intense satisfaction. Ça fait au moins un de ces enfoirés qui ne reviendra pas.

Parmi les bombes tombées, nombreuses étaient incendiaires, et les deux hommes voyaient des flammes s'élever de toutes les directions.

Dans le ciel, les avions allemands, après avoir semé la désolation dans la ville, battaient rapidement en retraite, poursuivis jusqu'à la côte par les vaillants avions de chasse anglais. Fumée et poussière emplissaient l'air, nuage gris suspendu au-dessus des rues. En dessous rougeoyaient de violents incendies, mais, par miracle, l'entrepôt n'avait pas été touché. La fin de l'alerte retentit, et Dan et Arthur balayèrent une dernière fois le ciel

de leurs jumelles. Ayant repéré des feux en bas dans la rue voisine, ils se hâtèrent de redescendre indiquer la direction aux pompiers et se joindre à eux dans leur combat.

Il fallut un certain temps avant que tous les feux dans leur zone ne soient maîtrisés. Dan, Arthur et d'autres volontaires s'attaquaient aux incendies mineurs qui s'étaient déclarés dans les petites rues et les terrains vagues, laissant les incendies plus sérieux aux pompiers expérimentés et auxiliaires.

— J'ai entendu dire que Kemble Street avait été touchée, raconta un homme affairé à jeter des pelletées de sable sur un carré d'herbe en feu.

Il lança un regard vers Dan.

— Tu vis par là-bas, non ?

Dan avait pâli.

— Kemble Street ? Tu en es sûr ?

— J'ai fait un saut au poste ARP, tout à l'heure. Un pub incendié.

Arthur releva la tête.

— Tu devrais te dépêcher de rentrer, Dan. On peut se débrouiller, ici.

Dan hésita un instant, puis, sur un bref remerciement, s'élança dans la rue en direction de chez lui.

Lisa et Naomi rentraient tout juste quand il apparut au coin de la rue, le visage rouge d'avoir couru, le souffle coupé. En les voyant, il s'arrêta et se plia en deux pour atténuer la douleur dans sa poitrine avant d'attirer Naomi à lui.

— Dieu merci, vous n'avez rien ! pantela-t-il. On m'a dit que la rue avait été touchée.

Naomi le serra contre elle à son tour, les bras noués autour de lui.

— On n'a rien…

Elle tendit le bras pour inclure Lisa dans son étreinte.

— Ni l'une ni l'autre. C'est le Duke qui a été touché.

Sa voix tremblait lorsqu'elle ajouta :

— Mary était à l'intérieur. Elle est morte.

— Mary ? Tom est au courant ?

— Oui, il était là quand ils l'ont sortie. Comme tu t'en doutes, il est dans un état épouvantable.

Elle ne mentionna pas la réaction de Tom en voyant Lisa dans la foule.

Elle lui en parlerait plus tard, quand Lisa ne serait pas là.

— Ils l'ont emmenée sur une civière. Tom est allé avec eux.

Dan semblait bouleversé par la nouvelle. Il essaya d'imaginer ce que Tom traversait, mais non, c'était impossible… S'il s'était agi de sa Naomi… Il se tourna vers la maison et remarqua la porte endommagée par la déflagration, suspendue à son unique gond. Ce n'était pas passé loin pour elle non plus.

— Des dégâts à l'intérieur ? demanda-t-il le plus normalement possible.

Naomi secoua la tête.

— Du verre cassé, rien d'autre, je crois. On a eu de la chance. On a entendu l'explosion, Lisa et moi, depuis le cellier. Ce devait être celle du Duke, celle qui…

Sa phrase mourut sur ses lèvres.

Elle entraîna tout le monde à l'intérieur, où, ensemble, ils s'attelèrent à nettoyer le désordre. Alors qu'elle balayait les débris de verre, les larmes lui embuèrent les yeux. Elle revoyait soudain la pauvre Mary, étendue, pâle et désarticulée, sur la route. Tuée dans sa propre maison. Elles étaient amies depuis l'école. D'aussi loin que Naomi se souvînt, Mary avait toujours fait partie de sa vie. Elle ne réalisait pas encore qu'elle ne franchirait plus jamais sa porte en lançant d'un ton joyeux : « Tu fais bouillir l'eau, Naomi ? » Sa chère Mary qui, malgré l'antipathie de Tom, s'était donné la peine d'apprendre à connaître Lisa, lui témoignant une infinie gentillesse.

— Tiens, si tu finissais d'éplucher les pommes de terre ? dit Naomi à Lisa, consciente qu'elle aussi était bouleversée.

Elle avait besoin d'une occupation, aussi triviale fût-elle.

Sans un mot, Lisa se tourna vers l'évier et, empoignant le couteau de cuisine dans l'égouttoir, se mit à éplucher les pommes de terre abandonnées par Naomi au moment de l'alerte. À quand cela remontait-il, déjà ? Une éternité, semblait-il à Lisa. Un temps où Mary était encore en vie.

— As-tu vérifié en haut ? demanda Dan après avoir bouché le trou béant de la porte en y clouant une couverture.

— Non, répondit Naomi. On est sorties directement dans la rue.

— Je vais jeter un coup d'œil.

Il fit le tour de la petite maison, à la recherche d'autres dégâts. La fenêtre du petit salon n'était pas cassée, bien qu'il y eût une fissure dans un coin.

Mais le carreau de celle d'une des chambres à l'étage gisait en éclats sur le sol.

Une fois la cuisine remise en ordre, le verre balayé, les fenêtres brisées barricadées avec des planches, Naomi fit du thé et tous s'avachirent autour de la table.

— On va devoir vérifier le rideau noir, dit Dan. Il ne s'ajuste peut-être plus aussi bien, maintenant que la fenêtre a été soufflée. Tu vas m'aider, Lisa. Je m'occupe de le fixer, et tu sors me dire si on voit de la lumière filtrer.

Plus tard, lorsque Lisa fut montée se coucher, Dan et Naomi restèrent ensemble dans la cuisine.

— Je n'arrive pas à croire qu'elle ne soit plus là, sanglota Naomi, donnant enfin libre cours à son chagrin.

Elle avait tenu bon pour Lisa. La petite venait de perdre une autre personne chère, et Naomi avait compris qu'il lui faudrait rester forte pour elle.

— Alors que j'avais une si bonne nouvelle à lui annoncer, continua-t-elle dans un hoquet.

— Une bonne nouvelle ? répéta Dan, saisissant l'occasion de lui faire oublier un peu Mary. Qu'allais-tu lui annoncer ?

— Tu aurais été le premier à le savoir, bien sûr, dit Naomi en lui prenant la main.

Malgré la terreur, la tristesse et les larmes qui avaient marqué cette horrible journée, une lueur de joie brillait à présent dans ses yeux.

— Alors ? la pressa Dan. Ta nouvelle ?

— Tu vas être papa.

— Quoi ?

— Tu vas être papa… Je vais avoir un bébé. Le docteur Marshall me l'a confirmé aujourd'hui. J'en suis au quatrième mois.

Dan la fixa un moment dans un silence abasourdi.

— Tu en es sûre ? Je veux dire, pourquoi ne pas m'en avoir parlé ?

— Je ne voulais pas te donner de faux espoirs, ni à moi non plus, d'ailleurs, expliqua Naomi avec un grand sourire. Pas avant d'avoir la confirmation.

— Pour quand est prévue la naissance ?

— Janvier.

— Janvier ! s'exclama Dan. Je vais être papa en janvier.

Dan n'en revenait toujours pas. Eux qui avaient abandonné toute idée d'avoir un enfant biologique…

— N'es-tu pas trop vieille ? Je veux dire…

Il se mit à bafouiller en voyant son expression.

— Enfin, tu sais, je pensais…

— Je n'ai que trente-neuf ans. C'est tard pour un premier enfant, mais le docteur Marshall dit que tout semble bien se passer. Je suis en bonne santé. Beaucoup de femmes de mon âge ont des bébés. D'après le docteur Marshall, la présence de Lisa y est sans doute pour quelque chose. On s'est tellement inquiétés à son sujet qu'on a arrêté d'être obsédés par l'idée de faire un enfant. Tu te rends compte, Dan ? Notre bébé à nous !

— Je me rends compte… Et je suis fou de joie, mon cœur. Mais il va falloir que je m'habitue à l'idée.

— J'aurais juste aimé que Mary le sache aussi, murmura Naomi avec tristesse.

— Peut-être est-ce le cas, dit Dan.

Le visage de Naomi s'éclaira.

— Tu le crois vraiment ?

— Je dis ça comme ça, hein ? Peut-être que oui. Plus important… que va dire Lisa ?

— Je ne sais pas. J'espère qu'elle sera contente d'avoir un petit frère ou une petite sœur. Mais c'est encore tôt, pas besoin de le lui annoncer tout de suite. Gardons ça pour nous, pour l'instant, d'accord ? Ce sera notre secret.

— Comme tu veux, ma puce, répondit Dan. Comme tu veux.

8

La mort de Mary et la destruction du Duke instilla une ambiance pesante dans Kemble Street. Un sentiment de tristesse régnait dans l'air, teinté de colère contre Hitler qui avait finalement fait irruption dans leur coin du monde. Les décombres furent débarrassés, le toit instable, tiré à bas, les portes, clouées de planches. Le *Duke of Wellington*, cœur de la vie sociale du quartier, serait désormais fermé.

Les alertes se poursuivirent, souvent deux ou trois fois par nuit. Au début, les Federman descendaient tous ensemble dans le cellier. Mais après tant de nuits interrompues, Dan finit par proposer, pour le plus grand soulagement de Lisa, de ne plus descendre que s'ils entendaient les avions dans le ciel ou l'écho de tirs. Naomi et Dan se rendirent aux funérailles de Mary. Lisa, elle, resta à la maison. Tous savaient que Tom ne voudrait pas d'elle là-bas.

— Ça va être une journée difficile pour lui, ma puce, dit Naomi. Ce n'est pas ta faute.

C'est cela qui décida Lisa à retrouver Harry, le samedi suivant. Elle ne comptait pas y aller, mais à présent, elle avait besoin d'être avec quelqu'un qui lui ressemble, un étranger comme elle. Prétextant une visite chez Hilda, elle se dirigea donc vers le parc. Harry l'y attendait, assis sur son banc habituel.

— Je savais que tu viendrais ! lança-t-il en guise d'accueil.

— J'avais besoin d'air.

Elle s'affala à côté de lui et lui raconta, pour Mary.

— Ça, elle est pas la première et elle sera pas la dernière, commenta Harry avec détachement.

— Harry ! Comment peux-tu dire ça ? s'écria Lisa.

— Parce que c'est la vérité. Va falloir t'y habituer, Lisa. Tu le sais mieux que personne. On a eu quelques bombes, d'accord, mais le Blitz d'Hitler, il

fait que commencer. Beaucoup d'autres gens vont mourir avant qu'il en ait fini.

— On dirait que tu n'en as rien à faire, dit Lisa avec amertume.

— Évidemment, répliqua Harry. Tout ça nous dépasse trop pour que ça me fasse quelque chose. Pour moi, y a que bibi qui compte.

— Et moi ?

— Ben oui, toi aussi. Allez, viens, Lisa. Allons à l'ouest nous changer les idées. J'ai de l'argent. On ira au café manger de la saucisse et des frites.

Cette fois, lorsqu'ils prirent le bus, Harry fouilla le fond de ses poches et présenta l'argent pour les tickets, si bien qu'ils purent se rendre d'une traite à Trafalgar Square sans avoir à descendre. Ils passèrent la matinée à explorer les petites rues autour de Soho et Leicester Square, puis, comme promis, Harry leur paya une saucisse frites. Lisa n'avait jamais mangé dans un café avant. Assise à leur table près de la fenêtre, elle regardait les gens déambuler dans la rue au-dehors.

— C'est agréable de manger dans un vrai restaurant, comme des adultes…

Elle chuchota, la mine inquiète :

— Tu as bien de quoi payer, n'est-ce pas ?

Harry prit un air offensé.

— Évidemment. Je te l'ai dit, non ?

En milieu d'après-midi, Lisa sut qu'il était temps de rentrer. Elle avait été invitée chez Hilda pour le thé et comptait bien arriver à l'heure. Et ainsi transformer son mensonge en vérité.

— Je dois y aller, Harry, annonça-t-elle lorsqu'ils eurent fini de manger. Il faut que j'aille chez Hilda, comme je l'ai dit à tante Naomi.

— OK.

Harry haussa les épaules.

— Moi, je dois rester ici.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je dois voir quelqu'un, dit Harry. Je vais te remettre dans le bus.

— Tu ne viens pas avec moi ?

— Non, je viens de te le dire. J'ai quelqu'un à voir ici. T'inquiète, ajouta-t-il avec une patience exagérée. Je vais te donner l'argent pour le bus.

Il attendit avec elle à l'arrêt de bus et agita la main lorsqu'elle se colla à la

vitre avant de disparaître dans la foule de passants.

Le bus était quasi plein, aussi Lisa se réjouit-elle de trouver une place assise. Elle paya le ticket et s'installa pour profiter du voyage. Son plaisir fut de courte durée. Le hurlement des sirènes d'alerte explosa soudain autour d'eux.

— Encore cette satanée beuglante ! Fichue Wailing Winnie[6], grogna l'homme assis à côté d'elle.

Le bus continua sa route encore quelques minutes avant de s'immobiliser.

— Tout le monde descend ! cria le conducteur. On va pas plus loin tant que les nazis sont pas rentrés chez eux.

Les gens commencèrent à descendre du bus pour gagner les abris publics. Beaucoup dévalèrent les escaliers des stations de métro. Lisa, plantée au milieu du trottoir, ne savait que faire. Partout autour d'elle, les gens, pressés par le hurlement persistant des sirènes, se hâtaient de chercher un abri. C'est là qu'elle entendit le rugissement tonitruant de centaines d'avions dans le ciel au-dessus d'elle.

— Dépêche-toi, petite ! cria une femme en l'agrippant par le bras pour la traîner vers la station de métro. Il faut te mettre à couvert !

Mais, arrivée à l'entrée, devant la foule qui se pressait dans l'escalier menant sous terre, elle sut qu'elle ne pouvait pas y aller. D'un geste brusque, elle se dégagea et se mit à courir. Vers où, elle l'ignorait, mais rien n'aurait pu la convaincre de descendre dans le métro. D'une certaine façon, elle se sentait moins en danger à courir devant elle plutôt qu'à fixer, immobile, les bombardiers au-dessus de sa tête.

Puis les bombes se mirent à tomber ; c'était d'abord un sifflement dans l'air, suivi par le fracas de l'explosion. Alors qu'elle courait, des incendies commencèrent à se déclarer dans les bâtiments environnants. Pompiers et volontaires se précipitaient vers chaque foyer rougeoyant, qu'ils arrosaient d'eau ou de sable afin d'empêcher que le feu ne prenne.

Lisa courait toujours sous le raid qui s'intensifiait, rasant les immeubles, se recroquevillant dans les embrasures de portes. Le bruit des avions, la détonation des bombes, le tonnerre du feu antiaérien… Un vacarme assourdissant l'enveloppait de toutes parts et démultipliait le chaos autour d'elle. Complètement désorientée, elle zigzaguait dans la rue, à la recherche

d'un abri, sans savoir le moindrement où se situait le plus proche ni le chemin qui la ramènerait au métro. Il y avait d'autres personnes dans les rues, gardes ARP, pompiers, bénévoles des premiers secours, mais tous étaient accaparés par les dégâts causés par les bombes, occupés à gérer certains tout en limitant les autres. Personne ne semblait remarquer la fillette virevoltant au cœur de la tourmente. Vague après vague, les avions ennemis envahissaient le ciel sans leur laisser le moindre répit. Harcelés par les avions de chasse de la RAF, et malgré les combats aériens qui s'engageaient parmi les nuages, les bombardiers continuaient à déverser leurs charges mortelles sur un Londres déjà en proie aux flammes.

Lisa tremblait de peur, roulée en boule à l'entrée d'un magasin, les bras autour de la tête.

— Bon sang, petite, qu'est-ce que tu fiches ici ? cria une voix.

Quelqu'un s'approcha et la hissa debout.

— Il y a un refuge par ici. Dépêche-toi !

D'une poigne ferme, il la tira sans ménagement le long de la rue vers un abri en béton, tout juste à une centaine de mètres de là. Lisa se laissa traîner, les jambes trop coupées par la peur pour la soutenir correctement.

Au-dessus d'eux, un sifflement se fit entendre. L'homme l'attrapa dans ses bras comme pour la protéger de son corps. Au même instant, une puissante explosion retentit, et un immeuble, à peine à quelques centaines de mètres derrière eux, se désintégra, s'écroulant sur lui-même dans un vacarme qui se répercuta dans la rue étroite, projetant autour de lui un épais nuage de poussière. L'homme et Lisa s'effondrèrent sur le trottoir. Ni l'un ni l'autre ne se releva.

Il était tout juste quatre heures passées, ce samedi après-midi. Dan venait à peine de rentrer quand les sirènes antiaériennes lancèrent leur complainte. Il empoigna aussitôt Naomi.

— Au cellier, ma chérie. Vous êtes deux à protéger, maintenant.

— Où est Lisa ? s'écria Naomi.

— T'inquiète pas pour elle, dit Dan d'un ton ferme. Elle est chez Hilda et ils ont un abri dans leur jardin. Lisa sera en sécurité.

— Descends avec moi, le supplia Naomi. Le bébé aura aussi besoin d'un père, tu sais.

— Je sais bien, oui, mais je dois sortir. On a besoin de moi à la caserne. Je peux pas laisser tomber les autres, pas vrai ?

Il aida sa femme à descendre l'escalier menant à la cave, s'assura qu'elle disposait d'une torche électrique et alluma les bougies. Ils pouvaient maintenant entendre le bourdonnement de l'avion au-dessus d'eux et les tirs antiaériens de la batterie déployée dans le parc.

— C'est un gros raid, souffla Naomi d'une voix tremblante. Ne me laisse pas, Dan.

— Il le faut, ma puce. Si c'est un gros raid, raison de plus pour que j'y aille. Tout le monde sera mis à contribution sur celui-là.

Il serra Naomi dans ses bras et murmura :

— Protège Junior pour moi, je compte sur toi. Et t'avise pas de sortir avant d'entendre la fin de l'alerte, promis ?

Elle acquiesça et, avec une infinie douceur, il la détacha de lui. Du haut de l'escalier, il lui envoya un baiser avant de fermer la porte du cellier derrière lui.

À peine émergeait-il dehors qu'il mesura l'ampleur du raid. Levant les yeux, il aperçut des avions de tous côtés, des bombardiers lourds se déplaçant lentement à travers le ciel. Soudain, les bombes qu'ils transportaient se mirent à pleuvoir en cascade. La sirène continuait à hurler et partout des gens filaient vers l'abri le plus proche. Alors que les rues se vidaient, Dan se hâta de rejoindre la caserne où il était volontaire.

— Putain de merde ! jurait le chef à son arrivée. Ils nous ont envoyé la Luftwaffe au complet, cette fois !

Certains avions filaient tout droit au-dessus de leurs têtes, en route vers des cibles situées plus loin en amont du fleuve. D'autres, leur cargaison déchargée, se repliaient à la hâte, talonnés par les pilotes de chasse de la RAF. Mais les bombardiers n'étaient pas venus seuls. Résolus à atteindre Londres et mettre la ville à feu et à sang, ils approchaient escortés de chasseurs chargés de les protéger, et une féroce bataille faisait rage dans les airs. Les batteries antiaériennes à travers toute la ville mitraillaient les avions ennemis, dans un vacarme constant et assourdissant. Des ordres étaient hurlés, et les équipes de pompiers et de courageux volontaires se

précipitaient d'un lieu à l'autre à mesure que tombaient les nouvelles d'incendies et de destruction depuis le poste de garde.

Dan travaillait au sein d'une équipe de trois, avec Arthur et un autre gars plus jeune, George. Ensemble, ils se déplaçaient rapidement sur les lieux où se déclaraient des feux, provoqués par des bombes incendiaires qui détonaient à la seconde où elles atterrissaient. Leur tâche consistait à contenir ces débuts d'incendies à l'aide de sable et d'une réserve d'eau limitée avant qu'ils n'évoluent en brasiers consumant tout ce qu'ils touchaient. Le raid semblait ne jamais devoir se finir. Dan ne tarda pas à se fatiguer, mais aucun répit ne leur était accordé. À peine un feu était-il maîtrisé qu'ils devaient en éteindre un autre, à grandes pelletées de sable ou en maniant la pompe à eau portable. Le ciel rougeoyait au-dessus de la ville, et d'épaisses volutes de fumée s'élevaient dans les airs, mais les bombardiers continuaient à arriver. Ce n'est qu'environ deux heures après le déclenchement des sirènes que fut sonnée la fin de l'alerte. Londres était toujours en flammes, et lorsque Dan et son équipe furent envoyés sur le toit de l'entrepôt repérer les feux encore actifs, ils eurent un premier aperçu de la désolation semée par la Luftwaffe. Partout à travers la ville, des incendies faisaient rage, hors de contrôle. De nombreux bâtiments avaient été réduits en miettes, tandis que d'autres s'élevaient encore partiellement, comme par provocation, leurs toits et murs envolés, leurs intérieurs exposés aux quatre vents. Les gens jaillissant des abris découvraient une scène de destruction inimaginable.

Malgré la fin de l'alerte, les pompiers n'avaient pas le temps de se reposer. Dan avait beau espérer de tout cœur que Naomi aille bien, impossible pour lui d'abandonner son équipe et aller aux nouvelles. Tous se remirent au travail, s'efforçant de contenir les feux, jetant des seaux de sable, poussant des citernes mobiles partout où on en avait besoin. Au bout de quelques heures, le chef ordonna une halte et les envoya se chercher quelque chose à manger.

— Quinze minutes, pas plus, avertit-il. On a tous besoin d'une pause, on va procéder par roulements. Ton groupe en premier, Arthur. Dès que vous êtes revenus, ce sera au tour de Tony et son équipe.

— Pas le temps de rentrer à la maison, déclara Arthur. Allons voir si le

Dog and Duck est ouvert.

Ils se hâtèrent le long de la rue jonchée de décombres. À leur stupéfaction, le pub était effectivement ouvert. Il n'y avait pas de plats chauds, mais la barmaid préparait des sandwiches à la chaîne. Le groupe d'Arthur n'était pas le seul à être venu se restaurer.

Ils s'avachirent autour d'une table et engloutirent une pile de sandwiches au fromage, le tout arrosé de pintes de bière.

— Allez ! lança Dan au bout de dix minutes. Si je ne me lève pas maintenant, je ne me relèverai jamais !

Tous se mirent péniblement debout. Au moment où ils sortaient du pub, la sirène antiaérienne se déclencha de nouveau.

— Bordel ! s'exclama George. Ils s'arrêtent jamais, ces cons ?

— C'est peut-être une fausse alerte, suggéra Arthur avec espoir.

Hélas, non. Ils le surent très vite quand au loin leur parvinrent des bruits de tirs. Quelques minutes plus tard, le bourdonnement des envahisseurs emplissait l'air. Ayant laissé derrière eux un bastion invaincu, les Allemands étaient de retour. Des escadrons entiers de bombardiers grondaient vers Londres, et, pendant que les chasseurs de la RAF les défiaient dans le ciel, il n'y avait rien que les Londoniens puissent faire à part se préparer au nouveau bombardement. Ce n'est qu'à quatre heures et demie du matin que sonna la fin de cette seconde alerte. Le blitzkrieg tant anticipé avait finalement débuté.

Naomi était dans un état frôlant la panique depuis le départ de Dan dans l'après-midi. Rester assise seule dans le cellier la terrifiait. Elle entendait les bombes tomber, mais où ? Aussi proches qu'elles en donnaient l'impression, ou le bruit était-il amplifié par son écho dans les rues étroites, aspiré entre les rangées de maisons ? La rue au-dessus d'elle était-elle seulement encore une rue ou s'était-elle fait aplatir ? *Notre maison est toujours debout*, raisonna-t-elle farouchement. *Alors, sûrement, les autres aussi.* Les bombes qu'elle avait entendues avaient dû tomber plus loin. C'était mille fois plus effrayant de ne pas savoir, dans l'impossibilité de voir ce qui se passait à la surface. D'être coincée en solitaire dans ce cellier quand, à tout moment, la maison risquait de s'écrouler sur elle et l'ensevelir sous ses décombres, où elle mourrait seule. La tentation était grande de

remonter regarder le raid ; au moins, elle saurait ce qui se passait dehors. Mais elle avait promis à Dan de rester dans le cellier jusqu'à la fin de l'alerte. Alors, elle serra les dents et tint sa promesse. Plus d'une fois, elle entendit hurler, siffler, crépiter… S'ensuivait une explosion qui faisait trembler la maison sur ses fondations.

— Où es-tu, Dan ? se lamenta-t-elle comme une nouvelle déflagration ébranlait la maison. Pourquoi n'es-tu pas avec moi ? Je ne vais pas y arriver toute seule !

Elle l'imagina dehors au milieu de cet enfer, et une vague de panique la submergea. Qui pouvait survivre dans la rue sous un raid aussi violent que celui-là ?

— Oh ! Dan, où es-tu ? J'ai besoin de toi ! Et Lisa ? Où es-tu, Lisa ? Si seulement tu étais là… Je voudrais pouvoir te voir. Je voudrais qu'on soit tous réunis !

Le martèlement incessant de la batterie antiaérienne dans le parc était assourdissant. Naomi se boucha les oreilles de ses mains, comme si cela pouvait bloquer le vacarme venant d'en haut. Sans succès. Tremblante de peur, elle se roula en boule sur le matelas, la tête enfouie sous un oreiller.

Quand enfin résonna la fin de l'alerte, elle tremblait toujours. Sa tête continuait à bourdonner, même après que le bruit eut cessé. Elle remonta sans bruit à la cuisine, ouvrit prudemment la porte et jeta un coup d'œil dans la rue, redoutant ce qu'elle allait découvrir. L'air était saturé de fumée, et un halo orange teintait le ciel. La lueur d'un incendie vacillait au bout de la rue ; des ombres couraient dans tous les sens dans leur effort pour le maîtriser. Peu à peu, les gens sortaient de leurs maisons et de l'abri public au coin de Hope Street. Naomi aperçut Leon Hardman, le garde ARP, qui marchait sur le trottoir, occupé à évaluer les possibles dégâts à chaque maison qu'il dépassait. Arrivé à sa hauteur, il eut un sourire las.

— Tout va bien ? Dan est avec vous ?

— Non, répondit Naomi. Il est en mission de surveillance anti-incendie. Qu'est-ce qui brûle, là-bas ?

Elle désigna le flamboiement rouge orangé au bout de la rue, d'où lui parvenait le crépitement des flammes dansant et bondissant dans un tourbillon de fumée.

— Le Duke, soupira Leon. Ce qu'il en restait s'est effondré. Il n'a pas été touché directement, plutôt soufflé par une bombe tombée plus loin. Ce n'est plus qu'un tas de gravats, maintenant. La route est bloquée et il y a deux autres incendies de l'autre côté de Hope Street. Rentrez chez vous, Mrs Federman. Moins il y a de gens dans les rues, mieux c'est. Ce n'est pas sûr, entre les feux et les bâtiments instables… Nous nous ferons une meilleure idée demain matin.

Il reprit son inspection des maisons de son secteur, s'arrêtant parfois en chemin pour discuter avec les voisins de Naomi.

Le Duke était donc parti en fumée ! Naomi peinait à le réaliser. Toute sa vie, il s'était dressé là, au coin de la rue. Il avait été le cœur de toute une communauté, le troquet où son propre père avait ses habitudes, et maintenant… il n'en restait plus rien, à part une pile de pierres noircies.

Dieu merci, Tom a déjà emménagé chez sa sœur à Bow, songea Naomi. Au moins, les bombardiers ne l'avaient pas eu, lui.

Elle s'attarda quelques minutes de plus, guettant la rue dans l'espoir de voir surgir Lisa de l'obscurité.

Ne sois pas idiote, se sermonna-t-elle. Les Lang ne la laisseraient jamais s'aventurer dans les rues si tôt après tant de destructions. Quant à Dan, elle n'avait aucune idée de l'heure où il rentrerait. Le ciel était en feu, les nuages de fumée, rosis par les flammes. Dan et tous les pompiers de Londres allaient être surchargés de travail pour venir à bout d'autant d'incendies. Elle s'interdisait d'envisager qu'il puisse ne pas revenir. Il avait survécu à la Grande Guerre, il survivrait certainement ici, à Londres. Elle ignorait totalement où se trouvaient Lisa et Dan et ne pouvait rien faire pour eux sinon attendre. Attendre qu'ils soient en mesure de rentrer. Suivant le conseil du garde ARP, elle retourna chez elle. Alors qu'elle atteignait la porte, les pleurs déchirants d'un bébé, le petit Jonathan Doig qui vivait à trois maisons de là, lui parvinrent. Sa main se posa d'instinct sur son ventre, comme pour vérifier que le sien était toujours là. *Quelle horreur !* pensa-t-elle. Devoir protéger un tout jeune bébé sous un raid comme celui qu'ils venaient d'endurer… Par chance, le sien était toujours à l'abri en elle. Tant qu'elle était en vie, il ou elle était en sécurité.

De retour dans la maison, Naomi éprouva le besoin de s'occuper, aussi

prépara-t-elle les légumes pour le repas du soir. Des pommes de terre à éplucher, des oignons à découper, de quoi cuisiner une bonne saucisse purée pour le dîner. Elle avait réussi à se procurer quelques saucisses, pas encore rationnées comme les autres viandes, et avait hâte de surprendre Dan avec l'un de ses plats préférés. Il mourrait de faim quand il rentrerait, et Lisa aussi, bien sûr, si elle revenait ce soir. Elle alluma la TSF par besoin de compagnie et chercha un programme léger, peut-être *It's That Man Again*[7] ou une quelconque autre émission comique qui pourrait lui remonter le moral. Ou pourquoi pas un peu de musique entraînante ? Il y avait bien de la musique, mais elle fut bientôt interrompue par Alvar Lidell annonçant les nouvelles, des nouvelles qu'elle connaissait déjà de première main : Londres avait été frappée par des centaines de bombardiers de la Luftwaffe, une attaque marquant le début du Blitz tant redouté. Naomi éteignit le poste.

Les heures se télescopaient, au point qu'à peine quelques minutes semblaient s'être écoulées lorsque les sirènes lancèrent une fois de plus leur sinistre avertissement.

— Pas encore ! se lamenta Naomi.

Ils ne pouvaient tout de même pas être de retour si vite ! Apparemment, si. Le bruit des mitrailleuses antiaériennes se fit entendre au loin. Elle hésita à rejoindre en courant l'abri de Hope Street. Au moins, elle n'attendrait pas toute seule que le raid passe, à imaginer le pire. Mais au moment où elle empoignait son manteau, une bruyante explosion retentit non loin et elle abandonna l'idée. Sortir dans la rue maintenant serait du suicide. Elle remplit donc un thermos, prit sa lampe de poche et redescendit dans le cellier. Il faisait presque nuit dehors, et elle dut utiliser la torche pour allumer les bougies. Alors qu'elle grattait l'allumette, elle revit soudain le brasier au bout de la rue. Et si la maison était touchée ? Si les bougies se renversaient à terre et la cave prenait feu ? Elle se retrouverait prise au piège ! Naomi souffla l'allumette et, à l'aide de la torche, s'approcha sans bruit du matelas. Pour la seconde fois de la journée, elle tira la couverture sur sa tête, s'enfonça les doigts dans les oreilles et attendit, seule et dans le noir cette fois, que le vacarme à l'extérieur cède la place au signal de fin d'alerte. Elle attendit pendant huit heures. Malgré sa frayeur et la bataille

qui faisait rage dans le ciel au-dehors, elle dormit par intermittence, d'un sommeil peu réparateur, hanté par la peur et les cauchemars qu'elle engendrait. Quand, après une éternité, la sirène sonna enfin la fin de l'alerte, elle était ankylosée, avait froid et le moral à zéro. Elle remonta l'escalier pour découvrir les dégâts laissés dans le sillage des bombardiers. Leur porte réparée avait été soufflée une nouvelle fois et pendait de travers. Mais à part cela, la maison tenait toujours debout. Elle avait encore un chez-soi. D'autres dans la rue avaient eu moins de chance. Plus loin, deux maisons avaient subi des dommages sévères là où une bombe incendiaire avait atterri. Même maintenant, les pompiers peinaient à contenir le brasier. Les propriétaires, Mr et Mrs Goldman, un couple âgé qui revenait de l'abri de Hope Street, durent être retenus de force, car ils étaient prêts à se ruer à l'intérieur pour sauver quelques-unes de leurs possessions.

Gagnée par le désespoir, Naomi détourna les yeux. Comment survivraient-ils à d'autres attaques comme celle-ci ? Elle rentra chez elle pour attendre. Elle avait envie de pleurer, mais plus aucune larme ne lui venait. Tout ce qu'elle voulait, c'était que Dan rentre à la maison. Dan et Lisa.

Dan revint à Kemble Street complètement épuisé. Jamais il ne s'était senti aussi fourbu. Lui et son équipe avaient travaillé toute la nuit, puisant dans des réserves d'énergie qu'ils ignoraient posséder. Alors qu'il tournait dans Kemble Street, il regarda la rangée de maisons. Deux de l'autre côté de la chaussée avaient subi d'importants dégâts. Leur façade noircie et leur toit brûlé témoignaient qu'elles avaient été touchées par une bombe incendiaire. Une autre avait perdu sa cheminée, qui s'était effondrée à travers le toit, laissant au-dessus d'elle un vide béant. Sinon, elles étaient toutes là. Pas de réelle trouée dans la rangée de maisons mitoyennes. Son cœur bondit de joie. Naomi allait sûrement bien, et le bébé miraculeux qui grandissait en elle aussi. Maintenant qu'il s'était habitué à l'idée d'être bientôt père, Dan était plus excité qu'il n'aurait jamais cru possible.

Pas question de laisser Naomi en danger s'il y a d'autres raids de ce genre, décida-t-il en se hâtant vers la maison. *Elle et Lisa vont devoir partir à la campagne. Je ne peux pas prendre le risque de les perdre, elles et le bébé.* Mais en poussant la porte du numéro 65, il savait déjà que ce ne serait pas chose facile de la convaincre de partir seule à l'abri en le laissant ici.

Quand Naomi entendit le raclement de la porte d'entrée, puis vit apparaître Dan, les cheveux noirs de suie, le visage strié de traînées sombres, elle se jeta à son cou en poussant un cri de joie.

— Dieu merci ! s'écria-t-elle. Dieu merci, tu es en vie. Oh ! Dan, tu es sain et sauf !

Dan la serra dans ses bras, le visage pressé contre sa joue humide de larmes de soulagement.

— Tout va bien, ma puce, la rassura-t-il. Je suis vivant et de retour, c'est tout ce qui compte, à présent. Où est Lisa ?

Le courage de Naomi la déserta tout à coup et elle fondit en larmes.

— Oh ! Dan, je n'en sais rien. Elle n'est pas revenue à la maison après le premier raid ; alors, j'ai pensé qu'elle était restée chez Hilda. Mrs Lang a dû se dire que ce n'était pas sûr pour elle de rentrer seule dans ce chaos. Il y a eu de violentes explosions, et Leon Hardman a parlé d'incendies, de dégâts et de danger partout. Ils ont dû la faire attendre qu'il fasse jour. C'est une bonne chose qu'elle n'ait pas essayé de rentrer. Elle aurait pu se faire surprendre par le deuxième raid. Oh ! Dan ! Comment peuvent-ils venir deux fois dans la même nuit comme ça ?

— Ils essaient de nous faire peur, gronda Dan. Mais ça ne marchera pas !

— Moi, j'ai eu peur, Dan.

— Je sais, ma puce, je sais. Mais on ne peut pas laisser ces enflures gagner, pas vrai ? Il faut être courageux.

Naomi l'étreignit de nouveau.

— Au moins, tu es à la maison, dit-elle. Tu dois être épuisé.

— Un peu, admit-il.

— Tu as faim ?

— Je prendrai quelque chose à mon réveil.

— Et Lisa ?

— T'inquiète pas pour elle, l'apaisa-t-il. Je vais faire un petit somme d'une heure et, quand il fera jour, j'irai la chercher.

Ensemble, ils montèrent dans leur chambre, où Dan, terrassé de fatigue, s'endormit aussitôt.

Naomi resta éveillée à écouter la respiration régulière de son mari à côté d'elle. Malgré sa propre fatigue et les mots rassurants de Dan, elle se faisait

un sang d'encre au sujet de Lisa. Pourquoi n'était-elle pas rentrée ? Dan avait sans doute raison en avançant qu'elle avait dû rester avec les Lang dans leur abri lors du premier raid. Mais elle aurait certainement pu rentrer avant la seconde vague. Qu'aurait-elle fait, *elle*, Naomi, si c'était Hilda qui avait été chez eux et non l'inverse ? L'aurait-elle gardée à la maison jusqu'à ce que tous les avions soient partis ? Jusqu'au lever du jour ? Elle poussa un bruyant soupir. Oui, c'est sûrement ce qu'elle aurait fait. Sur cette pensée, elle se blottit contre le dos de Dan et sombra enfin dans le sommeil.

---

6. N.d.T. : Expression argotique devenue courante pour désigner les sirènes antiaériennes. Voir aussi : Moaning Minnie.
7. N.d.T. : Ou *ITMA*. Programme comique de la BBC diffusé à la radio et destiné à entretenir le moral des Britanniques. Le titre (*that man*) fait référence à Hitler qui dominait les informations.

9

Pendant que la première vague d'assaillants était repoussée, Mark Davenham et Andy Drew, gardes ARP du quartier de Clerkenwell, patrouillaient dans leur secteur, à l'affût de bâtiments endommagés, d'incendies et, plus important, de blessés surpris dans la rue au moment où le raid avait commencé. Ils passèrent devant un immeuble de bureaux à moitié démoli, dont la façade entière s'était effondrée sur la chaussée.

— Quel bazar ! dit Andy en s'approchant prudemment des bureaux exposés.

— Fais gaffe ! le mit en garde Mark. Le reste peut s'écrouler à tout moment.

Restant à l'écart des ruines, Andy mit ses mains en porte-voix autour de sa bouche et appela :

— Y a quelqu'un ? Quelqu'un à l'intérieur ?

Pas de réponse. Ensemble, les gardes réitérèrent leur appel.

— Y a quelqu'un là-dedans ?

Il faisait sombre à l'intérieur. Il n'y avait pas de feu, ni de gens pour autant qu'ils pussent en juger. Mais ils prirent note de signaler le bâtiment afin qu'il soit inspecté plus minutieusement par les services de secours.

— Je doute qu'il y ait eu quelqu'un au bureau à cinq heures un samedi après-midi, observa Mark.

— C'est vrai, admit Andy. Les gens ont quand même de drôles d'horaires, ces temps-ci, alors, on ne sait jamais.

Mais seul le silence répondit à son nouvel appel.

Ils continuèrent leur progression. Les bâtiments voisins présentaient d'autres dégâts. Du verre brisé provenant de fenêtres soufflées jonchait le trottoir, quelques portes arrachées, les restes d'un porche écroulé… Mais c'était un quartier essentiellement commercial. À première vue, il n'y avait personne dans les bâtiments au moment où les bombardiers avaient frappé.

Comme ils atteignaient le croisement, quelque chose dans la vision périphérique de Mark attira son attention. À demi dissimulé dans l'entrée d'un immeuble intact gisait… quelque chose. Il agrippa le bras d'Andy et tendit le doigt.

— Regarde ! C'est quoi, ça ?

Ils allèrent inspecter les lieux et c'est là qu'ils les découvrirent. Deux corps ; un homme étendu, les yeux grands ouverts et le regard fixe, un bras enroulé autour d'une enfant immobile. Mark s'agenouilla à côté d'eux. Il était évident que l'homme était mort, mais l'enfant gisait face contre terre, inerte. Elle ne semblait plus respirer. Retenant son souffle, il se pencha et appuya les doigts contre son cou.

— J'ai un pouls ! s'écria-t-il. Un pouls faible…

Il leva les yeux vers Andy.

— Cours chercher une ambulance, Andy. Je reste avec elle. On peut peut-être la sauver, celle-là.

— J'y vais.

Andy fonça en courant jusqu'au poste de garde le plus proche afin d'appeler une ambulance.

Mark s'assit sur le trottoir et souleva la main froide de la fillette.

— Tiens bon, petite dure à cuire, murmura-t-il. Les secours arrivent. Je te promets qu'ils sont en route. Tiens le coup !

L'enfant n'eut aucune réaction. De nouveau, il vérifia son pouls. Toujours là, mais faible, à peine un battement ténu. Mark savait que les secours allaient arriver, mais quand ? Après un tel raid, les services d'ambulance seraient sollicités jusqu'au point de rupture. Alors qu'il attendait, assis là, un grondement suivi d'un énorme fracas s'éleva dans son dos. Tournant brusquement la tête, il vit ce qui restait de l'immeuble de bureaux se désagréger dans une éruption de fumée, laissant un trou, semblable à une dent cassée, dans la rangée de bâtiments qui longeaient la rue. Il tenta de protéger l'enfant de son corps contre le gros de la poussière sans toutefois oser la bouger. Si sa colonne vertébrale était touchée et qu'il aggravait son état ? La demi-heure suivante, il resta aux aguets, dans l'attente des secours. Andy avait dû arriver au poste et signaler la présence d'un blessé. Oui, sûrement. Mais les services d'ambulance recevaient tellement d'appels

qu'ils n'avaient pas encore pu venir pour lui et sa fillette, voilà tout. L'homme mort gisait à leurs côtés, et Mark, perturbé par son regard fixe, se pencha pour lui fermer les yeux. Formé comme garde dès qu'il s'était porté volontaire en octobre 1939, il n'avait cependant encore jamais eu affaire à un vrai corps. Il n'avait même jamais vu de mort de sa vie. Mark n'avait que vingt-trois ans, mais son asthme, jusqu'à aujourd'hui, l'avait tenu à l'écart de l'action. La poussière ambiante combinée à la fumée d'incendies plus lointains rendait sa respiration difficile, si bien qu'il toussait et suffoquait lorsque, sous la forme d'un taxi reconverti, l'ambulance arriva enfin. Deux ambulanciers en bondirent. Un seul regard leur suffit à comprendre qu'il n'y avait plus rien à faire pour l'homme, toujours allongé avec son bras autour de la fillette.

— Qu'est-ce qu'on a là, mon vieux ? demanda l'un des deux à Mark.

— L'enfant est toujours en vie, mais j'ignore dans quel état. Elle a l'air d'avoir été en partie protégée par ce gars. Ils ont dû se faire surprendre à découvert quand la bombe est tombée là-dessus.

Il désigna du pouce les bureaux en ruine plus loin dans la rue.

— On connaît son identité ?

— Non, répondit Mark. Je n'ai pas osé la bouger par peur d'aggraver ses blessures.

— Bien. Voyons ça.

L'homme s'agenouilla à côté d'elle et vérifia doucement son pouls, puis commença à l'examiner avec précaution.

— Elle est inconsciente, dit-il. Et voilà ce qui a provoqué son état…

Soulevant ses cheveux, il révéla une plaie saignante sur le côté de la tête.

— Elle s'est aussi cassé le bras, sûrement dans sa chute. Aide-moi à la retourner, Mike ! lança-t-il à son partenaire.

Avec son aide, il la tourna sur le dos afin de poursuivre son examen.

— Il y a des blessures partout, constata-t-il. Si l'explosion a tué son père, elle a de la chance d'avoir survécu. Il lui a sans doute sauvé la vie.

— Vous pensez que c'est son père ? s'enquit Mark.

— Ça m'en a tout l'air. Vois si tu trouves des papiers d'identité.

Mark se pencha vers le mort et le retourna avec précaution avant de glisser une main dans la poche de sa veste. À l'intérieur se trouvait une carte

nationale d'identité au nom de Peter Smith, cinquante ans, originaire de Harrogate dans le Yorkshire.

— Si loin de chez lui, le pauvre bougre, remarqua Mike. Il a mal choisi son jour pour visiter Londres, hein, Jack ?

— Des papiers d'identité sur la gamine ? demanda Jack.

Mike fouilla la poche de la robe de Lisa, mais elle ne contenait qu'une simple photo.

— Non, rien. Encore un de ces mômes sortis sans leur carte d'identité.

— Bon, on l'emmène à l'hôpital, déclara Jack. Ils lui vont lui faire un examen plus approfondi et la remettre sur pied.

Il retira à la fillette le masque à gaz encore accroché à son cou. Puis il retourna au taxi et s'empara d'une étiquette sur laquelle il écrivit ? SMITH, HARROGATE avant de la lui attacher autour de la cheville. Enfin, ils sortirent une civière du coffre réaménagé, déposèrent doucement l'enfant dessus et l'y remirent dans la foulée.

— Et Mr Smith ? s'enquit Mark, les yeux baissés vers le mort toujours sur le trottoir.

— D'abord les vivants, mon vieux, lui répondit l'ambulancier. Transmets son nom et sa position au poste de garde et quelqu'un viendra le récupérer.

Il le salua d'un bref signe de la main, et le taxi disparut avec sa blessée, direction l'hôpital.

Mark resta un instant à contempler Peter Smith. Cela ne semblait pas très correct de partir en l'abandonnant là, mais l'ambulancier avait raison : c'étaient les vivants qui avaient besoin de son aide. Il se pencha et repositionna l'homme de manière à ce qu'il ait l'air endormi.

— Tu as fait de ton mieux, mon vieux. Au moins, tu as sauvé ta petite fille.

Il inclina la tête quelques minutes, puis tourna les talons et rentra au pas de course au poste de garde faire son rapport et peut-être reprendre ses rondes avec Andy. Il restait sûrement du travail vital à accomplir.

La nuit commençait à tomber, mais le ciel rougeoyait dans un arc orangé au-dessus de lui. Tant d'incendies, pensait-il en courant. Tant de destruction. Les pompiers ne devaient plus savoir où donner de la tête. Sitôt arrivé au poste, il déclara le corps de Peter Smith en indiquant son nom et sa position, puis le chef l'envoya avec Andy quadriller un autre secteur. Ils

étaient sortis depuis à peine un quart d'heure quand les sirènes se remirent à hurler.

— Merde ! s'écria Andy. Ils sont déjà de retour, ces enfoirés ?

Ils l'étaient, et les deux gardes entamèrent une routine désormais familière : raccompagner aux abris les gens remontés dans les rues et s'assurer que personne n'avait besoin d'aide pour s'y rendre. Ils vérifièrent également qu'aucune lumière ne filtrait.

— Pour ce que ça sert, pointa Mark. La ville entière est un putain de feu de joie.

Aux premières heures de la matinée, presque tout Londres était en flammes, et de nombreux bâtiments, petits et grands, avaient été détruits ou endommagés. L'immeuble qui abritait Peter Smith avait brûlé sous une bombe incendiaire. La chaleur était si intense que, lorsque les pompiers étaient finalement parvenus à éteindre le brasier, il ne restait plus rien. Seul survécut le rapport de Mark Davenham, unique preuve que Peter Smith avait jamais reposé là.

L'enfant, en revanche, était arrivée à l'hôpital juste avant que n'éclate le second raid. Elle fut conduite aux urgences, où une infirmière, consultant l'étiquette à sa cheville, l'admit sous le nom de « ? Smith, Harrogate ».

Les urgences opéraient dans un chaos ordonné. Un flot de personnes blessées et désorientées était arrivé en même temps. Les cas les plus sérieux étaient traités en priorité, les moins graves devaient patienter. La fillette inconsciente fut placée dans un box, où elle dut attendre qu'un médecin vienne la voir. Son manteau était taché de sang, et une infirmière le découpa afin de dégager son bras cassé. Quand un médecin fut enfin en mesure de l'examiner, il s'inquiéta de sa blessure à la tête, tout comme du fait qu'elle n'ait pas repris connaissance. Il vérifia son état de conscience en stimulant chaque œil à l'aide d'une lampe-crayon et observa ses pupilles se contracter.

— Toujours inconsciente, mais état stationnaire, déclara-t-il. Je ne crois pas qu'il y ait d'hémorragie, mais on ne peut jamais être sûr. Nettoyez et suturez la plaie, faites un pansement et gardez-la en observation. On a sûrement affaire à une grosse commotion cérébrale. Elle finira par revenir à

elle d'elle-même. Maintenez-la en position latérale de sécurité, au cas où elle se sentirait mal.

Un brouhaha à l'extérieur attira son attention. Il se dirigea vers la porte en ajoutant :

— Gardez-la au calme le plus possible et vérifiez son état toutes les demi-heures. Une fois son bras plâtré, on la montera au service de pédiatrie, où on la maintiendra en observation pendant les vingt-quatre prochaines heures. S'il n'y a pas de complications, on avisera de la suite.

Elle fut conduite dans une petite unité parallèle où une infirmière s'occupa de sa blessure à la tête. Là, elle attendit que son bras soit plâtré avant d'être envoyée à l'étage.

Alors que le soir tombait et que les sirènes annonçaient un autre raid, tous les patients mobiles furent rassemblés en hâte dans le sous-sol de l'hôpital. Quant à ceux qui ne pouvaient être déplacés, on les protégea du mieux possible là où ils se trouvaient.

Au son de la sirène, une infirmière se précipita dans l'unité parallèle et plaça un berceau à l'envers au-dessus de la fillette, qu'elle recouvrit d'un matelas afin de la protéger des éclats de verre et des projections de débris si jamais l'hôpital était touché. Elle prit le pouls de l'enfant, qui battait toujours régulièrement, puis, sa patiente confortablement installée, elle passa au lit suivant, où était allongée une femme âgée, la jambe cassée suite à une chute dans son empressement à gagner un abri. Elle non plus ne pouvait être déplacée au sous-sol ; l'infirmière prit donc les mêmes précautions.

— Ne vous inquiétez pas, Mrs…

Elle lut le panneau indiquant son nom sur le lit.

— Mrs Dean. Ça vous protégera en cas de besoin. Surtout, ne bougez pas et essayez de dormir un peu. C'est ce que vous avez de mieux à faire en attendant qu'on puisse s'occuper de cette jambe.

— Dormir ? geignit la vieille femme. Vous plaisantez ! Entre la douleur dans ma jambe et ces Huns, dehors, avec leur boucan d'enfer, allez donc dormir !

— Eh bien, essayez quand même, l'encouragea l'infirmière en souriant.

L'aspirine que vous a donnée le docteur calmera un peu la douleur. Je reviens vous voir dans un petit moment.

Fidèle à sa parole, l'infirmière Carlton réapparut vingt minutes plus tard. Mrs Dean ronflait doucement, et l'état de l'enfant n'avait pas bougé. Elle jeta un coup d'œil à l'étiquette toujours attachée à sa cheville en se demandant comment ils connaissaient son nom de famille, mais pas son prénom. Sans ce raid, elle savait que le médecin aurait remis son bras cassé en place pendant que l'enfant était encore inconsciente, afin qu'elle n'ait pas mal. Mais avec l'apocalypse qui se déchaînait dehors et la vague de nouveaux patients, impossible à présent de commencer la procédure. Elle continua donc à vérifier l'état de la fillette. Bien qu'elle demeurât inconsciente, elle semblait se relaxer à mesure que la nuit avançait, en dépit du vacarme du raid à l'extérieur.

C'est au moment où sonnait la fin de l'alerte que l'infirmière Carlton fut rappelée dans l'unité parallèle par Mrs Dean, qui actionnait frénétiquement la sonnette. En entrant dans la pièce, elle comprit pourquoi. La fillette dans le lit d'à côté avait repris connaissance. Étendue sous le berceau protecteur, elle poussait des hurlements de terreur stridents. L'infirmière se précipita à son chevet et souleva le matelas, puis le berceau. La petite fille avait les yeux fixes et exorbités, la bouche arrondie sur un cri quasi continu.

— Vous ne pouvez pas la faire taire, infirmière ? grogna Mrs Dean. Tout ce bruit me donne mal à la tête.

L'infirmière Carlton l'ignora, car toute son attention était focalisée sur l'enfant paniquée.

— Ce n'est rien, ma puce, ce n'est rien, la rassura-t-elle en prenant sa main qu'elle caressa doucement. Tout va bien. Tu es à l'hôpital. Tu as été prise dans le raid, mais tu es en sécurité, maintenant. Tu es en sécurité.

Peu à peu, la fillette se calma et ses hurlements moururent. Mais elle continuait à lancer autour d'elle des regards affolés et agrippait la main de l'infirmière d'une poigne féroce. Si elle avait cessé de crier, elle marmonnait dans sa barbe des paroles inintelligibles. L'infirmière Carlton se pencha pour essayer de saisir ce qu'elle disait, sans parvenir à comprendre le moindre mot.

— Qu'est-ce qu'elle raconte ? se plaignit Mrs Dean. Elle parle allemand !

C’est une boche ? Les boches n’ont rien à faire ici !

— Bien sûr que non, ce n’est pas une boche, répliqua sèchement l’infirmière. C’est une enfant qui est commotionnée. Elle a été prise dans le raid et sérieusement blessée à la tête. Elle est désorientée. Je vais chercher le médecin.

Dégageant sa main de l’étreinte de la fillette, elle sortit de la chambre. Elle ne tarda pas à réapparaître avec un médecin, qui fit une injection à l’enfant afin qu’elle se détende et se rendorme.

— C’est une vilaine blessure à la tête, remarqua-t-il. On va tout de suite remettre son bras et l’envoyer en pédiatrie.

Une demi-heure plus tard, l’enfant, toujours sous sédatif, était placée sur un chariot prêt à monter au service pédiatrique.

— La pédiatrie dit qu’ils n’ont plus de lits, rapporta le brancardier à l’infirmière. Il faut l’emmener en gynéco.

Il jeta un coup d’œil au nom sur l’étiquette à la cheville de la fillette.

— Smith ? Et son prénom ?

— On l’ignore, répondit l’infirmière. Elle a été trouvée dans la rue, mais elle n’avait pas de carte d’identité. Tout ce qu’on sait, c’est qu’elle s’appelle Smith et vient de Harrogate.

Le brancardier haussa les épaules.

— Ça va être difficile de traquer sa famille avec un nom pareil. C’est où, Harrow-gate ? Harrow, c’est pas là où y a l’école de riches ?

— Harrogate, corrigea l’infirmière. C’est dans le Yorkshire.

— Qu’est-ce qu’elle fichait là, alors, cette gamine ? Je croyais qu’on expédiait tous les gosses de Londres là-bas !

— Aucune idée, coupa court l’infirmière. Vous pouvez l’emmener là-haut, maintenant, pour qu’on s’occupe d’elle ?

— Ouais, c’est bon. J’y vais, d’accord ? grommela l’homme en poussant le chariot vers l’ascenseur.

Quelque temps plus tard, la fillette refit surface. Pas de cris de panique, cette fois. Elle resta allongée sans bouger en regardant autour d’elle. L’infirmière Sherwood vint à son chevet et lui prit la main.

— Bonjour, ma puce. Tu es réveillée ? Tant mieux.

Elle sourit à sa patiente, mais celle-ci ne lui rendit pas son sourire, se

contentant de la fixer d'un regard vide, le visage pâle sous les bandages entourant sa tête. Son bras, dans son plâtre blanc et propre, reposait par-dessus les draps. Elle ne fit aucun effort pour le bouger.

L'infirmière prit son pouls et sa température, tous les deux un peu élevés. Ayant noté ces informations dans le dossier médical, elle annonça :

— Je vais prévenir l'infirmière-chef que tu es réveillée.

De retour à l'accueil du service, elle s'entretint avec l'infirmière Miller.

— L'enfant est réveillée, maintenant. Mais elle ne réagit pas quand je lui parle.

— Que sait-on d'elle ? s'enquit l'infirmière-chef Miller.

— Pas grand-chose. Le mot qui l'accompagnait indiquait seulement son nom de famille, Smith, et le fait qu'elle vient d'Harrogate. Quand on l'a déshabillée et mise au lit, on a trouvé la photo d'une famille, sans doute la sienne, dans la poche de sa jupe. Elle portait aussi un collier de perles bleues, mais aucune autre forme d'identification.

— On ne connaît donc pas son prénom ?

— Non. Elle a bien marmonné quelque chose pendant qu'on l'installait, mais je n'ai pas réussi à distinguer ce qu'elle disait. Elle est blessée à la tête, elle est peut-être encore commotionnée.

— Je vais demander au docteur Greaves de passer l'examiner quand il aura le temps. En attendant, je vais aller la voir.

Après avoir parlé au médecin, l'infirmière-chef Miller se rendit auprès de l'enfant, tira une chaise et s'assit à son chevet.

— Bonjour, dit-elle. Je suis l'infirmière Miller. C'est moi qui m'occuperai de toi tant que tu seras dans mon service.

La fillette, le regard toujours perdu dans le vague, ne montra aucun signe qu'elle avait entendu.

— Je t'ai donné mon nom, persista l'infirmière. Peux-tu me dire le tien ?

La fillette ne répondit pas. Elle se contenta de fermer les paupières et parut s'assoupir de nouveau.

Lorsque le médecin arriva, il la réexamina en observant attentivement ses yeux.

— Son bras n'est pas un problème, dit-il. Simple fracture du radius. Mais je n'aime pas la façon dont elle perd connaissance par intermittence.

Surveillez-la bien, vérifiez son état toutes les heures et appelez-moi immédiatement en cas de détérioration.

Les infirmières gardèrent un œil vigilant sur la fillette. Lorsque la fois suivante elle se réveilla, visiblement plus attentive à ce qui l'entourait, elle absorba un peu de nourriture liquide. Mais elle ne parlait toujours pas, et ce n'est que lorsque la sirène lança son avertissement d'une nouvelle attaque imminente qu'elle tenta de communiquer avec les personnes autour d'elle. L'infirmière Sherwood couvrait ses patients de berceaux, matelas et couvertures dans une démarche désormais bien huilée pour les protéger du verre brisé et des chutes de pans de maçonnerie. Lorsqu'elle arriva au lit de la fillette, elle essuya un refus catégorique.

— *Nein ! Nein !* cria l'enfant, les yeux de nouveau écarquillés de peur. Non ! Non !

Surprise autant par sa véhémence que par le recours à deux langues différentes, mais ravie de l'entendre enfin parler, l'infirmière Sherwood posa le berceau et, malgré la sirène qui continuait à hurler, s'assit à côté du lit.

— Tu ne veux pas que je te couvre pour te protéger ? demanda-t-elle.

Ses mots lui valurent un vigoureux non de la tête.

— Si l'hôpital est endommagé, ce dispositif…

Elle désigna le berceau et les couvertures à présent en tas sur le sol.

— … pourrait te sauver en te protégeant des coupures et autres blessures.

— S'il vous plaît, pas enfermée.

La voix de la fillette tremblait. Elle parlait un anglais bizarre, avec un accent étranger. Mais nul doute qu'elle savait ce qu'elle disait, car elle répéta :

— S'il vous plaît, pas enfermée.

Pas le temps de discuter, d'autres patients de l'unité avaient besoin de leur dispositif de protection. L'infirmière Sherwood sourit au petit visage effrayé.

— D'accord, je te laisse comme ça.

Avec célérité et efficacité, elle couvrit les autres patients allongés dans leurs lits avant d'aller rapporter à l'infirmière-chef Miller sa conversation avec la petite inconnue.

— Elle ne semble pas avoir peur de la sirène, expliqua-t-elle. Juste d'être « enfermée », comme elle dit. Elle est peut-être claustrophobe. Que devrions-nous faire ?

— Vous êtes-vous occupée des autres patients ?

— Oui. Ils sont tous couverts.

— Alors, retentons notre chance.

Les deux infirmières se dirigèrent vers le lit non protégé. La fillette était allongée, les paupières closes. Mais à peine les entendit-elle approcher qu'elle rouvrit les yeux et se redressa pour protester.

— S'il vous plaît, pas enfermée ! répéta-t-elle avec fermeté.

L'infirmière Miller lui prit la main.

— Tout va bien, ma puce, nous n'allons pas t'enfermer.

La fillette se détendit et s'adossa à son oreiller.

L'infirmière-chef s'assit près de son lit. Dehors, un violent bombardement antiaérien avait éclaté, et le grondement désormais familier des avions emplissait le ciel. Ignorant tout cela, l'infirmière Miller serra la main de l'enfant et lui demanda gentiment :

— Peux-tu nous dire ton nom, ma puce ?

La fillette fit non de la tête, l'air désorienté, comme si elle essayait de secouer son cerveau pour remettre de l'ordre dans ses idées.

— Tu es à l'hôpital. Tu as été prise dans un raid aérien. Tu as reçu un choc à la tête et tu t'es cassé le bras. Mais nous ignorons qui tu es.

La fillette écoutait, mais de nouveau, elle secoua la tête.

— Nous savons que ton nom de famille est Smith, poursuivit l'infirmière-chef d'un ton encourageant. Et nous savons que tu viens de Harrogate dans le Yorkshire. Seulement, nous ne connaissons pas ton prénom. Comment devons-nous t'appeler ?

— Je ne sais pas.

— Tu ne connais pas ton prénom ?

— Non, je ne sais pas, répondit l'enfant.

Elle ajouta, une note de panique dans la voix :

— Qui suis-je, s'il vous plaît ?

Un tonnerre d'explosions tout proche noya tout ce qu'elle s'apprêtait à dire d'autre. Les deux infirmières, appelées au chevet d'autres patients, la

laissèrent seule dans son lit, les yeux écarquillés de terreur, pendant que les assaillants faisaient leur possible pour annihiler le monde extérieur.

10

Dan et Naomi dormirent une heure, mais leur inquiétude sous-jacente au sujet de Lisa les réveilla peu après le lever du soleil. Naomi se glissa hors du lit et descendit à la cuisine préparer une théière, parvenant à tirer des feuilles déjà deux fois utilisées une mixture qui avait vaguement la couleur du thé. Elle monta les deux tasses dans leur chambre, où elle trouva Dan assis au lit. Elle lui tendit son thé, puis alla décrocher les écrans noirs des fenêtres.

Dehors, la rue reprenait tout juste vie. Les dégâts des maisons d'en face, où vivaient des voisins de longue date, paraissaient nettement plus sérieux à la lumière du jour. L'une, appartenant à un couple âgé, les Goldman, n'était guère plus qu'un tas de ruines : maçonnerie noircie, fenêtres brisées béant, aveugles, sur la rue, toit entièrement brûlé, poutres calcinées pointant vers le ciel leurs doigts accusateurs, défiant les bombardiers de revenir. La maison d'à côté s'en était un peu mieux sortie. Avec son toit affaissé, ses fenêtres et ses portes soufflées, elle était inhabitable, mais les murs se dressaient toujours fièrement dans le soleil du matin.

— Pauvre Shirley Newman, déplora Naomi. Elle s'est fait complètement bombarder. Elle est toute seule, son mari est en mer. Qu'est-ce qu'elle va devenir, maintenant, je me le demande ? Et les Goldman... Je les ai vus, hier soir, essayer de sauver quelques-unes de leurs affaires. Les pompiers refusaient de les laisser entrer.

— Ils ont eu raison, commenta Dan. S'ils y étaient allés, un pauvre pompier aurait dû risquer sa vie juste pour les tirer de là.

— Quand même, ça se comprend, dit Naomi. C'est leur maison. Elle me racontait encore la semaine dernière qu'ils vivaient là depuis plus de quarante ans.

Elle ouvrit la fenêtre et se pencha pour voir la troisième maison

endommagée, plus loin dans la rue, celle de la famille Drake. La cheminée s'était effondrée à travers le toit, mais elle n'avait pas pris feu.

— Je crois qu'ils étaient tous à l'abri de Hope Street…

Elle ferma la fenêtre et se tourna vers Dan.

— Je ne pense pas qu'il y ait eu de victimes dans notre rue.

Dan avala son reste de thé et se leva.

— Maintenant qu'il fait jour, je vais passer chez les Lang chercher Lisa, annonça-t-il en enfilant sa chemise par-dessus sa tête. C'est qu'on veut récupérer notre fille le plus vite possible, pas vrai ?

— Je t'accompagne, déclara Naomi, qui passa une robe tout en cherchant ses chaussures.

Cinq minutes plus tard, ils étaient en route vers la maison des Lang dans Grove Avenue. À l'extrémité de Kemble Street, ils firent une pause devant le tas de pierres et de débris qui avait été le *Duke of Wellington*.

— Je n'arrive pas à croire qu'il ne soit vraiment plus là, murmura Naomi.

— C'était inévitable, dit Dan. Il ne pouvait pas rester en l'état. Si l'explosion n'avait pas achevé le travail hier soir, l'équipe de démolition s'en serait chargée dans quelques jours. Dieu merci, il n'y avait personne à l'intérieur, cette fois.

Ils reprirent leur chemin à travers les rues meurtries, où des pompiers exténués continuaient à étouffer les derniers feux ou jetaient des pelletées de sable sur des braises encore rougeoyantes. Ils dépassèrent l'abri de Hope Street, cette construction de briques pour l'usage du quartier environnant. Il était vide, et un bénévole y passait le balai, chassant les détritus abandonnés par ceux qui y étaient restés la majeure partie de la nuit, entassés les uns sur les autres. Les marques du bombardement de la nuit étaient partout visibles : fenêtres brisées, portes défoncées, piles de décombres, air saturé de poussière fumante.

— Heureusement que Lisa n'a pas tenté de rentrer à travers cet enfer, dit Dan en tendant une main à Naomi pour l'aider à franchir un tas de briques. C'est bien qu'ils l'aient gardée auprès d'eux.

— Oui, approuva Naomi. Je me disais hier soir que j'aurais fait pareil si Hilda avait été à la maison.

Ils mirent bien plus longtemps que d'habitude pour atteindre Grove

Avenue. Plusieurs rues étaient fermées en raison de cratères dans la chaussée ou de maisons instables menaçant de s'écrouler sur le trottoir. Dans l'une d'elles, une canalisation d'eau avait cédé et inondait l'artère ; dans une autre, une conduite de gaz rompue brûlait joyeusement dans la lumière du petit matin. Partout, des hommes travaillaient d'arrache-pied à nettoyer les ravages causés par les raids et ramener la sécurité dans le quartier. Les gens faisaient de leur mieux pour réparer les dégâts faits à leurs maisons : des hommes, des femmes aussi, déjà perchés sur des échelles à clouer des bâches au-dessus de toits troués, des planches aux fenêtres cassées, à réparer des portes branlantes… Hitler leur avait donné à tous une sacrée raclée dans la nuit, mais ils ne baissaient pas les bras. Comme l'avait dit Dan la veille, pas question de laisser ces enflures gagner !

Enfin, ils tournèrent au croisement et s'engagèrent dans Grove Avenue. Ce qu'ils virent les arrêta net. La rue était quasi déserte, mais les dégâts qu'elle avait subis étaient énormes. À mi-chemin, un immense gouffre béait entre les maisons. Deux d'entre elles avaient disparu. Elles n'avaient pas été simplement brûlées ou endommagées, mais pulvérisées sous l'impact direct de bombes hautement explosives. Les maisons de chaque côté penchaient tels des ivrognes vers le vide entre elles, leurs murs, noircis par des feux désormais éteints, bâillant aux quatre vents, révélant les pièces à l'intérieur. Dan et Naomi restèrent pétrifiés, les yeux fixés sur le spectacle.

— C'est laquelle, leur maison ? souffla Naomi.

— Le numéro 34, non ? répondit Dan.

— Laquelle est le 34 ?

— Elle est beaucoup plus loin, je crois. Viens, allons jeter un œil.

Il prit la main de Naomi et l'entraîna vers le champ de ruines qu'était devenue la rue.

— La route est fermée, m'sieur dame. C'est trop dangereux, les avertit une voix.

Un homme en uniforme ARP surgit d'une des maisons et s'avança vers eux.

— Mais on cherche notre fille, dit Naomi, la voix éraillée. Elle dormait ici la nuit dernière.

— Elle doit être à l'abri de Madison Road, suggéra l'homme.

Il indiqua la direction d'où ils venaient.

— La prochaine à gauche. Le poste de garde est là-bas. Demandez au gars de service.

— Où est le numéro 34 ? demanda Naomi. Elle logeait au numéro 34.

L'expression du garde changea.

— Trente-quatre, vous dites ?

— Oui, confirma Dan.

Ses joues pâlirent, car il lisait déjà la réponse sur le visage de l'homme. Il regarda de nouveau le vide où deux maisons auraient dû se tenir. Il ne restait rien ni de l'une ni de l'autre. Le garde suivit son regard.

— Désolé, mon vieux. Il n'y a aucun survivant. Toute la famille a disparu.

— Disparu ?

Naomi n'avait pas encore saisi l'implication de ce qu'on lui disait.

— Disparu où ?

— Impact direct. Il ne reste rien d'eux. Pas de survivants.

Naomi fut prise de vertige, et Dan serra les bras autour d'elle juste au moment où elle s'affaissait vers lui, évanouie. Ensemble, les deux hommes parvinrent à la transporter vers la maison dont était sorti le garde.

— C'est chez moi, expliqua-t-il en poussant la porte d'entrée. Doris ! On a une femme inconsciente, ici !

Sa femme surgit de la cuisine et ouvrit la porte de son salon.

— Ici, les enjoignit-elle. Déposez cette pauvre femme ici.

Les deux hommes allongèrent Naomi sur un canapé, et Doris apporta une couverture qu'elle étendit sur son corps prostré.

— Que s'est-il passé, Joe ? demanda-t-elle à son mari.

— Elle pense que sa fille passait la nuit au numéro 34.

— Mon Dieu, souffla la femme. C'était la maison des Lang…

— Celle-là même, murmura Dan. Elle était chez son amie Hilda quand la sirène s'est déclenchée. On pensait qu'elle était restée chez eux dans leur abri. Ça ne nous a pas surpris de ne pas la voir rentrer après le premier raid. Ça aurait été stupide de sortir dans les rues à la nuit tombée. On s'est dit qu'elle était restée là-bas par sécurité.

— C'est sans doute ce qu'elle a fait, répondit Joe. La maison des Lang a

été emportée dans le second raid.

— Mais n'étaient-ils pas dans l'abri ? demanda Dan. Pourquoi n'y étaient-ils pas ? Ils devaient bien s'y être réfugiés…

— Non, aucune trace de qui que ce soit dans l'abri, ou ce qu'il en reste. C'est ce qu'on a vérifié en premier.

— Ils en avaient donc bien un ?

— Oh oui ! La plupart des maisons dans cette rue en ont un. Mais tout le monde ne l'utilise pas.

— C'est insensé ! explosa Dan.

— Je suis bien d'accord, mon vieux. Mais que voulez-vous, je ne peux pas les y forcer.

— Êtes-vous sûr qu'ils étaient vraiment dans la maison ? Peut-être qu'ils se sont réfugiés ailleurs. Vous avez parlé d'un abri dans Madison Road ? Peut-être qu'ils sont allés là-bas en pensant y être plus en sécurité.

Il lança un regard à Naomi qui, grâce aux soins de Doris, revenait peu à peu à elle.

— C'était un impact direct, chuchota-t-il. Et il y avait… des corps. D'adultes et d'enfants, sûr et certain. Désolé, mon vieux.

Plus tard, avec l'aide de Joe, Dan ramena Naomi à la maison. Soutenue de chaque côté par les deux hommes, elle marcha jusqu'à Kemble Street à travers les rues croulantes.

— Nous ne sommes pas sûrs qu'elle ait été dans cette maison, argua Naomi une fois rentrée. Peut-être qu'elle était sur le chemin du retour et qu'elle s'est réfugiée dans l'un des abris publics.

— C'est peu probable, répondit Dan avec circonspection. Si c'est ce qu'elle avait fait, ma chérie, elle serait déjà revenue.

Pendant que Doris servait à Naomi un thé chaud, Dan était retourné dans la rue avec Joe. Ensemble, ils s'étaient approchés du cratère béant laissé par la bombe. Il ne restait pas grand-chose à voir.

— Vous êtes sûrs que les corps retrouvés étaient au 34 ? avait questionné Dan. Deux maisons ont été détruites, non ? Peut-être que les corps appartiennent aux voisins ?

— Je crains que non.

Joe s'était exprimé avec délicatesse.

— Ils étaient tous dans l'abri de Madison Square. Après le premier raid, ils ont décidé d'aller là-bas. Ils voulaient être avec d'autres gens. Ils sont actuellement pris en charge au centre de secours.

— Donc, leur maison était vide.

— Oui, pour autant qu'on sache.

— Et les corps étaient dans l'autre.

— Ce qu'on a retrouvé d'eux.

— Mais ont-ils été identifiés ?

— Il ne restait pas grand-chose à identifier, j'en ai peur. Le corbill… L'ambulance est venue récupérer ce qu'il y avait. Ils avaient été totalement annihilés. Désolé, mon vieux, mais je doute qu'ils continuent à chercher. Ils vont faire venir les bulldozers et tout aplatir.

— On va juste les laisser là ?

Dan était horrifié.

— Tout dépend de ce qu'il y a à faire. Après des raids comme celui-là, il faut agir vite. Penser à la santé publique et tout ça, vous voyez ?

Joe était très pragmatique, et son sang-froid aida Dan à garder le sien, pour Naomi. Ni lui ni elle n'allèrent travailler, ce jour-là. La perte de Lisa était trop douloureuse.

— Tu dis que la maison des Lang a été touchée lors du deuxième raid, selon le garde, hoqueta Naomi entre deux sanglots. Si j'étais allée là-bas chercher Lisa après le premier raid, au lieu de me cacher ici à la maison, j'aurais pu la sauver, n'est-ce pas ? Si j'y étais allée tout de suite, elle serait parmi nous, maintenant.

— Tu n'en sais rien, ma chérie, dit Dan, soucieux de la rassurer.

— Bien sûr que si ! s'écria Naomi. La maison n'a pas été bombardée avant le raid de nuit. Ce type l'a dit. Tu crois qu'ils ne sont pas descendus dans l'abri parce que Lisa refusait ? Peut-être qu'elle n'a pas voulu y aller et qu'ils sont tous restés en haut pour lui tenir compagnie. Oh ! Dan, j'aurais dû aller la chercher…

Dan ne savait comment la réconforter. Si Joe avait raison, et rien n'incitait à penser le contraire, alors, oui, si Naomi était allée chercher Lisa, peut-être serait-elle toujours en vie. Mais elle n'y était pas allée, et ni lui ni elle ne pouvait changer cela.

— Peut-être, murmura-t-il. Mais écoute, Naomi, si tu y étais allée, tu aurais pu être dans cette maison quand c'est arrivé et je vous aurais perdus tous les trois.

C'était une maigre consolation, mais la seule qu'il ait à offrir. Le bébé était sain et sauf et cela signifiait tout pour eux.

Naomi fit face en se jetant à corps perdu dans le travail. Elle briqua toute la maison, nettoya les vitres, astiqua les surfaces, se tuant à la tâche. La poussière du dehors s'était engouffrée à l'intérieur par la porte ouverte ; partout, une épaisse couche recouvrait les meubles. Elle frotta la baignoire et les toilettes, balaya le palier et l'escalier. Faire le ménage l'abrutissait, et cet abrutissement était exactement ce dont elle avait besoin. Lorsqu'elle arriva à la chambre de Lisa, elle défit le lit et changea les draps. Elle posa dessus une serviette propre, puis astiqua tous les meubles.

Ils peuvent se tromper, pensait-elle. *Ils peuvent se tromper, et Lisa est peut-être toujours dehors, quelque part. Sa chambre sera prête quand elle rentrera.* Cachée dans la taie d'oreiller, Naomi trouva la lettre de la mère de Lisa. Elle l'étala sur la commode et la regarda. Elle était incapable de lire le moindre mot, bien sûr, mais elle savait de quoi il s'agissait. La repliant avec soin, elle la laissa sur la commode, de manière à ce que ce soit la première chose que voie Lisa à son retour.

Pendant que Naomi nettoyait la maison, Dan répara la porte comme il put avant de traverser la rue pour voir ce qu'il pouvait faire pour ses voisins. Les Goldman, le couple âgé, avaient emprunté une charrette à bras, qu'ils chargeaient avec tout ce qu'ils pouvaient récupérer dans leur maison brûlée.

— On va chez la sœur de ma femme pour quelques jours, le temps de trouver autre chose, expliqua Jeremiah Goldman. Son fils va venir chercher tout ça. On va le stocker dans son garage.

Dan les aida à charger la charrette, puis les regarda s'éloigner dans la rue, suivre leur neveu vers la sécurité illusoire d'un autre logis.

Un peu plus tard ce jour-là, on frappa à la porte. Lorsque Dan ouvrit, il tomba sur Shirley Newman, de l'autre maison endommagée de la rue.

— Bonjour, Mrs Newman. On peut faire quelque chose pour vous ?

Il lança un regard par-dessus son épaule vers les ruines de sa maison. Il n'y avait pas grand-chose à faire, il le savait.

— Entrez. Naomi est dans la cuisine. On allait prendre un thé.

Mrs Newman le suivit dans la cuisine. Naomi, qui s'asseyait pour la première fois depuis qu'elle s'était mise à nettoyer la maison, se releva comme un ressort.

— Shirley ! s'exclama-t-elle. Je suis tellement désolée…

Elle ne savait que dire d'autre, et sa voisine se contenta de secouer la tête.

— Je suis en vie, dit-elle. J'étais dans l'abri.

— Qu'allez-vous faire, maintenant ? s'enquit Naomi.

Shirley haussa les épaules.

— Aucune idée. J'ai nulle part où aller, sinon au centre de secours. Mais ils ont plus vraiment de place après la nuit dernière.

— Vous n'avez qu'à rester ici cette nuit, proposa Naomi sur une impulsion. Ça ne nous dérange pas, pas vrai, Dan ?

— Non, bien sûr, répondit Dan, quoique sans grand enthousiasme.

Il suffisait d'accueillir un voisin chez soi, même une seule nuit, pour que Dieu seul sache combien de temps il allait s'installer, ou comment réussir à s'en débarrasser.

— Je dois bientôt aller à la caserne, continua-t-il. Si vous dormez ici, Mrs Newman, vous vous tiendrez compagnie, toutes les deux, pendant que je serai sorti. S'il y a un raid, descendez au cellier, et ne songez même pas à en remonter avant la fin de l'alerte. Promis ?

Elles promirent, et Dan les laissa ensemble dans la maison avec soulagement. Il s'était demandé comment quitter Naomi après ces horribles trente-six dernières heures. En chemin, il songea à leur pauvre Lisa. Elle était venue chez eux en quête de sécurité, et voilà qu'elle avait été tuée dans un raid. Le long bras d'Hitler était venu la faucher ici, à Londres, après avoir échoué chez lui en Allemagne. Une telle ironie du sort fendit le cœur de Dan. Pauvre, courageuse petite Lisa… Elle s'était retrouvée au mauvais endroit au mauvais moment. Cela ne servait à rien, mais Naomi continuerait à culpabiliser un moment, il le savait.

Ce n'est pas la faute de Naomi, pas plus que de quiconque, songeait Dan. *Mais l'en convaincre va être compliqué. Si j'avais été là, peut-être les choses auraient-elles été différentes. Peut-être serais-je allé chercher Lisa pour la ramener à la maison…*

Dan, pourtant, savait que sa place n'était pas en sûreté à la maison quand les raids battaient leur plein. Il ne culpabiliserait donc pas en ruminant ce qui aurait pu être différent. Mais il savait aussi qu'il pleurerait longtemps la petite réfugiée qu'ils avaient accueillie, l'enfant courageuse qui était devenue leur fille.

La sirène se déclencha au moment où il prenait son poste. Dès lors, il n'eut plus l'occasion de s'appesantir sur la question, ni même de penser à quoi que ce soit d'autre qu'aux feux à éteindre. La Luftwaffe était de retour, et la mobilisation générale également.

11

Harry était encore dans le West End, ce samedi après-midi-là, quand les assaillants frappèrent. Il s'était rendu à Soho Square rencontrer un homme du nom de Dave Dickett, qui faisait affaire avec le patron d'Harry, Mikey Sharp.

— Dis-lui que je prends toutes les clopes qu'il peut m'avoir, avait dit Mikey. Qu'il les apporte à l'entrepôt mardi.

Mikey était plus que disposé à récupérer une cargaison de cigarettes volée dans un camion, plus tôt dans la semaine, mais il était bien trop bath pour être aperçu en compagnie d'un voleur notoire. Que le gamin se charge des pourparlers. Personne ne prêterait attention à un gosse débraillé dans les quartiers ouest un samedi après-midi.

Harry venait de quitter le rendez-vous quand les sirènes se déclenchèrent. *Encore cette satanée Moaning Minnie*, pesta-t-il en levant les yeux. Le ciel était bleu et limpide, le soleil chauffait encore. Mais déjà, il percevait le bruit des mitrailleuses antiaériennes et le grondement croissant de centaines d'avions. Bientôt, ils furent là, essaim de sauterelles en formation noircissant le ciel de leur nombre.

— Dégage de là, gamin ! lui cria un garde qui s'empressait d'évacuer son secteur. File dans un abri !

Il lui indiqua la place d'où il venait. Harry ne se le fit pas répéter. Il retourna en courant à Soho Square, jouant des coudes à travers la foule qui grossissait dans les rues, jaillissant des magasins, pubs et autres clubs pour se frayer un chemin vers l'abri. L'espace souterrain fut rapidement bondé. Les gens poussaient et se bousculaient, en quête d'un endroit où s'asseoir.

Pas étonnant que Lisa déteste descendre dans ces endroits, pensa Harry en forçant le passage vers une place contre le mur. Il espérait qu'elle se soit mise à l'abri quelque part. Peut-être même était-elle déjà chez Hilda, en sécurité dans leur abri. Un brouhaha régnait à l'intérieur de l'abri sans

toutefois parvenir à couvrir le tonnerre du raid à l'extérieur. Quelqu'un se mit à chanter. D'autres personnes se joignirent à lui et, pendant un temps, un esprit de camaraderie les rapprocha. Ils étaient tous dans le même bateau ; ensemble, ils en verraient le bout. Mais quand sonna enfin la fin de l'alerte, quelque deux heures plus tard, la bousculade pour échapper à l'écrasement et à l'odeur fétide de l'abri et retrouver l'air frais fut presque aussi violente que l'avait été celle pour se mettre à couvert. Toute camaraderie oubliée, ils se déversèrent en troupeau sur la place.

Dehors, Harry regarda autour de lui. Il nota peu de dégâts dans les environs immédiats, mais l'air était saturé de fumée et le ciel flamboyait d'un éclat orangé. Partout, des gens soulagés se félicitaient d'avoir survécu au raid. Beaucoup regagnaient les bâtiments qu'ils avaient quittés, d'autres filaient s'informer du sort de leurs maisons dans d'autres quartiers. Harry se mit en route pour le foyer. Cela faisait une trotte, mais aucun bus ne semblait rouler et il répugnait à pendre le Tube, même s'il en trouvait un qui fonctionne. Il avait eu sa dose de confinement souterrain.

Il arrivait au foyer quand retentit la seconde alerte. Certains des quartiers qu'il avait traversés avaient subi des dommages considérables et il eut une autre pensée pour Lisa, seule dans son bus. *Elle va bien*, se persuada-t-il. *Elle aura trouvé un abri quelque part et doit être en chemin vers chez elle, maintenant. Je ferai un saut à l'école lundi, histoire de voir comment elle va.*

Le directeur du foyer pressait ses pensionnaires vers l'abri le plus proche, et Harry, pris dans la masse, dut y passer le reste de la nuit avec les autres garçons qui vivaient là. Ils étaient tous entassés comme des sardines.

Le lendemain, il entreprit d'aller faire son rapport à Mikey Sharp sur sa rencontre avec Dave Dickett. En route vers Petticoat Lane, il fut choqué par l'ampleur des dégâts qu'il constata. Des immeubles détruits ou brûlés, des incendies encore actifs… L'East End avait été sévèrement bombardé, car les assaillants visaient les docks, les entrepôts et n'importe quel bateau dans le port de Londres. À demi écrasé dans l'abri proche du foyer, il s'était dit « plus jamais ». Tant pis s'il devait affronter les bombes, il prendrait le risque de rester à la surface. Mais maintenant qu'il découvrait leurs ravages dans les rues à travers lesquelles il filait, il n'en était plus si sûr.

Harry trouva son patron avec deux de ses hommes de main dans l'arrière-salle du Black Bull, à deux pas de Middlesex Street. Il attendit nerveusement que Mikey le remarque. Quand les deux autres hommes quittèrent la pièce, Mikey s'intéressa enfin à lui.

— Alors, gamin, Dickett était au rendez-vous ?

—Oh oui, Mr Sharp! répondit Harry. Il vient mardi, comme vous avez dit, avec…

— … la marchandise, intervint Mikey.

— Voilà. Et il dit qu'il a peut-être autre chose que vous aimeriez voir.

Mikey arqua un sourcil.

— Tiens donc ? Comme quoi ?

Harry vérifia autour de lui que personne n'entendait et continua :

— Du whisky. Quelques caisses qu'il a « lib… libérées » ou quelque chose comme ça.

— Je vois. Et qu'est-ce qu'il compte en faire ?

— Je lui ai dit de les apporter mardi, dit Harry.

— Ah oui ?

Un sourire fugace passa sur les lèvres de Mikey.

— T'es un petit malin, toi.

Il sortit un rouleau de billets de sa poche et en tira un d'une livre.

— Tiens, dit-il en le tendant à Harry. Fiche le camp, maintenant. Sois à l'entrepôt mardi. J'aurai besoin de toi pour décharger.

Ce soir-là, la Luftwaffe revint bombarder les docks et leurs environs. Guidés par certains feux toujours en train de brûler, les assaillants semblaient arriver de toutes les directions. Mais cette fois, tout ne se passa pas comme ils l'escomptaient et ils furent moins nombreux que la veille à passer à travers les défenses de la côte sud. Ils vinrent cependant, s'élançant contre le barrage de tirs antiaériens. Leurs bombes dégringolaient sur terre dans un sifflement aigu pour éclater en fragments mortels, anéantissant les entrepôts, les magasins, les maisons, les gens.

Les projecteurs trouaient l'obscurité de leurs puissants faisceaux, quadrillant le ciel afin d'épingler dans leurs rayons les avions maraudeurs, cibles des mitrailleuses antiaériennes au sol. Les obus explosaient dans le ciel nocturne, éclataient autour des avions ennemis dans d'aveuglants

éclairs blancs et orangés, repoussaient ces derniers. Plusieurs bombardiers furent descendus en flammes et spiralèrent vers le sol dans un hurlement de destruction avant d'exploser, toujours chargés de leur cargaison mortelle, en un véritable feu d'artifice, autant de boules de feu qui illuminaient le ciel à des kilomètres à la ronde au moment de l'impact.

Dan et son équipe couraient d'un endroit à l'autre, arrosaient les petits feux, appelaient les pompiers de profession pour les plus importants. Autour d'eux, les immeubles s'effondraient dans une pluie de briques qui s'abattaient avec fracas dans les rues en dessous. Le bruit était assourdissant et ils devaient hurler pour se faire entendre les uns des autres. Ils n'avaient aucun répit. Les bénévoles travaillaient aussi dur, aussi longtemps que les hommes dont c'était le métier. Tous savaient qu'il revenait à chacun de donner son maximum pour aider à sauver la ville.

Naomi et Shirley se tenaient recroquevillées ensemble dans le cellier du numéro 65. Des bruits leur parvenaient de chocs et d'explosions, certains distants, d'autres effroyablement proches.

— Combien de temps peuvent-ils continuer comme ça ? s'écria Naomi comme une autre détonation secouait la maison.

— Combien de temps pouvons-nous tenir ? renchérit Shirley d'une voix mal assurée. Il ne restera bientôt plus rien de Londres…

— C'est ce que veut Hitler. Dan dit qu'il essaie de nous terrifier pour qu'on demande la paix.

— Il m'a pris ma maison, mais on ne le laissera pas défiler ici, affirma Shirley avec un courage qu'elle était loin de ressentir.

— Moi, il m'a pris ma Lisa, murmura Naomi.

En disant cela, elle sentit son sang-froid d'acier lâcher et fondit en larmes.

— Racontez-moi, l'encouragea Shirley en lui prenant les mains. Dites-moi ce qui lui est arrivé.

Assise dans le cellier éclairé par la torche électrique, Naomi lui parla de Lisa. Elle évoqua d'où elle venait, leurs débuts difficiles et, enfin, ce qui lui était arrivé la nuit précédente. Shirley savait que les Federman avaient recueilli une enfant. Mais bien qu'elle eût aperçu Lisa dans le quartier, elle ne l'avait jamais vraiment connue. En entendant Naomi parler d'elle, elle regrettait de ne pas avoir fait l'effort de se montrer plus amicale.

— Vous ne savez pas si elle est morte, dit-elle quand Naomi eut fini. Vous ignorez si elle était dans cette maison quand elle a été touchée.

— Ils ont trouvé des corps, précisa Naomi.

Elle déglutit.

— Des morceaux de corps. D'adultes et d'enfants.

— Ça ne prouve toujours pas qu'il s'agisse de Lisa, persista Shirley. Vous avez dit qu'il y avait des enfants qui vivaient là-bas. Ça pourrait être eux.

— Je suis sûre que c'étaient eux aussi, dit Naomi avec amertume. Mais Lisa devait en faire partie. Où pourrait-elle être sinon ?

— Avez-vous vérifié tous les centres de secours ? Les hôpitaux ? Avez-vous parlé à tous les gardes ARP du quartier ?

— Non, soupira Naomi. C'est inutile. Elle était dans cette maison, et le garde là-bas a parlé d'un impact direct. Tout le monde a été tué, il ne restait quasi rien à retrouver.

— Eh bien, si c'était ma fille, je ferais le tour de tous les hôpitaux et centres de secours avant d'être sûre de l'avoir perdue. Si elle a été blessée ou allez savoir quoi, ils ignorent peut-être son identité.

Cette idée ralluma une lueur d'espoir en Naomi.

— Vous avez raison. C'est ce que je vais faire demain à la première heure. Oh ! Shirley, je suis si contente que vous soyez avec moi ! Hier soir, j'étais morte de peur, toute seule ici…

— Moi, j'étais à Hope Street, dit Shirley. Il y avait de quoi être terrifié aussi. Je me sens plus en sécurité chez vous.

Naomi leur servit du cacao de son thermos, qu'elles burent en écoutant la guerre faire rage à l'extérieur. C'était toujours aussi effrayant, mais, au moins, elles se tenaient compagnie l'une l'autre et pouvaient discuter.

Shirley parla de son mari, Derek, qui était dans la marine marchande.

— Le problème, c'est qu'ils sont autant une cible que les navires de guerre, sauf qu'ils n'ont pas d'armes. Il m'a écrit, la dernière fois qu'il était à Liverpool. C'était il y a dix jours. Dieu seul sait où il est, maintenant.

Naomi s'épancha sur Dan et son inquiétude de le savoir à la surface durant ces épouvantables raids. Une chose en entraînant une autre, elle se retrouva à lui confier son secret, à propos du bébé qu'elle attendait.

— Oh ! Naomi, c'est merveilleux ! s'exclama Shirley avec joie. Ça veut

dire que vous devez faire encore plus attention, désormais.

— Je sais. Mais dans quel monde cet enfant va-t-il naître ? Pauvre bout de chou, sous les bombes dès sa naissance…

— Pas si vous quittez Londres. C'est ce que je ferais, si j'avais un bébé en route. Il ne faudrait pas qu'il se fasse tuer avant même d'être né, pas vrai ? Qu'en dit votre Dan ?

— Je ne sais pas. Nous n'en avons pas discuté.

— Eh bien, faites-le, l'exhorta Shirley avec son franc-parler habituel. Surtout maintenant que les raids empirent. Il faut partir à la campagne, dans un endroit dont Hitler n'a jamais entendu parler.

Lorsque sonna la fin de l'alerte, les deux femmes remontèrent au rez-de-chaussée. Comme la fois précédente, elles balayèrent la rue des yeux. Aucune activité ne suggérait qu'il y ait eu de nouvelles destructions aux alentours. L'air était chargé de fumée, et le ciel, toujours en feu, mais Kemble Street semblait avoir échappé à tout nouveau dommage.

— Venez, dit Naomi. Essayons de dormir un peu. Demain va être une journée bien remplie.

— Et votre Dan ?

— Il rentrera dès qu'il pourra. Je parie qu'il est encore débordé avec tous ces incendies.

Elle avait hâte de l'entendre franchir la porte d'entrée. Mais maintenant qu'elle avait repris le contrôle de ses émotions, plus question de se laisser aller. Elle monterait se coucher et l'attendrait là-haut.

Elle sortit des couvertures et un oreiller pour Shirley, puis après l'avoir confortablement installée sur le vieux canapé du salon, elle monta à l'étage. En passant, elle jeta un coup d'œil dans la chambre de Lisa. Elle aurait pu offrir son lit à Shirley, mais n'avait pu s'y résoudre, finalement. Tant qu'elle n'aurait pas tout essayé pour retrouver Lisa, tant qu'elle ne serait pas sûre qu'elle ne reviendrait pas, elle refusait de laisser quiconque dormir là.

Dan rentra à l'aube, le visage noirci, les yeux cernés de rouge. Il monta sans bruit à l'étage et se glissa au lit à côté de Naomi. Elle le serra dans ses bras et il sombra aussitôt dans les limbes du sommeil. À ses côtés, Naomi, l'esprit en effervescence, ruminait les événements de la journée. *Sois positive*, s'exhorta-t-elle. Shirley avait peut-être raison. Elle commença à

planifier ses recherches de la matinée. École, centres de secours, hôpitaux… Elle se rendrait partout.

Je n'irai pas au travail, décida-t-elle. *Ils peuvent se passer de moi un jour de plus. Je leur expliquerai pourquoi plus tard.*

Elle songeait également à ce que Shirley lui avait dit à propos de quitter Londres. Elle savait que de nombreuses futures mères étaient parties au moment de la déclaration de guerre, mais beaucoup étaient revenues en l'absence des bombardements attendus. À présent que le blitz tant redouté avait débuté, allaient-elles repartir ? Et elle, devait-elle en faire autant ? Mais comment s'en aller en laissant Dan affronter seul les bombardements ? Supporterait-elle de rester séparée de lui des semaines durant ? Shirley vivait bien sans son Derek, loin de chez eux en mer. Des milliers de femmes vivaient sans leurs hommes. Pourquoi ferait-elle exception ? Elle devait protéger le bébé. Son premier devoir était envers son futur enfant. Mais vivre sans Dan pendant qu'il serait exposé au blitz, pas même à l'abri dans le cellier mais dehors, dans les rues, sans protection… Son cœur se serra d'amour et d'angoisse à cette pensée.

Pour finir, elle aussi sombra dans le sommeil et fut réveillée par le bruit d'une présence dans la cuisine. L'espace d'un instant, impossible pour elle de comprendre qui c'était. Dan dormait toujours profondément à côté d'elle. Puis elle se rappela Shirley. Ce devait être elle. Se glissant hors du lit, elle enfila une robe de chambre et descendit vérifier.

— Je n'arrivais plus à dormir, expliqua Shirley. Alors, je suis venue me faire un thé.

— Pareil pour moi, dit Naomi en se servant une tasse du thé préparé par Shirley.

— Quand j'aurai fini…

Shirley souleva sa propre tasse.

— … je passerai au centre de secours, voir s'ils peuvent me trouver un endroit où vivre, même provisoire.

— Vous pouvez rester quelque temps ici, offrit Naomi. J'étais heureuse que vous soyez là hier soir pendant le raid.

— Merci, et j'accepterai si je n'ai pas d'autres choix. Mais ce serait préférable qu'ils me trouvent quelque chose de plus permanent.

À peine avait-elle fini son thé qu'elle sortit discrètement et s'en alla. Quand Dan descendit à son tour, il regarda autour de lui.

— Où est Shirley ?

— Partie. Elle reviendra peut-être plus tard. Tu sors conduire ton taxi, aujourd'hui ?

— Oui, il le faut bien, répondit Dan en mordant dans la tartine grillée qu'elle lui avait préparée. Je ne peux pas me permettre de manquer un autre jour, pas vrai ? Et toi ?

— Non, je ne vais pas au travail. Je compte passer à l'école. Un nouveau trimestre était censé démarrer aujourd'hui. Certains enfants l'auront peut-être vue.

— Naomi… commença Dan, mais elle le coupa net.

— Ne dis rien ! Je vais la chercher, Dan. Après l'école, je ferai le tour des hôpitaux, au cas où elle aurait été admise dans l'un d'eux. C'est *possible*, insista-t-elle fermement comme Dan s'apprêtait à intervenir de nouveau. Ensuite, j'irai voir les centres de secours. Peut-être qu'on l'a trouvée et qu'on s'occupe d'elle. Qui sait si elle n'est pas toujours en vie, Dan ? Elle n'était peut-être pas dans cette maison.

Dan lui adressa un sourire réticent. Il doutait qu'elle ait la moindre chance de retrouver Lisa, mais admirait sa détermination à essayer.

— D'accord, ma puce. Mais s'il te plaît, chérie, ne te fais pas de faux espoirs.

Dan quitta la maison et se rendit au pont ferroviaire sous lequel lui et plusieurs autres chauffeurs garaient leurs taxis. Il n'y était pas revenu depuis deux jours et redoutait ce qu'il allait découvrir. Si le taxi avait été détruit dans l'un des raids, hormis le salaire dérisoire de Naomi, ils n'auraient plus aucune source de revenus. Arrivé au pont, il retrouva plusieurs de ses collègues. Tous étaient soulagés de voir leurs taxis stationnés là où ils les avaient laissés, toujours intacts.

— On va galérer, aujourd'hui, pour certains trajets, dit Jim Tucker. Les dégâts sont énormes, surtout autour des docks.

— J'ai dû faire un détour et contourner Milton Road, ajouta Bert Halford. Une bombe non explosée !

— Je crois que je vais aller du côté des quartiers ouest, dit Dan. Il y a

souvent des passagers à prendre vers Whitehall.

Les chauffeurs sortirent leurs taxis de leur abri sous le pont et commencèrent leur journée. Le bombardement de la nuit était terminé. Invaincus par l'armée de l'air allemande, ils reprenaient le travail.

Naomi, après avoir débarrassé la table du petit-déjeuner, enfila son manteau et sortit de la maison. Elle avait choisi l'école comme première escale. Sur le trajet que Lisa aurait emprunté, elle chercha des yeux un quelconque enfant de sa connaissance, sans en reconnaître aucun. Parvenue aux grilles de l'école, elle regarda dans la cour. Quelques élèves arrivaient, mais nulle trace de l'essaim habituel attendant la sonnerie. *Où sont-ils tous passés ?* s'interrogea-t-elle. Elle ne tarda pas à avoir la réponse. Lorsqu'elle demanda à voir Miss Hammond, elle fut aussitôt conduite dans le bureau de la directrice.

Miss Hammond affichait une mine pâle et épuisée.

— Que puis-je faire pour vous ? s'enquit-elle avec lassitude. Il n'y a pas école, aujourd'hui. Nous les renvoyons tous chez eux. Si vous êtes venue me prévenir que Lisa ne viendrait pas, ne vous inquiétez pas. Les autres non plus. Pas aujourd'hui.

Le cœur de Naomi se serra.

— Non, murmura-t-elle. Je n'étais pas venue pour ça. Je venais vous demander si vous aviez vu Lisa. Elle a disparu depuis samedi après-midi.

Miss Hammond pâlit encore, si c'était possible.

— Lisa aussi ? souffla-t-elle. Je viens d'apprendre qu'Hilda et Peter Lang avaient été tués avec leurs parents dans la nuit de samedi.

Naomi prit une profonde inspiration.

— Nous pensons que Lisa était peut-être avec eux.

— Chez les Lang ?

— Nous l'ignorons. C'est ce que j'essaie d'éclaircir. Elle était censée être chez eux samedi, mais peut-être que…

La voix de Naomi se brisa dans un sanglot.

— Nous pensons qu'elle était peut-être sur le chemin du retour et s'est mise à l'abri quelque part.

— C'est possible, dit Miss Hammond. Avez-vous essayé de vous adresser aux hôpitaux ?

— Je comptais en faire le tour juste après.

Naomi se moucha.

— Je voulais d'abord m'informer ici… au cas où d'autres enfants l'auraient vue ou si elle avait été avec quelqu'un d'autre.

— Je vais me renseigner autour de moi, Mrs Federman. Si j'apprends quelque chose, je vous promets que vous serez la première au courant. Les cours ont été annulés pour aujourd'hui. Nous essayons d'organiser une nouvelle évacuation pour ceux qui le souhaitent. Londres n'est pas sûre, soyez certaine que cela ne fait que commencer. Nous ne pouvons pas prendre le risque de perdre d'autres enfants.

Naomi quitta l'école et entreprit de tenter sa chance dans les hôpitaux alentour. Elle savait qu'il y en avait plusieurs dans le quartier. Si Lisa avait été blessée quelque part, elle avait pu être emmenée à n'importe lequel d'entre eux. Naomi était résolue à tous les vérifier.

Dans chacun d'eux, elle se rendit d'abord au service des urgences et s'adressa à l'accueil. Les urgences étaient toujours aussi débordées, avec de nombreuses victimes du bombardement qui continuaient à affluer. Certaines seraient remises sur pied et renvoyées chez elles, d'autres, admises pour des soins plus complets. Les réceptionnistes, face à ce flot continuel de patients, ne savaient où donner de la tête. Mais chaque fois, elles prirent le temps de consulter le registre à la recherche du nom de Lisa Becker.

— Désolée, dit la femme à l'accueil du St Bartholomew Hospital. Personne de ce nom n'a été traité ici.

— Elle vient d'avoir quatorze ans, expliqua Naomi. Je me demandais si elle avait pu être amenée, vous savez… sans qu'on sache qui elle est.

— Aucune adolescente non identifiée n'a été amenée samedi, déclara la femme avec autorité. Désolée de ne pouvoir vous aider.

— Pourrais-je parler à quelqu'un qui était sur place à ce moment-là ? insista Naomi.

— Madame, assena la réceptionniste avec une soudaine brusquerie, vous n'avez pas idée du chaos que nous avons eu ici samedi soir. Ce n'est guère mieux maintenant. Si le nom de l'enfant ne figure pas dans le registre, c'est qu'elle n'a pas été traitée ici.

Elle regarda par-dessus l'épaule de Naomi et aboya :

— Suivant !

La même réponse lui fut donnée au London Hospital.

— Hélas, je crains que non. Personne de ce nom n'a été admis ici.

— Pas d'adolescente d'environ quatorze ans ? insista Naomi en désespoir de cause. Il se peut que vous n'ayez pas son nom.

— Non. La seule enfant arrivée samedi, d'abord non identifiée, s'est révélée s'appeler Smith et venir de Harrogate. Désolée. Essayez au King's College…

« Essayez au Guy's Hospital… »

« Essayez au St Thomas… »

Naomi se rendit d'un hôpital à l'autre, traversa la Tamise dans les deux sens, mais personne n'avait connaissance d'une adolescente de quatorze ans du nom de Lisa Becker. Nulle part n'avait été accueillie une patiente mineure non identifiée. Les hôpitaux subissaient partout une pression énorme, jonglant entre les patients blessés, ceux en état de choc et ceux qui étaient simplement malades et avaient besoin de soins.

Triste et exténuée, elle regagna Kemble Street en fin d'après-midi. Elle n'avait trouvé aucune trace de Lisa et commençait à se résigner à sa présence dans Grove Avenue au moment où la bombe était tombée. Résolue, cependant, à ne pas baisser les bras, elle se fit un sandwich avant de se mettre en route pour les trois centres de secours du quartier.

Le premier était situé non loin de Grove Avenue. Mrs Barber, une bénévole débordée du WVS, le Women's Voluntary Service[8], peinait à trouver un abri à tous ceux dont les maisons étaient devenues inhabitables. Non, elle n'avait pas vue d'adolescente de quatorze ans errant seule et perdue.

— Désolée, dit-elle en repoussant une mèche folle de ses yeux. J'ai une liste de toutes les personnes qui étaient là hier et aujourd'hui, avec leur provenance et l'endroit où j'ai réussi à les placer, mais il n'y a aucune Lisa Becker. Essayez le centre de Kingsland Road. Il est beaucoup plus important que celui-ci.

Ce fut pareil à Kingsland Road et Shoreditch High Street. Personne n'avait entendu parler de Lisa ou d'une adolescente non identifiée. Le cœur lourd, Naomi rentra à Kemble Street.

8. N.d.T. : Service volontaire féminin, fondé en 1938 dans le but de recruter des femmes au sein de l'ARP.

12

Son billet d'une livre dans la main, Harry fila sans demander son reste de l'arrière-salle du Black Bull. Il n'aimait pas se l'avouer, mais il avait peur de Mikey Sharp. Il préférait se persuader que c'était une chance formidable de bosser pour un homme comme lui, un homme du monde, d'expérience. Un homme qui tirait les ficelles. Le patron, quoi ! Depuis le tout premier jour, Harry travaillait comme garçon de courses pour Mikey Sharp. Il portait des messages, livrait des colis, chargeait et déchargeait des camions et des fourgons… Il faisait tout ce que Mikey lui demandait. Harry était un gamin des rues, un citadin pur et dur. Mikey reconnaissait un peu en lui l'adolescent qu'il avait été. Il était vif, intelligent, et savait se battre malgré sa petite stature. Certes, c'était un opportuniste de première, mais qui ne l'était pas ? N'était-ce pas justement cela qui avait propulsé Mikey là où il était aujourd'hui ? Au sommet de la pyramide ?

Si Harry savait se rendre très utile à Mikey, il n'oubliait jamais qu'à la seconde où il cesserait de l'être, ou commettrait la moindre erreur, Mikey n'hésiterait pas à se débarrasser de lui. De manière potentiellement définitive.

Il n'avait pas mis longtemps à se repérer dans les rues de l'est de Londres, mémorisant les ruelles et les raccourcis. Il était capable de semer quiconque était désireux de l'attraper pour le questionner sur ce qu'il trafiquait. En travaillant pour Mikey, il n'était jamais à court d'argent, mais il savait aussi qu'il marchait sur une corde raide. S'il se faisait prendre en flagrant délit, aucune cavalerie ne viendrait à sa rescousse. Mikey le désavouerait.

Il avait pris un risque en disant à ce Dickett d'apporter le whisky mardi, il le savait. Mikey aurait pu ne pas être intéressé, ou le transporter dans le même fourgon que les clopes aurait pu poser problème. Mais Mikey avait paru satisfait, jugea Harry en quittant le marché pour se diriger vers l'école de Lisa. Au lieu des dix shillings habituels par mission, il l'avait payé une

livre entière ! En passant devant un étal de bijoux de pacotille, il s'arrêta. Il se rappelait la joie de Lisa quand il lui avait offert le collier de chez Swan & Edgar juste avant Noël. Pas question bien sûr d'« emprunter » quoi que ce soit sur l'un des stands ou étals de Petticoat Lane, ne serait-ce que parce qu'il ignorait lesquels étaient tenus par Mikey. Mais avec une livre dans sa poche, Harry était tenté d'acheter quelque chose à Lisa, histoire de se faire pardonner de l'avoir laissée seule retrouver son chemin le samedi précédent. Il choisit un bracelet de perles bleues, de la même couleur que le collier à vue d'œil. Il tendit un florin sans recevoir la moindre monnaie. *Cher*, pensa-t-il. Mais Lisa le valait bien.

Lorsqu'il arriva à l'école, il s'étonna de la trouver en apparence fermée. Encore qu'il fût bientôt l'heure du déjeuner, il n'y avait aucun enfant dans la cour, ni aucun dans la rue en chemin pour rentrer manger. Il resta un moment planté devant les grilles à attendre, mais personne n'entra ni ne sortit. Où étaient-ils tous ? L'endroit semblait avoir été abandonné. Il allait partir quand il vit Miss May sortir par la porte principale. Elle portait un panier et son sac à main. Il était évident qu'elle avait fini sa journée.

Comme elle sortait dans la rue, Harry s'avança au-devant d'elle, lui bloquant le passage. Elle s'arrêta, surprise, et s'exclama :

— Harry Black, c'est bien ça ? Tu es parti à Noël. C'est à peine si je t'ai reconnu !

— L'école est fermée ? demanda Harry en guise de réponse. Le trimestre a pas repris ?

— Si, il aurait dû démarrer aujourd'hui. Mais avec tous ces bombardements, eh bien, les choses changent par ici.

— Où est tout le monde ?

— Chez lui, je suppose, dit Miss May. Désolée, jeune homme, je n'ai pas le droit de discuter des affaires de l'école avec toi. D'ailleurs, que fais-tu ici ?

— Oh ! rien. Je venais juste voir des amis encore à l'école.

— Eh bien, je suis désolée, il n'y a personne ici. Maintenant, si tu veux bien me laisser passer…

Harry s'écarta et la regarda s'éloigner dans la rue, puis entrer chez le boucher d'un pas pressé.

Je me demande si Lisa est à la maison, s'interrogea Harry, tournant ses pas vers Kemble Street. Alors qu'il atteignait le croisement où le pub gisait désormais en ruine, il regarda vers la rue et vit une femme venant de la direction opposée entrer dans une maison à mi-chemin. Était-ce la maison de Lisa ? Il semblait à Harry que oui. Il l'avait déjà vue entrer dans une maison à peu près à cette distance. Il tâta le bracelet dans sa poche et décida d'aller voir si Lisa était chez elle. Peut-être que, s'il passait plusieurs fois devant la maison, elle le verrait et sortirait ?

Il fit mine de flâner dans la rue et dépassa la maison sur le trottoir d'en face. Oui, celle dans laquelle la femme était entrée était bien le numéro 65. Il jeta un coup d'œil, mais la fenêtre du salon était encore occultée. Même si Lisa était à l'intérieur, elle serait dans l'une des pièces du fond, pas assise dans le salon dans le noir. Il venait de passer devant la maison pour la seconde fois quand la femme en ressortit en claquant la porte derrière elle. Elle s'éloigna à grands pas sans un regard vers Harry. Il attendit plusieurs minutes au cas où elle reviendrait, puis s'approcha de la porte d'entrée. Elle refusa de s'ouvrir lorsqu'il la poussa. La femme se serait sûrement contentée de fermer le loquet s'il y avait eu quelqu'un d'autre à l'intérieur. Il jeta un coup d'œil furtif de chaque côté de la rue. Personne en vue. Les deux maisons situées quasi en face avaient brûlé et étaient en piteux état, aussi prit-il le risque. Il se pencha, poussa le clapet de la boîte aux lettres et regarda à l'intérieur. Il ne voyait pas grand-chose, seulement le coin de l'escalier et un couloir menant à l'arrière de la maison.

Il tapa à la porte. N'obtenant aucune réponse, il cria par la fente de la boîte aux lettres :

— Lisa ! Lisa ? C'est moi, Harry. Tu es là, Lisa ? J'ai quelque chose pour toi.

La maison resta silencieuse. Visiblement, elle était vide.

Où est-elle passée ? se demanda Harry. Maintenant qu'il lui avait acheté un cadeau, il tenait à le lui offrir. Puis l'évidence le frappa. *Chez Hilda ! C'est là qu'elle doit être : chez Hilda.*

Il décida de s'y rendre et attendre qu'elle sorte, puis ils marcheraient ensemble jusqu'à Kemble Street. Il ne frapperait pas à la porte, pas du tout.

Il se contenterait de l'attendre, comme il le faisait parfois à la sortie de l'école.

Il rebroussa chemin par où il était arrivé. Il savait où Hilda vivait. Il avait suivi les filles depuis l'école, une fois, juste pour savoir. Il se dirigeait donc vers Grove Avenue, résolu à voir Lisa avant de rentrer au foyer.

Comme Dan et Naomi avant lui, il tourna au coin dans Grove Avenue et se figea. Un gouffre béant se trouvait là où deux maisons avaient été complètement détruites. L'une d'elles, il en était sûr, était celle d'Hilda. Il fixa les deux maisons bancales de chaque côté du trou, toutes les deux instables, toutes les deux ouvertes aux éléments. La porte de l'une, d'un audacieux bleu roi, attirait l'œil. Il se souvenait de cette porte, il en avait admiré la couleur. C'était celle de la maison voisine de chez Hilda.

Ils ont été bombardés, réalisa-t-il dans un sursaut. *Alors où sont-ils allés ?*

Au même instant, la porte de la maison derrière lui s'ouvrit sur un homme en uniforme de l'ARP.

— Je peux t'aider ? demanda-t-il. Je suis le garde d'ici. Tu cherches quelqu'un ?

— Je… Je suis ami des Lang, dit Harry d'une voix mal assurée. C'est leur maison ? Celle bombardée ? Ils vont bien ? Où sont-ils allés ?

— Un ami des Lang ?

Le garde le détailla de la tête aux pieds. Il n'avait pas l'air du genre de garçon à être ami avec la famille Lang.

— J'étais à l'école avec Hilda, ajouta Harry, percevant la réticence de l'homme à le renseigner. Je venais voir comment elle allait…

— Je vois.

L'attitude du garde s'adoucit légèrement.

— Eh bien, je suis désolé, mais ils ont reçu un impact direct. Il n'y a aucun survivant.

Harry le fixa, incrédule.

— Vous voulez dire qu'ils sont morts ?

— Hélas, mon garçon, dit le garde. La famille au complet, ainsi qu'une amie. Peut-être la connaissais-tu également : Lisa quelque chose ?

Harry sentit le monde vaciller autour de lui.

— Lisa ? souffla-t-il. Lisa ?

— Je le crains. Désolé de te l'apprendre comme ça, si brusquement. Ses pauvres parents étaient là, hier ; ils la cherchaient. Ça m'a fendu le cœur de devoir leur annoncer la nouvelle. Elle avait passé la journée chez les Lang et était dans la maison quand il y a eu le raid.

— Ils ont… Vous avez trouvé des corps ? Le corps de Lisa ?

— Il ne restait plus grand-chose, répondit le garde, la mine grave. Ils ont emporté ce qu'ils ont trouvé, hier à la première heure. Le bulldozer devrait arriver d'un jour à l'autre. Il faut démolir les deux autres maisons. Elles ne sont pas sûres non plus.

Il dévisagea attentivement Harry, qui était devenu pâle comme la mort.

— Ça va, petit ?

Harry déglutit tant bien que mal.

— Ça ira mieux bientôt. Le choc, vous savez ?

Avec un dernier regard vers le site bombardé, il tourna les talons et s'éloigna.

Sitôt hors de vue du garde, toujours aussi curieux, Harry se mit à courir. Il courut jusqu'au parc, jusqu'au banc où lui et Lisa avaient l'habitude de se retrouver. Il faisait bon, le soleil brillait. Le parc ressemblait à ce qu'il avait toujours été, en dehors de l'artillerie entourée de sacs de sable tout au fond. Les arbres avaient revêtu leur parure d'automne, jaune, orange et or. Les canards cancanaient dans la mare. Les enfants jouaient sur les balançoires et glissaient sur le toboggan sous la surveillance de leurs mères. *Comment la vie peut-elle continuer comme si de rien n'était ?* pensa Harry avec rage. *Comment le monde peut-il simplement continuer de tourner comme si rien ne s'était passé ?*

Il se rappelait le jour où le Duke avait été bombardé, où l'amie de Lisa, Mary, était morte. Qu'avait-il dit, alors ? Quelque chose comme « Elle est pas la première et elle sera pas la dernière ». Lisa l'avait accusé d'être insensible, et c'est vrai qu'il s'en fichait. Mais il lui avait promis qu'avec elle, c'était différent. Il avait tenté le diable, prédit que beaucoup d'autres mourraient. Mais pas Lisa… Pas la courageuse Lisa de Hanau !

Son être se glaça à la pensée de la façon dont il l'avait mise dans le bus et laissée rentrer toute seule. S'il l'avait accompagnée, elle ne serait peut-être pas allée chez Hilda ; elle serait sûrement restée avec lui jusqu'à ce qu'il

soit l'heure. Non, le raid avait commencé trop tôt. Mais s'il était resté avec elle, il l'aurait emmenée dans un abri quelque part. Il l'aurait protégée… Sauf qu'il n'aurait pas pu rester avec elle. Il devait rencontrer ce type, ce Dickett, pour le compte de Mikey. Il savait qu'il n'aurait jamais osé retourner le voir en disant : « Désolé, j'ai raté le rendez-vous, je devais raccompagner une fille. » Raccompagner une fille ! Ça laissait entendre qu'elle était sa petite amie, ce qui était encore pire. Non, sous aucun prétexte il n'aurait pu manquer la rencontre avec Dickett. Les affaires de Mikey passaient avant tout, ou il risquait les ennuis.

Il demeura assis dans le parc à ressasser ce qu'il aurait pu faire ou non. Puis il se rappela soudain ce que le garde avait dit à propos du peu qu'il restait. Et si Lisa n'était pas allée chez Hilda ? Après tout, lui, Harry, savait qu'elle n'y avait pas passé toute la journée comme elle était censée l'avoir fait. Et si elle n'y était pas allée du tout ? Une étincelle d'espoir jaillit en lui, l'espace d'une seconde, aussitôt douchée par un bon sens imparable. Si elle n'était pas chez Hilda, où était-elle allée ?

Mais en y réfléchissant davantage, il comprit qu'il devait prévenir les parents adoptifs de Lisa qu'elle avait passé la majeure partie de la journée avec lui et n'était peut-être pas chez les Lang quand leur maison avait été touchée. Eux sauraient où elle pouvait être allée. Sa décision prise, il bondit sur ses pieds et se mit en route pour Kemble Street par peur de changer d'avis s'il retournait tout cela plus longtemps dans sa tête.

Le crépuscule s'installait doucement quand il approcha de la maison. Aucune lumière ne filtrait, mais il attribua cela aux mesures de black-out, gardant espoir qu'ils soient chez eux. Il marcha droit vers la porte d'entrée et tendit l'oreille. Le son de la TSF lui parvenait de l'intérieur. Prenant son courage à deux mains, il frappa bruyamment.

La TSF se tut et une voix de femme lança :

— Qui est-ce ?

Harry prit une grande inspiration.

— Harry Black, répondit-il. Un ami de Lisa.

Aussitôt, la porte s'ouvrit tout grand, et l'ombre d'une femme se détacha de l'obscurité plus profonde régnant à l'intérieur.

— Entre, vite, le pressa-t-elle. Tu sais où elle est ? Est-elle avec toi ? Oh !

Dieu merci, Dieu merci !

Harry entra dans la maison. À peine la porte était-elle refermée que la femme fit de la lumière.

— Qui as-tu dit que tu étais, déjà ? Oh ! entre. Viens à la cuisine et dis-moi où elle est.

Harry la suivit à la cuisine, où un homme et une autre femme étaient assis à table.

— C'est un ami de Lisa ! s'exclama-t-elle.

L'homme bondit de sa chaise.

— Es-tu en train de dire que tu sais où est Lisa ? demanda-t-il.

Harry scruta leurs visages pleins d'espoir et secoua lentement la tête. L'homme se laissa retomber sur son siège, et la femme laissa échapper un cri de détresse. L'autre femme lui prit la main et la ramena vers le fauteuil, où elle était assise auparavant.

— Qui es-tu ? demanda l'homme.

— Mr Federman, Mrs Federman…

Harry les regarda comme ils hochaient la tête.

— Je sais pas où est Lisa, je regrette.

— Tu as dit que tu étais un ami, dit Dan.

— Je l'étais… suis. De Hanau, comme Lisa. Même train. Je la connais de l'école. Lisa était pourchassée par des nazis…

— Des nazis ? Ici, en Angleterre ?

— Des garçons fascistes, clarifia Harry. Ils la frappent parce qu'elle est allemande. La prof voit pas, mais moi, si.

— Alors, que s'est-il passé ?

— Vous voyez que je suis juif. Les Jeunesses hitlériennes aussi ; alors, j'ai appris à me battre. Ces nazis… J'attrape le chef et le tabasse. Je menace de lui casser le bras, mais Lisa dit « Non ! » Je dis que, s'ils la touchent ou l'insultent encore, je reviens et leur casse vraiment le bras, cette fois. Ils s'enfuient tous.

— Et ça a marché ?

— Oui, ça a marché. Depuis, Lisa et moi, on est amis.

— Mais nous ne savons rien de toi. Pourquoi ne nous a-t-elle pas parlé de toi ?

Harry haussa les épaules.

— Je sais pas. C'était son secret.

— Alors, dis-moi, pourquoi es-tu venu ? demanda Dan, qui hésitait encore à croire tout ce que ce garçon racontait.

— Parce que Lisa, pas chez Hilda samedi. À l'ouest avec moi.

— Comment ça, à l'ouest ? Où ça ?

— Dans West End.

— Pour quelle raison ? Non, oublie ça. Où est-elle, maintenant ?

— Je sais pas. Elle a quitté West End en bus pour rentrer. Aujourd'hui, j'apprends que la maison d'Hilda a été bombardée. Tout le monde est mort. Mais peut-être que Lisa était pas chez Hilda. Peut-être qu'elle était encore dans le bus quand les bombardiers sont arrivés.

— Allait-elle chez Hilda quand elle t'a quitté ? questionna Naomi, qui intervenait pour la première fois depuis qu'Harry avait commencé son histoire.

— Elle a dit que oui. Elle voulait pas vous mentir. Elle vous avait dit qu'elle allait chez Hilda, alors, elle devait y aller, mais pas toute la journée. Peut-être qu'elle y était pas pendant le raid.

Harry devenait de plus en plus véhément.

— Elle était sûrement encore dans le bus !

— Je crains que non, dit Dan. La maison n'a été bombardée que lors du second raid. Elle a dû y aller comme prévu. Elle n'est pas venue ici. Nous pensons qu'elle est restée là-bas…

Sa voix chevrota.

— … pour être en sécurité.

Les épaules d'Harry s'affaissèrent. Il était si convaincu que Lisa avait dû se trouver ailleurs…

— Elle est peut-être blessée quelque part ? suggéra-t-il.

Mais Naomi secoua la tête.

— J'ai fait le tour de tous les hôpitaux. Personne n'a entendu parler d'elle. Elle n'est dans aucun d'eux.

L'espace d'un moment, le silence s'installa. Un silence soudain déchiré par le hurlement de la sirène antiaérienne.

Dan se leva.

— Je ferais mieux d'y aller. Vous, descendez tous dans le cellier.

Les deux femmes se levèrent lentement, mais Harry regarda Dan.

— Pas à l'abri ? demanda-t-il.

— Non, j'éteins les feux, expliqua Dan en enfilant son manteau.

— Je viens, dit Harry. Éteindre les feux.

Dan le scruta avec attention.

— Très bien, viens, lâcha-t-il. On a toujours besoin de messagers.

Il enlaça Naomi et l'embrassa avec force avant de la mettre en garde :

— Au cellier jusqu'à la fin de l'alerte, d'accord ?

Shirley et Naomi le lui promirent, et Dan et Harry sortirent ensemble de la maison affronter les hostilités de la nuit.

13

— Elle semble avoir perdu la mémoire, docteur, expliquait l'infirmière-chef Miller alors qu'elle et le Dr Greaves évoquaient le cas de l'enfant dans le lit du coin. Son nom de famille est Smith, ça, nous le savons, et le mot transmis par les urgences indique qu'elle vient de Harrogate, mais j'ignore d'où vient cette information. Elle a été amenée en ambulance samedi après le premier raid. Ce sont les renseignements que nous a donnés le chauffeur.

— Comment va-t-elle depuis qu'elle a définitivement repris connaissance ? demanda le Dr Greaves.

— Physiquement, mieux. Sa tête et son bras guérissent bien, mais elle n'a aucun souvenir. Elle ne se rappelle pas son nom, ni quoi que ce soit d'autre, pour autant que je sache. Elle parle anglais, mais je suis certaine que ce n'est pas sa langue maternelle. Parfois, elle se met à parler en allemand.

Elle lança un regard vers le lit du coin, caché derrière un rideau tiré.

— C'est pour ça qu'on l'a mise là-bas. Ça contrarie les autres patients quand elle se met à parler allemand. Elle est très introvertie, continua-t-elle. Elle ne fait que répéter : « Je ne connais pas mon nom. » Je suis très inquiète à son sujet.

— Je vois, dit le médecin. Bon, allons la réexaminer.

Arrivé à son chevet, il lança d'un ton enjoué :

— Bonjour, jeune fille ! Comment allons-nous, aujourd'hui ?

L'adolescente leva la tête. Elle était pâle ; ses yeux paraissaient immenses dans son visage aux traits tirés.

— Je ne connais pas mon nom, murmura-t-elle.

— C'est ce que j'ai cru comprendre. Le problème est que tu as reçu un vilain choc à la tête. Pour l'instant, ta mémoire ne fonctionne pas. Ça arrive souvent après ce genre de blessure. Il n'y a pas à s'inquiéter. Tout te reviendra bientôt, tu verras.

— Mais je ne sais pas qui je suis, insista l'adolescente. Je n'ai pas de nom.

— Nous connaissons une partie de ton identité, intervint l'infirmière Miller en souriant. Ton nom de famille est Smith.

Sur une inspiration soudaine, elle ajouta :

— Tiens, ça te dirait d'emprunter mon prénom en attendant ? Je m'appelle Charlotte. Que dirais-tu d'être Charlotte jusqu'à ce que ton vrai prénom te revienne ? Ça te plairait ?

La jeune fille semblait dubitative, mais acquiesça d'un hochement de tête.

— Oui, s'il vous plaît, répondit-elle.

— Tu seras donc Charlotte, conclut l'infirmière avec un sourire. Eh bien, Charlotte, je reviens te voir dans une minute ou deux.

— Bonne idée, commenta le Dr Greaves lorsqu'ils se furent éloignés. Ça vous permet de l'appeler par un prénom tout en lui fournissant un semblant d'identité réelle. Elle ne tardera sûrement pas à se rappeler qui elle est. C'est le moyen qu'a trouvé son cerveau pour surmonter le traumatisme qu'elle a subi… L'effacer jusqu'à être en état d'y faire face.

Il lança un regard vers le lit au coin entouré de son rideau.

— Maintenant, le problème est : que faire d'elle ? Elle ne peut guère rester ici plus longtemps. Physiquement, elle est remise de sa commotion, sa blessure à la tête guérit bien et son bras est plâtré, en voie de guérison lui aussi. Saviez-vous que St Thomas avait été bombardé, hier soir ?

L'infirmière secoua la tête. Elle n'avait pas eu vent de cette nouvelle.

— Vous voyez, le moindre lit est d'autant plus précieux. Elle en occupe un dont nous avons besoin pour quelqu'un d'autre.

— Bien sûr…

L'infirmière Miller semblait soucieuse.

— Je comprends très bien, mais on ne peut pas simplement la laisser sortir sans lui trouver un endroit où aller en attendant que sa famille puisse être localisée.

— Vous devriez en parler à l'aidante sociale, conseilla le médecin. C'est elle qui s'occupe de ces situations. Bien, qui est le suivant ?

L'infirmière Miller consulta donc Mrs Barnett, l'aidante sociale de l'hôpital, plus tard dans la journée.

— Le docteur Greaves dit que l'adolescente de mon unité connue sous le nom de Charlotte Smith doit sortir le plus rapidement possible. Le problème

est que nous ne savons pas vraiment qui elle est. Une certaine Smith, de Harrogate.

— Il doit y avoir des centaines de Smith à Harrogate, pointa Mrs Barnett d'un ton las.

C'était une femme dans la cinquantaine, mais qui paraissait plus âgée. Sa charge de travail habituelle avait été multipliée par cent depuis le début de la guerre. Comme tant d'autres sollicités à l'extrême, elle était exténuée.

— Ça ne va pas être simple de retrouver sa famille, mais on peut toujours essayer.

— Je me demandais… Je me disais qu'elle pouvait être à demi allemande ? précisa l'infirmière avec prudence. Peut-être du côté de sa mère, puisque son nom de famille est Smith.

L'intervenante sociale parut surprise.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— Eh bien, répondit l'infirmière, il est certain qu'elle parle allemand autant qu'anglais. Lorsqu'elle était encore désorientée et marmonnait toute seule, elle le faisait presque toujours en allemand. Mais si on s'adresse à elle en anglais, elle répond en anglais. Elle a un certain accent, mais c'est peut-être parce qu'elle vient du Nord. Je n'y connais rien en accents.

— Je vois, dit Mrs Barnett. Eh bien, voilà qui pourrait aider à remonter la piste de sa famille. Si on parvient à contacter les autorités de Harrogate, ils trouveront peut-être une famille Smith avec une mère allemande.

Elle poussa un soupir.

— Le problème, c'est que c'est la pagaille partout. Ça va prendre du temps.

— Oui, je m'en doute, soupira l'infirmière Miller. Alors, que pouvez-vous faire pour elle en attendant ?

— Lui trouver une place dans un foyer pour enfants. Mais ça ne va pas être facile. Le nombre d'enfants à placer augmente. Et sous quel nom vais-je l'inscrire sur la liste ? Je me le demande.

— Dans le service, elle est connue comme Charlotte Smith, lui rappela l'infirmière Miller.

— Soit, dit Mrs Barnett. Ça fera l'affaire pour l'instant.

Elle referma le cahier dans lequel elle avait consigné toutes les

informations à leur disposition et se leva.

— Je vais voir ce que je peux faire.

Elle revint le lendemain et prit l'infirmière Miller à part.

— J'ai trouvé un endroit prêt à la prendre. Ça s'appelle St Michael. C'est un foyer d'accueil pour enfants à Streatham.

— Mais c'est proche de l'aéroport de Croydon ! s'exclama l'infirmière, consternée. Sans nul doute une cible pour les bombardiers.

— Je sais bien, soupira l'aidante sociale. Ce n'est pas idéal. Mais dans l'immédiat, c'est le seul endroit que j'ai pu trouver ayant une place pour elle. Ils forment une sorte de relais. En général, ils ne gardent pas les enfants très longtemps. Ils leur offrent un toit le temps de trouver quelque chose de plus permanent, alors, il y a un roulement important. C'est pour ça qu'ils ont une place de libre. Quand peut-elle sortir ?

— Dès qu'elle a un endroit où aller.

— Dans ce cas, je viendrai la chercher cet après-midi, conclut Mrs Barnett. La place à St Michael ne restera pas libre très longtemps.

— Je vais demander au médecin de signer les papiers de sortie pendant son tour, promit l'infirmière. Il devrait passer vers l'heure du déjeuner. Vous pouvez l'emmener à partir de quinze heures.

Mrs Barnett partie, l'infirmière Miller se dirigea vers le lit dans le coin, tira une chaise et s'assit auprès de l'adolescente. Auprès de Charlotte Smith.

— Bonjour, Charlotte. Comment te sens-tu ? s'enquit-elle gentiment

— Bien, fut sa réponse évasive.

— Tant mieux, dit l'infirmière avec jovialité, car on va te laisser sortir, aujourd'hui. Le docteur Greaves dit que tu es assez rétablie pour rentrer chez toi.

— Mais je n'ai pas de chez-moi ! s'écria Charlotte dans un accès de pure panique. Je ne sais pas qui je suis et je ne sais pas où je vis !

— Je sais, ma puce, je sais.

L'infirmière parlait d'un ton apaisant.

— Mais tu ne peux pas rester ici, tu comprends ? On a besoin du lit que tu occupes pour quelqu'un d'autre. Ne t'inquiète pas, ajouta-t-elle sans laisser à Charlotte le temps de l'interrompre. On t'a trouvé un endroit où aller en attendant de retrouver ta famille.

Charlotte prit un air méfiant.

— Où ?

— Ça s'appelle St Michael, c'est un foyer pour enfants. Tu seras donc avec d'autres enfants.

— Je ne veux pas aller là-bas, gémit Charlotte.

— Je crains que tu n'aies pas le choix, répondit l'infirmière Miller avec fermeté. Tu dois aller de l'avant, et c'est là-bas qu'une place t'attend. On continue à chercher ta famille, mais comme tu viens de loin, la tâche ne va pas être facile. Mrs Barnett, l'aidante sociale, a beau faire de son mieux, ça va prendre du temps.

La mine rebelle, l'adolescente ne répondit pas.

— Et qui sait ? poursuivit l'infirmière Miller. Ta mémoire te reviendra peut-être vite. Tu t'apercevras que tu commences à te souvenir de certaines choses. Ton nom, peut-être ton adresse. Il sera alors facile de retrouver ta famille.

— J'ai essayé de me souvenir, dit Charlotte. J'ai essayé très fort.

— Je sais, ma puce, mais ça ne fonctionne pas toujours ainsi. Peut-être que ça irait mieux si tu n'essayais pas autant, justement. Laisse les informations flotter d'elle-même vers l'avant de ton cerveau.

Lorsque Mrs Barnett arriva plus tard dans l'après-midi, elle avait apporté des vêtements pour Charlotte. Les siens avaient été réduits en lambeaux dans l'explosion. Elle n'avait aucun bagage à emporter à part son masque à gaz arrivé avec elle dans l'ambulance, un collier de perles bleues et la photo de famille trouvée dans sa poche.

— Nous l'avons beaucoup regardée avec elle, confia l'infirmière Miller en la montrant à Mrs Barnett. Nous avons discuté des personnes dessus. Mais même si nous supposons qu'il s'agit de sa famille, elle ne reconnaît personne.

Elle tendit la photo à Charlotte.

— Garde-la précieusement, ma puce, c'est très important. Je suis sûre que c'est une photo de tes parents et de ton frère.

Le trajet jusqu'à Streatham se fit en taxi. En montant dans le véhicule, Charlotte eut une impression de déjà-vu. Était-elle déjà montée dans un taxi avant ? Où ? Et quand ?

St Michael était un large édifice de briques rouges de deux étages, situé à l'écart de la route. Ses montants de portail, désormais privés de leurs grilles en fer, encadraient une allée circulaire. Le taxi s'y engagea et les déposa devant la porte d'entrée. Mrs Barnett demanda au chauffeur de l'attendre, gravit la volée de marches et sonna. Quelques minutes plus tard, elles étaient à l'intérieur, accueillies par la directrice du foyer, Miss Caroline Morrison. C'était une grande femme élancée, avec des cheveux auburn formant un halo autour de sa tête. Elle avait des yeux d'un brun sombre et velouté, des yeux chaleureux qui pétillaient quand elle souriait.

— Bonjour, Charlotte, dit-elle. Bienvenue à St Michael. Je suis Miss Morrison, la directrice, ce qui veut dire que c'est moi qui dirige le foyer. Mais nous sommes tous ici pour veiller sur toi.

Mrs Barnett lui remit quelques papiers avant de rejoindre le taxi qui l'attendait. Elle avait fait son travail. Charlotte se retrouvait livrée à elle-même.

Miss Morrison la conduisit au premier étage.

— Les filles logent à cet étage, expliqua-t-elle. Les garçons, à celui du dessus.

Elle ouvrit la porte d'une petite chambre peinte dans les tons vert pâle. Il y avait une fenêtre par laquelle ruisselait le soleil de l'après-midi, illuminant et égayant la pièce. Celle-ci comportait trois lits, tous soigneusement faits et recouverts d'une courtepointe vert et blanc, avec un petit casier à côté de chacun d'eux.

— C'est ici que tu dormiras. Voilà ton lit.

Miss Morrison désigna celui du milieu.

— Tu rencontreras tes camarades de chambre, Claire et Molly, quand elles rentreront de l'école. D'ici là, il va falloir te trouver des vêtements supplémentaires. Mrs Barnett m'a dit que tu ne possédais rien d'autre que ce que tu portes. Tu peux laisser ton masque à gaz sur le lit pour l'instant. Suis-moi, je vais te faire visiter les lieux.

Charlotte suivit Miss Morrison le long du couloir.

— Les douches sont ici…

Elle désigna d'un geste une porte fermée.

— Et là, les toilettes.

Nouveau geste de la main. Après deux autres chambres vint une pièce au bout du couloir.

— Voici la chambre de Mrs Burton, dit-elle en frappant à la porte. Et voici Mrs Burton.

Mrs Burton était un petit bout de femme aux cheveux gris acier coupés court et glissés derrière les oreilles. Elle portait un uniforme bleu avec un tablier blanc et rappelait beaucoup à Charlotte l'une des infirmières de l'hôpital. Elle se tenait debout à une table et était occupée à trier du linge en différentes piles. À leur entrée, elle leva les yeux et sourit.

— Bonjour ! lança-t-elle. Qui est-ce ?

Elle savait parfaitement qui c'était. On leur avait parlé de Charlotte Smith à la réunion du matin.

— C'est une enfant qui a été récupérée dans la rue, leur avait expliqué Miss Morrison. On ne sait presque rien d'elle, si ce n'est, d'après les ambulanciers, qu'elle a été trouvée auprès d'un homme du nom de Peter Smith venant de Harrogate. Il était mort, mais paraissait la protéger de son corps. On suppose donc qu'il était son père.

— Et elle, comme s'appelle-t-elle ? avait demandé Mrs Burton.

— C'est ce qu'on ignore. L'enfant est amnésique. Elle ne se souvient de rien, ni de son nom ni de la raison pour laquelle elle était à Londres ou avec qui. Le seul autre indice dont nous disposons est que, lorsqu'elle a repris connaissance, elle parlait allemand.

— Allemand ! s'était exclamée Mrs Downs, la cuisinière.

— Oui. Il se pourrait bien qu'elle n'ait rien à voir avec ce Peter Smith de Harrogate. Nous ignorons s'il était vraiment son père. C'est peut-être une réfugiée ou l'enfant d'un mariage mixte ayant une mère allemande.

— Tout ça m'a l'air bien étrange, avait conclu Mrs Down.

— C'est effectivement une situation difficile, pour nous comme pour elle, avait convenu Miss Morrison. Ils avaient besoin de lui donner un prénom et, apparemment, l'infirmière-chef du service lui a proposé le sien, Charlotte. L'enfant semble l'avoir accepté. Elle est donc désormais connue comme Charlotte Smith.

Miss Morrison s'était tournée vers les deux membres principaux de son personnel.

— Je crois que cette pauvre enfant est dans un état de grande fragilité. Nous devrons nous montrer extrêmement prudents avec elle. Il y a également la question de son statut. La seule information solide que nous avons reçue de l'aidante sociale de l'hôpital est qu'elle est bilingue. C'est elle qui a suggéré que Charlotte puisse avoir une mère allemande, avait expliqué Miss Morrison. Mais je crois plus probable qu'elle soit une réfugiée. Cependant, nous n'en savons rien et elle nous est confiée sous le nom de Charlotte Smith. C'est donc ainsi que nous l'appellerons. Si rien de plus n'est découvert sur sa famille, elle deviendra pupille de l'État.

Ils avaient enchaîné sur la question des exercices d'évacuation que la directrice insistait pour pratiquer tous les deux ou trois jours. La population de St Michael était très fluctuante, les enfants y étaient admis et s'en allaient parfois au bout d'à peine quelques jours. Il était donc vital que tous sachent quoi faire quand les sirènes se déclenchaient et où se mettre à l'abri sans paniquer.

Face à la fillette blafarde debout derrière Miss Morrison, Mrs Burton comprenait que la directrice avait vu juste. C'était une enfant traumatisée, qui aurait besoin d'autorité, mais aussi d'affection.

— Voici Charlotte Smith, répondit Miss Morrison. Elle vient d'arriver et nous sommes venues lui chercher des vêtements.

— Bienvenue à St Michael, Charlotte. Je suis Mrs Burton, mais tout le monde m'appelle la Matrone.

Elle engloba la pièce d'un geste.

— Voici ma chambre. C'est ici que tu peux me trouver en cas de besoin. Si tu ne te sens pas bien ou si tu as besoin de moi pour quoi que ce soit… ma porte est toujours ouverte. Et, ajouta-t-elle, c'est ici qu'on garde la réserve de vêtements.

— Je te laisse entre les mains compétentes de Mrs Burton, annonça Miss Morrison à Charlotte. Elle te ramènera en bas quand vous aurez fini.

— Eh bien, voyons voir, dit la Matrone une fois que Miss Morrison eut disparu.

Elle ouvrit tout grand une large armoire et entreprit de fouiller parmi les vêtements à l'intérieur. Elle sortit un manteau d'hiver vert sombre et le plaqua contre Charlotte.

— Ça m'a l'air pas mal, dit-elle. Essaie-le et on verra.

Le manteau était effectivement de la bonne taille. Il ne fallut pas longtemps à Charlotte pour se retrouver équipée de sous-vêtements, de pyjamas, d'une jupe chaude, de deux chemisiers et d'un cardigan rouge.

— Ça devrait suffire pour l'instant, déclara Mrs Burton en lui tendant la pile de vêtements. Allons les ranger dans ta chambre et redescendons, je vais te présenter les autres. Ils ne vont plus tarder à rentrer de l'école.

Charlotte déposa ses nouveaux vêtements dans le casier à côté de son lit, puis suivit la Matrone dans un vaste salon au rez-de-chaussée.

— Voici la salle commune, annonça Mrs Burton. C'est ici que vous venez tous faire vos devoirs et vous détendre le soir. Tu vois, il y a une TSF que nous allumons après le dîner, et aussi quelques livres là-bas si tu aimes lire.

Charlotte regarda autour d'elle. La pièce était agréable, malgré son mobilier un brin miteux. Un radiateur courait le long d'un mur, et il y régnait une atmosphère chaleureuse et accueillante.

— La salle à manger est à côté, dit la Matrone. Nous mangeons tous ensemble, bien sûr, puis nous aidons Mrs Down, notre cuisinière, à faire la vaisselle.

Au même instant, il y eut un bruit de voix et de porte qu'on ouvre à la volée, et plusieurs filles firent irruption dans la pièce. Elles s'arrêtèrent net en voyant Charlotte.

— Ah ! les filles, vous êtes rentrées ! lança la Matrone. Bien. Voici Charlotte, qui vient vivre avec nous. Elle est dans ta chambre, Molly ; tu veilleras donc sur elle et feras en sorte qu'elle sache quoi faire. Le dîner sera servi dans dix minutes, suivi par un autre exercice d'évacuation. Alors, assurez-vous d'avoir vos masques à gaz avec vous.

Molly s'avança vers Charlotte.

— Salut, dit-elle. Toi aussi, tu t'es fait bombarder ?

Charlotte secoua la tête.

— Non. Enfin… je ne sais pas.

Molly ouvrit des yeux ronds.

— Comment ça, tu ne sais pas ?

— Je ne sais pas, c'est tout, répliqua Charlotte avec humeur. Je ne me souviens pas.

— C’est bon, pas la peine de t’énerver, fit Molly. Je demandais comme ça.

Dix minutes plus tard, une sonnerie retentit, et tous les enfants se dirigèrent vers la salle à manger. Deux longues tables l’occupaient, chacune comportant onze places, cinq de chaque côté et une au bout. Lorsqu’ils furent tous installés, Miss Morrison présenta Charlotte.

— Nous sommes heureux d’accueillir Charlotte, qui va vivre avec nous quelque temps. Je suis sûre que vous vous rappelez tous combien vous étiez nerveux à votre arrivée. C’est pourquoi je ne doute pas que vous lui ferez une place parmi vous. Je dois cependant vous prévenir que notre pauvre Charlotte a reçu un choc à la tête qui lui a fait perdre provisoirement la mémoire. Elle lui reviendra bientôt, mais, en attendant, rappelez-vous que Charlotte, elle, ne le peut pas !

Elle récita ensuite les grâces, et tous s’assirent dans un bourdonnement de conversations, pour un repas composé de gratin de choux-fleurs suivi d’une compote de pommes. Charlotte ne parla presque pas durant le repas. Elle avait conscience des regards en coin que lui lançaient les autres enfants, mais n’avait envie de parler à aucun d’entre eux. Elle se contenta de prendre place à côté de Molly, manger son repas, boire son lait et attendre que cela passe. Après le dîner, ils furent tous convoqués dans la salle commune pour l’exercice d’évacuation.

— Dans une minute, vous monterez dans vos chambres et vous allongerez sur vos lits, prévint Miss Morrison. Veillez à avoir vos masques à gaz à portée de la main sur votre casier.

Un grognement se fit entendre parmi certains enfants, mais elle les fit taire d’un geste péremptoire de la main.

— Je sais que vous pensez tous savoir quoi faire. Mais nous avons parmi nous une nouvelle pensionnaire qui, elle, ne sait pas. Quant à vous, les garçons, rappelez-vous de descendre dans le calme, sans bousculades. Pas comme hier soir.

— Oui, Miss, murmura-t-on avant que Miss Morrison ne poursuive.

— Bien. À présent, quand Mrs Burton sonnera l’alarme, vous vous lèverez de vos lits, enfilerez vos manteaux par-dessus vos pyjamas, prendrez vos masques à gaz et descendrez au rez-de-chaussée. Nous sortirons par la porte de la cuisine, toujours sans bousculades, et entrerons dans l’abri. Comme il

y a assez de place pour tout le monde, quand vous serez à l'intérieur, asseyez-vous simplement et attendez que nous ayons bien compté tout le monde.

L'exercice se passa comme elle l'avait expliqué, jusqu'à ce que Charlotte atteigne la porte de l'abri. Elle s'immobilisa, obligeant les autres enfants à reculer derrière elle.

— Avancez ! lança Miss Morrison de l'arrière. À l'intérieur, s'il vous plaît.

Comme Charlotte ne bougeait pas, Miss Morrison s'avança pour comprendre la cause du ralentissement. Elle trouva la jeune fille debout à l'entrée de l'abri, comme paralysée, le visage figé en un masque de frayeur. Elle lui prit gentiment la main et la tira de côté afin de permettre aux autres enfants d'entrer. Quand tout le monde fut à l'intérieur, elle s'adressa à elle :

— Il faut descendre, Charlotte. Pour être en sécurité. Regarde, il ne fait pas noir à l'intérieur.

Elle incita doucement l'enfant à franchir la porte. L'abri était éclairé à la lumière électrique. Deux ampoules pendaient du plafond, baignant l'abri d'une lueur jaunâtre. Des matelas étaient étalés sur le sol. Tous les enfants étaient assis dessus et regardaient avec impatience vers la porte.

— Décale-toi, Claire, intima Miss Morrison à la fillette la plus proche de la porte. Fais de la place à Charlotte.

Charlotte s'assit sur le matelas, mais demeura crispée, la peur visible dans chaque ligne de son corps. Claire tendit le bras et lui prit la main, et Charlotte agrippa la sienne comme si sa vie en dépendait.

La porte fut refermée derrière eux, puis Miss Morrison fit l'appel afin de s'assurer que tout le monde était bien en sécurité dans l'abri.

— L'une de nous devra faire descendre Charlotte séparément, confia Miss Morrison à Mrs Burton une fois l'exercice terminé et les enfants de retour dans la salle commune. Il y a chez elle une peur profondément enracinée qu'on ne peut pas ignorer. Je propose que vous et Mrs Down guidiez les autres comme d'habitude. Je prendrai Charlotte à part pendant qu'ils descendent et l'emmènerai. Je la placerai près de la porte.

Son plan fut mis à exécution moins de deux heures plus tard lorsque retentit la sirène. Les enfants durent quitter leurs lits et marcher dehors jusqu'à l'abri, où ils allaient passer le reste de la nuit sur les matelas,

enveloppés dans leurs manteaux, des couvertures étalées sur eux. Charlotte avait toujours peur de descendre dans l'abri, mais grâce à Miss Morrison qui l'encouragea et fit doucement pression, elle se laissa finalement persuader d'entrer, et la porte fut refermée derrière elle.

Les raids se poursuivirent, nuit après nuit, et Miss Morrison s'aperçut qu'il devenait progressivement plus facile de faire entrer Charlotte dans l'abri. Elle était toujours la première dehors quand sonnait la fin de l'alerte, mais cela n'avait pas d'importance.

Miss Morrison avait réfléchi à la question de l'identité de Charlotte. Depuis son arrivée, elle avait commencé à aller à l'école du quartier avec les autres enfants. On avait remarqué qu'elle était en retard en lecture et en écriture, mais excellente en mathématiques.

— Plus je l'observe, confia Miss Morrison à Mrs Burton, plus je suis convaincue que c'est une réfugiée. Je vais tenter une petite expérience.

La Matrone parut perplexe.

— Quel genre d'expérience ?

— Mon frère, George, parle allemand. Je me disais que, s'il lui parlait en allemand, ça réactiverait peut-être sa mémoire.

— Ça vaut sans doute la peine d'essayer, approuva Mrs Burton.

Ce soir-là, Miss Morrison téléphona à George, en permission à la maison pour une semaine, et lui expliqua la situation.

— Je me demandais si tu accepterais de venir lui parler, expliqua-t-elle. Lui parler en allemand.

— Ma foi, oui, si tu penses que ça peut l'aider, Caro. Je crains juste que mon allemand ne soit un peu rouillé.

— Mais tu sais le parler, insista sa sœur. Tu veux bien essayer ?

— D'accord, soupira George. Quand puis-je venir ?

— Ce week-end ? Ou un après-midi à son retour de l'école.

— Ma permission dure jusqu'à vendredi. Je viendrai demain après-midi.

Le lendemain, quand tous les enfants rentrèrent de l'école, George attendait dans le salon de Miss Morrison. La directrice vint chercher Charlotte dans la salle commune afin de le lui présenter. Charlotte était un peu nerveuse en entrant dans la pièce, inquiète à l'idée d'avoir fait une bêtise. Mais Miss Morrison l'invita en souriant à s'avancer.

— Pas d'inquiétude, Charlotte. Il y a simplement quelqu'un que j'aimerais que tu rencontres. Voici George. Assieds-toi et discutez, tous les deux. Je reviens dans un instant.

Charlotte posa sur l'homme un regard interrogateur.

— Bonjour, dit-elle.

George répondit, avec hésitation au début, dans un allemand correct.

— *Hallo*, Charlotte. Pourquoi ne pas t'asseoir pour qu'on bavarde un peu ?

Il désigna le fauteuil d'en face devant la cheminée. Charlotte s'y assit du bout des fesses, comme prête à s'enfuir.

— C'est mieux, dit George en souriant. Comment était l'école, aujourd'hui ?

— Ça va.

Bien qu'il se fût adressé à elle en allemand, Charlotte avait répondu en anglais.

— Tant mieux. Comprends-tu mon allemand ? Il n'est pas très bon, j'en ai peur.

— Je vous comprends, dit l'adolescente. Mais pourquoi me parlez-vous allemand ?

— Je me suis dit que parler allemand te mettrait peut-être plus à l'aise, répondit George. Nous savons que tu le parles. Tu as perdu la mémoire, n'est-ce pas ? J'ai simplement pensé que ça t'aiderait à te souvenir.

— J'ai cogné ma tête, dit Charlotte. Ils m'ont dit que j'ai été surprise dans la rue par un raid, mais je ne me souviens pas. Ils disent que c'est parce que j'ai cogné ma tête. Ils disent que ça me reviendra bientôt, mais ça ne revient pas.

Elle leva les yeux vers lui et ajouta, les lèvres tremblantes :

— Je ne sais pas qui je suis.

— Je sais, dit gentiment George. Ce doit être affreux pour toi, mais tout finira par te revenir.

Plus tard, il fit le point avec sa sœur.

— Je ne pense pas m'en être très bien sorti. Elle ne m'a pas parlé une seule fois en allemand, même s'il est clair qu'elle me comprenait.

Miss Morrison soupira.

— Ma foi, ça valait la peine d'essayer. Merci d'être venu, George.

Elle le raccompagna jusqu'à la porte d'entrée.
— Quand dois-tu partir ?
— Vendredi matin.
— Où vas-tu, cette fois ?
Son frère eut un sourire empreint de tristesse.
— Caro, tu sais bien qu'il ne faut pas me le demander.
— Vais-je te revoir avant ton départ ?
— J'en doute. Je passe voir Avril dans le Somerset avant d'y aller.
— Vraiment ? C'est adorable. Embrasse-la pour moi.
— Je n'y manquerai pas.
Il l'étreignit et elle le garda serré contre elle un moment.
— Prends soin de toi, souffla-t-elle. Où que tu ailles.
George l'embrassa sur la joue.
— Toi aussi, Caro.

14

Dan conduisit Harry à la caserne et le présenta au chef, John Anderson, qui hocha la tête.

— On n'a jamais trop de messagers, déclara-t-il. Tu suis Arthur et son équipe. Ils te renverront vers moi s'ils ont des infos à me transmettre. Compris, mon garçon ?

— Oui, OK. Je cours apporter les messages.

— Bien. Tu sais t'orienter dans les parages ?

— Oui.

— Où tu l'as ramassé ? demanda le chef à Dan.

— C'est juste un garçon qui voulait aider, répondit Dan. J'ai pensé qu'il pourrait nous être utile.

Et il fila sans donner plus d'explications. Moins d'une demi-heure plus tard, les sirènes retentissaient, et tous les pompiers ne tardèrent pas à être pleinement mobilisés. Harry commença dans l'équipe d'Arthur, mais lorsqu'il courut à la caserne avertir qu'un incendie proche des quais avait éclaté, on l'envoya faire une autre course, pousser une citerne mobile, jeter du sable, si bien que c'est à peine si Dan le revit. Comme toujours, le travail se prolongea bien après la sonnerie de fin d'alerte. Harry et Dan restèrent jusqu'à ce qu'Anderson les renvoie chez eux.

— Tu t'en es bien sorti, mon garçon, le félicita Dan en donnant une bourrade à Harry.

— Je reviendrai demain, dit Harry.

— Bien, on aura besoin de toi.

Personne ne se faisait d'illusions quant à une cessation des bombardements dans un avenir proche. C'était cette prévisibilité et cette acceptation générale de nouveaux raids à venir qui, d'une certaine façon, les rendaient plus supportables.

Harry rentra à pied avec Dan, qu'il quitterait juste avant Kemble Street

pour regagner son foyer. Après sa nuit parmi les pompiers, Harry était résolu à les accompagner lors des prochains raids. Il avait le sentiment de rendre un coup à Hitler là-bas, dans les rues, son habitat naturel. Mieux encore, il n'était pas entassé dans l'abri antiaérien avec les autres garçons, traité comme un gamin.

— Où habites-tu, mon garçon ? s'enquit Dan comme ils s'arrêtaient au croisement.

— Dans un foyer à Stoke Newington.

— C'est à des kilomètres d'ici, s'étonna Dan. Tu veux crécher à la maison ?

Ce fut au tour d'Harry d'avoir l'air surpris.

— Dormir chez vous ?

— Juste pour cette nuit.

— Oui, s'il vous plaît.

Ils arrivèrent à la maison, et Dan montra à Harry le matelas dans le cellier.

— Tu seras en sécurité, là en bas, mon garçon, dit-il en allumant une bougie. Ne mets pas le feu à la baraque, d'accord ?

Dan monta à l'étage d'un pas fourbu et se glissa dans la chambre où Naomi l'attendait, éveillée dans l'obscurité.

— J'ai mis le garçon dans le cellier pour la nuit, l'informa-t-il. Ça lui faisait trop loin pour rentrer.

— Shirley est toujours dans le salon, dit Naomi.

— Je m'en doutais, répondit Dan en se mettant péniblement au lit.

Quelques minutes plus tard, il dormait à poings fermés.

Naomi demeurait éveillée à ses côtés. Il fallait qu'elle lui parle. Shirley et elle avaient fomenté un plan, mais cela pouvait attendre le matin. Elle avait besoin que Dan soit d'humeur réceptive. Ses pensées dérivèrent vers le garçon couché dans leur cellier. Pourquoi Lisa leur avait-elle caché son existence ? Était-ce lui, se demanda-t-elle, le garçon que Mary avait vu avec Lisa, quelques mois plus tôt ? Lisa avait parlé d'un simple ami de l'école habitant dans les parages. Mais Naomi était quasi certaine, à présent, qu'il s'agissait de ce garçon débraillé qui se faisait appeler Harry.

En bas dans le cellier, le garçon débraillé ne dormait pas non plus, ses pensées tournées vers Lisa. Elle était morte, il le savait maintenant. Jamais

elle ne porterait le bracelet qu'il avait toujours dans sa poche. Plus jamais elle ne lui sourirait en le rejoignant au parc ou ne glousserait de rire lorsqu'ils arnaquaient un contrôleur de bus. Allongé là dans le noir, la bougie prudemment éteinte, Harry, pour la première fois depuis qu'il avait appris la mort de son père, sentit les larmes couler sur ses joues. Il n'avait pas pleuré pour sa mère. Elle avait renoncé et voulait mourir ; il avait accepté sa mort avec une froide résignation. Mais ce soir, dans cette cave glaciale, il pleurait. Il pleurait pour la fillette qui s'était montrée si courageuse. Il lui avait promis qu'il tenait à elle et s'apercevait que c'était le cas, plus qu'il n'aurait cru. Et il l'avait perdue.

— Je reviens ce soir, si vous voulez, proposa-t-il le lendemain matin. Combattre les feux.

— On sera contents de t'avoir parmi nous, mon garçon, répondit Dan.

Et chacun partit de son côté. Dan alla récupérer son taxi sous le pont ferroviaire pendant qu'Harry rentrait au foyer. Mais quand les sirènes retentirent ce soir-là, le garçon ne se montra pas.

À peine franchissait-il le seuil du foyer qu'Harry fut accueilli par Mr Pate, le directeur.

— Ah ! te voilà, Heinrich.

Harry le fusilla du regard. Il avait prévenu Mr Pate des mois auparavant qu'il se faisait désormais appeler Harry Black, et non plus Heinrich Schwarz. Mais c'était sous le nom d'Heinrich Schwarz qu'il avait été inscrit au foyer. Or, Mr Pate n'était pas homme à valider un quelconque changement non édicté par les autorités, avec document officiel en triple exemplaire à l'appui.

— Oui, Mr Pate, me voilà.

— Navré, mais je vais devoir te demander de rester au foyer jusqu'à nouvel ordre, annonça Mr Pate.

Harry le regarda fixement.

— Vous voulez dire que je peux pas sortir du tout ?

— Exactement, confirma le directeur, l'air soulagé.

— Pourquoi ? Pourquoi je peux pas sortir ? Et mon travail ? s'exclama Harry. Il faut que je sorte !

— Je crains que la police ne veuille te parler.

— À moi ?

Le cerveau d'Harry tournait à cent à l'heure. Que lui voulait la police ? Y avait-il un rapport avec Mikey ? L'avait-on aperçu en compagnie de ce type, Dickett ? Qu'est-ce qui avait bien pu déraper ?

— Ils t'expliqueront, lui assura Mr Pate. Ils reviennent bientôt. Va dans ta chambre, s'il te plaît, et attends-les là-bas.

Harry alla dans sa chambre comme on le lui ordonnait, sans la moindre intention d'attendre sagement la police. Il devait se rendre au Black Bull et avertir Mikey que quelque chose se tramait. Impossible de rester ici, ou même de revenir. Prestement, il rassembla ses quelques affaires, qu'il fourra dans sa petite valise apportée d'Allemagne. Quant à son argent, caché dans une fente découpée dans le fin matelas de son lit, il le glissa dans la poche de son pantalon. Il avait retenu la leçon de Hanau : ne jamais garder son argent dans sa poche de manteau. Agrippé par quelqu'un, on pouvait toujours se libérer en abandonnant le fameux manteau entre les mains de ses agresseurs pendant qu'on s'enfuyait. Cela lui était arrivé une fois, alors qu'il avait été acculé par deux garçons des Jeunesses hitlériennes. Harry s'était défendu comme un lion et échappé sans sa veste… ni l'argent dans la poche intérieure de celle-ci. Maintenant qu'il avait rassemblé toutes ses possessions, il ne lui restait plus qu'à se faufiler hors du foyer sans être vu. Mr Pate serait dans son bureau près de l'entrée, mais Harry pouvait toujours passer par la porte de service en traversant la cuisine, puis la cour, et sauter par-dessus le mur.

Sans un bruit, il ouvrit sa porte. Tout était calme. La plupart des pensionnaires du foyer étaient plus jeunes et à l'école. Il entendit la femme de ménage chantonner en récurant le sol de la cuisine. Il lui faudrait passer devant elle sans éveiller ses soupçons. Difficile avec une valise à la main. Mieux valait peut-être essayer par l'entrée principale, tout compte fait. Il s'avança prudemment dans le couloir et jeta un coup d'œil discret. Mr Pate était là, assis dans son bureau, la porte grande ouverte. Pouvait-il passer devant sans être vu ? C'est alors qu'il remarqua la chaîne. La porte d'entrée était fermée, et sa chaîne, d'habitude accrochée uniquement la nuit, était en place. Pas difficile à ouvrir… Mais impossible pour lui de simplement filer tout droit. Harry tourna les talons et s'éclipsa.

Mieux vaut passer par la porte de derrière, décida-t-il. *Après tout, comment une vieille femme de ménage m'arrêterait-elle ?*

Alors qu'il se dirigeait furtivement vers la porte de la cuisine, il entendit la sonnette de l'entrée, puis des voix. Plus le temps d'être prudent. Harry se rua dans la cuisine et, trébuchant sur le seau de la femme de ménage, s'étala de tout son long dans une flaque d'eau sale. Il se releva tant bien que mal, les doigts toujours crispés sur sa valise, et fila vers la porte de service. Elle aussi était verrouillée, mais il ne lui fallut pas plus d'une seconde pour tourner la clé et l'ouvrir à la volée. Dans sa fuite à travers la cour, il entendait les cris de la femme derrière lui et le piétinement de bottes à sa poursuite. Jetant sa valise par-dessus le mur, il sauta en l'air, cherchant à attraper le chaperon, mais il était trop haut. De nouveau, il bondit et, cette fois, parvint à s'accrocher à une pierre saillante et se hisser. Derrière lui, un policier fit irruption par la porte de service et tenta de lui attraper le pied. Harry lui donna un coup qui l'atteignit à l'œil avant de réussir à se dégager pour se laisser tomber dans la ruelle de l'autre côté. À l'atterrissage, un éclair de douleur fusa dans sa jambe ; il venait de se tordre la cheville. Avec un cri étouffé, il s'appuya contre le mur pour garder l'équilibre. Mais avant qu'il ait pu reprendre sa valise et se perdre en boitillant dans les ruelles de Londres, une main s'était refermée sur son bras.

— Où crois-tu aller comme ça ? gronda une voix.

Le policier en uniforme le dominait de toute sa hauteur, ses doigts semblables à un étau autour du bras d'Harry. Harry tenta de se libérer, mais le policier était trop fort. Quelques secondes plus tard, un second agent apparut dans la ruelle, et une paire de menottes cliqueta autour des poignets d'Harry. Ils ramassèrent sa valise et le ramenèrent, clopinant, vers l'entrée du foyer où Mr Pate attendait, l'air inquiet.

— Ah ! vous l'avez attrapé, officiers ? Tant mieux. Bon travail.

Il se tourna vers Harry.

— C'était vraiment idiot de ta part, Heinrich. Tu croyais vraiment que j'allais te laisser partir d'ici ? Tu es un étranger ennemi.

Harry ouvrit des yeux incrédules. Il n'ignorait pas que de nombreux hommes réfugiés avaient été internés après la chute de la France, alors que tout le pays paniquait, voyant des espions et des cinquièmes colonnes

partout. Mais jamais il n'avait été interrogé. Adolescent de moins de seize ans, il n'était pas considéré comme un potentiel espion envoyé par le führer. Il n'avait que quatorze ans à son arrivée à la gare de Liverpool Street et ne représentait, de toute évidence, aucune menace pour qui que ce soit.

— Étranger ennemi ? Vous plaisantez !

— Heinrich Schwarz, par ordre du gouvernement de Sa Majesté, vous serez interné en tant qu'étranger ennemi pour toute la durée des hostilités, récita l'un des policiers.

— Pas Heinrich Schwarz, plaida Harry avec désarroi, son anglais de moins en moins maîtrisé. Harry Black, messager pour les pompiers. Là-bas hier soir. Demandez aux docks.

Ce n'était pas la chose à dire. Jusque-là, le policier qui le retenait éprouvait une certaine compassion pour lui. Un gamin débraillé comme lui n'était sûrement pas un ennemi. Mais voilà qu'il disait être allé sur les docks. Dieu sait ce qu'il y manigançait ! Messager pour les pompiers… ou infiltré chargé d'entretenir les incendies, oui ! Un étranger ennemi à coup sûr !

— Désolé, mon vieux, disait l'autre agent. Quoi que tu aies fait, il va falloir nous suivre.

Il se tourna vers Mr Pate.

— Tous ses papiers sont prêts, n'est-ce pas ?

— Oui, officier.

Mr Pate se précipita dans son bureau, où il récupéra un dossier.

— Tout est en ordre. Passeport, documents d'immigration, carnet de rationnement, bulletins scolaires. Situation professionnelle…

— Que va dire mon patron si je viens pas ? intervint Harry.

Il estimait pouvoir mentionner son travail maintenant qu'il savait que la présence de la police n'avait rien à voir avec Mikey Sharp.

— Il a sa propre carte d'identité, bien sûr, continua Mr Pate comme s'il n'avait pas parlé. Tout est là, je pense.

L'un des policiers s'empara du dossier. Encadrant Harry, ils l'entraînèrent alors à l'extérieur. Tandis qu'ils le conduisaient au commissariat dans la rue voisine, les gens observaient la scène avec curiosité en se demandant ce que ce jeune garçon avait fait. Sûrement rien de bien catholique, au vu de son allure dépenaillée.

Plus tard dans l'après-midi, la nouvelle vint aux oreilles de Mikey Sharp qu'Harry Black s'était fait arrêter par la police. Mikey lâcha une bordée de jurons, se demandant ce que le gosse avait bien pu faire, et laquelle de ses affaires, si aucune, était en danger. Plus tard encore, il poussa un soupir de soulagement en apprenant d'une autre de ses sources qu'Harry avait été arrêté en tant qu'étranger ennemi. Son arrestation n'avait rien à voir avec Mikey ou une quelconque de ses affaires, aussi Harry Black s'effaça-t-il de son esprit. Il avait cessé d'exister.

Naomi avait rassemblé son courage pour parler à Dan au sujet d'elle et du bébé. La Luftwaffe avait fait une apparition chaque nuit depuis ce premier samedi fatidique. Dan était dehors dans les rues jusqu'à l'aube tout en continuant à essayer de gagner sa vie avec son taxi. En tant que bénévole, il n'était pas obligé d'y aller chaque fois que la sirène se déclenchait. Il n'était pas un pompier ou un auxiliaire rémunéré. Il y allait parce qu'il en ressentait le devoir. Mais au fil des raids, il s'inquiétait de plus en plus pour Naomi, seule dans le cellier à la maison. Shirley lui tenait compagnie, maintenant. Cependant, il savait pertinemment que, si la maison était frappée de plein fouet comme celle des Lang, Naomi pouvait être tuée sur le coup, ou enterrée vivante dans le cellier. L'un comme l'autre tournait autour du sujet qui les préoccupait, chacun répugnant à l'aborder.

— Je lui parlerai ce soir avant qu'il sorte, avait promis Naomi à Shirley.

— Il vaudrait mieux, avait répondu Shirley avec autorité. Sinon, je pars sans vous. Au revoir, tout le monde ! Il n'y a plus rien qui me retienne ici. Je ne vais pas rester pour les beaux yeux d'Hitler. Je m'éclipserai pendant que vous lui parlez, mais vous devez le faire ce soir ou je m'en vais.

C'est ainsi que, lorsqu'il rentra de sa journée derrière le volant, Dan trouva Naomi seule dans la cuisine.

— Il faut qu'on parle, assena-t-elle presque à la seconde où il franchit le seuil.

Elle redoutait cette conversation et savait que, si elle ne l'initiait pas tout de suite, elle la repousserait une fois de plus.

— En effet, approuva-t-il. Mais d'abord, un thé, d'accord ?

Naomi lui en versa une tasse, ainsi qu'une autre pour elle-même. Ils

s'assirent de chaque côté de la table à le siroter, chacun attendant le bon moment pour parler. Finalement, Naomi se lança :

— Dan, j'ai réfléchi…

— Ah oui ? À quel propos ?

— Moi et le bébé.

— Moi aussi, dit Dan.

Et c'est lui qui se jeta à l'eau :

— Je crois que tu devrais quitter Londres fissa. Ces bombardements ne sont pas près de s'arrêter. Vous ne devriez pas être en dessous, toi et le bébé.

Naomi crut pleurer de soulagement. Elle n'avait aucune envie de s'en aller. Mais s'ils étaient d'accord sur la nécessité de son départ, ce serait un immense poids en moins pour elle.

— Je ne veux pas partir, murmura-t-elle. Mais…

— Tu pars, décréta Dan. J'y pense depuis… depuis que les bombardements ont commencé.

— Mais, et toi ? Tu viens avec moi ? Le bébé voudra un père aussi, tu sais.

— Naomi, ma chérie, tu sais que je ne peux pas. Je dois faire mon devoir ici, à Londres.

— Tu as fait ton « devoir », comme tu dis, lors de la dernière guerre, répliqua Naomi avec amertume. N'est-ce pas suffisant ?

— Non, ma puce, ça ne l'est pas. Tu le sais bien.

Les craintes de Naomi se confirmaient. Dan ne quitterait pas Londres avec elle. Mais aussi difficile que cela serait pour elle, et même si elle détesterait être loin de lui, elle ne changerait pas d'avis.

— Au fond, je savais que tu dirais ça, admit-elle. Alors, j'ai un plan.

Dan, qui s'était concentré sur le premier obstacle, à savoir convaincre Naomi, n'avait pas réfléchi à l'organisation pratique. Mais Naomi avait plus d'une longueur d'avance.

— Shirley a une cousine, Maud. Elle vit dans un petit village du Suffolk. Shirley va s'installer chez elle et dit que je peux venir aussi. Il y a de la place pour deux.

Dan ouvrit des yeux ronds.

— Je vois que tout est arrangé…

— Non, s'agaça Naomi. Je n'ai pas encore dit oui, mais Shirley est

impatiente de partir. Sa maison ici est détruite, plus rien ne la retient, et sa cousine lui offre un toit.

— Et toi ?

— Shirley a expliqué à sa cousine que nous l'avions accueillie quand elle n'avait nulle part où aller. Elle veut nous rendre la pareille, à moi et au bébé.

— Tout va si vite, grommela Dan, un peu boudeur.

— C'est peut-être ce qui peut nous sauver la vie. Agir ou mourir, répliqua Naomi, en colère tout à coup.

Elle avait enfin trouvé le courage d'aborder le sujet, et, même si Dan l'avait devancée et approuvait l'idée, il ne semblait pas vraiment enthousiasmé par son plan. Maintenant que sa décision était prise, elle tenait à partir le plus tôt possible, avant que la Luftwaffe n'intervienne et qu'il ne soit trop tard.

— Bien sûr, dit Dan d'un air penaud. Tu as raison. Je suis un idiot. C'est juste que… Oui, un vrai idiot.

Naomi contourna la table et le serra dans ses bras.

— Non, mon chéri, pas du tout. Je n'ai aucune envie de te quitter, tu le sais. Mais ma priorité doit être le bébé. Si quelque chose m'arrive, il ne viendra jamais au monde. Je le sens bouger en moi, maintenant. Je sais qu'il ou elle est une vraie personne. Je dois le protéger.

— Pas seulement le bébé, lui rappela Dan en lui rendant son étreinte. Je veux que tu sois en sécurité, toi aussi. Quand pars-tu ?

— Shirley s'en va demain.

Dan eut l'impression d'avoir reçu un coup en plein cœur. Demain ! Si vite ! Mais il força un sourire sur ses lèvres.

— Dans ce cas, je crois que tu devrais partir avec elle. Je pourrais venir te voir dans, disons, une semaine, juste pour m'assurer que tu es bien installée.

Leur décision était prise. L'idée leur déplaisait à tous les deux, mais ils étaient d'accord sur le fait que c'était la meilleure chose à faire. Shirley revint à la cuisine et, autour du dîner, Dan lui demanda où vivait sa cousine Maud.

— Juste au-delà de la frontière du Suffolk, répondit-elle. Un endroit appelé

Feneton. Il y a un train direct depuis Liverpool Street. Il ne faut pas longtemps pour s'y rendre.

Alors que les sirènes se remettaient à hurler, tout était décidé. Les deux femmes partiraient pour Feneton le lendemain.

— J'essaierai d'appeler ma cousine demain pour la prévenir que nous arrivons toutes les deux.

— Elle a le téléphone ?

Dan semblait surpris.

— Oui. Ne vous inquiétez pas. Je vous donnerai le numéro et vous pourrez parler à Naomi, voir comment elle s'acclimate.

Dan attendait sur le seuil, mais aucun signe d'Harry, malgré sa promesse de revenir combattre les feux.

— Peut-être qu'il est déjà là-bas, suggéra Naomi.

Elle le serra fort dans ses bras et lui dit au revoir d'un baiser.

— J'en doute, fit Dan. Il serait passé par ici s'il venait. C'est un peu un fumiste, si tu veux mon avis.

Il revint éteindre avant de pouvoir ouvrir la porte.

— Et toi, au cellier. Je rentre dès que je peux.

Ce fut une autre nuit en pointillés, perturbée par deux alertes. Le grondement des bombardiers dans le ciel obligea Naomi et Shirley à redescendre dans le cellier.

— Si je n'avais pas déjà choisi de partir avec vous, dit Naomi, cette nuit m'y aurait décidée.

— Et moi, je serais partie sans vous, répondit Shirley en se recroquevillant d'instinct à l'explosion d'une bombe au loin. Je n'en peux plus de tout ça !

— Tout ce que je veux, c'est une nuit de sommeil complète. Je tombe de fatigue !

Sa décision prise de partir, plus tôt dans la matinée, elle s'était rendue à l'usine voir le patron.

— Je suis enceinte, lui avait-elle annoncé. On m'évacue.

Il l'avait détaillée de haut en bas comme pour jauger si elle disait la vérité. La vue de sa taille épaissie l'avait convaincu et il s'était contenté de répondre :

— Ma foi, j'imagine qu'on a plus que jamais besoin de bébés.

À son retour à la maison, elle était montée dans la chambre de Lisa et avait refermé la porte. La pièce était triste et froide. Sur une impulsion, elle avait tiré la valise de Lisa de sous le lit, ouvert les tiroirs et rangé toutes les affaires dedans. La dernière chose qu'elle y avait déposée était la lettre. Cette fois, elle s'était aperçue que la photo de la famille de Lisa manquait. *Elle devait l'avoir sur elle quand elle est morte*, avait songé Naomi. En fin de compte, ils étaient à nouveau tous réunis… Elle avait fermé la valise pour l'emporter dans le cellier.

Shirley, qui l'avait vue descendre l'escalier, s'était étonnée.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Les affaires de Lisa, avait expliqué Naomi. Je vais les entreposer dans le cellier. Ce sera plus sûr ici, si… Ce sera plus sûr.

— Pourquoi les garder ?

— Cette guerre finira bien un jour. Et alors, qui sait, la famille de Lisa viendra peut-être à sa recherche.

— N'aviez-vous pas dit qu'ils étaient morts ?

— Nous ne savons pas où ils sont, mais je sais qu'il y a un cousin en Suisse. S'ils ne viennent pas, eh bien, je lui enverrai le tout.

— Comme vous préférez, avait conclu Shirley d'un ton qui sous-entendait clairement qu'elle considérait cela comme une perte de temps. Les enfants du coin n'auraient sûrement pas dit non à ces vêtements…

Naomi n'avait pas répondu. Elle avait beau savoir que Shirley avait sans doute raison, elle avait continué à descendre et posé la valise de Lisa tout au fond du cellier, contre le mur extérieur. Pendant un temps, elle était restée debout à la contempler avant de tourner brusquement les talons et remonter à la cuisine.

Quand Dan rentra, au petit matin une fois de plus, il trouva Naomi qui l'attendait, assise dans leur lit. Il était lessivé, mais ils ne dormirent pas, allongés dans les bras l'un de l'autre à savourer chaque seconde ensemble. Tous deux prenaient conscience, tout à coup, qu'ils ignoraient quand ils seraient de nouveau réunis ainsi.

— Tu seras prudent, n'est-ce pas ? le supplia Naomi. Je sais que tu penses devoir y aller tous les soirs, que Londres a besoin de toi… Et peut-être est-ce vrai. Mais n'oublie pas que j'ai besoin de toi aussi, Danny, d'accord ?

Dan l'enlaça plus étroitement encore, le visage enfoui dans ses cheveux.

— Tu es tout pour moi, ma puce, murmura-t-il. C'est seulement parce que je t'aime très fort que je supporte de te laisser partir.

Le jour se leva, terne et gris. Un vent froid s'était levé, chassant la fumée persistante des incendies de la nuit. Naomi plaça ses dernières affaires dans une valise, ainsi qu'un peu de layette, soigneusement pliée, qu'elle avait réussi à se procurer au marché. Dan alla chercher son taxi, et les deux femmes montèrent à l'arrière.

— Tu es sûr d'avoir assez d'essence ? s'inquiéta Naomi.

— Assez pour déposer ma femme et son amie à la gare, répondit Dan. D'ailleurs, je trouverai sûrement un client là-bas.

Il n'avait pas manqué de se rappeler la dernière fois où ils s'étaient rendus à Liverpool Street pour accueillir Lisa. Hors de question de laisser Naomi affronter seule ce souvenir.

Tandis qu'ils roulaient à travers les rues, Naomi découvrait, horrifiée, un spectacle de dévastation. Elle savait, bien sûr – qui ne le savait pas ? – que le blitz frappait Londres sans répit depuis des semaines, mais elle ne s'était jamais aventurée hors de son quartier. Pour la première fois, la réalité et l'ampleur des destructions la frappaient de plein fouet : immeubles ravagés, leur contenu encore suspendu à leurs sols en pente, cratères dans la chaussée obligeant la circulation à les contourner… Ici, une rue fermée où gisait une bombe non explosée, menaçante, létale. Là, une autre où un feu, ravivé par le vent frais, balayait les ruines de la maison de quelqu'un d'autre.

— Comment allons-nous survivre à tout ça ? s'exclama-t-elle dans un accès de désarroi. Comment pouvons-nous le supporter ?

— Parce qu'il le faut, répondit Dan avec fermeté. Répète simplement : « Ces enfoirés ne gagneront pas ! »

Ils arrivèrent à la gare, et Naomi et Shirley s'extirpèrent du taxi. Dan déposa leurs bagages sur le trottoir. Shirley n'avait guère plus qu'un large et profond sac à main dans lequel elle avait rangé les quelques vêtements qu'elle avait réussi à acheter depuis l'incendie. Presque tout ce qu'elle possédait s'était envolé en fumée avec sa maison. Elle et Dan s'étaient faufilés dans le squelette calciné de l'édifice et elle était parvenue à

récupérer quelques précieux objets que le feu n'avait pas consumés. Mais à l'heure du départ pour Feneton, toute sa vie tenait dans un sac qu'elle pouvait porter sur l'épaule.

Dan les accompagna, portant la valise de Naomi tandis qu'elles se dirigeaient vers le guichet, puis vers le quai. Le prochain train pour Feneton n'était pas avant une demi-heure. Naomi se tourna vers lui :

— Pars maintenant, Dan. Les adieux, c'est pas mon truc.

Il posa sa valise par terre et l'attira dans ses bras.

— Prends soin de toi, ma puce, dit-il d'un ton bourru. De toi et du petit.

— Bien sûr, promit-elle d'une voix qui se brisa dans un sanglot. Toi aussi, Danny. On a besoin de toi sain et sauf.

Pendant un long moment, ils restèrent agrippés l'un à l'autre.

— T'inquiète pas pour moi, dit Dan en la libérant. Je viendrai te voir là-bas dès que possible.

Il posa une main sur l'épaule de Shirley.

— Merci de l'emmener. Bonne chance !

Et sans un regard en arrière, il s'éloigna à grands pas.

Les deux femmes s'assirent sur un banc pour attendre leur train. Résolue à être courageuse, Naomi essuya furtivement ses larmes. Partout autour d'elle, son monde s'écroulait. Des gens étaient tués, perdaient des êtres chers, perdaient leur maison… Pourquoi ferait-elle exception ? Elle s'en allait vers un lieu sûr, portait dans son ventre un bébé profondément désiré. Elle était beaucoup plus chanceuse que tant d'autres qui avaient tout perdu.

Alors qu'elle balayait la gare des yeux, le visage de Lisa flotta dans son esprit. Elle l'en chassa une fois de plus. Elle n'acceptait pas la mort de Lisa, pas encore. D'ici à ce qu'elle y parvienne, elle ne laisserait rien l'obliger à y faire face.

15

Les raids se poursuivaient nuit après nuit. Il n'y en avait pas une seule que les enfants de St Michael passaient entièrement dans leur lit. Chaque matin, souvent fatigués et les yeux encore chassieux, ils devaient affronter une nouvelle journée et s'en allaient pour l'école.

Charlotte s'était plutôt bien habituée au foyer. Étrangement, elle trouvait réconfortante la routine régulière de l'endroit. Elle vivait selon ses règles et appréciait la sécurité de savoir exactement ce qu'elle était censée faire et quand. C'était pareil à l'école, où les journées se divisaient en segments gouvernés par les sonneries et les pauses. Elle aimait bien vivre parmi ces enfants, eux aussi perdus d'une certaine façon. Molly, apprit-elle, avait été chassée de chez elle par une bombe en août quand un bombardier, repoussé par les chasseurs, avait vidé le contenu de son compartiment au-dessus de New Cross. Personne dans sa famille n'avait été tué, mais leur maison était devenue inhabitable, et la famille s'était dispersée chez parents et amis. Molly, en tant qu'aînée, fut celle placée à St Michael. Claire, elle, vivait avec sa grand-mère. Elle ne se rappelait pas sa mère qui était morte quand elle avait deux ans, et son père, membre de la marine, avait disparu en mer. À la mort de sa grand-mère, renversée par une voiture durant le black-out, Claire, désormais livrée à elle-même au milieu de Londres déchiré par la guerre, avait été emmenée à St Michael. Chaque enfant avait une histoire, et Charlotte commençait à réaliser qu'elle n'était pas la seule à vivre dans la perte.

— Au moins, tu sais qui tu es, dit-elle à Claire d'un air abattu, un soir où elles faisaient leurs devoirs ensemble dans la salle commune. Je ne me souviens de rien avant mon réveil à l'hôpital. Ni de mon nom, ni de ma maison, ni de ma famille.

— Je sais. Mais au moins, tu as une photo d'eux, lui rappela Claire.

— J'ai une photo de… gens. Je ne les connais pas.

— Ce sont sûrement tes parents et ton frère.

— Peut-être, soupira Charlotte. J'espère que ça me reviendra vite. C'est idiot, je me souviens de mes tables de multiplication, mais pas de mon nom !

— Bon, allez ! lança Claire, soucieuse d'aborder un sujet plus gai. Je pense avoir bien retenu le poème, maintenant. Tu m'écoutes ?

Elles passèrent les vingt minutes suivantes à réciter le poème qu'on leur avait donné à apprendre en devoir.

Miss Morrison voyait d'un bon œil cette amitié naissante. Elle continuait à espérer qu'à mesure qu'elle s'acclimatait à son nouvel environnement, Charlotte recouvrerait peu à peu la mémoire. Peut-être son amitié avec Claire, une autre fillette courageuse, contribuerait-elle à sa guérison.

Mais une nuit en ce début de novembre vint changer la donne. La sirène lança sa complainte lugubre, et les enfants, habitués au point de trouver cela normal, descendirent l'escalier en file indienne pour se rendre dans l'abri au fond du jardin. Comme établi lors de leur exode nocturne, Claire prit Charlotte par la main au moment de descendre dans l'abri et l'entraîna gentiment à l'intérieur. Miss Morrison s'autorisa un sourire las en voyant les deux adolescentes s'asseoir ensemble sur l'un des matelas. Alors que le raid s'intensifiait au-dehors, elle encouragea les enfants à s'allonger et essayer de se rendormir. Dociles, tous se pelotonnèrent sur les matelas quand, soudain, une violente explosion se produisit tout près, secouant l'abri jusqu'à ses fondations. Tout le monde fut réveillé en sursaut, et la petite Polly Elliott, l'une des fillettes les plus jeunes, se mit à pleurer. La Matrone la hissa sur ses genoux et la berça contre son épaule en murmurant des paroles apaisantes, les lèvres enfouies dans ses cheveux. Puisqu'il y avait peu de chances que quiconque se rendorme à présent, Miss Morrison entonna un air. Un ou deux enfants se joignirent à elle et, bientôt, tous chantaient *My Bonnie Lies over the Ocean* et *Old MacDonald Had a Farm*. Le tumulte du raid envahissait le monde au-dehors, mais à l'intérieur de l'abri, on continuait à chanter. Quand il sembla qu'on arrivait finalement à court de chansons, une petite voix douce en commença une nouvelle. Personne ne se joignit à elle ; les paroles étaient inintelligibles. Charlotte chantait, et elle chantait en allemand. *Grün, grün, grün sind alle meine*

Kleider. Tout le monde se tourna pour la fixer, mais personne ne l'interrompit. Miss Morrison écoutait, fascinée. Cette chanson venait à l'évidence de jaillir du tréfonds de la mémoire scellée de Charlotte. Était-ce là le progrès qu'ils avaient tant attendu ? se demanda-t-elle. Lorsqu'enfin, les dernières notes de la chanson moururent, elle la félicita :

— C'était très joli, Charlotte. Merci.

La fin de l'alerte sonna, et tous émergèrent de l'abri pour découvrir un monde totalement chamboulé. Si St Michael tenait toujours debout, plusieurs maisons de la rue étaient en flammes et deux d'entre elles avaient été partiellement détruites. N'en restaient que des murs penchés sous des toits dangereusement bancals, avec des trous béants à la place des fenêtres.

Miss Morrison se hâta de faire rentrer les enfants et les renvoya dormir quelques heures avant qu'ils n'affrontent la nouvelle journée, mais convoqua les deux autres membres du personnel logeant au foyer pour une réunion dans son salon. Elle avait mûrement réfléchi, assise dans l'abri avec les quinze enfants à écouter la destruction du monde au-dessus d'eux, et elle avait pris certaines décisions.

— Nous sommes en première ligne, ici, annonça-t-elle sans préambule. Nous ne sommes qu'à quelques kilomètres de l'aéroport de Croydon, une cible évidente des bombardiers. Les enfants doivent être déplacés dans un endroit plus sûr. N'importe laquelle de ces bombes aurait pu nous toucher et nous aurions tous péri.

— Vous parlez de déplacer les enfants, mais où ? intervint Mrs Burton. S'ils avaient un autre endroit où aller, ils ne seraient pas ici.

— J'en suis consciente, soupira Miss Morrison. Mais ils sont particulièrement exposés au danger, ici. Nous devons les faire déplacer ailleurs. J'ai bien une idée et j'espère qu'elle fonctionnera. Le mieux pour eux serait d'être évacués à la campagne.

— Sans doute, convint Mrs Down. Mais où ? L'évacuation menée par le gouvernement semble être terminée. Les gens s'en vont de leur propre chef, bien sûr. Ils partent s'installer chez des connaissances en dehors de la ville. Mais qui connaissons-nous qui accepterait quinze enfants d'un coup ?

— Ma sœur, Avril, répondit Miss Morrison.

— Votre sœur ? répéta Mrs Burton. Où habite-t-elle ? A-t-elle assez de

place pour quinze évacués ?

— Elle vit à Wynsdown, un village dans le Somerset dont son mari est le pasteur. Je suis certaine que, si je le lui demande, elle réussira à trouver des familles prêtes à accueillir des enfants jetés à la rue par le blitz.

— C'est un sacré service à demander, remarqua Mrs Down, dubitative.

— Je sais, admit Miss Morrison, mais je vais l'appeler ce matin et voir si elle peut. Je ne pense pas qu'elle refuse.

Une fois les enfants partis à l'école, Miss Morrison fit un appel interurbain et parvint à joindre sa sœur à Wynsdown. C'est Avril Swanson qui décrocha.

— Presbytère St Mark, bonjour.

— Av ? C'est Caro.

— Caro ?

La joie d'entendre la voix de sa sœur perçait dans celle d'Avril.

— Où es-tu ? Viens-tu nous rendre visite ? S'il te plaît, dis-moi que oui !

— Hélas, non, répondit Caro. Écoute, je n'ai que trois minutes. Puis-je t'envoyer les enfants de St Michael ?

— Quoi ? Peux-tu quoi ?

— Nous avons failli être bombardés, hier soir, Av. Toutes les maisons alentour ont été endommagées. Je dois sortir les enfants de Londres, loin du blitz. C'est toutes les nuits depuis septembre.

— Oui, nous avons appris combien c'était terrible.

— Sans doute. Mais tant que tu n'as pas vécu ces raids, tu ne peux pas imaginer à quel point, répliqua sa sœur. La moitié de la rue a été détruite, cette nuit. C'est un miracle que St Michael soit toujours debout. Je dois éloigner ces enfants, Avril, et j'ai pensé que tu pourrais m'aider. Ils ne sont que quinze.

— *Que* quinze ! s'exclama Avril. Et où vais-je mettre quinze enfants, Caro ? Je sais que le presbytère est grand, mais pas tant que ça !

— Je ne pensais pas seulement chez toi, précisa Caroline avec un faible petit rire. J'espérais que tu serais en mesure de les disperser à travers le village.

— Je peux toujours essayer, dit Avril. Nous avons eu quelques évacués quand la guerre a éclaté, mais presque tous sont rentrés chez eux avant le

premier Noël. Je ne sais pas si les gens se réjouiront de voir débarquer chez eux un autre groupe.

— Se réjouiraient-ils plus si quinze enfants étaient pulvérisés et incinérés par des bombes hautement explosives ou incendiaires ?

— Arrête, Caro ! Bien sûr que non ! s'écria Avril. Mais je vais devoir en parler à David avant de te donner une réponse. J'essaie de te rappeler plus tard.

Caroline Morrison soupira. Ses trois minutes étaient bientôt écoulées.

— D'accord, mais ne tarde pas trop, Av. Je risque d'être dans l'abri avec quinze enfants, en plein raid aérien.

Après avoir raccroché, Miss Morrison commença à planifier l'évacuation. Elle était certaine qu'Avril et son mari, David, trouveraient des places pour ses pensionnaires, mais cela pouvait prendre du temps. Et après le raid de la nuit précédente, elle n'était pas sûre d'en avoir beaucoup devant elle. Dans le Somerset, Avril Swanson reposa le combiné. Ses yeux s'égarèrent vers la fenêtre et le jardin au-delà. Envolées, la pelouse et les bordures herbacées qui avaient fait son bonheur lorsqu'ils s'étaient installés dans la paroisse. À leur place s'étendaient aujourd'hui d'impeccables rangées de légumes hivernaux, au-delà desquelles se dressait le poulailler avec sa cour entourée de barbelés. Le presbytère jardinait pour la victoire et élevait des poulets.

Je devrais aller les nourrir, pensa-t-elle. *On va sûrement avoir besoin de plus d'œufs.* L'idée la fit rire tout haut. S'ils attendaient l'arrivée en masse de quinze petits Londoniens, c'était sacrément plus que quelques œufs supplémentaires qu'il leur faudrait !

Wynsdown était un petit village niché dans les collines de Mendip. Ses cottages ainsi qu'une ou deux bâtisses plus larges s'étalaient en étoile autour d'une petite place. C'est là que battait sans conteste le cœur de la vie du village. L'église et le presbytère s'élevaient d'un côté, avec la petite salle paroissiale non loin. Le pub local, le Magpie, leur faisait face de l'autre côté de la place tandis que le long du troisième côté s'étiraient les bâtiments bas en pierre de l'école du village. La poste et le magasin d'alimentation générale qui flanquaient le pub complétaient ce petit centre d'animation. Le bus de Cheddar passait matin et soir déposer les gens au travail, mais la plupart des familles de Wynsdown étaient employées sur les terres. Les

enfants des fermes à l'écart venaient à l'école au village, parfois en tracteur après avoir fait de l'auto-stop, mais le plus souvent à pied, parcourant trois à cinq kilomètres depuis chez eux, et de nouveau en sens inverse l'après-midi.

Avril se plaisait, ici. Elle avait craint de se sentir isolée à leur arrivée. C'était si loin et si différent du genre de ville où elle avait vécu jusque-là. Mais il ne lui avait pas fallu longtemps pour savoir que c'était bel et bien ici, chez elle. Elle aimait le côté convivial, le sentiment de faire partie d'une communauté. David, en sa qualité de pasteur, n'avait pas tardé à connaître la plupart de ses paroissiens, et on avait timidement accueilli le jeune remplaçant du pasteur Gerald Parker qui prenait sa retraite. David avait pris soin d'instaurer tout changement petit à petit, apportant progressivement de nouvelles idées sans se mettre à dos les habitants qui avaient vécu là toute leur vie et voyaient d'un œil suspect tout ce qui était dernier cri. Les Swanson étaient installés depuis quatre ans maintenant et acceptés par la plupart comme faisant partie du village. Lorsque le groupe d'évacués précédent avait débarqué à Wynsdown, ils avaient trouvé un toit pour chaque enfant, même si beaucoup étaient retournés en ville quand les bombardements attendus ne s'étaient pas concrétisés.

Sommes-nous prêts à recommencer ? se demanda Avril en sortant dans le jardin nourrir les poules, savourant le pâle soleil hivernal. Tout semblait si paisible… Nulle trace ici de la destruction subie ailleurs. Pouvaient-ils affronter tout ce bouleversement une seconde fois ? Elle poussa un soupir et, comme promis à Caro, partit à la recherche de son mari afin d'en discuter avec lui.

Elle le trouva à l'église, en pleine conversation avec Marjorie Bellinger, la femme du propriétaire terrien local. Ce dernier, le major Peter Bellinger, avait servi dans les Flandres durant la Grande Guerre et, soucieux d'apporter une contribution bénéfique à l'effort de guerre, travaillait très dur à rendre productif chaque centimètre carré de ses terres. Marjorie était un pilier de l'église : elle organisait le renouvellement des fleurs, le ménage et la livraison du magazine de la paroisse. C'était une grande femme approchant la soixantaine, avec des cheveux cendrés permanentés et des yeux gris sérieux. Consciente de sa position en tant que femme du

propriétaire terrien, et des responsabilités qui en découlaient, elle n'hésitait jamais à se porter volontaire pour prendre en main les affaires du village. Leur fils, Felix, était un pilote de la RAF appartenant au Fighter Command. Eux, plus que quiconque à Wynsdown, connaissaient les horreurs du blitz et craignaient chaque nuit pour leur fils. Tout en discutant de l'idée d'une kermesse de Noël avec David, Marjorie était pour l'heure occupée à épousseter les cuivres, frottant avec énergie le mémorial dédié aux habitants du village qui avaient donné leur vie lors de la dernière guerre.

— Si nous prévenons les gens assez tôt, pasteur…

Elle s'interrompit comme Avril entrait précipitamment dans l'église. Tous deux levèrent des yeux surpris.

— Ma chérie, tu as l'air agité, remarqua David. Il s'est passé quelque chose ?

— Juste un appel de Londres. De Caro.

— C'est gentil de sa part. Elle vient nous rendre visite ?

— Elle veut envoyer quinze enfants de St Michael ici, chez nous !

— Quinze ! s'exclama Marjorie.

— Mon exacte réaction, dit Avril. Mais elle a parlé d'un horrible raid aérien hier soir, affirmant qu'ils avaient eu de la chance de ne pas se faire bombarder. D'après elle, les enfants doivent impérativement être déplacés.

— Et où s'imagine-t-elle qu'on va les mettre ? demanda Mrs Bellinger.

— Retournons au presbytère réfléchir à une solution autour d'un thé, suggéra le pasteur.

Ils sortirent sous le soleil hivernal et traversèrent le cimetière jusqu'au portail du presbytère. Difficile d'imaginer le blitz s'abattant sur eux chaque nuit des semaines durant comme c'était le cas à Londres. Il leur était déjà arrivé d'entendre passer un avion, mais généralement trop haut pour qu'ils l'identifient, et rien, jusque-là, n'était venu troubler leurs nuits.

— J'imagine que nous ferions mieux de reformer le comité d'évacuation, dit Avril tandis qu'ils s'installaient à la grande table ronde immaculée de la cuisine.

Depuis qu'avait éclaté la guerre, cette pièce était devenue le cœur de la maison : une vaste cuisine dotée d'une arrière-cuisine donnant sur le jardin. Le vieux fourneau à combustible solide offrait une oasis de chaleur au sein

du tentaculaire presbytère, par ailleurs non chauffé. David y avait installé deux fauteuils du salon trop glacial, et elle était devenue l'endroit où ils prenaient leurs repas, écoutaient la TSF le soir, discutaient des problèmes de la paroisse et revenaient sur les événements de la journée. David avait son bureau, où il recevait les paroissiens et traitait les affaires paroissiales. Mais très souvent, il les invitait, eux aussi, les premiers comme les secondes, dans la chaude cuisine. C'était là qu'ils se rendaient tout naturellement lorsqu'un problème avait besoin d'être résolu.

— Oui, je suis d'accord, approuva David. Nous avons besoin de tout le monde avec nous.

— Alors, on leur dit qu'on les prend ? demanda Avril.

David lui adressa son doux sourire habituel.

— Bien sûr. Rappelle Caroline et dis-lui de régler les choses de son côté.

Il se tourna vers Marjorie.

— Avez-vous la liste des personnes qui ont offert leur toit, la dernière fois ?

— Je l'ai sûrement quelque part. Mais je crois que vous avez raison. Nous devons rétablir le comité afin que tout le monde se sente impliqué. Trouver de la place pour quinze enfants supplémentaires devrait être faisable, à condition d'agir avec précaution.

— Je convoque une réunion ce soir, dit Avril. Je vais contacter tout le monde et leur demander de venir afin que nous nous organisions.

Fidèle à sa parole, une heure plus tard, elle avait appelé les membres du comité qui avaient le téléphone et était passée en vélo chez les autres.

— Quinze ! C'est beaucoup, observa Nancy Bright, la factrice.

Nancy était la source de toutes les nouvelles du village et la première personne qu'Avril était allée voir, sachant pertinemment qu'il n'existait pas de moyen plus rapide de répandre l'information qu'en l'informant, elle.

— Nous réunissons le comité ce soir, alors, si vous pouviez venir au presbytère à dix-neuf heures…

Andrew Fox, qui tenait le magasin d'alimentation générale, promit aussitôt d'être là.

— Je ne m'étonne pas que votre sœur cherche à évacuer ces gamins de Londres, commenta-t-il.

Elle intercepta Michael Hampton, le directeur de l'école du village, à l'heure du déjeuner.

— Vous êtes en train de me dire que je dois trouver de la place pour quinze autres élèves ? soupira-t-il.

Mais elle nota l'étincelle de zèle dans ses yeux et sut qu'il relèverait le défi d'une façon ou d'une autre.

— Peut-être pas tous, avança-t-elle. Certains seront sûrement en âge d'aller au collège à Cheddar.

Ce soir-là, ils se réunirent tous au presbytère. Une fois de plus, ils s'assirent à la table ronde de la cuisine, et Marjorie Bellinger présenta la liste des personnes qui s'étaient proposées comme familles d'accueil pour le premier groupe d'évacués.

— Bien sûr, certains de ces enfants sont toujours là, dit-elle. Les Tate ont toujours les jumeaux Morgan, Daphné Cooper est toujours chez Mrs Harper et enfin… il y a les Clegg.

Un grognement collectif s'éleva autour de la table comme chacun songeait aux Clegg. Ils étaient arrivés peu après la déclaration de guerre, une future mère, Sheila, et quatre enfants de moins de huit ans. Tous avaient été logés dans une ferme appartenant aux Bellinger sur les terres du manoir. Arrivés de Manchester, ils ne connaissaient rien à la vie rurale et se plaignaient sans cesse aux Bellinger des défauts, selon eux, de la ferme. Celle-ci comportait trois chambres et une cuisine. Les toilettes étaient dans le jardin, et le bain se prenait devant la cheminée. Marjorie doutait que les choses aient été très différentes, là d'où ils venaient, mais Mrs Clegg assurait qu'elle n'était pas habituée à des conditions de vie si primitives. Le bébé était arrivé, un garçon prénommé Eustace, mis au monde par le Dr Masters, et tous les six continuaient à vivre à la ferme. Un week-end, quelques mois plus tôt, Mr Clegg avait débarqué pour admirer son nouveau fils, et Mrs Clegg était à nouveau enceinte.

— Espérons qu'il n'y en ait pas d'autres comme eux, dit Nancy Bright dans un cri du cœur.

— Ce n'est pas la faute des enfants, remarqua Michael Hampton avec douceur. Ils commencent mal dans la vie, entre une mère bonne à rien et un

père absent… Ils s'en sortent assez bien, en fin de compte. Le jeune Edwin est même plutôt brillant.

— J'ai reparlé à ma sœur, annonça Avril, revenant au sujet qui les préoccupait. Elle m'a donné une liste de noms afin que nous sachions à quoi nous attendre. Il y a sept garçons et huit filles, incluant deux fratries. La première est celle des Dawson : Paul, onze ans, et ses deux sœurs, Frances, huit ans, et Valerie, cinq ans. Je me disais que nous pourrions peut-être les prendre ici. Nous avons la place et ça leur permettra de rester ensemble.

— Bonne idée, approuva Marjorie. Tout le monde est d'accord ?

Elle nota les noms et l'endroit où ils logeraient sur son calepin.

— Qui est l'autre famille ?

— Jack et Diane Payne. Jack a dix ans, et Diane, huit.

— Nous pourrions les prendre, offrit Rose Merton.

Elle et sa sœur vivaient ensemble dans une petite maison sur la place. Leur père avait été le médecin du village jusqu'à sa mort, dix ans plus tôt, et elles étaient restées dans cette bourgade où elles avaient vécu la majeure partie de leur vie.

— Violet et moi avons de la place pour deux.

— Tous les autres sont seuls, poursuivit Avril. Mais bien sûr, si certaines familles sont prêtes à en prendre deux, ça nous aiderait beaucoup.

— Quand arrivent-ils ? s'enquit Rose.

— Rien n'est encore arrêté. Dès que je le sais, je vous promets de vous en informer.

À la fin de la réunion, ils avaient établi une liste de familles d'accueil potentielles et tenté de les répartir entre les enfants de la liste d'Avril. Michael Hampton avait les noms et les âges des enfants, de manière à organiser leur répartition dans les classes.

— Je n'en ai pas encore parlé à Martha Mason, dit-il. J'en discuterai avec elle demain à l'école, maintenant que je sais exactement à quoi m'en tenir.

— Il y a une dernière chose, ajouta Avril. Je dois vous parler de Charlotte Smith, une adolescente d'environ quatorze ans. Du moins est-ce ainsi qu'on l'appelle…

— Comment ça, « ainsi qu'on l'appelle » ? releva Nancy.

— La malheureuse enfant a été retrouvée inconsciente dans la rue suite à un raid aérien. Elle était avec une autre victime, un homme de Harrogate du nom de Peter Smith. Il était mort, mais la jeune fille a été emmenée d'urgence à l'hôpital et a survécu. Cependant, elle est amnésique. Elle n'a aucun souvenir du raid, ni de sa vie d'avant. Ils pensent que l'homme était peut-être son père, mais ne sont sûrs de rien. On lui a donné le nom de Charlotte parce que… Eh bien, il lui fallait un nom. Ma sœur Caroline tenait à nous prévenir que cette perte de mémoire était un problème de plus pour cette pauvre gamine. La plupart du temps, elle semble bien s'en sortir, mais il lui arrive d'avoir des crises de panique. Nous devons donc y être préparés.

Caroline avait également informé Avril que Charlotte était sans doute à demi allemande.

— Elle parle plutôt bien l'anglais, Av, mais bascule dans l'allemand lorsqu'elle est sous pression. Nous pensons que sa mère était peut-être allemande et qu'elle a été élevée dans un environnement bilingue. L'autre possibilité est qu'elle soit une réfugiée. Mais tant que nous ne connaissons pas son vrai nom, il nous est quasi impossible de retrouver la trace de sa famille.

— Pauvre enfant, s'était désolée Avril. C'est terriblement triste. Espérons que, loin des bombardements, sa mémoire lui revienne.

— C'est ce que j'espère, avait admis Caroline. Mais je tenais à te prévenir.

Avril avait décidé de ne pas divulguer d'emblée au comité cette seconde information. Il n'y avait aucune certitude que Charlotte soit allemande. Ce serait injuste envers l'enfant si le village entier le supposait alors qu'elle ne l'était pas. Elle savait que si elle le mentionnait maintenant, dès demain matin, l'information aurait sans nul doute fait le tour du village. Nancy, même avec la meilleure volonté du monde, était incapable de garder un secret. Un secret, pour la postière, était une chose que l'on racontait à une seule personne à la fois, dans la plus totale confidence, bien sûr.

Il y eut un certain brouhaha quand tous se levèrent pour partir, chacun cherchant son manteau et sa torche électrique pour s'éclairer sur le chemin du retour. Il faisait nuit noire dehors, le black-out étant appliqué à Wynsdown aussi strictement que dans les villes. David éteignit et ouvrit la

porte d'entrée. Dans un bourdonnement continu de conversations, le comité d'évacuation disparut dans la nuit.

Lorsqu'ils furent tous partis, Avril et David se laissèrent choir dans leurs fauteuils, au chaud dans la cuisine.

— Eh bien, ça ne s'est pas trop mal passé, conclut Avril avec un soupir de soulagement. Tout ce qu'il nous reste à faire, maintenant, c'est approcher ces familles et voir si elles accepteraient de prendre des évacués.

— Entre toi et Marjorie, je suis sûr que vous réussirez à les convaincre, affirma David. Mais ne devrions-nous pas prendre cette enfant, Charlotte, chez nous ?

— J'aurais bien aimé, mais je crois que nous devons accueillir les enfants Dawson. C'est important que les familles restent ensemble, et personne d'autre n'a assez de place pour trois.

— Tu as sans doute raison. Allez, viens, ma vieille, la taquina-t-il affectueusement en la tirant debout. Au lit ! Tu as l'air complètement vanné.

Avril le suivit à l'étage.

— Je sais que Caro a raison, dit-elle en montant l'escalier. Nous devons sortir ces enfants de Londres.

— Et nous le ferons, assura David. À présent, cesse de t'inquiéter. Tout ira bien.

16

À Londres, Caroline faisait son possible pour éviter toute paperasserie susceptible de ralentir l'évacuation des enfants. Elle alla voir les autorités locales qui avaient la responsabilité légale de St Michael et parla à une femme peu coopérative, Miss Ruth Miles, d'après le panneau sur son bureau.

— Je ne crois pas que nous puissions vous autoriser à relocaliser ces enfants à la campagne comme cela, dit-elle. Il faut se poser la question de la permission des familles.

— Hélas, plusieurs des enfants concernés n'en ont plus, souligna Caroline. Trois d'entre eux sont orphelins, une autre ne connaît pas sa famille et plusieurs ont été chassés de chez eux par les bombardements, d'où leur présence chez nous en premier lieu.

Elle fixa Miss Miles d'un regard d'acier.

— Je ne vois aucune raison de les empêcher de déménager dans un environnement plus sûr. À moins que vous ne préfériez les laisser où ils sont et continuer à mettre leurs vies en danger pendant cette saloperie de blitz ?

— Inutile d'être grossière, Miss Morrison, la réprimanda Miss Miles.

Caroline s'efforça de contenir sa colère. Tout espoir serait perdu si elle s'aliénait la bonne volonté de Miss Miles.

— Désolée, s'excusa-t-elle. Mais comme vous vous en doutez, je subis une énorme pression à essayer de protéger ces enfants et je commence à accuser le coup.

Elle se força à sourire.

— Ce que j'essaie de vous expliquer, Miss Miles, c'est que St Michael est très proche de l'aéroport de Croydon. Nous semblons nous situer en plein sur la trajectoire de vol des bombardiers allemands qui ciblent l'aéroport. Hier soir, les maisons tout autour de nous ont été démolies, brûlées ou en

tout cas rendues inhabitables. Pour moi, c'est un miracle que notre bâtiment n'ait subi aucun dégât jusque-là. Mais sérieusement, je ne crois pas que St Michael tienne encore longtemps. Vous comprenez, maintenant, pourquoi j'ai besoin de déplacer ces enfants.

— Je dois en parler à Mr Carver, déclara Miss Miles.

Il lui répugnait de l'admettre, mais elle n'était sans doute pas assez haute dans la hiérarchie pour prendre elle-même une telle décision.

— Patientez ici, s'il vous plaît.

Caroline Morrison patienta… et patienta encore. Elle était à deux doigts de pousser la porte qu'avait franchie Miss Miles quand celle-ci reparut, suivie par un homme entre deux âges qu'elle présenta comme « Mr Carver, responsable des foyers d'enfants ».

— Eh bien, Miss Morrison ! lança-t-il, dites-moi donc ce qui vous amène.

Caroline prit une profonde inspiration et expliqua une fois de plus toute l'histoire.

— Je vois, articula lentement Mr Carver lorsqu'elle eut terminé. Et vous me dites que vous avez un endroit précis où envoyer ces enfants ?

— En effet, répondit-elle avec le sentiment d'être peut-être enfin sur la bonne voie. J'ai une offre de familles d'accueil pour quinze enfants à Wynsdown, dans le Somerset.

— Que savez-vous de ces familles ?

— Mon beau-frère, David Swanson, est le pasteur de Wynsdown. C'est lui et son comité d'évacuation qui ont trouvé des familles pour les enfants.

Cela parut réduire un temps Mr Carver au silence. Enfin, il reprit la parole :

— Gardez en tête que nous ne pourrons pas fermer St Michael, Miss Morrison. Même si vous évacuez ces enfants, nous devrons continuer à vous utiliser pour en loger d'autres en cas de besoin.

— J'ai donc dû accepter, en échange de la permission d'évacuer les enfants chez vous, expliqua Caroline à Avril au téléphone ce soir-là. Je dois garder le foyer ouvert, et d'autres enfants seront mis en danger, même si nous avons réussi à sauver les pensionnaires actuels !

Elle soupira.

— Ils n'ont pas entièrement tort, je suppose. Il y aura toujours des enfants

qui auront besoin d'un toit, et St Michael sera encore certainement utile.

Elle eut un rire jaune.

— Sauf si la Luftwaffe renonce et rentre chez elle.

— Alors, quand arrivent-ils ? questionna Avril. Vas-tu les amener toi-même ? Ce serait formidable si tu pouvais : ça nous donnerait l'occasion de te voir quelques jours.

— Bonne idée, dit Caroline. Il faut que j'organise les détails du voyage. Je te tiens au courant, mais j'espère les mettre dans le train demain ou après-demain au plus tard.

— Nous serons prêts, promit Avril, priant en disant cela pour qu'ils le soient réellement.

Le lendemain de la réunion du comité, elle et Marjorie Bellinger rendirent visite aux personnes qui avaient proposé d'accueillir des évacués auparavant.

— On ne va pas juste aller les chercher à la gare et les réunir dans la salle communale comme la dernière fois, alors ?

Mrs Marston leur faisait face sur le seuil, bras croisés, sans inviter ses visiteuses à entrer. Avril lui adressa son plus beau sourire.

— Nous essayons d'être mieux organisés, cette fois, Mrs Marston. Nous connaissons les noms et les âges des enfants qui arrivent. Nous savons donc de combien de places nous avons besoin.

— Vous avez accepté de prendre un enfant la dernière fois, intervint Marjorie. Nous espérions que vous offririez d'en prendre un autre.

— Pas si c'est un vaurien comme le dernier, répliqua sèchement Mrs Marston. Un vrai cauchemar, ce gosse qui hurlait, jurait et faisait la fine bouche devant de bons repas bien cuisinés. Toujours à chercher les ennuis, ici comme à l'école. Mon Charlie a dû plus d'une fois lui donner quelques bons coups de ceinture. Je n'en veux pas d'autres comme ça, merci bien.

Elle recula et fit mine de refermer la porte. Mais Avril, mue par une solide détermination, plaça son pied dans l'entrebâillement afin de l'en empêcher.

— Pas de garçon, Mrs Marston, mais une fille, peut-être ? Il y a plusieurs filles qui cherchent une maison.

— Enlevez votre pied de ma porte, Mrs Swanson, et je vais y réfléchir. Je ne crois pas que mon Charlie sera très intéressé.

Avril retira son pied, et Mrs Marston leur claqua la porte au nez.

— Je ne suis pas sûre de vouloir leur confier un enfant si c'est comme ça qu'ils le traitent, remarqua Avril tandis que les deux femmes s'éloignaient.

— Je me souviens de l'enfant en question, dit Marjorie. Il n'était pas facile. Je crois que nous avons tous été soulagés quand son père est venu le ramener à Londres.

Elles continuèrent leur quête, s'adressant à chaque personne susceptible d'accueillir un enfant. Plusieurs exprimèrent le même ressenti que Mrs Marston.

— Bien sûr, nous en avons pris un la dernière fois, mais ça n'a pas été un franc succès. Elle pleurait toutes les nuits et nous empêchait de dormir.

— Ces gamins de Londres, ils comprennent rien à la campagne. Ils voulaient pas boire leur lait parce qu'il venait d'une vache. Ils trouvaient ça sale, que ça sorte pas d'une bouteille.

— On a eu ce garçon, Bert, mais il ne s'entendait avec notre Tommy. Toujours à se bagarrer, les deux. On a été soulagés quand sa mère est venue le chercher à Noël.

— Une fille ne me dérangerait pas, déclara Janet Tewson, de la ferme de School Lane.

Elle était la mère de jumeaux de dix ans et avait espéré une fille, mais aucune n'était jamais venue.

— Nous en avons deux qui sont très amies, l'informa Avril. Charlotte et Claire. Elles aimeraient rester ensemble. Peut-être pourriez-vous les prendre toutes les deux.

— Deux, je ne sais pas, dit Mrs Tewson avec indécision. Quel âge ont-elles ?

— Quatorze ans, répondit Avril en consultant sa feuille.

Bien sûr, personne ne connaissait l'âge exact de Charlotte. C'était une déduction logique de la part de Caroline.

— Trop âgées, fut la réponse. Y a-t-il des filles plus jeunes ?

— Deux, dit Avril. J'imagine qu'elles aimeraient rester ensemble, elles aussi.

— Quel âge ?

— Polly a six ans, et Jane, sept.

— Je prends la plus petite. Polly, vous avez dit ?

— Merci, Mrs Tewson, dit Marjorie. C'est très gentil à vous.

— Alors, quand arrivent-ils ? s'enquit Mrs Tewson.

— Demain ou après-demain. Nous vous tiendrons informée dès que nous le saurons avec certitude.

— Elle aura un carnet de rationnement, n'est-ce pas ?

Janet Tewson se demandait déjà si elle avait fait le bon choix, mais aussi quelle serait la réaction de son mari, Frank, lorsqu'il rentrerait de la banque où il travaillait à Cheddar.

— Certainement, la rassura Marjorie, qui écrivit le nom de Polly en face de celui des Tewson.

L'un après l'autre, tous les enfants de leur liste trouvèrent un foyer, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que Charlotte. Plusieurs fois, elles avaient essayé de la placer avec Claire, comme l'avait suggéré Caroline.

— Si tu peux les garder ensemble, Av, fais-le. Comme je te l'ai dit, Charlotte a certains problèmes, mais elle et Claire sont devenues très amies et elle semble beaucoup plus apaisée, maintenant.

Hélas, personne n'était prêt à accueillir deux adolescentes. Il n'y avait que peu de foyers où Avril estimait qu'elle se sentirait à l'aise, et aucun d'eux n'était disponible. Marjorie avait elle-même accepté de prendre deux garçons parmi les plus âgés : Fred Moore et Malcolm Flint, treize ans tous les deux. Elle savait que son mari Peter préférerait avoir des garçons à la maison.

— Avec des garçons, je sais quoi faire, avait-il dit lorsqu'elle lui avait parlé d'accueillir des enfants.

Il avait donné son accord pour deux tant qu'il s'agissait de garçons ; aussi avait-elle inscrit leur nom en face de ceux des deux plus âgés, consciente qu'ils seraient les plus difficiles à placer.

— Il se fait tard, nota Marjorie en consultant sa montre. Je dois rentrer. Je vais réfléchir, voir si je trouve quelqu'un d'autre qui puisse nous aider.

— Merci pour votre aide, Marjorie. Dans le pire des cas, nous lui ferons une petite place au presbytère. Ce serait plus simple si elle était un garçon… Mais bon, je suis sûre que nous finirons par trouver un arrangement.

Marjorie s'éloigna en direction du manoir, tandis qu'Avril tournait ses pas vers le presbytère sur la place. Alors qu'elle atteignait le portail, elle entendit quelqu'un appeler son nom et s'immobilisa. En regardant autour d'elle, elle aperçut Edith Everard qui s'avançait vers elle.

— J'ai entendu dire que vous cherchiez des familles d'accueil, dit-elle sans préambule. Je vais prendre une fille.

— C'est très gentil de votre part, répondit Avril avec surprise.

Elle connaissait peu Miss Everard. Cette dernière n'allait pas à l'église et évitait les gens. Elle vivait seule dans une petite maison à la lisière du village, où elle ne venait que de temps à temps acheter des provisions au magasin. Avril l'avait vue prendre le bus pour Cheddar, certains matins, et pensait qu'elle travaillait pour la Croix-Rouge. Mais ce qu'elle faisait exactement, Avril l'ignorait. À leur arrivée à Wynsdown, David s'était rendu chez tout le monde dans la paroisse, y compris chez Miss Everard, laquelle l'avait envoyé paître.

— Je ne crois pas en Dieu, avait-elle assené. Et je ne vais pas à l'église.

David avait souri.

— Ça ne fait rien. Dieu croit en vous.

— Alors, son idiotie dépasse ce que j'ai pu imaginer, avait-elle rétorqué. Je suis sûre que votre visite partait d'un bon sentiment, pasteur. Mais, s'il vous plaît, ne venez plus me déranger.

— Comme vous voulez. Si vous changez d'avis ou s'il y a quoi que ce soit que je puisse faire pour vous, n'hésitez pas à me demander.

Il lui avait tendu sa main et, à contrecœur, Edith Everard l'avait serrée.

— Je pourrais lui rendre visite, avait proposé Avril. Si tu penses que ça peut aider…

— Non, ma chérie, je ne pense pas. Mieux vaut la laisser tranquille et voir comment les choses évoluent. On ne peut pas lui forcer la main. Je crois que c'est ça qui lui fait peur.

— Nous cherchons une place pour une adolescente du nom de Charlotte, expliquait à présent Avril. Elle a quatorze ans et…

— Elle fera l'affaire, l'interrompit Miss Everard. Quand arrive-t-elle ?

Avril lui promit de la tenir informée, et les deux femmes se séparèrent.

Lorsqu'elle rapporta à David qu'ils avaient trouvé une place pour chaque enfant, il s'en réjouit.

— Bien joué, ma vieille. Ça n'a pas dû être facile.

— Le plus étrange, continua Avril, c'est que je n'avais trouvé aucun endroit pour Charlotte. Tu sais, la fille qui a perdu la mémoire… Eh bien, ta Miss Everard vient de m'accoster sur la place à l'instant pour me proposer de la prendre. Elle était la seule que nous n'avions pas réussi à placer. J'étais si contente ! J'ai cru que nous allions devoir la caser ici.

— Eh bien, tant mieux, conclut David. Tu sais, je crois que Miss Everard se sent seule. Elle sera sans doute heureuse d'avoir la compagnie de Charlotte, même si elle refuse de l'admettre.

Ce soir-là, Caroline appela de nouveau.

— Après-demain, dit-elle. Nous arriverons à Cheddar en train. Peux-tu nous rejoindre là-bas ?

— Tu as dit « nous » ! s'exclama Avril. Alors, tu viens aussi ?

— Oui, juste pour les accompagner. Ensuite, je dois rentrer.

— Mais tu passes la nuit ici ?

— Bien sûr. Merci à toi, Avril. J'ai hâte de te voir.

Lorsqu'Avril contacta Marjorie le lendemain, elle lui apprit qu'elle avait placé Charlotte, de sorte que chaque nouvel arrivant aurait un endroit où aller.

— Où va-t-elle ? demanda Marjorie.

— Croyez-le ou non, chez Miss Everard.

— Edith Everard ?

Marjorie ne semblait pas franchement extatique.

— Est-ce vraiment une bonne idée ?

— Pourquoi ne le serait-ce pas ? s'étonna Avril.

— Eh bien, c'est qu'elle n'est pas très…

Marjorie chercha ses mots.

— … sociable, acheva-t-elle.

— Peut-être, répondit sèchement Avril. Mais elle s'est proposée sans qu'on le lui demande et j'ai dit oui.

— Bon, je suis sûre que tout se passera bien, conclut Marjorie. À présent, parlons organisation.

Avril appela toutes les familles d'accueil pour les informer que leurs nouveaux protégés arrivaient le lendemain après-midi.

— Ils prennent le train de Cheddar, annonça-t-elle, puis le bus de l'école les amènera à Wynsdown. Comme ils n'auront mangé qu'un sandwich durant le voyage, ils auront besoin de dîner à leur arrivée. Si vous pouviez vous débrouiller le premier soir… Ensuite, ils auront leur carnet de rationnement.

Avril passa la journée suivante à préparer le presbytère pour ses nouveaux habitants. Elle fit le ménage de fond en comble dans les deux chambres inutilisées et déplaça un radiateur électrique portable d'une pièce à l'autre pour tenter de les chauffer. Elle mit également des draps propres dans les lits, sortit des serviettes et accrocha des couvertures aux fenêtres en guise de rideaux noirs.

Chez Andrew Fox, elle acheta du corned-beef et prépara un hachis de bœuf avec des pommes de terre de la récolte stockée dans le garage, puis alla arracher quelques choux d'hiver dans le potager.

— J'espère qu'ils aimeront, dit-elle d'un air incertain à David lorsqu'il rentra déjeuner d'une soupe et d'un sandwich.

— Bien sûr qu'ils aimeront, assura-t-il. Comment ne pas aimer ton fameux hachis de corned-beef ?

— Idiot, le rabroua-t-elle affectueusement. Mange ton sandwich.

— Tu seras à Cheddar à l'arrivée du train ?

— Bien sûr. J'ai demandé à Sam d'attendre avec le bus scolaire l'arrivée des enfants supplémentaires, et nous rentrerons tous ensemble.

— Y aura-t-il de la place pour tout le monde ?

— On sera un peu serrés, admit Avril. Mais Sam dit que ça ira.

Après le déjeuner, Avril descendit en vélo les petits chemins de la gorge de Cheddar, accélérant jusqu'au village en bas. Elle se rendit à l'école, où elle trouva Sam, le conducteur, assis dans son bus sur la route principale.

— Dès qu'ils arrivent, je les amène au bus, promit-elle.

— Pas d'inquiétude, j'attendrai, assura-t-il. J'ai tout expliqué aux parents des autres villages. Ils savent qu'on sera peut-être en retard aujourd'hui.

Avril continua jusqu'à la gare, où elle attendit avec impatience sur le quai le train qui amenait non seulement les évacués, mais aussi sa sœur chérie.

Enfin, une colonne de fumée apparut dans le ciel et elle le vit. Le train émergea soudain dans son champ de vision, passa sous le pont en sifflant, pour finalement entrer en gare dans un nuage de vapeur doublé d'un crissement de freins.

À peine s'était-il immobilisé que les portes commencèrent à s'ouvrir, et Caroline sauta sur le quai. Elle fit un signe de la main à Avril, mais son attention était accaparée par les enfants qu'elle avait amenés.

— Tout le monde descend ! s'écria-t-elle. Et mettez-vous de côté afin que je vérifie que tout le monde soit là.

Les enfants s'agglutinèrent sur le quai. Les plus âgés portaient deux valises chacun, la leur et celle d'un enfant plus jeune.

Caroline les compta rapidement. Lorsqu'elle fut sûre de n'avoir oublié personne dans le train, elle fit signe à l'agent de gare.

— Le compte est bon ! cria-t-elle.

Il donna un coup de sifflet, et le train se remit en branle en les enveloppant tous d'un manteau de vapeur.

Avril se précipita vers Caroline et la serra dans ses bras.

— Oh ! Caro, c'est si bon de te revoir !

Caroline lui rendit son étreinte.

— Bon, où allons-nous, maintenant ?

Avril les guida hors de la station, puis le long de la rue jusqu'à l'endroit où le bus les attendait. Plusieurs enfants étaient déjà assis à l'intérieur, prêts à rentrer chez eux.

— Allons-nous tous pouvoir rentrer ? demanda Caroline, sceptique.

— Pas de problème, Miss, dit Sam.

Il passa la tête par la porte.

— Bon, les enfants, serrez-vous et faites de la place aux nouveaux.

Avec force grommellements, les enfants se déplacèrent pour libérer des sièges et, bientôt, tout le monde fut à l'intérieur. La dernière chose à être hissée à bord fut le vélo d'Avril. Lorsqu'il fut bien là, Sam démarra, et le bus s'engagea péniblement dans la rue en pente, en route pour les villages situés dans les hauteurs des collines de Mendip.

Avril et Caroline s'assirent à l'avant. Au début, un étrange silence régnait derrière elles tandis que les enfants se jaugeaient les uns les autres. Puis les

bavardages s'amplifièrent jusqu'à ce qu'il soit impossible de s'entendre. La voix de Sam s'éleva par-dessus le chahut.

— Vous faites trop de bruit ! tonna-t-il. Taisez-vous !

L'espace d'un très bref instant, le calme revint. Ils atteignirent le premier village, où plusieurs enfants descendirent, libérant de la place. Les enfants restants en profitèrent immédiatement pour s'étaler.

— J'ai pas envie de m'asseoir à côté d'un de ces évac', Avril, entendit-elle quelqu'un marmonner.

Elle se retourna, surprise de découvrir qu'il s'agissait de Stephen Morgan, l'un des « évac' » d'origine.

Arrivé à Wynsdown, le bus se gara comme toujours sur la place, et tous les enfants descendirent dans une bousculade générale. Caroline rassembla ceux de son groupe, qui regardaient nerveusement autour d'eux, et, sous la houlette d'Avril, les conduisit dans la salle paroissiale. À l'intérieur attendaient déjà la plupart des personnes qui avaient accepté d'accueillir un enfant. Avril avait sa liste avec elle. Quand Caroline appelait le nom d'un enfant, elle appelait celui des parents.

Marjorie était là et emmena ses deux garçons au manoir. Janet Tewson prit Polly Elliott par la main, ramassa sa valise et l'entraîna à travers la place vers sa nouvelle maison dans School Lane. Bientôt, il ne resta plus dans la salle que les enfants Dawson et Charlotte.

— Vous, vous habiterez chez nous, dit Avril aux Dawson.

Elle se tourna vers Charlotte.

— Toi, tu iras chez Miss Everard. Elle sera ici dès que possible, mais le bus de Cheddar n'arrive pas avant une demi-heure. J'ai donc proposé de te conduire au presbytère, où elle viendra te chercher.

Elle vit Charlotte lancer un regard incertain à Caroline et demanda à voix basse :

— Elle comprend ce que je dis, n'est-ce pas ?

Charlotte avait compris, mais se retrouver avec des inconnus la rendait nerveuse. Elle avait espéré qu'elle et Claire seraient au même endroit. Mais Claire avait été rapidement emmenée par une femme au visage fatigué, les cheveux enveloppés dans un foulard, qui lui avait dit :

— Dépêche-toi, ma puce, Mr Prynne ne va pas tarder à rentrer pour le

dîner

Claire s'était retournée pour lui faire un signe de la main avant de disparaître par la porte, encouragée par Mrs Prynne qui poussait sa valise contre ses jambes.

Charlotte avait regardé les autres enfants être récupérés et emmenés, jusqu'à se retrouver seule avec les enfants Dawson. Ceux-ci entourèrent celle qui semblait être la responsable. Quelque part dans un recoin de son esprit, tout cela lui semblait vaguement familier, comme si elle l'avait déjà vécu avant. Mais où et quand ? Malgré ses efforts pour se rappeler, elle n'en avait aucune idée.

Miss Morrison s'approcha d'elle et sourit.

— Ma sœur m'a dit que la dame avec qui tu allais vivre, Miss Everard, était très gentille. Elle vit seule, elle sera donc plus que ravie de ta compagnie. Nous allons tous chez ma sœur, pour l'instant. Miss Everard viendra te chercher à son retour du travail.

Ils quittèrent la salle, et Avril leur fit franchir le portail du presbytère. Comme ils atteignaient la porte d'entrée, elle s'ouvrit tout grand sur David Swanson venu les accueillir.

— Bienvenue à Wynsdown ! lança-t-il. Entrez donc et mettez-vous à l'aise.

Ils entrèrent tous ensemble, et David les conduisit à la cuisine.

— Nous y voilà. Alors, dites-moi, qui avons-nous là ?

Le garçon s'avança et énonça :

— Bonsoir, monsieur. Je suis Paul, et voici Frances et Valerie.

Il indiqua ses sœurs qui se cachaient derrière le dos de Miss Morrison.

— Mais on les appelle Fran et Val… si vous êtes d'accord, monsieur.

— Parfait, répondit David. Fran et Val, c'est ainsi que nous les appellerons. Je suis Mr Swanson, mais tout le monde m'appelle « pasteur », alors, autant que vous m'appeliez « pasteur » aussi.

— S'il vous plaît, monsieur, comment devons-nous l'appeler ? questionna nerveusement Paul en désignant Avril, qui regardait son mari prendre les choses en main. Devons-nous dire Mrs Pasteur ?

Un grand rire accueillit ces mots, ce qui fit rougir d'embarras le jeune garçon.

— Je crois que c'est le nom idéal pour elle, déclara David. Mrs Pasteur ! Très bonne idée, Paul. Excellent.

Il se tourna vers sa femme.

— Eh bien, Mrs Pasteur, il serait temps de leur montrer où ils vont dormir, non ?

Avril les entraîna tous dans l'escalier, et Charlotte resta seule à la cuisine avec le pasteur et Miss Morrison. Des voix excitées lui parvenaient de l'étage comme les enfants Dawson découvraient leurs chambres. Elle aussi aurait aimé rester dans cette maison chaleureuse et accueillante. Le pasteur l'invita à s'asseoir et elle s'installa du bout des fesses sur l'une des chaises autour de la table. Lui et Miss Morrison bavardaient ensemble, tous deux avides de prendre des nouvelles. Charlotte, elle, laissa vagabonder ses pensées, comme souvent ces derniers temps. Elle se remémora le conseil que lui avait donné Miss Miller : « Laisse les choses flotter au-devant de ton esprit. »

C'est idiot ! s'énerva-t-elle pour la énième fois. *Je me souviens de son conseil. Je me souviens de ses traits. Je me souviens de son nom… Pourquoi ne puis-je pas me souvenir du mien ?*

Alors que les Dawson et Mrs Pasteur redescendaient, la sonnette retentit. Mrs Pasteur alla ouvrir. Sur le seuil se tenait une grande femme mince, les cheveux noués en chignon derrière la tête, l'expression étrangement éteinte. Elle força un sourire sur ses lèvres sans qu'il atteigne ses yeux sombres, profondément enfoncés dans leurs orbites.

— Ah ! Miss Everard, vous voilà ! s'exclama Avril. Tant mieux. Charlotte vous attend dans la cuisine.

Charlotte se tourna pour découvrir la femme avec qui elle allait vivre, et son cœur sombra. Elle aurait voulu crier : « Non, s'il vous plaît, pas elle ! » Son ressenti dut se refléter sur son visage, car Miss Morrison se hâta d'intervenir :

— Dis bonsoir à Miss Everard, Charlotte.

17

Dans le froid et l'obscurité, Charlotte suivait la lueur dansante de la torche électrique de Miss Everard à travers le village. La femme marchait d'un bon pas, et Charlotte devait presque courir pour ne pas se laisser distancer, trottant derrière elle en changeant régulièrement sa valise de main. À la lisière du village, elles s'engagèrent dans une ruelle étroite jusqu'à une petite maison située à l'écart de la route, derrière une haute haie. Miss Everard s'arrêta au portail et attendit que sa nouvelle protégée la rattrape avant de l'entraîner dans l'allée menant à la maison.

— Entre, dit-elle en ouvrant la porte. Attends ici pendant que j'occulte les fenêtres.

Charlotte attendit dans le noir tandis que Miss Everard posait son sac et s'éclipsait. Soudain, un flot de lumière inonda la maison, et Miss Everard réapparut dans le vestibule.

— Comment as-tu dit que tu t'appelais, déjà ?

— Je ne connais pas mon nom, répondit Charlotte, une note de détresse dans la voix. Mais on m'appelle Charlotte.

— Eh bien, ne reste pas plantée là, Charlotte, dit Miss Everard d'un ton sec. Enlève ton manteau et entre au chaud.

Charlotte s'exécuta et suivit son hôtesse dans la cuisine, où un fourneau à charbon peinait à chasser l'air glacial. Ce fourneau, Miss Everard l'attaqua à l'aide d'un tisonnier en remuant violemment avant de s'emparer d'une hotte de coke qu'elle déversa à l'intérieur par la trappe du haut.

— Il y avait encore des braises, expliqua-t-elle. Ça ne tardera pas à se réchauffer.

Elle se tourna vers Charlotte, qu'elle prit pour la première fois le temps d'étudier avec attention.

— Charlotte, la femme du pasteur m'a dit que tu avais perdu la mémoire.

On va voir ce qu'on peut faire pour te la faire retrouver. Suis-moi à l'étage, je vais te montrer ta chambre.

Miss Everard avait un ton de voix abrupt, de sorte qu'elle semblait toujours irritée quand elle parlait.

Est-elle constamment en colère ? se demanda Charlotte en quittant la cuisine à sa suite.

Miss Everard la précéda dans l'escalier, qui donnait sur un palier carré où s'ouvraient quatre portes.

— Cette chambre est la tienne, dit-elle en ouvrant l'une d'elles. C'était la mienne quand j'étais enfant.

La pièce était glaciale, avec ses rideaux noirs déjà tirés devant les fenêtres, mais confortablement meublée d'un lit, d'une table avec une chaise et d'une commode. Une armoire dotée d'un miroir en pied sur la porte occupait un coin. Sous la fenêtre se trouvait une large banquette.

— La salle de bains est à côté, continua-t-elle avec un geste de la main. Et si tu défaisais ta valise, maintenant, avant de descendre dîner ? Éteins en sortant.

Charlotte ouvrit sa petite valise et sortit les vêtements que lui avait donnés la Matrone. Il y en avait peu, mais ils étaient convenables, et elle les rangea soigneusement dans la commode. S'apercevant dans le miroir, elle resta plantée une minute ou deux devant son reflet. La glace lui renvoyait l'image d'une fille pâle aux yeux bruns, hirsute, mince, presque maigre. Des manches de son pull rouge dépassaient des poignets fins, et elle-même semblait flotter dans sa jupe. Ce reflet la fit tressaillir. Il n'y avait pas de miroir à St Michael. Elle ne s'était plus vue depuis avant ses blessures et se reconnaissait à peine.

Qui suis-je ? se demanda-t-elle pour la millionième fois. *D'où viens-je ?*

C'était devenu sa dernière obsession. Elle savait qu'elle parlait allemand autant qu'anglais, alors peut-être était-elle allemande. Parfois, elle se surprenait à penser en allemand, mais se réfrénait. Après tout, l'Allemagne bombardait Londres et tuait des milliers de gens. Elle n'avait aucune envie d'être allemande. Mais si elle l'était… que faisait-elle à Londres ?

Miss Morrison avait tenté de lui apporter une réponse :

— Il se pourrait que tu sois une réfugiée, avait-elle avancé. Peut-être es-tu

juive. Tu pourrais avoir été envoyée ici pour échapper aux nazis. C'est le cas de beaucoup d'enfants, tu sais.

Mais que faisait-elle dehors, dans la rue, au moment du raid ?

— Un coup de malchance. Tu n'aimes pas descendre dans les abris, n'est-ce pas ? Peut-être as-tu été surprise dans la rue et n'auras-tu pas voulu t'y réfugier. Qu'en penses-tu ?

Charlotte ne savait que penser. Tout ce qu'elle savait avec certitude était qu'elle ne se souvenait de rien, qu'elle avait subi une commotion et s'était cassé le bras. Son plâtre avait été retiré juste avant son départ de Londres, mais son bras lui faisait encore mal quand elle avait froid, si bien qu'elle le pressait contre elle en cet instant. Avec un haussement d'épaules résigné, elle éteignit la lumière et descendit retrouver la chaleur de la cuisine.

En bas, elle hésita sur le seuil de la cuisine. Miss Everard était aux fourneaux, occupée à remuer quelque chose dans une grande casserole.

— De la soupe, pour nous réchauffer ! lança-t-elle avec un regard par-dessus son épaule.

Sur la table étaient posés un quignon de pain et un quartier de fromage. Deux assiettes avaient été installées, entourées d'un couteau et d'une cuillère.

— Les verres sont dans le placard, dit-elle en désignant le meuble dans le coin.

Charlotte alla chercher les verres qu'elle plaça sur la table. Il y avait également un pichet dans le placard ; aussi s'en empara-t-elle pour aller le remplir à l'évier. Miss Everard eut un hochement de tête approbateur, puis souleva la casserole hors du fourneau et versa la soupe dans deux bols.

— Bien, dit-elle. Mangeons tant que c'est chaud.

L'épaisse soupe de légumes était brûlante et délicieuse. Miss Everard coupa deux généreuses tranches de pain et en tendit une à Charlotte tandis qu'elle trempait la sienne dans sa soupe. Charlotte l'imita et, pendant un moment, toutes deux mangèrent en silence.

— Demain, c'est samedi, dit Miss Everard. Toi et tous les nouveaux enfants êtes convoqués à une réunion à la salle paroissiale, où tout vous sera expliqué : l'école, le village, tout ça. Je t'accompagnerai afin qu'on s'organise pour la suite, d'accord ?

— Oui, Miss Everard, répondit Charlotte.

Miss Everard eut un sourire crispé.

— Tu ne peux pas continuer à m'appeler ainsi maintenant que tu vis ici. Miss Edie fera l'affaire.

— Oui, Miss Edie.

Le silence retomba tandis qu'elles finissaient leur soupe et mangeaient leur pain et leur fromage. Charlotte prit son courage à deux mains :

— La soupe est très bonne, merci. Et le fromage aussi.

Elle avait à peine ouvert la bouche depuis son arrivée ; ce n'est donc qu'à cet instant qu'Edie Everard entendit son accent. Très éloigné du doux accent campagnard de la région, mais tout autant de ceux, bruyants et, à son oreille, vulgaires, des précédents évacués. Quelque chose de plus dur, plus guttural. Européen, mais sans la fluidité et la légèreté du français.

— Tu parles bien l'anglais, observa-t-elle. Tu parles aussi allemand ?

La question était cassante, et Charlotte hésita. Pour Edith Everard, cette hésitation valait réponse. On lui avait confié une enfant allemande, à héberger chez elle, sous son toit !

— La réponse est oui, n'est-ce pas ? insista-t-elle, son expression soudain haineuse. Tu es allemande, je me trompe ?

— Je ne sais pas, répondit simplement l'enfant. Je ne sais pas qui je suis.

Edith débarrassa la table en entrechoquant bruyamment assiettes et couverts. Cette femme du pasteur lui avait imposé une enfant allemande sans même l'en avertir ! Une soudaine bouffée de rage l'envahit tandis qu'elle emplissait l'évier d'eau et s'attelait à la vaisselle. Comment osaient-ils lui faire cela ? À elle qui avait tout perdu à cause des Allemands en 1918 ! L'air lui manquait, et son silence furieux enveloppait la cuisine, un épais brouillard de colère qui étouffait tout autour de Charlotte, déconcertée et apeurée. Ne sachant que faire d'autre, elle saisit un torchon sur le rail à côté du fourneau et se mit à essuyer la vaisselle au fur et à mesure que Miss Edie la déposait brutalement sur l'égouttoir.

— Tu devrais aller te coucher, maintenant, dit Miss Edie lorsqu'elle eut enfin repris le contrôle de ses émotions. À demain matin.

Charlotte ne dit rien. Elle tourna simplement les talons et monta à l'étage. Plus tard dans son lit, elle se surprit à trembler. Elle revoyait l'éclair de

haine sur le visage de Miss Edie. Les gens d'ici, en Angleterre, haïssaient les Allemands, et elle, Charlotte, en était presque certainement une. Alors qu'elle songeait à cela, elle s'aperçut qu'une fois de plus, elle avait pensé en allemand. Malgré sa fatigue après le long voyage depuis Londres, Charlotte mit longtemps à s'endormir et resta éveillée bien après avoir entendu Miss Edie monter l'escalier, passer à la salle de bains et fermer la porte de sa chambre.

Miss Edie peinait à trouver le sommeil, elle aussi. La rage qui l'avait consumée à la cuisine, quand elle avait réalisé que l'enfant était allemande, s'était plus ou moins dissipée à présent. Mais cette douleur familière, celle à laquelle elle s'était raccrochée depuis qu'elle avait reçu le télégramme en août 1918, était toujours là ; elle faisait partie d'elle. Elle pensa à Hubert, comme elle le faisait chaque soir avant de s'endormir. Sa photo, d'un sépia passé, trônait sur sa table de chevet, la dernière chose qu'elle voyait le soir et la première qu'elle regardait le matin. Éternellement jeune, il lui souriait, droit et fier de ses galons de sergent sur son bras, le visage juvénile avec sa moustache soignée, aussi beau que le jour où elle lui avait dit au revoir d'un baiser à la fin de sa permission. Que le jour où elle avait porté pour la première fois sa bague de fiançailles. Rallumant, elle ouvrit le tiroir de sa table de nuit et sortit le télégramme toujours plié, jauni et écorné, dans son enveloppe administrative. Elle le déplia et relut les mots fatidiques…

Au regret de vous annoncer que le sergent Herbert Clapham du régiment du Cheshire a été porté disparu au combat, présumé tué le 10 août 1918. Monsieur le Ministre de la Guerre présente ses condoléances.

Combien de fois l'avait-elle lu ? Impossible de faire le compte. Herbert ne reviendrait jamais l'épouser. Elle le pleurerait pour le restant de ses jours. Son corps n'avait jamais été retrouvé. Son nom avait été inscrit sur la porte de Menin parmi trente-huit mille autres, un nom sans sépulture connue. La vie d'Edith s'était arrêtée le jour où était arrivé le télégramme.

Oh ! elle était restée vivre chez ses parents à Blackdown House, où elle avait vu le jour. Elle avait pris soin de son père lorsqu'il avait attrapé la grippe espagnole en 1919, dont il était décédé. Et elle avait pris soin de sa mère qui, elle, avait guéri, et avait continué à s'occuper d'elle jusqu'au jour de sa mort en 1930. Mais Edith ne s'était jamais remise de la perte de

l'homme qu'elle aimait. Quelque chose en elle s'était flétri à la lecture du télégramme, pour ne plus jamais refleurir. Désormais incapable d'apprécier la musique de compositeurs allemands, elle refusait d'écouter Beethoven, Brahms, Mendelssohn, se privant ainsi d'un plaisir de toujours. Depuis cette époque, elle avait vécu seule à Blackdown House et coupé les ponts avec ses amis pour vivre avec ses souvenirs. Autrefois membre de la chorale de l'église, elle avait cessé de croire en Dieu. Un Dieu capable de laisser mourir son Herbert et l'abandonner seule dans le champ de ruines qu'était devenue sa vie ne lui était d'aucun réconfort.

Offrir un foyer à un petit évacué était son premier véritable acte de générosité depuis des lustres, et voilà qu'il se retournait contre elle. Qui lui avait-on déniché ? Une gamine allemande !

Ce n'était pas la faute de l'enfant, elle devait le reconnaître. Mais elle, Edith Everard, savait que l'adolescente était bel et bien allemande, que les personnes qui l'avaient amenée ici choisissent de l'admettre ou non. Son instinct ne la trompait pas.

Un nouveau jour se leva, froid et ensoleillé. Charlotte, enveloppée dans une couverture dans sa chambre non chauffée, ouvrit les rideaux et, juchée sur la banquette, regarda par la fenêtre. En dessous s'étalait un potager soigneusement entretenu avec ses belles rangées de choux et de choux de Bruxelles, et elle devina aussitôt d'où provenaient les légumes de la soupe de la veille. Elle était incapable de les identifier, mais, visiblement, Miss Edie obéissait à l'ordre de planter pour la victoire. *Plantez pour la victoire !* Charlotte avait vu ces mots écrits quelque part, pas seulement sur une affiche – elles étaient partout –, mais en lettres gigantesques. Où cela ?

Son regard s'égara au-delà du jardin vers la campagne et ses champs ondoyants, délimités par des haies ou des murets de pierres, avec quelques arbres ici et là qui se découpaient, nus, sur le ciel d'hiver. Des touffes d'herbe et des amas de ronces miroitaient au soleil tandis que les creux restaient dans l'ombre dans un patchwork de couleurs hivernales. Des moutons paissaient dans plusieurs champs, quelques vaches se tenaient chaud sous les arbres d'un autre. Au loin, elle distinguait vaguement une ou deux fermes de pierre grise aux toits d'ardoise, qui donnaient l'impression d'avoir éclos de la roche calcaire en dessous. Plus loin encore se dessinait la

courbe de collines, guère plus qu'une ligne floue à l'horizon. Charlotte ne s'était jamais retrouvée si isolée de tout. La campagne semblait s'étendre à perte de vue de tous côtés. Sur le trajet depuis Cheddar la veille, la route était bordée de hautes haies, si bien qu'elle n'avait rien vu qui l'aurait préparée à ces vastes étendues qu'elle découvrait d'ici. Tant d'espace avait quelque chose d'un peu effrayant.

Assise sur la banquette de fenêtre, Charlotte se demandait ce que l'avenir lui réservait. Miss Edie avait été furieuse d'apprendre qu'elle était allemande, elle le savait. Mais qu'y pouvait-elle ? Si elle avait eu un autre endroit où aller, elle aurait refait sa valise et serait partie. Mais elle n'avait aucune autre option, sinon disparaître à travers les champs infinis qui entouraient le village.

Miss Edie l'appela pour le petit-déjeuner et prépara un bol de porridge qu'elle posa devant elle. Il était évident qu'elle avait déjà mangé le sien puisqu'un bol vide séchait sur l'égouttoir.

— La réunion à la salle paroissiale est à dix heures et demie. D'ici là, je vais bêcher le jardin. Toi, tu feras la vaisselle et nettoieras la cuisine. J'ai fait mon lit, ce sera à toi de faire le tien. Tu as compris ?

Elle avait parlé d'une drôle de façon, lentement, en articulant bien, comme si elle craignait que sa protégée allemande ne saisisse pas ce qu'elle lui disait.

— Oui, je comprends très bien, répondit Charlotte. Vous n'avez pas besoin de m'accompagner à la réunion. Je ferai ma valise et irai chez Mrs Pasteur. Sa sœur rentre à Londres aujourd'hui. J'irai avec elle. Vous ne voulez pas de moi ici, et moi, je n'ai pas envie de rester.

— Ne sois pas ridicule, petite, répliqua sèchement Edith. Tu ne feras rien de tel.

Elle ne s'attendait pas à cette confrontation et était plutôt impressionnée.

— Je te demande simplement d'aider à quelques tâches ménagères pendant que j'avance dans le jardin. Sois prête à partir à dix heures et quart.

Charlotte nettoya les quelques casseroles du petit-déjeuner, puis remonta à l'étage. Elle allait entrer dans sa chambre lorsqu'elle remarqua que la porte de celle de Miss Edie était entrebâillée. La curiosité l'emporta. Ouvrant la porte un peu plus grand, elle se faufila à l'intérieur et balaya la chambre des

yeux. Elle était beaucoup plus grande que la sienne, sans doute celle des parents de Miss Edie quand elle était enfant, et plutôt confortablement meublée. Mais le mobilier était vieux et usé, et il était évident que rien n'avait été fait pour embellir la pièce depuis des années. Un papier peint fleuri tapissait les murs, mais les couleurs étaient passées et, par endroits, le papier se déchirait. Un tapis élimé recouvrait presque tout le sol, et les rideaux noirs de chaque côté de la fenêtre avaient connu des jours meilleurs. Charlotte s'en approcha sur la pointe des pieds et jeta un œil par une fente entre les rideaux. Dans le jardin, elle aperçut Miss Edie qui binait la terre. Sûre de ne pas se faire surprendre, Charlotte reporta son attention sur la pièce. Sur la table de chevet près du lit étaient posés un livre, une paire de lunettes et une vieille photo dans un cadre d'argent. Un soldat en uniforme, aux cheveux bouclés, la fixait de ses yeux rieurs.

Qui est-ce ? se demanda-t-elle en soulevant le cadre pour mieux l'étudier. Un mari ? Un frère ? Un petit ami ? La photo semblait assez ancienne.

Il n'y avait pas grand-chose d'autre à explorer. Le lit était soigneusement fait et la robe de chambre de Miss Edie, suspendue à une patère sur la porte. Charlotte sortit en veillant à laisser celle-ci légèrement entrebâillée, comme elle l'avait trouvée. Une dernière porte donnait sur le palier. Curieuse de savoir ce qu'il y avait derrière, elle tourna doucement la poignée. La porte était coincée ou fermée à clé. Quoi qu'il en soit, elle refusait de s'ouvrir. Charlotte regagna sa chambre et fit son lit comme Miss Edie le lui avait ordonné. Elle était toujours fortement tentée de faire sa valise et l'emporter à la réunion de la salle paroissiale. Elle n'avait pas menti : si Miss Edie ne voulait pas d'elle, elle refusait de rester. Elle demanderait à Miss Morrison si elle pouvait rentrer à Londres avec elle, puis reviendrait chercher ses affaires.

De retour en bas, elle jeta un coup d'œil dans les deux autres pièces. Celle à côté de la cuisine était une salle à manger, assez sombre, avec une épaisse couche de poussière sur ses meubles encombrants. Visiblement, elle n'avait pas servi ni été nettoyée depuis belle lurette. L'autre porte donnait sur un salon, meublé de fauteuils râpés, mais d'apparence confortable. Il aurait fait un endroit agréable où s'asseoir pour lire ou écouter la TSF si le feu avait été allumé. Un piano longeait un mur, et une étagère remplie de livres en

occupait un autre, mais cette pièce, elle aussi, semblait froide et délaissée. Ni l'une ni l'autre n'avait de rideaux ou d'écrans noirs, signe, devina Charlotte, qu'elles n'en avaient pas besoin tant elles étaient peu utilisées. Elle s'apprêtait à explorer le placard sous l'escalier quand elle entendit la porte de derrière s'ouvrir. Ne voulant pas avoir l'air de fouiller, elle battit en retraite en se précipitant à l'étage. Lorsque Miss Edie atteignit le palier, Charlotte, assise sur sa banquette de fenêtre, contemplait les collines de Mendip.

Ensemble, elles marchèrent jusqu'au village et arrivèrent à la salle paroissiale juste au moment où commençaient à affluer les évacués accompagnés de leur hôte ou hôtesse. Mrs Pasteur, devant la porte, accueillait les arrivants. Dès qu'elle aperçut Claire, Charlotte se détacha de Miss Edie pour aller la saluer.

Claire était assise à côté d'une femme enrobée portant un tablier croisé dans le dos et un foulard noué sur la nuque. Charlotte s'installa de l'autre côté.

— Comment c'est, chez toi ? chuchota-t-elle.

Avec un regard furtif vers Mrs Prynne pour s'assurer qu'elle n'écoutait pas, Claire répondit :

— Pas trop mal. J'ai eu une sorte de ragoût, hier soir. Ça allait. Je dois partager ma chambre avec Sandra, la fille de Mrs Prynne. L'horreur : elle ronfle comme un sonneur ! Et toi ?

— J'ai une chambre à moi, admit Charlotte, et le dîner était bon. Mais elle n'aime pas les Allemands.

— Comme tout le monde ! s'exclama Claire.

— Mais elle pense que j'en suis une, d'Allemande.

— C'est idiot ! N'importe quoi !

— Peut-être pas, soupira Charlotte. C'est ça, le problème.

— Même si c'est vrai, t'es pas un de ces Allemands-*là*, ça coule de source. Si tu l'étais, tu serais en Allemagne, non ?

— À mon avis, elle va dire qu'elle ne veut pas de moi. Si elle le fait, je demanderai à Miss Morrison de me ramener à Londres. Je n'aime pas la campagne. Il n'y a pas de maisons, juste des champs, des moutons et tout ça.

Au même instant, Avril Swanson s'avança en tapant des mains et demanda à chacun de s'asseoir afin que la réunion puisse débuter.

— Tout d'abord, j'aimerais demander à ma sœur, Caroline Morrison, de nous dire quelques mots sur les enfants qu'elle a fait venir ici et les raisons de son action. Après quoi, j'exposerai comment nous comptons intégrer ces enfants à la vie du village et faire en sorte qu'ils se sentent chez eux parmi nous.

— Ça veut dire quoi, « intégrer » ? souffla Charlotte à Claire.

Cette dernière haussa les épaules.

— On va bien voir.

Caroline se leva et, devant tous ces gens suspendus à ses lèvres, les gratifia de son plus charmant sourire.

— J'aimerais commencer par vous remercier tous, les habitants de Wynsdown, d'avoir si chaleureusement accueilli les enfants du foyer de St Michael de Streatham. St Michael est un foyer pour les enfants qui, en raison de la guerre, se retrouvent sans maison, et souvent sans famille pour veiller sur eux. À St Michael, nous accueillons ces enfants et prenons soin d'eux jusqu'à ce que nous leur trouvions un autre endroit où vivre, plus sûr. Certains d'entre eux retrouvent parfois leur famille une fois celle-ci relogée, d'autres emménagent dans un nouveau foyer, peut-être mieux adapté à leur âge. D'autres encore ont besoin d'être évacués dans des villages comme le vôtre, trop petits, nous l'espérons, pour intéresser les bombardiers. Le problème de St Michael est qu'il se situe proche de l'aéroport de Croydon, un secteur ciblé par les ennemis. De nombreuses maisons autour de notre foyer ont été complètement détruites ou, tout au moins, rendues inhabitables. Il y a eu des blessés, des victimes aussi, malheureusement. J'ai donc été autorisée à amener ces enfants ici, chez vous, consciente que cela pouvait leur sauver la vie. En accueillant ces enfants, vous faites plus que leur offrir un foyer. Vous leur offrez un avenir, un avenir dont ils seraient peut-être privés autrement. Nous vous remercions donc et ferons de notre mieux pour que vous ne regrettiez pas votre générosité.

Miss Morrison leur adressa à tous un autre sourire et regagna sa place auprès de sa sœur sous un tonnerre d'applaudissements.

Avril, qui applaudissait aussi, se releva.

— Bien. Cet après-midi, une fête sera donnée ici, à la salle paroissiale, afin que chacun apprenne à se connaître. Tous les enfants du village sont invités, ainsi que ceux d'entre vous qui s'occupent d'eux. Plus vite nous nous connaîtrons tous, mieux ce sera. Entre-temps, nous devons régler la question de la scolarité. Les enfants, quand j'appellerai votre nom, levez-vous, s'il vous plaît, afin que nous voyions qui vous êtes. Puis je vous expliquerai comment les choses se passeront après ce week-end. Fred Moore, lève-toi, s'il te plaît.

Rouge écarlate, Fred se leva, imité par Malcolm Flint, Molly Hart, Charlotte Smith et Claire Pitt à mesure que leurs noms étaient appelés.

— Vous irez tous au collège de Cheddar en bus scolaire, avec les autres enfants inscrits là-bas. Vous devez être sur la place devant le Magpie à huit heures et quart. Le bus ne vous attendra pas si vous êtes en retard, alors, veillez à bien arriver en avance. Maintenant, les enfants, vous pouvez vous rasseoir.

Ravies d'aller au moins dans la même école, Claire et Charlotte s'affalèrent sur leurs chaises.

— Enfin, si je reste, marmonna Charlotte.

Elle avait vu Miss Edie parler à Mrs Pasteur avant la réunion et se demandait ce qu'on avait dit sur elle.

— Bien sûr que tu vas rester, répondit doucement Claire. Ils ne vont quand même pas te renvoyer sous les bombes, pas vrai ?

Pendant qu'elles échangeaient à voix basse, les autres enfants avaient été appelés à se lever afin de se faire connaître. Lorsqu'ils eurent tous répondu à leur nom, on les pria de se rasseoir, et Mr Hampton s'avança pour se présenter, lui ainsi que Miss Mason, la future enseignante de ce groupe.

— Inutile d'avoir peur, les rassura-t-il avec un grand sourire. Miss Mason et moi sommes très gentils, nous ne mordons pas. Venez simplement à l'école un peu en avance, lundi matin, afin que nous vous installions avant l'arrivée des autres enfants.

La réunion touchait à sa fin, mais avant cela, Avril rappela à tous la fête de l'après-midi.

— Il y aura des châtaignes grillées pour tout le monde ! Le docteur

Masters en a cueilli plein sur le châtaigner de son jardin. Il les fera griller ici cet après-midi.

Dès qu'elle en eut l'occasion, Charlotte se fraya un chemin à travers l'assemblée jusqu'à Miss Morrison.

— Je ne me plais pas, ici, déclara-t-elle tout de go. Je veux rentrer à Londres avec vous.

— Charlotte, ma puce, je crains que ce soit impossible, répondit Miss Morrison. Nous avons réussi à tous vous éloigner des bombardements. Tu ne pourras sans doute pas revenir avant la fin de la guerre.

— Mais elle peut durer des années, se lamenta Charlotte.

— Je sais, mais c'est pour ta propre sécurité. Charlotte, nous ne savons même pas encore d'où tu viens. Quand nous le saurons, nous aimerions te rendre à ta famille en un seul morceau.

— Et si ma mémoire revient ? demanda Charlotte. Si je me rappelle qui je suis ? Que se passera-t-il ?

— Si la mémoire te revient, écris-moi à St Michael pour me prévenir. Alors, je verrai ce que je peux faire. En attendant, tu dois rester ici.

— Cette Miss Edie, la femme chez qui j'habite, elle ne veut pas de moi.

— Tu as tort, Charlotte. Je discutais avec elle tout à l'heure et elle nous a assuré le contraire, à ma sœur et à moi. Elle veut que tu restes.

— Elle ne m'aime pas parce que je suis allemande.

— Ce n'est pas vrai. Mais je vais te confier quelque chose si tu promets de ne pas le répéter à Miss Everard.

— Quoi ?

— Elle est toujours très triste, car l'homme qu'elle allait épouser a été tué à la fin de la dernière guerre. Il était dans les tranchées et s'est fait tuer. Tu dois comprendre que c'est très difficile de se remettre de quelque chose comme ça, expliqua Caroline tout en se disant qu'Edith Everard pourrait faire un effort au lieu de continuer à s'apitoyer sur elle-même vingt ans après.

Charlotte se rappela la photo qu'elle avait vue dans la chambre de Miss Edie le matin même, celle d'un soldat en uniforme, un jeune homme. Beaucoup plus jeune que Miss Edie, avait-elle pensé. Mais sans doute pas beaucoup plus qu'elle ne l'avait été en 1918.

— Donne-lui quelques jours, Charlotte, vois comment les choses se passent. Si c'est trop difficile, préviens ma sœur et je te promets qu'elle te placera ailleurs.

En fin de matinée, Charlotte et Miss Edie rentrèrent à Blackdown House. Miss Edie réchauffa un peu de sa soupe spéciale tout en annonçant :

— J'ai réussi à me procurer de la viande hachée chez le boucher de Cheddar, hier ; alors, je pensais faire un hachis Parmentier pour ce soir. Tu aimes le hachis Parmentier ?

— Je ne sais pas, répondit prudemment Charlotte.

Miss Edie sourit.

— Eh bien, on le découvrira ce soir, pas vrai ?

18

La fête à la salle paroissiale fut un demi-succès. Les enfants du village furent tous de la partie, alléchés par la promesse de châtaignes grillées et de petits pains à la confiture. Marjorie Bellinger avait préparé les petits pains tandis qu'Avril avait pioché dans son stock de confiture de mûres pour la garniture. Les évacués, eux, furent amenés par leurs familles d'accueil, et les deux groupes se mesurèrent du regard, chacun de leur côté.

— C'est un peu comme au bal du village où on allait plus jeunes, souffla Janet Tewson à Sally Prynne. Tu te rappelles comme on restait d'un côté de la salle à regarder les garçons de l'autre ?

Sally s'esclaffa.

— Je me souviens que tu essayais d'attirer l'attention de ton Frank, dit-elle.

Janet rit à son tour.

— En fin de compte, j'ai attiré plus que son attention…

Elle fit signe du doigt à ses jumeaux d'approcher.

— Dick, Chris, prenez soin de notre Polly. Rappelez-vous, c'est votre petite sœur, maintenant.

Dick fit la grimace, mais Chris se dirigea vers Polly, qui se cachait parmi les autres enfants de St Michael, et lui prit la main.

— Maman dit que tu dois venir avec nous, dit-il.

Polly se mit à pleurer et il s'agaça :

— Pourquoi tout ce tapage ? J'allais te chercher une châtaigne chaude et un petit pain.

— J'aime pas les châtaignes chaudes, pleurnicha Polly, qui n'en avait jamais mangé.

— Mais je parie que tu aimes les pains à la confiture, persista Chris. Viens, Pollynette. Maman dit de venir manger un petit pain.

Doucement, les deux groupes commencèrent à se mélanger. Le Dr Masters

remportait un franc succès avec ses châtaignes chaudes. Après les avoir goûtées, les petits Londoniens en redemandèrent.

— Je croyais qu'il y avait des vendeurs de châtaignes chaudes, dans les rues de Londres, dit Nancy à Caroline.

— Il y en a eu et ils reviendront sûrement, répondit Caroline. Mais pour l'instant, les rues de Londres ne sont plus ce qu'elles étaient. Les plus âgés s'en souviennent peut-être, mais certains ici n'ont que cinq ou six ans.

Caroline observait Charlotte avec attention. Elle avait décidé de rester une nuit de plus avant de rentrer à Londres, et pas seulement parce que son vieil ami Henri Masters l'avait invitée à dîner, mais parce qu'elle s'inquiétait véritablement au sujet de Charlotte et de son placement. Avril avait été abordée avant la réunion du matin par Miss Everard, qui voulait savoir pourquoi elle n'avait pas été avertie que sa protégée était allemande.

Déstabilisée par la véhémence de sa question, Avril avait répondu :

— Nous ne sommes pas sûrs qu'elle le soit. Est-ce vraiment important ?

« C'est juste une enfant qui a besoin d'un foyer aimant. N'est-ce pas ce que vous lui offrez ? » allait-elle ajouter quand Miss Everard l'avait interrompue :

— C'est important pour moi. Nous sommes en *guerre* contre les Allemands… pour la *seconde* fois en vingt ans !

— J'en suis bien consciente, Miss Everard, mais nous ne sommes pas en guerre contre Charlotte Smith.

C'est à ce moment-là que Caroline, regardant dans leur direction, avait compris, à l'expression sur le visage de Miss Everard, qu'Avril avait des ennuis. Elle s'était empressée de rejoindre les deux femmes.

— Tout va bien, Avril ? avait-elle demandé d'un ton enjoué.

— Je crains que nous ne devions déplacer Charlotte. Miss Everard ne veut pas d'elle et…

— Je n'ai jamais dit que je ne voulais pas d'elle, avait sèchement rétorqué Miss Everard. Il me semble simplement que c'eût été la moindre des politesses de me prévenir que l'enfant était allemande. Je suis tout à fait heureuse de l'accueillir chez moi, mais j'estime que vous auriez dû m'avertir.

— Je vous présente mes excuses si vous pensez que je vous ai dupée, Miss

Everard, avait dit Avril en s'efforçant de garder son calme. Ce n'était absolument pas intentionnel. Mais nous devons à présent être sûrs qu'elle est la bienvenue là où elle est…

— C'est le cas. Je veux qu'elle reste.

Paradoxalement, Miss Edie le pensait. Elle était venue se plaindre de la situation, mais dès que la femme du pasteur avait parlé de lui enlever Charlotte, elle s'était aperçue qu'elle ne souhaitait pas s'en séparer. Et faisait à présent marche arrière à vitesse grand V.

— Je suis heureuse d'avoir l'enfant avec moi. C'est le manque de courtoisie et de communication dont je me plaignais.

— Très bien, si vous êtes sûre, avait répondu Avril en se mordant la langue pour rester polie. Mais si vous changez d'avis ou si la situation devient inconfortable, n'hésitez pas à me le faire savoir et je la prendrai avec nous au presbytère.

— Je suis certaine que ce ne sera pas nécessaire, avait assuré Miss Everard avec raideur. Y a-t-il autre chose que je devrais savoir la concernant ?

— Elle n'aime pas les endroits confinés, ni être enfermée. Elle descendra dans un abri s'il le faut, à condition de sentir qu'elle peut en sortir rapidement. C'est pourquoi nous l'installons généralement près de la porte.

Miss Everard avait hoché la tête.

— Je m'en souviendrai.

Et elle s'était éloignée à grands pas.

— J'espère qu'on a pris la bonne décision, avait murmuré Avril à sa sœur. Ça ne va pas être facile pour la petite.

— Elle est plus solide que tu ne le penses, avait assuré Caroline. Je ne connais pas son passé, mais il est évident qu'elle a traversé des épreuves et les a toutes surmontées.

— Que se passe-t-il ?

Nancy Bright, qui avait assisté à la confrontation, s'était approchée afin d'en savoir plus.

— C'est juste que Charlotte, selon nous, pourrait être à demi allemande, ou une réfugiée allemande, et Miss Everard est outrée que nous ne l'en ayons pas avertie.

Nancy avait fixé Avril avec incrédulité.

— Eh bien, quel est le problème ? avait demandé Avril, déconcertée.

— Elle a perdu son fiancé à la toute fin de la Grande Guerre et ça l'a rendue bizarre. Elle n'a jamais pardonné aux Allemands de le lui avoir tué. Elle vit seule depuis la mort de ses parents. Pour être honnête, je la crois un peu folle.

— Mon Dieu ! Pourquoi ne pas me l'avoir dit ?

— Oh ! ce n'est pas mon genre de jaser, avait répondu Nancy le plus sérieusement du monde. Mais je pensais que vous le saviez. D'ailleurs, j'ignorais qu'Edie avait offert d'accueillir un évac' et que l'enfant était allemande.

— Nous n'en savons rien ! avait protesté Avril avec frustration. Nous ignorons qui elle est et elle aussi, pauvre enfant. Seigneur, nous aurions dû lui faire de la place au presbytère…

— Laisse-la où elle est pour l'instant, avait conseillé Caro. Elle a été assez ballottée comme ça. Mais garde un œil sur elle.

Après la réunion, Edith et Charlotte étaient rentrées ensemble. Et plus tard, toutes deux étaient revenues pour la fête.

— Hé ! Charlotte ! Tu devrais goûter. C'est super bon !

Claire et Charlotte discutèrent du lieu où elles se retrouvaient cantonnées. Claire, qui vivait désormais avec Mr et Mrs Prynne et leur fille, Sandra, prenait les choses avec philosophie.

— Ça pourrait être pire, dit-elle. Hier soir, on a écouté la TSF. Et Sandra ne va pas encore à la même école que nous. Elle n'aura onze ans qu'au printemps.

— Au moins, tu vis chez une vraie famille. Moi, je n'ai que Miss Edie, avait soupiré Charlotte.

— C'est comme ça que tu l'appelles ? avait demandé Claire, intriguée. Miss Edie ? Ce n'est pas un peu formel ?

— Qu'est-ce que tu dis, toi ?

— Elle m'a demandé de l'appeler Ma, comme Sandra et Mr Prynne. Plus cool, non ?

— Et l'école, à ton avis, ce sera comment ? On doit y aller en bus et manger sur place.

— Ça ira. J'aime bien l'école.

Soudain, une cloche retentit, et Mr Hampton s'avança au milieu de la salle.

— Écoutez-moi tous ! lança-t-il. Et si nous faisions quelques jeux, maintenant ? Miss Mason va se mettre au piano pour une partie de chaises musicales !

Miss Mason s'installa au piano et se mit à jouer. Les grands regardèrent avec dédain les plus jeunes se précipiter au centre pour se joindre au jeu. Charlotte et Claire, elles, observaient la partie. Elles n'auraient pas dédaigné de participer, d'autant que le gagnant remportait un bâton de réglisse, mais l'occasion était passée.

Il avait beau faire froid dehors, cela n'empêcha pas les enfants de sortir faire la course sur la place du village. Mr Hampton, le Dr Masters et le pasteur les répartirent en équipes, en ayant soin de mélanger non seulement les enfants de St Michael et ceux de Wynsdown, mais aussi les filles et les garçons. Ils avaient délimité un couloir avec des sacs et, la demi-heure qui suivit, il y eut un chahut de tous les diables comme les participants encourageaient leurs équipiers lors de la course de relais, la course à trois pattes et, enfin, la course de sacs.

Charlotte se retrouva à faire équipe avec Teddy Baker et la petite Valerie Dawson de St Michael. Un autre garçon du village, plus âgé, avait été choisi comme capitaine de l'équipe. Son nom était Billy Shepherd. Il était grand, musclé, avec des cheveux blonds bouclés et des yeux bleus profondément enfoncés. Il étudia son équipe et, remarquant la petite Val sur le côté, s'approcha et se pencha vers elle.

— Salut. Comment tu t'appelles ?

Val recula, intimidée, et Charlotte prit la parole.

— C'est Val. Elle n'a que cinq ans. Elle ne te connaît pas.

— Je m'appelle Billy Shepherd, j'habite Charing Farm sur la colline. Et toi ?

Pour la première fois depuis qu'elle avait quitté l'hôpital, Charlotte ne dit pas qu'elle ne savait pas. Devant Billy et son expression amicale, elle répondit :

— Charlotte Smith. Je viens de St Michael.

— Je sais. Je t'ai observée.

Charlotte parut décontenancée.

— Ah bon ? Pourquoi tu m'observes ?

— Je sais pas trop, dit Billy en se grattant la tête. Faut croire que je te trouve pas mal.

Ils ne le savaient pas, mais un lien venait de se forger entre eux. Billy organisa son équipe avec soin en veillant à ce que tout le monde soit intégré. Quand la petite Valerie Dawson fit la course de relais, il l'encouragea à grands cris, et lorsque Charlotte se retrouva jointe à une fille du village, Emmy Gripton, pour la course à trois pattes, c'est lui qui applaudit le premier à leur victoire.

Mais une fois les courses terminées et le dernier bâton de réglisse distribué, les enfants reformèrent rapidement leurs deux bandes, les villageois d'un côté, les évacués de l'autre, chaque groupe jaugeant l'autre avec suspicion.

— Ça s'arrangera vite, assura Mr Hampton à Caroline Morrison qui lui en faisait la remarque. Les enfants sont très tribaux, vous savez, mais ils ne tarderont pas à se mélanger. Vous voyez cet enfant, là-bas ?

Il désigna un petit garçon roux debout parmi les enfants du village.

— C'est Sidney Morgan. Lui et son frère jumeau, Stephen, sont arrivés avec le premier groupe d'évacués. Mais comme vous le voyez, il se considère comme un gars d'ici, maintenant.

Alors que le soir tombait, la fraîcheur de cette journée de novembre se muait en froid glacial. Les villageois rassemblèrent leurs familles et nouveaux protégés et se hâtèrent de rentrer retrouver la chaleur de leurs cheminées.

Miss Edie imposa son pas vif habituel quand elle et Charlotte quittèrent la place du village. Elles ne mirent pas longtemps à rejoindre Blackdown House, où Miss Edie attaqua une fois de plus le fourneau récalcitrant.

— Je vais mettre le hachis au four, dit-elle. J'ai aussi arraché quelques poireaux du jardin, ce matin. Tu veux bien les nettoyer et les couper ?

— S'il vous plaît, Miss Edie, qu'est-ce qu'un poireau ?

Miss Edie, sur le point de répondre avec agacement, se ravisa.

— Viens, dit-elle, je vais te montrer.

Elle plongea la main dans un seau, dont elle tira une poignée de poireaux

aux racines encrassées de terre. Après les avoir frappés contre le bord du seau pour enlever le plus gros, elle les déposa sur l'égouttoir.

— Tiens, regarde.

D'un grand coup de couteau aiguisé, elle en coupa un sur la longueur et montra à Charlotte comment nettoyer la terre à l'intérieur en rinçant le poireau dans l'évier avant de le découper en rondelles. Puis elle passa le couteau à Charlotte et retourna à son hachis. Charlotte s'empara d'un poireau et ne tarda pas à couper et nettoyer comme si elle avait fait cela toute sa vie. Lorsqu'elle eut fini, Miss Edie lui tendit quelques carottes. Charlotte n'avait pas besoin qu'on lui explique comment les éplucher. Elle prit simplement le couteau et se mit à peler leur peau.

— Eh bien, dit Miss Edie, à l'évidence, tu as déjà fait ça avant. Peut-être aidais-tu ta mère à la cuisine.

Charlotte allait répondre « Je ne sais pas », mais Miss Edie la devança :

— Je sais : tu n'en sais rien. Mais c'est ce genre de détail qui t'aidera à retrouver la mémoire. Tu as fait ton lit, lavé la vaisselle, aidé à mettre la table. Il est clair que tu faisais tout ça chez toi.

— Oui, concéda lentement Charlotte. Oui, vous devez avoir raison.

Le dîner se passa beaucoup mieux que la veille. À présent qu'elle avait surmonté son choc quant à la probable nationalité de Charlotte, Miss Edie se surprenait à être intriguée par l'adolescente. Manifestement, elle n'avait aucun souvenir de sa famille, mais certaines choses qu'elle faisait étaient pour elle des automatismes. C'était une fille intelligente ; elle parlait deux langues. Courageuse aussi, assez pour lui tenir tête ce matin, prendre l'initiative et menacer de partir en se sentant indésirable. C'était sans nul doute cette démonstration de courage et de détermination qui avait fait changer d'avis Miss Edie. Elle comptait effectivement exiger d'Avril Swanson qu'elle reprenne l'adolescente. Mais sur le point de la perdre, elle s'était soudain aperçue qu'elle ne voulait pas qu'elle parte.

Le lundi matin, les enfants plus âgés attendaient le bus scolaire sur la place du village. Charlotte, avec Claire et les quatre autres enfants de St Michael, formait un groupe à l'écart de ceux du village. Charlotte reconnut quelques-uns de ses équipiers lors de la fête, mais aucun ne semblait faire attention à elle. Lorsque le bus surgit du coin de la rue dans un vrombissement, il

transportait déjà quelques passagers. Les enfants de Wynsdown montèrent à leur tour, ceux du village bruyants et sûrs d'eux, ceux de St Michael silencieux, presque craintifs.

Le trajet se passa dans le bruit, avec les enfants d'un autre village qui vinrent s'ajouter aux premiers. Arrivés à l'école, tous se déversèrent du bus dans la cour de l'école, laissant les nouveaux venus debout à l'extérieur.

— Venez, on ferait mieux d'y aller, dit Malcolm Flint, prenant les choses en main.

Ce ne fut pas simple, mais une fois leurs classes attribuées et la journée lancée pour de bon, ils commencèrent peu à peu à trouver leurs marques. Charlotte, Claire et Molly étaient dans la même classe. Elles pouvaient au moins compter les unes sur les autres et restèrent ensemble lors des pauses et du déjeuner. Leur professeur principal, Miss Davis, demanda à chacune son nom et son adresse afin de les transmettre au secrétariat de l'école. Lorsqu'elle arriva à Charlotte, la réponse fut simplement :

— Charlotte Smith, Blackdown House, Wynsdown.

Les ennuis commencèrent le lendemain matin, devant le Magpie. Au moment où le bus s'arrêtait, l'un des villageois, Tommy Gurney, poussa de côté Fred Moore qui essayait de monter et siffla :

— Les évac', en dernier.

Fred, dans la même classe que Tommy, avait subi ses « évac' ! » moqueurs toute la journée précédente et en avait assez. Il colla son poing dans la figure de Tommy, qui se retrouva par terre, le nez en sang. Aussitôt, les amis de Tommy se jetèrent contre Fred et cela tourna à la bagarre générale. Sam, le conducteur, sauta à bas du bus et le contourna pour tenter de s'interposer. Mais, déjà, les coups partaient dans tous les sens, les garçons du village encouragés par leurs sœurs. Jack Barrett, le propriétaire du Magpie, vit ce qui se passait. Lui et sa femme, Mabel, sortirent en trombe du pub pour se jeter dans la mêlée. Mabel, une femme imposante aux bras musclés et habitués à soulever des tonneaux, empoigna les filles qui assistaient, horrifiées, à la scène et les poussa dans le bus.

— Vous, montez et restez là, intima-t-elle avant de se retourner pour agripper deux des plus jeunes garçons.

Jack parvint à écarter Fred de Tommy et les maintenir séparés tandis que

Sam mettait le grappin sur Malcolm, qui avait immédiatement bondi à la rescousse de Fred. Aussitôt, la bagarre retomba comme un soufflé.

— Dans le bus, en vitesse ! rugit Sam, qui tenait toujours Malcolm d'une poigne de fer.

Les autres garçons, encouragés par les claques de Mabel, montèrent à leur tour. Alors seulement, les deux hommes lâchèrent les trois garçons. Le nez de Tommy saignait toujours, et Mabel lui fourra son mouchoir dans la main.

— Tiens, dit-elle d'un ton bourru. Essuie-toi.

— Toi, lança Sam à Malcolm, tu t'assieds derrière moi !

Il se tourna vers Tommy.

— Toi, tu vas à l'arrière, et toi, le fauteur de troubles, ajouta-t-il en pointant un doigt accusateur sur Fred, tu te mets là, à côté d'elle.

Il poussa Fred sur le siège vacant à côté de Molly, puis se remit derrière le volant.

— Et je ne veux plus un bruit, tonna-t-il à l'adresse du bus tout entier, ou, bon Dieu, je vous jure que je vous jette au bord de la route !

— C'est l'évac' qui a commencé, s'éleva une voix de fille vers l'arrière du bus.

Sam lança un regard noir dans sa direction.

— Un mot de plus…

Il leva le pied de l'embrayage et le bus démarra.

La nouvelle de l'échauffourée de Wynsdown se répandit comme une traînée de poudre à l'école. Tous les concernés furent convoqués dans le bureau du directeur et tous revinrent dans leurs classes assagis. Des mots furent envoyés aux parents des trois principaux protagonistes, qui se firent réprimander une seconde fois.

Peter Bellinger écouta la version de Fred et Malcolm avant de leur donner un sévère avertissement de la raclée qui les attendait s'ils provoquaient d'autres rixes. Lui et Marjorie, conscients qu'on s'était ligué contre les deux garçons, ne pouvaient s'empêcher de compatir. Mais ils étaient déterminés à étouffer dans l'œuf de tels comportements avant que les choses ne dégénèrent. Fred et Malcolm acceptèrent la réprimande sans un mot. Tous deux savaient qu'ils avaient un logement de choix au manoir et ni l'un ni l'autre ne voulait prendre le risque de le perdre.

Le père de Tommy Gurney, Bert, ouvrier agricole à Charing Farm, déclara :

— Bon, tu as le nez en sang, ça t'apprendra. Fais en sorte de gagner la prochaine fois, mon gars. Faudrait pas laisser ces évac' prendre la grosse tête, pas vrai ?

Les jours suivants, chaque groupe resta de son côté devant le pub en attendant le bus, mais aucune autre bagarre n'éclata. Au fil des semaines, Malcolm se révéla un excellent joueur de football, et les enfants de Wynsdown furent très fiers de lui lorsqu'il intégra l'équipe de l'école. Fred, joueur décent lui aussi, profitait de sa gloire. Une sorte de trêve méfiante s'instaura entre les « évac' » et les villageois. Ils se retrouvaient au village le week-end, et les garçons rejoignirent bientôt les scouts. Sid Slater, un fermier célibataire qui vivait avec sa mère dans une petite propriété juste à l'orée du village, était leur chef. Tous les mardis soir, ils se réunissaient à la salle paroissiale. Une fois les évacués intégrés dans la troupe, au sein de laquelle tous travaillaient ensemble sur divers projets à travers le village, l'antagonisme entre les groupes s'envola presque totalement. Le cri d'« évac' ! » résonnait parfois à travers la place. Mais peu à peu, les enfants se mélangèrent pour ne plus former qu'une seule bande. En cas de rivalité avec les enfants d'un autre village, l'union de ceux de Wynsdown dans la défense du leur ne faisait aucun doute.

Charlotte, elle, s'habitua à vivre avec Miss Edie. Il y avait peu de chaleur entre elles, mais pas d'animosité non plus. Les jours où Miss Edie travaillait à Cheddar, Charlotte rentrait souvent avec Claire après l'école, chez les Prynne. Elle aimait aller là-bas jouer dans la cuisine avec Claire et Sandra. Ma Prynne était une personne facile à vivre. Les tâches ménagères n'étaient pas vraiment sa priorité, mais elle tenait une maison où il faisait bon vivre. Comparée à Blackdown House, glaciale et d'une propreté immaculée, il y régnait une chaleur accueillante. Quand Miss Edie rentrait par le bus du soir, elle frappait à la porte des Prynne, et Charlotte rentrait à pied avec elle dans le noir.

Le soir, toutes deux s'asseyaient ensemble à la cuisine. Charlotte faisait ses devoirs sur la table. Miss Edie lisait des livres de jardinage en raccommodant ou en retouchant des vêtements.

— Tu devrais te faire quelques habits, suggéra-t-elle un samedi après-midi alors que Charlotte avait fini ses devoirs et recousait un bouton sur son manteau. Je crois qu'il y a un carton ayant appartenu à ma mère au grenier. Il y a peut-être des choses qu'on pourrait adapter pour toi. Allons voir.

Elles posèrent toutes les deux leur travail de couture pour monter dans la troisième chambre. Miss Edie déverrouilla la porte, et ensemble, elles entrèrent.

Charlotte regarda autour d'elle avec curiosité. Elle n'était jamais venue là et s'était toujours demandé pourquoi il fallait que la pièce reste fermée à clé. Pour autant qu'elle pût en juger, elle ne contenait rien de valeur, seulement un lit et quelques meubles. Rien qui ne justifie de verrouiller la porte. Dans un coin, elle remarqua une seconde porte, petite et triangulaire, nichée dans la pente du toit. Miss Edie traversa la pièce et se pencha pour l'ouvrir. La porte était dure, aussi l'opération nécessita-t-elle de tirer fermement dessus à plusieurs reprises. Miss Edie s'agenouilla et balaya l'intérieur de sa torche électrique.

— Voilà le grenier ! lança-t-elle par-dessus son épaule. Toutes les affaires de mes parents sont ici.

Elle franchit la porte en rampant et disparut. Charlotte s'approcha et passa la tête par l'embrasure. Au-delà était aménagé un espace sous les combles, haut d'environ un mètre cinquante, qui partait ensuite en mansarde très pentue vers l'avant-toit. Contre un mur central étaient empilés des cartons et des valises, certains avec des étiquettes collées sur le côté. À la lueur de la torche de Miss Edie, Charlotte vit une valise étiquetée VÊTEMENTS D'HIVER, un carton, CHAUSSURES DE MAMAN, et un autre, COSTUMES DE PAPA. Miss Edie attrapa la poignée de la valise de vêtements d'hiver.

— Celle-ci a l'air prometteuse. Viens m'aider à la sortir, qu'on la descende en bas, au chaud.

Charlotte hésita un instant, puis prit une grande inspiration comme elle l'avait appris avant d'entrer dans l'abri de St Michael, franchit en rampant la petite porte et entra dans le grenier au-delà. Comme il n'y avait pas la place qu'il fallait pour se tenir debout, elle resta à quatre pattes en respirant profondément.

— On y est presque ! lança Miss Edie de derrière une pile de cartons.

Approche-toi juste encore un peu et attrape cette poignée avec moi. On dirait que ça coince quelque part.

Ensemble, elles manœuvrèrent les cartons de manière à dégager la valise. Sauf que ce n'est pas la valise qui vint, mais une pile de cartons qui s'effondra autour de Charlotte et la renversa de côté, la piégeant sous l'avant-toit. La torche de Miss Edie lui tomba des mains, heurta le sol avec fracas et s'éteignit. Alors qu'Edie jurait entre ses dents, Charlotte se mit à sangloter.

— Tout va bien, Charlotte ? Quel est le problème ?

— Laissez-moi sortir ! Laissez-moi sortir ! hurla cette dernière d'une voix de plus en plus paniquée. Je suis coincée ! Sortez-moi d'ici !

Miss Edie se débattit pour se dépêtrer de la pile de cartons et commença à les enlever en les poussant hors du grenier. La pâle lumière de cet après-midi d'hiver tombant de la fenêtre de la chambre lui suffisait à voir et elle parvint à dégager un passage vers la sortie en tirant d'autres cartons ainsi que la valise derrière elle. Puis elle rampa de nouveau à l'intérieur. Elle était à présent en mesure d'atteindre les cartons qui piégeaient Charlotte dans l'espace sous l'avant-toit et de les écarter. Manquant de lumière, Miss Edie chercha sa torche à tâtons, mais lorsqu'elle la trouva, la lampe de poche refusa de s'allumer. Elle la secoua avec frustration.

Au son des pleurs de l'adolescente, elle se mit à lui parler :

— C'est fini, Charlotte, c'est fini. J'arrive. Pas de panique, je viens te chercher. Tout va bien.

La fillette était-elle blessée d'une quelconque façon ? se demandait-elle en se frayant un chemin jusqu'à elle à travers le bazar accumulé. Le grenier était plus vaste que dans son souvenir et courait sur toute la longueur de la maison. D'où venait tout ce bric-à-brac ? Après la mort de ses parents, elle s'était contentée de tout ranger dans des cartons, qu'elle avait fourrés dans le grenier en les empilant contre le conduit de cheminée. D'où venait le reste ?

Enfin, elle parvint à déblayer un espace et apercevoir Charlotte là où elle était bloquée. Avec seulement la lumière venant de la porte ouverte pour l'aider, elle ne voyait guère plus que son visage, mais continuait à écarter

les obstacles, pour finalement réussir à dégager un passage. Elle s'allongea sur le ventre et tendit le bras par l'ouverture.

— Tout va bien. Tout va bien, répéta-t-elle d'une voix apaisante. Prends ma main.

Au début, Charlotte ne parut pas entendre. Soudain, Miss Edie sentit sa main être agrippée avec une telle force qu'elle lui broya les doigts.

— Très bien, petite. Essaie de pivoter un peu et glisser en arrière. Voilà, c'est bien. Tu y es presque.

Tout en continuant à l'encourager, elle la sentait remuer sous la mansarde, la tête tout contre les chevrons. Plus elle se tortillait vers l'ouverture, plus le toit s'éloignait au-dessus d'elle, plus elle avait d'espace pour bouger.

— Suis la lumière, Charlotte, l'exhorta Miss Edie d'une voix qu'elle s'efforçait de garder calme. C'est bien, petite, je te tiens.

Elle recula vers la porte en traînant presque Charlotte derrière elle. Lorsqu'elles furent toutes les deux en sécurité dans la chambre, elle s'affala par terre et serra très fort la fillette dans ses bras. D'abord, Charlotte resta crispée, puis parut se relaxer, son corps souple contre celui tout en angles de Miss Edie. Pendant un long moment, elles restèrent ainsi en silence sur le sol de la chambre. Enfin, Charlotte se dégagea et essuya de la main son visage baigné de larmes.

— Désolée, murmura-t-elle, honteuse de sa panique.

— Ce n'est pas grave. Va te laver la figure à la salle de bains, puis on descendra boire un thé, suggéra gentiment Miss Edie.

Alors que Charlotte se relevait et disparaissait à la salle de bains, Miss Edie resta assise par terre. Elle aurait voulu que Charlotte revienne auprès d'elle et sentir de nouveau la chaleur de son corps contre le sien. Elle avait oublié à quand remontait la dernière fois qu'elle avait serré quelqu'un dans ses bras. Certainement pas ses parents, peu portés sur ce genre d'effusions. Herbert, donc. Elle n'avait plus serré quiconque dans ses bras depuis qu'Herbert l'avait étreinte et embrassée au moment de leurs adieux. Ils s'étaient tenus là, sur le quai de la gare de Temple Meads, dans leur bulle tandis qu'ils attendaient le train. D'autres aussi se disaient au revoir, mais Edie, sa bague de fiançailles toute neuve au doigt, ne les voyait même pas. Herbert retournait en France, et chaque moment passé avec lui était

précieux. Les gens désapprouvaient peut-être de les voir s'embrasser en public, mais ils s'en fichaient, et ils étaient restés dans les bras l'un de l'autre jusqu'à l'entrée du train en gare dans son nuage de vapeur. Son Herbert chéri, c'était il y a si longtemps…

Le bruit de la chasse d'eau lui parvint et elle se redressa avec raideur. Tout autour d'elle s'étalaient les cartons ainsi que la valise qu'elle avait traînés hors du grenier dans son effort pour libérer Charlotte. Toute la chambre était en pagaille. Mais pour la première fois, elle, Miss Edie, qui avait une place pour chaque chose et rangeait chaque chose à sa place, s'en contrefichait. Elle saisit la valise étiquetée VÊTEMENTS D'HIVER et ferma la porte derrière elle.

19

Noël approchant, la kermesse du village était sur toutes les lèvres. Marjorie Bellinger et Avril Swanson prirent son organisation en main. Il y aurait des stands d'objets de Noël, des décorations réalisées par les enfants de l'école du village, d'autres faites main apportées par les collégiens. Les scouts organisaient un jeu de pêche miraculeuse et avaient fait le tour du village afin de collecter des jouets indésirables ou délaissés, qu'ils emballeraient dans des journaux et enfouiraient dans le tonneau réclamé à Jack et Mabel du Magpie. Les jumeaux Morgan avaient décidé de tenir leur propre stand. Personne ne savait ce qu'ils comptaient vendre, mais Marjorie avait accepté de leur attribuer une petite table dans le coin. Miss Mason, l'institutrice, avait appris aux filles deux danses folkloriques, et une démonstration était prévue dans l'après-midi, une fois la vente terminée. L'intégralité de l'argent récolté serait reversé à la Croix-Rouge, qui réalisait un travail formidable avec les blessés, tant chez les civils que chez les soldats.

Lorsqu'elles ouvrirent enfin la valise sauvée du grenier, Miss Edie et Charlotte découvrirent plusieurs pulls, ainsi que quelques robes, jupes et chemisiers chauds pour l'hiver. Miss Edie soulevait chaque vêtement en s'émerveillant de se rappeler sa mère dans tel ou tel d'entre eux.

— On va détricoter ce vieux pull. Je vais t'en faire un nouveau, décréta-t-elle, un cardigan bleu informe entre les mains qui avait certainement connu de meilleurs jours.

Au fond de la valise se trouvaient de vieilles serviettes, une nappe à carreaux, trois taies d'oreiller déchirées et quelques draps.

— Je ne me souvenais pas de tout ça, remarqua Miss Edie en les inspectant. Je ne crois pas qu'il y ait grand-chose à en tirer.

— Est-ce que je peux les prendre pour l'école ? s'enquit Charlotte. Miss

Gardener, notre professeur de travail manuel, a demandé qu'on apporte du tissu qui ne sert plus. On va fabriquer des choses pour la kermesse.

— Bien sûr, répondit Miss Edie. Je suis sûre que je peux t'en trouver d'autres.

Charlotte apporta la pile de tissus à l'école, ravie. Elle avait décidé de coudre une housse de coussin en patchwork pour le Noël de Miss Edie. Plusieurs autres filles en faisaient autant, aussi réunirent-elles tous les morceaux de tissus apportés de manière à disposer d'un large éventail de motifs et de couleurs. Charlotte aimait ces leçons de travail manuel. Elle aimait coudre et préparait sa housse de coussin avec soin en joignant les morceaux de tissus choisis par des points minuscules. Lorsqu'elle eut terminé l'avant en patchwork, Miss Gardener lui dénicha pour l'arrière un carré de tissu bleu soyeux dans le placard à matériel.

Claire contempla la housse terminée et soupira devant le résultat.

— Tu couds tellement bien… Regarde mon mouchoir. Il est tout chiffonné, et tous mes points sont visibles. Ça m'a pris un temps fou ! Mais Miss Gardener dit qu'un seul n'est pas assez pour un cadeau de Noël et que je dois en faire deux…

— Ce sera mieux quand tu l'auras lavé et repassé, assura Charlotte, bien que secrètement dubitative.

Mais Claire y avait travaillé si dur ! Nul doute que Mrs Prynne, à qui il était destiné, l'apprécierait, quelle que soit son allure.

Une fois leurs cadeaux de Noël terminés, les filles devaient s'atteler à la fabrication d'articles pour la kermesse. Charlotte se mit à ourler avec entrain des carrés de coton colorés qui feraient de jolis mouchoirs, tandis que Molly, qui préférait le tricot et avait appris la technique du talon, tricotait des chaussettes.

Le jour de la kermesse arriva, deux samedis avant Noël. À la salle paroissiale, les stands furent installés dans un grand affairement. Et juste avant qu'elle ne soit déclarée ouverte par le général Bellinger, les jumeaux Morgan se présentèrent avec leur marchandise. Ils arrivèrent dans la salle munis de deux brouettes remplies de petit bois. Les deux garçons avaient « fagoté » tous les week-ends depuis qu'ils avaient entendu parler de la

kermesse. Le bois collecté avait en effet été lié en fagots à utiliser pour allumer son feu, vendus six pence l'unité, livraison comprise.

— C'est un peu fort ! s'exclama Mrs Prynne. Six pence pour du bois que nous pourrions aller ramasser nous-mêmes gratuitement !

Le pasteur, qui avait entendu, sourit.

— Ah ! mais vous ne l'avez pas fait, n'est-ce pas ? Et puis, c'est pour la bonne cause !

Il lui adressa un grand sourire et partit faire le tour de la salle, laissant Mrs Prynne, rouge comme une pivoine, acheter un fagot par mauvaise conscience. Lui-même fit l'acquisition d'un ticket de tombola dans l'espoir de remporter le gâteau de Noël préparé par la Mothers' Union[9].

— Nous avons mis en commun toutes nos rations de beurre et de sucre, lui annonça fièrement Janet Tewson. Il paraît que, dans pas longtemps, on va nous rationner les œufs aussi.

Elle se fendit d'un large sourire.

— Enfin, vous, pasteur, vous ne risquez pas d'être à court, avec toutes ces poules qui picorent dans votre jardin.

— Je suis sûr que nous pourrons toujours échanger quelques œufs contre un ou deux pots de votre délicieux miel, Mrs Tewson, répondit le pasteur.

— Tu crois que ma mère va aimer ?

Charlotte se retourna pour trouver Billy Shepherd debout à côté d'elle au stand de travaux d'aiguille. Il tenait deux des mouchoirs que Charlotte avait elle-même ourlés.

— Sûrement. Un mouchoir est toujours utile et c'est moi qui les ai faits, ajouta-t-elle avec un sourire.

— Ah oui ?

Billy les étudia avec attention.

— Je croyais qu'ils avaient été achetés ! En fait, j'en ai vu avec des initiales dans le coin, tu sais, au fil de couleur. Mais on dirait qu'ils sont tous partis.

— Je peux broder des initiales dans le coin, si tu veux, proposa Charlotte.

Elle avait croisé Billy dans le village de temps en temps et, s'ils avaient échangé des sourires, il ne lui avait plus parlé depuis le jour de la fête de bienvenue. Il n'allait plus à l'école ; il l'avait quittée pour aider son père à

la ferme. Mais elle n'avait pas oublié le mal qu'il s'était donné pour que la petite Val s'amuse lors des courses, ce jour-là, et elle avait envie de le dédommager.

— Vraiment ?

Billy semblait impressionné.

— Tu pourrais ?

— Si tu les achètes maintenant, je les ramènerai chez moi pour les broder et les rendre vraiment spéciaux. Comment s'appelle-t-elle ?

— Margaret. Margaret Shepherd. Tu pourrais broder le M et le S ?

— Oui, si tu veux, dit Charlotte.

— Mmh. C'est que… je n'ai pas vraiment les moyens, tu sais, pour le M et le S ?

Charlotte éclata de rire.

— Je ne te demande pas de me payer ! Je le fais parce que… c'est Noël.

— Super !

Il lui donna l'argent pour les mouchoirs, puis les tendit à Charlotte, qui les rangea dans sa poche.

— Je m'en occupe ce soir ou demain, promit-elle. Quelle couleur veux-tu ?

Billy réfléchit un instant.

— Je crois que sa couleur préférée est le vert. Tu aurais du vert ?

— Il me semble. Je vais faire au mieux.

Fidèle à sa parole, Charlotte dénicha du fil de coton vert pâle dans la boîte à couture de Miss Edie et broda soigneusement les initiales M et S enchevêtrées dans le coin de chaque mouchoir. Miss Edie l'observait avec intérêt tandis que Charlotte travaillait sans modèle.

— Tu couds très bien, Charlotte, remarqua-t-elle. Tu as dû avoir un bon professeur.

— J'aime coudre, dit Charlotte. J'ai toujours aimé ça.

Toutes deux sourirent en réalisant ce qu'elle venait de dire. Une autre minuscule pièce du puzzle de sa vie venait d'être retournée.Billy fut enchanté des mouchoirs brodés. Il passa les récupérer à Blackdown House à l'occasion d'une sortie au village. Charlotte les avait lavés et repassés une nouvelle fois de manière à effacer tout pli lié à sa couture.

— C’est splendide, dit Billy. Ma mère va adorer.

Il resta un moment à danser d’un pied sur l’autre dans la cuisine avant de bafouiller :

— Ça te dirait de venir à la ferme, un de ces jours, voir les animaux ? Notre chienne, Maisie, a eu des chiots il y a quelques semaines. Tu n’aimerais pas les voir ?

— Je peux ?

Charlotte leva des yeux suppliants vers Miss Edie.

— Je peux y aller ?

Miss Edie sourit.

— Bien sûr, pendant les vacances de Noël.

Elle se tourna vers Billy et ajouta avec autorité :

— Il faudra venir la chercher et la ramener. Je ne veux pas qu’elle se promène toute seule dans les collines.

L’école prit fin le vendredi avant Noël. Dès le samedi, Billy passait à Blackdown House chercher Charlotte.

— Maman demande si Charlotte peut rester déjeuner…

Pour le plus grand plaisir de l’adolescente, Miss Edie accepta. Cela l’arrangeait que Charlotte quitte la maison quelques heures. Elle avait des projets de son côté.

Charlotte enfila son manteau et, ensemble, elle et Billy parcoururent à pied les deux kilomètres et demi qui les séparaient de Charing Farm. La mère de Billy l’accueillit chaleureusement. Mrs Shepherd était une femme imposante, tant en taille qu’en corpulence, avec des cheveux grisonnants ramenés derrière les oreilles à l’aide de deux larges peignes ; une femme maternelle, réconfortante, qui devinait combien il devait être difficile pour un enfant de se retrouver si loin de chez lui.

— Tu restes déjeuner, dit-elle.

C’était une affirmation, pas une question. Charlotte, debout dans la chaleur accueillante de la cuisine, répondit :

— Merci, avec plaisir.

— Je vais faire visiter la ferme à Charlotte, dit Billy.

— Pas avec ces chaussures-là, décréta sa mère en baissant les yeux sur les chaussures d’écolière noires de Charlotte. Regarde dehors si tu ne peux pas

lui trouver une paire de bottes. Il doit y en avoir une à Jane qui fera l'affaire.

Billy entraîna Charlotte sous le porche arrière, où s'alignait une rangée de bottes en caoutchouc.

— Celles-là ont l'air de la bonne taille, décida-t-il en s'emparant d'une paire à l'extrémité de la rangée. Elles sont à ma sœur. Elle les garde ici pour les fois où elle rentre à la maison.

— Où est-elle ? demanda Charlotte.

— Jane ? Elle suit une formation d'infirmière à Bristol. Tiens, essaie-les.

Charlotte enfonça les pieds dans les bottes qu'il lui tendait. Elles étaient un peu grandes, mais elle parvenait à marcher avec sans trop de difficultés.

— Bien, dit Billy, ses propres bottes de travail aux pieds. Allons-y.

Il sortit le premier dans la cour de la ferme. Une cour presque carrée, pavée de pierres entre lesquelles picoraient paisiblement quelques poules.

— On doit les enfermer la nuit. À cause des renards, raconta Billy. Mais on est toujours approvisionnés en œufs, et maman dit qu'on aura du poulet pour le dîner de Noël.

Il se dirigea vers une étable de l'autre côté de la cour.

— Mon père y a son cheval, expliqua-t-il en ouvrant la porte pour entrer. Il est sorti, aujourd'hui. Il est allé voir les moutons dans le champ le plus loin d'ici. Certaines brebis ne vont pas tarder à mettre bas. Entre. Il faut que je te montre…

Charlotte le suivit dans l'étable et attendit dans l'obscurité pendant qu'il allumait une lampe à pétrole, qu'il posa en hauteur sur une étagère. Pour son plus grand plaisir, elle se retrouva à contempler par-dessus la demi-porte d'un box une pleine portée de chiots. La mère était confortablement allongée dans le foin pendant que ses petits exploraient leur monde restreint. Ils étaient cinq, des colleys noir et blanc occupés à renifler le foin. L'un d'eux s'approcha aussitôt de la porte, et Billy se pencha pour le soulever.

— Trois mâles, deux femelles. Celui-ci est un mâle. C'est le plus courageux. Papa dit que je peux le garder et le dresser pour en faire mon propre chien.

Il le caressa derrière les oreilles, et le chiot se tortilla de plaisir.

— Tiens, porte-le, dit-il en lui tendant la boule de poils noir et blanc.

Charlotte prit le chiot et enfouit dans le creux de son cou le petit corps chaud et poilu.

— Il est tellement chou ! s'exclama-t-elle. Tu as de la chance d'avoir un chien à toi. Comment s'appelle-t-il ?

— Jet, répondit Billy.

Le chien tourna aussitôt la tête vers lui.

— Tu vois ? Il reconnaît déjà ma voix, et son nom aussi.

Il tendit la main pour reprendre le chiot des bras de Charlotte. À contrecœur, elle le lui rendit.

— Tu en as de la chance, répéta-t-elle. J'adorerais avoir un chien à moi.

— Va falloir trouver des foyers à tous ceux-là, remarqua Billy. Tu pourrais peut-être en avoir un.

— Vraiment ?

L'espace d'un instant, le visage de Charlotte s'éclaira de joie à cette idée avant de se rembrunir.

— Je ne crois pas que Miss Edie sera d'accord. Elle n'aime pas le désordre à la maison.

— Les chiens ne font pas de désordre, argua Billy. Pas si on les dresse correctement.

Il remit le chiot dans l'enclos.

— De toute façon, ceux-là ne seront prêts à quitter leur mère qu'après Noël ; alors, tu as le temps de le lui demander.

Ils firent le tour de la cour, et Charlotte contempla l'énorme truie dans sa porcherie.

— Elle devrait mettre bas dans environ trois semaines, dit Billy.

— Mettre bas ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Avoir des bébés. Tu ne connais pas grand-chose aux animaux, on dirait.

— Je n'ai jamais vécu dans une ferme, se défendit Charlotte.

En disant ces mots, elle pensa : *Non, c'est certain* et rangea cette information avec les autres dans un coin de son esprit.

Ils étaient sortis dans les champs pour regarder les vaches brouter une herbe maigre sous le soleil hivernal, quand le carillon bruyant d'une cloche les rappela à la ferme pour le déjeuner. Billy la fit entrer dans la cuisine, où

la longue table en bois avait été mise pour huit. Le temps étant couvert, Mrs Shepherd avait allumé trois lampes à pétrole qui baignaient la pièce d'une chaude lueur. Charlotte réalisa dans un sursaut de surprise que la ferme n'avait pas l'électricité.

— Billy, montre à Charlotte où elle peut se laver les mains, lui enjoignit Mrs Shepherd. Les hommes ne vont pas tarder.

Billy emmena Charlotte dans un large vestiaire au sous-sol. Là, à côté des toilettes et du lavabo, des manteaux étaient suspendus à des patères, et seaux et balais s'alignaient contre le mur. Lorsqu'elle reparut à la cuisine, Charlotte tomba sur cinq hommes qui arrivaient de l'extérieur.

— Assieds-toi là, ma petite Charlotte, dit Mrs Shepherd en désignant une chaise à côté de la sienne. Et Billy s'installera à côté de toi.

Les hommes prirent leur place autour de la table, et Mrs Shepherd annonça :

— Voici Charlotte, une amie de Billy. Elle déjeune avec nous aujourd'hui.

— Sois la bienvenue, Charlotte ! lança Mr Shepherd depuis sa place à l'autre bout de la table.

Mrs Shepherd commença à remplir les assiettes d'un ragoût puisé dans une grande casserole sur le fourneau. Tandis que les assiettes étaient distribuées le long de la table, l'un des hommes prit la parole.

— T'es une évac', non ?

Avant même que Charlotte n'ait eu le temps d'ouvrir la bouche, Mrs Shepherd intervint :

— On n'utilise pas ce mot ici, Bert Gurney.

— Mais c'est ce qu'elle est, marmonna Bert.

— Charlotte est notre invitée et quelqu'un venu vivre dans notre village, voilà ce qu'elle est, rétorqua Mrs Shepherd.

Un silence tomba autour de la table. Billy s'empressa de changer de sujet.

— J'ai dit à Charlotte qu'elle pourrait peut-être avoir un des chiots, Papa.

— Tiens donc ?

Son père haussa un sourcil.

— Et qu'a-t-elle répondu ?

Billy se fit prudent.

— Elle a répondu…

— J'ai répondu que j'adorerais, mais que Miss Edie ne serait sans doute pas d'accord, l'interrompit Charlotte.

— On ne les a pas tous vendus, hein, papa ? insista Billy. Tu as dit que je pouvais avoir Jet, mais il y en a quatre autres.

— On en reparlera plus tard, dit son père, coupant court à la discussion. N'oublie pas que j'ai besoin de toi pour la traite cet après-midi, Billy.

— Mais j'ai promis à Miss Everard que je raccompagnerais Charlotte, protesta Billy.

— Dans ce cas, il faudra décoller juste après déjeuner, car j'ai besoin de toi ici. Tu as déjà eu la matinée de libre.

— Elle peut rentrer avec moi, suggéra Bert Gurney. Je vais dans la même direction.

Mais Billy intervint aussitôt :

— Non, ça ira. Je la raccompagne, j'ai promis. Je serai de retour pour la traite.

Charlotte sentit une vague de soulagement l'envahir. Elle n'avait aucune envie de rentrer au village avec le père de Tommy Gurney, qui ne voyait en elle qu'une « évac' ».

Le repas fut délicieux et rassasiant.

— Il faut nourrir généreusement les hommes le midi, expliqua Mrs Shepherd lorsqu'ils furent dehors. Le travail est dur à la ferme.

À Blackdown House, Edie n'avait pas perdu son temps. Elle était sortie jusqu'au bosquet au bout de l'allée couper quelques branches de houx et bouquets de lierre. Tout cela, elle l'avait rapporté à la maison en se disant qu'ensemble, elle et Charlotte pourraient décorer la maison et peut-être fabriquer une couronne pour la porte d'entrée. Il y avait si longtemps qu'Edie ne s'était plus souciée de Noël… Elle se surprenait à reprendre plaisir à ces préparatifs. Elle avait terminé le cardigan bleu, son cadeau de Noël pour Charlotte, et lui avait acheté un atlas ainsi qu'un dictionnaire au stand de livres de la kermesse. Elle planifiait également un repas spécial pour le jour de Noël. Pas un vrai déjeuner de Noël, mais elle avait mis de côté sa ration de viande afin de la préparer en tourte, l'un des plats préférés de Charlotte.

Après être allée cueillir la végétation, Edie remonta au grenier. Il y avait

quelque part, elle en était sûre, une boîte avec quelques vieilles décorations de Noël. Elle ouvrit la porte triangulaire et rampa à l'intérieur, éclairée par sa lampe de poche. Les cartons étaient éparpillés partout, tels qu'ils avaient été laissés quand Charlotte s'était retrouvée prise au piège. Lequel contenait les décorations ? Elle ne les avait plus revues depuis… Chassant la pensée d'Herbert, elle se mit à lire les étiquettes, la plupart affichant l'écriture soignée de sa mère. Elle avait dû les ranger là-haut. Et en effet, sur une petite boîte en carton vers le fond se détachait le mot « Noël ». Edie tira dessus et la descendit au rez-de-chaussée. Elle ne l'ouvrirait qu'au retour de Charlotte, décida-t-elle.

Sa matinée fut interrompue par la sonnette d'entrée. Quelle ne fut pas sa stupeur, en allant ouvrir, de découvrir la femme du pasteur sur le pas de sa porte.

— Miss Everard, la salua Avril Swanson. Puis-je entrer ?

Miss Edie hocha la tête et s'effaça pour la laisser passer.

— Je crains de devoir vous recevoir à la cuisine, dit-elle en l'y guidant. C'est la seule pièce où il fait chaud.

Elle désigna une chaise à son invitée et s'assit en face d'elle.

— Voulez-vous un thé ? proposa-t-elle un peu tardivement.

Avril secoua la tête.

— Non, merci. Je ne reste pas longtemps. Charlotte est-elle là ?

— Non. Elle est partie passer la journée chez les Shepherd à Charing Farm.

Surprise, Avril sourit.

— Quelle bonne idée ! Je suis ravie qu'elle se fasse des amis parmi les enfants du village. Écoutez, j'irai droit au but…

— S'il vous plaît.

— Oui, hum. Nous nous demandions, David et moi, si… eh bien, si vous et Charlotte aimeriez venir déjeuner chez nous à Noël, mercredi prochain. David aura un office à l'église le matin, mais nous serons tous rentrés à treize heures pour le repas. Nous espérions que vous et Charlotte vous joindriez à nous.

Après une hésitation, elle continua :

— Il y aura les trois enfants Dawson, bien sûr. Nous nous disions que

Charlotte… Je veux dire… que ce serait amusant pour elle d'avoir la compagnie d'autres enfants.

— C'est que, je ne sais pas trop…

Miss Edie était totalement prise de court par cette invitation.

— Peut-être aimeriez-vous prendre le temps d'y réfléchir, se hâta d'ajouter Avril, par peur de précipiter le refus de Miss Everard. Vous n'êtes pas obligée de me répondre tout de suite. Prévenez-moi simplement avant le réveillon afin que je sache combien de pommes de terre éplucher. Nous avons tué un poulet assez gros pour nous tous. Pensez-y, et voyez ce que Charlotte en dit.

— Non. C'est moi qui prends les décisions, déclara Miss Edie. Je vous suis reconnaissante d'avoir pensé à nous, et à Charlotte qui se retrouve isolée ici avec moi pour seule compagnie…

Elle leva une main comme Avril semblait sur le point de protester contre ce résumé très franc de la situation.

— Nous acceptons avec plaisir, merci.

Quoique surprise, Avril se réjouit. Elle était venue préparée à essuyer un refus catégorique. Mais David avait soutenu que cela valait la peine de lui demander et il avait eu raison.

— Formidable, dit-elle. Nous vous attendrons donc à partir de midi et demi.

Quand Charlotte revint à Blackdown House, Miss Edie l'attendait dans la cuisine.

— Tu t'es bien amusée ?

— Oui, c'était génial, répondit Charlotte. Ils ont des vaches et des moutons, et même une truie sur le point de… mettre bas ?

— Vraiment ? Alors, tu verras les porcelets la prochaine fois que tu iras là-bas.

Charlotte était enchantée que Miss Edie l'autorise à y retourner.

— Ils avaient des chiots aussi. Ils étaient adorables !

— Devine qui est venu ici aujourd'hui ? lança Miss Edie.

Avant que Charlotte n'ait eu le temps de répondre, elle continua :

— Mrs Swanson.

— Mrs Pasteur ?

— Oui, Mrs Pasteur. Elle nous a invitées au presbytère pour le déjeuner de Noël. Ça te plairait d'y aller ?

Charlotte se mordit la lèvre. Elle en avait envie, oui, mais n'était pas sûre que ce soit la bonne réponse. Miss Edie la tira d'embarras en disant :

— J'ai répondu que nous en serions ravies.

Ce qui lui valut un sourire radieux.

— Bien, continua-t-elle. J'ai cueilli du houx et du lierre, aujourd'hui. J'ai pensé que tu pourrais fabriquer une couronne pour la porte d'entrée. Et pourquoi ne pas en accrocher à l'intérieur aussi pour décorer ?

Elles s'assirent ensemble à la table de la cuisine et parvinrent à tisser une couronne à partir de leur végétation. Miss Edie dénicha un ruban rouge dans sa boîte à couture et, lorsqu'elles l'eurent ajouté à leur création, elles allèrent l'accrocher au heurtoir de la porte d'entrée.

— Maintenant, voyons ce qu'il y a là-dedans, dit Edie en tirant une boîte de sous la table.

Elle défit la ficelle et encouragea Charlotte :

— Ouvre et regarde ce que tu trouves.

Charlotte retira le couvercle et jeta un coup d'œil à l'intérieur.

— Des fleurs en papier, dit-elle en soulevant une longue guirlande de roses.

Edie la lui prit des mains et la posa de côté. Elle revoyait son père accrocher cette guirlande de papier en lui faisant décrire des arcs à travers le salon. Elle était contente d'avoir fait quelques préparatifs dans cette pièce aussi. Les roses retrouveraient leur place habituelle.

Charlotte fouilla de nouveau dans la boîte et en sortit quatre anges avec leurs ailes de papier doré, chacun muni d'une boucle en ficelle. *Maman les accrochait dans le sapin de Noël*, se souvint Edie, prise de regret de ne pas avoir pensé à temps à trouver un sapin, elle aussi. Tant pis, elles feraient au mieux avec ce qu'elles avaient.

Elles passèrent le reste de la soirée à accrocher les vieilles décorations et suspendre aux tableaux les autres éléments de verdure. Miss Edie avait prévu d'utiliser le salon le jour de Noël et, lorsqu'elle ouvrit la porte, Charlotte vit que la pièce avait subi un grand ménage de printemps. Elle n'y était plus entrée depuis son premier jour dans la maison. Le salon,

découvrait-elle, avait été dépoussiéré, et la fenêtre, débarrassée de son épaisse couche de crasse. La cheminée avait été balayée, avec un feu prêt à être allumé. Elle jeta un coup d'œil au piano et vit que lui aussi avait été astiqué et que deux chandelles neuves occupaient les bougeoirs.

— J'ai pensé que nous pourrions passer Noël dans cette pièce, dit-elle. Mon père accrochait toujours les roses ici.

Elle s'empara de l'escabeau, et Charlotte tint une extrémité de la guirlande pendant qu'elle attachait l'autre au mur.

— Nous voilà prêtes pour les fêtes, décréta Miss Edie lorsqu'elles eurent fini. Tout a l'air plus joyeux, tu ne trouves pas ? Nous allumerons un feu ici, demain.

Le jour de Noël arriva, froid et sec. Miss Edie et Charlotte échangèrent leurs présents au petit-déjeuner. Edie fut enchantée de sa housse de coussin. Elle ignorait que Charlotte en cousait une. Il était évident qu'elle y avait mis beaucoup de soin et d'efforts. Charlotte, elle, savait pour le cardigan bleu, mais se réjouissait de le porter sur sa nouvelle robe d'hiver bleu marine retouchée à partir d'une trouvée dans la valise du grenier, avec son collier de perles bleues en touche finale. L'atlas et le dictionnaire furent une surprise totale et elle sauta de joie.

— Merci, Miss Edie, je les adore ! s'exclama-t-elle.

Et à leur stupéfaction à toutes les deux, elle serra sa mère d'accueil dans ses bras.

— On devrait poser le dictionnaire sur la cheminée de la cuisine. C'est là qu'on le garde toujours.

Cette nouvelle pièce du puzzle de sa mémoire n'échappa pas à Edie. Mais Charlotte, tout à sa joie devant ses cadeaux de Noël, ne fit pas attention à ce qu'elle disait.

Sur la suggestion de Miss Edie, elle avait ourlé deux autres mouchoirs coupés dans un vieux drap, puis brodé les initiales AS et DS dans le coin. Des présents de Noël destinés au pasteur et à Mrs Pasteur. Assise près du feu dans le salon tout propre le dimanche soir, elle avait choisi du rose pour celui d'Avril et du bleu pour celui de David. Comme la fois précédente, Edie avait été impressionnée par son habileté. Prêts pour la visite au

presbytère, les mouchoirs étaient à présent emballés dans du papier décoré par Charlotte et fermé à l'aide d'un fil coloré.

Peu avant onze heures, Miss Edie demanda :

— Aimerais-tu assister à la messe à l'église, Charlotte ?

Charlotte prit un air perplexe.

— Je ne sais pas… Je ne saurai pas ce qu'il faut faire.

— Ce sera charmant, assura Miss Edie. Les cierges, les cantiques… Nous n'aurons qu'à nous asseoir au fond pour que tu voies comment ça se passe.

— D'accord, accepta Charlotte.

Elles se rendirent à pied au village. Aucune cloche ne sonnait ; les cloches ne sonnaient plus depuis que la guerre avait éclaté. Mais à mesure qu'elles approchaient, il leur sembla que le village tout entier se dirigeait vers l'église. Charlotte aperçut Claire qui marchait avec les Prynne et courut à sa rencontre.

— Joyeux Noël ! s'exclama Claire en la voyant. Tu vas à l'église aussi ? Sandra interprète un chant de Noël avec les autres enfants de l'école. Qu'est-ce que tu as eu comme cadeaux ?

— Un atlas et un dictionnaire, répondit fièrement Charlotte, oubliant le cardigan bleu méticuleusement tricoté qu'elle portait. Et toi ?

— Ils ont réparé le vieux vélo de Ma pour moi ! dit-elle avec un sourire jusqu'aux oreilles. Ça veut dire que je peux me balader partout où je veux, maintenant.

— Oh ! la chance ! murmura Charlotte avec envie.

Elles arrivèrent à la porte de l'église, où le pasteur accueillait les fidèles à l'intérieur. Claire et les Prynne entrèrent ensemble, mais Charlotte s'attarda en retrait. Elle voulait entrer en dernier et s'asseoir à l'arrière où personne ne la verrait. Elle et Miss Edie attendirent que le pasteur lui-même eût franchi la porte pour se glisser sur un banc du fond.

Miss Edie s'était surprise elle-même en proposant d'aller à la messe. Il y avait des années qu'elle n'avait plus mis les pieds à l'église. Mais, ayant retrouvé l'esprit de Noël, elle avait eu le sentiment que la messe au village ce matin était un incontournable. Quand l'office débuta sur les notes d'*Adeste fideles*, elle leva le menton et chanta comme autrefois. Charlotte

ne connaissait pas les paroles, mais elles figuraient dans l'hymnaire que lui avait tendu Miss Edie en entrant et elle aussi se mit à chanter.

L'office terminé, le pasteur se posta à la porte, serrant la main de chacun à mesure que les gens sortaient. Quand vint le tour de Charlotte et Miss Edie, il ne manifesta aucune surprise de les voir parmi sa congrégation.

— C'est un plaisir de vous voir, toutes les deux. Joyeux Noël, dit-il simplement.

Malgré le froid, tout le monde s'attarda de nouveau devant l'église à bavarder, rire et échanger des vœux. Charlotte s'étonnait que tant de gens lui sourient en lui souhaitant un « Joyeux Noël ! » Pour la première fois, elle eut le sentiment d'avoir vraiment sa place à Wynsdown et leur rendit leurs sourires. Même Tommy Gurney et son « Joyeux Noël, évac' ! » ne parvinrent pas à gâcher sa journée.

Lorsqu'elle et Miss Edie arrivèrent au presbytère pour le déjeuner, David et Avril les accueillirent chaleureusement, et David répéta combien il avait été heureux de les voir à l'église. Miss Edie avait apporté une bouteille de son vin de sureau fait maison, et Charlotte, son paquet contenant les mouchoirs.

— Nous échangeons les cadeaux après le déjeuner, dit Avril en chassant les enfants de la cuisine vers le salon, où il faisait chaud pour la première fois depuis le Noël précédent.

Un sapin occupait un coin, en dessous duquel s'étalaient les cadeaux de Noël dans leurs emballages, attendant d'être ouverts. Charlotte déposa son paquet, et Miss Edie ajouta sa bouteille de vin. Le repas de Noël fut délicieux. Le poulet et les pommes de terre au four disparurent comme par magie. Quant au pudding de Noël, bien que peu fourni en fruits secs, il livra, pour la plus grande joie des quatre enfants, trois pence à chacun d'eux. Après le déjeuner, tous se réunirent dans le salon pour écouter le discours du roi à la radio. C'était avant tout la journée des enfants, déclara-t-il, et chacun, il n'en doutait pas, faisait de son mieux pour en faire un jour merveilleux, où que se trouvent ces enfants.

— Il sait qu'on n'est pas chez nous, commenta Paul, émerveillé par la prescience du roi. Comment fait-il ?

Le discours terminé, les présents furent échangés. Il y avait un jouet pour

chacun des enfants Dawson, un livre sur les animaux pour Charlotte, un minuscule savon parfumé pour Miss Edie, et un sachet en papier multicolore supplémentaire rempli de bonbons pour tous les enfants. Charlotte offrit son cadeau au pasteur et à sa femme, qui se montrèrent tous deux ravis de leurs mouchoirs brodés.

— C'est très bien fait, Charlotte, dit Avril, admirant son travail d'aiguille. Ça a dû te prendre un temps fou.

— Pas autant que Miss Edie pour tricoter mon cardigan, répondit Charlotte en écartant les bras pour mieux le mettre en avant. Elle en a détricoté un ancien et m'a fait celui-là.

— C'est ravissant, la complimenta Avril.

Remarquant le collier de Charlotte, elle ajouta :

— Et ton collier est parfaitement assorti.

— C'est Harry qui me l'a donné, dit Charlotte.

— Harry ? Qui est Harry ? demanda gentiment Avril.

Charlotte la regarda fixement un moment, avant d'articuler :

— Il vient de la même ville que moi. Il vient de Hanau.

---

9. N.d.T. : Œuvre de bienfaisance chrétienne internationale ayant pour but spécifique de soutenir les familles.

20

Harry, arrêté à son foyer quelques mois plus tôt, fut conduit au commissariat de police local, où il fut mis en cellule. On le fouilla, et l'argent qu'il avait caché dans sa poche lui fut retiré avant d'être glissé dans une enveloppe.

— Hé ! protesta-t-il en essayant de le reprendre. C'est à moi. C'est mon argent. Rendez-le-moi ! Rendez-le-moi !

— Calme-toi, mon garçon, intervint le policier d'une voix apaisante. C'est toujours ton argent. Regarde, il est dans une enveloppe avec ton nom dessus, d'accord ?

Ils lui avaient pris sa carte d'identité, qui était au nom d'Heinrich Schwarz, et l'avaient rangée avec tous les documents fournis par Mr Pate dans un dossier étiqueté HEINRICH SCHWARZ, dans lequel fut également placé son argent.

— J'ai besoin d'aller aux toilettes, réclama-t-il au moment où on l'emmenait en cellule.

Il espérait être conduit aux cabinets et réussir à filer avant d'être enfermé. Mais le policier ne relâcha pas son étreinte autour de son bras.

— Désolé, mon vieux, dit-il en poussant Harry dans la cellule.

Elle était meublée d'une étroite planche suspendue en guise de lit, avec une couverture et un oreiller. Un seau occupait un coin. Le policier le lui désigna.

— T'as besoin de pisser ? T'as qu'à pisser là-dedans.

Tandis que la porte claquait derrière lui, Harry balaya la pièce des yeux en quête d'un moyen de s'échapper. En hauteur se trouvait une fenêtre munie de barreaux en acier verticaux. Pas de fuite possible par là. Il se cramponna aux barreaux et parvint à se hisser en cherchant des prises avec ses orteils, jusqu'à ce qu'il réussisse à voir dehors à travers la vitre sale. La fenêtre

donnait sur une cour entourée d'un haut mur. À l'autre extrémité, un double portail ouvert ; sous la fenêtre, deux voitures de police.

Avant la nuit, on lui servit une assiette de poisson avec quelques frites molles, puis, après l'avoir averti qu'on appliquait le black-out, ils éteignirent. Il était encore tôt, et Harry, assis dans sa cellule obscure, entendait le monde au-dehors continuer sans lui. Alors que la lune se levait et qu'il commençait à distinguer des formes dans sa cellule, les sirènes entamèrent leur plainte nocturne. Presque immédiatement lui parvinrent le bruit des avions au-dessus de sa tête et le mitraillage des batteries antiaériennes dans une rue toute proche. Puis ce fut le cliquètement d'une clé dans la porte qu'il entendit, suivi d'une voix qui l'interpella :

— Debout, Schwarz ! On vient te descendre dans l'abri. À la moindre incartade, c'est les menottes.

La porte s'ouvrit sur deux policiers baraqués, chacun avec une torche électrique. Harry se laissa tirer de sa cellule et conduire dans le sous-sol du commissariat, qui avait été aménagé en abri antiaérien. Il y avait une table et quelques chaises, mais nulle part où s'allonger. On lui intima de s'asseoir et il s'affala sur une chaise dans un coin. Il semblait être l'unique prisonnier, assis là à attendre la fin du raid en compagnie d'un des agents de police. L'espace d'une seconde, alors qu'ils longeaient le couloir en direction de l'escalier, il avait songé à tenter une évasion, mais le bon sens l'avait emporté. Il n'aurait jamais réussi à atteindre l'entrée du commissariat. Et même si cela avait été le cas, il se serait retrouvé en pleine rue sous ce qui ressemblait au pire de tous les raids. Du dehors leur parvenaient le vacarme continuel du blitz, le ronronnement des avions, le tonnerre des attaques antiaériennes, le hurlement des bombes avant que le sol ne tremble sous leur impact, puis leur détonation. Les véhicules de pompiers, toutes sirènes hurlantes, fonçaient à travers les rues pour éteindre les feux avant qu'ils ne se propagent et n'échappent à tout contrôle. C'était le chaos.

— Il m'a l'air méchant, celui-là, commenta le policier. On est aussi bien ici, mon vieux.

Malgré son espoir de retrouver Dan et combattre les feux, Harry devait reconnaître qu'il avait raison. Le nombre de blessés après un raid pareil

serait énorme. Il était mieux là où il était. Toutefois, puisque le policier semblait d'humeur bavarde, Harry en profita pour essayer de découvrir le sort qui l'attendait.

— Pourquoi je suis ici ? demanda-t-il. Je suis pas un étranger ennemi. J'ai fui les nazis en Allemagne. En train.

— Ouais, mais bon, t'es quand même allemand, non ?

— Tous les Allemands sont pas nazis.

— Le problème, c'est qu'on sait pas qui d'entre vous l'est et qui l'est pas.

— Ma famille est juive, lui apprit Harry. Les nazis ont tué mon père et ma mère. Je hais les nazis.

— Sans doute, mon vieux. Mais t'es quand même allemand, tu vois ? Et tes papiers disent que t'as seize ans, donc…

Il leva les mains comme pour dire qu'il n'y était pour rien.

— Alors, il va m'arriver quoi ?

— Aucune idée.

Le policier n'en avait manifestement rien à faire.

— Tu vas sans doute être envoyé dans le Nord ou ailleurs, et après, qui sait ? Certains d'entre vous ont été expédiés au Canada ou en Australie, où vous pouvez faire de mal à personne. Je suppose qu'on va s'occuper de toi, te mettre en sûreté et, à la fin de la guerre, tu seras libéré.

Harry le fixa, incrédule.

— À la fin de la guerre ? Et si les nazis gagnent ? Il m'arrive quoi, alors ?

Le policier lui lança un regard hostile.

— Qu'est-ce qu'on en a à foutre ? Ils gagneront pas, gronda-t-il. Maintenant, ferme-la.

Une heure et demie s'écoula avant que ne sonne la fin de l'alerte et qu'Harry ne soit ramené dans sa cellule. Le policier ne lui avait plus adressé un mot. Ils étaient restés assis dans un silence de mort à attendre la fin du raid.

De retour dans sa cellule, avec le black-out toujours en vigueur, Harry ne voyait presque rien. Il se hissa une fois de plus aux barreaux de sa fenêtre et regarda à l'extérieur. Le ciel tout entier rougeoyait d'un vif éclat orangé, et des volutes de fumée flottaient paresseusement au vent. La Luftwaffe avait rempli sa mission : une fois de plus, des zones entières de Londres étaient

en flammes. Il entendait la sonnerie ininterrompue des sirènes des véhicules de pompiers qui fonçaient d'un brasier à l'autre. Des hommes criaient. À cela s'ajoutaient le grondement occasionnel d'un bâtiment qui s'effondrait, l'explosion ici et là d'une bombe à retardement. L'aube pointait au-dehors et quelques rais de lumière s'insinuèrent à travers la vitre crasseuse de sa fenêtre. Là encore, personne ne vint. Il dut utiliser le seau. Il mourait de soif, mais personne ne lui apporta d'eau non plus, ni aucune nourriture. La montre qu'il avait achetée à l'un des stands de Mikey lui avait été enlevée comme ses autres affaires personnelles, si bien qu'il n'avait aucune idée de l'heure qu'il était. Enfin, un pas lourd s'approcha de sa porte, et le policier qui l'avait escorté en cellule la veille apparut.

— Allez, toi, grogna-t-il en guise d'accueil.

— De l'eau, je veux de l'eau, croassa Harry, la gorge sèche.

— T'en auras plus tard.

Il fut conduit le long d'un couloir jusqu'à une salle d'interrogatoire, où un autre agent patientait déjà.

— Le voilà, Dawes, dit le policier. L'inspecteur arrivera directement.

Il se tourna vers Harry, encore debout sur le seuil, et désigna une chaise.

— Toi, assieds-toi là et attends.

Harry fit ce qu'on lui disait et attendit. Dawes, l'agent resté avec lui, ne lui prêtait aucune attention. Adossé à la porte, il restait là, le regard apparemment perdu dans le vague. Au bout d'une demi-heure, Harry se leva et s'étira. Dawes l'ignorait toujours ; alors, Harry s'approcha de la fenêtre et jeta un coup d'œil dehors. C'était une belle journée ensoleillée. À part cela, il ne distinguait pas grand-chose au-delà du mur aperçu depuis sa cellule : un haut immeuble en face, la cime de quelques arbres aux feuilles rouges, or et orangées dans le soleil d'automne, et au loin, le clocher d'une église, dont la croix au sommet penchait tel un ivrogne.

Harry retourna à sa chaise, sur laquelle il s'affala pour attendre.

— Je veux de l'eau, dit-il à l'homme contre la porte. S'il vous plaît, je veux de l'eau.

Dawes continua à l'ignorer. Il avait parlé à l'officier Brown, de l'équipe de nuit, qui avait surveillé ce type pendant le raid. Brown lui avait dit que le

prisonnier était un nazi qui voulait que l'Allemagne gagne la guerre. Il avait soif ? Eh bien, qu'il crève de soif, il s'en fichait.

Enfin, la porte s'ouvrit et un autre homme entra. Il ne portait pas d'uniforme, mais était à l'évidence le supérieur de Dawes, car celui-ci se mit au garde-à-vous. Harry resta assis tandis que l'officier en civil prenait la chaise en face de lui.

— Bonjour, jeune homme. Je suis l'inspecteur Gordon. Est-ce que tu comprends ce que je te dis ?

— Évidemment, répondit Harry. Je veux de l'eau.

— Tu en as eu avec ton petit-déjeuner, répliqua Gordon d'un ton cassant.

— Pas de petit-déjeuner.

— Comment ça ?

L'inspecteur jeta un regard à Dawes, toujours impassible contre la porte.

— Cet homme a-t-il eu son petit-déjeuner ?

— Aucune idée, monsieur.

— Eh bien, sortez et tâchez de vous renseigner, ordonna sèchement Gordon. Et allez chercher de l'eau.

Il reporta son attention sur Harry.

— On va attendre.

Peu après, Dawes revint avec un verre d'eau qu'il posa d'un geste brusque devant Harry. Harry s'en empara et le vida d'un trait. C'était le premier liquide qu'il ingérait depuis son arrestation. Quelques minutes plus tard, le premier policier entra avec un sandwich à la margarine sur une assiette, qu'il posa lui aussi sans cérémonie devant Harry. Harry saisit le sandwich et l'engloutit tout entier. Il n'allait pas prendre le risque qu'on le lui reprenne.

— Bien, Heinrich. Recommençons depuis le début, dit l'inspecteur Gordon.

— Harry, le reprit Harry, la bouche pleine de pain. Mon nom est Harry Black.

— Ce n'est pas ce que dit ta carte d'identité.

— J'ai arrêté d'être Heinrich en arrivant ici.

— Bon, Harry, donc. Tu ne t'es pas rendu très populaire par ici, tu sais ? D'abord, tu essaies de t'enfuir, ensuite, tu frappes un de mes agents à l'œil, puis tu résistes à ton arrestation et, hier soir, tu dis à l'agent Brown que tu

veux que les Allemands gagnent la guerre. Pas vraiment le meilleur moyen de se faire des amis…

— J'ai pas dit ça ! protesta Harry avec véhémence. Mon père a été tué par les nazis ! Pourquoi je voudrais qu'ils gagnent la guerre ? Pour qu'ils me tuent aussi ?

— Le problème, Harry, c'est que tu es pénible, et on n'a pas le temps de s'occuper des casse-pieds dans ton genre. Mieux vaut qu'on t'enferme là où tu ne pourras plus causer d'ennuis.

— Je cause pas d'ennuis ! cria presque Harry. Je vis au foyer, j'ai un travail, j'aide les pompiers.

— Oui, c'est ce que j'ai entendu dire. Malgré tout, le gouvernement tient à être sûr. Aujourd'hui, tu seras donc transféré à la prison de Brixton pour quelques jours en attendant qu'ils décident où t'envoyer.

— Je veux mon argent, réclama Harry avec rudesse. Le policier me l'a volé.

— Et voilà, Harry, tu recommences avec tes sottises qui agacent les gens. Personne n'a volé ton argent. Il est avec tes papiers et voyagera avec toi. Tu le récupéreras lors de ta libération, d'accord ?

Harry ouvrit la bouche pour protester, mais l'inspecteur Gordon l'interrompit net :

— Ça suffit, Harry. Tu vas être ramené à ta cellule en attendant ton transfert. Escortez-le, Dawes, et assurez-vous qu'il nettoie son seau avant de partir.

Dawes se plaça derrière Harry et le tira debout sans ménagement.

— Allez, viens, toi.

Maintenant Harry d'une poigne solide, il le ramena à sa cellule.

Harry ne fut pas transféré ce jour-là, ni le suivant. Il dut donc endurer deux nuits supplémentaires dans le sous-sol du commissariat en compagnie de l'agent Brown. La première nuit, quand les sirènes se déclenchèrent, il annonça à Brown qu'il préférait prendre le risque de rester dans sa cellule.

— Quoi, pour envoyer des signaux aux autres salauds là-haut ?

— Comment ? En sifflant peut-être ?

Harry bouillonnait de colère et de frustration.

— Ferme-la, petit malin, et bouge-toi ! aboya Brown.

La troisième nuit, Brown se montra encore plus méprisant en qualifiant Harry de Juif nazi. Ils se trouvaient une fois de plus dans le sous-sol, mais cette fois, Harry était menotté. Ils avaient lu le ressentiment dans ses yeux et ne lui faisaient plus confiance. Tout fond de compassion qu'ils avaient pu éprouver pour cet adolescent de seize ans livré à lui-même dans un pays étranger s'était envolé depuis longtemps.

— Ils ont descendu quatre de tes vaillants nazis hier soir, l'informa Brown. Je me demande bien pourquoi on te garde à l'abri ici. Si je n'avais pas à te surveiller, je pourrais être dehors à aider les pauvres gars qui se font éparpiller par tes copains. Qu'est-ce que t'as à répondre à ça, le Juif ?

Soudain, Harry en eut assez. Brown était les Jeunesses hitlériennes, la Gestapo, les Chemises brunes réunies en une seule personne. La terreur des rues en lui se réveilla ; d'une seule leste enjambée, il avait traversé la pièce. Jetant Brown au sol, il passa ses bras menottés autour du cou du policier et pressa de toutes ses forces le métal de la chaîne contre sa gorge. Si un second agent n'était pas entré à ce moment-là, Harry aurait peut-être commis un meurtre. Mais le policier s'empara de lui et lui écrasa son poing dans la figure, et tout fut terminé. Il fut reconduit sous bonne garde dans sa cellule, dont la porte claqua violemment derrière lui. La voix du policier résonna dans le couloir :

— Reste là-dedans et au diable ce qui peut t'arriver.

Harry eut la chance qu'aucune action ne soit intentée contre lui après son second assaut contre un policier. L'inspecteur préférait ne pas ébruiter la provocation. L'opinion publique commençait à s'élever contre l'internement des ressortissants italiens et allemands. Tant d'entre eux étaient des réfugiés ayant fui les fascistes, que de plus en plus étaient libérés afin de les faire contribuer à l'effort de guerre. Non, l'inspecteur Gordon tenait simplement à se débarrasser de ce fauteur de troubles qu'était Heinrich Schwarz, ou Harry Black, ou quel que soit son nom. Il s'en déchargerait avec plaisir. Qu'il devienne la responsabilité de quelqu'un d'autre !

Harry fut transféré à Brixton le lendemain matin. Un mémo joint à ses papiers avertissait qu'il avait attaqué un policier et devait être considéré comme dangereux.

La détention d'Harry à la Maison d'arrêt royale de Brixton dura sept semaines, les sept semaines les plus horribles de sa vie. La prison était surpeuplée. Harry était désormais traité comme un prisonnier plutôt qu'un interné, et les conditions de vie étaient très dures. Brixton, cependant, n'était utilisé que comme prison de transit. De là, il fut transféré au camp d'internement de Huyton, près de Liverpool, puis sur l'île de Man en bateau.

À Huyton, il avait été incarcéré dans un lotissement en construction. Des centaines d'internés vivaient sur un chantier dans le froid, parqués dans des logements sociaux à demi terminés et entourés de barbelés. L'automne avait cédé la place à l'hiver. Les installations étaient pour le moins sommaires, et la nourriture, parcimonieuse. Constamment affamés, les détenus suivaient un régime strict entre eux, récoltant tout ce qu'ils pouvaient trouver de comestible pour faire durer leurs maigres rations. Le moral était au plus bas, et plus d'un interné voyait dans le suicide la meilleure issue. La plupart, cependant, étaient résolus à ne pas se laisser abattre par ces conditions difficiles. Certains avaient connu l'horreur d'un camp de concentration nazi et, bien que les conditions fussent mauvaises, elles n'avaient rien à voir avec ce qu'ils avaient enduré là-bas. Harry et quelques autres internés parmi les plus jeunes cherchaient sans cesse un moyen de s'évader. Mais ils étaient étroitement surveillés et aucune opportunité ne se présenta.

Puis un jour, à peine une semaine avant Noël, Harry et vingt autres gars se virent annoncer qu'ils étaient de nouveau transférés.

— Encore ? Où ça ? demanda Harry.

— Qu'est-ce que ça peut te faire ? Tu verras bien. Va chercher tes affaires.

Il avait peu d'« affaires » à aller chercher. Harry possédait toujours sa valise, qui lui avait été rendue à son départ de Brixton. Ses vêtements étaient là, mais aucune trace de son argent ou de sa montre. Il y avait bien longtemps qu'il avait abandonné l'idée de remettre la main dessus. Les policiers étaient partout les mêmes, des voleurs, il l'avait toujours dit. Ils lui avaient chouré ses objets de valeur sans qu'il puisse rien y faire.

Le lendemain, ils furent conduits à Fleetwood, où on les fit monter à bord d'un bateau, *La Dame de Man*. Ils comprirent qu'on les emmenait sur l'île de Man. Tous avaient entendu parler des camps là-bas, et leur moral

remonta. Plusieurs internés en avaient déjà été libérés, alors peut-être la fin était-elle proche. Si seulement ils avaient un moyen de prouver qu'ils ne représentaient aucune menace pour l'Angleterre, qu'ils haïssaient autant que les Anglais les nazis… Harry décida de se comporter en prisonnier modèle.

À leur débarquement à Douglas, ils furent divisés en groupes et conduits sous bonne escorte le long du front de mer. Cette mer tumultueuse qu'ils venaient de traverser… Le regard perdu vers ces eaux infinies, Harry sut qu'on ne s'évadait pas d'ici. Son humeur, comme l'océan, était sombre et agitée.

Je savais que j'aurais dû essayer de filer avant qu'on soit mis sur ce bateau, pensa-t-il avec désespoir. *Me voilà pris au piège ici jusqu'à ce que les nazis nous envahissent et viennent nous chercher, moi et tous les Juifs terrés sur cette fichue île. Faits comme des rats, voilà ce qu'on est.*

On leur fit franchir un portail, puis longer la promenade en direction de ce qui ressemblait à un hôtel et une rangée de larges maisons donnant sur la mer. Les lieux étaient entourés de fils barbelés qui isolaient toute la promenade et, avec elle, ceux contraints de vivre au-delà du portail. Les nouveaux internés furent enregistrés et affectés à une maison sur le front de mer. Ils logeaient tous ensemble et, pour une fois, leur hébergement, bien que surpeuplé avec plusieurs hommes par chambre, était sec et relativement chauffé. On leur assigna également des rations hebdomadaires à cuisiner et partager. Ils choisirent un chef de maison, Alfred Muller, en réalité né en Angleterre de parents juifs allemands. Alfred, ancien directeur d'une grande école à Birmingham, avait un don pour l'organisation et ne tarda pas à établir des roulements pour la cuisine et les tâches ménagères. C'était un progrès comparé à la nécessité d'obéir sans broncher à un sous-off réformé fort en gueule qui aboyait chacun de ses ordres. Ils devaient s'organiser et étaient responsables d'eux-mêmes, ce qui leur redonna un semblant de dignité. Pour la première fois depuis des mois, ils ne mouraient pas de faim. La nourriture était basique, mais il y en avait.

Le camp tout entier menait une vie à part selon une routine bien définie. Le réveil était sonné à sept heures, suivi par l'appel et des exercices physiques avant le petit-déjeuner. Ensuite s'étendait devant eux le reste de

la journée. L'ennui était considéré comme l'ennemi numéro un au sein du camp. C'était pour le combattre que plusieurs détenus organisaient des échanges, des cours, des séminaires. Tant d'entre eux étaient des professionnels : médecins, avocats, maîtres de conférences, musiciens, acteurs, tous experts en leur domaine. Bientôt, une sorte d'université ouverte vit le jour, peuplée de professeurs de haut calibre.

Le jour du réveillon de Noël, plusieurs offices furent conduits par divers membres du clergé. Interpréter des chants de fêtes ragaillardit tout le monde. Harry, lui, n'avait jamais célébré Noël. Ses parents ne le fêtaient pas en raison de leur confession ; eux célébraient Hanoukka. Depuis la mort de ses parents, Harry n'avait plus aucune foi et cela ne lui manquait pas. Il était Harry, maître de son propre destin. Cependant, il se réjouissait de la portion supplémentaire offerte en ce jour si spécial pour d'autres. Le repas de Noël d'Harry se composait de ragoût de lapin accompagné de pommes de terre et de carottes. De loin le meilleur repas qu'il avait mangé depuis des années.

21

En cette veille de Noël, Londres subissait des bombardements depuis près d'une centaine de jours quasi sans discontinuer. Londres, mais aussi d'autres grandes villes considérées comme des cibles par Hitler : victimes de lourds bombardements et d'un déluge de feu, Coventry, Southampton, Plymouth, Liverpool, Manchester et Bristol avaient tous reçu la visite de la Luftwaffe. C'était une attaque contre le tissu même de la Grande-Bretagne et le moral de ses citoyens, mais ces derniers, bien qu'horrifiés par les dommages infligés, refusaient de se laisser intimider. Noël était là. Guerre ou non, tout le monde comptait bien fêter la trêve des confiseurs.

— Trêve des confiseurs, tu parles ! grogna un Arthur morose alors que lui et Dan guettaient une fois de plus les incendies depuis le toit de l'entrepôt. Hitler va sûrement nous envoyer un cadeau spécial pour Noël, oui !

— Eh bien, moi, je ne serai pas là pour le recevoir, mon vieux. Je pars demain à Feneton voir ma Naomi.

— Comment va-t-elle ? Le bébé est pour bientôt, non ?

— Mi-janvier, il paraît.

Dan ne pouvait contenir sa fierté, et Arthur, père de trois filles, sourit. L'excitation d'une naissance imminente, il connaissait bien.

— Encore quelques semaines, alors, commenta-t-il d'un ton égal. J'espère que tout se passera bien.

— Le doc dit qu'il n'y a pas de raison. Enfin, j'ai quand même hâte d'y être pour Noël.

Dan n'avait réussi à se rendre à Feneton qu'une seule fois depuis que Naomi et Shirley y avaient emménagé. Il avait pris le train à la Liverpool Station trois semaines après leur départ, et Naomi était venue l'attendre à la gare. Elle s'était jetée à son cou, sans se soucier des regards mi-envieux, mi-réprobateurs des autres voyageurs.

— Danny, oh Danny, tu m'as tellement manqué ! Dieu merci, tu es sauf.

Quel horrible bombardement !

Elle l'avait étreint et lui aussi, aussi fort qu'il l'osait.

— On doit faire attention au bébé, avait-il dit en l'écartant pour la regarder dans les yeux.

Devant l'amour et le bonheur qui s'y reflétaient, les larmes lui étaient venues.

— Bon Dieu, tu m'as tellement manqué !

— Le bébé va bien, avait assuré Naomi en lui prenant la main. Viens, partons d'ici.

Elle l'avait entraîné hors de la gare jusqu'à un petit salon de thé de l'autre côté de la rue. Lorsqu'elle avait ouvert la porte, le tintement d'une clochette avait fait surgir Shirley de derrière un rideau au fond de la salle.

— Regardez qui est là, Shirley ! avait lancé Naomi. Deux thés, s'il vous plaît.

Ils s'étaient assis près de la fenêtre, les mains jointes sur la table. Timide tout à coup, Naomi avait pris la parole :

— Je nous ai réservé une chambre au Feneton Arms, le pub du village. J'espère que ça ne te dérange pas, Dan.

— Me déranger ? Pourquoi est-ce que ça me dérangerait ? Je te veux tout à moi tant que je suis ici. Tu m'as manquée, ma puce.

Naomi avait rougi de plaisir.

— Je me suis dit que ce serait aussi bien. Je partage une chambre avec Shirley. Bien sûr, elle m'a proposé de me la laisser et dormir en bas, mais je voulais un peu plus d'intimité… tu sais.

Dan savait, oui. Il se demandait pourquoi ils s'étaient arrêtés au salon de thé alors que leur temps ensemble était si précieux, mais s'était contenté de serrer sa main.

— Oui, avait-il murmuré. Moi aussi, j'ai envie d'intimité.

Shirley s'était approchée de leur table avec une théière et deux parts de génoise d'aspect fatigué.

— Je vous ai gardé une part du vôtre, avait-elle dit en posant le plateau. Heureuse de vous revoir, Dan.

— Comment ça, « une part du vôtre » ? avait questionné Dan tout en se servant d'un morceau de gâteau qu'il avait plongé dans son thé.

— Je me suis dégoté un petit travail, avait expliqué Naomi. Ne me regarde pas comme ça, Dan. Il faut bien que je me rende utile, quitte à préparer des gâteaux sans beurre ni œufs ! Je cuisine pour le salon de thé, et Mrs Grant, la propriétaire, me rémunère. Elle me donne l'argent pour le loyer de Maud. Ça me permet d'économiser pour quand je ne pourrai plus travailler à cause du bébé. On essaie certaines des recettes fournies par le gouvernement. La semaine dernière, on a fait une tourte Woolton. Elle n'était pas trop mauvaise et on n'avait plus faim après.

Elle avait soudain levé les yeux vers son mari.

— Tu te nourris assez, au moins, Dan ? Sans moi pour te préparer à manger ?

— Mais oui, avait-il assuré. Ne t'inquiète pas pour moi, je me débrouille.

Il avait fini son gâteau mal cuit et avalé d'un trait le reste de son thé.

— On y va ?

Naomi aussi avait terminé sa tasse.

— Je voulais juste te montrer où Shirley et moi travaillons, c'est tout. J'ai ma journée de libre et dimanche aussi.

Elle s'était dirigée vers le rideau au fond de la boutique, dont elle avait soulevé un coin.

— Shirley, on s'en va. Merci de nous avoir gardé un peu de gâteau.

Main dans la main, ils s'étaient promenés sous le soleil de cette fin d'automne, flânant dans le village jusqu'à un vieux relais de poste donnant sur la rue principale, avec une porte voûtée qui menait à la cour et l'écurie à l'arrière. Au-dessus de la porte se balançait en grinçant une enseigne en bois, dont le nom avait été recouvert d'une couche de peinture rouge sombre.

— C'est parce qu'il s'appelle le Feneton Arms, avait expliqué Naomi devant la surprise de Dan. Tous les noms du village ont été effacés à cause des parachutistes allemands. Le pub trahirait l'endroit, tu comprends ?

— Espérons qu'aucun ne se montre aujourd'hui, avait déclaré Dan en poussant la porte. Pas question d'être dérangés par Hitler ou qui que ce soit d'autre !

Ils avaient passé deux jours merveilleux, loin des bombardements de Londres. Leur paisible soirée avait bien été troublée par le bruit d'avions et

de ripostes antiaériennes au loin. Mais ils avaient pu dormir dans les bras l'un de l'autre sans que le ciel nocturne déverse sur eux son lot de mort et de destruction.

Aujourd'hui, pour la seconde fois, Dan débarquait du train de Feneton. Et aujourd'hui encore, Naomi était là pour l'accueillir. Dans le froid glacial du soir tombant, ils filèrent directement au Feneton Arms. Naomi affichait une mine fatiguée, elle était pâle et avait les traits tirés. Dans leur chambre à l'étage, il la prit dans ses bras et l'embrassa. Elle lui rendit son baiser avant de reculer.

— Désolée, mon chéri, j'ai besoin de m'asseoir. J'ai un peu mal au dos.

Dan devint aussitôt la sollicitude incarnée.

— Tiens, dit-il en la guidant vers la chaise de la coiffeuse, la seule de la pièce. À moins que tu ne préfères t'allonger ?

Naomi sourit.

— Non, insista-t-elle, ça ira mieux dans un instant. C'est sans doute parce que ton train avait un peu de retard et que je suis restée debout dans le froid un moment. Ça ira mieux quand je me serai réchauffée.

Lorsqu'elle se sentit un peu remise, elle proposa de descendre au bar boire un verre.

— Après tout, c'est le réveillon de Noël, dit-elle. Nous méritons bien un verre pour commencer les fêtes.

Ils descendirent donc au bar, décoré de guirlandes en papier découpées par la fille du propriétaire. Faites de papier journal peint de couleurs vives, elles décrivaient de grandes arches à travers le plafond. Des branches de houx étaient suspendues aux tableaux sur les murs ; d'autres de lierre enlaçaient les minces piliers soutenant la marquise au-dessus du comptoir. Dans une large cheminée de style ancien, un feu crépitait, dont les flammes dansantes faisaient rougeoyer les bûches en dessous. Les rideaux noirs déjà soigneusement tirés, et dans la lumière jaune des lampes, le bar formait un cocon intime et chaleureux.

Dan commanda une bière pour lui-même et un vin chaud au citron pour Naomi, et ils s'installèrent avec leurs boissons sur le petit canapé près du feu.

— Ça va, Naomi ? Tu n'as pas l'air dans ton assiette.

— Je suis juste fatiguée. Je le suis tout le temps, maintenant. Ne t'inquiète pas, ajouta Naomi avec un sourire. C'est seulement à cause du bébé. Le médecin dit que c'est normal.

— Bon, si tu le dis.

La patronne leur servit du foie aux oignons, puis tous deux burent un autre verre près du feu avant que Naomi n'annonce :

— Désolée, Dan, mais j'ai besoin d'aller me coucher.

Ils montèrent dans leur chambre et se déshabillèrent. Avec un soupir, Naomi s'affala sur le lit. Dan lui lança un regard inquiet.

— Tu es sûre que ça va, ma puce ?

— J'ai encore un peu mal au dos, admit Naomi. Ça ira sûrement mieux demain matin. Allez, viens donc me réchauffer.

Ils se pelotonnèrent ensemble sous les couvertures, Naomi blottie dans les bras de Dan, réconfortée par la chaleur de son corps près du sien. Dan, en sentant son cœur battre contre lui, fut submergé par une vague d'amour.

— Tu es tout pour moi, murmura-t-il dans ses cheveux.

Ce n'est que quelques heures plus tard que Naomi se réveilla en sursaut. Transpercée par une violente douleur, elle se redressa en étouffant un cri. Dan fut immédiatement réveillé.

— Quoi ? Que se passe-t-il ?

— J'ai eu une douleur, articula-t-elle lorsqu'elle fut de nouveau en état de parler.

— Quel genre de douleur ?

— Ce n'est rien. C'est fini, maintenant. Rendors-toi.

Dan se recoucha, mais il sentait Naomi tendue à côté de lui.

Ça ne peut pas être pour tout de suite, se répétait-elle. Il me reste encore quinze jours. Ce doit être une fausse alerte.

Elle se trompait. La contraction suivante, qui survint environ vingt minutes plus tard, alors qu'elle venait de s'assoupir à nouveau, lui arracha un cri. Tandis que la douleur s'atténuait, elle resta allongée, immobile, s'efforçant de recouvrer son calme. Si le bébé avait effectivement décidé de se montrer, comment allait-elle se rendre jusqu'à l'hôpital d'Ipswich ? Tout devrait bien se passer, lui avait affirmé le docteur…

— Mais je crois, Mrs Federman, qu'il vaudrait mieux que vous ayez votre

bébé à l'hôpital, avait-il ajouté lors de sa dernière visite deux semaines plus tôt. Étant donné que vous êtes un peu plus âgée et que c'est votre premier… Histoire d'avoir tout à notre disposition, au cas où.

— Au cas où quoi ? avait demandé Naomi. Je croyais que tout devait bien se passer ?

— Et ce sera le cas, j'en suis sûr. C'est seulement si notre intervention s'avérait nécessaire.

Il avait inscrit son nom à la maternité sur plusieurs semaines autour de mi-janvier.

— On ne peut pas savoir avec certitude quand le bébé pointera le bout de son nez. Comme ça, au moins, on vous attendra de pied ferme.

Eh bien, pensa Naomi, *pas sûre qu'ils m'attendent en plein réveillon de Noël. Ce doit être une fausse alerte.* Elle s'obligea à essayer de se relaxer. Sans succès. Après avoir surmonté une nouvelle contraction, elle secoua Dan.

— Dan, chuchota-t-elle. Danny, je crois que le bébé arrive.

Dan se redressa comme un ressort.

— Qu'est-ce que tu as dit ?

— Le bébé, je crois qu'il arrive. J'ai des contractions.

— Mais il n'est pas censé arriver avant deux ou trois semaines ! s'exclama Dan avec consternation.

Naomi émit un faible petit rire.

— Je doute qu'il attende jusque-là.

Dan sauta du lit et enfila son pantalon par-dessus son pyjama.

— Qu'est-ce qu'on va faire ? Et moi, qu'est-ce que je dois faire ?

— Je suis censée aller à l'hôpital, mais je crois qu'on ferait mieux d'appeler d'abord le médecin. Son numéro est dans mon sac. Tu peux appeler d'en bas.

Dan passa à Naomi son sac, dont elle sortit un morceau de papier avec un numéro griffonné dessus.

— Tiens, dit-elle.

Mais alors qu'il tendait la main pour le saisir, elle se plia en deux sous l'effet d'une nouvelle contraction.

— Dis-lui, haleta-t-elle, dis-lui qu'elles arrivent toutes les quinze minutes

environ et demande-lui si on doit essayer d'aller à l'hôpital.

Dan s'empara du papier et courut à la porte.

— Je n'en ai pas pour longtemps, promit-il. Je reviens dans une minute.

Il dévala l'escalier et se précipita là où il avait aperçu un téléphone, derrière le comptoir. Mais lorsqu'il l'atteignit, il tomba sur une grille de métal tirée sur le bar et verrouillée, rendant le téléphone inaccessible.

— Merde !

Il remonta l'escalier et se rua vers une porte au bout du couloir, sur laquelle était indiqué PRIVÉ. Il la martela comme un fou de ses deux poings. D'abord, aucun bruit à l'intérieur ne répondit à ses coups, aussi frappa-t-il de nouveau en criant :

— Ouvrez ! S'il vous plaît, ouvrez !

Au bout d'un moment, la porte s'entrebâilla, et le propriétaire jeta un coup d'œil sur le palier.

— Qu'est-ce qui se passe ? bougonna-t-il. Il est minuit passé, bon Dieu !

— Ma femme, bafouilla Dan. Le bébé arrive. Je dois appeler le docteur.

Le propriétaire tourna les talons et appela du bas de l'escalier :

— Jenny ! J'ai besoin de toi en bas illico !

Quelques minutes plus tard, la patronne, en vieille robe de chambre et la natte en désordre, apparut à côté de son mari.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle.

— Je dois appeler le médecin, insista Dan. Ma femme a commencé le travail.

— Je vois.

Jenny prit aussitôt la situation en main.

— Jim, descends lui montrer où est le téléphone. Vous avez le numéro ?

Dan fit oui de la tête.

— Bien, allez appeler. Je vais auprès de votre femme.

Lorsque Dan revint après avoir passé l'appel, il trouva, en proie à une nouvelle contraction, Naomi assise sur le lit qui agrippait la main de Jenny.

— Qu'est-ce qu'il a dit ? demanda-t-elle alors que la douleur se dissipait.

— Il arrive, répondit Dan. Il dit que tu ne dois pas bouger d'ici.

Il se tourna vers Jenny.

— Le docteur Phelps sera bientôt là. Il demande si vous pouvez sortir des

serviettes propres et faire bouillir de l'eau.

— Bien sûr.

Jenny se leva, et Dan prit sa place au chevet de Naomi. Jenny envoya Jim mettre l'eau à bouillir et attendre en bas afin d'ouvrir au médecin, pendant qu'elle sortait d'un placard sur le palier des serviettes ainsi que quelques oreillers supplémentaires.

Les contractions arrivaient à intervalles réguliers, à présent, et, à chacune d'elles, Naomi agrippait les mains de Dan en se retenant de crier.

— Ça ira, la rassurait-il. Le docteur est en route. Tout ira bien.

Mais devant une énième contraction, il commença à se demander ce que pouvait bien fabriquer ce fichu médecin.

Quelques minutes plus tard, le Dr Phelps se présenta à la porte, mallette à la main, et monta directement dans la chambre. Jenny avait aidé Naomi à se placer sur une serviette pliée et ajouté quelques oreillers dans son dos. Le docteur se tourna vers le père anxieux.

— Mieux vaut que vous attendiez en bas. Demandez seulement à Mrs Dow de monter, voulez-vous ?

Dan se pencha vers Naomi et l'embrassa sur la joue.

— Je serai en bas, ma puce. Tout ira bien maintenant que le docteur est là.

Il quitta la pièce avec soulagement. Il s'était senti tellement impuissant face à la douleur de Naomi… Il n'y avait rien qu'il puisse faire pour la soulager à part lui tenir la main. Autant ne pas rester dans les pieds du médecin maintenant qu'il était là pour faire ce qu'il avait à faire.

Jenny Dow remonta en hâte à l'étage. En entrant dans la chambre, elle sourit à Dan avant de refermer la porte avec autorité derrière elle. Dan resta planté un instant sur le palier. Mais lorsqu'il entendit les cris de Naomi, il ne put le supporter et fila en bas.

Avec Jim, il s'assit au bar. Jim leur versa un brandy à tous les deux.

— Rien de tel qu'un bon verre d'alcool dans ces cas-là, insista-t-il. On a une fille. Gwen, elle s'appelle. Je me rappelle quand elle est née… Elle a huit ans, aujourd'hui, mais je m'en souviens comme si c'était hier.

Il sembla à Dan qu'une éternité s'était écoulée avant que Jenny ne redescende pour annoncer que tout se passait bien, mais que, bon, cela

prendrait un peu de temps, mais n'était-ce pas excitant et, oh ! Joyeux Noël !

Jim remonta se coucher tandis que Dan, assis devant les braises mourantes du feu, piquait du nez par intermittence. Il se réveilla en sursaut lorsque Jenny réapparut dans le bar et ouvrit grand les rideaux noirs. Dehors, le jour pointait.

— Félicitations, Mr Federman, dit-elle avec un sourire las. Vous avez un fils

— Un fils, répéta Dan. Et Naomi ? Comment va Naomi ?

— Fatiguée, rien d'étonnant à ça, mais elle va bien. Le docteur ne va pas tarder à descendre. Vous pourrez alors monter les voir. Je vais faire bouillir de l'eau pour le thé, vous en voulez ?

— Un fils ! J'ai un fils ! souffla Dan, qui peinait encore à y croire.

Environ dix minutes plus tard, le Dr Phelps descendit à son tour. Il entra d'un pas fatigué dans le bar et serra la main de Dan.

— Félicitations, dit-il. Votre fils ayant décidé d'arriver un peu plus tôt que prévu, il est assez petit, mais il va bien.

— Et Naomi ? s'enquit Dan. Est-ce que Naomi va bien ?

— Oui, mais elle a besoin de repos. Je propose que vous lui montiez un thé et alliez voir votre fils avant de les laisser dormir tous les deux.

— Merci, docteur, dit Dan. Merci pour tout ce que vous avez fait. Venir en pleine nuit, comme ça… Je ne sais pas ce que nous aurions fait sans vous.

Jenny apparut dans l'embrasure avec des tasses à thé sur un plateau. Elle en remplit deux à l'intention de Dan, qui s'empressa de les monter à l'étage. Il poussa la porte et se glissa à l'intérieur. Naomi était assise dans le lit, pâle mais radieuse. Ses cheveux avaient été brossés, attachés en arrière, et elle l'accueillit avec un sourire resplendissant. Et là, dans un tiroir de la commode du coin à côté d'elle était allongé une sorte de… baluchon.

— Regarde, Danny, chuchota-t-elle. Regarde notre fils. N'est-il pas magnifique ?

Dan posa les tasses et se pencha sur le tiroir. Le bébé était minuscule, emmailloté dans une sorte de tissu blanc avec seulement sa tête qui dépassait, un petit poing enfoncé dans la bouche et un toupet sombre au sommet du crâne. Dan, en le contemplant, se mit à sourire. Il y croyait à

présent : il était bel et bien père, et ce petit échantillon d'humanité était son fils, sa responsabilité.

Avec une infinie douceur, il se pencha sur le bébé et déposa un baiser dans ses cheveux avant de contourner le lit pour prendre sa femme dans ses bras.

— Attention, le tança-t-elle. J'ai encore un peu mal.

— Désolé.

Il tira une chaise et s'assit près du lit. Ensemble, ils burent leur thé en contemplant le miracle qu'était leur fils.

— On ne lui a même pas choisi de prénom, remarqua Dan après un moment. On aurait dû en avoir un de prêt. Qu'est-ce que tu en penses ?

— Je crois que j'aimerais l'appeler Nicholas, dit Naomi.

— Nicholas, répéta Dan. D'accord. Mais pourquoi Nicholas ?

— C'est le prénom du docteur Phelps. Je le lui ai demandé, parce que, s'il n'était pas venu si rapidement, nous n'aurions peut-être pas de bébé.

— Nicholas. Nicholas Federman. Ça me plaît, décréta Dan.

Il s'approcha de nouveau du tiroir et se pencha au-dessus.

— Salut, Nick, mon bonhomme.

22

— Hanau est en Allemagne. Je m'appelle Lisa Becker et je viens de Hanau. Je suis venue par le train.

L'espace d'un moment, les trois adultes demeurèrent silencieux, abasourdis alors qu'ils mesuraient la portée de ce que Charlotte venait de dire. Elle s'était rappelé qui elle était et d'où elle venait. Mais était-ce juste cela, quelques fragments de sa vie d'avant ? Ou tout lui était-il revenu ?

Le souvenir d'Harry, pour Charlotte, se révéla à double tranchant. Elle resta figée au milieu du salon du presbytère tandis que son cerveau absorbait ce qu'elle venait de dire. Hanau. Mutti, Papa et Martin. Tout lui revenait d'un coup, sa famille chérie, piégée en Allemagne et disparue. La lettre frappée du tampon N'HABITE PLUS À L'ADRESSE INDIQUÉE. Son visage se décomposa. Sans un mot, elle tourna les talons et s'enfuit de la pièce. Avril fit mine de la suivre, mais le pasteur la retint d'une main sur son bras et elle s'écarta pour laisser Miss Edie y aller.

Oublieux de ce qui se passait autour d'eux, les enfants Dawson s'amusaient avec les jouets qu'ils avaient reçus. Paul avait eu un ballon de football, qu'il ne pouvait pas utiliser à l'intérieur. Mais les filles, elles, s'étaient vu offrir une marionnette chacune, un chien et un chat, et, sur la suggestion de David, les enfants allaient donner un petit spectacle. Tous trois avaient disparu derrière le canapé, d'où s'élevaient force gloussements.

Avril lança un regard inquiet à David.

— De quoi crois-tu qu'elle se soit souvenue ? De tout ?

David secoua la tête.

— Comment le savoir ? Elle s'est rappelé quelqu'un nommé Harry, mais Dieu seul sait si c'est une bonne chose ou non.

— On dirait qu'ils sont arrivés dans l'un de ces trains de réfugiés… Tu

sais, ceux dont on a entendu parler, qui évacuaient des enfants juifs d'Allemagne ?

David hocha la tête.

— En effet.

— Dans ce cas, crois-tu que Miss Everard soit la bonne personne pour gérer… eh bien, tout ça ?

Avril avait en tête la réaction de Miss Everard lorsqu'elle avait découvert que Charlotte était sans doute allemande. À présent que la mémoire semblait être revenue à l'adolescente, au moins en partie, et qu'elle était effectivement allemande, comment Miss Everard allait-elle réagir ?

— Je ne sais pas, dit David. Mais je crois qu'il faut lui donner une chance. Elles habitent ensemble depuis près de six semaines et semblent avoir trouvé un terrain d'entente. Je crois que devoir veiller sur Charlotte au lieu de vivre dans sa bulle a marqué un tournant pour Miss Everard.

— Oui, c'est vrai.

Ils firent volte-face, seulement pour voir Miss Everard qui revenait dans la pièce. Si, de toute évidence, elle avait surpris une partie de leur conversation, elle se contenta de prendre congé.

— Si vous voulez bien nous excuser, pasteur, Mrs Swanson… Je crois que Charlotte et moi allons rentrer, maintenant. Merci de nous avoir invitées aujourd'hui. C'était un merveilleux Noël.

— Voulez-vous que je vous raccompagne ? proposa le pasteur. Un peu d'air frais ne me ferait pas de mal.

Miss Everard secoua la tête.

— Non, merci. Vous avez les autres enfants ici. Ça ira.

Elle eut un bref sourire.

— Inutile de vous inquiéter pour Charlotte, Mrs Swanson, ajouta-t-elle. Je prendrai soin d'elle.

— Je n'en doute pas, répondit Avril. Mais s'il y a quoi que ce soit que je puisse faire…

— Je n'hésiterai pas à demander, l'interrompit Miss Everard. C'est promis.

Avril les raccompagna à la porte et les regarda s'enfoncer ensemble dans l'après-midi d'hiver, Charlotte emmitouflée dans son manteau, Miss Edie

ralentissant le pas au rythme de celui de sa protégée. Le soir tombait et les enveloppait petit à petit tandis qu'elles suivaient le rai de lumière de la torche de Miss Edie.

Avril ferma la porte et retourna au salon, où David aidait au spectacle de marionnettes, et le jour de Noël reprit son cours. Le roi avait conseillé à chacun de faire son possible pour que les enfants vivent un jour heureux, où qu'ils se trouvent. Les Swanson faisaient donc leur possible pour qu'il en soit ainsi pour leurs petits évacués. Une fois les trois enfants couchés et bordés, les filles cajolant leurs marionnettes, Paul les bras serrés autour de son ballon de football, Avril redescendit au rez-de-chaussée et se laissa tomber dans son fauteuil.

— Quelle journée ! s'exclama-t-elle. J'ai l'impression qu'il s'est passé une éternité depuis qu'on s'est levés ce matin et qu'on a aidé les enfants à ouvrir leurs chaussettes.

David déboucha la bouteille de vin de sureau de Miss Edie et leur servit un verre. Il tendit le sien à Avril avant de lever son propre verre.

— Santé, ma chérie. Tu as fait de ce Noël un jour vraiment spécial.

Ils burent chacun une gorgée de vin.

— Seigneur, s'étouffa David. Qu'est-ce qu'elle a mis là-dedans ?

— Je ne sais pas, mais…

Avril avala une autre gorgée et sourit.

— Ça a un petit goût de reviens-y !

Elle posa son verre.

— J'ai réfléchi, David, continua-t-elle. Peut-être devrais-je appeler Caro et la prévenir que Charlotte s'est souvenue de son nom et d'où elle venait. Qu'est-ce que tu en penses ?

— Pour ma part, j'attendrais quelques jours, le temps qu'on en sache un peu plus, répondit David, se risquant à une nouvelle gorgée de vin.

— Mais maintenant qu'elle se rappelle son nom, peut-être peut-on remonter la piste de sa famille.

— J'ai l'impression que sa famille est toujours en Allemagne.

— Oui, mais elle devait bien vivre avec quelqu'un à Londres. Ils doivent être fous d'inquiétude à son sujet. Peut-être même la croient-ils morte.

— Je persiste à penser qu'on devrait attendre de voir si elle se souvient

d'autre chose, soutint David. Tout ne lui est peut-être pas encore revenu. Et il se peut qu'elle ait du mal à se réapproprier ses souvenirs, surtout s'ils sont douloureux.

— Alors, que devrait-on faire, d'après toi ? On ne peut pas s'en remettre entièrement à Miss Everard. Charlotte aura peut-être besoin de l'aide d'un spécialiste. Je crois qu'elle devrait au moins voir le docteur Masters.

— Tu peux garder un œil sur elle, mon amour, dit David. Mais mieux vaut ne pas interférer.

— Est-ce interférer que de vouloir ce qu'il y a de mieux pour la petite ? rétorqua Avril avec feu.

— Calme-toi, ma chérie. Je propose simplement d'attendre quelques jours afin de voir comment elle s'en sort. Ensuite, nous contacterons Caroline pour vérifier si le vrai nom de Charlotte nous aide à en savoir plus sur elle. Pourquoi elle était à Londres, qui était ce Mr Peter Smith, tu sais, l'homme qu'ils ont trouvé avec elle… Et ce qu'elle faisait dans la rue en plein raid aérien. Tout ça.

— Mais plus vite nous contactons Caro, plus vite nous pouvons chercher des réponses !

— Chérie, c'est Noël. Il y a la Saint-Étienne, demain. Même avec toute la meilleure volonté du monde, Caro ne pourrait rien découvrir avant la fin du week-end. Alors, attendons de voir ce qui revient à Charlotte.

— Tu as sans doute raison, soupira Avril.

Elle ne voulait pas se disputer avec David, pas maintenant qu'ils profitaient enfin de quelques heures à eux. Elle lui fit donc signe de la resservir et ils burent un autre verre de vin avant de monter se coucher. En passant devant les chambres des enfants, Avril jeta un coup d'œil à l'intérieur comme elle le faisait toujours. Les filles dormaient toutes les deux à poings fermés, la tête sous les couvertures, tandis que Paul, étendu sur le dos, serrait toujours son ballon neuf dans ses bras. Avril sourit et s'attarda un moment dans l'embrasure. Mais à peine s'éloignait-elle que son sourire s'évanouit. Charlotte dormait-elle aussi à Blackdown House ? Ou fixait-elle le plafond, bien éveillée, assaillie par un flot de souvenirs ?

Quand Miss Edie s'était élancée après Charlotte au presbytère, elle avait trouvé l'adolescente assise dans l'escalier, le corps secoué de sanglots, les

joues ruisselantes de larmes. Elle s'était assise à côté d'elle sur les marches et l'avait serrée dans ses bras, consciente qu'il n'y avait rien d'autre à faire tant que la peine de Charlotte face à ses souvenirs la submergeait. Petit à petit, ses pleurs s'étaient atténués, et Charlotte avait fini par tourner vers elle son visage bouffi par les larmes :

— Est-ce qu'on peut rentrer, maintenant ?

Miss Edie lui avait tendu son mouchoir.

— Bien sûr. Mouche-toi et allons dire au revoir avant de partir.

Elle s'était levée pour regagner le salon, laissant Charlotte sécher ses larmes. Toutes deux étaient rentrées en silence, chacune perdue dans ses pensées. Arrivée à la maison, Miss Edie avait allumé le feu tout prêt dans la cheminée, puis était allée mettre l'eau à bouillir à la cuisine. Charlotte, elle, était montée directement dans sa chambre.

— Je nous prépare du thé ! avait lancé Miss Edie d'en bas. Descends quand tu te sens prête.

Allongée sur son lit, Charlotte fixait le plafond, l'humeur sombre. Elle savait qui elle était, désormais. Elle connaissait son nom, reconnaissait les gens sur la photo près de son lit. Miss Morrison l'avait mise dans un cadre afin qu'elle la pose sur sa table de nuit, dans une probable tentative pour débloquer sa mémoire. Elle souleva la photo et la contempla. Ils étaient tous là : Mutti, Papa et Martin, tout sourire devant l'objectif. Comment avait-elle pu oublier leurs visages ? Elle avait regardé cette photo des milliers de fois sans qu'aucun déclic se fasse et, soudain, elle les reconnaissait sans peine. En plus de cette photo, il devait bien y avoir du courrier aussi. Elle se souvenait d'une lettre de Mutti disant qu'ils allaient bien et que Papa était rentré. Lorsqu'elle avait répondu, sa lettre lui était revenue avec la mention N'HABITE PLUS À L'ADRESSE INDIQUÉE. Ses lettres, où étaient-elles ? Elle ouvrit le tiroir de sa table de nuit et vida son contenu, mais pas la moindre lettre. Un sentiment de panique l'envahit. Elle traversa la pièce jusqu'à la commode dans le coin et retourna tous les tiroirs. Vêtements, sous-vêtements, chaussettes, mouchoirs, livres scolaires, crayons, stylos, bouteille d'encre, règle… Tout ce qu'elle possédait finit en tas par terre dans sa quête frénétique de ses lettres. Elles n'étaient pas là. Désespérée, elle s'assit sur son lit, la photo de sa famille entre les mains. N'HABITE PLUS

À L'ADRESSE INDIQUÉE… Elle revoyait clairement ces mots tamponnés sur l'enveloppe. Mais où étaient-ils partis ? Harry avait haussé les épaules en affirmant qu'ils ne reviendraient pas.

— Va falloir prendre ta vie en main, maintenant, avait-il dit. Moi aussi, je l'ai appris à mes dépens.

Harry. Harry revenait sans cesse dans ses pensées. Il venait de Hanau. Elle se rappelait être arrivée en train. Harry avait dit être dans le même, mais elle ne l'y avait pas vu. C'était lui qui l'avait reconnue. Où cela ? À l'école. Quelle école ?

Charlotte entendit Miss Edie l'appeler d'en bas, mais ne descendit pas. Elle n'était pas prête à parler de sa famille. Miss Edie ne comprendrait pas ce que cela faisait, de ne pas savoir ce qui leur était arrivé. Elle resta assise sur son lit, la photo serrée dans ses doigts. Comme sèche à l'intérieur, elle ne pleurait pas. Une coquille vide à court de larmes à verser.

Pour finir, un coup résonna à la porte, et Miss Edie entra, une tasse de thé à la main. Elle regarda l'amas d'affaires par terre, mais s'abstint de tout commentaire.

— Charlotte, dit-elle gentiment. Je t'ai apporté une tasse de thé. Tu as besoin de te réchauffer. Il fait froid, ici.

Elle posa la tasse sur la table de nuit, s'assit à côté d'elle sur le lit et lui prit la main. Charlotte ne la retira pas, mais sa main était glaciale dans celle de Miss Edie. Elle la frotta de la sienne en insistant :

— Allons, Charlotte, bois un peu de thé.

Edie reprit la tasse et tint la soucoupe pendant que Charlotte trempait les lèvres dans le thé.

— J'ai allumé un feu en bas, continua-t-elle. Il fait bon dans le salon, c'est agréable. Pourquoi ne pas y descendre ? On pourrait faire griller du pain dans le feu. J'ai de la gelée de pommes achetée à la kermesse.

Charlotte ne répondit pas, mais quand Miss Edie la tira gentiment debout, elle n'opposa aucune résistance. Les doigts toujours crispés sur sa photo, elle se laissa guider en bas dans la chaleur du salon et asseoir dans l'un des fauteuils près du feu. Miss Edie avait déjà apporté le pain et la gelée de la cuisine et s'emparait maintenant de la fourchette à griller. Plantant un

morceau de pain sur ses fourchons, elle la tendit vers le feu. Alors que le pain commençait à griller, elle s'exclama :

— Oh ! j'ai oublié mon thé à la cuisine. Tu veux bien t'occuper de ça pendant que je vais le chercher ?

Elle confia la fourchette à griller à Charlotte et quitta la pièce.

Normalité, avait-elle décidé. La normalité était la clé. Elle devait faire en sorte que Charlotte pense à des choses du quotidien, exécute des choses du quotidien, afin que ses souvenirs se fondent progressivement dans sa vie d'aujourd'hui. Alors qu'elle allait boire son thé, elle sentit une odeur de brûlé et retourna précipitamment au salon. Charlotte regardait les flammes sans les voir. Ses joues étaient rouges, chauffées par le feu. *Où sont-ils, maintenant ?* se demandait-elle. Comment s'en sortait Martin dans un nouvel endroit sans rien voir ? Elle ne prêtait aucune attention au pain qui s'enflammait. Miss Edie fit irruption dans la pièce à temps pour lui arracher la fourchette des mains et faire tomber la tranche noircie dans la cheminée.

— Il ne faudrait pas mettre le feu à la maison, la sermonna-t-elle avec indulgence.

Elle fit griller d'autres tranches qu'elle tartina de gelée de pommes, en donna une à Charlotte et commença à manger.

— Je ne pensais pas avoir encore de la place après ce délicieux déjeuner, dit-elle en mordant dans sa tranche de pain.

Aucune réaction de Charlotte. Elle laissa le silence retomber autour d'elles avant de retenter sa chance :

— Est-ce ton frère sur la photo ?

Charlotte baissa les yeux sur la photo posée sur ses genoux.

— C'est Martin, dit-elle. Mon frère. Il est aveugle.

De nouveau, le silence les enveloppa avant que Charlotte ne le rompe.

— Je n'arrive pas à retrouver mes lettres.

— Tes lettres ?

— J'ai reçu une lettre de ma mère à mon arrivée ici. Je lui ai répondu, mais elle n'a rien reçu. Ma réponse est revenue avec le tampon N'HABITE PLUS À L'ADRESSE INDIQUÉE. Je ne sais pas où ils sont et je ne retrouve plus mes lettres.

— C'est ce que tu cherchais dans ta chambre ?

— Elles n'y sont pas.

— Je ne pense pas que tu les aies eues avec toi quand tu es arrivée ici, dit Miss Edie. Personne ne m'a parlé de la moindre lettre. Seulement de la photo qui était dans ta poche. C'est la seule chose que tu avais sur toi quand tu as été trouvée, la seule chose pouvant aider à t'identifier.

— J'ai dû les perdre pendant le raid, conclut tristement Charlotte.

— Où vivais-tu quand ta mère t'a écrit ? Quand tu es arrivée ici pour la première fois ? Tu t'en souviens ? Tu as dit que tu étais venue en train. Qui t'a accueillie à Londres ?

— Tante Naomi et oncle Dan.

— Et où vivaient-ils, ton oncle et ta tante ?

— Ce n'étaient pas vraiment mon oncle et ma tante. Je n'ai plus personne, je ne sais pas ce qui leur est arrivé. La Gestapo a arrêté Papa et on a dû partir de chez nous. On a habité un temps chez ma tante Trudi, mais ensuite, maman a trouvé un autre endroit…

Sa phrase resta en suspens. Après un moment, Miss Edie conclut :

— Puis tu es venue en train.

— Oui, mais je ne sais pas ce qui leur est arrivé.

La voix de Charlotte se mua en sanglot.

— Ma lettre est revenue avec N'HABITE PLUS À L'ADRESSE INDIQUÉE écrit dessus. Je ne sais pas où ils sont.

Elle lança à Miss Edie un regard presque accusateur.

— Vous ne pouvez pas comprendre. Vous ne savez pas ce que c'est de perdre sa famille sans savoir ce qu'elle est devenue.

Miss Edie la dévisagea un moment. Oh ! elle savait. Elle savait ce que c'était de perdre quelqu'un sans rien savoir de ce qui lui était arrivé. Herbert avait simplement disparu au combat, sans doute éparpillé en morceaux. Cette vision l'avait hantée durant des années ; une explosion et Herbert… envolé. Elle n'avait jamais exprimé sa douleur de l'avoir perdu, sa détresse face au vide qu'il avait laissé derrière lui. Ni son espoir ténu que, peut-être, il ait survécu et rentre un jour à la maison. Elle était jeune alors, mais pas autant que Charlotte. Comment laisser cette enfant plier seule sous le poids de son chagrin, persuadée que personne ne pouvait la

comprendre ? Aujourd'hui, pour la première fois, elle devait raconter son histoire. Lui faire savoir qu'au contraire, elle comprenait très bien.

Sur une grande inspiration, elle reprit la main de Charlotte.

— Perdre ma famille, non, je ne sais pas. Mais je sais ce que c'est de perdre quelqu'un qu'on aime sans savoir s'il est vivant ou mort. De se demander chaque jour si l'on va recevoir des nouvelles de lui…

Elle pressa la main de Charlotte contre sa joue un moment.

— Pendant la guerre – la dernière guerre, j'entends –, je connaissais un soldat. Il s'appelait Herbert, nous allions nous marier. Il était rentré en permission et, le jour de son renvoi en France, il m'a demandé de l'épouser.

Elle tenait toujours la main de Charlotte. Et à mesure qu'elle parlait, elle percevait un intérêt grandissant pour son histoire. Elle poursuivit calmement :

— Herbert n'était pas quelqu'un que mes parents connaissaient. Nous nous étions rencontrés à Bristol, où j'aidais à emballer les paquets de la Croix-Rouge. Il venait du Yorkshire, mais avait été blessé à Passchendaele et hospitalisé plusieurs mois. Mes parents auraient désapprouvé. Il n'était pas officier, mais un simple caporal d'infanterie.

Elle sombra dans le silence en se remémorant leur cour éclair.

— Que lui est-il arrivé ? demanda Charlotte.

— Une fois jugé apte au combat, il a été réaffecté dans le Nord quelques mois. Nous nous écrivions presque tous les jours. Puis ils l'ont renvoyé en France. On lui a accordé une semaine de permission et il est revenu dans le Somerset. Je l'ai présenté à mes parents. Ils se sont montrés très polis avec lui, mais nous savions tous les deux qu'à leurs yeux, il n'était pas… quelqu'un pour moi.

Miss Edie avait prononcé ces derniers mots du ton condescendant que son père aurait employé.

— Quand il a pris le train à Bristol, je suis allée lui dire au revoir. C'est là qu'il m'a demandée en mariage, dans la salle d'attente de la gare de Temple Meads.

Elle eut un sourire triste à ce souvenir.

— Il avait acheté une bague qu'il m'a passée au doigt. Et il est retourné au front.

— Mais il n'est pas revenu ? questionna Charlotte avec douceur, sa propre tristesse éclipsée par celle de Miss Edie.

— Non. Il a été tué en août 1918. Si près de la fin de la guerre… Il y a eu une bataille non loin d'Amiens. Une grande offensive, paraît-il. Tous les Australiens et les Canadiens, aux côtés des Britanniques et des Français, qui repoussaient les Allemands…

— Et il est mort ?

— Il a été tué dans l'offensive. Rapporté disparu au combat. Il n'avait pas de famille et m'avait inscrite comme parent proche dans son livret de solde ; alors, c'est à moi qu'a été envoyé le télégramme.

Elle essuya une larme au coin de son œil.

— Son corps n'a jamais été retrouvé.

— Comment savez-vous qu'il est mort si on ne l'a pas retrouvé ? demanda Charlotte.

— Des milliers d'entre eux ne l'ont jamais été, dit Miss Edie. Bien sûr, j'ai gardé l'espoir qu'il resurgisse quelque part, sain et sauf. Pendant des années, je me suis dit qu'un beau jour, il frapperait à ma porte. Mais évidemment, ça n'est jamais arrivé. Je ne saurai jamais ce qui lui est arrivé, ce jour-là. J'ai appris à vivre avec. Et il me fallait m'occuper de mes parents. C'était difficile, car je les savais soulagés de sa mort. Je devais faire mon devoir filial, mais je les haïssais parce qu'ils se félicitaient qu'il ait été tué, mon Herbert.

— J'ai dit à Harry qu'ils étaient morts, murmura Charlotte. Il a répondu que je devais prendre ma vie en main.

— Il avait raison. C'est ce que tu dois faire. Moi aussi, j'aurais dû, au lieu de me complaire dans un passé chargé de regrets. Tout ce qu'il me reste d'Herbert est une photo qu'il m'a envoyée après avoir été promu sergent.

— Et votre bague.

— Je l'ai enlevée.

— Enlevée ?

— Le jour où j'ai reçu le télégramme.

— Pourquoi ? demanda Charlotte. Pourquoi l'avez-vous enlevée ?

— Herbert n'était pas riche. Il m'avait acheté une bague dans ses moyens,

mais mes parents, eh bien, ils… Je l'ai enlevée. Je ne voulais pas que sa bague soit méprisée.

De nouveau, le silence les enveloppa. Toutes deux fixaient sans les voir les braises dans la cheminée.

— J'aurais aimé avoir mes lettres, dit Charlotte.

— Il ne faut pas perdre espoir, Charlotte, décréta Miss Edie. N'HABITE PLUS À L'ADRESSE INDIQUÉE ne signifie pas qu'ils sont morts. Ça peut simplement vouloir dire qu'ils ont déménagé une fois de plus et que ceux qui vivent là ne savent pas où.

Un nouveau silence tomba. Toutes deux contemplaient le feu, comme si le visage des êtres aimés leur apparaissait dans les flammes.

— Parle-moi de tante Naomi et d'oncle Dan, suggéra Miss Edie.

— Je suis allée chez eux quand je suis arrivée à Londres, expliqua Charlotte. 65, Kemble Street. Ils étaient très gentils avec moi.

— Ont-ils le téléphone ?

Charlotte secoua la tête.

— Alors, demain matin, je crois que tu devrais leur écrire pour leur expliquer où tu es et ce qui t'est arrivé. Ils doivent être morts d'inquiétude à ton sujet. Mais pour l'instant…

Miss Edie se leva et plaça une grille de protection sur les braises mourantes du feu.

— Je crois que nous devrions toutes les deux aller nous coucher et tâcher de dormir un peu.

Elle sourit à l'enfant qui avait changé sa vie.

— Je sais que certains de tes souvenirs sont tristes, Charlotte. Mais au moins, tu sais qui tu es, maintenant. Tout bien considéré, c'est plutôt un joli cadeau de Noël, non ?

Une autre pensée lui traversa l'esprit.

— Veux-tu que nous t'appelions Lisa, dorénavant ?

Charlotte réfléchit un instant et secoua la tête.

— Non, répondit-elle. À Wynsdown, je suis Charlotte.

23

Dan avait prévu de ne passer que deux nuits à Feneton, mais, compte tenu de l'arrivée inopinée de son fils, il prolongea son séjour de deux nuits. Shirley vint leur rendre visite au pub pour admirer le bébé.

— Il m'a l'air un peu chétif, opina-t-elle en contemplant le nourrisson qui dormait paisiblement dans son tiroir.

— C'est parce qu'il est prématuré, répondit Naomi. Le docteur Phelps dit qu'il va rattraper son retard en un rien de temps. Il est si gentil, ce docteur Phelps.

— Ah ! bonne nouvelle, conclut Shirley.

Mais en vérité, ce n'était pas au bébé qu'elle pensait ; elle se demandait si Naomi envisageait de retourner vivre chez sa cousine Maud. Shirley avait généreusement accepté de partager sa chambre avec Naomi, mais elle n'avait aucunement l'intention d'y accueillir un nouveau-né braillard. Elle comptait annoncer à la jeune maman qu'elle devrait se trouver un autre foyer quand le bébé arriverait, seulement, elle s'y était prise trop tard. Elle décida toutefois de se lancer. Dan était là ; il pourrait leur trouver un logement de secours. Après tout, ils étaient sa responsabilité.

— Maud craint que tu ne puisses pas revenir avec le bébé, mentit Shirley, rejetant la faute sur la cousine qui lui avait offert le gîte. Elle regrette, mais il n'y a pas tout à fait assez de place pour vous deux.

— Ce n'est rien, répondit Naomi.

Elle n'était guère surprise ; elle s'y attendait d'ailleurs un peu. Shirley et elle s'étaient accommodées de la situation – même si la négligence de Shirley avait bien failli rendre Naomi folle –, mais elle savait que leur petite chambre n'accueillerait jamais une personne de plus.

— Nous trouverons autre chose. Nous rentrerons peut-être avec Dan, demain.

— Quoi ? Rentrer au beau milieu du blitz ?

Voilà qui prenait Shirley au dépourvu. Elle ne voulait pas les renvoyer à Londres, seulement qu'ils se trouvent un autre refuge.

À l'arrivée de Dan, Naomi lui expliqua la situation.

— Je suis plutôt soulagée, pour être honnête, admit-elle. On commençait à se taper sur les nerfs dans cette petite chambre. Je crois qu'on ferait mieux de rentrer à Londres avec toi.

Dan considéra Nicholas, qui tétait à présent le sein de sa mère. Il secoua la tête.

— Non, dit-il d'un ton ferme. Pas question de vous mettre en danger là-bas. On trouvera autre chose dans le coin. Il y a forcément des familles qui disposent d'une chambre d'amis et qui seraient pas contre se faire un peu d'argent. Je vais demander à Jenny, je suis sûr qu'elle connaît quelqu'un.

Il gratifia Naomi d'un sourire rassurant.

— Te fais pas de bile, ma douce, on va vous trouver un endroit sûr, à toi et au petit Nick.

Il la laissa allaiter Nicholas et descendit chercher Jenny. Une fois qu'il lui eut expliqué la situation, la patronne du bar sourit.

— Je me demandais justement comment ils allaient tous tenir, confia-t-elle. J'en ai discuté avec Jim. On n'a pas beaucoup de clients en ce moment, alors, on s'est dit que Naomi et Nicholas aimeraient peut-être rester ici, avec nous. On peut leur laisser une ou deux chambres, et quand ta petite femme sera de nouveau sur pied, elle n'aura qu'à donner un coup de main au bar. Je sais qu'elle cuisinait pour le café qui est au bout de la rue avant, alors, si jamais elle veut participer aux fourneaux, je ne m'en plaindrai pas.

— Combien faudrait-il qu'on te paye de loyer ? s'enquit Dan.

Cela semblait la solution rêvée, mais ils attendraient sûrement une somme supérieure à celle que Maud leur avait demandée.

— Tu ne m'as pas bien comprise, Dan, s'esclaffa Jenny. J'offre le gîte et le couvert à Naomi et au bébé en échange de son aide au bar. On a beaucoup de travail le soir, à cause de la base de la Royal Air Force qui se trouve à seulement huit kilomètres. Je ne serais pas contre un petit coup de main. Naomi pourrait faire le service pendant que Nicholas roupille tranquillement à l'étage. Et quand il sera temps de le nourrir, elle n'aura que quelques marches à monter.

Elle lui adressa un signe de tête interrogatif.

— Alors, qu'en dis-tu ?

— J'en dis que c'est une idée formidable, répondit Dan, et je suis certain que Naomi sera du même avis.

— Bien, conclut Jenny. Monte donc voir ce qu'elle en pense.

C'était décidé : Naomi demeurerait dans sa chambre actuelle et, les deux premières semaines – le temps qu'elle se remette de l'accouchement –, Dan verserait à Jenny le loyer qu'ils avaient payé à Maud. Après, Naomi travaillerait en échange du gîte, et elle serait libre de dépenser pour Nicholas l'argent qu'ils donnaient auparavant à Maud.

— Vous êtes bien retombés sur vos pieds, fit remarquer Shirley lorsqu'ils lui firent part de leur solution. Dois-je en conclure que tu ne travailleras plus pour Mrs Grant ?

— Tout dépendra du moment où Jenny aura besoin de moi, répondit Naomi. Si j'ai du temps libre, je ferai volontiers des gâteaux pour le café, mais je n'en saurai pas plus avant d'avoir vu de quoi il retourne. J'irai voir Mrs Grant quand je serai de nouveau d'aplomb. D'après le docteur Phelps, je dois me reposer pendant encore une semaine.

Tout étant arrangé, Dan repartit pour Londres le dimanche matin.

— Je peux pas me permettre de manquer le travail, dit-il. Faut bien quelqu'un pour conduire mon taxi.

Il se pencha pour embrasser fougueusement son épouse sur la bouche.

— Prends soin de toi et du gamin, dit-il d'un ton bourru. Je te téléphonerai ici, Jenny m'a donné le numéro.

À ces mots, il se hâta de quitter la pièce avant que la vue de sa femme et de son fils endormi ne le fasse fléchir.

Lorsqu'il fut parti, Naomi prit Nicholas dans ses bras et le berça. Elle était convaincue qu'ils avaient pris la bonne décision. Il aurait été absurde d'arracher un nourrisson à la sécurité relative qu'offrait ce village du Suffolk pour le ramener à l'horreur de Londres, ravagée par les bombardements. Dan, en revanche, s'en retournait au champ de bataille qu'était devenue la capitale, et il lui manquait déjà.

— Tâche de ne pas t'en faire pour lui, lui dit Jenny quand elle vint tenir compagnie à Naomi pendant une heure, cet après-midi-là. La dernière

attaque aérienne date d'avant Noël. Si ça se trouve, les choses vont se calmer. Qui sait, le pire est peut-être derrière nous !

Elle avait tort. Tard dans l'après-midi, de retour à Kemble Street, Dan retrouva une maison froide. Il se prépara un sandwich et l'emporta aussitôt à l'entrepôt de peinture pour y rejoindre son équipe de guetteurs d'incendies. Alors qu'il arpentait les rues glaciales dans l'obscurité grandissante, il songea à Naomi et Nicholas, bien au chaud dans leur chambre au Feneton Arms, et sourit. Ils étaient en sécurité.

Il signala sa présence à John Anderson, puis rejoignit Arthur.

— C'était calme, ici, à Noël, dit ce dernier tandis qu'ils gravissaient l'escalier de secours menant au toit de l'entrepôt. Ta femme va bien, j'espère ? On s'attendait à te voir revenir il y a deux jours.

— Elle se porte comme un charme, confirma Dan. Nous avons un fils ! Il est né le matin de Noël.

— Je croyais qu'elle devait accoucher plus tard, s'étonna Arthur.

— Oui, répondit Dan avec un sourire, mais notre petit Nicholas en a décidé autrement !

— Nicholas. C'est un chouette nom. Félicitations, mon vieux, tu dois être très fier d'être papa. Ils sont restés là-bas, j'imagine ?

— Oui.

Dan s'apprêtait à expliquer les termes de leur arrangement quand, soudain, les sirènes retentirent. Ils montèrent quatre à quatre les deux dernières volées de marches. Une fois sur le toit, ils virent des explosions d'obus antiaériens au sud et à l'est, et entendirent le ronronnement régulier des avions en approche, tel un assourdissant essaim de guêpes enragées envahissant le ciel. Les obus tombèrent, frappant la ville de leur puissante force explosive, et furent suivis d'une pluie de bombes incendiaires, encore plus dévastatrices. Dans la pénombre des rues qui s'étiraient sous leurs yeux, Dan et Arthur virent jaillir le feu de toutes parts. Les flammes vacillantes se propageaient trop vite pour que les pompiers puissent les étouffer.

Une seconde vague de bombardiers survola la ville, emplissant l'air du rugissement de leurs moteurs. Alors qu'ils volaient au-dessus de l'entrepôt, l'un d'eux lâcha une bombe incendiaire qui chuta en tourbillonnant et

s’abattit sur le toit dans une explosion aveuglante. L’espace d’un instant, Arthur et Dan plongèrent tous deux pour l’éviter, mais leur entraînement leur revint aussitôt, et ils s’élancèrent vers l’endroit où la bombe crépitait dans un éclat éblouissant, amorçant déjà son dessein meurtrier. Les deux hommes empoignèrent des sacs de sable au sommet de la pile mise à leur disposition sur le toit et se ruèrent vers l’obus. Entaillant les sacs de son couteau, Arthur déversa leur contenu sur le feu naissant. Dan, quant à lui, se saisit d’une pelle et entreprit de récupérer le sable qui s’échappait pour le jeter sur les flammes ardentes. Arthur alla chercher d’autres sacs, et le feu, désormais privé d’oxygène, s’évanouit peu à peu. Ils répétèrent cette opération jusqu’à ce qu’ils aient la certitude qu’il était éteint, neutralisé. Alors même qu’ils finissaient d’étouffer cette première bombe incendiaire, une seconde s’abattit à l’autre extrémité du toit, et une troisième, presque sur la première.

— Bon Dieu ! vociféra Arthur. Occupe-toi de l’autre, Dan, je me charge de celle-ci.

Dan se précipita vers la bombe la plus éloignée en traînant un sac de sable derrière lui. L’obus grésillait, sa chaleur intense calcinant déjà la toiture en plomb de l’entrepôt. Dan vida le sac sur les flammes et courut se réapprovisionner. Ce n’était pas suffisant. Il ne parvenait pas à les étouffer assez vite, et elles formaient désormais un véritable brasier. Alors qu’il s’empressait d’aller chercher un autre sac de sable, il aperçut Arthur qui, armé d’une pelle, tentait avec acharnement d’ensevelir sa bombe. Dan saisit un sac et regagna le troisième obus, mais il savait que tous ses efforts étaient vains.

— Arthur ! hurla-t-il, essayant désespérément de se faire entendre en dépit des vibrations continues des moteurs aériens. Arthur, à l’aide !

Arthur avait réussi à maîtriser son feu, étouffant les flammes sous un monticule de sable. Le troisième feu, en revanche, leur résista à tous les deux. Alors qu’ils s’acharnaient courageusement, une nouvelle bombe creva le ciel, filant près d’eux pour venir s’écraser dans la rue.

— Il est temps de redescendre ! cria Arthur. Allez, on ne peut plus rien faire ici.

Il empoigna Dan par le bras et l’entraîna vers l’escalier de secours. Dan

résista un instant, les yeux rivés sur le brasier qui se déchaînait à l'extrémité du toit. Ils avaient échoué. Le toit était en feu, et l'entrepôt tout entier finirait sans nul doute par succomber aux flammes.

— Dan ! Allez ! hurla Arthur en regagnant à toutes jambes l'échelle métallique avant de disparaître derrière le parapet.

Avec un dernier regard à l'incendie devenu indomptable, Dan, les joues rendues écarlates par la chaleur grandissante, les poumons assaillis par la fumée ardente, lui emboîta le pas.

Ils se pressèrent de redescendre. Une fois au sol, ils découvrirent l'unité tout entière affairée à lutter contre les flammes. De nouveaux incendies se déclaraient de tous côtés.

— Il y a le feu sur le toit de l'entrepôt, signalèrent-ils à John Anderson. Trois bombes à la fois.

— Trop important pour nous ! hurla John en saisissant le téléphone. J'appelle la brigade en espérant qu'on puisse le sauver. Allez dans la rue, vous deux. Il y a des incendies partout.

Dan et Arthur quittèrent le poste et s'engouffrèrent dans la nuit. Le ciel n'était plus noir, mais flamboyait d'éclats rouge et orange. Les vagues de bombardiers continuaient leur assaut, l'une après l'autre, survolant le fleuve pour viser aussi bien les docks que la ville. C'était un dimanche soir, autrement dit, la plupart des bâtiments du quartier commercial étaient déserts. Rares étaient ceux dont les guetteurs habituels étaient en faction. Les deux hommes se joignirent à une autre équipe et entreprirent d'éteindre les incendies un par un. Ils durent alors s'attaquer à une bombe n'ayant pas encore explosé, puis en asperger d'autres dont les flammes se répandaient déjà, soulever sac de sable après sac de sable, et pelleter leur contenu sur les feux. Sur la Tamise, les bateaux-pompes récupéraient l'eau du fleuve pour en arroser la ville, mais la marée basse et l'eau insuffisante freinaient cet ultime effort pour sauver Londres de cette foudroyante tempête de flammes.

Quand la fin de l'alerte retentit enfin, la capitale tout entière semblait incandescente. Sans répit, les pompiers luttaient pour préserver habitations, quais, entrepôts, usines et certains splendides bâtiments historiques londoniens. Par centaines, ils risquaient leur vie dans l'espoir de maîtriser les flammes. Dan, qui luttait à leurs côtés, était à bout de force. Lorsque

John Anderson les congédia, Arthur et lui avaient les yeux irrités, les poumons emplis de la fumée qui s'élevait toujours en volutes dans le ciel, les jambes comme du coton.

— Reposez-vous, ordonna John. Revenez quand vous aurez fait un petit somme. On y sera toujours. On n'a pas dit notre dernier mot. Pas question de laisser gagner ces fumiers.

Dan rentra chez lui d'un pas traînant. De toutes parts, on pouvait voir les dégâts causés par les bombardements. Les immeubles en ruine – certains effondrés, d'autres encore debout, telles des carcasses sombres se découpant sur le ciel incandescent – témoignaient de la férocité de l'attaque. Bureaux, fabriques, églises, maisons, tous abattus afin de semer la peur et la misère, d'anéantir le moral des Londoniens victimes de l'assaut.

Lorsque Dan tourna à l'angle de Kemble Street, il s'arrêta net. Tout un côté de la rue, son côté de la rue, était presque entièrement détruit. Les maisons, bien que toujours debout, avaient succombé aux flammes. Murs calcinés, charpentes apparentes, la pointe d'un conduit de cheminée, pierres et briques effondrées, voilà tout ce qui restait des cinq maisons mitoyennes. Le feu les avait toutes ravagées. La rue n'était guère fréquentée ; la plupart des résidents avaient sans doute passé la nuit à l'abri de Hope Street. En sortant, ils découvriraient qu'il ne restait plus rien de leurs maisons.

D'un pas lourd, Dan remonta la rue jusqu'aux vestiges de sa propre demeure. *Dieu soit loué*, songea-t-il en examinant la carcasse calcinée. Il avait bien fait de refuser à Naomi de rentrer avec lui. Il contempla les ruines de la maison où il était né. Les flammes avaient dû la dévorer à toute allure. Le toit s'était évaporé, les chambranles des fenêtres, dépouillés de leurs carreaux, se découpaient sur les murs noircis. L'intérieur était réduit en cendres. Sous ses yeux, la fumée s'élevait encore dans le ciel du petit matin, rejoignant celle du deuxième Grand Incendie de Londres. Tout ce que possédait Dan s'était trouvé dans cette maison. Il ne lui restait plus que les vêtements qu'il avait sur le dos, l'argent dans sa poche, et son taxi, toujours garé sous les arches du pont ferroviaire. *À moins qu'il ne soit enseveli dessous ou qu'il n'ait pris un impact direct*, songea-t-il. Que restait-il ? Les pompiers s'étaient acquittés de leur mission, puis avaient repris leur chemin. L'incendie était éteint, mais ils n'avaient pas sauvé grand-chose.

La fatigue de Dan était telle qu'il avait beaucoup de mal à assimiler ce qu'il voyait. Son esprit était obnubilé par le soulagement de savoir Naomi et Nicholas sains et saufs. Il n'avait plus de maison, mais il avait une famille. Cette pensée lui procura un soudain regain d'énergie, et il fit une chose qu'il aurait reprochée à quiconque : il enfreignit toutes les règles. Vérifiant d'un bref coup d'œil que personne ne le regardait, il se dirigea vers ce qui avait été, jusqu'à la nuit précédente, sa porte d'entrée. Il n'y avait plus de porte, dorénavant, seulement un trou béant donnant sur les ruines de sa maison. Il franchit prudemment le seuil. À l'intérieur flottait une odeur âcre, moite. Il traversa lentement le couloir menant à la cuisine. Le sol était couvert de cendre humide, noire, qui resta collée sous ses chaussures. Il demeurait dans la cuisine – à peine plus qu'une carcasse, désormais – les restes des quelques meubles qu'elle contenait. Au fond de la pièce se dressait la porte du sous-sol. Elle aussi était noire, carbonisée, mais les pompiers avaient dû arriver sur les lieux avant qu'elle ne soit réduite en cendres. Dan saisit la poignée et tira. La porte fut précipitée sur lui, le poussant sur le côté, et heurta le sol dans un nuage de poussière. Pris d'une quinte de toux, mais déterminé, Dan contempla l'obscurité du sous-sol depuis le seuil de l'escalier. À la faible lueur qui filtrait depuis la cuisine, il put voir que l'incendie n'avait pas atteint le refuge qu'il avait fabriqué pour protéger sa famille. Descendant lentement les marches, il scruta la pénombre. Il parvint tout juste à distinguer le matelas, toujours au sol, et le vieux fauteuil dans le coin. Il n'avait nulle part où aller, du moins dans l'immédiat, alors, mort de fatigue, il descendit les dernières marches et s'allongea sur le matelas. Il s'endormit en quelques secondes et ne fut tiré du sommeil que lorsque des cris résonnèrent dans la rue au-dessus de lui. Il s'extirpa alors de sa tanière souterraine, prêt à affronter la journée.

Il gagna la rue en titubant et aperçut un groupe d'hommes qui venaient au-devant de lui, examinant chaque maison et notant les mesures à prendre.

— Hé ! vous ! l'interpella l'un d'eux.

L'homme – sûrement le responsable – avait un bloc-notes à la main.

— Qu'est-ce que vous fabriquiez là-dedans ?

— C'est chez moi, répondit Dan.

— Mais qu'est-ce que vous faites encore là ? Vous ne vous rendez pas

compte à quel point c'est dangereux ? Bon Dieu, c'est à cause de gens comme vous que nous risquons nos vies, nous autres. Vous pénétrez dans un bâtiment sinistré et c'est à nous de ramper sous les gravats pour vous en sortir, fulmina-t-il en secouant la tête. Où étiez-vous la nuit dernière, d'ailleurs ?

— Dehors, à me démener contre ces satanés incendies, répliqua sèchement Dan. Dommage que personne n'ait été fichu d'éteindre celui-ci !

— Quoi qu'il en soit, vous ne pouvez pas rester ici. Vous feriez mieux d'aller voir au centre de secours s'ils ne peuvent pas vous trouver un endroit où crécher. J'imagine que ces maisons ne vont pas tarder à être rasées. Ce serait trop dangereux de les laisser comme ça.

Sans remarquer l'expression d'horreur qui déforma le visage de Dan, il étudia son bloc-notes et ajouta une indication.

— Ne retournez pas à l'intérieur, d'accord ? demanda-t-il en relevant la tête. C'est trop risqué.

À ces mots, ses hommes et lui poursuivirent leur chemin. Dan les observa jusqu'à ce qu'ils aient disparu au coin de la rue, puis retourna dans la maison. Ce n'était peut-être guère plus qu'une carcasse brûlée, mais c'était encore chez lui. Il ne se risqua pas à monter à l'étage ; les marches de l'escalier avaient disparu et le feu avait consumé et fragilisé les quelques étais qui dépassaient. Il considéra ce qui avait été le salon. Rien à récupérer là non plus. Dans la cuisine, il trouva la boîte en métal qui renfermait leurs économies. Elle était dissimulée dans un espace creux sous la cuisinière. Il l'ouvrit. Elle contenait un mince rouleau de billets, soigneusement mis de côté et cachés par Naomi. Ni elle ni lui ne faisaient confiance aux banques. Au moins, il avait désormais un peu d'argent pour lui permettre de subsister. Il regagna le sous-sol, que l'incendie avait presque entièrement épargné, et jeta un coup d'œil alentour. Il n'irait pas au centre de secours. Pas encore. Il ne voyait pas ce qui l'empêchait de dormir là en attendant de trouver meilleur refuge. Il n'y avait certes aucun moyen de fermer correctement la porte, mais quand bien même quelqu'un entrerait, il ne trouverait rien à voler.

Fourrant les billets dans sa poche, Dan sortit en quête d'une cabine

téléphone en état de marche. Il redoutait l'appel, mais il lui fallait annoncer à Naomi ce qui était arrivé à leur maison.

24

Lorsque Charlotte s'éveilla, le lendemain de Noël, sa chambre était baignée d'une étrange lueur. Elle se rendit à la fenêtre, ouvrit les rideaux et découvrit un paysage enneigé. D'énormes flocons blancs tombaient sur les champs, tourbillonnant paresseusement pour venir recouvrir le sol d'un tapis lisse et immaculé. Au fond du jardin, la haie n'était plus qu'une forme blanche indéterminée, ses angles pointus ensevelis sous la neige, et on ne distinguait plus de la forêt, au loin, qu'une étendue cotonneuse se découpant sur le ciel de plomb.

Charlotte frissonna. Laissant les rideaux ouverts, elle retourna se glisser sous les draps. Allongée là, absorbée dans la contemplation de la neige qui tombait sans interruption, elle songea à la veille. Une journée séparée en deux moitiés distinctes : avant qu'elle ne recouvre la mémoire, et après. Avant, Noël s'était déroulé dans la joie et le calme ; Miss Edie et elle avaient échangé leurs cadeaux, s'étaient rendues à la messe et avaient déjeuné chez les Swanson. L'accueil qu'elle avait reçu au presbytère lui avait réchauffé le cœur. Elle ne se rappelait aucun autre Noël, ce qui avait rendu celui-ci d'autant plus magique. Après, quand les portes de sa mémoire s'étaient ouvertes, laissant affluer le flot de ses souvenirs, le terrible chagrin qu'elle avait éprouvé en se remémorant sa famille avait bien failli l'anéantir. Toutefois, assise au coin du feu auprès de Miss Edie, elle avait peu à peu recouvré son calme et accepté, une fois de plus, ce qui était arrivé à ses parents et Martin. Elle avait forcément appris leur disparition avant de perdre la mémoire, et s'y était sans doute faite. Elle devrait donc être capable de s'y faire à nouveau.

Elle se souvenait de tante Naomi, d'oncle Dan, et du 65, Kemble Street, la maison où elle avait trouvé refuge et s'était sentie chez elle. Elle se rappelait la patience dont ses parents d'accueil avaient fait preuve tandis qu'elle essayait de trouver sa place en Angleterre, l'affection qu'ils lui

avaient donnée et la façon dont elle avait appris, au fil de l'année, à les aimer elle aussi. Où étaient-ils, à présent ? À Kemble Street ? Et où pensaient-ils qu'elle était ?

Puis il y avait Harry. Qu'était-il devenu ? La dernière chose dont elle se souvenait était de l'avoir rejoint au parc. Ils comptaient se rendre à l'ouest de Londres, où il avait promis de l'inviter à manger dans un vrai café. Elle se revoyait parcourir le chemin jusqu'au parc et rejoindre Harry qui l'attendait, assis sous le soleil de septembre. Elle devait porter le collier qu'il lui avait offert, puisqu'elle l'avait encore. L'avait-il remarqué ? Elle avait beau se creuser les méninges, elle ne se souvenait de rien entre ce moment et son réveil à l'hôpital.

Sommes-nous allés à Londres ? s'interrogea-t-elle. *Harry m'a-t-il invitée au café ? Où sommes-nous allés ensuite, et pourquoi n'étions-nous plus ensemble lorsque les bombes ont frappé la ville ? Pourquoi Harry n'était-il pas avec moi quand on m'a retrouvée ?*

Le conseil de l'infirmière – qui lui avait recommandé de ne pas se forcer à raviver ses souvenirs – lui revint à l'esprit. Charlotte focalisa donc ses pensées sur la veille au soir. Miss Edie lui avait parlé d'Herbert, de sa disparition, du fait qu'elle n'avait jamais vraiment su ce qui lui était arrivé. C'était une histoire très triste, mais Charlotte avait le sentiment qu'elle contenait également un avertissement : ne laisse pas la perte d'êtres chers gâcher le reste de ta vie. Pleure-les, fais ton deuil, souviens-toi d'eux avec amour, puis, progressivement, doucement, confine-les dans un recoin secret de ton esprit et va de l'avant. *Plus facile à dire qu'à faire*, pensa Charlotte. Pour elle, il était encore trop tôt. Elle ne se déferait pas de son chagrin si facilement.

La neige s'amoncelait sur le rebord de la fenêtre, et la pièce, inondée de l'étrange lueur blanchâtre, semblait froide. Charlotte se glissa hors du lit et s'habilla aussi vite que possible. Tout le contenu des tiroirs qu'elle avait renversés la veille se trouvait encore entassé sur le sol.

Si seulement je pouvais mettre la main sur mes lettres, songea-t-elle avec tristesse en considérant le désordre qu'elle avait semé. Avec un soupir, elle entreprit de ramasser ses vêtements. Après avoir vérifié une dernière fois qu'elle n'avait rien manqué au fond des poches, elle replia ses habits et les

rangea dans les tiroirs. Elle secoua tous ses manuels scolaires tour à tour, s'assurant que rien n'avait été glissé entre les pages. Lorsqu'elle eut enfin remis ses affaires en ordre, elle dut se résigner : les lettres n'étaient pas là.

Entendant Miss Edie aller et venir au rez-de-chaussée, elle ferma la porte de sa chambre derrière elle et descendit la rejoindre.

— Bonjour, ma chérie, dit Miss Edie lorsqu'elle entra dans la cuisine. As-tu réussi à dormir ?

Miss Edie n'avait encore jamais donné de petit nom affectueux à Charlotte, et elles en furent toutes deux surprises. Elles avaient changé depuis les confidences de la veille, l'une comme l'autre. Charlotte sourit.

— Oui, merci, répondit-elle.

— Bien. Qu'est-ce qui te ferait plaisir pour le petit-déjeuner ? Des œufs pochés sur toasts ?

Charlotte regarda Miss Edie plonger deux œufs dans la casserole d'eau chaude.

— Surveille les toasts, veux-tu ? lui demanda Miss Edie en glissant deux tranches de pain sous le gril.

Elles préparèrent leur petit-déjeuner ensemble et s'assirent face à face pour le manger.

— J'ai pensé que ce serait une bonne idée que tu écrives tout ce dont tu te souviens, suggéra Miss Edie en remplissant leurs tasses de thé. Cela nous permettrait d'en savoir le plus possible sur toi. Qu'en penses-tu ?

Charlotte acquiesça. Ainsi, les heures qui manquaient toujours dans le fil de ses souvenirs referaient peut-être surface. Après le petit-déjeuner, elle s'installa à la table de la cuisine et commença à écrire sur une feuille blanche.

Lieselotte Becker. Née à Hanau le 11 juin 1926.

Mes parents : Franz et Marta Becker.

Papa est docteur. Mutti est femme au foyer et s'occupe de moi et de mon frère Martin.

Martin a deux ans de plus que moi et il est aveugle.

Nous habitons au 9, Waldstrasse, à Hanau, où Papa tient son cabinet médical. Il a été arrêté, et on nous a expulsés.

D'abord, nous nous sommes installés chez notre tante Trudi, puis Mutti

nous a trouvé une chambre dans un appartement.

Je suis arrivée en Angleterre par le train en juillet 1939.

J'ai été accueillie par tante Naomi et oncle Dan, les Federman, et nous vivons au 65, Kemble Street. Ils sont très gentils avec moi.

Oncle Dan est chauffeur de taxi. Tante Naomi coud des uniformes pour les soldats.

Je vais à l'école Francis-Drake. Mes amis sont Harry Black et Hilda Lang.

Harry aussi vient de Hanau, et il vit dans une auberge de jeunesse. Il a quitté l'école et travaille pour un monsieur au marché.

La mère d'Hilda est allemande, et Hilda parle allemand et anglais. Hilda et sa famille m'ont aidée à apprendre l'anglais. Ils habitent à Grove Avenue.

Elle marqua une pause et leva les yeux, mâchouillant le bout de son crayon. Que pouvait-elle ajouter ? Elle se rappela la lettre qu'elle avait reçue de Mutti, dans laquelle il était écrit que Papa était rentré, mais n'allait pas bien. Elle l'avait enjointe de répondre à l'adresse du cousin Nikolaus, à Zurich.

Mes parents voulaient se réfugier en Suisse, chez Nikolaus, le cousin de Papa. Mutti a écrit son adresse sur un bout de papier, mais je ne l'ai plus et je ne sais pas où il se trouve.

— C'est très bien, la félicita Miss Edie en venant lire par-dessus son épaule ce qu'elle avait écrit. Peux-tu décrire ce qui s'est passé le dernier jour, quand tu as été prise dans le bombardement ? Sais-tu ce que tu faisais à l'endroit où l'on t'a retrouvée ?

— J'ai une petite idée, répondit Charlotte. Harry et moi voulions aller à l'ouest de la ville. Je l'ai rejoint au parc. Il faisait beau et chaud.

— Y êtes-vous allés, finalement ?

Charlotte haussa les épaules.

— Sûrement.

— En métro, suggéra Miss Edie.

— Non, répondit Charlotte avec véhémence. Je ne vais jamais sous terre !

Miss Edie songea à la panique qui avait submergé Charlotte lorsqu'elle s'était retrouvée prise dans un coin sombre du grenier et se souvint qu'on l'avait avertie qu'il fallait l'amadouer pour la faire entrer dans l'abri antiaérien de St Michael. Cette peur expliquait sans doute qu'elle se soit

trouvée dans la rue pendant ce premier bombardement dévastateur. Cependant, elle se contenta de hocher la tête et de répondre :

— En bus, alors.

Charlotte haussa de nouveau les épaules.

— J'imagine.

— Qu'avez-vous fait quand vous êtes arrivés là-bas ?

C'était la question de trop.

— Je n'en sais rien, d'accord ? répliqua-t-elle d'un ton sec.

À ce moment-là, on frappa à la porte de derrière, et Miss Edie alla ouvrir. Billy Shepherd attendait sous le porche, le manteau couvert d'une couche de neige tenace et la casquette semblable à une galette plate et blanche sur le sommet de sa tête.

— Billy ! s'exclama-t-elle avec surprise. Que fais-tu là ? Tu ferais mieux d'entrer, ajouta-t-elle sans lui laisser le temps de répondre.

— Je ne voudrais pas mettre de la neige à l'intérieur, Miss Everard.

— Ne t'inquiète donc pas pour ça. Entre ou tu vas mourir de froid, et toute la chaleur de la maison va s'échapper !

Billy tapa des pieds sur le paillasson. Il ôta ses bottes, pendit son manteau et sa casquette à un crochet libre, puis suivit Miss Everard à l'intérieur. S'arrachant à ses notes, Charlotte vit qui était là. Un sourire illumina soudainement son visage, et elle se leva d'un bond.

— Billy ! s'exclama-t-elle.

— Salut, Charlie ! Joyeux Noël.

Charlotte considéra successivement Billy, puis Miss Everard avant de répondre :

— Joyeux Noël, Billy… mais Noël est passé.

Billy éclata de rire.

— Noël, oui, mais c'est la Saint-Étienne, aujourd'hui. C'est aussi un jour férié, ici, en Angleterre. On se demandait si tu aimerais déjeuner à la ferme, dit-il en jetant un coup d'œil timide à Miss Everard. Vous aussi, bien sûr, Miss Everard. Ma m'a chargé de vous dire que vous êtes toutes les deux les bienvenues. Je sais que c'est un peu enneigé, s'empressa-t-il d'ajouter, mais ça ne tombe plus pour le moment, et je vous accompagnerai à l'aller et au retour.

Charlotte se tourna vers Miss Edie, le regard implorant.

— Quelle aimable invitation, Billy ! répondit Miss Edie. Je suis sûre que Charlotte serait ravie de venir, mais j'ai peur de ne pas pouvoir accepter. J'ai à faire ici avant de retourner au travail demain. Remercie ta mère de ma part.

Elle sourit face à l'air impatient qu'affichait Charlotte.

— Va donc avec Billy, lui dit-elle. Mais n'oublie pas de rentrer avant la nuit. Je ne veux pas que vous déambuliez dans le noir sous la neige. Monte enfiler des vêtements plus chauds, je vais te trouver des bottes.

Une fois Charlotte et Billy partis, Miss Edie s'assit et se servit une nouvelle tasse de thé. Passer la journée à Charing Farm ferait le plus grand bien à Charlotte. Elle n'aurait guère le temps de ressasser les souvenirs qui lui étaient revenus.

Miss Edie relut ce que Charlotte avait écrit ce matin-là, puis plia la feuille de papier et la glissa dans sa poche. Elle s'emmitoufla dans son manteau, enfila écharpe, gants, bonnet, ainsi que ses propres bottes et se mit en route pour le presbytère. La neige avait effectivement cessé de tomber, et les rayons du soleil perçaient timidement l'épaisse couche de nuages pour venir se réfléchir tels des diamants sur le sol enneigé. Le chemin était déjà parsemé de traces de pas. Lorsqu'elle gagna la place du village, elle aperçut un groupe d'enfants qui construisaient un bonhomme de neige, le nez rougi par le froid. Parmi eux se trouvaient les deux enfants Dawson ainsi que les deux garçons qui vivaient désormais chez les Bellinger. Ils riaient, criaient et, juste sous ses yeux, les deux aînés s'engagèrent dans une bataille de boules de neige. Alors qu'elle franchissait le portail du presbytère, une boule frôla son oreille. Elle fit volte-face, prête à lancer aux garçons un regard noir, mais, à leur grande surprise – ainsi qu'à la sienne –, elle se pencha soudainement, ramassa une poignée de neige et riposta. Hilares, les garçons esquivèrent d'un bond, et Miss Edie se dirigea vers la maison.

Avril l'avait aperçue depuis la fenêtre et se trouvait déjà sur le seuil quand Miss Edie vint se réfugier sous le porche.

— Miss Everard ! s'exclama-t-elle. Quels vilains garnements ! Vous êtes mouillée ? Entrez, entrez !

— Ils m'ont manquée, répondit Miss Edie en s'esclaffant, quoique

soulagée de ne pas avoir reçu de neige dans la nuque.

Avril prit son manteau et la conduisit dans la cuisine.

— Nous ne chauffons le salon que pour les jours fériés et pendant les vacances, dit-elle. C'est la pièce la plus chaude de toute la maison. Asseyez-vous, je vous en prie.

Elle désigna d'un geste de la main un fauteuil près du feu, et Miss Edie s'assit.

— Puis-je vous servir quelque chose ? Du thé ? proposa-t-elle avant de prendre place dans le fauteuil d'en face.

— Non, merci, répondit Miss Edie.

Face au regard interrogateur d'Avril, elle ajouta :

— Charlotte est allée déjeuner chez les Shepherd, alors, j'ai profité de l'occasion pour venir vous mettre au courant.

Elle sortit de sa poche la page de notes et la tendit à Avril, qui la lut attentivement, puis leva les yeux.

— Ce sont les informations dont elle se souvient ?

— J'ai bien essayé de l'interroger davantage, mais pour l'instant, je crois qu'elle s'est rappelé tout ce qu'elle pouvait. Le reste lui reviendra sans doute d'ici peu. Son esprit avait dû refouler tous ces souvenirs jusqu'à présent, mais peut-être qu'à partir de maintenant, sa mémoire va progressivement refaire surface. D'ailleurs, j'ai pensé que vous pourriez demander à votre sœur de contacter la famille d'accueil, les Federman, pour les prévenir qu'elle est ici et qu'elle va bien.

— Oui, bien sûr, acquiesça Avril. Je suis certaine que Caroline réussira à les localiser maintenant que nous avons une adresse. J'ignore où se situe Kemble Street, mais Caro trouvera sûrement.

— J'ai proposé à Charlotte de leur écrire aussitôt pour les rassurer, l'informa Miss Edie. Mais elle n'a pas encore commencé sa lettre. J'ai jugé qu'il valait mieux attendre qu'elle se sente prête, alors, je n'ai pas insisté. Après tout, nous ne sommes pas sûrs qu'ils s'entendaient bien.

Miss Edie s'était souvenue de cette suggestion qu'elle avait faite à Charlotte la veille, mais s'était cependant abstenue de la lui rappeler. Et si cette famille d'accueil désirait la récupérer ? Elle ne voulait pas perdre

Charlotte, surtout maintenant qu'elle commençait tout juste à s'habituer à partager sa vie avec quelqu'un qui avait besoin d'elle.

— Vous ne croyez pas qu'ils voudront que Charlotte retourne à Londres, tout de même ? demanda Miss Edie, formulant ses craintes à haute voix.

— Je ne pense pas, répondit Avril d'un ton qui se voulait rassurant. Elle serait bien plus en danger à Londres qu'ici.

— Oui, c'est ce que je me suis dit, acquiesça Miss Everard, la voix lourde de soulagement.

À cet instant, le pasteur entra dans la pièce en époussetant la neige de son manteau.

— J'ai été touché, dit-il en feignant un air affligé. Ce Malcolm Flint est un vrai tireur d'élite ! ajouta-t-il avec un sourire à l'intention de Miss Edie. Bonjour, Miss Everard, ravi de vous voir. Comment se porte Charlotte, ce matin ?

— Bien, répondit Miss Edie. Le jeune Billy Shepherd est venu la chercher pour l'emmener déjeuner à la ferme. C'était exactement ce qu'il lui fallait : changer d'air et penser à autre chose.

Elle désigna d'un geste de la main la feuille de papier qu'Avril tenait toujours dans la sienne.

— Je montrais à votre femme ce que Charlotte a écrit ce matin.

— Voyons ça, dit David en prenant les notes. C'est un bon début. Il y a seulement quelques trous.

— J'envisage d'appeler Caro pour lui transmettre les informations concernant la famille d'accueil. Elle arrivera peut-être à retrouver leur trace, expliqua Avril.

— Bonne idée, répondit David. À condition que Miss Everard approuve cette démarche. Elle est la mère d'accueil de Charlotte, désormais.

Pendant tout le chemin du retour, Miss Edie se répéta ces mots avec émotion : *Sa mère d'accueil*. Elle remplaçait la mère disparue de Charlotte. Elle était mère. Jamais elle n'aurait imaginé le devenir un jour. Mère.

— Eh bien, voilà qui est une bonne nouvelle, n'est-ce pas ? conclut Avril une fois Miss Everard partie. Nous allons pouvoir retrouver la famille d'accueil de Charlotte à Londres et les rassurer. Caro va sauter de joie.

Lorsque Billy et Charlotte arrivèrent à la ferme, le soleil avait réussi à

percer l'épaisse couche de nuages, et le paysage tout entier scintillait. Les arbres et les bâtiments se découpaient sur le ciel bleu pâle, les collines lointaines s'élevaient parmi les derniers nuages. Il régnait un froid polaire, et le vent, qui avait chassé les cumulus, s'engouffrait sous les nombreuses couches de vêtements que portaient les deux amis, leur arrachant des frissons.

— On ferait mieux de prévenir Ma que tu es là, dit Billy. Qu'elle sache qu'il n'y a que toi, et pas Miss Everard.

Ils se rendirent à la porte de derrière et ôtèrent bottes et manteaux avant de pénétrer dans la cuisine chaude et accueillante.

— Charlotte, ma chérie, je suis ravie que tu sois venue ! s'exclama Mrs Shepherd. Miss Everard n'est pas là ?

— Non, répondit Charlotte. Mais elle m'a dit de vous remercier de l'avoir invitée. Elle retourne au travail demain et elle avait des choses à faire.

— Je comprends, dit Mrs Shepherd d'un air rassuré.

Elle s'était doutée que cette drôle de bonne femme de Miss Everard ne ferait pas tout ce chemin dans la neige. *Et tant mieux, finalement*, se dit-elle. C'était encore un jour férié, et elle n'avait guère envie de partager le festin qu'elle avait préparé avec un fantôme.

— Eh bien, le déjeuner ne sera pas prêt avant au moins une heure. Pourquoi n'iriez-vous pas voir les chiots en attendant ?

Ils ressortirent pour se rendre à l'étable. Il y faisait un froid de canard, mais Billy assura Charlotte que le foin qui tapissait le box des chiens le rendait suffisamment chaud. Sitôt qu'ils eurent fermé la porte de l'étable derrière eux, deux des chiots se ruèrent sur celle du box en sautillant pour voir qui était là. Billy l'ouvrit, et les deux amis se glissèrent à l'intérieur avant que les chiots curieux n'aient le temps de s'échapper. L'un d'eux était Jet, le chiot que Billy avait déjà adopté. L'espace d'un instant, celui-ci ne lui accorda aucune attention et s'accroupit pour attraper l'autre. Il le tendit à Charlotte qui le serra tout contre elle et enfouit son visage dans la fourrure chaude de l'animal.

— Oh ! comme tu es joli ! s'extasia-t-elle avant que le petit chien ne lui nettoie la figure de sa minuscule langue rose en guise de remerciement.

Billy s'assit sur le foin pour jouer avec Jet, et Charlotte, reposant le chiot

au sol, prit place à ses côtés. L'animal revint vers elle en gambadant, mais déguerpit à toute allure dès qu'elle tendit la main.

— Pas de mouvements brusques, ça les effraie, expliqua Billy. Reste assise ici pendant un moment, et ils finiront par approcher. Ce sont de vrais fouineurs.

Il disait vrai. Au bout de quelques minutes, non seulement le chiot qu'elle avait pris dans ses bras revint, mais les autres, suivant l'exemple des premiers courageux, s'approchèrent peu à peu, reniflant les deux humains qui avaient envahi leur monde.

— Ça n'embête pas leur maman qu'ils viennent nous voir ? s'enquit Charlotte alors que l'un des chiots tentait d'escalader ses jambes pour finir par tomber à la renverse, ses petites pattes battant l'air désespérément.

Maisie était couchée contre une botte de foin et regardait d'un air indifférent ses petits explorer leurs alentours. Billy s'esclaffa.

— Non, elle sait qu'ils ne risquent rien avec nous. Si un autre chien débarquait, ce ne serait pas la même histoire.

Tandis qu'ils jouaient avec les chiots, assis dans le foin, Charlotte se lança :

— J'ai retrouvé ma mémoire, tu sais. Enfin, au moins une partie.

— C'est vrai ? demanda Billy, qui ne semblait pas particulièrement intéressé. De quoi tu te souviens, alors ?

— Que je suis allemande…

— *Ça*, on le savait déjà, répondit Billy en se penchant pour retirer la jambe de son pantalon des dents aiguisées de Jet.

— Mais je ne suis pas une nazie, je suis réfugiée. Mes parents ont disparu, mon frère aussi. Je crois que les nazis les ont emmenés quelque part, mais je ne sais pas où.

— C'est triste, dit Billy, mais je suis sûr que tu les retrouveras quand on aura gagné la guerre.

— Tu crois qu'on va la gagner ?

— Bien sûr, affirma Billy. Ça prendra peut-être un peu de temps, mais nous gagnerons, je te le promets.

Il était clair aux yeux de Charlotte que Billy n'en doutait pas une seule seconde. Son assurance lui remonta quelque peu le moral.

— Ça ne te dérange pas que je sois allemande ? interrogea-t-elle d'un ton hésitant, comme si elle redoutait sa réponse.

— Que ça me dérange ? Non, pourquoi ça me dérangerait ? Tu es toi. C'est tout ce qui compte.

À ce moment-là, la cloche résonna dans toute la ferme, et Charlotte et Billy durent, à contrecœur, enfermer les chiots dans leur box et regagner la cuisine. Ce jour-là, seul un ouvrier déjeunait à la table des Shepherd, un petit homme discret que Mrs Shepherd présenta comme étant Ned Barnes.

— Dommage que Jane ne soit pas là, dit John Shepherd alors que tout le monde prenait place.

Il se tourna vers Charlotte.

— Elle est infirmière, vois-tu, mais elle n'a pas pu obtenir de congé pour Noël. Enfin, espérons qu'elle pourra passer quelques jours à la maison d'ici peu.

Mrs Shepherd empoigna une énorme poêle à frire sur le fourneau et remplit les assiettes d'une fricassée fumante appelée *bubble and squeak*. Les légumes sautés, bien assaisonnés, accompagnés des oignons de la ferme et parsemés de morceaux du poulet rôti de la veille, dégageaient un parfum alléchant. Chaque assiette fut remplie généreusement et surmontée d'un œuf au plat.

Au moment où ils s'apprêtaient tous à attaquer, Billy demanda :

— Tu te rappelles ce que tu as dit, papa ?

— À propos de quoi ?

Billy fit la grimace.

— Tu le sais *très bien*.

— Oh, ça ! répondit gaiement son père. Non, je n'ai pas oublié.

— Alors ? insista Billy, un soupçon de frustration dans la voix.

— Alors, laisse donc ton père manger, ordonna sa mère, non sans un sourire.

— Vois-tu, Charlotte, dit Mr Shepherd comme s'ils se trouvaient déjà en pleine conversation, j'ai un petit service à te demander.

Charlotte le considéra d'un air surpris.

— D'accord. En quoi puis-je vous être utile ?

— Je cherche un bon maître pour l'un de mes chiots et je me demandais si

tu accepterais d'en prendre soin.

— Un chiot ? Pour moi ? s'enquit Charlotte dont le visage s'illumina de bonheur, arrachant un sourire à toute la tablée. Vous m'offrez un chiot ?

— Si tu le souhaites et si Miss Everard est d'accord, ajouta John d'un air sérieux.

Le sourire de Charlotte s'évanouit.

— Ça, je n'en suis pas sûre, dit-elle.

— Je vais lui écrire un mot pour tout lui expliquer, suggéra Mr Shepherd. La petite chienne n'est pas tout à fait prête à quitter sa mère, et, quand elle le sera, nous la garderons quelques semaines de plus pour lui apprendre à être propre. Comme ça, elle ne causera aucun souci à Miss Everard. Pense à venir me demander la lettre avant de rentrer chez toi.

Charlotte était dans un tel état d'euphorie qu'elle ne pouvait s'empêcher de sourire. Sitôt leur déjeuner avalé, Billy et elle retournèrent à l'étable.

— Tu peux choisir n'importe quelle femelle, lui dit Billy tout en ouvrant la porte du box.

— « Femelle » ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Une fille, si tu préfères.

Comme il l'avait fait plus tôt, Jet accourut dès qu'il entendit la voix de Billy, talonné par l'autre chiot intrépide, que Charlotte attrapa.

— Est-ce que celui-ci est une fille ? voulut-elle savoir.

— Oui, répondit Billy en riant.

— Alors, c'est elle que je veux, décréta Charlotte en serrant la petite chienne dans ses bras.

— Je crois qu'elle t'a déjà choisie, fit remarquer Billy.

Ils regagnèrent Blackdown House juste avant la tombée de la nuit, la lettre de John Shepherd bien au chaud dans la poche de Charlotte.

— Ne dis rien à Miss Edie à propos du chiot, dit-elle à Billy. Je lui en parlerai plus tard.

— D'accord, répondit Billy avec un haussement d'épaules.

Une fois les rideaux fermés, et Charlotte et Miss Edie installées près du feu, celle-ci lui demanda si elle s'était bien amusée.

— Oui, le dîner était délicieux. Mrs Shepherd avait préparé des *bubbles*.

— Des *bubbles* ?

— Des pommes de terre et des légumes.

— Ah, un *bubble and squeak* ! s'esclaffa Miss Edie.

— Oui, avec un œuf.

— Tu as dû te régaler. Je regrette d'avoir manqué ça. Je ne connais pas bien les Shepherd, seulement de vue. Ils m'ont l'air fort sympathiques.

Charlotte décida qu'il était le moment de sortir la lettre qu'elle brûlait de remettre à Miss Edie. Celle-ci semblait détendue et pensait du bien de la famille de Billy.

— Mr Shepherd m'a donné ceci, dit-elle en sortant la lettre de sa poche pour la tendre à sa mère d'accueil.

Voyant son nom sur l'enveloppe, Miss Edie l'ouvrit. Charlotte la regarda lire la courte missive qu'elle contenait. Lorsqu'elle releva la tête, miss Edie vit tant d'espoir et de supplication dans les yeux de l'adolescente que toutes ses réserves s'évanouirent. Charlotte avait besoin d'amour, d'un ami qui lui rendrait son affection de façon inconditionnelle. Un chien causait bien des soucis, mais elles les surmonteraient à mesure qu'ils se présenteraient.

— Quelle généreuse proposition ! dit-elle en souriant à sa protégée. Un chien rien que pour toi. Tu en as de la chance !

Charlotte dévisagea Miss Edie un moment, puis se jeta à son cou pour la serrer très fort dans ses bras. Miss Edie sut alors que peu importe les tracas que causerait ce chien, le jeu en vaudrait la chandelle.

Ainsi, un mois plus tard, Bessie – baptisée en l'honneur de la princesse Élisabeth – fut accueillie à Blackdown House.

25

Lorsque Dan parvint enfin à joindre Naomi pour lui annoncer que leur maison n'avait pas résisté au bombardement, elle éclata en sanglots et le supplia de venir vivre à Feneton avec elle.

— Tu n'as plus nulle part où dormir, dit-elle d'une voix tremblante, sous le choc. Il faut que tu quittes Londres, maintenant, pendant qu'il en est encore temps.

— C'est pas si facile, répondit Dan avec douceur. Comment va-t-on vivre, si je ne vais plus au travail ? Je peux tout de même pas tout plaquer.

— Viens ici et cherche un autre travail, l'implora Naomi. Je t'en prie, ne reste pas à Londres ou tu vas te faire tuer. On a besoin de toi, Nicholas et moi. S'il te plaît, Danny.

Dan s'apprêtait à répondre lorsque les bips retentirent, annonçant la fin de l'appel. Il avait entendu les larmes et le désespoir dans la voix de sa femme et il était tenté de rappeler sans plus attendre pour lui dire qu'il partait, mais il eut un moment d'hésitation. Il ne savait que faire, et, tant qu'il n'aurait pas envisagé toutes les possibilités, il préférait ne pas s'engager. Il rentra chez lui et retourna s'installer au sous-sol. Il n'avait aucun plaisir à y dormir, mais au moins, il serait présent s'il fallait prendre une quelconque décision concernant la maison.

Le ciel londonien était toujours chargé de fumée, dont les volutes tourbillonnaient dans le vent entre les ballons de barrage qui oscillaient doucement. À l'évidence, bon nombre d'incendies faisaient encore rage. Peut-être devrait-il se rendre au poste et proposer son aide. Non, cela attendrait. Dans un premier temps, il irait chercher son taxi sous les arches du pont ferroviaire. Midi approchait déjà, mais il lui restait tout l'après-midi pour trouver des clients. Dans la soirée, il regagnerait le poste et se joindrait à son équipe de guetteurs comme à son habitude.

Sur le chemin, il s'arrêta brièvement au Dog and Duck pour utiliser les

toilettes des hommes. Il y faisait froid et humide, et elles ne disposaient pas d'eau chaude, mais il pouvait au moins s'y laver les mains et nettoyer son visage maculé de suie et de crasse avant de se présenter à d'éventuels clients. Un miroir fendu était suspendu au-dessus de l'unique lavabo. Dan y contempla son reflet. Mal rasé, les yeux cernés de rouge et les cheveux dressés sur la tête, il n'avait pas l'allure de quelqu'un qui attirerait une foule de clients ce jour-là, mais tant qu'il ne se serait pas procuré de nouveaux vêtements, il ne pourrait guère y remédier. Il se mouilla les cheveux et tenta de les lisser du plat de la main. Il n'y avait pas de serviette, aussi sortit-il des toilettes en secouant les mains et finit par les essuyer sur son pantalon.

Maintenant qu'il se sentait relativement plus frais, il se commanda une pinte et un sandwich, puis se mit en route pour le pont ferroviaire. Son taxi était toujours garé là, intact. Dan poussa un soupir de soulagement. Il lui restait encore un moyen de subvenir aux besoins de sa famille. Il s'apprêtait à monter et à s'engager dans la rue lorsqu'un homme en uniforme d'officier de sapeurs-pompiers apparut.

— C'est votre taxi ? interrogea-t-il sans préambule.

Dan acquiesça prudemment.

— Je le réquisitionne, dit l'homme. Nous en avons besoin.

Dan le dévisagea. Il savait que, depuis quelque temps, les sapeurs-pompiers réquisitionnaient occasionnellement des taxis, mais on ne lui avait pas encore réclamé le sien.

— Mon taxi ? Est-ce que je dois le conduire ? voulut-il savoir.

— Non, répondit l'homme. Il sera transformé de façon à pouvoir transporter des citernes et des lances à eau, et conduit par un pompier professionnel. Vous n'avez qu'à le laisser à ce dépôt.

Il tendit à Dan un formulaire visiblement officiel sur lequel était inscrite une adresse.

— Rendez-vous à cet endroit dès maintenant et on vous donnera les papiers de réquisition. On n'avait pas assez de véhicules la nuit dernière, ajouta-t-il, et on a perdu trop d'hommes.

Il jeta un œil aux deux autres taxis qui se trouvaient encore garés sous les arches.

— Vous savez à qui ils appartiennent ? demanda-t-il.

Dan le savait, mais il ne comptait certainement pas le lui révéler.

— Ce ne sont pas toujours les mêmes taxis qui se garent ici, répondit-il, évasif.

— Je vois. Bon, eh bien, allez au dépôt sans tarder. Plus vite ils convertiront votre taxi, plus vite on pourra l'utiliser.

— D'accord, d'accord, répondit Dan, comprenant qu'il ne pouvait s'opposer à cette réquisition.

L'officier parut se radoucir quelque peu.

— Vous êtes un brave type. Toute aide est bonne à prendre. La nuit a été difficile.

— Je ne vous le fais pas dire, répondit sèchement Dan, qui n'appréciait pas du tout l'attitude condescendante de l'homme. J'ai lutté contre les incendies jusqu'au petit matin.

— Comme nous tous, rétorqua l'homme. Ces maudits feux refusent de s'éteindre. Enfin, on a quand même réussi à sauver la cathédrale Saint-Paul, ajouta-t-il en tournant les talons.

Dan conduisit son taxi jusqu'au dépôt et le remit aux sapeurs-pompiers. On lui donna un reçu et on l'informa qu'il pourrait demander un dédommagement lorsque la guerre serait finie.

Un dédommagement, mon œil ! songea-t-il alors qu'il se rendait à pied à son poste de guet. *Je doute que je reçoive le moindre penny !*

John Anderson était déjà sur place quand Dan arriva. Les environs étaient méconnaissables. Le toit et les étages supérieurs de l'entrepôt où Dan et Arthur étaient postés la veille s'étaient volatilisés. Un mince filet de fumée s'échappait encore des niveaux carbonisés. Les pompiers avaient envoyé un camion dès que l'incendie leur avait été signalé. La peinture était si inflammable qu'elle s'était embrasée brutalement, et ils avaient fait tout ce qui était en leur pouvoir pour maîtriser les flammes. Leur succès avait été partiel : seuls les étages supérieurs, où se trouvaient les bureaux, avaient brûlé. La partie basse du bâtiment avait résisté, évitant l'explosion, tant redoutée, d'un brasier incontrôlable. Il n'y avait plus alentour que des bâtiments en ruine, des squelettes de charpente et des taches noires sur la route et le trottoir où les bombes incendiaires avaient été éteintes avant leur explosion.

— Bon sang, Dan, tu as mauvaise mine ! s'exclama John Anderson en guise de bonjour.

Dan fit la grimace.

— J'ai perdu ma maison la nuit dernière, répliqua-t-il sèchement. J'ai plus de change et nulle part où faire ma toilette !

Soudain pantois, John lui donna une tape sur l'épaule.

— Je suis désolé, mon gars. Content que tu sois revenu. On aura besoin de tout le monde ce soir, s'ils reviennent.

— Où comptes-tu vivre, si tu n'as plus de maison ? s'enquit Arthur lorsqu'il apprit ce qui était arrivé à Kemble Street.

— Le sous-sol n'est pas trop mal, lui dit Dan. Il y a un matelas, je peux y dormir.

— Sois pas idiot ! s'exclama Arthur. Viens donc chez nous. Matty sera ravie de te voir.

Dan eut un sourire las.

— Merci, mon vieux, dit-il, mais je vais rentrer quand on en aura fini ici. Faut que je garde un œil sur la maison. Oh ! il ne reste pas grand-chose à voler, mais je voudrais pas que quelqu'un s'y installe quand j'ai le dos tourné. L'expert est venu ce matin. Il pense qu'ils vont devoir tout raser. Faut que je sois là, tu comprends ?

La nuit fut encore épuisante. De nombreux incendies brûlaient toujours depuis la veille, constituant de véritables signaux lumineux pour les avions ennemis en approche. Juste avant l'aube, John Anderson renvoya enfin les deux compères chez eux.

— T'es sûr de ne pas vouloir venir à la maison ? proposa de nouveau Arthur. Tu ne nous dérangerais pas du tout, ce ne serait que pour quelques jours. Jusqu'à ce que tu trouves une solution, tu vois ?

— Non, merci encore, mon vieux, mais je crois que je vais rentrer. Je devrai peut-être accepter plus tard, s'ils rasent le quartier.

Dan n'avait informé aucun des pompiers volontaires de la réquisition de son taxi. Il se garderait d'en parler jusqu'à ce qu'il ait décidé quoi faire. Il n'avait plus de revenus, et aucun moyen d'en obtenir. Alors qu'il regagnait sa maison brûlée, il songea à Naomi et Nicholas, là-bas, à Feneton. Plus rien ne l'empêchait de les rejoindre, désormais – enfin, excepté la

surveillance des incendies, mais il n'était qu'un simple volontaire, pas un sapeur-pompier. Rien ne le retenait plus à Londres. Et, au fond, Naomi avait peut-être raison : il trouverait sans doute un emploi quelconque dans le Suffolk. Il éprouva soudain une terrible envie d'être de retour au Feneton Arms et de prendre sa femme dans ses bras. C'était un désir intense, comme une souffrance physique.

L'aube était toute proche lorsqu'il arriva chez lui et se faufila à travers la maison en ruine pour regagner le sous-sol. Il y régnait un froid glacial, mais il pouvait au moins se reposer quelques heures avant de prendre une décision définitive. Il rassembla les couvertures qu'ils avaient laissées là, s'allongea sur le matelas bosselé et les superposa sur son corps dans l'espoir de se réchauffer. En dépit du froid et de son esprit inlassablement agité, il finit par trouver le sommeil. Lorsqu'il se réveilla en fin de matinée, sa décision était prise. Il partirait pour le Suffolk afin de veiller sur sa femme et son fils. Il avait apporté sa contribution à Londres ; il avait lutté contre les incendies et renoncé à son taxi. Désormais, il était temps pour lui de jouer son rôle de père et de subvenir, tant bien que mal, aux besoins de sa famille.

Il sortit de sous les couvertures et remonta dans la cuisine brûlée. Il tenta d'actionner le robinet, mais l'eau ne vint pas. Il n'avait pas d'autres vêtements et rien à manger. Tout ce qu'il lui restait, c'était une maison en ruine et quelques livres sterling au fond de sa poche. Il jeta un coup d'œil alentour à la recherche d'autres choses à récupérer, en vain. Il redescendit au sous-sol et ramassa les couvertures qu'il replia pour les ranger dans leur malle. Il n'avait pas de quoi les emporter et ne pouvait rien faire quant au matelas, aussi les abandonna-t-il là où ils étaient. Il repéra soudain la boîte à biscuits que Naomi avait posée sur l'étagère. Il la prit, ouvrit le couvercle et découvrit qu'elle contenait une demi-douzaine de biscuits. Il en sortit deux qu'il fourra dans sa bouche et fouilla l'étagère en quête d'autres vivres. Il restait un pot de confiture à moitié plein. Il y plongea les doigts et engloutit son contenu par poignées. Il n'avait rien avalé depuis le déjeuner de la veille.

Il s'apprêtait à quitter le sous-sol, les poches pleines de biscuits et du pot de confiture – désormais presque vide –, lorsqu'il remarqua la petite valise

dont Naomi avait insisté pour qu'ils la gardent en lieu sûr. La valise de Lisa. C'était tout ce qu'il leur restait d'elle, aussi décida-t-il de l'emporter. Une fois dans la cuisine, il jeta un coup d'œil alentour. Tout était noirci et encore imprégné d'une entêtante odeur de fumée. Il contempla la porte du sous-sol qui gisait toujours dans la cendre, sur le sol de la cuisine. Peut-être devrait-il la fixer, de façon à compliquer la tâche à quiconque aurait l'intention d'entrer. Il savait que, la nuit, de nombreux Londoniens sinistrés trouvaient refuge dans les bâtisses abandonnées.

Il hissa la porte et l'enfonça suffisamment dans le chambranle pour qu'à première vue, elle paraisse fermée. Cela n'avait pas vraiment d'importance, mais l'idée qu'une petite partie de leur maison leur appartienne encore le rassurait.

Lorsque Dan regagna enfin la rue, elle était déserte. Un vent frais soufflait, et le ciel était sombre et menaçant, annonciateur de pluie ou même de neige. Il avait élaboré un plan : il se rendrait d'abord au centre de secours dans l'espoir qu'on lui fournisse une nouvelle tenue, et peut-être un repas complet, puis il irait à la gare et monterait dans le train. Il quitterait Londres avant la nuit et serait déjà loin au moment où la prochaine attaque frapperait. Il sentit une pointe de remords à l'idée d'abandonner John Anderson, et surtout Arthur, mais il la réprima. Sa place était auprès de Naomi et Nicholas, à présent. Il trouverait forcément une façon d'aider son pays dans le Suffolk.

La volontaire du WVS qui l'accueillit au centre de secours se montra aussi obligeante que possible.

— J'imagine que vous cherchez un endroit où dormir, dit-elle d'un air las.

— Non, répondit Dan, je me demandais juste si vous auriez des vêtements. Vous savez, ceux dont on fait don pour les gens qui ont été bombardés.

Il tendit les bras et considéra d'une mine penaude ses habits crasseux et couverts de suie. Sa chemise était noire et son pantalon s'était déchiré aux genoux quand il avait déplacé des gravats et soulevé des citernes.

La bénévole fut si soulagée d'entendre qu'il ne cherchait pas d'abri qu'elle le gratifia d'un sourire radieux. Jaugeant ses vêtements sales, elle désigna d'un geste de la main la porte de la pièce voisine.

— C'est vrai que vous n'avez pas fière allure, admit-elle. Jetez donc un

œil là-dedans. Je suis sûre que vous trouverez quelque chose.

Une demi-heure plus tard, vêtu d'une tenue propre – ses anciens vêtements empaquetés avec de la ficelle dans une main, la valise de Lisa dans l'autre –, Dan se dirigea vers la gare. Il quittait Londres, comme tant d'autres avant lui. Alors que le train s'éloignait de Liverpool Street, il jeta un regard en arrière au nuage de fumée qui flottait encore au-dessus de la ville et songea qu'il prenait la bonne décision.

Naomi se trouvait dans la cuisine du pub au moment où il arriva – sans prévenir. Jenny le pressa d'aller la rejoindre. Lorsqu'elle le vit, Naomi poussa un cri de joie et se jeta dans ses bras, lâchant le rouleau à pâtisserie dont elle se servait pour abaisser une pâte à tarte.

— Danny, oh ! Danny ! dit-elle encore et encore entre deux baisers. Dieu merci, tu es venu ! J'avais si peur pour toi à Londres. Combien de temps peux-tu rester ?

Jenny les envoya passer un petit moment ensemble à l'étage, et Dan put alors admirer son fils qui, au cours de sa courte semaine de vie, avait déjà pris plus de trente grammes. Le simple fait d'avoir un fils lui semblait toujours un miracle, et, en le voyant là, si beau, ses minuscules doigts serrés dans son sommeil, il éprouva une soudaine bouffée de joie.

— Les journaux l'appellent le deuxième Grand Incendie de Londres, l'informa Naomi. Il y avait une photo de la cathédrale Saint-Paul dans celui que Jim lisait aujourd'hui. On voyait de la fumée tout autour du dôme. C'est sûrement la pire attaque qu'il y ait eue jusqu'à présent !

Dan lui raconta ce qu'il avait vu, prenant soin d'omettre les bombes incendiaires sur le toit de l'entrepôt – elle se faisait déjà bien assez de souci –, puis il évoqua la réquisition de son taxi.

— Tu vois, ma chérie, puisque je peux plus travailler comme chauffeur, je me suis dit que je ferais aussi bien de venir te rejoindre ici et de chercher du boulot.

— Tu veux dire que… tu restes ? demanda Naomi, le visage rayonnant. Oh ! Dan, tu es sérieux ? Tu ne rentres pas à Londres ?

— J'ai plus rien à faire là-bas, répondit Dan. La maison est en ruine, même si on la retapera peut-être un jour. J'ai plus de travail, et on doit rester ensemble.

Il l’enlaça de nouveau.

— Je vais devoir trouver quelque chose ici, bien sûr. Mais j’ai récupéré la boîte d’économies sous la cuisinière. Ça nous fera quelques sous.

— Et la valise de Lisa, murmura Naomi. Je suis si contente que tu aies pensé à l’emporter, Dan. Quand cette affreuse guerre sera finie, je veux pouvoir rendre ses affaires à sa famille.

— Oui, je sais, répondit Dan.

Ni l’un ni l’autre n’ajouta que la famille de Lisa avait disparu et ne chercherait pas à la retrouver. Ils avaient besoin d’entretenir une lueur d’espoir.

26

Les collines demeurèrent tapissées d'un épais manteau blanc plusieurs jours après Noël. On ne pouvait plus ni entrer ni sortir de Wynsdown, la route menant à Chester – bloquée par des congères – étant devenue impraticable. Miss Edie ne put se rendre au travail, et les habitants durent survivre avec leurs propres ressources. Quant à Charlotte, elle sortait rejoindre les enfants du voisinage pour jouer dans l'épaisse neige blanche. Billy vint au village à plusieurs reprises, traînant péniblement une luge pour rapporter du magasin la ration de nourriture de sa famille, mais pas une fois il ne s'attarda. Son père avait besoin de lui à la ferme pour faire rentrer les moutons des pâturages avant qu'ils ne se retrouvent ensevelis sous la neige ou ne tombent dans des fossés enneigés dont ils ne pourraient plus sortir. Certaines brebis, bientôt prêtes à mettre bas, demeuraient dans un enclos tout près de la grange.

Quelquefois, impatiente de jouer avec Bessie, Charlotte l'accompagnait jusqu'à la ferme. La petite chienne commençait déjà à s'affirmer et, chaque fois que Charlotte entrait dans l'étable, elle accourait en gambadant joyeusement. Puis il y avait les porcelets. La truie avait mis bas, et Charlotte contemplait avec émerveillement les dix petits roses qui s'agitaient désormais autour de leur mère dans la porcherie.

Même lorsqu'elle semblait débordée, Mrs Shepherd accueillait toujours Charlotte comme un membre de la famille et l'invitait souvent à se joindre à eux pour le déjeuner. Cependant, les règles de Miss Edie étaient respectées, et Charlotte veillait toujours à rentrer à la maison avant la tombée de la nuit.

Un soir, alors qu'elle venait de regagner Blackdown House, la sirène de Cheddar signalant une attaque aérienne retentit. Miss Edie alla immédiatement vérifier que les rideaux du couvre-feu étaient bien tirés. Charlotte écouta la sirène et frissonna. Au moins, ici, il n'y avait pas de

sous-sol. Elles n'avaient aucun endroit où se réfugier, à part dans le placard sous l'escalier ou sous la lourde table de la cuisine.

— Inutile de s'inquiéter tant qu'on ne les entend pas nous survoler, la rassura Miss Edie, priant pour avoir raison. Ils ne gaspillent pas de bombes sur les collines. Ils se dirigent sûrement vers Bristol à nouveau.

Elles entendaient les avions au loin, mais ils volaient encore haut et à bonne distance. Elles s'installèrent à table et dînèrent comme si l'attaque n'avait pas lieu. Il semblait étrange à Charlotte d'ignorer la Luftwaffe, mais elle était ravie de ne pas avoir à s'abriter. Elles allèrent se coucher comme à l'ordinaire, chacune dans sa chambre. Toute la nuit, le vrombissement des avions se fit entendre par intermittence, et la fin de l'alerte ne retentit qu'au petit matin.

— Cette attaque a dû être terrible, dit Miss Edie tandis qu'elles prenaient le petit-déjeuner. Elle a duré près de douze heures.

Lorsqu'elles eurent terminé, Charlotte se rendit au village dans l'espoir d'y rencontrer Claire. Au moment où elle passait devant le presbytère, Mrs Swanson se précipita au-dehors et la héla.

— Charlotte, as-tu prévu d'aller à Charing Farm aujourd'hui ?

— Je ne sais pas, répondit l'intéressée.

— J'ai un message pour la famille Shepherd, expliqua la femme du pasteur. Bristol a été la cible d'une attaque importante, la nuit dernière, et leur fille, Jane, vient d'appeler pour dire qu'elle va bien. Tu sais qu'elle travaille là-bas comme infirmière ?

— Oui, je le savais. Billy a dit qu'elle rentre bientôt.

— Oui, eh bien, c'est l'autre partie du message. Elle dit que l'hôpital étant surchargé par les blessés de l'attaque, elle ne pourra pas rentrer avant un moment.

— Su-surchar… ?

— Il y a beaucoup de travail à l'hôpital, rectifia Avril. Alors, elle ne peut pas rentrer. Peux-tu leur transmettre le message ? Ils n'ont pas le téléphone et ils doivent être morts d'inquiétude.

— Oui. J'y vais tout de suite.

— Merci, ma chérie.

L'épouse du pasteur semblait rassurée – voilà au moins une chose dont son

mari n'aurait pas à se soucier – et s'empressa de rentrer au presbytère.

Charlotte se mit aussitôt en marche, empruntant le chemin, désormais si familier, qui traversait les prés pour rejoindre Charing Farm. Margaret Shepherd, occupée à nourrir les poules quand Charlotte entra dans la basse-cour, se redressa d'un air surpris.

— Bonjour, ma chérie, dit-elle. Je ne savais pas que tu venais aujourd'hui.

— Mrs Pasteur me l'a demandé, expliqua Charlotte. Elle a reçu un message pour vous de la part de Jane.

— De Jane ? répéta Mrs Shepherd en se fendant d'un sourire. Elle a eu des nouvelles de Jane ?

— Oui. Elle a téléphoné ce matin pour dire que l'attaque a fait beaucoup de dégâts à Bristol, mais elle va bien. Elle ne peut pas rentrer à votre maison parce que l'hôpital est su-surchar… Il y a beaucoup du travail là-bas. Il y a plein de blessés à cause des bombardements. Elle doit rester.

— Ça n'a pas d'importance, répondit Mrs Shepherd, des larmes de soulagement roulant sur ses joues. Elle est saine et sauve, c'est tout ce qui compte.

Elle sécha ses larmes du revers de la main et ajouta :

— Il faut tout de suite prévenir John et Billy. Nous étions si inquiets. J'enfile mes bottes et on file les chercher.

Ensemble, elles traversèrent les prés à pas pesants à la recherche de Billy et son père, affairés à réparer une clôture qui s'était écroulée sous le poids de la neige. Tous deux relevèrent la tête en voyant Charlotte et Mrs Shepherd se précipiter dans leur direction. À en juger par l'expression de John, Charlotte devina qu'il s'attendait au pire. Sa femme s'en aperçut elle aussi et s'écria :

— Tout va bien ! Jane n'a rien. Elle a téléphoné au presbytère, et Charlotte est venue nous transmettre le message.

— Dieu soit loué ! s'exclama avec soulagement John en prenant sa femme dans ses bras. Quelles sont les nouvelles ? demanda-t-il à Charlotte lorsqu'il eut lâché Margaret.

— Elle a dit que l'attaque a été terrible et a fait beaucoup de blessés. Elle va bien, mais elle ne peut pas rentrer parce que… parce qu'il y a beaucoup du travail à l'hôpital.

Ils restèrent tous un moment au beau milieu du pré à discuter des nouvelles. Les Shepherd ne semblaient pas sensibles au froid, mais lorsqu'elle vit Charlotte frissonner, Mrs Shepherd les interrompit :

— On ferait mieux de rentrer à la maison, ou il n'y aura rien à manger ce midi. Je sonnerai la cloche quand ce sera prêt.

Charlotte et elle regagnèrent la ferme.

— Va donc dire bonjour à Bessie, dit-elle à Charlotte. Ensuite, tu pourras ramasser les œufs, si tu veux bien. Je n'avais pas encore eu le temps de le faire quand tu es arrivée.

La jeune fille n'eut pas besoin de se l'entendre dire deux fois et fila vers l'étable, où les chiots vivaient encore avec leur mère. Comme toujours, Bessie accourut à la porte du box dès qu'elle l'entendit s'ouvrir. Charlotte joua avec elle une dizaine de minutes, puis, avec un léger pincement au cœur, elle ramassa le panier à œufs près de la porte de derrière et se faufila dans le poulailler. Les poules étaient occupées à gratter le sol de la basse-cour, où Mrs Shepherd avait jeté du maïs un peu plus tôt. Billy l'avait déneigée, mais la terre semblait affreusement dure. Charlotte parcourut tout le poulailler, tâtant la paille de chaque nichoir à la recherche d'œufs fraîchement pondus. Elle en ramassa huit, encore chauds, qu'elle plaça délicatement dans le panier et rapporta dans la cuisine.

— Merci, Charlotte. Veux-tu rester pour déjeuner ?

— Oui, merci.

— Tu n'oublieras pas d'emporter quelques œufs quand tu rentreras ? C'est une façon de te remercier de nous avoir transmis le message de Jane.

Plus tard, cet après-midi-là, quand Billy la raccompagna au village, elle rapportait une demi-douzaine d'œufs dans un panier emprunté aux Shepherd. Miss Edie allait être ravie.

Mais lorsque Charlotte arriva à Blackdown House, Miss Edie se tenait devant la porte, scrutant l'obscurité.

— Charlotte ! s'écria-t-elle. Où diable étais-tu passée ? Tu n'es pas rentrée depuis ce matin, et je ne savais pas où tu étais partie.

Lisant l'inquiétude sur les traits de Miss Edie, Charlotte se sentit coupable. Elle n'avait même pas pensé à lui dire où elle allait.

— Je vous demande pardon, Miss Edie, dit-elle. Mrs Pasteur m'a envoyée

à Charing Farm pour transmettre un message et je suis restée pour le déjeuner. Mrs Shepherd a donné ça pour vous.

Elle lui tendit le panier d'œufs en gage de réconciliation.

— Tu aurais pu me prévenir d'abord. Qu'est-ce qui était si important pour que tu disparaisses ainsi ? Je t'ai cherchée dans tout le village.

— Mrs Pasteur a dit… commença Charlotte.

Mais Billy l'interrompit :

— Elle est venue nous prévenir que ma sœur Jane s'est sortie saine et sauve de l'attaque à Bristol, la nuit dernière. Elle a appelé le presbytère parce que nous n'avons pas le téléphone, et Mrs Swanson a demandé à Charlotte de nous transmettre le message.

— Je vois.

Miss Edie était toujours en colère, mais cette explication la désarçonna quelque peu. Elle avait interrogé Claire, ainsi que tous les autres enfants qu'elle avait croisés au village, mais n'avait pas pensé à s'adresser au presbytère.

— Bon, tu es rentrée, maintenant. Viens vite te réchauffer.

Billy comprit qu'il n'était pas invité à entrer, aussi tourna-t-il les talons en lançant :

— Salut, Charlie ! À la prochaine.

Se rappelant soudainement le panier que lui tendait Charlotte, Miss Edie le héla.

— Remercie ta mère pour les œufs, Billy ! C'est très généreux de sa part.

Billy répondit d'un signe de la main et disparut dans l'allée.

Ce soir-là, Charlotte était assise à la table de la cuisine quand Miss Edie lui dit :

— Je crois sincèrement que tu devrais écrire aux Federman, tu sais.

Elle estimait qu'il y avait bien longtemps que Charlotte aurait dû leur envoyer une lettre, mais elle n'avait pas insisté. En son for intérieur, elle craignait toujours que ce couple londonien ne désire le retour de leur fille d'accueil. Elle avait passé la journée à se faire un sang d'encre à son sujet, et cela lui avait fait prendre conscience de ce que devaient ressentir ces Federman, qui ignoraient ce qui était arrivé à Charlotte. Elle lui tendit donc du papier à lettres et une enveloppe.

Charlotte considéra la page blanche et réfléchit. Que devrait-elle leur dire ? Elle n'avait pas encore totalement recouvré la mémoire. Elle se creusa les méninges un moment, puis tira enfin le papier vers elle et écrivit.

Chère tante Naomi, cher oncle Dan,

J'espère que vous allez bien.

J'ai été prise dans une grande attaque aérienne alors que j'allais chez Hilda et j'ai cassé mon bras. On m'a conduite à l'hôpital et quand je me suis réveillée, je ne me rappelle plus qui je suis. Je ne sais plus où je vis, ni rien de rien. J'ai un nouveau nom maintenant, je suis Charlotte Smith. J'ai été placée à l'orphelinat St Michael, et quand les attaques ont recommencé, nous sommes tous partis dans le Somerset. C'est ici que je vis désormais. Miss Edie s'occupe de moi, et j'ai une chienne. Elle s'appelle Bessie.

Je vais à l'école à Cheddar. Il y a beaucoup de neige ici.

S'il vous plaît, dites à Hilda où je suis. Elle doit se demander pourquoi je ne suis pas venue prendre le thé.

Quand les bombardements seront finis, je reviendrai à Londres. Des bombes sont tombées pas très loin la nuit dernière, mais pas ici. À Bristol.

Soyez prudents à Londres. À la radio, ils disent que Londres est en flammes.

J'espère que vous m'écrirez. J'ai noté ma maison en haut de cette lettre.

Affectueusement,

Lisa

Une fois sa lettre terminée, elle la tendit à Miss Edie.

— Je leur ai parlé de moi et de ma perte de mémoire.

— En effet, répondit Miss Edie lorsqu'elle eut rapidement parcouru la lettre. Eh bien, tu n'as plus qu'à inscrire leur adresse sur l'enveloppe et tu pourras la poster demain. Il paraît que la route de Cheddar a rouvert aujourd'hui. Mr Shepherd a réussi à déblayer un passage avec son tracteur ce matin.

Charlotte s'exécuta, et la lettre, adressée à Mr et Mrs Federman, 65, Kemble Street, Londres, fut placée près de la porte d'entrée, prête à être postée.

Miss Edie ne s'était pas trompée : le lendemain matin, le bus scolaire arriva enfin à Wynsdown. Avertis par un coup de téléphone au presbytère, qui fut rapidement transmis à tout le village, les élèves les plus âgés allèrent tous attendre devant le Magpie. Charlotte glissa son enveloppe dans la boîte aux lettres de la poste avant de se joindre à la foule d'enfants qui patientaient, trépignant dans le froid.

De son côté, après la visite de Miss Edie le jour de la Saint-Étienne, Avril Swanson téléphona sans attendre à sa sœur Caroline afin de lui rapporter ce dont Charlotte s'était souvenue.

— Apparemment, elle habitait Kemble Street. Est-ce que cela te dit quelque chose ?

— Non, rien, répondit Caroline, mais cela ne m'étonne pas. Il doit y avoir des milliers de rues à Londres que je ne connais pas.

— Je m'en doute bien, dit Avril avec un rire. Mais je me disais que tu arriveras peut-être à la trouver.

— Sûrement, admit Caroline. Et que veux-tu que je fasse ensuite ?

— Eh bien, j'espérais que tu pourrais rencontrer sa famille d'accueil, les Federman. Ils la croient sans doute morte, mais si ce n'est pas le cas, ils doivent se faire un sang d'encre à son sujet.

— Ne pourrait-elle pas simplement leur écrire ? suggéra Caroline d'un ton las. Je n'ai pas tellement le temps de me balader aux quatre coins de Londres à la recherche d'une famille. L'orphelinat est de nouveau plein, et les bombardements n'ont pas cessé, à part hier et aujourd'hui. Je passe mon temps à chercher des maisons correctes où placer nos pensionnaires. Tu ne peux pas en accueillir davantage, j'imagine ? ajouta-t-elle, une lueur d'espoir dans la voix.

— Oh ! Caro, nous ne… commença Avril.

— Ne dis pas de sottises, je sais *très bien* que vous faites le maximum, mais j'essaie juste de t'expliquer que je n'ai pas une minute à moi. Je vais chercher cette fameuse Kemble Street et, si ce n'est pas trop loin, je ferai de mon mieux pour rendre visite aux Federman, mais je ne pense pas pouvoir m'en occuper dans les prochains jours.

— Ne te tracasse pas pour ça, répondit Avril en percevant l'épuisement dans la voix de sa sœur. Miss Everard a dit qu'elle allait la faire écrire. J'ai

juste pensé… enfin, peu importe. Au fait, le docteur Masters m'a demandé si tu reviendrais bientôt dans les parages. Tu sais, je crois qu'il a le béguin pour toi, Caro.

Caroline reconnut le ton taquin de sa sœur, mais ses mots lui arrachèrent un sourire. Henry Masters lui plaisait bien et, malgré le caractère réservé et discret de cet homme, elle devinait qu'il l'appréciait également. Elle se contenta cependant de répondre :

— Je ne pense pas revenir avant un moment. À moins qu'Hitler ne se résolve à nous laisser un peu de répit.

Comme si la pensée du Dr Masters avait éveillé en elle une idée, elle poursuivit :

— A-t-il vu Charlotte ? Le docteur Masters, je veux dire. Il devrait peut-être l'examiner rapidement, maintenant que son amnésie est réglée.

— Pas tout à fait réglée, lui rappela Avril. Elle ne se souvient toujours pas des bombardements ni des heures qui les ont précédés.

— Raison de plus pour la faire ausculter par le docteur Masters. Elle a peut-être des lésions au cerveau.

— Tu n'as pas tort, admit Avril. Bon, je vais demander son avis à Miss Everard. Comme me le rappelle constamment David, c'est elle sa mère d'accueil, pas moi.

— Comment ça se passe ? s'enquit Caro avec intérêt. La cohabitation avec Miss Everard ?

— À merveille, à ma connaissance. Comme je te l'ai dit, elles sont venues au repas de Noël et elles semblaient très bien s'entendre. Charlotte n'a pas peur d'elle, si c'est ce qui t'inquiète.

Avril avait vu juste, mais Caroline se garda bien de l'admettre.

— Alors, tout va bien, répondit-elle simplement. Parfait.

Lorsqu'Avril raccrocha, Caroline sortit un plan de Londres et tenta d'y trouver Kemble Street. Elle ne savait pas où chercher et fixait obstinément les rues du regard, frustrée. Certaines étaient si petites que leur nom n'était même pas indiqué. Comment allait-elle retrouver cette Kemble Street ? Sans parler de s'y rendre ! St Michael était de nouveau plein à craquer d'enfants ayant perdu leurs maisons et, pour certains, leurs familles. Les bombes n'étaient jamais tombées si près de l'aéroport de Croydon, et les

attaques s'étaient faites implacables jusqu'au réveillon. Sans aucune trace des bombardiers le jour de Noël et les deux jours suivants, Caroline avait commencé à espérer que le pire était derrière eux.

Elle se trompait, évidemment. Le soir du 29 décembre, l'offensive envoyée par la Luftwaffe ne frappa pas seulement la ville et le quartier des docks, mais également les faubourgs en périphérie. Lorsque la sirène d'alerte retentit, Caroline conduisit les enfants dans l'abri au fond du jardin, où ils restèrent de six heures du soir jusqu'au petit matin. Toute la nuit, ils entendirent les bombes s'écraser dans un vacarme à faire trembler le sol, le rugissement régulier des bombardiers qui sillonnaient le ciel au-dessus d'eux, et le tintement des cloches des camions de pompiers qui fonçaient d'un incendie à l'autre, s'évertuant à maîtriser la conflagration qu'était devenue Londres. Lorsque la fin de l'alerte fut annoncée et qu'ils se faufilèrent hors de l'abri, Caroline Morrison en tête, ils se retrouvèrent encerclés par les vestiges de ce qui avait été l'orphelinat St Michael. Le toit s'était envolé, les murs s'étaient écroulés, ne laissant plus que quelques piliers de pierre dressés vers le ciel d'un air de défi.

L'espace d'un instant, Caroline contempla les ruines, puis, dans un effort considérable, elle reprit ses esprits. Il fallait trouver un nouveau refuge aux enfants dont elle était responsable, et vite. Elle les fit sortir de l'abri exigu et froid, et les conduisit dans ce qu'il restait du jardin.

— Bon, dit-elle, à partir de maintenant, tout le monde va devoir se tenir à carreau. Nous allons marcher jusqu'au centre de secours. Sur le chemin, vous verrez peut-être des personnes assistées par les pompiers, mais il ne faudra ni s'arrêter pour les dévisager ni se mettre dans leur passage. Mettez-vous en rang deux par deux et donnez-vous la main. Les plus âgés, veillez sur les plus jeunes.

Avec Mrs Burton en tête et Mrs Downs fermant la marche, Caroline Morrison supervisa la file d'enfants, s'assurant que personne ne s'éloignait ni qu'aucun passant ne risquait de ralentir leur progression.

À leur arrivée, ils découvrirent le centre de secours assiégé par les Londoniens que les explosions et les flammes avaient chassés de chez eux. En voyant Miss Morrison apparaître avec vingt-cinq enfants

supplémentaires, la responsable, une certaine Mrs Small, sembla désespérée.

— Qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire d'eux ? se lamenta-t-elle.

Caroline se montra très compatissante, mais insista pour qu'on leur trouve une place quelque part. Elle resta au centre toute la journée et exigea que certains enfants soient séparés et envoyés dans d'autres foyers de Londres.

— Combien d'orphelinats et de foyers y a-t-il à Londres ? demanda-t-elle à la pauvre Mrs Small. Nous ne sommes pas obligés de les envoyer tous au même endroit !

— Je fais tout ce que je peux, répliqua sèchement Mrs Small – et à raison.

À la fin de la journée, chaque enfant avait un endroit où dormir – pour cette nuit-là, du moins. Il fallut quatre jours de plus pour trouver à chacun un nouveau refuge à long terme. Caroline refusait de se laisser abuser par de fausses promesses.

— C'est la deuxième fois que ces enfants sont délogés par les bombardements, dit-elle. Nous devons leur trouver un endroit sûr au plus vite.

Quand le problème fut enfin réglé, Caroline, Mrs Burton et Mrs Downs se retrouvèrent soudain désœuvrées. Toutes trois n'avaient nulle part où aller, mais cela leur importait peu. Tant que les enfants de St Michael étaient à l'abri dans leurs nouveaux foyers, elles étaient satisfaites. Elles s'installèrent dans un pub non loin de là, miraculeusement intact, qui disposait de chambres à l'étage. Elles durent en partager une à trois, mais au moins, elles avaient un toit.

— Qu'allons-nous faire, maintenant ? s'interrogea Mrs Downs.

— Eh bien, plus personne n'a besoin de nous ici pour le moment, répondit Caroline. Nous n'avons plus de foyer à gérer. J'imagine qu'on nous trouvera de nouveaux locaux d'ici peu, mais en attendant, je suggère que nous partions toutes nous reposer quelques jours, ou devrais-je plutôt dire quelques nuits. Aucune de nous n'a pris de vacances depuis plus d'un an ; il est donc grand temps de faire une pause et de recharger nos batteries avant qu'on ne nous trouve un nouvel endroit où tenir notre foyer pour enfants.

— Où voulez-vous qu'on aille ? demanda Mrs Downs. Personne ne peut m'accueillir, à part peut-être ma cousine qui vit dans le Yorkshire.

— Alors, allez-y, dit Caroline. Nous avons toutes besoin de passer quelques nuits au calme. Pour ma part, je vais aller chez ma sœur, dans le Sud. Vous devriez donner vos coordonnées aux autorités locales, pour qu'ils puissent vous contacter au cas où ils auraient un nouvel emploi à vous proposer. C'est ce que je compte faire.

Le jour où Caroline allait prendre le train pour le Somerset, elle se souvint de la promesse qu'elle avait faite à sa sœur : trouver Kemble Street et les Federman. Elle n'avait toujours pas la moindre idée de l'emplacement de cette rue, mais convint que la façon la plus rapide d'y parvenir serait de prendre un taxi. Tous les chauffeurs de taxi se devaient de connaître chaque rue de Londres et le chemin le plus court pour s'y rendre. Ce ne serait pas donné, elle en avait conscience, mais retrouver la famille d'accueil de Charlotte et lui annoncer qu'elle était saine et sauve n'avait pas de prix. Elle dirait au père et à la mère comme Wynsdown était plus sûr que Londres, dans l'espoir de les convaincre de laisser Charlotte y vivre, au moins jusqu'à la fin du blitz.

Elle ne possédait pas de bagage à proprement parler. Tous ses biens avaient été détruits dans les bombardements. En revanche, elle avait un compte en banque. Elle retira suffisamment d'argent pour s'acheter une nouvelle tenue, ce qu'elle fit très rapidement, puis se mit en quête d'un taxi. Elle en trouva un à Oxford Circus et convainquit le chauffeur de la conduire à Kemble Street qui, d'après lui, se situait à Shoreditch. Alors qu'ils sillonnaient la ville, elle contempla par la fenêtre, horrifiée, les ravages causés par l'attaque aérienne du dimanche précédent. Elle avait aperçu dans un journal une photographie de la cathédrale Saint-Paul se dressant de toute sa hauteur, son célèbre dôme se découpant sur le ciel déchiré par la guerre, mais cette image ne suffisait pas à transmettre la dévastation qui l'entourait en cet instant.

Le taxi tourna à l'angle de Kemble Street, et, quand Caroline parcourut la rue des yeux, son cœur se liquéfia.

— Quel numéro, madame ? demanda le chauffeur en se penchant en arrière pour se faire entendre à travers la cloison de séparation.

— Soixante-cinq, murmura Caroline.

Le chauffeur se gara près du trottoir, et elle sortit.

— Voulez-vous bien attendre une minute ? lui demanda-t-elle. Je ne serai pas longue.

De fait, il ne restait plus rien dans cette rue pour la retarder. La rangée de maisons portant des numéros impairs avait été carbonisée. Noires et désolées, les bâtisses contrastaient avec le ciel de l'après-midi. Le numéro 65 se trouvait parmi elles. Elle s'en approcha lentement, évaluant les dégâts. Personne ne pouvait plus vivre dans ces habitations, désormais. Elles étaient calcinées, dépourvues de toit. Alors qu'elle les contemplait, un homme apparut à l'autre bout de la rue. Il avançait, les yeux rivés devant lui, comme pour éviter de regarder les maisons en ruine.

— Excusez-moi, dit Caroline en tendant une main pour l'interpeller.

Il s'arrêta et la dévisagea d'un air ahuri, comme s'il venait de s'apercevoir de sa présence.

— Excusez-moi, répéta-t-elle. Pouvez-vous me dire ce qui est arrivé à la famille qui vivait ici ? Je veux dire, ces gens ont-ils survécu ? Étaient-ils à l'abri dans un refuge ?

L'homme considéra brièvement les maisons et répondit :

— Qui sait ?

— J'espérais juste que vous auriez une idée de ce qu'ils sont devenus. Je cherche un couple du nom de Federman. Je crois qu'ils habitaient au numéro 65. Vous les connaissiez ?

L'homme semblait toujours ailleurs, comme s'il ne saisissait pas tout à fait la question.

— Ils sont partis, répondit-il.

— Partis ? Partis où ?

Il laissa échapper un rire étranglé.

— Comment voulez-vous que je le sache ? Ils sont partis, un point, c'est tout. Réduits en poussière par Hitler.

Il sourit, visiblement amusé par la rime, et la répéta d'une voix chantante.

— Réduits en poussière par Hitler. Réduits en poussière par Hitler.

Il jeta un coup d'œil alentour, puis ajouta :

— Comme ma Mary. Je la cherche. Elle est partie, elle aussi. Je cherche Mary. Vous l'avez vue ?

À cet instant, une jeune femme accourut à leur rencontre et, d'une main

anxieuse, prit l'homme par la manche.

— Viens, Tom, il est temps de rentrer.

— Je cherche Mary, répéta-t-il d'une voix plaintive.

— Je sais, répondit la femme avec douceur, mais elle n'est plus là. Viens, Tom, il faut rentrer à la maison.

Elle adressa à Caroline un sourire contrit et emmena l'homme en le tenant fermement par la main, comme s'il s'agissait d'un jeune enfant.

Caroline voulait lui demander si elle connaissait les Federman, mais cela semblait vain. La pauvre femme avait d'autres chats à fouetter, et il semblait manifeste que les Federman n'étaient plus là, même s'ils avaient survécu aux bombardements. Elle remonta dans le taxi qui l'attendait toujours.

— La gare de Paddington, dit-elle.

S'y rendre en métro, comme à son habitude, aurait été presque aussi rapide, et nettement moins cher, mais elle se sentait épuisée, aussi bien mentalement que physiquement. Elle s'assit bien au fond de la banquette et se laissa conduire à travers Londres. Un long voyage l'attendait encore et, compte tenu de la circulation hasardeuse des trains, il pourrait durer aussi bien trois heures que vingt-trois. Mais cela lui était égal. Elle allait passer quelques jours chez Avril et se faire dorloter. Elle appréhendait cependant le moment où elle devrait annoncer à Charlotte que sa maison à Kemble Street n'était plus. Cette pauvre enfant aurait-elle la force d'en supporter davantage ?

Le voyage fut long et froid. Lorsqu'elle arriva enfin à la gare de Cheddar, Caroline était exténuée. Non seulement le train n'était pas chauffé, mais elle avait dû changer par deux fois et attendre sur des quais glacés tandis que la nuit tombait. Elle parvint à joindre le presbytère par téléphone pour prévenir de sa venue, qu'elle passerait la nuit à Cheddar et prendrait un bus pour Wynsdown le lendemain matin. Toutefois, à sa grande surprise, ainsi qu'à sa grande joie, Henry Masters l'attendait à la gare.

— Le pasteur m'a dit que vous étiez en chemin, alors, j'ai pensé que je pourrais venir vous chercher. Ce n'est pas une heure pour partir en quête d'un endroit où dormir.

Henry ramassa son petit sac de voyage et la conduisit à sa voiture.

— Oh ! vous êtes un ange ! s'exclama Caroline. Depuis combien de temps m'attendez-vous ? Je n'avais pas la moindre idée de l'heure de mon arrivée.

— Oh ! pas très longtemps, répondit Henry d'un ton joyeux en lui ouvrant la portière côté passager. Allez, montez, ne traînons pas.

Henry parcourut prudemment les chemins menant à Wynsdown. Un manteau de neige recouvrait toujours les champs, et la route était bordée de congères, mais, malgré quelques dérapages, sa petite voiture arriva au village.

Lorsqu'Avril ouvrit la porte du presbytère et vit Caroline, la mine pâle, sur le seuil, elle la prit dans ses bras.

— Caro ! s'écria-t-elle. Tu es là !

Charlotte ne reçut aucune réponse à la lettre qu'elle avait envoyée aux Federman. Elle attendait le courrier tous les jours, en vain. Miss Morrison vint lui rendre visite peu de temps après son arrivée à Wynsdown et lui annonça avec douceur qu'il n'y avait plus au 65, Kemble Street, que des ruines brûlées.

— Toutes les maisons de ce côté de la route ont été détruites par les flammes, lui expliqua Miss Morrison. Plus personne n'y vit, mais cela ne veut pas dire que tes parents d'accueil sont morts. Je suis sûre qu'ils s'étaient réfugiés dans un abri et sont sains et saufs.

Charlotte n'était pas de cet avis. Elle savait qu'ils ne seraient pas allés à Hope Street, où était situé l'abri le plus proche. S'ils étaient chez eux au moment de l'attaque, ils se seraient cachés au sous-sol. L'espace d'un instant, une image de la pièce souterraine lui revint, avec son matelas et ses deux fauteuils, les bougies et les couvertures rangées dans une malle. Oncle Dan disait toujours qu'elle n'était pas assez profonde pour les protéger d'un impact direct. Alors, se demanda Charlotte, l'était-elle pour les sauver d'une tempête de flammes se propageant dans la bâtisse au-dessus d'eux ?

— Est-ce que vous avez vu quelqu'un dans la rue ? voulut-elle savoir. Quelqu'un qui peut dire où ils se trouvent ?

— Non, répondit Caroline. Enfin, seulement un homme qui cherchait sa femme, Mary. Mais je crois qu'il n'avait plus toute sa tête… à cause des bombardements, vois-tu ? Ils ont cet effet-là sur certaines personnes.

Elle faillit ajouter « Je crois que sa femme est morte », mais se retint juste

à temps. Nul besoin d'arracher à cette enfant la minuscule lueur d'espoir à laquelle elle se raccrochait, si ce curieux personnage cherchait effectivement quelqu'un ayant vécu dans l'une de ces maisons. Quoi qu'il en soit, il n'y avait aucune raison de penser que les Federman se trouvaient chez eux au moment de l'attaque ; ils s'étaient sûrement réfugiés ailleurs.

— Vous avez regardé au sous-sol ? voulut savoir Charlotte.

— Le sous-sol ?

— Oui. C'est là que nous nous cachions. Oncle Dan en a fait un abri antiaérien.

— Non, répondit Caroline. Non, je n'ai pas regardé au sous-sol, je regrette. J'ignorais qu'il y en avait un, mais je suis sûre que les habitations ont été fouillées par les services de secours.

— Alors, ils n'ont pas reçu ma lettre, conclut Charlotte. S'il n'y a plus de maison, le facteur ne peut pas distribuer le courrier, non ? Qu'est-ce qui arrive à toutes les lettres envoyées à des maisons bombardées ?

— Je ne sais pas, ma chérie, répondit Caroline avec douceur.

Charlotte hocha la tête.

— Alors, je les ai perdus, eux aussi.

Caroline brûlait de la prendre dans ses bras, mais l'adolescente ne laissait paraître aucune émotion, bien qu'elle eût les yeux brillants de larmes. Caroline avait conscience qu'il fallait la laisser assimiler la nouvelle à sa façon, et elle était visiblement déterminée à ne pas éclater en sanglots. Elle admirait son courage, mais songeait qu'à long terme, il serait plus sain pour Charlotte de ne pas retenir ses larmes.

27

Il faisait un froid de canard. Une brume glaciale venue de la mer envahissait chaque recoin du camp, son gris morose reflétant l'humeur de tous les prisonniers. Cela faisait maintenant trois semaines que le froid et les intempéries persistaient, et les esprits commençaient à s'échauffer. À la moindre broutille, des bagarres éclataient, le plus petit malentendu donnant lieu à des échanges de coups. L'ennui était l'ennemi numéro un. Les prisonniers n'avaient pas grand-chose à faire, mis à part l'entretien quotidien des maisons qu'ils occupaient, et cela leur prenait peu de temps. Ils jouaient aux cartes et, soucieux de garder le contact avec leurs familles, écrivaient des lettres. Mais Harry Black savait qu'il valait mieux ne pas se frotter aux as des cartes, et il n'avait personne à qui écrire.

Harry détestait être enfermé entre quatre murs. Il préférait sortir. Qu'il vente, qu'il pleuve ou qu'il neige, il allait se promener autour du camp dans le simple et unique but de s'éloigner des autres détenus. Ses vêtements élimés ne lui offraient qu'une maigre protection contre le vent glacé et le brouillard étouffant, et il rentrait chaque fois en claquant des dents.

— Il vaut mieux rester à l'intérieur par un temps pareil, lui dit un soir Alfred Muller. Je sais que tu t'ennuies, mais il y a des tas de choses que tu pourrais faire pour tuer le temps.

— Des tas de choses ? répliqua sèchement Harry. J'ai rien envie de faire dans ce trou à rats.

— Te fâcher contre moi n'arrangera rien, répondit calmement Alfred. Tu es un homme intelligent, poursuivit-il en utilisant sciemment le mot « homme ».

La plupart des prisonniers traitaient Harry comme un petit garçon à qui on donne des ordres, qui n'a pas son mot à dire, et Alfred devinait qu'Harry détestait cela.

— Tu pourrais apprendre une nouvelle compétence, quelque chose qui te

serait utile quand tu sortiras d'ici.

— Ah ouais ? répondit Harry d'une voix traînante. Comme quoi ?

— Tu pourrais t'améliorer en anglais, par exemple, suggéra Alfred.

Tous les prisonniers du camp étant allemands, ils s'exprimaient dans leur langue maternelle, y compris Harry.

— As-tu l'intention de rester en Angleterre après la guerre ?

— Non, répondit Harry d'un ton ferme. J'en ai ma claque, de l'Angleterre. Je suis venu ici pour me réfugier des nazis, et les rosbifs m'ont mis en taule. Si cette fichue guerre se termine un jour, je me tire en Australie.

— On parle anglais en Australie, fit remarquer Alfred.

Il avait l'habitude de s'occuper d'adolescents récalcitrants, et Harry n'était guère différent des nombreux garçons auxquels il avait eu affaire pendant sa carrière de professeur.

— Ouais, ben moi aussi, riposta Harry d'un ton hargneux.

Ce disant, il tourna les talons et quitta la cuisine en claquant la porte. Alfred la contempla, un sourire de regret sur les lèvres. *Il n'est pas encore prêt à apprendre*, songea-t-il. *Mais il est tout de même brillant et, avec un peu d'aide, il pourrait aller loin*.

Harry se précipita à l'étage et se laissa tomber sur son lit. Il n'avait plus remis les pieds dans une école depuis des années et il n'était pas question qu'il y retourne. Il n'avait pas besoin d'apprendre quoi que ce soit, il savait comment marchait le monde. C'était chacun pour soi, et Harry travaillait dur pour obtenir ce qu'il désirait. Du moins, c'était le cas jusqu'à ce qu'on l'enferme ici. Il considéra la chambre qu'il partageait avec trois autres prisonniers. Les lits étaient alignés en un rang serré, laissant à peine la place pour marcher entre eux. À côté de chaque lit, une étroite armoire constituait l'unique espace de rangement destiné aux effets personnels des détenus. Harry en avait très peu. La valise qui se trouvait en sa possession le jour de son arrestation lui avait été rendue lorsqu'il avait quitté Brixton, mais elle contenait très peu de choses, seulement ses quelques vêtements. Il n'avait ni livre ni photos, rien qui lui rappelât ses parents ou sa vie à Hanau. On lui avait assuré que son argent lui serait restitué à sa sortie du camp. Sa sortie du camp ! Ces simples mots l'emplissaient de fureur. On attendait de lui qu'il reste moisir ici jusqu'à la victoire des Britanniques – qui semblait de

moins en moins probable –, ou jusqu'à ce que les nazis envahissent le pays et en prennent le contrôle. Dans le cas où cela se produirait, on découvrirait forcément qu'il était juif, et il serait envoyé dans un autre camp – et il avait entendu suffisamment d'horreurs à leur sujet pour être terrorisé par cette éventualité.

La porte s'ouvrit, et l'un de ses camarades de chambre, Rolf Heffer, entra. Il jeta à Harry un regard soupçonneux.

— Qu'est-ce que tu fiches ici ? grogna-t-il. Tu touches à mes affaires ?

— Non, répondit Harry d'un ton maussade.

Quelques semaines plus tôt, l'un de ses autres camarades de chambre, Bernd Bauer, l'avait surpris en train de fouiller dans son armoire, et une bagarre avait éclaté. Bernd était bien plus âgé et trapu qu'Harry, mais celui-ci s'était bien défendu. On les avait séparés avant qu'ils n'aient eu le temps de se blesser sérieusement, et envoyés tous les deux passer une semaine à la prison du camp. Quand ils en étaient ressortis, Bernd, quoique toujours dans la même maison, avait été transféré dans un autre dortoir, cédant sa place à Rolf Heffer.

Rolf avait été rescapé d'un bateau de pêche allemand à la dérive dans la mer du Nord et ramené sur terre. Cependant, malgré son sauvetage, il haïssait les Anglais. Il avait horreur d'être enfermé. Son tempérament violent explosait à la moindre occasion, et il distribuait des coups de poing à tout va. Comme tous les autres prisonniers, Harry savait qu'il ne fallait pas se frotter à Rolf Heffer. Une seule fois, il s'était aventuré à jeter un œil dans l'armoire de Rolf et y avait trouvé un couteau, pointu, tranchant comme une lame de rasoir. Le cœur battant la chamade, Harry s'était empressé de refermer l'armoire. Plus jamais il ne toucherait à quoi que ce soit appartenant à Rolf Heffer.

— Alfred m'a demandé de te dire que t'es de corvée de cuisine et que tu dois redescendre, lui dit Rolf.

Harry s'apprêtait à protester, mais se ravisa. Il se leva et sortit en traînant les pieds.

Je ne peux pas rester dans ce taudis jusqu'à la fin de la guerre, songea-t-il en redescendant l'escalier d'un pas lourd. *Il existe* forcément *un moyen de se tirer d'ici*.

Alors qu'il aidait à préparer les légumes pour le bouillon du midi, Harry envisagea diverses possibilités. Le fait qu'ils soient retenus prisonniers sur une île constituait une difficulté évidente. Quand bien même parviendrait-il à s'échapper du camp, où irait-il ensuite ? Il y avait bien des bateaux au port, seulement, il ne connaissait rien à la navigation. Il devait se faire à l'évidence : cela signifiait qu'il ne pouvait faire cavalier seul. Il allait avoir besoin d'un complice, de quelqu'un qui possédait les compétences en question. Mais partager son secret avec un tiers rendait la chose deux fois plus dangereuse, Harry ne le savait que trop bien.

— Tu as l'air perdu dans tes pensées, remarqua Hans Bruch, qui avait pris les commandes de la cuisine et préparait la soupe. Tu mets au point ton plan d'évasion ?

Harry releva brusquement la tête, et Hans aperçut, l'espace d'une seconde, la vérité derrière l'expression du garçon. Il écarquilla les yeux et s'esclaffa.

— Ne me dis pas que j'ai vu juste ! s'exclama-t-il en lui donnant une tape affectueuse sur l'épaule. Ne sois pas idiot, gamin. On ne peut pas quitter ce camp, et encore moins cette île. Si tu veux prendre la clef des champs, le plus sûr serait de t'engager dans l'armée.

— Dans l'armée ? répéta Harry, abasourdi.

— Oui. Comme ça, tu obtiens les deux choses que tu désires le plus en ce moment, expliqua Hans. Quitter cette île et avoir la chance de donner une bonne correction à Hitler.

— Et toi ? demanda Harry. Tu vas t'engager dans l'armée ?

Hans secoua la tête.

— Non, répondit l'homme dans un soupir. Je ne suis pas un nazi, je déteste tout ce qu'ils représentent, mais je suis allemand, je suis né et j'ai grandi à Heidelberg. J'étais à Londres pour suivre une formation de chef cuisinier quand la guerre a éclaté, mais je ne prendrai pas volontairement les armes contre mon pays. Non, je vais devoir rester ici jusqu'à la fin du conflit. Toi, en revanche, tu as quitté l'Allemagne pour fuir la persécution. Ce n'était plus ton pays.

— Alors, c'est différent ? voulut savoir Harry, intéressé.

— À mes yeux, oui, répondit Hans.

Puis, changeant de sujet, il désigna la table d'un signe de la main.

— Allez, Harry, lança-t-il, va donc mettre la table ! Le reste sera prêt dans une minute.

Harry obéit, mais ressassa les paroles de Hans. Il n'avait pas tout à fait abandonné ses rêves d'évasion, mais s'engager dans l'armée semblait effectivement une autre porte de sortie.

Après ce repas composé de bouillon, de pain et de fromage, Alfred fit signe à Harry de le rejoindre. Il sortit un livre de sa poche et le lui tendit.

— J'ai pensé qu'il pourrait te plaire.

Harry l'examina. C'était un livre sur l'Australie. Il le devina à la carte du pays imprimée sur la couverture ; c'était son seul indice, car il ne savait pas lire. Jamais il ne l'avouerait, cependant, aussi lança-t-il :

— Un livre sur l'Australie ! Il doit être intéressant.

Alfred le regarda survoler les pages et s'arrêter pour examiner la série de photographies imprimées au milieu. Le texte était en allemand, mais Harry ne le remarqua pas. À ses yeux, tous les textes en caractères d'imprimerie se ressemblaient. Alfred s'aperçut aussitôt qu'Harry ne savait pas lire, et cela ne le surprit guère. Un garçon comme lui, ayant passé son enfance à fuir les nazis, n'avait pas eu le temps d'apprendre. Il attendit que les autres prisonniers aient quitté la pièce pour lui dire à voix basse :

— Je pourrais t'apprendre à lire, Harry. Tu t'en sortirais bien mieux en Australie si tu savais lire et écrire.

— Je sais lire et écrire, répliqua Harry avec fougue.

— Bien sûr, acquiesça Alfred avec douceur. Mais j'envisageais de t'apprendre à lire et écrire en anglais. Cela te serait fort utile après la guerre, surtout si tu décides vraiment de partir pour l'Australie.

Harry lui rendit l'ouvrage.

— Non, merci, dit-il.

— D'accord, répondit Alfred. Je pensais aussi que tu aimerais peut-être t'améliorer à l'oral. L'anglais est ma langue maternelle.

— Pourtant, vous parlez allemand.

— C'est vrai. Ma mère était allemande, mais je suis né en Angleterre.

— Si vous êtes né ici, alors, qu'est-ce que vous fichez dans ce camp ? demanda Harry. Vous êtes déjà allé en Allemagne ?

Alfred secoua la tête.

— Non, jamais. Mais ma mère étant allemande, j'ai encore de la famille là-bas, ce qui fait de moi un suspect.

— Vous ne pouvez pas vous engager dans l'armée ? s'enquit Harry. Ça prouverait de quel côté vous êtes.

— Je suis trop vieux, soupira Alfred. L'armée ne ferait rien d'un vieux maître d'école comme moi.

Il adressa un sourire à Harry.

— Toi, en revanche, tu pourrais leur être d'une grande utilité, surtout si tu parlais bien anglais, ajouta-t-il avant de passer de l'allemand à l'anglais. Et si nous nous parlions en anglais, tous les deux ? Tu le parles suffisamment bien pour te faire comprendre, mais tu pourrais faire des progrès.

Harry le considéra d'un air soupçonneux, mais répondit maladroitement en anglais :

— Pourquoi ? Pourquoi vous voulez m'aider ?

— Pourquoi pas ? Ce serait une façon de nous occuper, tous les deux.

— Je ne veux pas « m'occuper », répliqua Harry en revenant à l'allemand. Tout ce que je veux, c'est me tirer d'ici.

— Comme nous tous, acquiesça Alfred qui s'exprimait toujours en anglais. Mais en attendant, nous devons tuer le temps, alors, autant le faire de façon utile, et pas seulement en déambulant sous la pluie.

Harry posa sur la table le livre sur l'Australie.

— J'ai pas envie de lire ça, lâcha-t-il avant de sortir d'un pas raide.

Plus tard, ce soir-là, Alfred rassembla tous les prisonniers de la maison.

— Avant d'être enfermé, j'étais instituteur dans une grande école, commença-t-il, et j'ai décidé de donner à nouveau des leçons ici. Quelqu'un parmi vous aimerait-il découvrir un sujet nouveau, ou différent ? Ou bien enseigner quelque chose aux autres ?

Un murmure s'éleva parmi les détenus, puis Bernd Bauer prit la parole :

— Je ne suis pas très doué en calcul. Ça n'a jamais été mon fort, à l'école. Tu pourrais peut-être m'aider à comprendre.

— En tout cas, j'essaierai, promit Alfred. Quelqu'un d'autre ?

— Je suis artiste, dit un autre homme du nom de Richard Scholz. Je peux enseigner le dessin, si ça intéresse quelqu'un.

— Je me suis dit que des cours de conversation en anglais pourraient

s'avérer utiles, suggéra Alfred. Je sais que certains d'entre vous sont des réfugiés, et vous comptez peut-être rester vivre en Angleterre après la guerre ou partir aux États-Unis ou en Australie, ajouta-t-il en posant le regard sur Harry. Qu'en dis-tu, Heinrich ?

— Je m'appelle Harry, grogna Harry.

— Justement, répondit Alfred avec un sourire, tout à fait indifférent à son impolitesse. Tu es venu vivre en Angleterre et tu as adopté un nom anglais ; alors, je pensais que tu aimerais apprendre à t'exprimer dans un bon anglais idiomatique.

Il lui lança un regard interrogateur. Harry détourna les yeux.

Un débat général s'installa parmi l'assemblée à propos des éventuels sujets de leçons. Certains jugeaient l'idée stupide, mais d'autres percevaient l'intérêt d'acquérir une nouvelle compétence.

Plusieurs jours plus tard, Rolf accula Harry dans un couloir. Il le poussa contre le mur et tendit les bras de chaque côté du garçon, l'emprisonnant de son corps.

— T'as du cran, petit, dit-il d'une voix étonnamment douce. Je me tire d'ici. Tu me suis ?

Harry dévisagea le colosse qui le dominait de toute sa hauteur.

— Tu te tires ? répéta-t-il d'une voix rauque.

— Oui. De ce foutu camp et de cette île, répondit Rolf avec un regard féroce. C'est ce que tu veux aussi, non ?

Harry fit oui de la tête.

— Bon, ben, c'est ce qu'on va faire. Toi et moi.

Harry n'en croyait pas ses oreilles.

— Comment ? murmura-t-il.

— T'occupe, répliqua sèchement Rolf. Je te mettrai au courant le moment venu. J'ai un plan, mais il requiert deux personnes.

— Pourquoi moi ? bafouilla Harry.

— T'es un survivant parce que tu n'as pas peur de te défendre. Moi, j'ai besoin d'un survivant et de quelqu'un qui parle anglais. Donc, toi.

— Je ne parle qu'un peu anglais, dit prudemment Harry.

— Ah oui ? Ben, tu ferais mieux de prendre quelques leçons avec ce bon vieux Alfred. Je compte sur toi pour nous conduire à bon port.

— À bon port ? répéta Harry qui n'en revenait toujours pas.

Rolf l'empoigna par le bras et le tira jusqu'à leur chambre. Elle était vide de ses occupants, et il ferma la porte derrière eux.

— Si on arrive à se faire la malle, on se retrouvera soit en Angleterre, soit en Irlande. Dans un cas comme dans l'autre, l'un de nous devra parler anglais. J'en connais pas un traître mot, mais toi, si.

Il saisit Harry par les épaules et le secoua.

— J'ai des choses à faire avant notre départ. Ton boulot à toi, c'est de t'améliorer en anglais, d'accord ? Et n'oublie pas, ajouta-t-il à mi-voix, si qui que ce soit venait à découvrir notre idée, si tu fais la moindre allusion concernant notre plan, je te tue.

Il se pencha face à Harry, sa tête si proche que celui-ci pouvait sentir son haleine fétide lui effleurer les joues.

— Pigé, gamin ?

Harry hocha la tête, incapable de prononcer le moindre mot.

— Bien, approuva Rolf en lâchant le jeune homme si brusquement qu'il s'écroula sur son lit. Rappelle-toi, ça reste entre toi et moi. Garde tes distances. Je viendrai te voir quand il sera temps de parler. Toi, contente-toi de prendre tes leçons d'anglais.

Ce disant, Rolf sortit d'un pas raide, laissant Harry seul sur son lit, à la fois terrorisé et impatient à l'idée de s'échapper.

Échafauder un plan d'évasion était une chose, le mettre à exécution en était une tout autre. Harry ignorait comment Rolf comptait les faire sortir du camp, mais s'ils espéraient fuir en Angleterre ou en Irlande, ils allaient devoir subtiliser un bateau. Au moins, Rolf était marin. Il saurait comment manœuvrer l'embarcation et naviguer. Bien qu'une partie d'Harry fût toujours enthousiaste à l'idée de s'évader, plus il y réfléchissait, plus il était terrifié. Jamais ils n'arriveraient à s'enfuir du camp, jamais ils n'atteindraient le port, et quand bien même y parviendraient-ils, comment feraient-ils, à eux seuls, pour voler un bateau suffisamment grand pour leur permettre de traverser la mer ? Harry se rappelait l'épouvantable voyage depuis Liverpool. Les prisonniers s'étaient pourtant trouvés à bord d'une imposante embarcation – ils seraient bien incapables d'en piloter une semblable à deux. Et s'il révélait leur plan à Alfred ? Non, Rolf

l'apprendrait et il le tuerait. Il eut un frisson en songeant au couteau aiguisé caché dans l'armoire du colosse. Et s'il refusait simplement de participer ? Rolf le tuerait-il quoi qu'il arrive, pour garantir son silence ?

Les leçons commencèrent. Chaque matin, Alfred rassemblait ses cinq élèves dans la salle commune afin d'y tenir les cours de conversation en anglais. Richard Scholz enseignait le dessin en fin de matinée, puis Alfred prenait la relève l'après-midi avec les mathématiques.

Alfred ne fit aucun commentaire lorsqu'un jour, Harry se présenta à son cours. Les cinq hommes qui suivaient habituellement la leçon étaient simplement parvenus à la conclusion qu'Harry avait changé d'avis, mais Alfred sentit que c'était Harry lui-même qui avait changé. Il avait perdu de sa gouaille, cessé de donner des réponses impertinentes. En raison de sa longue expérience avec des garçons de son âge, Alfred devina aussitôt que quelque chose n'allait pas. Quelques jours plus tard, après la leçon, il retint Harry.

— Tout va bien, Harry ? demanda-t-il. Quelque chose te contrarie ?

Harry leva les yeux et répondit brusquement :

— Non ! Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

Alfred haussa les épaules.

— Tu n'as pas l'air dans ton assiette, c'est tout.

— Et alors ? Je ne dois pas être le seul, dans ce trou à rats ! s'exclama Harry.

— En effet, acquiesça Alfred, qui savait quand lâcher l'affaire. Je me demandais simplement si je pouvais t'aider d'une quelconque façon, voilà tout.

— Pour qui vous vous prenez ? Mon père ?

— Je suis assez vieux pour l'être, admit Alfred avec un sourire morose. Enfin, tant mieux si tout va bien.

Alfred réfléchit à ce qui avait changé en Harry. Il remarqua que le garçon se tenait à bonne distance de Rolf Heffer, prenant grand soin de l'éviter lorsqu'il croisait son chemin dans les salles communes. Rolf aussi semblait rester à l'écart. Alfred avait-il manqué un détail ? Se passait-il quelque chose entre eux ? Rolf était un vrai colosse et pouvait sans nul doute profiter d'un gringalet comme Harry. Malgré ses fanfaronnades, Harry

n'était qu'un gamin et ne faisait pas le poids contre lui. Rolf abusait-il du garçon ? Ces choses-là n'étaient pas rares, surtout lorsque des hommes se trouvaient enfermés ensemble, sans aucune compagnie féminine. Alfred décida de les observer plus attentivement. Si ce qu'il craignait était avéré, il n'hésiterait pas à intervenir et demander le transfert de Rolf dans une autre section du camp.

Harry ressassait les paroles d'Alfred. Il aurait aimé pouvoir lui faire des confidences au sujet de Rolf et de ses plans, qui devenaient chaque jour plus inquiétants. Mais la simple pensée du couteau de cuisine dans l'armoire de Rolf le décourageait d'ouvrir la bouche. Il ne doutait pas une seule seconde que Rolf s'en servirait s'il redoutait qu'Harry le trahisse.

La veille, Rolf l'avait suivi lors de sa balade quotidienne autour du camp. Alors qu'ils longeaient le chemin séparé du front de mer par une clôture, Rolf lui avait alors exposé les grandes lignes de son plan. Il avait dérobé une pince coupante à l'un des ateliers du camp. S'étant porté volontaire pour se joindre à une équipe chargée de réparer la clôture d'un fermier du coin, il avait réussi à dissimuler la pince dans la jambe de son pantalon. Le garde qui les avait escortés sur le chemin du retour n'avait pas compté les outils correctement.

— Bon, la prochaine fois qu'il y a du brouillard le matin, on sort du camp et on s'éloigne du portail en longeant la plage. On n'aura qu'à couper un trou dans la clôture, et voilà, affaire réglée. J'ai trouvé un endroit où on pourra se cacher jusqu'à ce qu'il fasse sombre, si nécessaire. Ensuite, on file au port et on prend un bateau.

— Et l'appel du soir ? s'était enquis Harry.

— Quoi, l'appel du soir ? On sera partis depuis longtemps. Tout va se jouer avec le brouillard, tu vois.

— Et si quelqu'un nous surprend ? L'un des gardes ?

— Si qui que ce soit se met en travers de notre chemin, j'en ferai mon affaire, sois tranquille.

Les yeux brillants, il s'était approché tout près de l'oreille d'Harry.

— J'ai un couteau ! avait-il sifflé. Personne ne pourra nous arrêter, gamin, je peux te l'assurer.

Harry avait alors sondé le regard étincelant de Rolf, et la peur avait failli

l'accabler. Ce type était fou. Croyait-il sincèrement qu'ils n'auraient qu'à découper la clôture et partir ? Et s'ils croisaient le chemin d'un garde dans le brouillard, allait-il réellement le poignarder avec son couteau de cuisine ?

De toute évidence, Rolf avait perçu sa crainte, car il avait ajouté :

— C'est pas le moment de te mettre des idées farfelues en tête, gamin. T'es dans le coup, tout comme moi, avait-il dit en empoignant Harry par les cheveux. Si je sens que je ne peux pas te faire confiance, tu sais ce qui va t'arriver.

Il l'avait lâché, puis avait ajouté d'un ton plus calme :

— Tout va bien, mon gars. Je ne vais pas te faire du mal. J'ai besoin de toi pour parler anglais quand on se sera tirés d'ici, pas vrai ?

Et qu'est-ce qui m'arrivera quand je ne te serai plus d'aucune utilité ? avait songé Harry, pris de panique.

Harry redoutait le prochain brouillard matinal. Chaque fois qu'il se réveillait et découvrait un ciel dégagé, il poussait un soupir de soulagement avant de se diriger vers son cours d'anglais. À son grand étonnement, il prenait plaisir à assister aux leçons et, grâce aux bases qu'il avait acquises au préalable, il faisait de sérieux progrès. Alfred était un professeur patient et stimulant. En temps voulu, il espérait apprendre à Harry à lire, mais préférait attendre un peu. Maîtriser l'anglais oral était plus important. Plus de deux semaines s'écoulèrent avant que la brume ne revienne baigner l'île – pas à l'aube, comme c'était souvent le cas, mais en fin d'après-midi. Harry se faufila hors de la maison en quête d'un endroit où se cacher de Rolf. Alors qu'il s'enfonçait dans le brouillard, celui-ci se matérialisa à côté de lui.

— Allez, siffla-t-il. On passe à l'action.

— On n'a rien préparé, marmonna Harry. Il nous faut des vivres et de l'eau pour le voyage.

— On va faire sans, grogna Rolf. C'est le moment ou jamais. Allez.

Il saisit Harry par le bras et le tira de force sur le chemin qui longeait la mer. Le brouillard les engloutit complètement. Alfred les vit quitter la maison, mais ne parvint pas à déterminer dans quelle direction. Il eut un affreux pressentiment. Où allaient-ils, ainsi, dans le brouillard ? Il sortit à la hâte et fouilla des yeux la brume mouvante, mais les deux hommes avaient

disparu. Il devait prendre une décision, et vite. Si Rolf et Harry préparaient un mauvais coup, ils allaient sans doute s'éloigner le plus possible du portail principal. Il tourna à gauche et suivit le chemin qui longeait la clôture. À un instant, il crut entendre des voix, mais il était difficile de percevoir d'où elles provenaient. Il continua sa route, se déplaçant le plus silencieusement possible. Rolf et Harry semblaient s'être évaporés, mais Alfred savait qu'ils ne pouvaient pas aller bien loin à l'intérieur du camp. C'est alors qu'il entendit un bruit sourd, suivi d'un juron étouffé. Dans le brouillard, il les avait manqués de peu.

— Harry ? appela-t-il.

Aucune réponse ne vint, mais Alfred sentait que quelqu'un se tenait là, tout proche. Il appela à nouveau :

— Harry ? Tu es là ?

Soudain, un cri perçant retentit :

— Il a un couteau !

Alfred se figea. L'arme représentait-elle un danger pour Harry ou pour lui-même ?

— Harry ? Où es-tu ?

— N'approche pas ! lança la voix de Rolf dans un grognement sourd. Ça ne te regarde pas.

— Tout va bien, Harry ? demanda Alfred en anglais, sachant que Rolf ne pouvait pas le comprendre. Réponds-moi en anglais.

— Il a un couteau, répéta Harry. Il s'en servira contre moi si vous approchez trop.

— Parlez allemand ! rugit Rolf. Parlez allemand, bon sang !

— Je suis venu ramener Harry à l'intérieur, dit Alfred avec douceur en progressant prudemment dans la brume.

— Ça tombe mal, parce qu'il n'a pas envie de rentrer ! répliqua sèchement Rolf. Il vient avec moi.

— Où ça ? s'enquit Alfred en approchant lentement. Où allez-vous ?

— Il a coupé la clôture ! s'écria Harry en anglais.

Son cri fut suivi d'un hurlement. Alfred bondit en avant, émergeant subitement du brouillard. Là, il vit Rolf qui maintenait Harry, son couteau sous la gorge. Un filet de sang coulait le long du cou du garçon qui arquait

le dos, tentant désespérément de s'éloigner de son agresseur et d'éviter une nouvelle coupure.

— Je t'ai dit de rester où tu étais ! hurla Rolf, les yeux étincelants.

— Je ne bouge pas, dit calmement Alfred. Tout ce que je te demande, c'est de le laisser partir. Il n'est qu'un gamin. Laisse-moi le ramener et tu pourras t'évader par la clôture. Je ne te dénoncerai pas.

— Non !

Rolf fit un pas vers Alfred et relâcha quelque peu son emprise sur Harry. C'était l'occasion que celui-ci espérait. En se tournant brusquement, il se libéra, et, alors que Rolf tentait de le rattraper, Harry lui asséna un violent coup de pied entre les jambes. Harry, qui avait appris à se battre dans la rue, savait exactement où frapper. Dans un hurlement de douleur, Rolf se plia en deux et laissa tomber le couteau pour se tenir l'entrejambe.

Harry récupéra l'arme et aurait contre-attaqué si Alfred n'avait pas crié :

— Non, Harry !

Il l'agrippa pour le retenir et s'interposa entre lui et Rolf, à l'agonie. Sans quitter Rolf des yeux, il dit :

— Je ramène Harry à l'intérieur, Rolf. Maintenant, tu es maître de ton destin. Mais si je te revois sur le camp, je te dénoncerai au commandant et veillerai à ce que tu sois condamné pour tentative de meurtre.

En dépit des palpitations frénétiques de son cœur, Alfred savait qu'il devait tenir tête à Rolf.

À cet instant, un coup de vent dispersa le brouillard, et il aperçut l'endroit où la clôture avait été taillée. À quelques secondes près, ils auraient accompli leur évasion vouée à l'échec. Harry distingua lui aussi l'ouverture et ressentit une bouffée de soulagement. Alfred l'avait sauvé. Il n'avait plus à tenter d'atteindre le port, ni à prendre la mer à bord d'un navire volé. Il était au bord des larmes.

Tenant fermement Harry, Alfred s'éloigna de Rolf à reculons. Une nouvelle bourrasque souffla, et Rolf fut englouti dans la brume. Il fallait agir maintenant.

— Vite ! siffla Alfred en rebroussant chemin tout en poussant Harry devant lui.

C'était une erreur. Rugissant de fureur, Rolf surgit de l'épais brouillard et

fondit sur Alfred tel un boulet de canon, l'envoyant valser dans les airs. Harry fut projeté sur le côté. Dans sa chute, le couteau lui échappa des mains et disparut dans la brume. Rolf empoigna Harry en poussant des hurlements et tenta de le forcer à franchir la brèche dans la clôture, mais une fois de plus, le garçon se dégagea et entreprit de se dérober en rampant sur le sol.

— Laisse-moi tranquille ! s'écria-t-il d'une voix stridente, emplie de peur. Laisse-moi tranquille !

Alfred gisait sur le sol, le souffle coupé, mais il savait qu'il devait intervenir. Rolf semblait avoir perdu la raison et pourrait faire n'importe quoi au garçon. Alfred tituba dans sa direction et saisit Rolf à la jambe tout en hurlant :

— Cours, Harry ! Cours !

Il n'avait pas beaucoup de forces, et sa tentative se révéla peu fructueuse, mais il tint juste assez longtemps pour permettre à Harry de disparaître dans l'obscurité avant que Rolf ne parvienne à se libérer. Fou de rage, il abattit sa lourde botte sur le corps d'Alfred, le frappant au flan, au dos et à la tête.

Harry avait pris ses jambes à son cou sans cesser de crier à l'aide, cette fois-ci. En un rien de temps, trois gardes du camp arrivèrent à la hâte, déchirant la brume, l'arme à la main.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— C'est quoi, le problème, ici ? s'écrièrent-ils en chœur en empoignant Harry.

— Par là-bas ! hurla Harry en indiquant le brouillard. Par là-bas ! Il est en train de tuer Alfred !

Lorsque la brume se dissipa de nouveau, ils aperçurent Alfred à terre, recroquevillé sur lui-même dans une vaine tentative pour se protéger des bottes de Rolf.

— Arrête ! Arrête ou je tire ! s'écria le premier garde.

Rolf avait irrémédiablement perdu la raison, désormais, et semblait sourd à leurs avertissements. Ne distinguant pas nettement sa cible dans le brouillard, le garde dut renoncer à tirer. Les trois hommes se ruèrent alors sur la silhouette déchaînée. Il fallut toute leur puissance combinée pour le

maîtriser et le plaquer au sol. Là encore, il se débattit sauvagement, et un garde dut le frapper à la tête avec la crosse de son pistolet pour qu'il s'effondre enfin, inconscient.

Après quoi, tout se déroula très vite. Des renforts furent appelés, et Rolf fut emmené, menotté, à la prison du camp. Alfred fut étendu sur une civière et conduit tout droit à l'hôpital qui surplombait le camp. Harry dut répondre aux questions du commandeur. Lorsque la brume fut dissipée par la brise du soir, les gardes fouillèrent le sentier et ses environs. Ils ne tardèrent pas à trouver le couteau et, plus loin, la pince coupante, abandonnée près de la brèche dans la clôture. Quand Harry raconta que Rolf l'avait obligé à l'accompagner, personne ne remit en question son témoignage – confirmé par les propos d'Alfred lorsque lui aussi fut interrogé. Il semblait évident aux yeux de tous qu'un homme de la stature de Rolf n'avait certainement eu aucun mal à intimider un jeune garçon comme Harry. Il était également indéniable que l'incarcération de Rolf l'avait rendu déséquilibré. Il fut renvoyé sur le continent, à la prison de Liverpool, où il ne pourrait plus causer de dégâts.

Plusieurs semaines s'écoulèrent avant le retour d'Alfred. Harry obtint la permission de lui rendre visite à l'hôpital. Alfred avait risqué sa vie pour sauver la sienne, et Harry lui en était sincèrement reconnaissant.

— Pourquoi ne m'as-tu pas dit ce qui se passait, enfin ? lui demanda Alfred sitôt qu'il le vit. J'aurais pu m'en occuper.

— Il avait un couteau, répondit Harry. Il a dit que, si je parlais de son plan à qui que ce soit, il me tuerait. Et je l'ai cru.

28

L'hiver fut froid et rigoureux. À plusieurs reprises, le village de Wynsdown se retrouva coupé du monde extérieur par un manteau de neige grandissant qui rendait les routes presque impraticables. Les habitants se montrèrent stoïques face à ces rudes conditions hivernales, et, à quelques exceptions près, la vie au village suivit son cours habituel. Lorsque la neige empêcha les enfants plus âgés de se rendre à l'école à Cheddar, Michael Hampton réquisitionna la salle paroissiale et y installa des tables à tréteaux afin qu'ils puissent poursuivre au moins certaines de leurs leçons. Les fermiers eurent le plus grand mal à prendre soin de leurs troupeaux, et, quand la saison de l'agnelage débuta pour de bon, ils demeurèrent dans les pâturages à toute heure du jour et de la nuit. De temps à autre, le dégel transformait les sentiers et trottoirs en profondes pataugeoires boueuses qui, au retour du grand froid, se changeaient en sillons durs et défoncés, parsemés de flaques glacées.

Les enfants, surtout les plus jeunes, savouraient ces journées d'hiver. Ils étaient sans cesse impatients de sortir faire de la luge, construire des bonshommes de neige ou aménager des toboggans de glace sur les allées gelées. Les aînés du village se réjouissaient nettement moins à la vue de la neige fraîchement tombée ; le voyage jusqu'à l'épicerie en devenait laborieux, et c'est avec angoisse qu'ils empruntaient les routes glissantes. Le Dr Masters dut remettre en place plus d'un poignet cassé lorsqu'un voyage à l'hôpital s'avérait impossible.

Miss Edie avait déniché pour Charlotte une paire de solides bottes de marche ainsi qu'un épais pardessus. Avec les chaussettes et les gants qu'elles avaient confectionnés à partir d'un autre tricot défait, Charlotte était tout équipée pour braver le froid.

Les soirs de semaine, elle restait à la maison. Elle n'avait pas le temps de s'ennuyer entre ses devoirs et la couture, auxquels vint s'ajouter un tout

nouveau loisir : l'apprentissage du piano. Un après-midi, Miss Edie la surprit à essayer de jouer un air sur le piano du salon. Elles occupaient rarement cette pièce ; il y faisait froid, et le peu de combustible dont elles disposaient pour la chauffer provenait de leurs collectes de bouts de bois. De temps en temps, Miss Edie et elle s'aventuraient jusqu'au bosquet au bout du chemin. Elles étaient munies d'une vieille brouette pour y ramasser toutes les branchettes tombées et le bois mort qu'elles pouvaient trouver. Ce jour-là, elles revenaient tout juste de l'une de ces excursions, et Charlotte empilait leur récolte près de la cheminée. Comme tant de fois auparavant, elle contempla le piano qui trônait dans le coin de la pièce, mais, exceptionnellement, elle ouvrit le couvercle lustré et caressa les touches.

— Je peux t'apprendre à jouer comme il faut, dit une voix depuis la porte.

Charlotte fit volte-face, arborant une mine coupable, et s'aperçut que miss Edie l'observait.

— Cela te plairait ?

La jeune fille se fendit d'un sourire.

— Oui, beaucoup, répondit-elle.

Et c'est ainsi que les leçons commencèrent. En fin de semaine, Charlotte passait le plus clair de son temps à Charing Farm. Il y avait toujours du travail à la ferme, et elle avait grand plaisir à assister Mrs Shepherd avec les poules ou en cuisine. Souvent, quand Billy avait terminé son travail, ils emmenaient les deux jeunes chiens, ravis d'être ensemble, gambader librement dans les collines, les prés et les bois. Billy connaissait les collines comme sa poche. Il guidait Charlotte sur des sentiers forestiers tandis que les chiens caracolaient parmi les arbres en quête de lapins. Il lui faisait emprunter des chemins escarpés menant à un sommet qui offrait, par-delà la campagne, une magnifique vue du canal de Bristol et de la mer qui, au loin, étincelait telle une étendue d'acier sous le soleil hivernal. Un jour, ils atteignirent le sommet des gorges de Cheddar et contemplèrent le fond de ce ravin vertigineux taillé par un fleuve antique.

Un samedi après-midi, ils s'aventurèrent plus loin que d'ordinaire. C'était une journée d'hiver ensoleillée. Lorsqu'ils s'étaient mis en route, un ciel bleu pâle s'étirait au-dessus des différents tons gris, brun et vert broussaille du paysage hivernal. Pendant un certain temps, les rayons du soleil leur

réchauffèrent le visage tandis qu'ils erraient à travers champs, escaladaient des échaliers et suivaient des chemins boueux à flanc de coteau. Alors qu'elle regardait les chiens se pourchasser entre les arbres, Charlotte, prise d'un nouveau sentiment de légèreté, songea que jamais elle n'avait été aussi heureuse. Elle avait un foyer chez Miss Edie, une chienne du nom de Bessie, et un ami, Billy. Tout en sachant qu'à son retour, un chaleureux accueil et un feu de cheminée l'attendraient, elle pouvait explorer les collines qui s'étiraient à l'horizon. La guerre semblait à des années-lumière.

Elle regarda Billy qui marchait à grandes enjambées à ses côtés et éprouva pour lui une soudaine bouffée d'affection. Son épaisse tignasse blonde et bouclée qui s'échappait de sous sa casquette, ses mains robustes agrippées au bâton de marche qui ne le quittait jamais, ses larges épaules que l'on devinait sous son imperméable, tout cela lui était devenu si familier. Comme s'il avait senti son regard posé sur lui, Billy se figea et se tourna vers Charlotte.

— Quoi ? demanda-t-il, sondant son visage de ses yeux bleus.

— Rien, rien.

Charlotte sentit le rouge lui monter aux joues et, détournant le regard, ajouta :

— Je commence à avoir froid.

— Alors, on ferait mieux de rentrer, répondit Billy tandis qu'ils émergeaient d'un bosquet pour regagner les hautes terres.

Le temps changeait. Un vent pénétrant soufflait sur les flancs de coteau, et le soleil disparut derrière des nuages sombres venant de l'ouest, annonciateurs de pluie.

Se tournant en direction du bosquet, Billy siffla Jet qu'il avait vu renifler les sous-bois en contrebas de la colline. Charlotte frissonna et se mit à appeler Bessie. Aucun des deux chiens ne revint, aussi Billy s'écria-t-il avec colère :

— Jet ! Au pied, mon chien ! Où es-tu ?

Jet ne reparut pas, tout comme Bessie.

— Sales bêtes !

Billy s'élança vers le bosquet et s'engouffra parmi les arbres en poussant des cris et des sifflements. Charlotte avança davantage sur la colline. Sans

cesser d'appeler les chiens, elle plissa les yeux pour se protéger du vent et tenta de les apercevoir, en vain. Elle alla plus loin, ses pieds s'enfonçant dans le sentier profondément embourbé, et appela sans relâche, mais les chiens ne revinrent pas. Billy la rejoignit sur la colline.

— Alors ? demanda-t-il.

— Rien, je n'ai vu ni l'un ni l'autre.

— Le problème, c'est que, là où l'un va, l'autre le suit.

Billy emprunta un sentier cahoteux qui longeait l'orée de la forêt.

— Ils sont peut-être sortis de l'autre côté du bois ! lança-t-il par-dessus son épaule. Attends ici au cas où ils reviendraient par là.

Charlotte obéit, trépignant pour se réchauffer. Le ciel s'assombrissait à vue d'œil, et elle sentait que la pluie était proche. Elle n'était pas rassurée de se trouver là, toute seule, sur la colline. C'était un endroit lugubre, à l'écart de toute habitation. Bien qu'elle sût que seuls deux ou trois kilomètres la séparaient de Wynsdown, elle ignorait dans quelle direction. Elle avait hâte que Billy revienne. Elle appela de nouveau Bessie, mais seul se faisait entendre le vent dans les branchages sombres des arbres. Puis, soudain, un aboiement timide résonna au loin. Il provenait de l'autre côté du bosquet, dans la direction qu'avait empruntée Billy.

Il a dû les retrouver ! songea-t-elle. *Zut ! C'est moi qui ai la laisse de Bessie.*

Contente de pouvoir se remettre en mouvement, elle prit le chemin que Billy avait suivi. Au-delà des arbres, le sentier serpentait le long de la colline, et, au loin, elle aperçut la silhouette de Billy qui se découpait sur le ciel. Quelqu'un était avec lui, mais Charlotte ne vit aucun des deux chiens. Elle se mit à courir, son souffle formant de petits nuages de vapeur devant sa bouche tandis qu'elle escaladait péniblement la montée.

— Billy ! s'écria-t-elle. Billy ! Je les ai entendus aboyer. Ils sont de l'autre côté !

Billy ne réagit pas. À mesure qu'elle approchait, elle s'aperçut que la personne qui se trouvait avec lui était un homme en uniforme, armé d'un pistolet qu'il pointait droit sur Billy.

— Eh bien, eh bien, dit le soldat en lui jetant un coup d'œil par-dessus l'épaule de Billy. Qui est-ce que nous avons là ?

— C’est mon amie, Charlotte. Je vous l’ai dit, nous avons perdu nos chiens.

— Oui, je t’ai entendu. Cela n’empêche que vous n’avez rien à faire ici.

— Pourquoi ?

— Ces terres appartiennent au ministère de la Défense, désormais.

Le soldat baissa son arme et désigna d’un signe de la main la colline qui s’étendait derrière lui.

— C’est une zone militaire. Vous feriez mieux de déguerpir d’ici, les mômes, et fissa. Rappelle-moi d’où vous venez ?

— Wynsdown, répondit Billy en indiquant les collines. À environ cinq kilomètres dans cette direction.

— C’est une sacrée trotte, commenta le soldat en avisant le ciel, les yeux plissés. Vous allez finir trempés !

Tout à coup, de nouveaux aboiements retentirent, et ils virent les deux chiens surgir d’un fourré en contrebas de la colline, se poursuivant joyeusement.

— Vous feriez mieux d’aller chercher vos chiens, dit le soldat.

Il regarda Billy et Charlotte dévaler le sentier pour rattraper les deux chiens joueurs et leur remettre leur laisse. La pluie tombait dru lorsqu’ils prirent le chemin du retour qui traversait la colline, franchissait la crête et menait au village. Une fois au sommet, Billy marqua une pause pour jeter un regard en arrière. Le soldat se tenait toujours là où ils l’avaient quitté, sous la pluie, et les observait.

— Je crois qu’on ferait mieux de parler de ce type à quelqu’un, Charlie, dit-il tandis qu’ils cheminaient vers la ferme. Il avait l’air un peu louche, tout seul sur la colline.

— Qu’est-ce qu’il faisait, d’après toi ? interrogea Charlotte.

Billy haussa les épaules.

— Je n’en sais rien, mais il portait un uniforme de la RAF. Je crois que je vais en parler à papa. Il est le second du major Bellinger à la *Home Guard*[10], tu sais. Je ferais mieux de ne rien dire à personne avant de lui en avoir parlé.

Charlotte acquiesça. Son souhait le plus cher, en cet instant, était de se

réchauffer et se sécher. Ce que faisait un pilote sur la colline lui importait peu.

Lorsqu'ils regagnèrent Charing Farm, ils étaient trempés jusqu'aux os et transis de froid. Les bottes de Charlotte, couvertes de boue, lui alourdissaient les pieds, si bien qu'elle dut les traîner tout le long des huit cents derniers mètres en se demandant si elle allait un jour rentrer à la maison. Les chiens, mouillés et maculés de boue, furent aussitôt relégués à l'étable où Billy et Charlotte les bouchonnèrent et les nourrirent avant de retrouver la chaleur douillette de la cuisine des Shepherd.

— Quelle idée de rester dehors par ce temps de cochon, Billy ! le réprimanda Margaret. Vous n'avez donc pas vu que la pluie approchait ? La pauvre Charlotte est toute bleue !

— Si, maman, seulement, les chiens se sont mis en tête de partir à la chasse au lapin, et nous les avons perdus de vue.

Margaret Shepherd soupira.

— Bon, vous feriez mieux de vous sécher. Donne-moi ton manteau, Charlotte, je vais le pendre près du fourneau. Avais-tu prévenu Miss Everard que tu venais à la ferme ?

— J'ai dit que j'allais promener les chiens avec Billy.

— Bon, eh bien, espérons qu'elle devinera que tu es rentrée te mettre à l'abri ici, chez nous.

— Maman, où est papa ?

— Ton père est au village pour un exercice de la *Home Guard*. Il rentrera plus tard.

Au village, il était devenu habituel d'assister, plusieurs soirs par semaine, aux exercices et entraînements de l'armée de volontaires britanniques. Après la chute de la France, Anthony Eden, le secrétaire d'État à la Guerre, avait fait un discours à la radio enjoignant les hommes âgés de dix-sept à soixante-cinq ans à se porter volontaire pour former des forces défensives locales. La réaction avait été extraordinaire. Des milliers d'hommes, exemptés de s'engager en raison de leur âge ou de leur profession, se portèrent aussitôt volontaires. Ce fut alors le début des *Local Defence Volunteers*, ou Volontaires pour la défense locale, rapidement renommés *Home Guard*.

À Wynsdown, comme partout ailleurs, les volontaires n'avaient pas fait défaut. Dans cette communauté rurale, bon nombre d'hommes n'avaient pas été appelés sous les drapeaux, leur rôle étant trop important – ils nourrissaient la nation –, mais l'idée de prendre part à une force de défense prête à terrasser les envahisseurs en cas de débarquement avait séduit ceux qui avaient dû rester chez eux.

Le choix d'un leader s'était naturellement porté sur le major Peter Bellinger. Il s'était distingué lors de la Première Guerre et tenait à apporter son aide à l'armée lors de celle-ci. Son fils, Felix, était un pilote de la RAF, et son frère, James, occupait un poste classé confidentiel au bureau de la Guerre. Le major Bellinger avait eu le sentiment de rester sur la touche, à la campagne, et brûlait de participer activement.

Une fois son équipe de volontaires recrutée, le major s'était dévoué corps et âme à faire d'eux une sorte de force de combat. Au début, tout Wynsdown venait les regarder s'entraîner sur la place du village, mais faute d'uniformes et d'équipement, l'aspect inédit s'était rapidement dissipé, et on les avait laissés tranquilles.

— Je me demande à quoi va servir ce bon vieux Bert Gurney armé d'un manche à balai, avait un soir grommelé Ma Prynne à l'intention de Mabel autour d'un verre de porto limonade, au Magpie. Je doute que les Allemands tremblent en le voyant !

C'était ainsi qu'une grande partie des habitants percevaient la *Home Guard* locale. Cependant, Peter Bellinger ne s'était pas laissé abattre et avait, petit à petit, fait de ses hommes une véritable armée. Il avait John Shepherd pour commandant en second. Son fils, Billy, aurait aimé les rejoindre, mais il n'avait que seize ans, et le major avait refusé de l'embaucher.

— Non, mon garçon, avait-il dit. Tu fais du bon travail avec ton père, ici à la ferme. Peut-être l'été prochain.

Malgré l'hiver rude, les hommes de *Home Guard* avaient continué leur formation, se joignant parfois à des exercices d'autres divisions, mettant en application ce qu'ils avaient appris. Les panneaux de signalisation de la région avaient été retirés afin de mettre d'éventuels envahisseurs sur la mauvaise piste, mais les hommes du coin n'en avaient guère besoin : ils

savaient s'orienter sur leurs collines. Les exercices en pleine campagne amélioraient leurs compétences sur le terrain, et surtout, leur remontaient le moral.

Margaret et les deux jeunes gens étaient attablés dans la cuisine autour d'une collation lorsque John Shepherd entra.

— Ah ! Billy, Charlotte. Je suis content que vous soyez là. J'ai quelque chose à vous dire avant que Charlotte ne rentre. J'ai vu Miss Everard, au fait. Je l'ai prévenue que je te reconduirais en voiture après le goûter.

Les deux adolescents échangèrent un regard, puis Billy répondit :

— D'accord, papa. Nous aussi, on a quelque chose à te dire.

— Je vous trouve tous bien mystérieux, commenta Margaret en sortant une marmite de ragoût du four pour en servir une assiette à son mari.

— Non, pas vraiment, répondit John entre deux bouchées. J'ai juste quelques questions à leur poser, c'est tout.

Quand ils eurent fini de manger, il considéra la tablée, puis demanda :

— Où êtes-vous allés, cet après-midi ?

— De l'autre côté du sommet.

— Oui, je pensais bien que c'était vous.

— Nous ? Comment ça ? demanda Billy.

— Vous êtes allés vers le mirador. Avec les chiens.

— Oui. On les a perdus à un moment, et on les cherchait quand ce type est sorti de nulle part et m'a demandé ce que je faisais. Il était en uniforme – de la RAF, je crois – et il avait un pistolet.

— Oui, confirma Charlotte, et il l'a pointé sur Billy.

— Il n'était pas un de tes collègues de la *Home Guard*, n'est-ce pas, papa ?

— Non, en effet. Bon, Billy, Charlotte, dit John d'un air sérieux, aujourd'hui, il semble que vous vous soyez approchés d'une nouvelle installation militaire.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? voulut savoir Billy, intrigué.

— Ça veut dire que l'armée a pris le contrôle d'un territoire et que personne n'a le droit d'y aller. Nous ne savons pas ce qu'ils y font, mais ça n'a pas d'importance. Ils participent à l'effort de guerre, et nous devons rester à distance. L'homme que vous avez rencontré aujourd'hui était une sentinelle.

— Mais ce gars ne surveillait rien du tout !

— Vous n'avez pas vu ce qu'il gardait parce qu'il vous a empêchés d'approcher, fit remarquer son père. C'est une zone militaire, à présent, et ses limites sont vastes. La personne responsable vous a entendus et a prévenu le quartier général de la *Home Guard*. Vous lui avez dit que vous veniez de Wynsdown ?

— Oui, répondit Billy. Il m'a posé la question, et j'ai dit la vérité.

— Eh bien, le message a été transmis au major Bellinger, et nous avons deviné qu'il s'agissait de vous, parce qu'il faisait mention des chiens. Je leur ai dit que j'allais vous en parler.

— Et tu vas nous raconter ce qu'ils font là-bas ? demanda Billy, tout excité.

— Non, tout au contraire. Je n'ai pas la moindre idée de ce qu'ils font, et nous n'en parlerons pas. Mais il est très important que vous ne parliez à personne de ce qui s'est produit aujourd'hui, compris ?

Tous deux hochèrent la tête, puis John ajouta avec un sourire :

— C'est confidentiel et ça doit le rester.

Naturellement, l'histoire eut tôt fait de se répandre. Billy et Charlotte ne furent pas les seuls que l'on dissuada d'approcher de la zone, et bientôt, tout le village ne parlait plus que de cela. Plusieurs personnes allèrent jeter un œil, et toutes sortes de rumeurs commencèrent à se propager.

— Qu'est-ce qu'il y a, là-bas, d'après toi ?

— Un camp d'ennemis étrangers ?

— De prisonniers de guerre ?

— J'ai entendu dire que c'était une fabrique d'explosifs.

— C'est une usine d'armement secrète. Je le tiens du frère d'un type qui travaille là-bas.

— Ils forment des espions. Vous verrez. On va devoir se montrer vigilants.

— Comment le saurons-nous ?

— S'ils sont bons, on ne le saura jamais.

— Je crois que c'est encore une batterie antiaérienne, pour aider à protéger Bristol et Weston.

— Je te parie que la *Home Guard* est au courant.

— Non, ils ne leur diraient pas.

Une chose était sûre : il y avait de l'activité. La nuit, principalement, des hommes et des camions allaient et venaient. Personne ne savait ce qui se tramait, mais les spéculations allaient bon train.

— Tu crois qu'ils construisent un camp de prisonniers de guerre, papa ? demanda Billy à son père, un soir, au dîner.

— Je ne sais pas ce qu'ils font, soutint John Shepherd. C'est possible.

— Mais tu es le second de la *Home Guard*. Tu ne peux pas poser la question au major Bellinger ? Il est forcément au courant.

— Peut-être, mais si c'est le cas, je doute qu'il le répète, à moi ou à qui que ce soit d'autre.

— Peu importe ce que c'est, il y a des tas d'hommes qui y travaillent, dit Billy. Les jumeaux Morgan sont allés jeter un œil et ils les ont vus. Un garde avec un énorme berger allemand a hurlé après eux ; alors, ils se sont sauvés. Ça doit être vraiment secret, s'ils gardent la zone avec des chiens, n'est-ce pas, papa ?

Son père haussa les épaules.

— C'est sans doute pour ça qu'on ne sait pas ce qui s'y passe.

Billy demeurait néanmoins curieux. Il avait le sentiment que son père en savait davantage que ce qu'il laissait entendre, mais il ne put rien lui soutirer de plus. Les rumeurs continuaient à foisonner, mais personne ne savait avec certitude ce qu'abritait la zone militaire. À l'exception du major Bellinger.

Peter Bellinger fut informé de ce qui s'y passait en raison du risque que cela pourrait un jour représenter pour tous les villages avoisinants. Il fut appelé au quartier général de la *Home Guard* locale, où on lui expliqua la situation.

— Les dernières attaques aériennes sur Bristol ont été plutôt rudes, dit le commandant. Une fois que les éclaireurs sont arrivés et ont lâché leurs fusées, les bombardiers n'avaient plus qu'à viser les feux et larguer leurs charges.

Peter Bellinger opina du chef.

— Alors, nous allons les berner.

— Les berner ? s'exclama Bellinger.

— Oui. Nous sommes en train d'installer une fausse ville sur la colline.

Une copie de Bristol, un leurre avec de fausses rues, de fausses usines et même des gares de triage. S'ils se dirigent de nouveau vers Bristol, nous l'utiliserons. Nous allumerons un peu de lumière, une flamme ou deux, au moment où les éclaireurs nous survoleront. Avec un peu de chance, ils lâcheront leurs fusées sur le leurre, et les bombardiers suivants en feront de même avec leurs bombes. Voilà qui évitera à Bristol une bonne raclée !

Peter Bellinger le dévisagea, stupéfait.

— Vous croyez que cela va marcher ? s'enquit-il.

— Il vaudrait mieux ! répondit le commandant. On y a investi suffisamment de temps, de sueur et de fonds. Le problème, si cela fonctionne, c'est que les villages voisins pourraient se trouver davantage exposés. Vous et vos hommes devrez patrouiller votre village la nuit et vérifier que le couvre-feu est rigoureusement respecté. Si le moindre rai de lumière apparaît au mauvais endroit, cela pourrait compromettre l'objectif de l'exercice et causer la destruction du village.

— Mais cette fausse ville ressemble-t-elle vraiment à Bristol depuis les airs ?

Peter Bellinger avait toujours peine à croire ce qu'il entendait.

— C'est ce qu'on m'a dit, répondit le commandant. Je ne l'ai pas survolée pour vérifier. Quoi qu'il en soit, votre rôle est double. Vous devez faire respecter le couvre-feu et vous assurer qu'aucun civil de votre zone ne vient fouiner par ici. Le périmètre est bien gardé, mais nous devons éviter que quiconque ait vent de ce qui se passe.

— Ils le sauront aussitôt si le leurre fonctionne, fit remarquer le major. Les collines de Mendip ne seront plus qu'un tas de pierres.

— Avec une minutieuse gestion des informations, l'incident pourrait passer pour une erreur de calcul de la part des Allemands… ce qui sera le cas, bien sûr. La population n'a pas besoin d'être informée du leurre.

Le major Bellinger fut tenu au secret et rentra donc chez lui avec l'interdiction de partager, même avec sa femme, la moindre de ces formidables informations. Il devait simplement avertir ses hommes de ne laisser personne approcher de la nouvelle zone militaire.

— Si vous voyez qui que ce soit traîner dans le coin, vous l'arrêtez et me le ramenez, ordonna-t-il.

— Mais qu'est-ce qui se passe là-bas, chef ? voulut savoir Bert Gurney.

— Je n'en ai pas la moindre idée, Gurney. Nos ordres consistent seulement à faire respecter le périmètre. Tout cela fait partie d'un exercice auquel nous avons ordre de participer.

C'était l'unique explication qu'il fournirait. Ses hommes l'acceptèrent, et des patrouilles furent mises en place afin de surveiller le couvre-feu et de garder les curieux à distance de la zone militaire.

Plusieurs semaines plus tard, aux premières heures d'un dimanche matin, les sirènes annonçant une attaque aérienne retentirent. C'était une nuit sans lune, le ciel était dégagé, et le rugissement des avions en approche et les explosions ne tardèrent pas à se faire entendre. Tous les hommes de la *Home Guard* étaient dehors, vérifiant chaque maison du village et chaque ferme isolée pour s'assurer qu'aucune lumière n'était visible. Billy et sa mère, qui dormaient à Charing Farm, furent réveillés en sursaut, et le garçon se hâta d'enfiler un pantalon et un épais tricot par-dessus son pyjama.

— Je vais dans la grange, maman ! lança Billy. Papa est en patrouille ; alors, quelqu'un devrait rester avec les dernières brebis. Ce boucan va les terrifier.

Sa mère accepta à contrecœur, et Billy s'empressa de traverser la cour. À présent, le grondement des avions déchirait le ciel. Lorsqu'il gagna la grange, Billy leva les yeux. Les avions en provenance du sud volaient en formation, leurs silhouettes sombres et sinistres se découpant sur le ciel nocturne.

Ils se dirigent de nouveau vers Bristol, songea-t-il en les regardant. *J'espère que Jane est à l'abri.* La première escadrille avait presque disparu quand les bombardiers semblèrent lâcher une traînée de lumière. Des fusées lumineuses tombèrent en tourbillonnant, puis s'écrasèrent dans des explosions de flammes jaunes et blanches, traçant ainsi de véritables cibles pour les bombardiers qui suivaient dans leur sillage.

— Elles tombent tout près ! s'écria Billy tandis qu'il regardait les bombes incendiaires prendre feu sur les flancs de coteau, par-delà la crête.

Les canons antiaériens postés sur la colline mitraillaient les avions en

approche, les obus déchirant le ciel dans l'espoir d'abattre l'ennemi ou, du moins, de le repousser.

Leur mission d'éclaireurs accomplie, les premiers avions disparurent, mais le rugissement des moteurs ne désemplit pas. Déjà, une nouvelle escadrille survolait le village et déchargeait ses bombes, visant la cible indiquée par les flammes. Les explosions transperçaient le ciel à mesure que les bombardiers délestaient leurs soutes à bombes avant de repartir vers le sud, en direction de la France.

Billy n'était pas le seul à regarder avec fascination la Luftwaffe manquer sa cible et bombarder le flanc de colline désert. Les explosions semblaient si proches que les habitants de la plupart des villages voisins, nichés parmi les collines, se tenaient à leurs fenêtres et regardaient, stupéfaits, les derniers attaquants s'éloigner. Comment les Allemands avaient-ils pu commettre une erreur si flagrante ? Ils avaient forcément voulu viser Bristol. Tout le monde ne parlait plus que de cela.

Les habitants de Wynsdown se rassemblèrent devant l'église pour la messe du matin et échangèrent questions et théories quant aux derniers évènements.

— Comment ont-ils pu manquer Bristol à ce point-là ? demanda Billy à son père alors qu'ils sortaient s'occuper des moutons. Tu étais en patrouille, tu as dû voir toute l'attaque.

— Je ne sais pas, répondit John. Il faut croire que les éclaireurs ont fait erreur. Là où ils lancent leurs fusées, les bombardiers larguent leurs bombes. Si les éclaireurs se trompent, comme la nuit dernière, les bombardiers aussi. Et Dieu merci. Bristol a échappé à une nuit difficile.

— Oui, Dieu merci, répéta sa femme dont les pensées allèrent aussitôt à Jane qui travaillait à Bristol.

Billy songea aux bombes. Ces terribles bombardements avaient dû causer d'effroyables dégâts. Il avait une vague idée du lieu où les obus avaient atterri, ce qui ne faisait que l'intriguer davantage.

— Tu sais, papa, je crois qu'ils visaient la zone militaire. Ce n'était peut-être pas une erreur. Peut-être qu'ils savaient qu'elle renfermait quelque chose de confidentiel et qu'ils ont fait exprès de la bombarder, dit-il avant

de secouer la tête. Les pauvres gars qui se trouvaient là-bas… Peu importe ce qu'il y avait dans la zone, tout doit être détruit, désormais.

C'était une explication plausible, à laquelle parvint une grande partie de la population locale. D'une manière ou d'une autre, les Allemands avaient découvert l'existence d'un projet confidentiel et entrepris de le détruire, mais, contre toute attente, le territoire militaire était toujours occupé. Ils avaient donc dû échouer.

La sagesse populaire était si profondément ancrée dans les esprits que le projet, qu'importe en quoi il consistait, était sauf.

— Ils ont dû l'apprendre par un espion, dit Bert Gurney. Ça va sans dire, n'est-ce pas ? Il y a des espions dans le coin. Des gens de la cinquième colonne.

---

10. Armée de volontaires britanniques instituée pendant la Seconde Guerre mondiale dans le but de protéger le territoire anglais d'un éventuel débarquement allemand.

29

— Mon père dit qu'il y a un espion allemand parmi nous, annonça Tommy Gurney à tous les passagers du bus scolaire deux jours plus tard. Il dit qu'ils n'auraient jamais su où lâcher les bombes, autrement.

— Mais ils ont manqué Bristol, fit remarquer Fred Moore.

— Peut-être pas.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Peut-être qu'ils n'ont pas manqué Bristol. Peut-être qu'ils ont atteint leur cible. Mon père dit qu'ils devaient savoir qu'il y avait un endroit secret là-bas, et que c'est ça qu'ils visaient.

— En tout cas, pour être confidentiel, c'est bien confidentiel, intervint Stephen Morgan. Sid et moi, on y est allés l'autre jour et on a été poursuivis par un homme et son molosse.

— C'est vrai, confirma Sid. On n'a pas pu approcher. Alors, ça doit être drôlement confidentiel. Ça ne m'étonne pas que les Allemands aient voulu le bombarder !

— Ouais, c'est bien ce que je dis, affirma Tommy. D'après mon père, quelqu'un les a prévenus. Quelqu'un qui savait où était la zone. Un ou une Allemande !

Il se leva et jeta un regard aux quatre coins du bus.

— Et vous connaissez beaucoup d'Allemands, vous ?

— Reste assis, Tommy Gurney ! rugit Sam depuis l'avant de l'autobus. Je ne veux voir personne debout pendant le trajet.

Tommy se laissa retomber sur son siège, mais il voyait bien qu'il avait fait mouche. Il adressa un sourire carnassier à Charlotte, assise à côté de Claire quelques rangs plus loin, rouge comme une pivoine. Claire se tourna face à lui.

— Tu parles de Charlotte ? demanda-t-elle.

— T'en connais d'autres, des Allemands, dans le coin ?

— C’est complètement idiot, Tommy Gurney, répliqua Claire avec colère. Comment Charlotte pourrait-elle transmettre un message à Hitler ?

— C’est ce qu’on aimerait tous savoir ! s’écria Sidney Morgan. Les espions connaissent des tas d’astuces.

— Ouais, ils envoient des messages en code ! s’exclama son frère.

— Charlotte n’est pas une espionne ! riposta Claire.

— Qu’est-ce que t’en sais ? Ça se pourrait bien.

— Personne ne sait d’où elle vient, pas vrai ? Tout ce qu’on sait, c’est qu’elle est arrivée avec vous, les évac’.

— Elle pourrait faire partie de la cinquième colonne ! lança Ernie Clegg. Si ça se trouve, elle leur raconte tout ce qu’elle sait sur nous depuis qu’elle est arrivée ici.

— Elle a quatorze ans, répondit Claire avec dédain. Les nazis ne se serviraient jamais d’une fille de quatorze ans comme espionne.

— C’est une boche, fit remarquer Tommy sans se laisser décourager. C’est une boche, et on déteste les boches, pas vrai ?

Un murmure d’assentiment se propagea d’un bout à l’autre de l’autobus.

— Alors, reprit Tommy d’un air triomphant, on ne veut rien avoir à faire avec elle.

— Tu n’es qu’une andouille, décréta Claire. Une andouille finie !

— Et on ne veut pas de toi non plus, imbécile d’évac’ !

Lorsque Charlotte et Claire descendirent du bus, elles étaient seules contre tous. Les autres enfants avaient opté pour la sécurité en se rangeant dans le camp de Tommy Gurney. Ils ignoraient si Charlotte était une espionne, et s’en moquaient pas mal, mais être allemande faisait d’elle une ennemie et une cible légitime.

Charlotte avait l’impression de revivre ses premiers jours à Londres. Elle ne se souvenait que trop bien de son arrivée au collège Francis-Drake, des moqueries que lui avaient fait subir Roger Davis et sa bande. C’était avant qu’Harry n’accoure à sa rescousse et ne la défende de ses poings, bien sûr. Les larmes lui montèrent aux yeux à la pensée d’Harry. Elle aurait bien besoin de lui, en cet instant. Cette fois-ci, cependant, Charlotte savait qu’elle devait se défendre ; Harry n’était plus là pour jouer les grands frères.

La mine pâle, elle endura cette journée avec détermination, ignorant la méchanceté collective des autres enfants. Le matin, Claire resta auprès d'elle dans la cour de récréation, mais tout comme Hilda, elle devint victime par association. Au retour de l'école, elle s'assit à côté de Charlotte dans l'autobus, mais le trajet fut pénible pour elles deux, car les railleries allaient encore bon train.

Ce soir-là, Charlotte avait le vague à l'âme, une petite mine et l'air hagard. Elle s'était habituée à vivre à Wynsdown. Le fait qu'elle soit allemande avait cessé d'être important ; elle était devenue Charlotte Smith, la jeune fille qui vivait avec Miss Everard et avait beaucoup d'amies à l'école.

— Que t'arrive-t-il, Charlotte ? voulut savoir Miss Edie pendant le dîner. Tu n'as pas l'air dans ton assiette. Quelque chose ne va pas ?

— Si, ça va.

Miss Edie pinça les lèvres.

— Non, je le vois bien. Allez, dis-moi ce qui te tracasse.

Elle attendit, observant Charlotte peser le pour et le contre. À l'évidence, quelque chose n'allait pas, mais Miss Edie savait qu'elle ne pouvait que patienter jusqu'à ce qu'elle se confie.

Son silence fut récompensé lorsqu'avec un profond soupir, Charlotte dit :

— À l'école, tout le monde dit qu'un espion allemand a parlé de la zone militaire aux bombardiers.

— Et alors ? l'encouragea Miss Edie.

— Ils racontent que c'est moi.

— Toi ! s'exclama Miss Edie en laissant échapper un rire incrédule. Ne dis pas de sottises, ma chérie.

— Ce ne sont pas des sottises si vous êtes à ma place et que personne ne veut vous parler.

— Est-ce que c'est le cas ?

Le rire de Miss Edie s'évanouit lorsqu'elle lut la souffrance sur les traits de Charlotte.

— C'était l'idée de Tommy Gurney, je crois, dit Charlotte avant d'expliquer ce que l'on racontait à son sujet.

— J'irai à l'école demain pour en toucher deux mots au directeur.

— Je crois… qu'il vaut mieux ne pas le faire, dit Charlotte. Ça s'arrêtera

bientôt.

Et comment ! pensa Miss Edie. *Si elle ne veut pas que je parle au directeur, je m'en abstiendrai, mais je trouverai un moyen de mettre fin à cette situation.*

Ce soir-là, tandis que Charlotte faisait ses devoirs, Miss Edie s'éclipsa.

— Je ne serai pas longue, dit-elle. J'ai seulement quelques mots à dire au pasteur. N'oublie pas ta répétition de piano, si je suis retardée.

Charlotte, aux prises avec un problème d'algèbre, se contenta de hocher la tête, et Miss Edie se rendit au presbytère.

— Est-ce que le pasteur est là ? demanda-t-elle sitôt qu'Avril eut ouvert la porte.

— Il est dans son bureau, mais il y reçoit Peter Bellinger et John Shepherd. Je ne pense pas qu'il en ait pour longtemps. Voulez-vous attendre ?

— Oui, merci, répondit miss Edie. À vrai dire, j'aimerais aussi parler au major, alors peut-être puis-je faire d'une pierre deux coups.

Elles patientèrent dans la cuisine, et Avril, que les silences pesants mettaient toujours dans l'embarras, dit :

— Nancy Bright m'a raconté que vous chantiez dans le chœur de l'église, autrefois.

Miss Edie eut un rire entendu.

— Eh bien, je n'en attendais pas moins de Nancy Bright.

Avril esquissa un sourire contrit.

— Il me semble que nous parlions du chœur, et votre nom est arrivé dans la conversation. C'est dommage que vous ne veniez plus chanter. Nous ne sommes plus très nombreuses, ces derniers temps, et, d'après Nancy, vous avez une très belle voix.

— Ah, vraiment ?

L'espace d'un instant, Miss Edie afficha un air sévère, puis elle ajouta :

— Elle aussi, tout compte fait !

— Aimeriez-vous revenir ? demanda Avril avec hésitation.

— Je vais y réfléchir.

Avant qu'elles n'aient eu le temps d'ajouter quoi que ce soit, la porte s'ouvrit, et le pasteur apparut aux côtés de John Shepherd et Peter Bellinger.

— Miss Everard ! Quelle agréable surprise ! s'exclama le pasteur. J'ai

justement proposé à Peter et John de boire un verre avant de rentrer. Puis-je vous en offrir un aussi ?

Miss Edie secoua la tête.

— Non, merci, monsieur le pasteur, mais je ne vais pas vous retenir. J'avais seulement quelques mots à vous dire, à vous et au major Bellinger.

— Voilà qui a l'air sérieux, commenta le major en regardant le pasteur leur servir à chacun un verre de whisky.

— Ça l'est à mes yeux, répondit Miss Edie.

— Eh bien, dit David en s'installant à la table de la cuisine avec les autres, quel est le problème ?

Avec la plus grande concision, Miss Edie répéta ce que Charlotte lui avait rapporté.

— Je n'ai pas la moindre idée de ce que renferme cette zone militaire sur la colline, dit-elle, et je ne veux pas le savoir. Mais j'aimerais que les rumeurs de la présence d'un espion allemand soient démenties. Ma pauvre Charlotte a été victime de moqueries à l'école, aujourd'hui, parce qu'elle est allemande et que ces idiots de gamins – entraînés par Tommy Gurney et encouragés par les jumeaux Morgan et le jeune Clegg, bien sûr – racontent qu'elle a informé la Luftwaffe de l'emplacement de la zone militaire pour qu'ils puissent la bombarder.

Peter Bellinger éclata d'un rire sonore.

— Mais c'est ridicule !

— Je dois admettre que j'ai ri, moi aussi, quand elle me l'a raconté, dit Miss Edie, jusqu'à ce que je voie son expression. D'après ce que j'ai compris, elle est mise à l'écart. Les enfants la traitent d'espionne. Tout le monde ne parle plus que de cela. Charlotte est allemande, et cela leur donne une excuse pour la persécuter.

— C'est ridicule, insista Avril. Il faut en parler au directeur. Il va devoir régler le problème une bonne fois pour toutes.

— Je ne peux pas : elle m'a priée de ne pas m'en mêler. Je crois qu'elle a connu une situation similaire à Londres quand elle est arrivée, et elle s'en est sortie toute seule, mais tout recommence. Les enfants peuvent se montrer très cruels, surtout lorsqu'ils sont en bande, et ils se liguent tous contre Charlotte à présent.

Elle se tourna face à Peter Bellinger.

— J'espérais que vous pourriez en toucher deux mots au père de Tommy. Il fait partie de votre *Home Guard*, n'est-ce pas ?

Le major fit la grimace.

— Oui, en effet, et j'imagine que c'est de lui que vient cette idée absurde à l'origine. Il a dû tenir un discours semblable, et Tommy ne fait que le répéter. Je vais voir ce que je peux faire, bien sûr, mais Bert Gurney n'est pas très finaud, et, une fois qu'il a une idée en tête, il n'est pas facile de le faire changer d'avis.

— Billy et Charlotte se sont approchés de la zone, l'autre jour, leur rappela John Shepherd. C'était avant l'attaque. Ils ont tenu leur langue, mais n'importe qui a pu les voir. La rumeur est peut-être née de là.

— Mais cette histoire est tout à fait grotesque ! s'exclama le pasteur. Qui penserait une jeune fille de quatorze ans capable de contacter les Allemands ?

— Je crois qu'ils insinuent qu'elle est en relation avec la cinquième colonne, ajouta Miss Edie.

— Laissez-moi m'en charger, Miss Edie, dit Peter Bellinger. Je vais faire mon possible pour mettre fin à ces rumeurs.

Mais le major Bellinger fut devancé par Billy Shepherd. Quand son père rentra à la ferme et lui exposa la situation, Billy sentit la rage l'envahir. Comment osaient-ils s'en prendre à sa Charlotte ? Sa Charlotte. C'était ainsi qu'il la considérait désormais – après tout, elle était la première et la seule fille pour qui il ait jamais éprouvé de l'intérêt. Après avoir écouté le récit de son père, il resta éveillé toute la nuit à préparer son plan d'attaque. Le lendemain matin, il se rendit à Blackdown House.

— Je suis venu accompagner Charlotte jusqu'au bus scolaire, annonça-t-il à Miss Edie lorsqu'elle ouvrit la porte.

Un sourire illumina soudain le visage de cette dernière.

— Comme c'est gentil à toi, Billy ! Entre. Je vais la prévenir que tu es là.

Charlotte fut surprise par cette apparition inattendue.

— Bonjour, Billy, dit-elle. Il est tôt pour aller au village.

— Je sais, répondit Billy avec désinvolture. J'avais quelque chose à faire, alors, je me suis dit que je pourrais t'accompagner jusqu'à l'autobus.

Miss Edie les regarda s'éloigner dans l'allée avec soulagement. Le père de Billy avait dû lui répéter les âneries que racontait Tommy Gurney, et Billy avait décidé de prendre les choses en main.

Charlotte ne se doutait pas une seule seconde que son ami était au courant des évènements de la veille, mais elle n'était pas pressée de se rendre à l'école.

— Tu es bien silencieuse, fit remarquer Billy. Tout va bien ?

— Oui, ça va, répondit Charlotte, et ils poursuivirent leur chemin en silence.

En approchant de la place, ils aperçurent les enfants rassemblés devant le Magpie pour attendre le bus. Charlotte resta légèrement en retrait, mais Billy, qui ne sembla pas remarquer sa réticence, vint à la rencontre du groupe. Tommy Gurney était en train de fanfaronner avec les jumeaux Morgan.

— Elle n'osera pas se montrer aujourd'hui, maintenant qu'on l'a percée à jour, dit-il. Mon père va la dénoncer au major Bellinger et je suis sûr qu'elle sera bientôt arrêtée.

Il ne vit pas Billy arriver. Tout à coup, une poigne d'acier le fit tourner sur lui-même et l'immobilisa.

— Qu'est-ce que tu disais ? demanda doucement Billy, dont le visage était dangereusement proche du sien.

Tommy écarquilla les yeux. Billy avait deux ans de plus que lui et le dépassait de quinze centimètres. En outre, le dur labeur de la ferme avait élargi sa carrure. Tommy vit dans le regard de Billy une colère glaciale et sentit son souffle chaud sur son visage.

— R-r-rien, balbutia-t-il.

— Oh ! je ne crois pas, répondit Billy en restant impassible, ce qui le rendait d'autant plus terrifiant. Répète, histoire que je puisse entendre les mensonges que tu racontes sur ma petite amie.

— Ta petite amie ? répéta Tommy dans un murmure.

— Oui, ma petite amie.

— Ta petite amie est une espionne allemande ! lança une voix anonyme, qui préférait rester à l'abri parmi le groupe.

— Oui, elle est allemande. Une Allemande qui a perdu ses parents, son

frère et sa maison, et qui se réfugie justement des gens pour qui vous prétendez qu'elle est espionne. Charlotte… n'est… pas… une… espionne, affirma-t-il en espaçant chaque mot pour insister. Et si j'entends qui que ce soit raconter encore des sottises pareilles… il aura affaire à moi.

Il resserra son emprise sur Tommy, et le garçon émit un couinement de peur.

— Bon, reprit Billy sur le ton de la conversation. J'ai entendu dire que vous vous êtes tous très mal comportés avec ma petite amie.

Ses yeux se posèrent sur les jumeaux Morgan qui se tenaient parmi les autres.

— Je sais qui la tyrannise, dit-il en regardant ensuite Ernie Clegg, qui s'empressa de se cacher derrière Fred Moore. Et je peux vous promettre que si j'entends l'un de vous reparler des espions et de la cinquième colonne, ou dire la moindre méchanceté au sujet des Allemandes, je vous retrouverai, tous autant que vous êtes, et je vous le ferai payer.

Il tira brusquement le bras de Tommy derrière lui, arrachant au garçon un cri de douleur.

— Compris, Gurney ?

Il attendit une réponse, en vain, puis tira de nouveau sur son bras et répéta :

— Compris ?

— Oui, s'étrangla Tommy.

— Bien, répondit Billy en le lâchant avant de se tourner vers les autres garçons. Vous feriez mieux de me croire sur parole, les gars. Un mot de plus, et je vous retrouverai, peu importe où vous vous cachez. Et là, vous le regretterez.

— Sale brute ! marmonna Stephen Morgan.

— C'est celui qui dit qui l'est, fit remarquer Billy d'un ton calme avant de leur tourner le dos.

Charlotte, qui se tenait toujours à distance, avait observé toute la confrontation avec stupéfaction. Lorsque Billy revint dans sa direction, elle sentit le feu lui monter aux joues. Il l'avait appelée « sa petite amie ».

— Qui te l'a dit ? interrogea-t-elle quand il l'eut rejointe. Miss Edie ?

— Non, répondit Billy. Il y a un bruit qui court. Préviens-moi si jamais ces

crétins recommencent à t'embêter, j'en ferai mon affaire.

Le ronronnement de l'autobus qui grimpait la colline et arrivait au village se fit entendre, et les enfants se bousculèrent pour monter. Billy prit Charlotte par le bras et l'accompagna jusqu'au bus. Il attendit que tout le monde soit monté, puis, de façon tout à fait délibérée, il l'embrassa doucement sur la joue avant qu'elle ne monte à son tour. Tandis que le bus démarrait, il l'aperçut à l'intérieur, prenant place à côté de Claire. Sa petite amie. Le cœur léger, il reprit le chemin de Charing Farm et commença sa journée de travail.

Il régna au début une ambiance silencieuse dans le bus scolaire, mais peu à peu, le bruit revint à son volume habituel. Claire serra la main de Charlotte dans la sienne.

— Tout va bien se passer, à présent, dit-elle. Ils ont tous peur de Billy.

Charlotte sourit. Elle était dans une bulle. Comment pouvait-on avoir peur de Billy ? Il était gentil et tendre, mais un peu moins si l'on menaçait sa petite amie, songea-t-elle. Sa petite amie. Au souvenir de ces mots, le cœur de Charlotte s'emballa, et elle toucha sa joue là où il l'avait embrassée. Il avait révélé ses sentiments pour elle devant tout le monde, et son cœur lui appartenait.

30

Harry ne subit aucune répercussion après sa tentative d'évasion avortée. Tout le monde parvint à la conclusion qu'un prisonnier fou lui avait forcé la main, et Harry agréa volontiers à cette version des faits. Il avait conscience qu'Alfred et lui s'étaient trouvés en réel danger face à Rolf, et que c'était le courage du professeur qui les avait sauvés. Alfred en devint son héros. Lorsqu'Harry réapparut après son aventure, seul Hans Bruch lui lança des regards en biais. Harry savait qu'il le soupçonnait d'avoir participé volontairement au plan de Rolf. Toutefois, Hans ne fit aucun commentaire, et Harry, chassant de son esprit toute pensée d'évasion, finit par croire lui-même à l'histoire officielle.

Quand Alfred sortit de l'hôpital, il était encore faible et avait besoin de repos, mais il n'était pas dans sa nature de rester assis à ne rien faire, et il ne tarda donc pas à suivre ses cours de nouveau. Cette fois-ci, Harry y participa avec enthousiasme. Au fil de ses visites à l'hôpital, un lien très fort s'était tissé entre Alfred et lui, à la grande surprise du professeur. Même s'il était effectivement assez vieux pour être le père d'Harry, il ne s'était pas attendu à ressentir une telle affection pour ce garçon coléreux. Il l'avait non seulement sauvé des griffes de Rolf, mais aussi de ses propres démons. Harry avait beau prétendre avoir eu trop peur de Rolf pour le trahir, Alfred n'était pas dupe et savait qu'il nourrissait depuis longtemps des rêves d'évasion. Il ne pouvait qu'espérer qu'après la frayeur que Rolf lui avait donnée, Harry mettrait toutes ces pensées de côté et se consacrerait sérieusement à acquérir les compétences qui lui seraient nécessaires après la guerre.

— Tu as vraiment besoin de t'améliorer en anglais, insista-t-il. Aussi, nous ne parlerons dorénavant plus qu'en anglais, toi et moi.

Harry haussa les épaules d'un air bougon.

— Bon, d'accord, Alfred. J'abandonne. Va pour l'anglais.

Alfred était un excellent et exigeant professeur. Il corrigeait constamment la grammaire, le vocabulaire et l'accent de ses élèves et, au fil des semaines, Harry fit des progrès spectaculaires en anglais oral.

Alfred avait vu juste : Harry était intelligent et, maintenant qu'il avait trouvé la motivation, il lui fallut très peu de temps pour apprendre à lire et à écrire. Harry découvrit alors un tout nouveau monde qui s'offrait à lui et dévora les livres de la bibliothèque du camp recommandés par Alfred.

— À présent, il est temps d'essayer de te faire sortir d'ici, lui dit Alfred un soir. Tu es au courant qu'on libère progressivement des prisonniers, n'est-ce pas ?

Harry haussa les épaules.

— Oui, mais je ne serai jamais choisi.

— Pourquoi pas ?

— En quoi ça leur rendrait service ?

— Eh bien, de toute évidence, tu n'es pas une menace pour la sécurité nationale, non ? Et ils pourraient avoir besoin de toi comme soldat.

— Je ne crois pas que quiconque soit au courant que je suis ici. Qui va me faire sortir ?

— Tu dois entrer en contact avec les bonnes personnes, Harry. N'oublie pas qu'en tant que réfugié, tu peux t'engager dans l'armée. Le *Pioneer Corps*[11] recrute des hommes des pays occupés et les envoie au front pour soutenir les troupes. Tu devrais demander un entretien avec le commandant du camp, et commencer à écrire des lettres.

— Des lettres à qui ?

— À tout le monde, répondit Alfred. Depuis les chefs d'état-major jusqu'au secrétaire d'État à la Guerre !

Ainsi, Harry se mit à l'œuvre.

Tout au long du printemps, et jusqu'au début de l'été, Harry se joignit à des équipes de travail extérieur et gagna ainsi un peu d'argent. Celui-ci étant crédité sur son compte au camp, il put acheter les timbres dont il avait besoin pour affranchir ses lettres. Il n'était pas le seul à en écrire, naturellement. Certains prisonniers parvinrent d'ailleurs à contacter les bonnes personnes. Tous les jours à cinq heures, on annonçait les noms de ceux qui devaient être libérés le lendemain – ceux qui avaient demandé leur

libération attendaient le verdict en retenant leur souffle. Si leur requête avait été acceptée, on les envoyait chez le commandant du camp. Il fallait cependant du temps pour actionner les rouages de l'Administration, à la grande déception de ceux qui attendaient impatiemment de s'entendre appeler. En revanche, les quelques chanceux jubilaient.

Un soir, en juin, Harry écoutait la liste d'appelés lorsqu'un nom l'interloqua : Alfred Muller. Harry n'en crut pas ses oreilles. Alfred était convoqué dans le bureau du commandant, ce qui signifiait, presque à coup sûr, qu'il serait libéré… le lendemain. On le conduirait aux quais où il embarquerait pour Liverpool. Alfred allait rentrer, retrouver sa famille. Alfred allait partir, et Harry ne s'était même pas aperçu qu'il avait demandé sa libération.

C'est idiot ! songea-t-il. *Bien sûr qu'il l'a demandée : tout le monde le fait !* Malgré tout, il se sentait trahi. Alfred s'en allait, et lui, Harry, resterait coincé dans ce trou à rats. Il jeta un coup d'œil alentour, mais ne vit aucune trace d'Alfred. La colère monta en lui. Il avait demandé sa libération et n'était même pas là pour entendre sa convocation. Harry tourna les talons et rentra dans la maison d'un pas pesant. Alfred se trouvait dans la cuisine, où Hans et lui supervisaient la préparation du repas du soir.

Harry interrompit leur conversation en lançant :

— Tu ferais mieux de faire tes valises, Alfred. Tu pars demain !

Alfred s'esclaffa.

— Elle est bien bonne, Harry. Je vais peut-être suivre ton conseil, tout compte fait, juste au cas où !

Puis il reporta son attention sur Hans et le repas.

— Mais écoute-moi ! lança Harry, si fort qu'il criait presque. Écoute, sombre idiot, t'es convoqué chez le commandant. Tu dois être sur la liste des détenus libérés. Je ne savais même pas que tu avais fait la demande !

— Évidemment que je l'ai faite, répondit Alfred avec douceur. Dès mon arrivée ici.

— Alors, pourquoi t'es pas allé attendre le verdict ? voulut savoir Harry, recouvrant un peu de son calme.

— Parce que j'en ai eu assez d'être déçu, Harry, répondit Alfred avec un soupir. Alors, oublions ça et occupons-nous de ce repas.

— Mais, Alfred, insista Harry, c'est vrai. Ton nom a été appelé ce soir. Tu rentres chez toi demain.

Alfred se retourna lentement pour lui faire face.

— Ce n'est pas une blague, Harry ? Parce que, si c'est le cas, elle n'est vraiment pas drôle !

Harry, qui réprimait sa propre déception, esquissa un sourire et répondit :

— Non, Alfred. Je ne plaisanterais pas avec une nouvelle si importante.

Alfred le dévisagea un instant, puis le prit dans ses bras et éclata en sanglots.

C'est complètement désemparé qu'Harry regarda Alfred partir le lendemain matin. Le professeur était devenu son pilier, et, maintenant qu'il s'en allait, Harry se retrouvait seul.

— Continue à écrire des lettres, dit Alfred en étreignant Harry une dernière fois. Ils te libéreront bientôt, ils vont avoir besoin de personnes qui parlent à la fois anglais et allemand. J'écrirai de ta part aussi. Nous allons te sortir de là, d'une façon ou d'une autre.

Harry n'en était pas si sûr. Il avait rencontré le commandant du camp quelques semaines plus tôt, mais il n'avait pas été d'une grande assistance et avait simplement promis d'étudier son dossier.

— Vous n'êtes pas majeur, avait-il dit. Vous ne pouvez pas vous engager avant vos dix-huit ans.

— Mais après, je le pourrai, non ?

— Peut-être. Ce n'est pas de mon ressort.

— Vous voulez dire que je suis coincé dans ce… camp ? avait dit Harry en optant juste à temps pour un mot plus correct que celui qu'il s'était apprêté à utiliser. Jusqu'à ma majorité ? C'est dans dix-huit mois.

Le commandant avait haussé les épaules.

— Probablement, avait-il admis. À moins que quelqu'un ait besoin de vous d'ici là, ce qui vous permettrait de sortir.

Harry avait quitté le bureau dans le plus grand désarroi, mais Alfred l'avait enjoint à continuer d'écrire à Londres.

— On ne sait jamais, ton profil pourrait plaire à quelqu'un.

Depuis le départ d'Alfred, Harry broyait du noir. Il savait qu'il resterait sur l'île de Man jusqu'au bout.

Il se joignait toujours à des équipes de travail. L'exercice physique lui faisait du bien, et, au moins, c'était l'occasion de quitter le camp quelque temps. À force de travailler aux champs et de manger régulièrement, Harry développa sa musculature. Maintenant qu'il avait gagné quelques centimètres et quelques kilos, il ressemblait davantage à un jeune homme en bonne santé qu'à un gamin des rues maigrelet. Alfred lui manquait plus qu'il n'aurait pu l'imaginer, et, même s'il continuait ses lectures, son moral était au plus bas.

Quelquefois, les détenus étaient escortés hors du camp et conduits à la plage, où ils pouvaient faire de l'exercice et nager dans la mer. De temps à autre, Harry participait à ces excursions, mais il s'aperçut qu'elles rendaient le retour au confinement du camp encore plus pénible. Bon nombre de prisonniers semblaient ravis de vivre ainsi au jour le jour, mais Harry sombrait de plus en plus dans l'ennui et la mélancolie.

On lui annonça sa libération au début du mois d'août et, tout comme Alfred, il avait alors presque baissé les bras.

— Heinrich Schwarz. Dans le bureau du commandant.

Au début, Harry ne réagit pas. Plus personne ne l'appelait Heinrich, mais c'était évidemment sous ce nom qu'il apparaissait dans les registres du camp. À l'image d'Alfred, la nouvelle faillit lui arracher des larmes. C'était fini ! Le lendemain, il ferait ses valises et prendrait le large.

Comme prévu, Harry quitta le camp le matin suivant. Dès l'aube, il se présenta à la salle de garde, où on lui rendit ses papiers et les biens qu'on lui avait confisqués à son arrivée. C'étaient les premières étapes du long processus de libération. Il était toujours répertorié en tant qu'étranger, ce qui impliquait certaines restrictions, mais il n'était plus prisonnier. Un navire le conduisit jusqu'à Fleetwood, où ses papiers durent à nouveau être contrôlés par la police locale. Après quoi, il pourrait poursuivre son chemin en toute liberté. Harry allait rentrer à Londres. On lui donna un bon de transport, on lui demanda de fournir une adresse à laquelle on pouvait le contacter, puis on lui rappela qu'il devait se présenter à la police dès son arrivée. L'ennui, c'est qu'il n'avait pas d'adresse. Il refusait catégoriquement de retourner à l'auberge de jeunesse où il avait été arrêté près de neuf mois auparavant, mais il était terrifié à l'idée qu'on l'empêche

de partir s'il n'écrivait pas quelque chose. Il était sur le point d'improviser et d'inventer une adresse de toutes pièces lorsqu'il se souvint de Dan Federman. Il avait passé une nuit dans sa maison et guetté les incendies avec lui. Il ne verrait sûrement aucune objection à ce qu'Harry donne son adresse, le 65, Kemble Street. La maison où Lisa avait vécu. Son unique lien avec elle.

Au cours de son incarcération, Harry avait quelquefois pensé à Lisa, mais elle n'occupait pas une place centrale dans son esprit. Le jeune homme avait depuis bien longtemps appris à ne pas revenir sur le passé et ceux qui le hantaient. Il s'était attaché à Lisa, mais elle était morte, et il s'était fait à son absence, tout comme à celle de ses parents. Kemble Street, en revanche, était une tout autre histoire. Peut-être Dan le laisserait-il revenir dormir au sous-sol, le temps qu'il trouve un autre abri.

Harry se demandait pourquoi on lui avait subitement accordé la liberté. Bien qu'il n'eût pas encore dix-huit ans, il avait affirmé dans toutes ses lettres que, s'il était libéré, il ferait tout son possible pour participer à l'effort de guerre. Il avait rappelé à chacun de ses interlocuteurs qu'il parlait couramment allemand et anglais – cette dernière information n'était pas tout à fait vraie, mais il le parlait suffisamment bien pour se débrouiller. Harry se moquait pas mal de ce qui avait pu convaincre les autorités concernées qu'il n'était plus un danger pour la sécurité du pays. Il était libre ! Une fois terminées les formalités à Fleetwood, il eut la permission de monter à bord d'un train à destination de Londres. Le cœur en fête, il grimpa dans la voiture. Le compartiment était bondé, mais cela n'avait pas d'importance : Harry était libre. Le voyage dura des heures. À de nombreuses reprises, le train fut dévié sur une voie de garage afin de laisser la place à un autre train, plus important. Il arriva enfin à Euston le matin suivant, aux aurores.

En plus de sa valise, Harry disposait de l'argent qu'il avait sur lui au moment de son arrestation. Il avait été médusé de le récupérer. Il s'était attendu à ce qu'il disparaisse dans les poches de quelqu'un d'autre en cours de route. À cela s'ajoutait la petite somme qu'il avait gagnée en travaillant au camp. Malgré la fatigue, Harry arpenta le quai plongé dans l'obscurité

d'un pas guilleret. Il avait de l'argent, il savait lire et écrire, et il était déterminé. C'était tout ce dont il avait besoin pour gravir les échelons.

Alors que le soleil entamait son ascension au-dessus des toits londoniens, Harry, les yeux toujours rouges et pleins de sommeil, se rendit à Kemble Street. Il espérait que les Federman l'autoriseraient à vivre chez eux en tant que pensionnaire, au moins pendant quelque temps. Cela lui permettrait de confirmer son adresse, comme convenu, au poste de police. Le spectacle qui s'offrit à lui lorsqu'il quitta la rue principale pour s'engager sur Kemble Street le stoppa net. D'un côté de la rue se dressaient toujours des habitations, qui présentaient toutefois des dégâts mineurs – leurs portes et fenêtres étaient condamnées, et certaines étaient dotées de bâches en guise de toit. Le côté opposé, en revanche, n'était plus qu'une rangée de maisons abandonnées. Les flammes les avaient manifestement consumées quelque temps auparavant, et on les avait laissées telles quelles tout l'hiver durant. Les ravages causés par le froid et les vents du nord étaient nettement visibles : les bâtisses s'affaissaient les unes sur les autres, comme si cela leur donnait la force de tenir debout.

À pas lents, Harry parcourut le trottoir jusqu'au numéro 65. La maison était en aussi piteux état que les autres. Son toit avait brûlé, ses cadres de fenêtre étaient déformés par la chaleur et ne retenaient plus que quelques éclats de carreaux brisés, noircis par la fumée. Les mauvaises herbes prospéraient près de ce qui avait été autrefois la porte d'entrée.

Harry se demanda ce qui était arrivé aux Federman. Avaient-ils trouvé la mort dans l'incendie ? Il pensa à Dan. Lui s'était certainement trouvé dehors à lutter contre les feux au moment où c'était arrivé. Sa femme avait-elle survécu ? Elle était restée au sous-sol, la nuit où Harry avait suivi Dan au poste de guet.

Le sous-sol a-t-il résisté ? se demanda soudain Harry. *Est-ce que je peux encore entrer dans la maison et y descendre ?*

Il avait toujours besoin d'un endroit où dormir, et il se souvenait que le sous-sol était équipé d'un matelas. Peut-être pouvait-il y vivre jusqu'au retour des Federman.

Il promena son regard d'un bout à l'autre de la rue, mais elle était déserte ; aussi s'approcha-t-il de la porte d'entrée béante pour se glisser à l'intérieur.

La maison tout entière était calcinée, les meubles, réduits en cendres. Les murs et le plafond noircis témoignaient de la puissance de l'incendie. Harry franchit l'étroit couloir menant à la cuisine. Comme dans son souvenir, la porte du sous-sol se trouvait dans le coin, au fond de la pièce. Elle était carbonisée, mais faite en bois si solide qu'elle semblait avoir mieux résisté aux ravages des flammes que le reste de la maison. Elle se dressait derrière un chapelet de toiles d'araignées ; à l'évidence, personne ne l'avait ouverte depuis longtemps. Harry tenta d'actionner la poignée, mais elle était raide et résista. Il la prit à deux mains et réessaya. Cette fois-ci, elle céda légèrement et il s'aperçut que la porte n'était pas dans ses gonds, mais seulement enfoncée à l'intérieur du cadre et calée au sol par un morceau de bois. Il suffisait pour la dégager de tirer un bon coup. Ce qu'Harry fit, et la porte, soudain décoincée, fut précipitée sur lui et faillit le faire tomber à la renverse. Il s'appuya contre le mur et jeta un coup d'œil en bas de l'escalier. L'unique lumière provenait d'un carreau cassé dans la cuisine, par lequel des rayons de soleil poussiéreux éclairaient sporadiquement les marches. Harry les descendit prudemment. Il aurait aimé avoir une lampe de poche, mais se rappela alors qu'il y avait sur une étagère des chandelles et des allumettes. Une fois ses yeux habitués à la pénombre, il longea les murs à tâtons jusqu'à trouver ce qu'il cherchait. Il alluma un bout de chandelle enfoncé dans le goulot d'une bouteille. À sa lueur vacillante, il vit que le sous-sol disposait toujours de fauteuils et d'un matelas.

Ça fera l'affaire, se dit-il, ravi. *Il fait sec, et j'ai ce qu'il faut pour dormir. Ils ne sont pas là, alors, rien ne m'empêche de m'installer*.

Harry n'avait jamais été très respectueux des biens d'autrui. Il laissa tomber sa valise, souffla la bougie et remonta l'escalier. Il souleva la porte pour la remettre à sa place et s'appliqua à la caler de la même façon qu'il l'avait trouvée.

Sa visite au poste de police se déroula sans le moindre accroc. Il fit inscrire le 65, Kemble Street, comme son adresse à un gradé de permanence surmené, puis partit à la recherche de quelques produits indispensables. On lui avait restitué son carnet de rationnement en même temps que ses papiers d'identité, ce qui lui permit d'acheter quelques provisions. Pour rendre le sous-sol un peu plus accueillant, il parvint à dénicher une lampe à pétrole. Il

rapporta ses achats à Kemble Street et se glissa de nouveau par la porte d'entrée du numéro 65. Il devrait s'assurer que son refuge souterrain ne laissait échapper aucune lumière pendant la nuit, mais hormis ce détail, il serait au chaud, au sec, et pourrait se reposer. Il parvint à refermer la porte du sous-sol derrière lui, puis, une fois ses courses déchargées, il mangea un peu de pain et de fromage. Après quoi, sortant deux couvertures d'une malle, il se laissa tomber sur le matelas et dormit toute une journée.

Le soir suivant, il se rendit au poste de guet où Dan l'avait amené. Il espérait que quelqu'un là-bas aurait des nouvelles des Federman et l'aiderait à les retrouver. *Peut-être qu'ils vivent près d'ici et qu'ils me laisseront m'installer chez eux, après tout*, songea-t-il alors qu'il arpentait les rues à la hâte. Il était bien conscient que, si la police venait vérifier l'adresse qu'il avait indiquée, on s'apercevrait qu'il y logeait illégalement et on ordonnerait son expulsion.

Au poste de guet, il fut accueilli par John Anderson.

— Tiens donc, je t'ai déjà vu ici, toi.

— Oui, je suis venu une fois avec Dan Federman.

— Et plus jamais après ça.

Harry gratifia Anderson d'un regard mauvais avant de répliquer :

— Le jour suivant, on m'a arrêté parce que je suis du pays ennemi. Je viens d'être libéré.

— Alors, tu n'es plus un ennemi ? demanda Anderson avec un sourire.

— Je ne l'ai jamais été, répondit sèchement Harry. Je suis un réfugié juif d'Allemagne. Je déteste les nazis et je veux me battre.

— Eh bien, si c'est contre les incendies que tu veux te battre, tu es le bienvenu ici, mon gars, répondit Anderson.

— Mais où est Dan Federman ? voulut savoir Harry. C'est lui que je cherche.

— Je n'en sais rien, fiston. Sa maison a brûlé et on pense qu'il a quitté Londres pour s'installer dans le Suffolk avec sa femme. Ça fait des mois qu'on ne l'a pas vu. Il n'y a eu aucune attaque depuis fin mai, seulement quelques alertes qui n'ont finalement pas fait de dégâts ; alors, les volontaires sont partis les uns après les autres, y compris Dan Federman.

— Oh ! dit Harry en haussant les épaules, impatient de changer de sujet.

Ça fait rien.

Sur ce, il lui adressa un signe de la main et s'éclipsa. Il ne tenait pas à se retrouver enrôlé parmi les pompiers volontaires maintenant qu'il savait que les Federman avaient déménagé et qu'il avait leur maison pour lui tout seul. « Je suis un ami de Dan Federman, dirait-il si quelqu'un l'interrogeait. Il me permet de dormir dans son sous-sol jusqu'à ce que je trouve un logement permanent. »

John Anderson le laissa partir sans protester et, une fois hors de sa vue, Harry regagna Kemble Street à la hâte. De retour au numéro 65, il redescendit au sous-sol et fit le point. Il avait très peu d'argent et devait trouver un moyen d'en gagner. Pouvait-il retourner travailler pour Mikey ? En dernier recours, peut-être.

Le lendemain, lorsqu'il sortit de la maison, un homme passait par là. Il avisa Harry et demanda :

— T'es qui, toi ? Qu'est-ce que tu fabriques ici ?

— À qui ai-je affaire ? riposta Harry.

— Albert Johnson. Je suis de la patrouille citoyenne, répondit-il. Je veille au grain…

— Je suis un ami de Dan Federman… s'empressa de dire Harry.

— T'es un squatter, pas vrai ? demanda l'homme. Bon, j'imagine que t'as besoin d'un endroit où crécher, et si Dan est d'accord pour te laisser son sous-sol… Je ne fais que surveiller… Tu sais, monter la garde contre les pillards.

Albert Johnson hocha la tête et poursuivit son chemin, regardant de gauche à droite, en quête de maraudeurs cachés parmi les ruines. Le stratagème d'Harry avait fonctionné, et cela lui redonna confiance. Peut-être la police le croirait-elle aussi, si elle passait par là pour vérifier ses dires.

« Les pillards », avait dit l'homme. S'il y avait eu un jour quelque chose à piller dans le quartier, il ne restait sans doute plus rien, songea Harry. Les maisons se découpaient, décharnées, désolées, sur le ciel de septembre. Elles ne renfermaient sûrement plus aucun objet de valeur, mais cela lui donna une idée. Certains quartiers bombardés, dans des zones plus riches, valaient peut-être le coup d'œil. S'il trouvait quoi que ce soit d'intéressant, il pourrait toujours retourner voir Mikey Sharp.

En attendant d'être appelé, Harry avait tout de même besoin d'argent, aussi se trouva-t-il un emploi sur les docks. C'était un travail physique, mais cela ne le dérangeait pas. Il était content de pouvoir travailler en plein air et d'être suffisamment payé pour subsister. Son poste lui donnait également l'occasion de développer sa propre affaire privée.

Il commença petit. Alors qu'il traversait, près des docks, une zone bombardée qui avait été déblayée – un terrain en friche où décombres et débris avaient disparu derrière les broussailles et les mauvaises herbes –, il repéra quelque chose. Là, à travers une touffe de fleurs sauvages, un objet brillant refléta un rayon de soleil, comme s'il lui adressait un clin d'œil. Scrutant rapidement les alentours pour s'assurer qu'il était à l'abri des regards, Harry se pencha, feignant de lacer ses chaussures, et tendit la main à travers les mauvaises herbes pour s'emparer de son butin. Une bague. Sans prendre le temps de l'examiner, il la glissa dans sa poche et traversa lentement le terrain découvert où s'était autrefois dressée une rangée de maisons. Tout en marchant, il fouilla des yeux le sol défoncé qui l'entourait, mais il n'y avait rien d'autre à voir.

De retour dans la sécurité du sous-sol de Kemble Street, loin des regards indiscrets, il sortit la bague de sa poche et la contempla. Un anneau en or – si c'en était vraiment – serti d'un diamant entouré de minuscules pierres rouges. *Pourrait-il s'agir d'un vrai diamant ?* se demanda Harry. Il était d'une bonne taille. *Et les petites pierres rouges, seraient-ce des rubis ?* Il réfléchit à ce qu'il allait en faire. Il pourrait retourner au marché et le vendre à Mikey Sharp, mais avant cela, il devait s'assurer qu'il était authentique, et non un simple morceau de verre. Il voulait connaître sa valeur potentielle. Il n'avait pas l'intention de se laisser duper par Mikey. Harry avait beaucoup appris au cours de son incarcération sur l'île de Man, mais la lecture et l'écriture ne faisaient pas tout. Il avait toujours été débrouillard et savait reconnaître une occasion en or lorsqu'il en voyait une.

Le lendemain, après sa journée de travail, il trouva une petite bijouterie à Hackney. Au-dessus de la fenêtre était inscrit le nom ING en lettres d'or ternies, et les trois boules dorées surplombant la porte indiquaient que la boutique faisait également office de mont-de-piété. Par la fenêtre, Harry jeta un œil aux bijoux en vente. Il lui fallait un magasin où on lui poserait peu

de questions, et celui-ci semblait parfait. Il avait bien préparé son histoire, alors, avec un dernier regard aux montres et aux broches exposées dans la vitrine, il poussa la porte et entra. Le tintement d'un carillon annonça son arrivée, et un homme sortit de derrière un rideau. Il vint se poster au comptoir, considéra Harry à travers des lunettes à monture métallique, puis dit d'une voix douce :

— Bonjour. En quoi puis-je vous être utile ?

— C'est vous, Mr Ing ? demanda Harry.

L'homme fit oui de la tête.

— En personne.

— Bon, répondit Harry. Voilà, ma mère aimerait connaître la valeur de sa bague. La voici.

Il posa l'anneau sur le comptoir.

— Ah oui ? demanda l'homme d'un air sceptique.

En toute innocence, Harry croisa le regard du bijoutier sans noter le moins du monde son scepticisme.

— Oui, sa maison a été pulvérisée par les bombardements. Mon père est mort dans l'attaque, et elle a tout perdu. Elle veut pas la vendre, seulement savoir ce qu'elle pourrait lui rapporter, juste au cas où. Vous comprenez ?

Mr Ing voyait clair dans son jeu.

— Oui, je vois, dit-il. Eh bien, permettez-moi de la regarder de plus près.

Il ôta ses lunettes et installa un monocle devant son œil. Tenant la bague à la lumière, il l'examina.

— C'est un beau bijou, commenta-t-il. Mais vous dites qu'elle ne veut pas la vendre ?

— Oui, répondit fermement Harry. Elle n'est pas à vendre.

Mr Ing hocha la tête.

— Souhaiterait-elle l'échanger contre un prêt ?

— Eh bien… commença Harry avec hésitation. Qu'est-ce que vous proposeriez… si ça l'intéressait ?

— Il faudrait que j'y réfléchisse… dit Mr Ing d'un air pensif. Pour un prêt, peut-être dix livres sterling.

— À d'autres ! railla Harry. Je sais combien mon père l'a payée.

— Je n'en doute pas, admit Mr Ing d'un ton qui sous-entendait tout le

contraire. Mais les choses ont changé…

Il s'abstint d'ajouter « Nous sommes en guerre », mais les mots résonnèrent comme s'ils les avaient prononcés.

Harry reprit la bague et la glissa de nouveau dans sa poche.

— Non, dit-il. Elle ne voudrait pas la mettre en gage pour si peu. Elle a une valeur sentimentale, voyez-vous. Merci quand même.

Alors qu'il regagnait la porte, Mr Ing ajouta :

— Je pourrais augmenter légèrement mon offre, étant donné la triste situation de votre mère. Disons douze livres et dix shillings ?

— Je le lui dirai, répondit Harry avant de quitter la boutique.

Il avait découvert ce qui l'intéressait. Mr Ing aurait même pu proposer un peu plus. Mais il la revendrait plus cher, aussi Harry était-il convaincu que la bague valait au moins vingt livres sterling. Il partit à la recherche de Mikey Sharp.

À partir de ce jour, l'affaire d'Harry se développa progressivement. Décharger les navires sur les docks lui permettait de mettre la main sur de petits objets qu'il dissimulait facilement dans les poches de sa tenue de travail. Cependant, les zones bombardées constituaient sa source principale. L'est de la ville témoignait encore de la détermination de la Luftwaffe à réduire le pays à la soumission. Des squelettes d'immeubles tenaient obstinément, leurs murs instables laissant entrevoir papier peint en lambeaux et cheminées ébranlées. Ces bâtiments étaient bouclés, mais pour un garçon des rues comme Harry, les barrières de la police n'étaient guère un obstacle. Ainsi, sous le couvert du crépuscule, il se faufilait parmi les ruines, escaladait les murs effondrés et fouillait les chambres en quête de trésors. Et il en trouvait. Pas en quantités, seulement quelques objets, abandonnés ou égarés lors d'une attaque aérienne, qui pouvaient être rapidement changés en argent par le biais de Mikey ou d'autres qui, comme Mr Ing, n'étaient pas trop pointilleux quant à leur provenance.

Harry ne faisait pas fortune, mais ses économies, à l'abri au sous-sol du 65, Kemble Street, commençaient à s'amasser. Il gardait son argent dans une boîte de cacao, cachée dans un petit trou qu'il avait creusé sous l'escalier du sous-sol. Il était toujours déterminé à partir pour l'Australie

après la guerre et n'avait aucunement l'intention de s'en aller les mains vides.

Lorsqu'il reçut son ordre de mobilisation, il découvrit qu'il était reporté, puisque sa nouvelle profession de docker le dispensait de s'engager. Il resta vivre au sous-sol du numéro 65, et les gens du coin finirent par s'habituer à le voir aller et venir. Lorsqu'on l'interrogeait, il répondait toujours qu'il était un ami des Federman qui, comme ils le savaient sûrement, avaient quitté Londres avant l'accouchement de madame.

Bon nombre des maisons de la rue avaient été détruites, la plupart des gens qui avaient connu les Federman ne vivaient plus là, et les quelques rescapés crurent à son histoire. Tant d'habitations avaient succombé au blitz durant les quelques mois qu'il avait duré que les Londoniens se logeaient n'importe où, pour peu qu'il y ait un toit. L'homme qu'il avait croisé l'avait traité de squatter. Eh bien, Harry savait qu'il n'était pas le seul.

---

11. Corps combattant britannique formé en 1939 et chargé de missions d'ingénierie de base, comme disposer des rails sur les plages.

31

Juin 1942

C'était un samedi soir. La journée avait été étouffante, et l'air demeurait encore chaud. Le soleil couchant s'attardait au-dessus du village. Bon nombre des habitants de Wynsdown s'étaient affairés tout le jour dans leur jardin à entretenir les légumes qui enrichissaient considérablement les maigres rations qu'ils pouvaient se procurer dans les magasins. Miss Edie avait désherbé le potager, et Charlotte, ramassé et écossé des fèves, qui seraient salées et mises en conserve pour les consommer plus tard dans l'année.

— Garde-nous deux portions pour le dîner ! lui lança Miss Edie par-dessus son épaule.

— Billy vient me chercher à sept heures et demie, lui rappela Charlotte.

— Je le sais, je ne l'avais pas oublié ; seulement, tu ne peux tout de même pas aller au bal le ventre vide.

Charlotte était tout excitée. C'était le bal d'été de Wynsdown, tenu dans la salle communale du village, et elle s'y rendrait au bras de Billy. Il était venu spécialement demander la permission à Miss Edie.

— Tout le monde y sera, avait-il dit. Alors, ce serait chic si Charlotte et moi pouvions y aller ensemble.

— Est-ce que je peux y aller, Miss Edie ? S'il vous plaît, dites oui.

Miss Edie avait souri. Charlotte était âgée de seize ans, à présent, et elle ne voyait pas pourquoi elle lui interdirait de se rendre au bal du village. Tous ses camarades de classe y seraient, et Miss Edie ne doutait pas que Billy prendrait bien soin d'elle. Depuis qu'il avait défendu « sa petite amie » face à toute l'école, Charlotte n'avait plus reçu aucune moquerie de la part de Tommy et sa bande, et, au fil des mois, tout le monde avait fini par oublier qu'elle était une réfugiée allemande. Leur amitié n'était plus un secret pour personne, et Billy jouait fort sérieusement son rôle de protecteur, mais au

bout du compte, leur relation avait très peu changé. Billy la traitait toujours comme une petite sœur. Quant à Charlotte, une fois passée l'émotion qu'avait suscitée en elle sa déclaration publique, elle avait fini par comprendre que c'était la façon qu'il avait trouvée pour se débarrasser des brutes. Elle était simplement son amie, et cela suffisait.

— Je n'y vois aucune objection, avait dit Miss Edie en réponse à la requête de Billy, à condition que tu la raccompagnes avant onze heures.

— Oh ! Miss Edie, le bal ne se termine qu'à onze heures et demie. Je ne peux pas rester jusqu'à la fin ? la supplia Charlotte.

— Je veux te voir à la porte avant minuit ! répondit Miss Edie, qui fut gratifiée d'un sourire éblouissant de la part de Charlotte.

— Qu'est-ce que tu vas te mettre ? avait voulu savoir Claire un matin, alors que les deux amies étaient sur le chemin de l'école.

— Miss Edie a trouvé une jupe qui appartenait à sa mère, lui avait dit Charlotte, et elle l'a retouchée pour moi. Elle est vert foncé à motifs pâquerettes, et j'ai un chemisier blanc pour aller avec.

— Comme tu as de la chance ! avait soupiré Claire. Ma n'a aucun vêtement à retoucher pour moi. Elle a découpé un couvre-lit pour en faire une jupe à Sandra. Il y a assez de tissu pour m'en faire une aussi, mais elle dit qu'on ne peut pas porter la même tenue.

Cela signifiait que Claire allait devoir porter sa vieille robe d'été. Désespérée, elle s'était lamentée :

— Elle était déjà trop serrée la dernière fois que je l'ai mise, alors, Dieu seul sait si je vais réussir à rentrer dedans cette fois-ci ! Je n'ai même pas de jupe ou de chemisier corrects, seulement mon uniforme d'école, et il n'est pas question que je porte ça ! Non, je vais devoir porter ma vieille robe, mais personne ne voudra danser avec moi, boudinée comme je serai !

— Malcolm, si ! avait assuré Charlotte. Tu sais qu'il t'aime bien. Ça lui sera égal que tu portes ta vieille robe.

— À lui, peut-être, avait répondu Claire avec amertume, mais pas à moi.

— Mais il te plaît, n'est-ce pas ?

— Oui, marmonna Claire. Tu le sais bien… C'est justement ça, le problème !

— Est-ce que je peux donner ma jupe jaune à Claire ? avait demandé

Charlotte à Miss Edie plus tard, en rentrant chez elle. Elle est trop petite pour moi, maintenant, non ? Mais elle serait à la taille de Claire, et elle n'a aucune jolie toilette à se mettre pour le bal.

— Tu pourrais lui proposer de la lui prêter, avait suggéré Miss Edie.

Elle avait déniché le tissu jaune au marché de Wells l'été précédent et l'avait acheté pour coudre à Charlotte une jupe légère. Elle n'était effectivement plus à sa taille, mais Miss Edie la réservait pour de futures retouches.

Charlotte avait secoué la tête.

— Non. Ce n'est pas pareil. Je dois la lui donner. Il faut qu'elle soit à elle.

C'était un argument que Miss Edie pouvait comprendre, aussi avait-elle accepté à contrecœur. Ce soir-là, Charlotte s'était donc rendue chez Mrs Prynne pour donner la jupe à Claire.

— Tout le monde saura que c'est la tienne, avait protesté Claire.

— Bien sûr que non ! avait assuré Charlotte. Je ne l'ai pas mise depuis longtemps, parce qu'elle est trop petite pour moi. Personne ne s'en souviendra. Et de toute manière, depuis le rationnement, tout le monde échange ses vêtements.

Billy était venu chercher Charlotte à dix-neuf heures trente précises. Il l'attendait dans le vestibule de Blackdown House lorsqu'elle descendit l'escalier, s'arrêtant au tournant pour lui sourire. Cela faisait plus d'un an qu'elle était officiellement sa petite amie, mais alors qu'elle descendait les marches, habillée pour le bal, ce fut comme si un voile se levait, comme s'il la voyait pour la toute première fois. Elle n'avait plus rien de la petite Charlotte débraillée, en salopette et bottes en caoutchouc, qui l'aidait à nettoyer la porcherie et à nourrir les poules ; de la Charlotte qui, sa chienne sur les talons, arpentait les collines à ses côtés ; de la Charlotte qui l'accompagnait maladroitement en balade sur la bicyclette de sa sœur. Elle était à présent transformée en une Charlotte nouvelle et différente qu'il reconnaissait à peine.

Ses cheveux avaient poussé au cours des derniers mois, et, ce soir-là, Miss Edie l'avait aidée à les attacher pour la première fois. Soigneusement coiffés en arrière, ils étaient maintenus par deux peignes en écailles de tortue et torsadés au niveau de la nuque. La petite écolière perdue et

apeurée qui était arrivée de Londres il y avait maintenant des mois sans le moindre souvenir de sa vie passée s'était métamorphosée en une jeune femme élancée et sûre d'elle à la chevelure brune chatoyante, aux yeux chocolat et à la bouche pleine qui s'étirait en un large sourire tandis qu'elle regardait Billy. Il sentit monter en lui une bouffée d'amour qui l'envahit de chaleur et lui coupa le souffle. Il saisit alors pour la première fois toute l'intensité de ses sentiments pour elle. Charlotte. Sa petite amie. Il avait eu de l'affection pour elle, apprécié sa présence, ressenti le besoin de la protéger, mais à présent, il se sentait soudain maladroit et timide. Cette superbe jeune fille était-elle réellement tout à lui ? Éprouvait-elle les mêmes sentiments à son égard ? Tout à coup, Billy manquait d'assurance, chose qui ne lui était encore jamais arrivée. Ce qui avait toujours semblé évident lui paraissait désormais incertain. Charlotte lui sourit, ne s'apercevant pas, visiblement, de l'effet qu'elle produisait sur lui, et le cœur de Billy fit un bond dans sa poitrine. Il reprit aussitôt ses esprits et fit un pas en avant.

— Charlotte, tu es superbe, dit-il, le regard plein d'admiration.

— N'est-ce pas ? approuva Miss Edie, aux anges.

— Toi aussi, répondit Charlotte.

C'était la première fois qu'elle voyait Billy en costume, avec chemise et cravate, ses cheveux clairs et bouclés rigoureusement plaqués en arrière. Ses yeux bleus, profondément enfoncés dans leurs orbites, brillaient au milieu de son visage hâlé, et elle se fit la réflexion qu'elle ne l'avait jamais vu aussi beau.

— Minuit, leur rappela Miss Edie, et pas une minute de plus.

Elle les regarda s'éloigner dans le soleil du soir et se sentit soudain mélancolique. Elle se revoyait, marchant au bras d'Herbert, de nombreuses années auparavant. Mais ses souvenirs n'étaient plus amers. Herbert l'avait aimée, et elle aussi, mais il y avait longtemps qu'il était parti. Et, depuis que cette curieuse enfant s'était retrouvée catapultée dans sa vie et qu'elle avait appris à l'aimer, Miss Edie avait de nouveau la force de se plonger dans ses souvenirs sans chagrin et d'aller de l'avant.

Il faisait chaud dans le vestibule, malgré les fenêtres et les portes grandes ouvertes afin de laisser circuler l'air étouffant de l'été. Le crépuscule était proche, et tous savaient qu'à la tombée de la nuit, il leur faudrait fermer les

portes et remettre en place les rideaux du couvre-feu, mais, pour l'instant, ils pouvaient encore danser à la lueur du soleil couchant.

Au bal d'été jouait un quatuor constitué de Paul Rollett au piano de la salle communale, Bob Fountain à l'accordéon, Andy Hallman interprétant un air mélancolique au saxophone, et Dennis Bird battant la mesure sur sa batterie. Tout le monde était là ; c'était l'évènement de l'été attendu fébrilement de tous. Presque tous les foyers de Wynsdown avaient apporté leur contribution au banquet, et Jack, le patron du Magpie, fournissait bière et limonade.

Certains élèves plus âgés de l'école avaient passé l'après-midi à décorer la salle. Ils avaient accroché des guirlandes de fanions d'un bout à l'autre du plafond et disposé sur chaque rebord de fenêtre des vases garnis de fleurs sauvages cueillies le matin même au bord de la route.

C'était une merveilleuse soirée. Tout le monde avait réussi à se procurer une tenue festive, même si cela se limitait à des fleurs dans les cheveux d'une jeune fille, ou à une veste inconfortable dénichée au fond d'un placard, repassée et mise à contribution pour la soirée. Tout le monde bavardait, partageait les plats préparés pour l'occasion et, surtout, dansait. Charlotte adressa un large sourire à Claire lorsqu'elle l'aperçut, le bras de Malcolm Flint autour de ses épaules. Claire portait la fameuse jupe jaune avec un chemisier blanc en dentelle qui avait probablement été un rideau dans une autre vie. Elle rayonnait de bonheur tandis qu'ils se frayaient un chemin jusqu'au minuscule espace qui servait de piste de danse.

Le pasteur et sa femme étaient là, comme la plupart des familles ayant accueilli les enfants évacués. Caroline Morrison, venue passer le week-end à Wynsdown, était accompagnée du Dr Masters. C'était une soirée dont les gens du village se souviendraient longtemps ; une fête chaleureuse sous le signe de la bonne humeur et de délicieux petits plats. Une fois la nuit tombée, les portes furent fermées, et les rideaux du couvre-feu, tirés. Cela rendit la salle affreusement étouffante, et plus d'un couple s'éclipsa dans la douce pénombre qui régnait au-dehors.

Toujours un peu désorienté par la révélation soudaine de ses sentiments, Billy resta un certain temps à regarder les autres danser. Il ne savait

comment parler à cette nouvelle Charlotte pleine d'assurance. Pour la première fois de sa vie, il se sentait dépassé.

— Allez, Billy ! l'appela Claire depuis la piste. Pourquoi vous ne dansez pas ?

Charlotte gratifia son cavalier d'un sourire malicieux.

— Oui, Billy, pourquoi nous ne dansons pas ? demanda-t-elle.

— Je ne suis pas un très bon danseur, répondit-il d'un air gêné, toujours hésitant.

— Ne dis pas de sottises ! s'exclama Charlotte en se tournant vers lui avec un sourire qui fit s'emballer son rythme cardiaque. Nous sommes à un bal dansant. Il faut danser !

Elle lui tendit la main et, ensemble, ils se joignirent aux couples sur la piste.

Charlotte était légère comme une plume dans ses bras, mais Billy avait le sentiment d'avoir deux pieds gauches.

— Je t'ai dit que je n'étais pas très doué, marmonna-t-il en lui marchant sur les orteils.

Pour toute réponse, Charlotte éclata de rire et, fermement cramponnée à son bras, l'empêcha de quitter la piste.

Le groupe prit une pause bien méritée et, avec un certain soulagement, Billy alla leur chercher des boissons au bar. Charlotte observa la foule rassemblée dans la salle, ces gens qu'elle avait appris à connaître au fil des mois qu'elle avait passés à Wynsdown.

— Bonjour, Charlotte.

Elle pivota sur ses talons et s'aperçut que Miss Morrison se tenait juste à côté d'elle, le sourire aux lèvres.

— Tu as l'air de bien t'amuser. Je t'ai vue danser !

— Oh oui, Miss Morrison ! s'exclama Charlotte. On nous donne des leçons de danse à l'école et j'adore ça.

— Quel plaisir de te voir si heureuse ! Comment se porte Miss Everard ?

— Miss Edie ? Oh ! elle va bien. J'ai insisté pour qu'elle vienne ce soir, mais elle a dit qu'elle avait un peu mal à la tête et qu'elle est de toute façon trop vieille pour faire la bringue.

Charlotte leva les yeux vers Caroline Morrison, puis ajouta à mi-voix :

— Vous n'avez pas à vous inquiéter pour moi, Miss Morrison. Je suis très heureuse avec Miss Edie.

— Bien, répondit-elle. C'est tout ce que je souhaitais savoir. Profite du reste de la soirée.

— Qu'est-ce qu'elle te voulait ? interrogea Billy lorsqu'il revint avec leurs verres.

— Seulement savoir si j'allais bien. Elle a toujours été très gentille avec moi, Billy.

Il hocha la tête et lui tendit un verre de limonade avant de prendre une grande lampée de cidre.

— Il fait chaud, ici, commenta Charlotte en sirotant sa boisson. Et si on allait dehors ? Il y fait peut-être plus frais.

Billy n'aurait jamais osé lui suggérer une telle chose ce soir-là, alors que leur relation semblait avoir soudainement changé, mais puisque la proposition venait d'elle, il se tourna vers la porte, lui tint le rideau et la conduisit au-dehors.

— Voilà qui est mieux, dit Charlotte alors qu'ils s'asseyaient sur l'un des bancs dispersés autour de la place.

Un quartier de lune émergea de derrière un nuage, inondant le village d'une aura argentée. Par-delà la place, le clocher de l'église se découpait de façon saisissante sur le ciel de la nuit. Il faisait en effet frais dehors, et le changement de température fit frissonner Charlotte.

— Tu as froid, remarqua Billy.

Elle leva la tête pour le regarder.

— Non, murmura-t-elle, pas trop.

D'un geste mal assuré, Billy glissa son bras autour de ses épaules et sentit la chaleur de son corps contre le sien. Il déposa sur ses lèvres un baiser tendre, aussi léger qu'une caresse. En l'entendant soupirer de plaisir, il l'embrassa de plus belle. Cette fois-ci, elle lui rendit son baiser et glissa ses bras autour de son cou pour le serrer tout contre elle. Après un long moment, ils se séparèrent, à bout de souffle.

— Oh ! Charlotte, fut tout ce que Billy parvint à murmurer.

Visiblement, cela suffit, car Charlotte soupira et se blottit contre lui.

D'autres couples s'étaient retirés dans l'obscurité, mais lorsqu'ils

entendirent revenir le groupe, ils regagnèrent la salle où la fête battait son plein. Soudain timide, Charlotte se leva d'un bond et dit :

— Nous ferions mieux de retourner à l'intérieur.

Ce fut une soirée magique. Charlotte, qui flottait sur un petit nuage de bonheur, aurait voulu qu'elle ne se termine jamais. Dans les bras de Billy, elle aurait pu danser pour l'éternité. Lorsque le groupe entama une dernière valse, tout le monde se rassembla sur la piste, où il restait à peine la place pour bouger. Charlotte, enveloppée dans les bras de Billy, dansait la tête sur son épaule. Elle sentait le rythme régulier de son cœur qui battait à l'unisson avec le sien.

Comme promis, Billy raccompagna Charlotte jusqu'à la porte de Blackdown House à minuit moins une. Ils étaient rentrés à pas lents, bras dessus, bras dessous, savourant ces premiers instants de bonheur. Ils s'arrêtèrent devant le portail pour un dernier baiser, puis Charlotte s'arracha à ses bras et courut à pas légers jusqu'à la porte d'entrée. La main sur la poignée, elle se retourna pour lui envoyer un ultime baiser, puis elle ouvrit la porte et disparut à l'intérieur.

Billy rebroussa chemin et s'en retourna vers la ferme, tout son être envahi de Charlotte. Sa petite amie. Son amoureuse. Mais tandis qu'il traversait les pâturages, argentés à la lueur de la lune, il songea à ce qu'on lui avait récemment demandé et, pour la première fois, il regretta d'avoir accepté.

De retour à Blackdown House, Charlotte s'assit sur son lit et se remémora la soirée qu'elle venait de passer. Sa soirée avec Billy. Le contact de ses bras autour d'elle pendant qu'ils dansaient, son visage enfoui dans ses cheveux, son souffle sur sa joue, la pression de sa main au creux de ses reins et, surtout, le baiser qu'ils avaient échangé. Cette soirée avait été fantastique. L'euphorie de la danse, les rires et la gaîté générale avaient, malgré l'austérité de ces temps de guerre, remonté le moral de tout le village. Ils avaient adressé un pied de nez collectif à Hitler et ses troupes, et les réjouissances de la soirée avaient rempli chacun d'un sentiment de bien-être qui les suivit jusqu'à leur retour chez eux, dans la douce pénombre d'une nuit d'été.

32

La tranquillité de cette nuit fut brisée, à peine plus d'une heure plus tard, par le hurlement des sirènes annonçant une attaque aérienne. Bon nombre des habitants de Wynsdown étaient couchés, épuisés par les festivités de la soirée passée, et furent brutalement tirés de leur sommeil par cette alerte inattendue.

Charlotte se réveilla en sursaut, arrachée à la profondeur des songes par l'incessant signal d'alarme qui résonnait d'un bout à l'autre des collines. Miss Edie, tirée elle aussi d'un sommeil lourd, se glissa hors du lit pour se rendre à la fenêtre. Prenant bien soin de ne laisser apparaître aucune lumière, elle tira les rideaux et scruta la nuit. Il n'y avait rien à voir, mais le son des sirènes fut bientôt mêlé aux vibrations des avions.

Quelques secondes plus tard, Charlotte la rejoignit près de la fenêtre. On entendait désormais distinctement le bourdonnement des moteurs et, au loin, des explosions de tirs antiaériens illuminaient le ciel.

— Vous pensez qu'ils se dirigent vers Bristol ? demanda Charlotte qui tendait le cou pour apercevoir les avions en approche.

— Probablement, répondit Miss Edie. Mais je ne vois pas les bombardiers. Et toi ?

— Non plus. Ils ne sont peut-être pas aussi proches qu'on le croit.

Le major Bellinger et sa *Home Guard* accoururent aussitôt pour patrouiller le village et les alentours, à la recherche d'éventuelles fuites de lumière, et tenir les postes d'observation qu'ils avaient préparés, mais ils ne pouvaient rien faire de plus.

Billy ne dormait pas au moment où la sirène se déclencha. Sans plus attendre, il enfila son uniforme de la *Home Guard* et s'engouffra dans la nuit à la suite de son père. La lune était toujours visible dans le ciel, luisant par intermittence entre deux nuages. Ils se précipitèrent au petit abri de pierre, perché sur une butte surplombant la ferme, qui servait de poste

d'observation. Une fois leurs yeux habitués à l'obscurité, ils se frayèrent sans difficulté un chemin à travers les prés qui leur étaient si familiers, et furent bientôt à l'abri au sommet de la butte. Équipés de leurs jumelles, ils scrutèrent le ciel en direction de Weston-super-Mare, du pays de Galles et de la mer. Le poste était raccordé par le téléphone de campagne au quartier général installé dans le manoir du major Bellinger. Ils demeurèrent dans le refuge jusqu'à ce que retentisse la sirène de fin d'alerte, mais n'eurent rien à signaler.

D'autres membres de la division poursuivirent leur patrouille, aux aguets, leurs silhouettes sombres rôdant dans les rues du village. Au loin, des explosions tonnaient encore. À l'ouest, des éclairs de lumière aveuglants illuminaient le ciel, à trop grande distance pour que l'on puisse identifier les cibles visées, mais suffisamment près pour que résonne dans l'air de la nuit le fracas de l'attaque aérienne.

Aux quatre coins du village, les habitants observaient le ciel depuis leurs fenêtres. Rares étaient ceux qui allaient s'abriter, ces derniers temps. Au cours des mois précédents, les attaques aériennes s'étaient amoindries, et personne ne se sentait plus en danger au son des sirènes.

— On dirait que c'est Weston qu'ils visent, cette nuit, dit David Swanson à sa femme tandis que père, mère, et leurs trois enfants, qui avaient quitté leurs lits, contemplaient le spectacle depuis la fenêtre d'une chambre.

La petite Val glissa sa main dans celle de son père.

— Je n'aime pas ça, dit-elle.

— Moi non plus, répondit David d'une voix douce. Mais les bombes sont trop loin d'ici pour nous faire du mal.

— Mais pourquoi ? voulut savoir Avril. Pourquoi Weston ?

— Ils visent l'usine Oldmixon, j'imagine, ou peut-être Banwell, répondit David. Des cibles évidentes. Ce sont des usines de fabrications d'avions.

— Mais comment peuvent-ils connaître leur existence ? se demanda Avril.

David haussa les épaules.

— Grâce à des vols de reconnaissance, j'imagine.

— Il y a aussi l'aérodrome, renchérit Paul. Ils cherchent sûrement à le bombarder.

— Il y a aussi l'aérodrome, répéta David en guise d'approbation.

Craignant d'effrayer les filles davantage, il ajouta :

— Allez vous remettre au lit, vous tous. Vous risquez d'attraper froid ici.

Il prit Val dans ses bras et, les deux autres sur ses talons, la porta jusqu'à son lit et resta assis à son chevet jusqu'à ce qu'elle se rendorme.

Lorsque la fin de l'alerte résonna enfin, la plupart des habitants de Wynsdown étaient retournés se glisser sous les draps et se réveillèrent plus tard dans le calme d'un paisible dimanche matin. Les nouvelles de l'attaque contre Weston ne tardèrent pas à arriver au village. Martha Mason, l'institutrice, avait une cousine habitant Weston, et elles s'étaient brièvement entretenues au téléphone.

— Il y a eu beaucoup de dégâts, raconta-t-elle à qui voulait l'entendre tandis qu'elle attendait, devant l'église, la messe du matin. Ma cousine Angela vit tout près de Moorland Road, et elle dit que tout est détruit là-bas. C'est affreux. Les gens de la Protection civile cherchent les survivants dans les maisons en ruine.

Des murmures se répandirent aussitôt parmi les paroissiens attroupés à la porte de l'église, et Martha demeura le centre de l'attention jusqu'à ce que le pasteur arrive et invite ses fidèles à entrer pour la messe. Lui aussi avait des nouvelles concernant l'attaque contre Weston, où vivait à présent sa tante âgée. Elle avait appelé le presbytère pour les prévenir qu'elle allait bien et que sa maison était intacte.

— Certaines routes ont été gravement endommagées, lui avait-elle dit. Mais ne t'inquiète pas pour moi. Je vais bien et je n'ai pas besoin de sortir.

David s'était senti rassuré. Pendant le service, il adressa ses prières aux victimes, décédées, blessées et sinistrées.

Charlotte et Miss Edie, que l'on avait, quelques mois plus tôt, convaincues de rejoindre le chœur, furent invitées à déjeuner au presbytère. Ce fut dans une atmosphère particulièrement maussade que tout le monde se réunit dans le jardin, sous le soleil de l'après-midi, pour un repas en plein air. Caroline Morrison était là avec le Dr Masters.

— Je retourne à Londres demain, annonça-t-elle. On me confie un nouveau foyer pour enfants au nord de la ville. Il a subi des dégâts pendant le blitz, mais, après quelques réparations, il est de nouveau prêt à accueillir des enfants. C'est un vrai défi qui s'annonce, mais j'ai hâte de le relever.

— Les bombardements ont-ils cessé à Londres ? s'enquit Miss Edie.

— Eh bien, nous ne sommes plus assaillis par un tapis de bombes, comme pendant le blitz, répondit Caroline. Mais nous subissons tout de même quelques attaques de temps en temps.

— J'ai entendu à la radio qu'Hitler avait changé de stratégie, maintenant. Il bombarde des villes et des villages au hasard.

— Comme Weston ? dit Avril d'un air sombre.

— Caro était venue se réfugier des bombes quelque temps, et voilà qu'ils se mettent à nous bombarder ici ! s'indigna le Dr Masters.

— Eh bien, dit David, espérons que c'était un cas isolé et qu'ils sont partis pour de bon.

Malheureusement, les choses ne se passèrent pas ainsi. Cette nuit-là, peu après minuit, les sirènes annoncèrent une nouvelle attaque. Encore une fois, une escadrille d'avions ennemis surgit à l'horizon, leurs silhouettes sombres et sinistres sillonnant le ciel, éclairées sporadiquement par un faisceau lumineux. Le long de la côte, les canons antiaériens les mitraillèrent, envoyant obus après obus exploser parmi les avions ennemis. Au sol, le fracas des détonations laissait supposer la gravité des dégâts infligés au village.

Une fois de plus, les hommes de la *Home Guard* étaient en patrouille. La plupart d'entre eux avaient très peu dormi la nuit précédente, voire pas du tout, et certains tardèrent à répondre à l'appel. Billy et son père regagnèrent leur poste d'observation. Depuis leur perchoir à flanc de coteau, ils distinguaient d'un côté le village, par-delà les champs, et, de l'autre, la côte lointaine.

— Ils sont bien décidés à finir ce qu'ils ont commencé, dit John alors qu'il scrutait le ciel de ses jumelles. J'imagine qu'ils ont envoyé ces fumiers depuis la France. Ils sont bien trop près à mon goût, ces derniers temps. Ils espèrent nous faire relâcher notre vigilance. Je parie qu'une invasion est toujours au programme.

Alors qu'ils étaient assis tous deux dans la pénombre à surveiller le ciel, Billy hésita à révéler à son père la vérité sur la formation spéciale à laquelle il avait récemment participé. On l'avait autorisé à rejoindre la *Home Guard* à ses dix-sept ans et, depuis lors, il prenait part à leurs entraînements, mais,

quelques semaines plus tôt, il avait été « invité » à une réunion spéciale. Ce jour-là, il se trouvait à Cheddar, où sa mère l'avait envoyé faire des commissions. Avant de prendre le chemin du retour, il s'était arrêté dans un pub pour une petite pinte de cidre. Alors qu'il la sirotait au bar, un homme plus âgé en uniforme de *Home Guard* s'était joint à lui.

— Billy Shepherd, n'est-ce pas ? demanda le type en se hissant sur l'un des tabourets voisins.

Billy se tourna et tomba nez à nez avec Mr Tavistock, son ancien professeur d'histoire. Billy ne l'avait pas revu depuis, mais il avait entendu dire que le vieux Tavy, comme tout le monde l'appelait alors, avait pris sa retraite peu de temps après. Cela n'avait guère étonné Billy ; après tout, le vieux Tavy portait bien son nom. Il avait au moins cinquante ans et participé à la dernière guerre.

— Mr Tavistock ?

— Tu ne t'attendais pas à me voir en uniforme, mon garçon ? Tout le monde est mobilisé ces derniers temps, même nous, les vieux. Tu es dans la *Home Guard* ?

Billy acquiesça.

— C'est bien ce que je me disais, dit Mr Tavistock. Il m'a semblé entendre que tu étais dans la division de Wynsdown. Tu travailles toujours là-bas, dans la ferme de ton père ?

— Oui, répondit Billy avec prudence, se demandant comment ce vieil homme pouvait en savoir autant à son sujet – ou s'en souvenir.

— C'est un boulot important, ça, remarqua Mr Tavistock en faisant signe à la serveuse de lui apporter une pinte, et une autre pour Billy.

— Nous n'avons pas grand-chose à faire, si vous voulez mon avis, dit Billy. À part patrouiller, s'entraîner et faire des exercices sur les collines. Ce n'est pas très palpitant.

— Tu commences à t'en lasser, c'est ça ?

— Je crois que nous nous en lassons tous, répondit Billy. Je veux dire, défendre notre pays est vital, je le sais, et c'est important de rester entraîné, mais en ce moment, la plupart d'entre nous en ont assez de tout ça.

— Eh bien, il existe des façons de rendre les choses plus intéressantes, dit

Mr Tavistock en prenant une lampée de cidre avant de sourire, savourant cette première gorgée. Des missions spéciales.

Voilà qui piqua la curiosité de Billy.

— Quel genre de missions spéciales ? voulut-il savoir.

Mr Tavistock lui adressa un clin d'œil.

— Je ne peux pas te le dire, fiston. Mais si tu penses être intéressé, rends-toi au Cliff Hotel samedi soir et tu le découvriras peut-être.

Puis, sans raison apparente, le vieux Tavy laissa le reste de son cidre, à peine touché, sur le bar, et glissa de son tabouret.

— Je dois y aller. Réfléchis-y, d'accord ? Et viens tout seul. J'y serai.

Billy ressassa sa proposition toute la semaine, et, quand le samedi arriva, il grimpa sur sa bicyclette, direction Cheddar, pour se rendre au Cliff Hotel. Mr Tavistock, qui se trouvait dans le hall d'entrée, salua Billy d'un sourire lorsqu'il l'aperçut. Il le conduisit ensuite à l'étage, jusqu'à une pièce où, assis sur des sièges qu'on avait à l'évidence disposés là pour eux, attendaient trois autres hommes dans un silence pesant. L'un d'eux, Kenny Blaker, était allé à l'école avec Billy. Il lui adressa un hochement de tête, mais ne dit pas un mot. Alors qu'il prenait place sur l'un des sièges, Billy se demanda si le vieux Tavy avait aussi envoyé Kenny ici. Ne travaillait-il pas pour un maçon ? Quelques minutes plus tard, un officier entra dans la pièce et tout le monde se leva.

— Asseyez-vous, messieurs, ordonna l'officier.

Il se posta face à eux et les regarda tour à tour. Il ne se présenta pas et se contenta de dire :

— Merci d'être venus.

Il resta debout, ignorant la chaise qui avait été mise à sa disposition.

— Ce que je m'apprête à vous dire est extrêmement confidentiel. Vous ne devez le répéter à personne. Nous vous avons conviés ici, car nous pensons que vous avez le profil adéquat pour rejoindre l'une de nos unités auxiliaires locales. Cela implique des entraînements supplémentaires, ainsi que des missions secrètes, et très certainement dangereuses, destinées à défendre vos foyers et votre patrie. Chacun d'entre vous nous a été recommandé par quelqu'un qui vous connaît. Voilà pourquoi vous êtes ici aujourd'hui. Si vous souhaitez davantage d'informations sur cette

proposition, restez ; sinon, partez maintenant, et personne ne vous en tiendra rigueur. Mais je me dois d'insister sur le fait que nous ne recherchons que des volontaires.

Il attendit un instant en les considérant. Billy lui rendit son regard. Cet officier lui demandait de participer à un programme de défense spécial et secret. Il ignorait en quoi il consistait, mais s'il se portait volontaire, il contribuerait activement à l'effort de guerre.

Il resta assis, tout comme Kenny Blaker et les deux autres hommes.

L'officier parut satisfait.

— Bien, dit-il. Je vais vous exposer les grandes lignes de ce programme, puis, au cours des semaines à venir, vous serez invités à participer à des entraînements supplémentaires afin de rejoindre un nouveau corps des transmissions. Du moins, c'est ainsi que vous justifierez les formations complémentaires que vous recevrez en dehors des exercices habituels de la *Home Guard*.

Nous n'écartons pas l'éventualité d'une invasion allemande, poursuivit l'officier, et nous devons y être préparés. Pour ce faire, nous formons une force de résistance secrète, des hommes qui continueront de résister dans le cas d'une occupation allemande. À l'arrivée des Allemands, ces hommes disparaîtront dans la clandestinité. Ils poursuivront la lutte en attaquant les troupes qui nous envahissent, puis fuiront. Le sabotage sera à l'ordre du jour, tout comme la destruction de tout ce qui pourrait faciliter l'occupation des Allemands. Ils risqueront leur vie à chaque opération. Nombre d'entre eux ne survivront pas, mais nous ne laisserons pas les nazis débarquer ici et nous prendre notre pays sans réagir.

Il marqua une pause et regarda de nouveau les jeunes hommes assis face à lui.

— Vous ferez partie de ces hommes. En cas d'invasion, vous disparaîtrez. Vous avez été choisis, car vous connaissez votre région comme votre poche. Les préparatifs ont déjà commencé localement ; des réserves cachées d'armes, de munitions, d'explosifs et, bien sûr, de vivres et d'eau, sont mises à votre disposition pour votre survie. On vous a recrutés dans cette force de résistance, mais vous ne devez jamais, sous aucun prétexte, révéler à qui que ce soit son existence. Vous n'êtes pas seulement la *Home Guard*.

Vous êtes plus, bien plus. Vous constituez notre armée clandestine secrète, et vous devez veiller à ce qu'elle le reste si vous souhaitez garantir votre survie. Ce que les gens ignorent, ils ne peuvent le révéler, même sous la pression.

— Sous la torture, vous voulez dire.

Des mots prononcés à mi-voix, mais l'officier réagit aussitôt.

— Oui, c'est exactement ce que je veux dire. Lorsque vous rentrerez chez vous après cette formation, vous ne direz ni où vous étiez ni ce que vous avez fait. Vous ne direz pas un mot à ce sujet, même à vos proches et à vos familles… vos femmes et vos enfants, vos parents, vos frères et sœurs, vos petites amies… Personne ne doit soupçonner ce pour quoi vous êtes formés. Voici à quoi vous vous engagez, les règles que vous devrez respecter, pour votre propre sécurité et pour la sécurité de tous.

Si le pire devait arriver, nombreux seront ceux qui s'opposeront à ce que vous faites. Il faudra s'attendre à des représailles de la part des Allemands, comme cela a été le cas en France, et la population pourrait très bien désapprouver une telle force de résistance. C'est pourquoi votre discrétion est indispensable. Si vos amis, vos familles, et vos femmes tout particulièrement, vous interrogent, vous êtes dans la *Home Guard* ordinaire. C'est pour votre sécurité, mais aussi pour la leur.

Plus tard, alors qu'il remontait la colline jusqu'à Wynsdown, Billy avait éprouvé un étrange mélange de fierté et de peur qui lui avait collé à la peau jusqu'à présent. On l'avait choisi pour se battre jusqu'au bout. Si les Allemands débarquaient, il ferait partie des tout derniers défenseurs de son pays.

Une semaine plus tard, il avait reçu l'ordre d'assister à sa formation complémentaire, officiellement présentée comme un cours de transmissions. Cet entraînement ne ressemblait en rien à ce qu'il avait connu auparavant. Avant son retour à Wynsdown, il avait officiellement rejoint une force secrète, inconnue du monde extérieur et de tous ceux qui n'étaient pas directement impliqués, et avait signé un engagement de confidentialité.

Alors que son père et lui étaient assis dans le poste d'observation à regarder les bombardiers semer la mort sur leur passage, Billy brûlait de

dévoiler à John ce dans quoi il s'était engagé. On avait exigé de lui la discrétion la plus totale, mais il ne le répéterait à personne, n'est-ce pas ? À l'exception de sa mère, peut-être. Et elle-même n'en dirait rien…

Soudain, ils entendirent un avion voler tout près d'eux à grande vitesse. Dans les rugissements de son moteur, l'appareil fondit sur eux en piqué.

— Bon Dieu, il est en feu ! hurla John.

Sous leurs yeux, une silhouette sombre fut éjectée du cockpit et fila droit vers le sol, jusqu'au moment où son parachute se déclencha, ralentissant brusquement sa descente. L'avion poursuivit son assourdissante dégringolade et vint s'écraser par-delà la crête dans une explosion de flammes.

John se saisit du téléphone de campagne et fit un rapport au quartier général.

— Avion ennemi à terre près de Charing Farm ! s'écria-t-il. Il brûle. Peu probable que l'équipage ait survécu. Un homme a sauté. Son parachute s'est ouvert. Il se dirige vers le bois de Charing.

Il écouta un instant, puis répondit :

— Bien reçu, chef. On y va.

Tandis que son père transmettait les nouvelles, Billy regarda le parachute descendre doucement. L'homme qui s'y trouvait suspendu n'était qu'une silhouette inerte, pareille à une poupée de chiffon. Alors que le parachutiste approchait du sol, le vent l'emporta loin du poste d'observation, vers l'étendue boisée connue sous le nom de bois de Charing, à l'extrémité du pré voisin. Le parachute s'emmêla dans la cime des arbres, et le pilote se retrouva suspendu à six mètres au-dessus du sol.

— Allons-y, papa ! s'écria Billy en descendant de l'abri d'un bond. On peut attraper celui-là !

— On y va ! hurla John. Le major Bellinger va aller voir l'avion et il nous envoie des renforts.

Ils empoignèrent leurs fusils, puis dévalèrent la colline et se précipitèrent vers les arbres. Là, pris dans les branchages, le parachute blanc miroitait à la lumière de la lune. Sous sa voûte, la silhouette d'un homme se balançait doucement au rythme du vent.

Ils approchèrent des lieux avec prudence, progressant discrètement sous le

couvert des arbres, ne sachant pas si l'homme était armé, blessé ou même mort.

— Surveille-le, Billy, murmura John, le temps que je voie ce qu'il en est.

Billy avança lentement à travers les sous-bois jusqu'à obtenir une bonne ligne de tir. De son côté, son père contourna l'arbre, son propre fusil pointé sur le corps qui oscillait doucement. L'espace d'un instant, il ne sut que faire. Voyant que l'homme ne montrait aucun signe de vie, il s'écria :

— Vous êtes vivant ? On vous a à l'œil.

Pendant quelques secondes, aucune réponse ne vint, puis un faible grognement s'éleva au-dessus de leurs têtes. John sortit sa lampe de sa poche et la braqua vers le ciel. Il distingua alors le visage de l'homme, tordu de douleur. Ses yeux étaient ouverts, emplis de terreur, et rivés sur l'Anglais, au sol, qui le menaçait de son fusil.

— Pas tirer, implora-t-il. *Beine kaputt*.

— Non, répondit John. On ne va pas tirer.

Sans quitter l'homme du regard, il lança :

— Viens, Billy. Nous devons décrocher ce gars. Je crois qu'il est touché à la jambe.

Il observait son pantalon en lambeaux et voyait du sang ruisseler jusqu'à ses bottes. Les traits déformés par la souffrance, le soldat poussa un nouveau grognement.

— Qu'est-ce qu'on va faire ? demanda Billy qui posa son fusil et leva la tête pour regarder le pilote.

— Il faut qu'on le détache de là, répondit John. Mais dans le noir, ce sera une opération délicate. On va peut-être devoir attendre qu'il fasse jour.

— Je pourrais grimper et défaire son harnais, suggéra Billy. Mais il risquerait de s'écraser au sol.

— On va devoir monter à l'arbre tous les deux pour le faire descendre. Mais il nous faut aussi quelqu'un au sol.

— Je vais grimper pour jeter un œil, dit Billy.

Ainsi, épié par l'Allemand, il commença à se hisser de branche en branche. Lorsqu'il parvint à la hauteur de l'homme, il s'écria :

— Pointe ta torche par ici, papa.

John s'exécuta, dirigeant le faisceau lumineux sur le harnais du parachute

que Billy put ainsi étudier attentivement.

— On peut couper les liens du parachute, puis le porter doucement jusqu'au sol, dit-il avant d'adresser à l'homme un hochement de tête. Tout va bien, mon gars, tu vas t'en sortir.

Le pilote réagit en entendant le mot « bien », et dit d'une voix rauque :

— Non, pas bien. *Beine kaputt*.

— Désolé, répondit Billy d'un ton bourru. Je ne parle pas allemand.

Il reporta son attention sur les courroies du parachute, puis lança à l'intention de son père :

— Ça ne m'a pas l'air très compliqué, papa. Une fois qu'on aura des hommes au sol, on pourra se débrouiller à deux.

Alors qu'ils attendaient l'arrivée des renforts, Billy retourna dans le pré, où des barrières étaient entassées contre un muret. Il en dégagea une et la rapporta à l'orée du bois.

— Il va nous falloir quelque chose pour transporter ce pauvre gars, dit-il en déposant sa charge au sol.

— Bien vu, approuva son père. Les secours ne devraient pas tarder.

Seulement quinze minutes plus tard, trois autres membres de la *Home Guard* de Wynsdown arrivèrent au bois de Charing. Menés par un Charlie Marston à bout de souffle, Bert Gurney et Frank Tewson fermant la marche, les trois hommes se frayèrent un chemin parmi les fourrés. À l'est, le soleil entamait sa lente ascension, et, à la lueur du demi-jour, tous scrutèrent le pilote suspendu à l'arbre.

— Moi, j'dis, tuez ce salopard, et bon débarras, suggéra Bert de l'air borné qui lui était coutumier.

— Ne sois pas ridicule, Bert, répliqua sèchement John. C'est un prisonnier de guerre.

— Peu importe ce qu'il est, il a du plomb dans l'aile… ou plutôt dans la cuisse, dit Frank en ricanant de sa propre blague.

— Il est blessé, protesta Billy, et il perd du sang. On doit le faire descendre de là.

— Oh ! le pauvre petit fritz ! railla Bert. Il s'est fait bobo ?

— Nom de Dieu, Bert, boucle-la ! lança John avant de se tourner vers Charlie qui, de par son insigne de caporal, détenait le grade inférieur au

sien. Bon, Charlie, on a trouvé une solution. Tout ce que vous avez à faire, vous trois, c'est attendre au pied de l'arbre qu'on le décroche et qu'on vous le passe. Il est blessé aux jambes, mais nous ne savons pas à quel point ses lésions sont graves. Vous allez devoir l'attraper et le poser doucement au sol. Compris ?

— Oui, chef.

Billy était déjà de retour au sommet de l'arbre, et John se hissa à ses côtés.

— Soutiens son poids pendant que je coupe les sangles, Billy.

Billy s'exécuta et, après quelques coups de couteau, John parvint à délivrer l'homme du parachute. Ensemble, ils le portèrent, toujours harnaché. Le pilote gémit, mais il semblait à demi évanoui, dorénavant, et n'avait pas conscience de ce qui lui arrivait.

— On y est presque ! s'écria John. Vous êtes prêts, les gars ?

Soutenir le poids mort du pilote en relâchant peu à peu les courroies de son harnais n'était pas une mince affaire, mais grâce à Billy, qui le tenait fermement, ils parvinrent à le faire descendre progressivement de l'arbre. Les hommes le rattrapèrent, mais ses jambes heurtèrent le sol, et le pilote hurla de douleur. Lorsque John et Billy eurent quitté leur perchoir, le garçon avait de toute évidence perdu connaissance. De fait, maintenant qu'ils pouvaient voir son visage de près, ils s'aperçurent qu'il était à peine plus âgé que Billy. Il avait peut-être vingt ans, tout au plus.

— Bon, maintenant, installez-le sur la barrière tant qu'il est inconscient, ordonna John.

Billy alla chercher la civière de fortune, et, à trois, ils le hissèrent dessus. Ses jambes étaient couvertes de sang et, à travers son uniforme en lambeaux, John vit les os transpercer la chair pâle. Il se tourna vers Billy.

— Rentre à la ferme sans tarder et dis à ta mère de lui préparer un lit. Ensuite, va chercher le docteur Masters au village pour qu'il l'examine. Dis-lui qu'il va avoir besoin d'analgésiques. Les jambes de ce pauvre garçon sont en miettes.

Billy hocha la tête et partit à toute allure.

— Allez, les gars, dit John. Un homme à chaque coin. Et tâchez de ne pas le heurter.

Lorsqu'ils arrivèrent à la ferme, Margaret avait installé des draps sur le

canapé du séjour, fait du feu pour réchauffer la pièce, qui était rarement occupée, et préparé du thé. De l'eau chaude frémissait sur la cuisinière, et tout était prêt lorsque Billy revint avec le docteur quelques instants plus tard.

— J'ai vu le major Bellinger, papa, l'informa Billy tandis que le Dr Masters examinait le patient. Il m'a chargé de te prévenir qu'il est allé sur les lieux du crash. L'avion a brûlé, et il y a trois autres membres de l'équipage à l'intérieur… enfin, ce qu'il en reste. Les pauvres bougres n'ont pas eu la moindre chance. Il a posté un garde près de l'avion, histoire de dissuader les curieux, et passé un coup de fil au quartier général pour leur demander de venir se charger de l'épave et de prendre la relève avec notre blessé.

— Je doute qu'on puisse le déplacer avant un moment, répondit son père. Heureusement, il était inconscient tout le long du chemin jusqu'ici, mais il souffre beaucoup, et, à moins qu'on ne l'endorme à nouveau, ça ne va pas être facile de le transporter.

À cet instant, le Dr Masters entra dans la pièce, arborant un air grave.

— Il est très mal en point, dit-il. Je ne peux pas faire grand-chose pour lui, ici, à part le maintenir sous sédatifs et tâcher de maîtriser la douleur. Je crois qu'il est bon pour l'amputation, au moins pour l'une de ses jambes. On peut peut-être sauver la deuxième.

— Le pauvre garçon, murmura Margaret.

— Il a repris connaissance, mais, à cause de la barrière du langage, je ne peux pas lui expliquer la suite des évènements, ni même ce que je fais pour le soulager en attendant qu'on puisse le conduire à l'hôpital.

— Et si tu allais chercher Charlotte, Billy ? suggéra sa mère. Elle pourrait au moins lui parler, essayer de le rassurer. Qu'en pensez-vous, docteur ?

— Cela pourrait être utile, répondit le médecin, qui semblait cependant dubitatif.

Margaret prit sa réponse pour un oui et envoya Billy à Blackdown House. Quand Charlotte vit qui l'attendait à la porte, elle fut soudain intimidée. Billy éprouverait-il les mêmes sentiments que le samedi soir passé ou les choses seraient-elles revenues à la normale, comme la fois précédente, où il la traitait à nouveau comme une petite sœur ?

— Bonjour, Billy. Est-ce que tu as passé toute la nuit dehors ? demanda-t-elle sitôt qu'elle eut remarqué son uniforme de la *Home Guard*.

— Oui, depuis que la sirène s'est déclenchée, en tout cas.

— Entre.

— Je ne peux pas. Écoute, Charlotte, on a besoin de ton aide à la ferme.

Il lui expliqua brièvement la situation.

Charlotte n'était pas enchantée à l'idée de parler à un pilote allemand qui, la seconde précédant sa chute, était en train de les bombarder.

— Ça lui apprendra, marmonna-t-elle tandis que Billy expliquait la raison de sa venue. Il n'avait rien à faire ici, de toute façon.

— Allez, Charlie, fais un effort, insista Billy d'un ton cajoleur. Si tu le voyais, tu aurais de la peine pour lui. Il risque de perdre au moins l'une de ses jambes.

— J'ai perdu ma famille à cause de gens comme lui, répliqua sèchement Charlotte, pas seulement une jambe.

Toutefois, ne voulant pas créer de conflit entre eux, elle enfila sa veste et suivit docilement Billy jusqu'à Charing Farm. Elle y fut accueillie par Margaret, qui la serra chaleureusement dans ses bras et dit d'une voix douce :

— C'est très généreux de ta part d'être venue. Ça ne doit pas être facile pour toi. Il est là.

Elle lui fit traverser la cuisine pour la conduire dans le séjour. Après un bref moment d'hésitation, Charlotte entra, et Margaret referma doucement la porte derrière elle.

Charlotte fut bouleversée à la vue du jeune homme allongé sur le canapé, les jambes cachées sous une cage de fortune permettant d'éviter le contact avec les couvertures. Il avait le teint blême, les yeux comme deux soucoupes. De toute évidence, malgré les efforts du Dr Masters, il souffrait le martyre. Il ouvrit les paupières pour voir qui était entré, et, lorsqu'il s'aperçut qu'il s'agissait d'une jeune fille, il les referma aussitôt.

Charlotte s'approcha du lit et le regarda.

— Bonjour, dit-elle en allemand. Je m'appelle Lieselotte. Et vous ?

En l'entendant lui parler allemand, il rouvrit brusquement les yeux et la dévisagea, s'efforçant de se concentrer sur ses traits.

— Où suis-je ? demanda-t-il d'une voix rauque, presque inaudible. Qui es-tu ?

— Vous êtes… en Angleterre, répondit Charlotte avec hésitation, évitant soigneusement de lui indiquer un lieu précis. Votre avion a été abattu. Vous nous bombardiez.

— Vous ? demanda-t-il d'un air confus. Mais tu es allemande !

— Plus maintenant, dit Charlotte avec fermeté.

Elle s'aperçut alors qu'elle lui avait donné son prénom allemand. Cela lui avait échappé, car elle lui parlait dans sa langue maternelle.

— J'ai changé de prénom, et c'est ici que je vis désormais.

Elle s'apprêtait à ajouter « L'Allemagne ne voulait pas de moi », mais cela semblait trop théâtral, aussi opta-t-elle pour :

— Comment vous appelez-vous ?

— Dieter. Dieter Karhausen.

— D'où venez-vous, Dieter ?

— De Cologne.

Le regard plus limpide, à présent, il l'étudia et demanda :

— Est-ce que je vais mourir ?

Malgré elle, Charlotte fut saisie par l'émotion. Elle secoua la tête.

— Non, pas entre les mains de notre docteur, Mr Masters. Vous êtes prisonnier de guerre, mais il fait le nécessaire pour vous envoyer dans un hôpital à Bristol.

— Bristol ?

— À condition que l'hôpital n'ait pas été détruit après votre attaque, ne put-elle s'empêcher de répliquer. D'après lui, vous pourriez perdre une jambe : elle a été gravement touchée quand votre avion a été abattu. Mais il pense que vous vous en remettrez.

— Et mes amis ? Le reste de mon équipage ?

Charlotte secoua la tête une fois de plus.

— Je suis désolée, dit-elle. Ils sont décédés dans l'accident.

Elle estima plus judicieux de lui épargner les détails du sinistre trépas de son équipage, incinéré dans l'épave. Mais même ainsi, la nouvelle sembla le drainer de toute son énergie. Dieter ferma de nouveau les yeux, détournant la tête, mais Charlotte eut le temps de voir les larmes s'échapper

de sous ses paupières. Prise d'une compassion soudaine et inattendue, elle dit :

— Donnez-moi votre adresse, Dieter, et nous essaierons d'envoyer des nouvelles à vos parents avec l'aide de la Croix-Rouge. Je suis sûre que le major Bellinger fera ça pour vous.

Elle n'en avait aucune certitude, mais elle ressentait un besoin irrépressible de rassurer ce jeune homme effrayé qui risquait encore de succomber à ses blessures.

— Je promets que nous allons essayer.

Dieter, qui sombrait de nouveau, endormi par les sédatifs, marmonna une adresse juste avant que sa tête ne retombe en arrière. Charlotte la répéta à mi-voix, puis quitta la pièce sans un bruit.

De retour dans la cuisine, elle rapporta ce qu'elle avait découvert, y compris le nom du blessé et son adresse.

Plus tard, des soldats vinrent chercher Dieter Karhausen. Le Dr Masters insista pour qu'il soit transporté à l'hôpital, sans quoi il pourrait perdre ses deux jambes et mourir d'une infection.

— Nous avons ordre de l'arrêter et de l'emmener dans un camp, persista le sergent responsable des soldats venus pour Dieter.

— Alors, il mourra, décréta le Dr Masters. Vous l'aurez sur la conscience.

Une longue discussion s'ensuivit. Finalement, le sergent contacta son commandant et laissa le Dr Masters lui expliquer la situation.

— Ce jeune homme n'ira nulle part tant que ses jambes n'auront pas été soignées, insista le Dr Masters.

Il finit par l'emporter, et les soldats conduisirent Dieter à l'hôpital d'Exeter, sous surveillance armée.

Avant de rentrer à Blackdown House, Charlotte révéla au major Bellinger la promesse qu'elle avait faite au jeune pilote.

— Je vais faire mon possible, dit-il, mais je ne garantis rien.

33

Charlotte et Claire descendirent du bus scolaire et traversèrent la place du village. Près du portail du jardin de l'église, Claire s'avachit sur un banc, et Charlotte, laissant tomber son cartable, prit place à côté d'elle. Il ne restait plus qu'une semaine de classe, et les deux amies attendaient avec impatience les vacances d'été. Claire arrêtait l'école et espérait obtenir un emploi dans une boutique à Cheddar. Charlotte, en revanche, ne savait pas ce qu'elle allait faire. Miss Edie préférait qu'elle continue ses études afin de pouvoir entrer au lycée, puis suivre une formation d'enseignante, mais Charlotte n'était pas séduite par l'idée.

— Ça signifie que je vais devoir rester au moins une année de plus à l'école, dit-elle à Claire. Pendant que tu gagneras ta vie, je serai coincée à la maison à faire mes devoirs !

— Tu sais, je suis contente d'arrêter l'école, admit Claire, mais je vivrai toujours ici, à Wynsdown. J'aimerais rejoindre les *Wrens*[12], mais je suis encore trop jeune. Et puis, en attendant, je dois payer ma part chez les Prynne.

Elle sourit, puis ajouta :

— Malcolm reste, lui aussi. Il va travailler à la ferme de ton Billy. Au moins, ils seront toujours là, tous les deux.

— Je n'en suis pas si sûre, répondit Charlotte. Je trouve Billy bizarre, en ce moment. Il part sans cesse en vadrouille et refuse de me dire pourquoi.

— Je croyais qu'il suivait un cours de transmissions.

— Oui, c'est ce qu'il m'a dit, mais il fait tout le temps des exercices pour la *Home Guard*, à présent.

— Eh bien, c'est important, la *Home Guard*, fit remarquer Claire.

— Je sais, soupira Charlotte, mais il me cache des choses. Je crois qu'il ne me fait pas confiance. Je le vois à peine, dernièrement. Visiblement, il n'a plus de temps à me consacrer.

C’était vrai, songea-t-elle alors qu’elle rentrait à pied à Blackdown House. Depuis la nuit de l’attaque aérienne où l’avion allemand avait été abattu, Billy et elle s’étaient vus de moins en moins. Le bonheur du bal d’été avait été anéanti par les bombardiers allemands.

Peut-être Billy se demandait-il si elle était véritablement loyale à l’Angleterre, se dit-elle au cours des jours suivants, puisqu’elle avait parlé au jeune pilote, Dieter Karhausen, et écrit à ses parents, comme elle le lui avait promis. Peu importe ce qu’elle avait représenté pour lui jusqu’à présent, elle demeurait allemande, une « ennemie ». Elle n’avait plus revu Billy depuis ce fameux matin, et lui et sa compagnie lui manquaient plus qu’elle n’aurait jamais pu l’imaginer. Elle s’était rendue à Charing Farm à plusieurs reprises. Margaret s’était réjouie de la voir, et Charlotte l’avait aidée à nourrir les poules et les cochons, comme tant de fois auparavant, mais Billy était occupé dans la ferme et ne rentrait que pour le déjeuner avec les autres hommes.

— Il y a beaucoup de travail, en ce moment, lui avait alors expliqué Margaret. Entre la ferme et la *Home Guard*, je vois à peine John.

Charlotte savait qu’elle disait vrai. Seulement, au cours des rares occasions où Billy et elles sortaient promener les chiens, comme ils l’avaient si souvent fait, Charlotte sentait que quelque chose avait changé et elle ne comprenait pas pourquoi. Elle avait le sentiment qu’il ne voulait pas se trouver seul avec elle. Billy regrettait-il la soirée qu’ils avaient passée ensemble au bal d’été ? Leurs baisers et leurs étreintes ? C’était une pensée affreusement douloureuse – elle avait cru qu’il partageait sa joie –, mais s’il avait des regrets, elle devrait, elle aussi, oublier cette soirée. Elle n’irait pas à Charing Farm à la fin de la semaine, c’était décidé. Elle resterait à la maison et aiderait Miss Edie dans le jardin ; elle s’exercerait au piano, afin de se préparer à son prochain examen, et chasserait Billy de ses pensées.

Alors qu’elle remontait l’allée de la maison, Bessie l’accueillit d’un jappement depuis l’enclos que Billy lui avait fabriqué dans le jardin.

— Chut, Bess, dit-elle en poussant la porte pour se rendre dans la cuisine. Ce n’est que moi. Je te laisserai sortir dans un instant.

La maison semblait étrangement silencieuse. Charlotte annonça son arrivée, mais ne reçut aucune réponse de la part de Miss Edie. La jeune

fille jeta un coup d'œil par la fenêtre, mais Miss Edie n'était pas non plus dans le jardin à entretenir son potager.

— Miss Edie ? appela Charlotte.

Toujours aucune réponse. Était-ce l'un des jours où elle travaillait à Cheddar ? se demanda Charlotte. Non, il ne lui semblait pas.

Peut-être est-elle allée chercher quelque chose au village, et nous nous sommes manquées, se dit-elle. *La porte n'était pas fermée à clef, alors, elle n'a pas dû partir bien loin*.

Elle jeta son cartable sur une chaise et passa par le vestibule. Bessie avait cessé d'aboyer et le silence régnait de nouveau dans la maison. Elle se rendit dans le séjour, ouvrit le piano, s'y installa et commença à effleurer les touches. Les morceaux qu'elle devait connaître pour son examen étaient posés sur le pupitre. Elle les joua tous intégralement, puis consacra un quart d'heure à travailler ses gammes. Depuis que Miss Edie lui donnait des leçons, Charlotte s'était découvert une passion et un talent insoupçonnés pour le piano qui les avait toutes deux surprises et ravies.

Lorsqu'elle eut fini de répéter, Charlotte monta l'escalier en direction de la salle de bains, mais lorsqu'elle atteignit le palier, elle se figea net et poussa un cri d'horreur. Miss Edie était étendue au sol, sur le pas de la porte de sa chambre. Elle était allongée sur le ventre, les bras tendus devant elle comme si elle avait tenté de se rattraper. L'espace d'un instant, le temps s'arrêta, puis Charlotte approcha d'un pas, le regard rivé sur le corps de la femme qui l'avait accueillie chez elle. Ses yeux étaient ouverts, mais son corps, inerte. Aucun signe de respiration ni de vie. Avec hésitation, Charlotte toucha l'une des mains tendues de Miss Edie. Elle était froide.

Lentement, elle recula et redescendit l'escalier, un sentiment glaçant d'incrédulité s'emparant d'elle. Miss Edie s'était trouvée morte, à l'étage, tandis que Charlotte s'exerçait au piano. Elle demeura un instant dans le vestibule de la maison, plongée dans le silence le plus complet, puis elle pivota sur elle-même et sortit à toute allure. *Je me trompe peut-être*, se dit-elle tandis qu'elle courait en direction du village. *Peut-être s'est-elle seulement évanouie, et le docteur pourra la ranimer.*

Quelques minutes plus tard, elle tambourinait à la porte du Dr Masters. Il

s'apprêtait à ouvrir son cabinet pour les consultations du soir et vint l'accueillir.

— Venez vite ! s'écria Charlotte. Venez vite !

— Charlotte, ma grande, que se passe-t-il ? demanda-t-il tout en prenant son sac sur le meuble d'entrée.

— Miss Edie. C'est Miss Edie, sanglota Charlotte. Venez vite !

Elle le tira par la main, et tous deux traversèrent le village à toutes jambes jusqu'à Blackdown House. Depuis sa fenêtre, Avril Swanson les aperçut et, lisant la panique dans les yeux de Charlotte, elle alla immédiatement chercher son mari.

Une fois dans la maison, Charlotte conduisit le docteur jusqu'au vestibule et désigna l'escalier du doigt.

— Là-haut, dit-elle dans un sanglot. Elle est là-haut.

Laissant Charlotte au rez-de-chaussée, le Dr Masters gravit les marches quatre à quatre. Un seul regard suffit à lui confirmer qu'il ne pouvait rien faire pour Miss Edie. Elle était étendue au sol, raide, sans vie. Il chercha un pouls, en vain, puis ferma doucement ses yeux grands ouverts. Elle était morte depuis plusieurs heures.

Sans doute un grave accident vasculaire cérébral, se dit-il. *Elle n'a dû s'apercevoir de rien*. Il n'était guère étonné. Miss Everard était venue plusieurs fois au cabinet pour se plaindre de maux de tête, et sa tension artérielle était trop élevée. Il n'aurait pas pu prédire l'attaque, mais ce n'était pas une surprise. Elle était morte, et il ne pouvait y remédier. Alors, le cœur serré, il revint auprès de Charlotte qui, elle, était bien vivante et avait besoin de lui. Il la conduisit dans la cuisine et, tirant une chaise, la fit asseoir.

— Je suis sincèrement désolé, ma grande, dit-il d'une voix douce. Elle est partie. Je ne peux rien faire pour elle.

Assise à la place de Miss Edie, Charlotte le dévisagea, des larmes silencieuses dévalant peu à peu ses joues pâles.

— Elle n'a rien senti, ajouta-t-il.

— Je ne savais pas qu'elle était là-haut, murmura Charlotte. Je jouais du piano et je ne savais pas qu'elle était là.

— Tu n'aurais rien pu faire, assura le Dr Masters. C'est arrivé il y a

plusieurs heures, avant que tu ne rentres de l'école.

— Mais je ne suis pas rentrée aussitôt, sanglota Charlotte. Je suis restée discuter avec Claire.

— Cela n'aurait rien changé, de toute façon, dit le Dr Masters. Ne te sens pas coupable de ne pas l'avoir trouvée plus tôt, Charlotte. Tu n'aurais pas pu la sauver.

À ce moment-là, un petit coup retentit à la porte de derrière. Le Dr Masters alla ouvrir et se retrouva face au pasteur qui se tenait sous le porche, arborant une mine inquiète.

— Oh ! David, soupira le Dr Masters avec soulagement. C'est vous.

— Il est arrivé quelque chose ? voulut savoir le pasteur. Puis-je me rendre utile ?

— J'ai bien peur que Miss Everard ait eu une attaque.

— Comment va-t-elle ? s'enquit le pasteur.

En voyant l'expression du médecin, il comprit la réponse.

— Je crois que ça a été instantané. La pauvre Charlotte vient de la trouver. Pourriez-vous la ramener au presbytère ? Elle ne peut pas rester ici, elle est en état de choc.

— Bien sûr, répondit le pasteur.

Ils entrèrent tous deux dans la cuisine où Charlotte était assise, blême, le regard vide. Elle ne pleurait plus, mais ses larmes avaient tracé des sillons mouillés sur ses joues.

— Le pasteur est là, annonça le Dr Masters. Il va te ramener chez lui, Charlotte.

— Je ne veux pas y aller, répondit-elle d'une voix blanche.

— Il le faut, ma grande. Tu ne peux pas rester toute seule ici.

— Je ne laisserai pas Miss Edie.

— Je vais veiller sur elle, promit le docteur avec douceur. Tu dois partir avec Mr Swanson. Je vais m'occuper de tout ici. Ensuite, je viendrai voir comment tu te sens. D'accord ?

Charlotte ne répondit pas, aussi le pasteur intervint-il :

— Viens, Charlotte. Rentre avec moi, et nous conviendrons tous ensemble de ce qu'il faut faire.

Il lui tendit la main, et, bien que Charlotte ne la prît pas, elle se leva

docilement.

Le Dr Masters lui sourit.

— C'est bien. Pars avec monsieur le pasteur, et je passerai te voir très vite, dit-il.

Charlotte sortit à la suite de David Swanson. Dans l'allée, elle se retourna pour contempler la maison. Une image de Miss Edie, allongée, les membres en croix, s'imposa à son esprit, et elle étouffa un sanglot. David glissa un bras autour de ses épaules, mais elle se dégagea au bout de quelques instants et, tournant le dos à la maison, elle s'éloigna le long du chemin.

Avril les vit arriver et vint les accueillir à la porte. Elle haussa un sourcil en signe d'interrogation.

— Miss Edie a eu une attaque, l'informa son mari.

— Est-ce qu'elle… ? commença Avril, n'osant pas finir sa phrase.

— Elle est morte ! s'écria Charlotte, de désespoir. Et je jouais du piano.

Avril tendit les bras vers la jeune fille et la serra contre elle tandis qu'elle éclatait en sanglots.

À partir de cet instant, Charlotte n'eut à s'occuper de rien. Avril alla récupérer ses vêtements à Blackdown House, et Charlotte s'installa au presbytère. Elle ne retourna pas à l'école pour la dernière semaine du trimestre. Le pasteur et sa femme ignoraient tout de sa décision, mais Charlotte était bien décidée à ne pas reprendre l'école à l'automne.

Le Dr Masters n'eut aucune hésitation au moment de signer le certificat de décès. Il confia à Charlotte que Miss Edie était venue le consulter plusieurs fois, au cours des derniers mois, concernant ses maux de tête.

— Elle ne m'avait rien dit, *à moi*, dit Charlotte. Enfin, je savais qu'elle avait mal à la tête, parfois, mais j'ignorais qu'elle vous en avait parlé.

— Elle ne voulait sans doute pas t'inquiéter. Elle t'aimait beaucoup, tu sais, ajouta-t-il avec douceur. Tu lui as offert une nouvelle vie.

— Elle aussi, répondit Charlotte.

Le corps de Miss Edie demeura dans un cercueil fermé dans le petit salon de Blackdown House jusqu'au jour de l'enterrement. David et Avril se chargèrent d'organiser les funérailles tout en veillant à inclure Charlotte dans leurs préparatifs. Celle-ci se montrait toujours froide et indifférente. Elle se renfermait sur elle-même et n'ouvrait la bouche que lorsqu'on

s'adressait à elle. Billy vint lui rendre visite, mais elle n'avait pas envie de le voir. Les sentiments qu'elle avait éprouvés pour lui seulement quelques semaines plus tôt n'étaient plus qu'un lointain souvenir qui s'évanouissait, tel un rêve, à la lueur froide de la réalité. Elle le repoussait. Tous ceux qu'elle aimait disparaissaient les uns après les autres, et elle était déterminée à ne plus prendre le risque de perdre un être cher. Elle allait quitter Wynsdown. Elle avait seize ans, et il était temps pour elle de prendre sa vie en mains, de se débrouiller toute seule. Elle ne fit part de sa décision à personne, ni à Billy, ni à Claire, ni au pasteur ou à sa femme. C'était sa décision, et personne ne l'avait influencée.

La veille de l'enterrement, Caroline Morrison arriva au presbytère. Avril lui avait téléphoné pour lui demander de venir.

— Ça ne va pas être facile, avait répondu Caroline. Mais en entendant ce qu'Avril avait à lui proposer, elle avait accepté de passer deux nuits à Wynsdown.

Le matin des funérailles, le ciel était bleu et dégagé. Au réveil, Charlotte découvrit le jardin du presbytère inondé de soleil et se sentit transpercée d'un sentiment de désespoir qui lui était familier. Comment le soleil pouvait-il encore briller ? Comment pouvaient-ils tous continuer de vivre comme si rien ne s'était passé ?

Charlotte eut l'impression que tout le village était venu à l'église. Elle prit place au premier rang avec Avril et Caroline, mais la messe avait peu de valeur à ses yeux. David parla de la vie de Miss Edie au village, de la perte de son fiancé, de sa décision de rester chez elle pour s'occuper de ses parents, de la façon dont elle avait accueilli Charlotte. Le chœur chanta en son honneur. Les gens du village, qui, pour la plupart, l'avaient toujours considérée comme une vieille femme grincheuse et excentrique, étaient venus lui rendre hommage… et cancaner sur ce qui était arrivé et ce qui allait advenir de la jeune Allemande à qui Miss Edie avait offert l'hospitalité. Le cortège suivit Miss Everard jusqu'à la tombe, et tous regardèrent le cercueil descendre sous terre.

Charlotte, qui avait séché ses larmes, écouta le pasteur réciter des prières pour les défunts. Elle songea à tous ceux qu'elle avait perdus. Mutti, Papa et Martin – aussi flous dans sa mémoire que la photo sépia qu'elle possédait

d'eux – avaient disparu de Hanau, et étaient sans doute morts. Venaient ensuite tante Naomi et oncle Dan, qui étaient entrés dans sa courte vie pour la quitter aussi vite, chassés de leur maison par les bombes – probablement morts eux aussi. Et désormais, Miss Edie, qui semblait la plus réelle d'entre tous – morte sans l'ombre d'un doute –, et que l'on enfouirait bientôt sous la terre brune et glacée. Charlotte tenta de se la représenter vivante, bêchant son jardin ou luttant contre la cuisinière capricieuse, mais elle ne voyait que la Miss Edie allongée à plat ventre, froide et sans vie, sur le palier. Charlotte était retournée à Blackdown House l'après-midi précédent. Elle avait cueilli des fleurs dans le jardin de Miss Edie qui avaient servi à décorer le cercueil. Quelqu'un les en avait retirées avant qu'il ne soit mis en terre. Charlotte choisit une rose, fit un pas en avant et la jeta dans la tombe ouverte.

Les gens commencèrent à s'éloigner, la plupart en direction du Magpie, pour y boire un verre et discuter des adieux qu'ils avaient faits à cette étrange Miss Everard.

Charlotte ne les suivit pas. Elle resta là, son regard vide rivé sur la tombe.

— Que comptes-tu faire, à présent, Charlotte ?

En entendant cette question, Charlotte se tourna et s'aperçut que Miss Morrison se tenait à côté d'elle. Elle haussa les épaules, mais resta muette.

— Si jamais tu as envie de changer d'air, j'aurais bien besoin d'une autre paire de mains à Livingston Road.

— Livingston Road ? répéta Charlotte, l'air absent.

— C'est un foyer pour enfants. Vois-tu, on m'en a récemment confié la gestion depuis sa reconstruction. Fais-moi signe si tu aimerais venir m'aider. Tu aurais des tas de choses à faire, là-bas.

Ce disant, elle sourit et s'éloigna. Elle avait semé l'idée dans son esprit. Si elle venait à prendre racine, tant mieux.

Billy attendait Charlotte au portail du cimetière. Il lui prit la main, mais bien qu'elle ne se dégageât pas, elle ne lui rendit pas son étreinte. Le cœur de Billy se serra, mais il savait que c'était sa faute. Il avait effectivement pris ses distances avec Charlotte. Il ne pouvait lui confier qu'il avait rejoint une force de résistance secrète et il craignait de plus en plus chaque jour que Charlotte, en tant que réfugiée allemande vivant en Angleterre, ne se retrouve en grand danger dans le cas où l'invasion se produirait réellement.

Elle pourrait être exécutée pour trahison. Et si, en plus de cela, on venait à l'associer à lui, un résistant, elle courrait un risque encore plus grand.

Si seulement il pouvait le lui expliquer… Mais il savait que c'était impossible ; les autres comptaient sur son silence. Il avait signé l'engagement de confidentialité et il y était lié.

— Je me suis dit que tu aimerais peut-être te changer les idées, dit-il. On pourrait emmener les chiens en balade du côté des gorges.

Les Swanson n'étaient pas parvenus à s'occuper de Bessie, au presbytère, et elle avait dû retourner à la ferme pour que Billy prenne la relève. Plusieurs fois, Avril avait suggéré à Charlotte de se rendre à Charing Farm afin de voir Billy et sortir Bessie, mais Charlotte n'en avait rien fait. Pour une raison qu'elle ignorait, cela semblait trop dur, elle n'en avait pas la force. Avril s'inquiétait beaucoup pour elle, mais ne parvenait pas à briser la carapace invisible dans laquelle Charlotte s'était retranchée.

— Si tu veux, répondit Charlotte à Billy, sans enthousiasme.

Elle le regarda, ses yeux bleus qui sondaient son visage, ses cheveux blonds, toujours indisciplinés, coupés court pour dompter ses boucles. Tous ces détails familiers, autrefois si chers à son cœur, désormais si distants. Comme il était étrange qu'en seulement quelques jours, tout ait changé ! Elle soutint son regard et, pendant une fraction de seconde, lui rendit la chaude étreinte de sa main, mais ce fut éphémère. Elle avait décidé de ne plus prendre de risques et elle s'y tiendrait. Elle dégagea sa main.

— Alors, allons-y, dit-il.

Ensemble, ils empruntèrent le sentier, bien battu, qui traversait les pâturages et menait à Charing Farm. John et Margaret n'étaient pas encore de retour de l'église.

— Ils doivent être au Magpie, dit Billy. C'est là que se terminent la plupart des enterrements.

Alors même qu'il prononçait ces mots, il sut qu'il avait fait une erreur. Charlotte se crispa et s'éloigna de lui. Feignant de ne pas avoir remarqué son mouvement de recul, Billy ouvrit la porte de l'étable, où les deux chiens les accueillaient déjà dans un tonnerre de jappements. Tandis qu'ils se ruaient dans la cour et, de joie, tournaient en rond à une allure folle, Charlotte se pencha pour attraper Bessie et serra contre elle son corps tout

chaud. Pour la première fois depuis des jours, elle éprouva un peu de réconfort.

Ils partirent à travers champs, mais le fossé qui s'était creusé entre eux était bien plus vaste que les quelques mètres qui les séparaient. En dépit du soleil brûlant, Charlotte frissonnait. Lorsqu'ils rebroussèrent enfin chemin et rentrèrent à la ferme, Billy demanda :

— Qu'est-ce que tu vas faire, maintenant, Charlie ?

Charlotte haussa les épaules.

— Je ne sais pas.

Mais c'était faux. Le malaise qui s'était installé entre eux cet après-midi-là avait scellé sa décision. Elle allait accepter la proposition de Miss Morrison. Elle retournerait à Londres avec elle et aiderait d'autres enfants réfugiés. Elle avait fait personnellement l'expérience de leur situation et comprendrait ce qu'ils ressentaient. Et, de toute façon, plus rien ne la retenait ici, à Wynsdown.

---

12. Le *Women's Royal Naval Service*, WRNS, communément appelé Wrens, était la branche féminine de la Royal Navy.

34

Après sa promenade avec Billy, Charlotte rentra au presbytère et alla chercher Miss Morrison, qui était assise à la table de la cuisine avec sa sœur.

— J'aimerais rentrer à Londres avec vous demain, s'il vous plaît, dit-elle.

C'était justement ce que les deux sœurs avaient espéré, mais elles furent toutes deux surprises par cette décision soudaine.

— Je pense en effet que ce serait une bonne idée, dit Avril, mais demain, c'est peut-être un peu tôt. Il faut nous laisser le temps de préparer ton départ.

— Non, insista Charlotte. Je suis prête. Je veux partir demain matin avec Miss Morrison.

— Je prends le train très tôt, dit Caroline. Peut-être vaudrait-il mieux tout régler ici avant ton départ, comme l'a suggéré ma sœur.

— Je n'ai plus rien à régler ici, répondit Charlotte. Je serai prête à partir demain matin, peu importe l'heure.

— C'est-à-dire que... je ne sais pas… dit Avril avec hésitation.

— Qu'est-ce que tu ne sais pas ? demanda son mari qui entrait à ce moment-là.

— Caro a proposé à Charlotte de venir lui prêter main-forte au foyer, expliqua Avril. Cela me semble une bonne idée, mais Charlotte veut partir avec Caro dès demain. Je trouve qu'il vaudrait mieux prendre le temps de rassembler ses bagages et la mettre dans le train d'ici une semaine.

— Il n'y a rien à rassembler, répliqua Charlotte avant que le pasteur n'ait eu le temps de répondre. Tous mes vêtements sont ici. Je n'ai rien d'autre et je veux partir… demain.

— C'est un peu précipité, Charlotte… commença le pasteur.

Mais elle l'interrompit brutalement :

— Miss Edie est morte. Je n'ai plus de chez-moi à Wynsdown. Je ne peux

pas rester chez vous, vous logez déjà les enfants Payne, et vous n'avez pas de place pour moi. J'ai seize ans. Je ne veux pas continuer mes études, alors, je dois gagner ma vie, dit-elle avant de regarder tour à tour les trois adultes. Ce que suggère Miss Morrison me convient. J'ai vécu la même chose que ces enfants, l'avez-vous oublié ?

— Tu es une pupille de l'État, dit Avril avec hésitation.

— Eh bien, vous n'avez qu'à dire à l'État que je suis partie travailler au foyer pour enfants de Livingston Road. C'est ma contribution à l'effort de guerre.

— Mais tu vas manquer à tout le monde, ici, protesta Avril dans une ultime tentative. Tu fais partie du village.

— Non, répliqua Charlotte. C'est faux. Ça l'a toujours été. C'est pourquoi nous nous entendions si bien, Miss Edie et moi. Elle ne faisait pas partie du village non plus.

Ses paroles furent accueillies par un silence. Ils n'avaient rien à répondre à cela.

— Eh bien, dit enfin Miss Morrison, le docteur Masters passe me prendre demain matin à cinq heures et demie. Si tu veux venir avec moi, tu devras être prête dans le vestibule lorsqu'il arrivera.

— Je le serai, répondit Charlotte.

À ces mots, elle se rendit aussitôt à l'étage pour ranger ses quelques affaires dans sa valise, puis sortit afin de jeter un dernier regard au village en cette soirée d'été.

Jusqu'à présent, elle était uniquement retournée au jardin de Blackdown House pour y cueillir les fleurs destinées au cercueil de miss Edie. Mais, alors que le soleil illuminait le chemin menant à la maison de sa mère d'accueil – sa propre maison –, Charlotte sentit ses jambes prendre instinctivement cette direction. Seule, elle remonta l'allée et franchit le portail du jardin. Les parterres de fleurs étaient hors de contrôle, mais quelqu'un était venu s'occuper du potager. Le pasteur avait fait remarquer que Miss Edie n'aurait pas voulu qu'on laisse perdre les légumes, et Charlotte était du même avis, mais elle ignorait quelles mesures il avait prises. En voyant les haricots d'Espagne grimper le long de leurs tuteurs, les laitues pousser en rangs bien nets, et les tomates mûrir sur leurs pieds,

elle se dit avec reconnaissance que les efforts de Miss Edie n'avaient pas été vains. Elle regarda la cage de Bessie, désormais vide, et son cœur se serra à l'idée de laisser sa chienne adorée ici. Mais Bessie ne se plairait pas du tout à Londres, et Charlotte savait que Billy prendrait bien soin d'elle.

Billy. Elle n'avait pas fait ses adieux à Billy. Elle ne lui avait pas dit ce qu'elle comptait faire. Il finirait par apprendre son départ, et elle espérait qu'il comprendrait qu'elle avait besoin de partir, que Wynsdown n'avait été qu'un chapitre dans sa vie et que, comme tous les autres, Hanau, Kemble Street et l'orphelinat St Michael, il s'achevait et qu'il était temps pour elle de tourner la page.

Elle s'assit sur le banc qui se trouvait sous la fenêtre de la cuisine, au soleil, et, pour la première fois, elle pensa à Miss Edie sans que les larmes lui montent aux yeux. Tant de choses avaient changé grâce à elle ; elle était entrée dans la vie de Charlotte et l'avait façonnée de façon considérable. Qu'importe ce qu'il adviendrait de Charlotte, l'influence de Miss Edie la suivrait à jamais. Le soleil était déjà bas dans le ciel, aussi Charlotte se remit-elle sur pied. Elle entra par la porte de derrière et, après avoir récupéré la clef sur l'étagère où elle était cachée, elle pénétra dans la maison silencieuse. Sans un bruit, elle passa de la cuisine au vestibule et s'arrêta un instant pour jeter un coup d'œil alentour, puis, prenant son courage à deux mains, elle monta jusqu'au palier. Il n'y avait rien à voir. La porte de la chambre de Miss Edie était ouverte. Sa robe de chambre était posée sur un fauteuil, ses pantoufles, soigneusement rangées sous le lit, comme si elle pouvait entrer d'un moment à l'autre. Mais Miss Edie n'était plus là. La maison n'était pas froide, seulement vide.

La porte de la chambre d'amis était fermée. Après un bref coup d'œil à sa propre chambre, Charlotte redescendit au rez-de-chaussée pour se rendre au séjour. Ses partitions se trouvaient toujours sur le piano. Alors qu'au-dehors, les dernières lueurs du jour laissaient place au crépuscule, Charlotte s'assit au piano et joua ses deux morceaux d'examen. Elle les interpréta sans la moindre erreur et, lorsque ses mains s'immobilisèrent enfin sur les touches, elle sut qu'elle avait fait ses adieux. Elle sortit en silence, remit les clefs à leur place sur l'étagère, puis s'engouffra dans la pénombre et rentra

au presbytère. Le lendemain matin, à cinq heures et demie, elle attendait dans le vestibule avec sa valise.

Avril s'était levée pour leur dire au revoir. Elle embrassa sa sœur.

— Reviens nous voir dès que possible, Caro. Tu vas nous manquer… et au docteur Masters aussi, ajouta-t-elle d'un air taquin.

— Occupe-toi de tes oignons, répliqua Caro en lui donnant un petit coup de poing dans le bras.

Avril se tourna vers Charlotte.

— Tu sais que tu es ici chez toi, n'est-ce pas ? dit-elle. David et moi t'accueillerons toujours à bras ouverts.

Elle la prit dans ses bras, puis le Dr Masters frappa à la porte. Tous trois montèrent en voiture et partirent pour la gare.

Charlotte prit rapidement ses aises à Livingston Road, où elle aidait Miss Morrison à s'occuper des enfants dont on lui avait confié la charge. Elle découvrit avec surprise que Mrs Downs et Mrs Burton, la cuisinière et la maîtresse de maison de St Michael, s'étaient également installées à Livingston Road. Elles l'accueillirent chaleureusement, ravies d'apprendre qu'elle avait recouvré la mémoire. On lui attribua une chambre minuscule au grenier, un refuge qu'elle était heureuse de pouvoir retrouver à la fin de chaque longue journée.

— Les enfants t'appelleront Miss Charlotte, lui expliqua Miss Morrison. Tu n'as pas de rôle particulier, mais je peux t'assurer que tu ne vas pas t'ennuyer.

Miss Morrison n'exagérait pas. Charlotte n'avait que le temps de penser à la prochaine tâche à accomplir. Le foyer hébergeait vingt-cinq enfants ; des enfants dont la maison avait été détruite, attendant d'être relogés auprès de leur famille, d'autres que le blitz avait rendus orphelins et qui n'avaient nulle part où aller, et d'autres encore, qui espéraient que quelqu'un propose de les accueillir. Charlotte ne se souvenait que trop bien du sentiment de désorientation qu'elle avait éprouvé à son arrivée à St Michael. Elle comprenait la détresse que ressentaient à présent ces enfants. Son rôle était de seconder Miss Morrison. Elle aidait également Mrs Downs en cuisine, Mrs Burton à la lessive et à l'interminable raccommodage, jouait avec les petits et aidait les plus grands à faire leurs devoirs. C'était une vie

mouvementée et bien remplie qui laissait à Charlotte peu de temps pour l'introspection ; exactement ce dont elle avait besoin après le traumatisme du décès soudain de Miss Edie.

Malgré l'agitation qui régnait à Livingston Road, Miss Morrison insistait pour accorder à Charlotte quelques après-midi de repos. Dans un premier temps, celle-ci les refusa. Elle s'éloignait très peu du foyer, où elle se sentait en sécurité et aimait à se réfugier. Toutefois, après plusieurs semaines, elle ressentit peu à peu le besoin de revoir Kemble Street. Elle savait que Caroline s'y était rendue deux ans plus tôt, et que bon nombre des maisons – y compris le numéro 65 – avaient été pulvérisées, mais elle avait besoin de le voir de ses propres yeux. Peut-être en profiterait-elle même pour aller à Grove Street et découvrir ce que devenait Hilda. Celle-ci n'en reviendrait pas de la revoir après tout ce temps. Peut-être saurait-elle ce qui était arrivé aux Federman. Ainsi, lorsqu'elle put profiter d'un après-midi libre, Charlotte sillonna Londres jusqu'à Kemble Street. Elle descendit enfin de l'autobus et foula de nouveau ces rues qui lui étaient jadis si familières. Elle savait que l'est de Londres avait été ravagé au cours des longues nuits du blitz, néanmoins, elle n'était pas préparée au spectacle qui s'offrit à elle. Certaines bâtisses tenaient en équilibre instable, appuyées contre celles qui avaient résisté. Des maisons calcinées se dressaient face à celles que les flammes avaient épargnées. Les monticules de gravats restants étaient couverts de végétaux grimpants, de mauvaises herbes, de fleurs sauvages, de boutons d'or et de chiendent qui dissimulaient et adoucissaient les contours abrupts des zones bombardées. Tout autour, les silhouettes dentelées des bâtiments effondrés se découpaient sur le ciel d'été. Quelqu'un avait-il réellement pu survivre à une telle destruction ?

Malgré ce qu'elle avait vu sur le chemin et ce que Caroline Morrison lui avait raconté, à la vue de Kemble Street, Charlotte ne put retenir ses larmes. Elle longea lentement la route en observant les maisons. Une ou deux avaient été démolies, ne laissant que des trous entre les demeures qui, elles, étaient toujours occupées. D'autres avaient été endommagées, mais semblaient de nouveau habitables après quelques réparations de fortune. D'un côté de la rue – *son* côté de la rue – trônaient des carcasses noircies ; elles étaient tout ce qu'il restait de la rangée de maisons mitoyennes où

avait vécu Charlotte. Il était difficile de les différencier, et Charlotte dut les compter deux fois pour s'assurer qu'elle se tenait bien face au numéro 65. Tante Naomi et oncle Dan étaient-ils partis à temps ou s'étaient-ils retrouvés prisonniers des flammes au sous-sol, asphyxiés par la fumée ? Ou, pire encore, brûlés vifs en tentant de s'échapper ? Étaient-ils ensemble ou oncle Dan se trouvait-il encore dehors lorsque les sirènes avaient retenti ? Elle contempla la maison un long moment. Toutes ses affaires s'étaient trouvées à l'intérieur. Pendant qu'elle était à l'hôpital, et plus tard, à l'orphelinat St Michael, les Federman avaient dû se demander ce qui lui était arrivé. Avaient-ils tenté de la retrouver ?

Elle se remémora sa dernière nuit à Wynsdown, lorsqu'elle était retournée à Blackdown House pour dire adieu à Miss Edie. Et maintenant, elle était face à la maison où elle avait vécu plus d'un an avec tante Naomi et oncle Dan. Elle comprit soudain qu'il lui fallait désormais clore le chapitre Kemble Street également. Elle devait entrer dans cette maison qui avait été la sienne, et lui faire ses adieux, ainsi qu'aux Federman.

Elle s'en approcha avec hésitation. Il n'y avait plus de porte d'entrée, rien qui empêche de franchir le seuil. Des fleurs sauvages avaient germé tout autour de l'encadrement de la porte, et d'autres commençaient même à pousser à l'intérieur de la maison, se nourrissant de l'humidité contenue dans les murs imbibés d'eau et le sol en décomposition. Prudemment, Charlotte entra. Les lieux étaient entièrement recouverts de poussière et de suie mouillées. Les murs étaient noirs, et la brise qui pénétrait par les fenêtres cassées soulevait de petits tourbillons de poussière. Elle emprunta à pas lents le couloir qui menait à la cuisine, laissant derrière elle des empreintes de pas sur le sol crasseux. Au fond de la cuisine, elle distingua la porte du sous-sol. À l'époque, elle l'avait en horreur. Elle s'approcha et contempla la porte close. Elle saisit la poignée et tenta de l'abaisser, mais elle était raide et ne céda pas.

Tant pis, songea-t-elle, soulagée. *Je n'avais pas très envie de descendre là-dedans, de toute façon.* Pour faire bonne mesure, elle tourna une nouvelle fois la poignée à la hâte et tira, mais la porte demeura obstinément fermée.

— Qu'est-ce que vous fabriquez ici ? demanda soudain une voix derrière elle, la faisant sursauter.

Elle fit volte-face et s'aperçut que l'embrasure de la porte était obstruée par la silhouette massive d'un homme qui se découpait à contre-jour.

— Je… Je ne faisais que regarder, bredouilla-t-elle.

— Regarder quoi ?

— Je… Je me demandais seulement si…

— Si vous pouviez trouver quelque chose à voler, c'est ça ?

— Non ! s'indigna Charlotte, criant presque. Bien sûr que non ! C'est juste que… Eh bien, j'ai vécu ici.

— Vous mentez, répondit sèchement l'homme. Je connais les gens qui habitaient là et vous n'en faisiez pas partie.

— Si, protesta Charlotte. J'ai habité ici chez un couple du nom de Federman.

— Ah oui ? Alors, c'est quoi, votre nom ?

— Charlotte Smith, répondit Charlotte.

Elle s'apprêtait à poursuivre, mais il l'interrompit :

— Donc, vous ne viviez pas ici. Il n'y avait personne de ce nom-là.

— Je m'appelais Lisa Becker, à l'époque. Bon, maintenant, laissez-moi sortir d'ici.

Elle fit un pas en avant, mais l'homme lui barrait toujours la route.

— Poussez-vous, s'il vous plaît, dit-elle d'une voix plus déterminée qu'elle ne l'était elle-même en vérité. Je veux sortir.

Qui était cet homme qui restait en travers de son chemin et lui posait des questions ? Il n'était pas très grand, mais trapu et robuste.

— Lisa ? demanda-t-il sans libérer le passage. Lisa, c'est vraiment toi ? J'y crois pas.

— Qui êtes-vous ? s'enquit Charlotte. Pourquoi voulez-vous savoir qui je suis ?

Elle avança doucement vers la porte dans l'intention de s'échapper en douce. Alors qu'elle approchait, un rai de lumière poussiéreux illumina son visage. L'homme fit un pas en arrière, et Charlotte, dans un élan soudain de détermination, le poussa hors de son chemin et se rua vers la sortie. À sa grande surprise, il ne fit aucun geste pour l'en empêcher et se contenta de la suivre dans la rue.

— Lisa, répéta-t-il. C'est bien toi. On te croyait morte.

Charlotte le considéra attentivement pour la première fois. Elle ne l'avait pas revu depuis deux ans. Le garçon négligé et maigrichon au regard sombre et farouche qu'elle avait connu s'était métamorphosé en un homme robuste aux épaules solides et aux cheveux courts. Mais, maintenant qu'elle le voyait à la lumière, elle l'aurait reconnu entre mille.

— Harry ?

Elle l'observa, et le visage du jeune homme se fendit de l'irrépressible sourire qu'elle lui connaissait si bien.

— Harry ?

Avec hésitation, elle tendit la main et palpa son bras comme pour s'assurer qu'il était réel.

— Est-ce que c'est vraiment toi ?

Harry prit sa main, la serra dans la sienne, puis hocha la tête.

— Lisa, j'arrive pas à croire que tu sois là. Tout le monde te croyait morte. On pensait que tu avais été tuée dans les bombardements.

Charlotte secoua la tête, comme pour tenter de s'éclaircir les idées. Harry, qui tenait toujours sa main, dit :

— Écoute, il y a toujours un café sur Hope Street. Allons boire une tasse de thé. Viens, insista-t-il, voyant qu'elle hésitait, on a des tas de choses à se raconter.

Sans un mot, elle se laissa docilement guider le long de la rue. Ils passèrent devant les vestiges du Duke et entrèrent dans le café qui jouxtait l'abri antiaérien, au coin de Hope Street. Une fois à l'intérieur, Charlotte s'assit à une table en bois près de la fenêtre, tandis qu'Harry leur commandait du thé au comptoir.

Comme c'est étrange ! songea Charlotte. *La dernière fois que j'ai vu Harry, nous étions aussi dans un café*. C'était un détail qui avait échappé à sa mémoire jusqu'à présent, et que leurs retrouvailles firent remonter à la surface. Sa main se porta instinctivement au collier de perles bleues qu'elle ne quittait jamais, celui qu'Harry lui avait offert il y avait de cela une éternité. Harry revint à la table et la prévint que le thé arrivait, puis s'installa face à elle. Pendant un instant, tous deux restèrent muets, puis ils prirent subitement la parole en même temps.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

— Où étais… ?

Ils éclatèrent de rire. Maintenant que la glace était brisée, Harry se lança :

— T'étais dans le bus pour rentrer chez toi. T'as dû te faire prendre dans la première attaque du blitz.

— Oui. Quelqu'un m'a retrouvée évanouie, avec un bras cassé, et on m'a transportée à l'hôpital. Quand j'ai repris connaissance, eh bien, je ne me souvenais plus de rien. Ni de mon nom ni d'où je venais, rien.

— Alors, qu'est-ce qu'ils t'ont fait ?

— Un homme a été retrouvé avec moi…

— Un homme ? Quel homme ? demanda aussitôt Harry, l'air soucieux. Je savais que j'aurais dû t'accompagner !

— Un homme, c'est tout. Il était mort. Apparemment, on l'a retrouvé étendu au-dessus de moi, et c'est sans doute ce qui m'a sauvé la vie. D'après sa carte d'identité, il s'appelait Peter Smith. Je n'avais pas la mienne sur moi, et les ambulanciers m'ont prise pour sa fille ; alors, ils m'ont inscrite au nom de Smith.

Consterné, Harry écouta Charlotte lui résumer les années qui s'étaient écoulées entre-temps.

— On t'a cherchée partout, dit-il. Ta tante Naomi a fait le tour des hôpitaux, mais t'étais nulle part. Ils ont déduit que tu étais retournée chez Hilda et que t'étais morte là-bas.

— Quoi ? s'exclama Charlotte en le dévisageant, horrifiée. Qu'est-ce que tu veux dire par morte là-bas ? Hilda est morte ?

Harry fit oui de la tête.

— Toute la famille, dit-il. Une bombe est tombée droit sur leur maison.

Voyant le visage de Charlotte devenir livide, il s'empressa d'ajouter :

— Désolé, t'en savais rien, bien sûr. Naomi et Dan ont tenté désespérément de te retrouver. Ils refusaient de croire que tu étais chez eux, mais le fait est que c'est là que tu te rendais. La maison a été entièrement détruite. Impossible de déterminer combien de personnes se trouvaient à l'intérieur.

La serveuse arriva alors, leur thé sur un plateau, et, l'espace d'un instant, aucun des deux ne prononça le moindre mot. Charlotte se sentait nauséeuse. Elle s'était imaginé Hilda poursuivant sa vie à Londres, à l'école Francis-

Drake. Elle comptait se rendre à Grove Avenue cet après-midi-là pour leur faire la surprise.

— C'est ce qu'ont cru les Federman ? voulut-elle savoir une fois la serveuse partie. Que j'avais été tuée par cette bombe ?

Harry lui prit la main.

— C'est ce qu'on a tous cru, répondit-il.

— Je leur ai écrit, dit Charlotte. Dès que j'ai retrouvé la mémoire, je leur ai envoyé une lettre, mais je n'ai reçu aucune réponse. Puis Miss Morrison, pour qui je travaille à présent, est allée à Kemble Street pour leur dire où j'étais et les prévenir que j'allais bien, mais leur maison avait brûlé. Elle n'a trouvé personne à qui demander ce qui leur était arrivé.

— Alors, ils ne savent pas que t'es en vie ?

— Non, et je ne sais pas non plus s'ils le sont.

— Ils l'étaient aux dernières nouvelles, dit Harry. Mrs Federman a quitté Kemble Street avant l'incendie. Elle est partie se réfugier quelque part pour la naissance du bébé.

— Du bébé ! s'exclama Charlotte. Quel bébé ?

— T'étais pas au courant qu'elle était en cloque ?

— Non.

— Eh ben, si, et elle est partie. Dan est resté plus longtemps. Il a continué à conduire son taxi. Il fallait bien qu'il gagne sa vie, hein ?

— Mais alors, quand est-ce que la maison a été détruite ?

Harry haussa les épaules.

— Aucune idée. J'étais en taule à ce moment-là.

— En taule ? répéta Charlotte, perplexe.

Elle n'avait encore jamais entendu cette expression.

— Oui, tu sais. Incarcéré.

Comme elle ne semblait pas comprendre, Harry entreprit de lui faire un résumé épuré de son arrestation et de son emprisonnement.

— Alors, tu ne sais pas où se trouvent les Federman ?

Harry fit non de la tête.

— Tout ce que je sais, c'est qu'ils ont quitté Londres.

Charlotte semblait déçue. Maintenant qu'elle savait qu'ils étaient sains et saufs, elle avait hâte de les retrouver, de leur dire qu'elle se portait bien.

Elle était impatiente de leur expliquer ce qui lui était arrivé et de voir le bébé.

— Quelqu'un à Kemble Street connaît peut-être leur adresse, dit-elle, pleine d'espoir.

— Oui, peut-être, répondit Harry, qui semblait pourtant peu encourageant.

Il n'avait pas très envie de retrouver les Federman, pas tant qu'il vivait encore chez eux. Pour changer de sujet, il lui posa des questions sur le village où elle avait été évacuée et parvint ainsi à détourner son attention. Ils avaient plusieurs moyens de localiser les Federman, mais pour l'instant, Harry préféra les garder pour lui.

Ils restèrent si longtemps à discuter, assis à leur petite table à côté de la fenêtre, leur thé froid depuis longtemps, que la serveuse finit par venir leur annoncer :

— Excusez-moi, mais on ferme. Je vais devoir vous demander de partir.

Elle jeta un œil aux tasses de thé à moitié pleines et ajouta en reniflant :

— J'espère que le thé vous a plu. Ça fera un shilling.

Harry fouilla dans sa poche et paya, puis ils sortirent dans la fraîcheur du soir.

— Alors, où est-ce que tu travailles ? interrogea-t-il.

— À Livingston Road. C'est un foyer pour enfants.

— Comment t'es venue jusqu'ici ?

— En bus, Harry.

— Tu refuses toujours de prendre le métro ? railla-t-il.

— Oui, répondit-elle vivement, sauf si je n'ai pas le choix.

— Bon, ben, je te raccompagne, suggéra-t-il. Comme ça, je saurai où te trouver.

Il la prit par la main, et ils marchèrent ensemble jusqu'à la rue principale, où ils montèrent dans le bus.

Lorsqu'ils parvinrent à Livingston Road, Harry suivit Charlotte jusqu'au portail d'une grande bâtisse en pierre grise.

— Plutôt sinistre, commenta-t-il en considérant les trois rangées de fenêtres. J'aurais pas envie de vivre ici.

— Tu t'y ferais peut-être très bien si tu n'avais nulle part où aller, répliqua

sèchement Charlotte. La plupart des enfants ne sont pas ravis d'habiter ici non plus, mais ils n'ont pas le choix.

— D'accord, d'accord, du calme, répondit-il en levant les mains en signe de reddition. Tu ne comptes pas me présenter à Miss Machin ?

Charlotte n'y avait pas pensé, mais puisque Harry le demandait, elle accepta. Elle ouvrit le portail et le conduisit jusqu'à la porte d'entrée. Caroline Morrison se trouvait dans le placard qui lui servait de bureau, juste à côté du vestibule. Charlotte frappa à la porte.

— Oh ! Charlotte, te revoilà. As-tu passé un bon après-midi ?

— Oui, merci, Miss Morrison.

Elle attendit dans l'embrasure de la porte, et Caroline leva les yeux, se détournant de ce qu'elle était en train de faire.

— Tu avais quelque chose à me demander ?

— J'aimerais simplement vous présenter quelqu'un, répondit Charlotte. J'ai rencontré un vieil ami cet après-midi.

Caroline posa son stylo-plume et se leva.

— Bien sûr, dit-elle. Qui est-ce ?

Elle sortit dans le vestibule et vit un jeune homme qui se tenait là. Il portait une tenue de travail, une chemise bleue à carreaux ouverte au col, et de grosses bottes qui dépassaient de sa salopette usée.

Charlotte se retourna vers elle, les yeux pétillants.

— Je vous présente Harry, Harry Black. Il vient de ma ville natale, en Allemagne, et nous nous sommes rencontrés à Londres quand… dit-elle avec hésitation, cherchant ses mots. Avant que je ne vienne à St Michael.

— Enchanté, dit Harry, la main tendue en gratifiant Miss Morrison de son sourire le plus éclatant. Lisa m'a raconté ce qui lui est arrivé pendant les bombardements et tout le tintouin.

Caroline Morrison serra la main qui lui était offerte. *Lisa. Il veut parler de Charlotte*, pensa-t-elle, *mais bien sûr, il ne l'a jamais connue sous ce prénom*.

— Moi aussi, j'ai entendu parler de vous, répondit-elle sobrement.

— Harry était simplement curieux de voir où j'habite, expliqua Charlotte, et il avait envie de vous rencontrer.

Elle regardait avec une mine radieuse son vieil ami, ce garçon qui l'avait

connue « avant ». Miss Morrison se réjouissait de voir comme ses retrouvailles avec Harry avaient changé Charlotte. En revanche, elle ne savait trop quoi penser du jeune homme. Quelque chose chez lui ne lui inspirait pas confiance, mais elle n'arrivait pas à mettre le doigt dessus. *C'est injuste*, se dit-elle avec fermeté. *Tu ne connais ce garçon ni d'Ève ni d'Adam, et tu n'as aucunement le droit de porter des jugements hâtifs, surtout qu'il semble très important pour Charlotte.*

— Je dois aller travailler, à présent, lui dit Charlotte.

— D'accord, répondit Harry tandis qu'ils regagnaient la rue. Je sais où te trouver, maintenant.

— Mais moi, non, lui rappela Charlotte. Tu ne vis pas à Kemble Street, tout de même ?

— Non, répondit-il. Je ne fais que surveiller la maison pour Dan.

Il se pencha et l'embrassa sur la joue.

— J'arrive pas à croire que je t'aie retrouvée, Lisa, dit-il. C'est un miracle.

Sans réfléchir, elle se jeta à son cou et le serra très fort dans ses bras.

— Moi non plus, je n'y crois pas, dit-elle avant de se dégager, soudain gênée. Mais ça ne me dit toujours pas où te trouver, Harry.

— Je te l'ai dit : je travaille aux docks. J'ai une chambre là-bas. T'en fais pas, Lisa, je ne te perdrai pas à nouveau. Je te le promets.

Ce disant, il tourna les talons et, avec un joyeux signe de la main, repartit par là où ils étaient arrivés.

Charlotte le regarda tourner au coin de la rue, puis rentra à pas lents. Retrouver Harry avait effectivement tenu du miracle. En sa compagnie, elle avait oublié, l'espace d'un instant, le sentiment de vide qui l'avait si longtemps accablée. Mais aussitôt Harry disparu, la sensation revint peu à peu, étouffante, oppressante. Elle était ici, à Londres, dans un foyer rempli d'enfants et, malgré tout, elle ne s'était jamais sentie aussi seule.

Caroline avait vu la joie illuminer le visage de Charlotte lorsqu'elle lui avait présenté Harry et, malgré sa réaction inexplicable, elle se réjouissait pour elle. Toutefois, une fois le jeune homme parti, et Charlotte rentrée, cette étincelle s'était éteinte. Caroline décida de l'inviter dans son bureau pour discuter.

— Je suis ravie d'avoir rencontré Harry, dit-elle. Où l'as-tu retrouvé ?

— Je suis allée à Kemble Street, expliqua Charlotte. Je vous ai dit que je comptais le faire.

Caroline hocha la tête. De prime abord, cela ne lui avait pas semblé une bonne idée, mais elle avait compris que, même si découvrir les vestiges de son ancienne maison pouvait s'avérer douloureux pour Charlotte, cela lui permettrait peut-être de tirer un trait sur cette époque de sa vie et de se tourner vers l'avenir, plutôt que de ressasser le passé.

— Eh bien, c'était comme vous l'aviez décrit, sans doute même pire. Rien n'a été fait pour déblayer les décombres ou réparer les maisons.

Elle soupira et se frotta les yeux, comme si cela suffisait à effacer la vision du numéro 65 et des demeures voisines.

— Quoi qu'il en soit, je suis entrée.

— Oh ! Charlotte, c'était dangereux ! s'exclama Caroline.

La jeune fille haussa les épaules.

— Je ne crois pas. La maison ne risquait pas de s'effondrer. Toujours est-il que je suis entrée. Tout est en ruine, encore couvert de suie. Je suis allée dans la cuisine et je regardais la porte du sous-sol – c'est là que nous nous cachions pendant les attaques aériennes – quand il est entré.

— Harry ? demanda Caroline, stupéfaite. Que faisait-il là-bas ?

— C'est exactement la question qu'il m'a posée, répondit Charlotte avec un sourire. Je ne l'ai pas reconnu immédiatement. Je ne voyais pas son visage, et, de toute façon, il a changé. Enfin, grandi. Il n'était qu'un petit garçon la dernière fois que je l'ai vu. Il n'en est plus un.

— Non, admit Caroline en se remémorant le jeune homme aux larges épaules qui avait tenté de la charmer avec un sourire.

Charlotte lui raconta comme ils avaient passé des heures à rattraper le temps perdu autour d'une tasse de thé.

— C'était comme si je l'avais vu la veille, et non il y a deux ans.

— Je crois que cela arrive souvent quand on est réunis avec de bons amis après une période de séparation. On reprend là où les choses s'étaient arrêtées.

L'espace d'un instant, les pensées de Caroline allèrent à Henry Masters. C'était exactement ce qu'il se passait chaque fois qu'ils se voyaient. Elle sentit alors une douce chaleur l'envahir.

— Tout le monde me croyait morte, poursuivit Charlotte avant de lui donner plus d'explications.

Ses yeux se remplirent de larmes lorsqu'elle mentionna Hilda et sa famille, qui l'avaient traitée si gentiment quand elle était arrivée à Londres pour s'y réfugier. Hilda était devenue son amie à l'école, et ils l'avaient tous aidée à s'améliorer en anglais.

— Je n'arrive pas à croire qu'ils soient tous morts : Hilda, son frère, ses parents. Tous partis.

Elle sortit un mouchoir de sa poche pour se moucher.

— Depuis tout ce temps, et moi qui n'en savais rien.

— Que faisait Harry dans la maison des Federman ? interrogea Caroline, davantage pour changer de sujet que pour obtenir une réponse.

— Il a dit qu'il la surveillait.

— Qu'il la surveillait ?

— Oui, il m'a raconté que les Federman l'avaient hébergé quelque temps, quand il n'avait nulle part où vivre. Lorsqu'ils ont déménagé, pour que tante Naomi soit à l'abri des bombes au moment de la naissance du bébé, il a proposé de rester pour surveiller la maison.

— Mais elle est en ruine.

— Je sais, répondit Charlotte, mais quand il m'a surprise avec la main sur la poignée de la porte du sous-sol, il a cru que j'essayais d'y descendre pour voir s'il y avait des choses à voler.

— Et alors, y avait-il quelque chose ?

Charlotte haussa les épaules.

— Je n'en sais rien. Je n'ai pas réussi à ouvrir la porte, et ensuite, Harry est arrivé. Quoi qu'il en soit, dit-elle en se déridant légèrement, je sais que tante Naomi et oncle Dan sont vivants… et qu'ils ont eu un bébé. J'ignorais qu'ils en attendaient un !

— C'est fantastique, répondit Caroline. Et où vivent-ils, à présent ?

— Harry ne le sait pas. Tout ce qu'il sait, c'est qu'ils ont déménagé pour fuir les bombardements.

Étrange, songea Caroline. *S'il leur a promis de veiller sur leur maison, il doit savoir où ils sont partis*. Mais pour l'heure, elle garda cette pensée pour elle-même.

— Je vois, dit-elle. Eh bien, c'est dommage, parce que je suis sûre que tu meurs d'envie de les retrouver et de leur annoncer que tu es saine et sauve.

Voilà qui lui arracha un sourire.

— Oh oui ! s'exclama Charlotte. J'aimerais tellement.

— Eh bien, nous ferons le maximum, promit Caroline. Je suis certaine que, si nous posons la question aux habitants du quartier, quelqu'un saura nous dire où ils ont déménagé. Ainsi, tu pourras au moins leur écrire.

— Je leur ai déjà écrit, dit Charlotte, mais ils ne m'ont pas répondu.

— Je le sais, mais c'est très certainement parce qu'ils n'ont jamais reçu ta lettre. Le service des postes était très perturbé pendant le blitz. Il pourrait y avoir des centaines de raisons pour lesquelles ta lettre ne leur est pas parvenue.

Ou une seule, se dit-elle. *Harry*.

Quand Charlotte monta se coucher, Caroline resta assise à son bureau, perdue dans ses pensées. Dans l'un de ses tiroirs se trouvait une lettre qu'Avril lui avait envoyée quelques semaines plus tôt. Elle contenait des nouvelles concernant Charlotte, que Caroline avait été chargée de lui transmettre à un moment opportun. Jusqu'à présent, elle n'avait pas réussi à trouver l'occasion idéale et, compte tenu de la réapparition d'Harry Black, elle en fut soulagée. Ce n'étaient pas des informations qu'elle souhaitait partager avec lui. Elle sortit la lettre du tiroir pour la relire.

Presbytère St Mark
Wynsdown
Chère Caro,

Je sais que tu es à présent bien rentrée à Livingston Road et j'espère que Charlotte y trouve ses marques. Cela ne doit pas être facile pour elle de vivre un nouveau deuil, mais je suis sûre que tu ne la laisses pas s'ennuyer, ce qui ne peut que lui faire du bien !

Nous avons reçu des nouvelles intéressantes à son sujet. Quelques jours après votre départ, Mr Thompson, du cabinet notarial, est venu de Cheddar. Il était le notaire de Miss Everard et il souhaitait parler à David de son testament. Apparemment, elle a fait un petit don à l'église, mais elle lègue tout le reste en fidéicommis à Charlotte. Elle pourra en bénéficier à ses vingt et un ans. Je te laisse imaginer notre surprise ! Qui

plus est, elle a désigné David comme cocurateur, avec Mr Thompson. Nous sommes tombés des nues ! David n'en avait pas la moindre idée. Elle ne lui a jamais demandé son accord. Mr T. lui avait conseillé d'en parler d'abord à David, et il pensait qu'elle l'avait fait. David peut refuser s'il le souhaite, mais il n'en a pas l'intention. En attendant, cela signifie que Charlotte hérite d'une belle petite somme. Miss Everard possédait des actions, des obligations, ou je ne sais quoi, qui lui rapportaient une rente fort correcte, et tout cela revient désormais à Charlotte. D'après Mr T., Miss E. a écrit son testament il y a plusieurs mois. Charlotte hérite également de Blackdown House, bien sûr ; donc, si elle souhaite quitter Londres à nouveau, elle aura un endroit où vivre.

Tout cela était très inattendu. Mr Thompson est aussi l'exécuteur testamentaire, mais il a accepté de nous laisser nous charger d'annoncer à Charlotte la nouvelle de son héritage. David et moi en avons discuté et nous avons convenu que ce n'est pas quelque chose qui s'annonce dans une lettre. Il vaut mieux le lui dire en personne et être prêt à répondre à ses questions, car elle en aura sans nul doute. Aussi, chère Caro, nous aimerions te confier la responsabilité de lui annoncer la nouvelle à un moment opportun. Te voilà in loco parentis, à présent… Peut-être pas légalement, mais de facto, en tout cas. Tu as vu toutes ces locutions latines ? Père serait impressionné, tu ne crois pas ? Enfin, je suis convaincue que tu seras d'accord avec nous. D'après ce que j'ai compris, Mr T. est en train de lui ouvrir un compte bancaire pour qu'elle puisse avoir accès à une partie de ses fonds. Pas le capital, bien sûr, assez pour subvenir à ses besoins et faire quelques dépenses supplémentaires, mais pas suffisamment pour que quelqu'un d'intéressé essaie de profiter d'elle.

Reviens nous voir très vite, Caro. Le pauvre Henry dépérit !

Transmets mes sentiments à Charlotte.

Je t'embrasse,

Avril

Pour le moment, elle l'ignore encore, songea Caroline, *mais Charlotte est désormais une jeune fille fortunée.* À la pensée d'Harry se tenant dans le vestibule, charmeur et sûr de lui, elle fut soulagée qu'il n'en sache rien non

plus. Il semblait un mélange entre un filou et un docker, et l'un comme l'autre ne lui disait rien qui vaille.

35

Naomi profitait de la sieste de l'après-midi de Nicholas pour faire un petit somme lorsque des coups secs retentirent brusquement à la porte. Elle se remit péniblement sur pied pour aller ouvrir et trouva Shirley Newman sur le seuil.

— Shirley, dit-elle en s'écartant pour la laisser entrer. Qu'est-ce qui t'amène ?

— J'ai des nouvelles pour toi qui, je pense, vont t'intéresser, dit Shirley en se laissant tomber dans un fauteuil.

Naomi et elle étaient restées amies au fil des mois qu'elles avaient toutes deux passés à Feneton, mais elles n'étaient pas pour autant très proches. Naomi était bien occupée au Feneton Arms, et Shirley, lasse d'être constamment à la disposition de sa cousine Maud, avait trouvé du travail dans une usine en périphérie d'Ipswich et s'y rendait tous les jours en autobus.

— Que se passe-t-il ? voulut savoir Naomi.

— Derek est rentré en permission, répondit Shirley.

Cela n'était pas nouveau pour Naomi.

— Oui, dit-elle, je le sais, vous êtes tous les deux venus au bar samedi.

— C'est vrai, mais dimanche, on est allés à Londres. À Kemble Street.

Naomi la dévisagea, surprise.

— Vraiment ? Alors, comment était-ce ?

— Eh bien, rien n'a été réparé chez nous. Notre maison est exactement dans le même état que la dernière fois, à part les mauvaises herbes qui poussent à présent dans les murs. Pour tout te dire, Derek pense qu'on devrait la réparer avant que ça n'empire. Les bombardements se sont arrêtés, maintenant, alors, on pourrait essayer de la retaper.

— La retaper ?

— Oui, enfin, faire quelques réparations. Si on arrive à rafistoler le toit et

barricader les fenêtres – tu sais, histoire de rendre la maison étanche –, eh bien, Derek dit que nous pourrions sans doute retourner y vivre.

— Retourner y vivre ?

Naomi n'en croyait pas ses oreilles.

— Pas tout de suite, mais après la guerre.

— Ça n'a pas l'air d'être pour bientôt, dit Naomi.

— Je sais, mais quand ce sera enfin fini, tout le monde va se chercher un endroit où vivre, tu ne crois pas ? Ce qui veut dire qu'on aurait une longueur d'avance. Les gens vont s'installer dans des maisons à moitié détruites au début, n'est-ce pas ?

Naomi haussa les épaules. Elle n'avait pas encore pensé à tout cela. Leur situation actuelle lui convenait. Elle avait un emploi au bar, chez Jenny, et Dan travaillait à la base de la Royal Air Force la plus proche.

Lorsque celui-ci était venu s'installer définitivement à Feneton, Jenny avait accepté qu'ils occupent deux chambres à l'étage, où ils étaient très à l'aise. Retourneraient-ils un jour à Kemble Street ? se demanda Naomi. C'est là qu'avait toujours vécu Dan, mais ils n'étaient pas propriétaires de la maison, et, depuis que l'incendie l'avait rendue inhabitable, ils ne payaient plus de loyer. Tous leurs biens avaient été détruits par les flammes. Naomi n'avait aucune hâte d'y retourner pour faire face aux ruines qui avaient un jour été sa maison. Ils avaient entamé une nouvelle vie, ici, dans le Suffolk. Nicholas, désormais âgé de deux ans et demi, rattrapait sa venue au monde précoce et grandissait à vue d'œil. Ses jours n'étaient pas menacés par les bombardements, il était nourri, à l'abri, et on prenait soin de lui. À quoi bon changer quoi que ce soit ?

— Alors, qui va payer toutes ces réparations ?

— Le propriétaire, répondit Shirley. Mais écoute, Naomi, ce n'est pas ce que je suis venue t'annoncer.

— Alors, quoi donc ?

— Pendant qu'on jetait un œil à notre maison, on a aperçu quelqu'un entrer dans la vôtre.

— Quoi ? demanda Naomi en la dévisageant. Qui ?

— Sais pas, répondit Shirley. Juste un type. Il est entré, mais on ne l'a pas vu ressortir.

— Mais que faisait-il ? demanda Naomi. Je veux dire, tout est brûlé. Du moins, c'est ce qu'a dit Dan.

— Je ne sais pas ce qu'il faisait, persista Shirley. Il fouillait, j'imagine. Il a peut-être filé pendant qu'on avait le dos tourné. Avant de partir, Derek est allé voir. Il n'est pas entré, mais il n'a vu personne, et personne ne s'est manifesté non plus quand il a demandé s'il y avait quelqu'un. Bref, poursuivit-elle, Derek pensait que je devrais vous le dire, au cas où Dan voudrait y aller et jeter un œil.

— Merci, répondit Naomi. Je le dirai à Dan quand il rentrera, mais je ne pense pas qu'on puisse faire grand-chose. Des tas de gens doivent fouiner dans les maisons bombardées.

Lorsque Dan rentra, ce soir-là, Naomi lui raconta ce que Shirley lui avait dit.

— Qui était-ce, selon toi ? interrogea-t-elle. Et qu'est-ce qu'il faisait chez nous ?

— Aucune idée, répondit Dan avec un haussement d'épaules. Mais je parie qu'il y a des gens comme lui dans tout Londres.

— Il ne risque pas de nous voler quelque chose, n'est-ce pas ? s'enquit-elle. Je veux dire, tu as apporté ici tout ce qui n'avait pas brûlé.

— J'ai pris tout ce que je pouvais transporter, rectifia Dan. Il restait des choses dans le sous-sol, évidemment, mais elles n'ont aucune valeur. Tu sais, rien que le vieux matelas et les fauteuils. Je ne pouvais pas les emporter, mais ces objets ne valent pas le coup d'être volés, de toute façon.

— Est-ce que tu as fermé à clef la porte du sous-sol ?

— J'ai pas pu, elle était dégondée.

— Alors, n'importe qui peut entrer.

— Eh bien, oui, j'imagine. Enfin, j'ai remis la porte à sa place et je l'ai calée. Quelqu'un pourrait l'ouvrir, mais difficilement. Je ne vois déjà pas qui aurait l'idée d'entrer dans la maison, alors, essayer d'aller au sous-sol ?

Ils dînèrent rapidement, puis Naomi descendit au bar pour le service. Quelquefois, Dan s'installait au rez-de-chaussée, dans la petite arrière-salle, près du feu, mais ce soir-là, il resta à l'étage. Il songea à ce que Naomi lui avait rapporté. Lui aussi trouvait étrange que quelqu'un entre dans leur maison brûlée et y reste. Naturellement, Derek et Shirley avaient peut-être

raté le moment où l'homme était ressorti, mais, malgré tout, Dan n'aimait pas l'idée que quelqu'un fouine dans sa maison, même si elle était en ruine.

Il était au lit lorsque Naomi eut fini de fermer le bar. Il l'entendit traverser la pièce pour regarder Nicholas dormir dans son berceau, puis elle se glissa sous les draps à côté de lui.

— J'ai réfléchi, dit-il alors qu'elle se blottissait contre lui. Je crois que je vais y aller dimanche.

— Y aller ? répéta Naomi, fatiguée, avant de soupirer. Aller où ?

— À Londres. À Kemble Street. Je vais voir ce qu'il en est. Ça fait des mois que je suis parti. Faut que je jette un œil.

— Il n'y aura rien à voir, dit Naomi. Le type sera parti depuis longtemps.

— Peut-être bien, admit Dan, mais j'ai envie d'aller voir quand même.

— Je ne peux pas t'accompagner, dit Naomi.

— Je le sais bien, ma chérie, t'en fais pas. Je vais jeter un œil, et, après ça, on aura l'esprit plus tranquille.

Il sourit dans l'obscurité, puis ajouta :

— Au passage, je vais regarder dans quel état se trouve la maison des Newman, pour voir s'ils peuvent vraiment la sauver avec quelques réparations.

Ainsi, le dimanche après-midi, Dan se rendit à Londres, quitta l'arrêt de bus de Hope Street et prit la direction de Kemble Street. Il longea lentement la rue où il avait vécu toute sa vie et contempla les maisons. Certaines abritaient toujours des familles, d'autres avaient subi tant de dégâts qu'elles étaient irréparables, et une ou deux autres, comme celle des Newman, se situaient entre les deux. Tout lui était si familier et à la fois douloureusement inconnu.

Il y avait du monde dans la rue, mais personne ne lui prêta attention. Lorsqu'il arriva au numéro 65, il s'immobilisa un instant sur le trottoir. Il observa l'entrée ouverte, puis, pris d'une détermination soudaine, il franchit le seuil et pénétra dans les ruines de sa maison. Un seul regard au salon lui confirma qu'il n'y avait personne. Face à lui, les vestiges de l'escalier ne menaient nulle part ; personne ne prendrait le risque de monter. Tout doucement, il emprunta le passage menant à la cuisine. Il y avait indéniablement des traces de pas dans la poussière, mais elles auraient pu y

être depuis des mois. La cuisine était exactement comme il l'avait laissée, en cette épouvantable journée qui avait suivi l'incendie… à l'exception de la porte du sous-sol. Elle était toujours fermée, bloquée avec une cale, mais à en juger par les sillons circulaires tracés dans la poussière sur le sol, il était clair que quelqu'un l'avait ouverte, sans doute assez récemment. Il traversa la pièce et examina attentivement la porte. Il constata à présent qu'elle avait été repoussée dans l'encadrement et maintenue en place par un bloc de gravats qu'on avait coincé en dessous. C'est ce que lui-même avait fait, sauf qu'il s'était servi d'un morceau de bois, et non d'une pierre. Dan considéra la cale de fortune, puis se pencha et, après quelques coups de pied rapides, parvint à déloger la pierre de sa botte, libérant la porte. Il l'ouvrit précautionneusement et jeta un œil en bas de l'escalier. Personne. Muni de la torche électrique qu'il avait apportée, il descendit prudemment au sous-sol. Pointant la lampe dans chaque recoin de la pièce, il s'aperçut que quelqu'un s'y était effectivement réfugié. Le matelas était là, couvert d'une pile de couvertures. Les fauteuils n'avaient pas bougé, tout comme la table, mais sur celle-ci avait été placée une lampe à pétrole. Les Federman ne possédaient pas de lampe à pétrole. C'était la preuve qu'il lui fallait : quelqu'un vivait dans leur sous-sol. Dan regarda autour de lui, en quête d'autres indices. Sur l'étagère étaient disposées une bouteille d'eau et une rangée de boîtes de conserve. Dan était certain de ne pas avoir laissé de vivres. Il ne se souvenait même pas qu'il y en ait eu. Des biscuits, peut-être ? Mais certainement pas des conserves. Comment s'étaient-elles retrouvées là ? *Il y en a trop pour qu'elles aient été achetées légalement*, se dit-il. Il regretta de ne rien avoir pour les emporter. Il ignorait à qui elles appartenaient et d'où elles provenaient, mais comme elles se trouvaient dans le sous-sol de sa maison, il estima qu'elles lui revenaient de droit. Il prit quelques boîtes de saumon – il n'en avait pas vu de telles depuis des années – et les fourra dans ses poches. Ce serait une surprise pour Naomi et le petit ; il aurait au moins quelque chose à rapporter de son voyage à Londres.

Il remonta dans la cuisine et remit la porte du sous-sol en place, poussant du bout du pied le morceau de gravats en dessous afin de la maintenir solidement. Avec un dernier regard à la cuisine, il quitta la maison et

regagna la rue. Il faisait encore jour, mais la nuit ne tarderait pas à tomber. Il rebroussait chemin pour prendre le bus qui le ramènerait à la gare lorsqu'il aperçut quelqu'un qui venait à sa rencontre. L'homme progressait lentement sur le trottoir, jetant des regards de part et d'autre. Une silhouette familière qu'il reconnut aussitôt.

— Albert ? demanda Dan. Est-ce que c'est toi ?

Albert se figea pour l'aviser.

— Dan Federman ?

— Oui, c'est moi. Je viens d'aller voir l'état de la maison. Qu'est-ce que tu fais ?

— Je suis de la patrouille citoyenne, répondit Albert. Je surveille… tu sais bien.

Il jeta autour de lui un regard anxieux, comme s'il avait peur que quelqu'un l'observe.

— Je surveille…

— C'est bien, répondit Dan.

Il connaissait Albert depuis des lustres. Il n'avait pas inventé la poudre, comme aurait dit le père de Dan, mais il ne ferait pas de mal à une mouche.

— T'as remarqué quelque chose ?

— Oh ! je vois des tas de choses, répondit Albert avec un clin d'œil. Tu serais surpris.

— J'en doute pas, dit Dan qui s'apprêtait à partir. Bonne continuation.

— Je ne suis pas le seul, dit soudain Albert en posant une main sur le bras de Dan comme pour le retenir. Il y a un type qui surveille ta maison, n'est-ce pas ?

Dan pivota sur ses talons et le considéra.

— De quel type tu parles ? voulut-il savoir.

— Tu sais, répondit Albert, celui à qui t'as permis de dormir là. Un squatter, voilà ce qu'il est. Il y en a des tas dans le coin. Il n'est pas trop malhonnête, ton gars, parce que tu lui as demandé de veiller sur ta maison. Je n'ai pas à me soucier de lui.

— C'est quoi, son nom, à ce gars ?

Albert fronça le nez et réfléchit.

— Je ne sais pas comment il s'appelle. C'est un jeune, avec les cheveux

bruns. Tu dois connaître son nom, il connaît le tien, lui. Il a dit que Dan Federman lui avait demandé de veiller sur sa maison… Tu connais forcément son nom.

La voix d'Albert se teinta d'une note de doute, et Dan, anxieux de le rassurer, mentit :

— Bien sûr que je le connais. Ça m'est juste sorti de la tête pendant un instant. Merci de m'avoir prévenu, Albert.

— C'est mon boulot, répondit Albert d'un air important. Je suis de la patrouille citoyenne. Je surveille… tu sais.

Eh bien, songea Dan en se dirigeant vers l'arrêt de bus, *ça ne fait plus aucun doute ; quelqu'un occupe notre sous-sol, mais qui ? Un jeune avec les cheveux bruns. Quelqu'un qui sait que je vivais là, qui connaît mon nom.*

Il ne voyait pas qui cela pouvait être. Sans doute un squatter qui avait entendu à qui appartenait la maison et faisait simplement semblant de le connaître. Quoi qu'il en soit, il ne pouvait prendre aucune mesure pour le moment ; aussi monta-t-il dans le bus en direction de Liverpool Street.

De retour au Feneton Arms, Dan fit part à Naomi de ce qu'il avait découvert. Elle l'écouta attentivement raconter ce qu'il avait trouvé au sous-sol et exulta à la vue des deux boîtes de saumon.

— Oh ! Dan ! s'exclama-t-elle. Du saumon en boîte ! Je n'en ai pas vu depuis l'époque où ma mère en achetait pour les grandes occasions ! Tu sais, quand nous commencions à nous fréquenter et que tu venais prendre le thé le dimanche.

— Albert m'a dit qu'il avait vu quelqu'un sortir de la maison, dit Dan. Un jeune, brun, qui prétend me connaître.

— Ce ne serait pas ce garçon qui était venu chercher Lisa, l'autre fois ? Comment s'appelait-il ? Tu sais, celui qui est allé guetter les incendies avec toi.

— Oh ! je vois de qui tu veux parler, répondit Dan. Oui, il était brun. Pas moyen de me rappeler son nom, en revanche. Et toi ?

— Il était allemand, n'est-ce pas ? Un réfugié, comme notre pauvre Lisa.

— C'est vrai. Il avait dit qu'il reviendrait le lendemain, mais on ne l'a jamais revu.

— Il avait passé la nuit chez nous, lui rappela Naomi. Il avait dormi au sous-sol.

— T'as raison, admit Dan. Et s'il a dormi au sous-sol… il sait comment est l'endroit.

— Je n'arrive pas à me rappeler son nom.

— Bah, ça n'a pas d'importance, fit remarquer Dan. On ne sait pas ce qui lui est arrivé.

— Peu importe qui il est, raisonna Naomi, il fait de la contrebande. C'est logique, étant donné toutes les boîtes de conserve que tu as trouvées.

— Peut-être bien.

— C'est même sûr ! renchérit Naomi. Comme des tas de types dans son cas. Comment pouvait-il bien s'appeler ? Harvey… Harold… Henry…

— Harry ! C'était ça, son nom, n'est-ce pas ? Harry ? Il allait à l'école avec Lisa, non ?

— Oui, possible. Bon, s'il était l'ami de Lisa, ça ne me dérange pas trop qu'il dorme dans notre sous-sol, même s'il travaille au marché noir.

— Il va devoir se débrouiller avec deux boîtes de saumon en moins, fit remarquer Dan avec un sourire entendu.

— Oui. Bon, j'en donnerai une à Jen. Elle sera contente de redécouvrir le goût du saumon, elle aussi.

— Quoi qu'il en soit, soupira Dan, à moins d'y retourner et de poireauter devant la maison jusqu'à ce qu'il revienne, on n'a aucun moyen de le prendre sur le fait.

Ce que Dan ignorait, c'est qu'il avait justement failli le surprendre. Car ce soir-là, à la même heure, Harry Black se dirigeait lui aussi vers Kemble Street.

Alors qu'il approchait, à l'autre extrémité de la rue, Harry aperçut quelqu'un sortir de l'une des maisons. Était-ce le numéro 65 ? Il se cacha derrière un mur et regarda l'homme s'éloigner.

Qui c'était ? se demanda Harry. *Et qu'est-ce qu'il faisait ici ?*

Il vit l'homme s'arrêter pour parler à quelqu'un, qu'Harry reconnut. Il était de la patrouille citoyenne. *Un vieux maboul, celui-là !* Harry avait croisé son chemin à plusieurs occasions depuis leur première rencontre et était généralement parvenu à l'éviter. Il se demanda si l'homme qu'il avait vu en

premier était réellement sorti de chez les Federman. Pouvait-il s'agir de Dan Federman ? Lui et sa femme espéraient-ils revenir pour faire réparer la maison ? Pas plus tard que la semaine précédente, Harry avait vu la voisine d'en face et son mari regarder la maison qu'ils avaient habitée. Londres n'avait pas été bombardée depuis un moment. Peut-être les gens commençaient-ils à envisager de rentrer chez eux. Harry espérait que ce n'était pas le cas des Federman. Il était bien content d'avoir un endroit où stocker ses effets les plus personnels. Il logeait depuis quelque temps dans une chambre près des docks et avait indiqué sa nouvelle adresse à la police. Ainsi, aucun lien ne pourrait être établi entre lui et Kemble Street, si jamais on venait à découvrir sa cachette.

Albert reprit sa patrouille, et l'homme se remit en route. Harry s'empressa de le suivre, non seulement jusqu'à l'arrêt de bus, mais jusqu'à la gare de Liverpool Street, où il le regarda monter à bord du train pour Ipswich. Il ne parvint à s'approcher suffisamment pour distinguer son visage qu'une seule fois. Cela faisait bientôt deux ans qu'Harry n'avait pas revu Dan Federman, mais il était presque certain qu'il s'agissait de lui.

Après l'avoir vu monter dans le train, Harry retourna directement à Kemble Street. Tandis que le soir tombait peu à peu, il s'engouffra dans l'entrée sombre du numéro 65. Voulant à tout prix éviter de montrer la moindre lumière, il gagna la porte du sous-sol à tâtons. Là, il craqua une allumette et, à la lueur vacillante de la flamme, il constata aussitôt que quelqu'un avait ouvert la porte. Lorsque l'allumette se fut entièrement consumée, il la laissa tomber et en gratta une autre. La porte était toujours bloquée à l'aide d'une cale, mais celle-ci ne se trouvait pas du tout là où lui l'avait coincée. D'un mouvement vif, Harry retira la cale, ouvrit la porte et se faufila de l'autre côté. Une fois à l'intérieur, il la referma derrière lui et, depuis le sommet de l'escalier, il craqua une troisième allumette afin d'éclairer les marches. Allumant ensuite la lampe à pétrole, il inspecta attentivement le sous-sol. Il savait exactement ce qui devait s'y trouver et remarqua que deux conserves de saumon manquaient à l'appel. Rien d'autre n'indiquait que quelqu'un avait pénétré dans son repaire. Sa réserve de billets était toujours cachée dans le trou qu'il avait creusé sous l'escalier. Il l'en sortit pour recompter. *Peut-être vaudrait-il mieux la cacher ailleurs*, se

dit-il en considérant la liasse de billets. Si Dan Federman décidait d'aller raconter à la police ce qu'il avait découvert dans son sous-sol, ils pourraient bien venir fouiller. Perdre sa marchandise serait une chose, mais il ne pouvait guère se permettre de perdre son argent par la même occasion. Il lui faudrait trouver une nouvelle cachette, mais, pour l'heure, il glissa la liasse dans une poche intérieure de son pantalon.

Il avait vu Dan monter dans le train, ce qui signifiait que la police n'était pas encore à ses trousses. Il décida tout de même d'emporter quelques autres objets transportables, au cas où quelqu'un viendrait enquêter. Après tout, n'importe qui aurait pu laisser ces boîtes de conserve ici, y compris les Federman. Il retourna le matelas et glissa une main sous la toile pour récupérer une petite boîte contenant deux broches et une bague, qu'il avait toutes subtilisées dans une chambre au premier étage d'une maison bombardée. Il ne les avait pas encore montrées à Mikey. En vérité, il n'avait toujours pas décidé à qui les proposer : Mikey, ou Mr Ing. Aucun des deux ne connaissait l'existence de l'autre ; Harry préférait assurer ses arrières. Il considéra les bijoux dans la boîte et estima qu'ils rapporteraient sûrement un shilling ou deux.

Il fourra l'écrin dans sa poche, éteignit et regagna la cuisine éclairée par les pâles rayons de lune qui pénétraient par la fenêtre. Harry referma la porte, plaçant cette fois-ci la cale là où l'intrus l'avait laissée, afin qu'il ne remarque pas son passage au cas où il reviendrait. Il attendit dans la pénombre de l'encadrement de la porte, scrutant la rue jusqu'à ce qu'il fût certain que personne ne le verrait partir, puis sortit et disparut dans la nuit. Il décida de ne pas revenir avant plusieurs semaines. Le temps de s'assurer que personne ne s'intéressait à la maison.

En attendant, songea-t-il, *je retournerai voir Lisa à Livingston Road la semaine prochaine. Je pourrais peut-être l'emmener au cinéma.*

Il était captivé par la jeune fille, comme la première fois qu'il l'avait vue, en 1939. Quelque chose en elle l'attirait, et, même en son absence, cette sensation persistait. Il l'avait rejetée dans un coin de sa tête à l'époque où il la croyait morte – le passé est passé –, mais maintenant qu'il l'avait retrouvée, elle reprenait peu à peu sa place dans ses pensées et s'y immisçait quand il s'y attendait le moins.

Lorsqu'il était tombé sur elle dans la cuisine du 65, Kemble Street, et l'avait reconnue, Harry avait été choqué par sa propre réaction. Tandis qu'ils rattrapaient le temps perdu au café de Hope Street, il avait observé ses traits, vu la tension et le chagrin qui l'accablaient, mais il avait également remarqué comme elle avait changé. Elle n'avait plus rien de la petite écolière rebelle en blouse, avec les cheveux tirés en arrière, qui ne se laissait pas faire par les brutes. Elle s'était métamorphosée en une séduisante jeune femme, dont les cheveux soyeux encadraient un visage en forme de cœur, aux lèvres pleines et généreuses, et aux yeux vifs et brillants. Alors qu'elle marchait à ses côtés, il avait remarqué les mouvements de son corps, qui n'étaient plus gauches et quelque peu disgracieux, mais fluides et adroits, avec un léger balancement des hanches. Enfant, Harry avait été fasciné par cette petite fille. À présent, le jeune homme qu'il était tombait sous le charme de cette nouvelle Lisa.

Harry n'était pas étranger aux charmes féminins. Depuis sa libération de l'île de Man, il avait côtoyé quelques femmes. Une professionnelle de longue date l'avait pris en main à titre de faveur rendue à Mikey et lui avait enseigné les plaisirs de son métier. Il savait que les femmes le trouvaient séduisant et il aimait leur compagnie, les sensations qu'elles lui procuraient. Mais elles étaient seulement là pour le satisfaire ; quand il en avait fini avec elles, il ne leur accordait plus la moindre pensée.

À présent, Lisa ne cessait d'envahir son esprit, et il n'était pas sûr que cela lui plût. Il aimait être maître de lui-même, de ses pensées et de son corps, et Lisa mettait sa maîtrise en péril. Il n'était pas retourné à Livingston Road depuis plusieurs semaines, simplement pour se prouver à lui-même qu'il n'en ressentait pas la nécessité. Elle n'était qu'une femme parmi tant d'autres, belle, certes, mais les hommes comme lui ne se laissaient pas enchaîner par une femme.

Malgré cette résolution, en fin de semaine suivante, Harry frappa à la porte du foyer de Livingston Road. Ce ne fut pas Charlotte qui vint ouvrir, mais une femme qu'Harry n'avait jamais vue auparavant. Elle l'accueillit avec un sourire poli et demanda :

— Puis-je vous aider ?

— Je viens voir Lisa, répondit Harry. Est-ce qu'elle est là ?

— Lisa ? répéta la femme d'un air déconcerté. Je regrette, mais il n'y a pas de Lisa ici.

— Si, elle travaille ici, répondit Harry avant de se souvenir subitement. Pardon, j'ai oublié. Elle se fait appeler Charlotte, maintenant.

L'expression de la femme se détendit en signe de compréhension.

— Charlotte. Oui, bien sûr. Attendez ici, je vous prie, je vais voir si elle est là.

Harry patienta dans le vestibule. Il entendait des voix d'enfants résonner quelque part dans la maison, une porte qui claque, un éclat de rire. C'était un samedi après-midi, et les pensionnaires n'étaient pas à l'école. Tout compte fait, Lisa n'aurait peut-être pas le droit de sortir. Harry s'apprêtait à tourner les talons lorsque Miss Morrison arriva.

— Bonjour, dit-elle. J'ai cru comprendre que vous cherchiez Charlotte.

Soudain, elle le reconnut et reprit :

— Harry, n'est-ce pas ? L'ami de Charlotte ? Nous nous sommes rencontrés. Je suis Caroline Morrison, la superintendante du foyer.

— Oui, mademoiselle, je me souviens, répondit Harry.

Il la gratifia d'un large sourire. Il avait découvert que son sourire plaisait beaucoup aux femmes d'âge mûr.

— Êtes-vous venu voir Charlotte ? Est-ce qu'elle sait que vous êtes là ?

— Non, mademoiselle. Enfin, oui, je viens voir Charlotte, mais je ne l'ai pas prévenue que je venais.

— Il me semble qu'elle est au jardin avec les petits. Voulez-vous aller la chercher ? Je vais vous montrer le chemin.

Elle lui fit traverser la maison et le conduisit au jardin par une porte de derrière. Harry s'immobilisa sur le seuil et regarda, de l'autre côté de la pelouse, Lisa qui jouait au ballon avec un groupe de fillettes. Elle portait une jupe jaune sobre et un chemisier blanc, et ses cheveux étaient retenus par un ruban, jaune lui aussi. Elle courut pour attraper la balle en riant et, pendant un moment, Harry se contenta de l'admirer. Il comprit à cet instant qu'il la désirait, qu'il voulait qu'elle lui appartienne de toutes les façons possibles.

Caroline, jetant un regard derrière elle, aperçut son expression et fut

soudain prise d'inquiétude. Mais elle se ressaisit. Elle était simplement paranoïaque… surprotectrice.

— Charlotte ! l'appela-t-elle.

Celle-ci fit volte-face et, lorsqu'elle vit Harry dans l'encadrement de la porte, elle eut un hoquet de surprise. Elle jeta la balle aux enfants et accourut pour le saluer.

— Harry ! s'exclama-t-elle. J'ai bien cru que tu m'avais oubliée.

— Jamais, répondit-il avant de se tourner vers Caroline Morrison. Est-ce que Lisa sera libre pour me rejoindre, ce soir ? Je vois qu'elle est occupée, pour le moment.

— Bien sûr, répondit Caroline. Une fois que les enfants auront pris leur goûter, je ne vois pas d'objection à ce qu'elle sorte pour la soirée. Disons aux alentours de sept heures ? Je peux me débrouiller sans elle après cela.

Charlotte les dévisagea tour à tour. *Personne ne compte me demander mon avis ?* songea-t-elle.

Comme s'il lisait dans ses pensées, Harry l'interrogea :

— Ça te dirait, Lisa ?

— Oui, merci, répondit-elle. Avec plaisir.

— Je viendrai à sept heures, alors.

Il adressa un nouveau sourire à Caroline, se disant qu'il valait mieux la garder dans ses petits papiers, puis tourna les talons et retraversa la maison pour sortir par la porte d'entrée. Caroline et Charlotte le regardèrent s'éloigner, mais elles avaient toutes deux des pensées bien différentes à l'esprit.

Charlotte se disait : *Il est revenu pour moi. Il a tenu sa promesse.*

Et Caroline songeait : *Plus tu me souris, Harry, plus je me méfie de toi*.

Comme convenu, Harry réapparut à sept heures précises. Quand il sonna, la porte s'ouvrit aussitôt et Charlotte sortit. Elle avait troqué sa tenue pour la jupe verte à pâquerettes et le chemisier blanc qu'elle avait portés au bal d'été, ainsi qu'une pochette blanche empruntée à Caroline.

— Ne rentre pas trop tard, l'avait avertie celle-ci. Tu sais bien que nous commençons tôt demain matin.

Elle avait remis une clef à Charlotte, mais décida d'attendre jusqu'à son retour. Elle tenait à s'assurer qu'elle rentrait bien.

Harry prit Charlotte par la main.

— Où est-ce que tu aimerais aller ? demanda-t-il.

— Peu m'importe, répondit Charlotte. Je suis contente d'être dehors, pour changer.

— Je me suis dit qu'on pourrait aller au ciné, suggéra Harry. Qu'est-ce que tu dirais de commencer par manger un morceau, et ensuite d'aller danser ?

Charlotte le jaugea d'un air méfiant.

— Tu as les moyens, Harry ? interrogea-t-elle. Je n'ai plus envie de sauter de bus en bus comme une voleuse.

— Bien sûr, répondit-il en plongeant la main dans sa poche pour en sortir deux billets d'une livre.

— Harry ! Où as-tu trouvé tout ça ?

— Je l'ai gagné, répondit-il. Je te l'ai dit : je travaille aux docks, désormais.

— Mais c'est beaucoup d'argent !

— Je n'avais aucune raison de le dépenser avant de te retrouver. Allez, Lisa ! Allons nous amuser en ville.

— Je ne peux pas rentrer tard, dit Charlotte. J'ai promis à Miss Morrison.

— C'est un vrai dragon, celle-là, pas vrai ?

— Non, pas du tout, répliqua sèchement Charlotte. Elle a toujours été très gentille avec moi, et je le lui ai promis.

— D'accord, d'accord, dit Harry en levant les mains en signe de reddition. Ça m'est égal où on va.

Toujours main dans la main, ils parcoururent la rue et trouvèrent un café. Après avoir englouti des *fish and chips*, ils allèrent à l'Odeon, où Harry la conduisit à la dernière rangée de sièges. Charlotte n'était jamais allée au cinéma. Les Federman n'avaient pas les moyens pour un tel luxe, et aucune occasion ne s'était présentée depuis. Ils prirent place sur leurs sièges et regardèrent le dessin animé diffusé avant le film, *En route vers Zanzibar*, avec Bob Hope et Bing Crosby. Sitôt les lumières éteintes, Harry glissa un bras autour des épaules de Charlotte. D'abord, elle se raidit, puis, voyant qu'il se contentait de l'enlacer doucement, elle se détendit peu à peu. Après tout, c'était Harry. Alors que le film suivait son cours, il prit sa main dans la sienne, massant délicatement son autre épaule. Elle fut parcourue d'un

frisson, qu'Harry ressentit lui aussi. Tout en douceur, il glissa sa main sous le bras de Charlotte de façon à la poser sur sa poitrine. Une vague de chaleur submergea la jeune fille. Elle se tourna légèrement vers lui. C'était tout l'encouragement dont il avait besoin. Il lâcha sa main, la prit par la joue et tourna son visage vers le sien. Il commença par déposer sur sa peau une ribambelle de baisers, ses lèvres se promenant sur ses joues jusqu'à ce qu'elles deviennent brûlantes. Il sentit sa chaleur, son excitation grandissante, et posa sa bouche sur la sienne. Ses lèvres étaient avides, sa langue se fraya un chemin entre celles de Charlotte. Pendant une fraction de seconde, elle songea à Billy, son cher, tendre Billy. Elle croyait savoir ce qu'était un baiser, mais ceux de Billy n'avaient pas éveillé en elle la sensation que lui procuraient à présent ceux d'Harry. Billy était un garçon, et Harry avait tout d'un homme. Tandis qu'il l'embrassait langoureusement, ses mains poursuivirent leur exploration jusqu'à ses cuisses, qu'il caressa du bout des doigts à travers sa jupe en coton. Elle s'éloigna brusquement et le repoussa.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Lisa ? murmura-t-il. Ça ne te fait pas du bien ? T'aimes pas ça ?

Charlotte ne répondit pas. Elle se détourna de lui et fixa du regard l'écran sur lequel Bing Crosby dédiait la chanson *It's Always You* à Dorothy Lamour.

— Allez, poupée, murmura Harry. C'est rien qu'un baiser et un câlin.

Il lui prit de nouveau la main et caressa sa paume de son pouce.

— Rien qu'un baiser, parce que t'es magnifique et que je croyais t'avoir perdue.

Charlotte laissa sa main dans la sienne, mais lorsqu'il entoura une nouvelle fois ses épaules de son bras, elle se dégagea en maugréant :

— Non, Harry !

Harry soupira et retira son bras. Il savait qu'il se montrait trop entreprenant avec elle, mais il ne pouvait s'en empêcher. Il avait perçu sa réaction à ses caresses et brûlait d'envie d'aller plus loin.

Quand le film se termina enfin et que les lumières se rallumèrent, Charlotte observa le dernier rang et s'aperçut qu'il était entièrement occupé par des couples et qu'ils avaient tous profité de la pénombre de la même

manière. L'hymne national retentit dans le cinéma, et tout le monde se leva. Charlotte se tint droite et immobile ; quant à Harry, bien que debout, il s'avachit sur le dossier du siège devant lui.

— Harry, siffla Charlotte. C'est l'hymne national.

— Pas le mien, répliqua-t-il.

Ils sortirent dans la nuit. L'obscurité était totale, aussi Harry extirpa-t-il une minuscule lampe de sa poche pour éclairer le chemin jusqu'à l'arrêt de bus.

— Où est-ce qu'on va, maintenant ? demanda-t-il.

— Je dois rentrer, répondit Charlotte. Je t'ai dit que je ne pouvais pas rentrer tard.

Harry soupira.

— D'accord, poupée. Mais on remet ça… samedi soir prochain ? Je connais un endroit où aller danser. Tu aimes danser ?

— Oui, répondit Charlotte. J'adore ça.

— Bon. Alors, je reviendrai samedi. Même heure. Préviens Miss Morrison que tu sors à nouveau. Elle n'a pas le droit de t'en empêcher, pas vrai ?

— Non, admit Charlotte. Pas si ma présence au foyer n'est pas nécessaire.

Avant de la quitter, une fois devant le foyer, il la prit dans ses bras et la serra fort contre lui. Il voulait qu'elle sente la puissance de son corps contre la douceur du sien. Pendant un instant, elle lui rendit son étreinte, puis il la lâcha doucement.

— Allez, rentre, dit-il. À samedi prochain.

— As-tu passé une bonne soirée ? demanda Caroline quand Charlotte passa la porte. Qu'avez-vous fait ?

— Nous avons mangé des *fish and chips*, puis nous sommes allés au cinéma.

— Vous avez dû bien vous amuser. Quel film avez-vous vu ?

— *En route vers Zanzibar*.

— Ah oui ? Je n'ai pas encore vu celui-ci, mais *En route vers Singapour* m'a beaucoup plu.

Charlotte lui souhaita bonne nuit, puis monta dans sa chambre, sous les combles. Allongée dans son lit, elle se remémora sa soirée avec Harry, et il s'écoula un long moment avant qu'elle ne trouve enfin le sommeil.

36

Le samedi matin suivant, Harry parcourut Petticoat Lane d'un pas nonchalant. C'était une belle journée de septembre, et il se sentait en paix avec le monde. Il avait terminé le travail de bonne heure aux docks et pouvait profiter du reste de la journée. Dans sa poche se trouvait un bracelet en or qu'il avait « déniché » dans une maison bombardée à Kensington – sans doute son propriétaire l'avait-il égaré dans sa fuite. C'était une chaîne lourde avec un serpent enroulé sur lui-même en guise de fermoir. Elle provenait d'un quartier aisé, aussi avait-il bon espoir d'en tirer un prix intéressant. Il avait d'abord envisagé de l'apporter à Mr Ing, mais s'était ravisé. Mr Ing n'était pas dupe quant à l'origine des objets qu'Harry lui présentait – tout au contraire, il savait parfaitement qu'ils étaient volés –, mais les temps étaient durs et il ne posait pas de questions. Néanmoins, la dernière fois, quand Harry lui avait proposé un médaillon suspendu à une chaîne, Mr Ing avait secoué la tête.

— Non, jeune homme, je ne peux pas prendre ça. Trop reconnaissable. La police surveille ma vitrine.

Harry n'avait pas insisté. Il avait repris le médaillon et n'était pas retourné chez Mr Ing depuis. Il l'avait vendu à Mikey Sharp pour une fraction de sa vraie valeur – il en était conscient –, mais cela lui avait malgré tout permis de renflouer ses poches et son capital pour son commerce de contrebande. Le bracelet en or était lui aussi distinctif, mais il avait bon espoir d'en tirer un prix correct auprès de Mikey. Celui-ci savait qui contacter pour le revendre sans tarder et en toute discrétion, tout en réalisant pour lui-même un bénéfice conséquent.

Harry sillonna les étals sans remarquer le jeune homme, connu sous le nom de la Truffe, qui l'avait pris en filature. Il pensait à Lisa, qu'il allait revoir ce soir-là. Bien qu'il eût du mal à se l'admettre, il avait hâte de la voir. Il l'emmènerait danser au Palais, et ensuite ?...

Il décida de lui acheter un cadeau. Il n'avait jamais eu l'occasion de lui remettre le bracelet de perles bleues qu'il comptait lui offrir avant sa disparition, mais il n'avait pas envie de lui donner cela. Il avait les moyens pour quelque chose de bien mieux, à présent, surtout s'il parvenait à vendre à Mikey le bracelet en or qui ballottait dans sa poche.

— Le Juif est au marché, rapporta la Truffe à Ginger Allsop, le bras droit de Mikey.

Ginger hocha la tête.

— Ne le perds pas de vue, la Truffe. Mikey veut connaître tous ses faits et gestes.

Le jeune homme détala aussitôt et ne tarda pas à repérer de nouveau Harry, occupé à examiner attentivement des bijoux sur un étal. Il avait remarqué une broche qui plairait sûrement à Lisa ; un papillon en argent avec des ailes en filigrane délicat. Elle était chère, mais Harry décida de revenir l'acheter une fois qu'il aurait conclu son affaire avec Mikey.

Ginger Allsop se dirigea vers le Black Bull et y rejoignit Mikey, assis dans l'arrière-salle, comme à son habitude.

— Le Juif est au marché, répéta-t-il.

Mikey se fendit d'un sourire carnassier.

— Parfait. Et où est Parker ?

— Je l'ai pas vu, Mikey.

— Eh bien, qu'est-ce que tu attends pour aller le chercher ? À quoi bon soudoyer un flic s'il n'est pas là quand on a besoin de lui ?

— Qu'est-ce que je dois lui dire ?

— Dis-lui de monter la garde. Si le Juif se pointe ici pour me vendre quelque chose, je décline son offre. Je lui promets d'y réfléchir. Dès qu'il ressort, c'est là que Brenda intervient et que Parker l'arrête, compris ?

Il réfléchit un instant, puis ajouta :

— Est-ce que la Truffe l'a suivi, la dernière fois qu'il est venu ici ?

— Oui, il loge dans une chambre près des docks, mais il entrepose sa came dans une maison brûlée à Shoreditch.

— D'accord. Pour l'heure, garde tes distances et assure-toi qu'il ne te voie pas s'il vient me demander ici, pigé ?

— Oui, patron.

— Tenez-vous prêts, vous autres. S'il tente quoi que ce soit, et j'en mettrais ma main à couper, laissez-le partir.

— Qu'on le laisse partir ?

Mikey se pencha et chuchota son plan à l'oreille de Ginger, qui sourit.

— Bien reçu, patron. Je m'en occupe.

Ginger s'empressa de regagner Petticoat Lane. C'était une journée chaude, et la rue était bondée. Les badauds étaient de sortie et flânaient sur le marché à la recherche de bonnes affaires et d'articles vendus sous le manteau, mais la Truffe avait Harry à l'œil, et Ginger ne tarda pas, lui aussi, à le repérer au milieu des étals.

— Tu vois le flic posté près de l'église au bout de la rue ? demanda Ginger à la Truffe. L'officier Parker.

— Ouais, le type avec la moustache.

— C'est lui. Ben, dis-lui de venir à mon étal, aussi vite qu'il voudra, et que c'est Ginger qui t'envoie. D'accord ?

— Et le Juif ?

— Je me charge de lui. Toi, va chercher le flic.

Tout le temps qu'il passa sur le marché, Harry garda la main fourrée dans sa poche, le poids du bracelet, lourd et rassurant entre ses doigts. *Trop de voleurs à la tire dans le coin*, songea-t-il. Ils n'oseraient pas se frotter à un homme de Mikey Sharp, mais ce n'était plus le cas d'Harry. Il ne dépendait de personne. Il se fraya un chemin à travers la foule du samedi et entra au Black Bull. Il se commanda un verre et patienta au bar un moment, l'œil aux aguets. Lorsqu'il fut presque certain que personne ne se souciait de lui, il se rendit au fond du bar, frappa à la porte et, sans attendre de réponse, entra. Jamais il n'aurait osé faire une telle chose à ses débuts, mais il était une pointure, à présent, un homme qui gérait sa propre affaire, l'égal de Mikey.

— Harry ! le salua ce dernier avec un sourire. Content de te voir, l'ami. Je te sers quelque chose ?

Il prit une bouteille de whisky sur la table et en servit un grand verre qu'il tendit à Harry.

— Ça me fait plaisir de te revoir, fiston. Quel bon vent t'amène ?

— J'ai juste une petite affaire à te proposer.

Harry jeta un regard autour de lui. Des hommes de Mikey étaient assis dans un coin, deux colosses au visage buriné capables de se débarrasser illico presto de n'importe quel obstacle ou n'importe quel fauteur de troubles.

Mikey les considéra rapidement, puis, avec un bref signe de tête, lança :

— Charlie, Jumbo, tirez-vous.

Les deux hommes se levèrent et quittèrent la pièce d'un pas lourd. Mikey fit signe à Harry de s'asseoir.

— Alors, dis-moi, Harry. Qu'est-ce que tu m'apportes, aujourd'hui ?

Harry sortit le bracelet de sa poche et le posa sur la table.

— Je me suis dit qu'il pourrait t'intéresser, Mikey. Il est en or massif. C'est de la bombe !

— Et c'est une bombe qui l'a libéré, pas vrai ?

Riant de sa propre blague, Mikey prit le bijou dans sa main et le soupesa. Il étudia les maillons de la chaîne et le fermoir en forme de serpent.

— Une belle pièce. À condition qu'il soit authentique.

— Bien sûr qu'il l'est, répliqua Harry. N'importe quel idiot le verrait.

Pendant une fraction de seconde, Mikey se rembrunit – personne ne se permettait de le traiter d'idiot –, puis il releva la tête et se fendit d'un large sourire.

— Le serpent est un peu ostentatoire, fit-il remarquer. C'est difficile de vendre un objet si facilement reconnaissable.

— Vu tes contacts, ça devrait pas te poser de problèmes, répondit Harry.

Mikey s'était fait la même réflexion, mais son visage ne laissa paraître qu'un vague intérêt.

— Je dois y réfléchir, mon gars, sonder quelques personnes. Tu vois ce que je veux dire ?

— J'ai pas l'intention de te le laisser, dit Harry.

— Non ! Bien sûr que non. Je n'y comptais pas, même si on s'est toujours entendus en affaires. Non, garde-le, fiston. Je vais tâter le terrain, voir qui se trouve sur le marché. Reviens la semaine prochaine, j'aurai sûrement une réponse à te donner, et ton argent, bien sûr.

Harry ramassa le bracelet sur la table et le glissa de nouveau dans la poche de son pantalon.

— Samedi prochain, alors.

Mikey leva une main.

— Je serai là, dit-il.

Harry quitta la pièce et sortit du bar. De son côté, Mikey se posta à la fenêtre et observa. Si tout se déroulait comme prévu, le Juif, Harry Black, ne serait plus là le samedi suivant. Il ne lui causerait plus de soucis et n'empiéterait plus sur son territoire.

Une fois de retour dans la rue, Harry marqua une pause, se demandant s'il ne ferait pas mieux de s'adresser à Mr Ing pour obtenir une estimation du bracelet. Alors qu'il se tenait là, une jeune femme le heurta de plein fouet et buta sur le trottoir, s'agrippant à lui pour retrouver l'équilibre. Il tenta de la rattraper, et elle poussa un cri perçant.

— Lâchez-moi ! Lâchez-moi ! Ôtez vos sales pattes de là ! Police !

Un policier en uniforme surgit soudain de nulle part et empoigna Harry par le bras.

— Eh bien, eh bien, qu'est-ce qui se passe ici ?

— Il m'a volé mon bracelet ! s'écria la femme. Il m'est rentré dedans et me l'a arraché. Il m'a volé mon bracelet !

La poigne du policier se resserra sur le bras d'Harry. Le jeune homme tenta de se libérer en se tortillant, mais son bras était tordu en arrière.

— Allons, mon garçon, montrez-moi votre poche. Voyons voir si la dame dit vrai.

Harry avait reconnu la « dame » en question. C'était Brenda, l'une des racoleuses de Mikey Sharp. Harry avait même profité de ses services une ou deux fois. Il jeta un regard en direction du pub et aperçut Mikey à la fenêtre, le sourire aux lèvres. On lui avait tendu un piège.

— Bon, bon, dit-il. Il est dans ma poche.

Le policier relâcha son emprise et tendit la main pour récupérer le bijou. C'était tout ce dont Harry avait besoin. D'un mouvement brutal, il enroula une jambe autour de celle de son adversaire et le précipita au sol. Il balança un coup de poing à la prostituée et la cueillit en pleine figure. Elle aussi s'effondra sur le trottoir, du sang jaillissant du nez. Ginger, Charlie et Jumbo surgirent d'entre la foule, mais Harry chargea Ginger d'un coup d'épaule et le fit tomber à la renverse sur Charlie. Jumbo se rua vers le

combat en rugissant. Il saisit la veste d'Harry et la lui arracha presque. Comme il l'avait fait à Hanau, il y avait si longtemps de cela, Harry glissa ses bras hors des manches, laissant la veste déchirée dans les mains de Jumbo, et parvint à s'échapper. Plusieurs personnes tentèrent de le retenir, l'agrippant dans sa course, mais une fois qu'il fut lancé, rien ne put arrêter le garçon des rues. En quelques secondes, il s'était volatilisé, se frayant un chemin parmi les passants dans le dédale de rues qui s'étendaient au-delà du marché.

Devant le Black Bull, les sbires de Mikey et le policier qu'il avait soudoyé se relevèrent, rouges de colère. La foule qui s'était rassemblée se dispersa peu à peu, incitée par les avertissements furieux de l'officier Parker :

— Circulez ! Il n'y a plus rien à voir ici, alors, fichez le camp avant que je ne vous arrête pour vagabondage et nuisance publique.

Lorsque les curieux se furent dispersés, Mikey et sa bande se retranchèrent tous au pub, où il leur expliqua la deuxième partie de son plan.

Une fois Harry à bonne distance du marché et certain d'avoir semé ses poursuivants, il partit en direction de Shoreditch. Mikey savait sans doute où il vivait, près des docks, mais il espérait que sa cachette à Kemble Street serait suffisamment sûre pour le moment. Toutefois, il préféra ne prendre aucun risque et grimpa dans plusieurs autobus, ainsi que deux métros, pour s'assurer que personne ne le suivait. Il arriva à Kemble Street en milieu d'après-midi. Au sous-sol, il referma la porte derrière lui, alluma la lampe à pétrole et réfléchit à la prochaine étape. Mikey avait incontestablement manigancé son « arrestation ». C'était l'une de ses racoleuses qui avait commencé, et ses hommes de main s'étaient joints à la mêlée. Harry avait eu de la chance de s'en tirer.

Il sortit le bracelet de la poche de son pantalon et le glissa dans la poche intérieure où il cachait son argent. Une fois de plus, il avait démontré qu'il était plus sage de ne garder aucun objet de valeur dans les poches de sa veste. C'était la seule chose qu'il avait perdue : sa veste. Il devrait se tenir à l'écart de Petticoat Lane, dorénavant, mais il y avait des marchés dans d'autres quartiers de Londres qui n'appartenaient pas au domaine de Mikey Sharp.

Il considéra les rangées de boîtes de conserve, les bouteilles de whisky et

les bas en soie qu'il avait achetés à un type dans un pub. Il avait suffisamment de marchandise pour subsister pendant quelque temps. Il alimentait ses contacts petit à petit… tout en maintenant des prix élevés. Il avait trouvé une nouvelle source de spiritueux, et pas seulement du whisky. Il avait recontacté Dickett et l'avait grassement payé pour une portion d'un envoi censé revenir à Mikey. Il se rendait compte à présent que ce n'était pas la décision la plus sage qu'il ait prise, mais l'offre était trop alléchante pour être déclinée. Sans oublier que, s'il espérait constituer son propre cercle de clients, il devait se réapprovisionner en marchandises.

Tant qu'il ne marchait plus sur les plates-bandes de Mikey, il devrait être à l'abri. Il se trouverait un autre coin. En attendant, il avait toujours le bracelet, qu'il proposerait à quelqu'un d'autre, même si cela impliquait de baisser le prix qu'il espérait en tirer.

Il se rendrait plus tard à Livingston Road, comme prévu. Entre-temps, il ferait aussi bien de piquer un petit somme. Après quoi, il passerait aux bains publics pour faire un brin de toilette et se préparer à emmener Lisa danser. Il s'affala sur le matelas et s'endormit presque instantanément.

Une heure plus tard, il fut réveillé en sursaut par quelqu'un qui l'empoignait et le hissait sur pied. Il eut beau se débattre, ses bras et ses jambes furent fermement ligotés, et on l'assit de force dans l'un des vieux fauteuils. Le sous-sol était rempli d'hommes – les hommes de Mikey. Muni d'un couteau à l'air meurtrier, Jumbo montait la garde à côté de lui, tandis que Charlie, Ginger et l'officier Parker inspectaient les objets alignés sur les étagères.

— Ça m'a tout l'air destiné au marché noir. Vous n'êtes pas d'accord, monsieur le policier ? demanda Ginger avec une solennité feinte.

— Assurément, répondit l'officier.

Ils laissèrent quelques conserves et bouteilles de bière sur les étagères, et Ginger et Charlie entassèrent le reste dans des caisses qu'ils avaient apportées.

— Et lui, qu'est-ce qu'on en fait ? demanda Charlie en désignant Harry d'un signe de tête.

— On le fouille, répondit Ginger. Et si on le soupçonne de cacher autre chose, on le questionne, en toute politesse.

Une fois qu'ils en eurent fini avec les marchandises de contrebande, ils portèrent leur attention sur Harry.

— Relève-le, Jumbo, ordonna Ginger.

Jumbo hissa Harry sur pied et le maintint fermement tandis que Ginger le fouillait.

— Il y a quelque chose dans ses poches, dit Ginger. Enlève-lui son pantalon.

Charlie se pencha pour couper les cordes autour des jambes d'Harry. Celui-ci se débattit, mais, les bras toujours ligotés, et Jumbo le tenant solidement par-derrière, il ne pouvait guère se défendre. On lui ôta son pantalon, et le contenu de ses poches fut vidé sur la table.

— Eh bien, eh bien, qu'est-ce qu'on a là ?

Ginger venait de découvrir la poche intérieure d'Harry et en sortit la liasse de billets et le bracelet en or.

— Voilà qui va faire plaisir à Mikey, dit Ginger. On s'est pas donné du mal pour rien.

Il fourra l'argent dans sa propre poche, mais remit le bracelet dans celle d'Harry.

— Rattachez-lui les jambes et, ensuite, retournez cette pièce de fond en comble. Voyez si vous trouvez autre chose.

Impuissant, Harry ne put que les regarder fouiller le sous-sol, mais il savait qu'ils n'y trouveraient rien d'autre. Ils avaient déjà pris tous les objets de valeur qu'il possédait.

— C'est tout, le Juif ? interrogea Ginger.

Harry fit oui de la tête.

— Bien, répondit Ginger, convaincu qu'Harry disait la vérité. Dès qu'il fera nuit, on apportera tout ça au Bull.

Il se tourna vers l'officier Parker.

— Vous avez reçu un tuyau, vous êtes venu ici et vous y avez trouvé ce type qui campait dans le sous-sol d'une maison brûlée qui ne lui appartient pas. Entendu ?

— Entendu, acquiesça l'officier Parker.

— Naturellement, vous l'avez arrêté. Toutes ces boîtes de conserve sur l'étagère sont la preuve de son commerce de contrebande.

Harry remarqua que le whisky et les bas en soie avaient disparu. Ils avaient besoin d'un minimum de preuves pour l'arrêter. Le reste reviendrait à Mikey.

— Vous feriez mieux de ramener un autre flic, suggéra Ginger. Mikey paiera. Assurez-vous de faire ça de façon légale et plausible. Mikey ne veut plus jamais le revoir ; il veut qu'il soit en taule et qu'il y reste.

— Ouais, pas de problème. J'ai un collègue qui sera d'accord pour participer. Ça fera bien sur notre dossier d'avoir attrapé un contrebandier.

Ils lui remirent son pantalon, ligotèrent ses jambes à nouveau, et Harry passa le reste de l'après-midi, ainsi que le début de la soirée, assis dans le fauteuil du sous-sol face à Jumbo qui délogeait la crasse de sous ses ongles avec la pointe de son couteau. Harry observa l'arme. Elle lui rappelait celle de Rolf, et il fut parcouru d'un frisson. Jumbo croisa son regard et lui adressa un sourire édenté.

— Tu vas croupir en taule pendant un bout de temps, fit-il remarquer. Voilà ce qui se passe quand un gamin s'en prend aux grands.

Lorsque la pénombre tomba au-dehors, Ginger et Charlie revinrent et hissèrent silencieusement les caisses de contrebande en haut de l'escalier, puis les chargèrent dans un fourgon qui les attendait.

— Parker sera de retour d'ici peu, dit Ginger à Jumbo. Il l'emmènera et, ensuite, vous pourrez rentrer chez vous. Ne le quittez pas des yeux, c'est une vraie anguille. Laissez-le ligoté, et gardez vos couteaux à portée de main.

Environ une heure plus tard, Harry entendit des voix résonner dans la cuisine. Il jeta un œil à Jumbo. Le colosse somnolait dans le fauteuil d'en face, son couteau posé près de lui. Harry regarda l'arme, si proche et pourtant si loin. Il avait les poignets si étroitement liés que ses mains étaient engourdies, et ses bras, totalement immobilisés. Il envisagea de frapper Jumbo de ses deux jambes ligotées, mais cela n'aurait aucune utilité. Tout ce qu'il gagnerait serait une bonne raclée.

La porte menant à la cuisine s'ouvrit, et deux policiers en uniforme descendirent l'escalier.

— Ma source avait raison, Davidson, déclama Parker d'une voix forte

tandis qu'ils examinaient le sous-sol. On dirait qu'on a coincé un squatter ici. Et vise un peu ces conserves. C'est forcément de la contrebande.

— Ça m'en a tout l'air, confirma Davidson.

Parker s'approcha d'Harry, ignorant totalement la présence de Jumbo dans le fauteuil.

— Heinrich Schwarz, aussi connu sous le nom d'Harry Black, je vous arrête pour être soupçonné de vous livrer à des activités de contrebande. Vous avez le droit de garder le silence. Si vous renoncez à ce droit, tout ce que vous direz sera noté et pourra être utilisé comme preuve contre vous.

Il remit Harry sur pied et, s'armant du couteau de Jumbo, coupa les cordes qui liaient ses poignets pour les remplacer aussitôt par une paire de menottes.

— On résiste à l'arrestation ? grogna-t-il avant de donner à Harry un coup de poing en pleine figure. Maintenant, on est quittes.

Pris de vertige, du sang giclant du nez, Harry retomba dans le fauteuil. Parker entreprit ensuite de couper les liens autour de ses jambes et, combinant leurs forces, les deux policiers lui firent remonter les marches et le poussèrent jusqu'à la rue. Il y régnait une obscurité totale. Personne ne les vit sortir de la maison, ni ne vit Harry précipité à l'intérieur d'une voiture de police ou encore Jumbo charger une caisse de conserves dans le coffre. Tandis qu'on le conduisait au poste, Harry se demanda pourquoi ils l'y emmenaient en voiture et pourquoi ils allaient si loin.

Le poste de Parker, songea-t-il, la mine sombre. *Ils me conduisent au poste de Parker, et c'est Mikey qui paie l'essence.*

Une fois de plus, Harry passa la fin de la semaine en cellule et, quand vint le lundi matin, il se présenta au tribunal de police. La caisse de conserves fut fournie à titre de preuve de ce que la police avait découvert au sous-sol. On l'accusa également d'outrage à agent de police, de rébellion et de vol d'un bracelet en or de grande valeur. Il fut envoyé en prison. Heinrich Schwarz, dit Harry Black, était de nouveau prisonnier des griffes de la justice. Il disparut simplement dans les méandres du système. L'officier Parker avait mérité son salaire ; il partagea avec son collègue Davidson la prime offerte par Mikey, et ils reçurent tous deux une distinction honorifique.

Jumbo, visiblement devenu parfaitement invisible lors de l'arrestation, s'était volatilisé dans la nuit. Il réapparut aux côtés de Mikey le lendemain matin, et personne n'accorda plus la moindre pensée à Harry Black.

37

Charlotte attendit tout le samedi soir, mais Harry ne vint pas.

— Pourquoi ne retournes-tu pas à Kemble Street ? suggéra Caroline le lendemain matin. Tu pourrais rencontrer quelqu'un qui sait où sont partis les Federman. Un voisin, peut-être ? C'est dimanche, alors, il devrait y avoir du monde dans le quartier, des gens qui sont habituellement au travail.

Caroline espérait que cela aiderait Charlotte à se changer les idées après la déception de la veille. Elle savait à quel point la jeune fille avait été impatiente de revoir Harry, mais ce voyou n'était pas venu, sans prévenir ni se justifier. Caroline l'aurait volontiers étranglé. Sept heures étaient passées, sans aucune trace de lui. Charlotte avait attendu dans le salon des enfants, où elle lisait une histoire aux plus petits, tendant l'oreille dans l'espoir d'entendre enfin retentir la sonnette, mais en vain. À huit heures du soir, la plupart des enfants étaient partis se coucher. Seules quelques filles plus âgées étaient restées debout et écoutaient la radio dans le séjour en participant au reprisage des chaussettes. Charlotte aidait elle aussi, mais elle n'avait pas la tête au travail.

Caroline était venue envoyer les enfants au lit et avait trouvé Charlotte assise là, la mine déconfite, une chaussette en partie raccommodée à la main, les yeux dans le vague.

— Il n'est pas venu, Miss Morrison, s'était-elle lamentée. Harry n'est pas venu. Il avait promis de m'emmener danser.

Charlotte était désespérée, et Caroline, furieuse. Aussi, le lendemain matin, elle lui soumit sa suggestion.

Charlotte n'avait guère envie de retourner à Kemble Street, mais, pressée par Caroline, elle se laissa convaincre. Alors qu'elle était dans le bus à destination de Shoreditch, elle espérait davantage trouver Harry que les Federman. Comme elle l'avait fait durant une bonne partie de la nuit, elle se

demanda pourquoi il n'avait pas tenu sa promesse, mais ne trouva aucune réponse.

Je le verrai peut-être à Kemble Street, songea-t-elle avec une infime lueur d'espoir. *C'est là qu'il se trouvait la dernière fois. Il est possible qu'il y soit à nouveau.*

Elle descendit du bus et parcourut la dernière centaine de mètres à pied, cherchant Harry parmi les visages qu'elle croisait, mais ne vit aucune trace de lui. Elle tourna sur Kemble Street et marcha lentement devant les maisons calcinées jusqu'à ce qu'elle parvienne au numéro 65. Elle l'appela depuis l'embrasure de la porte, mais aucune réponse ne vint. Elle entra et sitôt qu'elle eut atteint la cuisine, elle s'aperçut que la porte du sous-sol avait été ouverte et appuyée de guingois contre le mur. Elle traversa prudemment la pièce et jeta un coup d'œil en bas de l'escalier. Elle ne distinguait presque rien. Mais, et si Harry était là-dedans, blessé, malade ? Elle descendit quelques marches et l'appela à nouveau.

— Harry ? Harry, tu es là ? C'est moi, Lisa.

Personne ne lui répondit depuis la pénombre, et le silence qui régnait dans la maison devint oppressant. Elle se sentit submergée par la peur que lui inspirait ce sous-sol et, perdant subitement son sang-froid, elle remonta les marches quatre à quatre, traversa la cuisine et se précipita dans la rue ensoleillée. De retour sur le trottoir, livide, le souffle court, elle tenta d'apaiser sa peur.

— Tout va bien ?

Charlotte fit volte-face et vit une femme à l'air vaguement familier traverser la route pour venir à sa rencontre. Haletant toujours, elle ne parvint pas à répondre.

— Tu n'as pas l'air en forme, ma grande. Quelque chose ne va pas ?

— Non, répondit Charlotte à grand-peine. Non, je vais bien.

— Qu'est-ce que tu faisais dans cette maison ? voulut savoir la femme. Tu ne devrais pas entrer dans ces ruines, tu sais, c'est dangereux.

— Je… dit Charlotte avec hésitation. Je cherchais quelqu'un.

— Qui ? demanda la femme. Les Federman ne vivent plus là.

— Les Federman ! s'exclama Charlotte en observant attentivement son interlocutrice pour la première fois. Vous les connaissez ?

— Un peu que je les connais ! Ils étaient mes voisins. Je suis Shirley Newman. J'habitais en face, dit-elle avant de considérer Charlotte. On s'est déjà croisées, non ?

— Mrs Newman, dont le mari était marin ?

— C'est moi-même. Je suis juste venue jeter un œil à notre vieille maison. On va essayer de la faire réparer.

Elle jaugea Charlotte à nouveau.

— Comment tu t'appelles ?

— Charlotte Smith.

— C'est Mr et Mrs Federman que tu cherches ? s'enquit Shirley.

— Non, répondit Charlotte, qui, l'espace d'un instant, pensait encore à Harry. Enfin, si, ce sont eux.

— Ils sont partis depuis bien longtemps, dit Shirley. Ils ont déménagé il y a plus de dix-huit mois.

Charlotte fut prise d'un élan d'enthousiasme.

— Savez-vous où ils sont partis ? interrogea-t-elle. Où ils se trouvent à présent, je veux dire ?

Harry fut complètement chassé de ses pensées par l'espoir que Mrs Newman puisse lui dire où trouver sa famille d'accueil.

— Oui, je sais où ils sont. Mais qui les demande, exactement ?

— Lisa. Lisa Becker. J'ai vécu chez eux.

— Je croyais que tu t'appelais Charlotte quelque chose.

Shirley la jaugea d'un air méfiant.

— Oui, maintenant, mais pas à l'époque.

— Alors, c'est toi, Lisa Becker, la petite Allemande qui a été tuée pendant le blitz ?

— Oui, oui ! s'exclama Charlotte.

— Ils te croient morte, dit Shirley d'un ton accusateur. Où étais-tu pendant tout ce temps ?

— J'ai perdu la mémoire, expliqua Charlotte, mais ça n'a pas d'importance. Je suis venue dans l'espoir de les retrouver, de leur dire que je vais bien, mais je ne sais pas où ils sont. Dites-le-moi, je vous en prie.

Shirley Newman considéra la jeune fille qui se tenait devant elle. Elle n'avait pas très bien connu Lisa à l'époque où elle vivait avec les

Federman. Comme tant d'autres quand la guerre avait éclaté, elle n'aimait pas l'idée de vivre à proximité d'une Allemande et éprouvait une aversion immédiate envers quiconque venait d'Allemagne, réfugié ou non. Mais elle avait vu Lisa dans le quartier, et elle-même avait perdu sa maison lors de la première attaque du blitz, la nuit où Lisa avait disparu. Elle se souvenait de la détresse de Naomi qui avait fouillé tous les hôpitaux et les centres de secours de la ville, et à présent, voilà que cette dénommée Charlotte prétendait être Lisa, la petite fille disparue. *Peut-être dit-elle vrai*, songea Shirley, mais face à sa maison en ruine, elle avait d'autant plus de raisons de détester les Allemands, et, au bout du compte, tout cela lui était bien égal.

— Vous ne voulez pas me dire où ils se trouvent ? S'il vous plaît, la supplia Charlotte. Vous n'avez qu'à me donner leur adresse pour que je puisse leur écrire et les prévenir que je vais bien.

— Bon, je te propose quelque chose, dit Shirley. Donne-moi donc ton adresse, et quand je serai rentrée à la maison, je leur dirai où tu es. S'ils ont envie de te revoir après tout ce temps, ils sauront où te trouver.

Charlotte lui indiqua l'adresse du foyer à Livingston Road.

— Je ferais mieux de vous l'écrire, dit-elle. Vous avez du papier ?

— Non, répondit Shirley, mais je m'en souviendrai.

Ce disant, elle tourna les talons et regagna les ruines de sa maison.

Charlotte la regarda fixement s'éloigner. Pourquoi cette femme, cette voisine, refusait-elle de lui dire où étaient partis les Federman ? Elle fit quelques pas le long de la rue, considérant les autres maisons, se demandant qui elle pourrait interroger. Elle aurait sûrement trouvé de l'aide au Duke, mais il avait disparu depuis bien longtemps. Il ne restait plus, à l'endroit où le pub du quartier se dressait autrefois, qu'un terrain vague couvert de broussailles. Elle entendit résonner derrière elle des bruits de pas et, en jetant un regard alentour, elle aperçut Shirley Newman qui partait d'un pas vif. Sans réfléchir, Charlotte la suivit. Shirley avait dit « quand je serai rentrée à la maison », ce qui signifiait qu'elle devait vivre à proximité des Federman.

Tout ce que j'ai à faire, se dit Charlotte, *c'est la suivre jusque chez elle.*

Traînant légèrement le pas de façon à ce que Shirley ne risque pas de la

remarquer en se retournant, Charlotte la fila à travers les rues. Mais Shirley, qui ne voulait pas manquer son train, avançait sans un regard en arrière. Même lorsqu'elle monta dans un autobus, elle ne remarqua pas une seule seconde que Charlotte grimpait à son tour juste avant qu'il ne redémarre.

Lorsqu'elles arrivèrent à la gare de Liverpool Street et que Charlotte comprit que Shirley allait prendre le train, son cœur se serra. Elle avait assez d'argent pour s'acheter un billet, mais même si elle suivait Shirley à bord, elle ne saurait pas où descendre.

Elle vit Shirley s'adresser à un porteur et, s'approchant légèrement, elle entendit l'homme répondre à sa question.

— Feneton ? Quai dix. Il part dans dix minutes.

Feneton. C'était tout ce qu'elle voulait savoir. Charlotte se précipita au guichet, acheta un billet pour Feneton et courut jusqu'au quai dix. Elle avait perdu toute trace de Shirley, mais cela n'avait plus d'importance. Maintenant qu'elle savait où se rendre, elle n'avait plus besoin de l'avoir à l'œil jusqu'à l'arrivée. Elle prit place sur une banquette et, quelques secondes plus tard, le train se mit en marche. Ce ne fut qu'à cet instant qu'elle songea à Caroline Morrison. Elle se demanderait bientôt où elle était partie. Charlotte soupira. *Il est trop tard pour se soucier de ça*, se dit-elle. *Une fois à Feneton, je trouverai une cabine téléphonique et j'appellerai Miss Morrison pour la mettre au courant.*

Lorsque le train s'arrêta en gare de Feneton dans des volutes de vapeur, seuls quelques passagers en descendirent. Charlotte resta en retrait tandis que Shirley quittait la gare à grands pas. La soirée commençait à peine, et il faisait encore jour ; aussi la suivit-elle à bonne distance, mais Shirley, visiblement plongée dans ses pensées, parcourut la route à pas vifs sans un regard en arrière. Quand elles passèrent devant le pub, le Feneton Arms, Shirley marqua une pause, comme si elle s'apprêtait à entrer, mais elle se ravisa et poursuivit son chemin. Charlotte, qui s'était tapie sous un porche, s'arrêta elle aussi en arrivant à la hauteur du pub. Devrait-elle poursuivre sur les traces de Shirley ? Elle ne croyait pas une seule seconde que cette femme parlerait d'elle aux Federman. Elle se résolut alors à les trouver par ses propres moyens. Et quoi de mieux qu'un pub pour demander un renseignement ? Oncle Dan avait toujours aimé boire une pinte au Duke,

alors peut-être était-il un habitué ici. Prenant une profonde inspiration, Charlotte poussa la porte du bar et entra.

La pièce n'était pas bondée. Quelques officiers de la RAF se trouvaient accoudés au bar, et un couple était assis à une table près de la fenêtre. La femme qui se tenait derrière le comptoir leva les yeux et sourit en voyant Charlotte dans l'embrasure de la porte. Encouragée par son sourire, Charlotte s'approcha du bar.

— Je peux t'aider, ma chérie ? demanda la femme.

Elle voyait bien que la jeune fille qui venait d'entrer était trop jeune pour commander un verre.

— Je me demandais… commença Charlotte avec hésitation.

— Oui ?

— Je me demandais si, par hasard, vous connaîtriez Mr et Mrs Federman.

Elle sentit le rouge lui monter soudain aux joues.

— Peut-être bien, répondit la serveuse. Qui les demande ?

— Je m'appelle Lisa. Je cherche ma tante Naomi et mon oncle Dan.

La femme la détailla du regard.

— Attends ici un instant, dit-elle avant de disparaître derrière une porte.

Charlotte patienta, consciente des regards curieux que lui lançaient les officiers de la RAF à côté d'elle.

Quelques minutes plus tard, la porte derrière le bar s'ouvrit à la volée et une autre femme fit son apparition. Elle dévisagea Charlotte, et son teint devint livide.

— Lisa ? murmura-t-elle. Lisa ? C'est vraiment toi ?

Elle souleva l'abattant du comptoir et s'approcha.

— Oh ! ma chérie, où étais-tu ? Nous te croyions morte. Oh ! Lisa !

À ces mots, elle prit brusquement Charlotte dans ses bras et éclata en sanglots. Charlotte pleurait, elle aussi.

— Emmène-la en haut, Naomi, suggéra la serveuse. Je peux me débrouiller toute seule, c'est calme.

Naomi prit Charlotte par la main et la conduisit à l'étage. Elle poussa une porte et elles pénétrèrent dans un séjour. Un homme, occupé à lire le journal, leva les yeux en les voyant entrer.

— Te voilà, ma chérie, dit-il à l'intention de Naomi. Qui c'est, ça ?

— Oncle Dan ? dit Charlotte. C'est moi, Lisa.

Dan se leva d'un bond de son fauteuil et la dévisagea d'un air incrédule.

— Lisa ? Notre Lisa ?

Il tendit une main vers elle, et elle traversa la pièce pour se jeter dans ses bras.

— Où étais-tu ? Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

— Nous te croyions morte…

— J'ai été blessée pendant une attaque aérienne et…

Ils avaient tous parlé en même temps et s'arrêtèrent soudain, les sanglots tremblotants et les rires prenant le dessus.

— Asseyons-nous, suggéra Naomi. Nous serons plus à l'aise pour parler. Oh ! Lisa, je n'arrive pas à croire que tu sois là.

— Je vous ai enfin trouvés, dit Charlotte. J'ai écrit…

Tous trois s'assirent et racontèrent leurs histoires tandis que le jour laissait peu à peu place à l'obscurité. Charlotte leur fit le récit de la perte de sa mémoire, de son évacuation à Wynsdown, et Naomi, de la sienne à Feneton, de la naissance de Nicholas, qui dormait dans la chambre voisine, puis Dan, de la nuit du deuxième Grand Incendie de Londres, suivie de son déménagement définitif à Feneton.

— Comment nous as-tu retrouvés ? voulut savoir Naomi.

Charlotte leur expliqua comment elle avait pris Shirley en filature.

— Je ne savais pas où vous habitiez dans le village, mais je me suis dit que quelqu'un au pub le saurait peut-être.

— Pourquoi cette sotte ne t'a-t-elle pas tout simplement donné notre adresse ? s'indigna Dan. Elle savait qu'on voulait à tout prix te retrouver.

— Elle souhaitait probablement nous l'annoncer elle-même, supposa Naomi, histoire de se sentir importante.

Elle ne se faisait pas d'illusions sur son compte. Elle lui était reconnaissante de l'avoir emmenée à Feneton, mais depuis qu'elle avait appris à la connaître, elle s'était aperçue qu'elles ne deviendraient jamais de véritables amies. Chacune avait rendu service à l'autre, et les choses s'arrêtaient là.

— Où est-ce que tu as dit que tu vivais à présent ? voulut savoir Dan.

Tandis qu'elle commençait à leur parler de son travail au foyer pour

enfants de Livingston Road, Charlotte plaqua soudain une main sur sa bouche.

— Ils ne savent pas où je suis partie ! s'écria-t-elle. Miss Morrison va s'imaginer que je me suis perdue.

— Il faut que tu l'appelles sur-le-champ, dit vivement Naomi. Descends avec moi, tu pourras utiliser le téléphone. Il est tard, elle doit être morte d'inquiétude.

Elles se rendirent au rez-de-chaussée et, quand Naomi eut expliqué la situation, Jenny leur montra le téléphone d'un geste de la main.

— Allez-y.

Lorsqu'elle parvint à joindre Caroline, Charlotte perçut clairement dans sa voix un soulagement teinté de colère.

— Dieu soit loué, Charlotte, je craignais que tu ne te sois perdue. Tu n'aurais pas dû partir toute seule ainsi. Nous nous faisions un sang d'encre.

— Je vous demande pardon, Miss Morrison, mais je devais saisir cette occasion de retrouver ma tante Naomi et mon oncle Dan tant qu'il en était encore temps.

— Je le sais bien, admit Caroline, dont la voix trahissait encore une certaine tension. Quand vas-tu rentrer ? Si tu comptes rentrer, bien sûr.

— Oui, évidemment. Je prendrai le train demain matin.

— As-tu assez d'argent ?

— J'ai ce qu'il faut, assura Charlotte, qui n'en avait pourtant aucune idée.

Leurs trois minutes de communication arrivant à leur terme, elles se dirent au revoir, et Charlotte raccrocha.

— Je te libère pour le reste de la soirée, dit Jenny à Naomi. Comme c'est dimanche, on ferme à dix heures. Jim et moi pouvons nous débrouiller.

Elle sourit à Charlotte.

— Je suis sûre que vous avez beaucoup de choses à vous raconter.

Naomi la remercia, et elles retournèrent à l'étage, où Dan les attendait dans le séjour. À côté de lui se trouvait une petite valise.

— Je me suis dit que tu aimerais la récupérer, dit-il.

Charlotte écarquilla les yeux lorsqu'elle vit la petite malle qu'elle avait apportée de Hanau.

— Ce sont mes affaires ? murmura-t-elle.

Elle prit la valise et l'ouvrit. Là, sur le dessus, se trouvait la lettre de sa mère. Naomi tenait à ce que ce soit la première chose qu'elle verrait. Avec un hoquet de surprise, Charlotte la saisit et, tout en lissant les plis, lut à nouveau les mots que sa mère lui avait adressés trois ans plus tôt.

Elle se retourna vers ses parents d'accueil, les yeux de nouveau remplis de larmes.

— Je croyais avoir perdu mes affaires, la lettre de Mutti. Mais vous les avez gardées pour moi.

Cette nuit-là, Charlotte dormirait sur le canapé du séjour. Naomi réchauffa de la soupe sur le réchaud, dans le coin de la pièce, et prépara des sandwiches au fromage en accompagnement. Tout en dînant, tous trois continuèrent à évoquer ce qui s'était passé depuis cette désastreuse journée, deux ans auparavant.

Charlotte se demandait si elle parviendrait à fermer l'œil, étant donné toutes les émotions du jour, mais sitôt qu'elle se fut blottie sous les couvertures que Naomi lui avait données, elle sombra, épuisée, dans le sommeil. Le lendemain matin, elle fut réveillée par une paire de mains qui lui tiraient les cheveux. Elle se redressa en sursaut et se retrouva face à face avec un bambin.

— Oh ! vilain Nicky ! s'exclama Naomi qui accourut dans la pièce et le prit dans ses bras. Je suis désolée, Lisa, je ne voulais pas qu'il te réveille.

Elle sourit en voyant Charlotte tendre les bras au bébé.

— Voici ta grande sœur, Lisa, dit-elle au petit garçon tout en le lui passant. Tu peux dire « Lisa » ?

Nicky se laissa docilement installer sur les genoux de Charlotte et étudia son visage étroitement.

— Li ? babilla-t-il.

— C'est ça, petit futé. Lisa.

Ils s'installèrent tous à table pour le petit-déjeuner, constitué de porridge, de tartines et de thé. Alors qu'ils mangeaient, Charlotte regarda sa famille, sa famille londonienne, et, une fois de plus, les larmes roulèrent sur ses joues.

— Li pleure, fit remarquer Nicky depuis sa chaise haute.

— Oui, admit Charlotte, mais de joie.

Plus tard, ce matin-là, elle reprit le train à destination de Liverpool Street. Dan avait dû se rendre au travail, mais Naomi et Nicky l'accompagnèrent à la gare, et Naomi lui acheta son billet.

— Bon, tu as le numéro du bar à présent, n'est-ce pas ? demanda-t-elle tandis qu'ils attendaient sur le quai. Nous pouvons rester en contact par courrier dorénavant, mais en cas d'urgence, tu peux téléphoner au bar.

— Et vous, à Livingston Road. Oh ! tante Naomi, je n'arrive pas à croire que je vous aie retrouvés !

— C'est pourtant bien vrai, et il n'est pas question qu'on te perde une deuxième fois, Lisa.

Le train entra en gare dans un panache de vapeur et, embrassant rapidement Naomi et Nicky, Charlotte, de nouveau munie de sa petite valise marron, se précipita à bord. Elle se pencha à la fenêtre et s'écria :

— Je reviendrai vous voir très vite, c'est promis !

Le train se mit en marche, et ils se firent tous au revoir de la main jusqu'à ce qu'un virage fasse disparaître Naomi et Nicky.

En arrivant à Livingston Road, Charlotte se rendit aussitôt dans le bureau de Caroline.

— Oh ! Miss Morrison ! s'exclama-t-elle. Je regrette tellement de vous avoir causé du souci.

Caroline Morrison poussa un soupir las.

— Cela ne fait rien, Charlotte. Tu vas bien, c'est tout ce qui compte. Bon, à présent, raconte-moi tout.

Quand deux semaines passèrent sans la moindre nouvelle d'Harry, Caroline décida qu'il était temps de parler à Charlotte de son héritage. Elle avait été encouragée par un coup de fil d'Avril, au cours duquel elle l'avait informée que le notaire avait besoin que Charlotte signe quelques documents. Alors, ce soir-là, lorsque le silence s'installa enfin dans le foyer, Caroline invita Charlotte dans son bureau et lui parla du testament de Miss Edie.

— Elle t'a tout légué, Charlotte, expliqua-t-elle. Tout restera en fidéicommis jusqu'à tes vingt et un ans. En revanche, la maison t'appartient. Tu peux t'y installer si tu le souhaites, et une rente correcte te

sera fournie grâce à l'argent de la succession jusqu'à ce que la totalité te revienne.

Charlotte la dévisageait, incapable d'assimiler toutes ces informations.

— Vous voulez dire que tout ce qui lui appartenait est à moi, désormais ? Tous ses biens ?

— Oui, tout. Mais David Swanson et Mr Thompson s'occuperont de l'aspect financier. Ils sont tes cocurateurs et géreront ton argent jusqu'à ta majorité.

— Miss Edie m'a légué tout cela ?

— Oui, acquiesça Caroline avec un sourire. Elle t'aimait beaucoup.

38

La semaine suivante, Charlotte retourna à Wynsdown. À mesure que le train filait vers l'ouest en haletant, elle songea au surprenant tournant qu'avait pris sa vie au cours des dernières semaines. Elle avait retrouvé Harry, puis l'avait perdu à nouveau, elle avait été réunie avec les Federman, et découvert qu'elle possédait à présent une propriété et son propre argent.

Les habits que Naomi avait si soigneusement pliés et rangés dans sa petite valise étaient dorénavant trop petits pour elle, aussi les donna-t-elle à Caroline afin qu'elle les utilise pour les enfants du foyer. La lettre de sa mère, son passeport, ses autres documents d'immigration, son vieux carnet de rationnement et sa carte d'identité d'origine se trouvaient désormais à l'abri dans son sac à main. Elle pouvait désormais prouver sa véritable identité et elle trouvait cette idée fort rassurante.

— Viens donc loger chez nous, lui avait dit Avril au téléphone. Nous sommes tous impatients de te voir.

Charlotte avait accepté. Elle n'avait aucune envie de rester toute seule à Blackdown House, et le presbytère serait peut-être comble, mais accueillant. Cela ne faisait que quelques mois que Charlotte avait quitté Wynsdown, mais elle savait qu'elle n'était plus la même.

— Quelqu'un viendra te chercher à la gare, avait promis Avril.

— Sans doute le Dr Masters, avait fait remarquer Caroline. Il a toujours de l'essence en trop.

Ce ne fut pas le Dr Masters qui attendait Charlotte devant la gare, mais Billy. Pendant un instant, avant d'être vue, elle se figea, serrant fermement la poignée de sa valise. Puis il fit volte-face et l'aperçut. Son visage s'illumina d'un large sourire, et il franchit les quelques mètres qui les séparaient en deux grandes enjambées. Lui ôtant sa valise des mains pour la jeter au sol sans ménagement, il la prit dans ses bras et la serra fort contre lui. Il ne tenta pas de l'embrasser, mais ils restèrent un long moment

cramponnés l'un à l'autre, jusqu'à ce qu'il l'écarte doucement pour contempler son visage.

— Oh ! Charlie, murmura-t-il. Tu m'as tellement manqué !

Charlotte ne répondit pas. Billy ramassa sa valise et la conduisit jusqu'à l'endroit où il avait garé la voiture de la ferme.

Là, ils furent accueillis par un concert de jappements. Bessie, enfermée à l'arrière, bondit sitôt que Billy eut ouvert la portière. Elle se jeta sur Charlotte en trépignant et remuant frénétiquement la queue et, quand sa maîtresse se pencha, elle lui lava énergiquement le visage de sa langue rose.

— Bessie ! s'écria-t-elle. Oh ! Bessie, comme tu m'as manqué.

Billy, qui l'observait, se fit tristement la remarque que la chienne de Charlotte avait eu droit à un accueil plus chaleureux que celui qu'il avait reçu. C'était sa faute, il en était conscient, mais les choses avaient changé à présent. Elle ne passerait qu'un court séjour à Wynsdown, mais il était déterminé à la reconquérir.

Elle tourna vers lui un regard brillant et dit :

— Oh ! Billy, merci de l'avoir emmenée. Elle m'a tellement manqué.

Et l'éclat dans ses yeux fit bondir son cœur dans sa poitrine.

Ils firent remonter dans la voiture la chienne tout excitée et, une fois Charlotte installée sur le siège passager, Billy alla démarrer la voiture d'un tour de manivelle. Quand le moteur prit vie en crachotant, Billy grimpa d'un bond sur le siège conducteur, et ils empruntèrent les chemins familiers menant au village. Pendant un certain temps, un silence pesant s'installa entre eux, et ni l'un ni l'autre ne semblait savoir comment le briser.

— Comment vas-tu ? finit par demander Billy.

— Bien, répondit Charlotte, et toi ?

— Oh ! ça va, assura Billy. Je suis bien occupé à la ferme, tu sais. Comment as-tu trouvé Londres ?

— C'est grand, bruyant.

— À cause des bombes ?

— Non, des enfants !

Ils éclatèrent de rire, puis le silence retomba.

— Merci de t'être occupé de Bessie, dit Charlotte. J'espère qu'elle a été sage.

— Elle ne m'embête pas. Je la dresse avec Jet. C'est une chienne intelligente.

— Si seulement je pouvais la ramener à Londres… Les enfants du foyer l'adoreraient, dit-elle avec un soupir. Mais je sais qu'elle est plus heureuse ici, à la campagne.

— Combien de temps restes-tu ? voulut savoir Billy.

— Je ne sais pas encore, répondit Charlotte. Ça dépend de beaucoup de choses.

— Maman espère que tu auras le temps de venir à la ferme un de ces jours pour dîner avec nous, dit-il en lui jetant un regard à la dérobée. Tu viendras, hein, Charlie ? On veut que tu nous racontes tout ce que tu fais à Londres.

— Bien sûr. Avec plaisir, répondit-elle en se tournant pour le regarder.

Elle distinguait l'ombre de son visage à la lueur du crépuscule, ses mains, puissantes et fermes sur le volant, et, pour la première fois depuis son arrivée, l'affection qu'elle éprouvait autrefois pour Billy se raviva.

— Merci d'être venu me chercher, Billy, dit-elle avec douceur.

— Pas de quoi. Je voulais t'avoir pour moi tout seul, au moins un petit moment. Tout le monde t'attend au presbytère.

Il disait vrai. Lorsqu'il se gara devant le portail du presbytère, la porte s'ouvrit à la volée, et Avril et David accoururent en lançant des exclamations de bienvenue.

— Charlotte, ma chérie ! Tu as l'air en forme. As-tu fait bon voyage ?

— La journée a dû être longue. Entre donc manger quelque chose. Nous n'avons que du Parmentier de mouton à te servir, mais je sais que c'est l'un de tes plats préférés.

Les enfants Dawson, vêtus de leurs pyjamas et prêts à aller au lit, attendaient à l'intérieur. Charlotte les serra dans ses bras chacun leur tour. Billy entra lui aussi, et les Swanson l'invitèrent à se joindre à eux pour le dîner, mais il refusa.

— Je ferais mieux de rentrer, dit-il. Je viendrai te voir demain après-midi, Charlotte. On pourrait peut-être promener les chiens ensemble, qu'est-ce que tu en dis ?

Charlotte lui adressa un sourire et répondit :

— Oui, c'est une bonne idée.

Le matin suivant, Mr Thompson vint depuis Cheddar. Le pasteur, Charlotte et lui passèrent une bonne partie de la matinée dans le bureau de David à examiner les termes du testament de Miss Edie.

Mis à part le don qu'elle avait fait à l'église, la totalité de la succession revenait à Charlotte. Miss Edie avait ajouté une explication à cette décision.

Je lègue tous mes biens à Liselotte Becker, aussi connue sous le nom de Charlotte Smith, afin qu'elle puisse vivre pleinement sa vie une fois cette épouvantable guerre terminée. La vie est trop précieuse pour la gâcher avec des regrets. Tourne-toi vers l'avenir, Charlotte, pas vers le passé. J'ai perdu trop de temps en le ressassant. Je t'en prie, ne commets pas la même erreur.

— Je vais ouvrir un compte en banque à ton nom, Charlotte, dit Mr Thompson, et tous les mois, nous te verserons une rente, de façon à ce que tu aies assez d'argent pour subvenir à tes besoins.

— Mais je n'ai pas besoin d'argent, protesta Charlotte. J'en gagne en travaillant au foyer.

— Oui, nous le savons bien, dit Mr Thompson. Il ne s'agira pas d'une grosse somme, seulement dix livres sterling par mois…

Charlotte écarquilla les yeux. Cela ne lui semblait pas un montant négligeable.

— … mais, poursuivit-il avec un sourire, cela te fera un peu d'argent supplémentaire, si jamais tu en as besoin. Rien ne t'empêche de le mettre de côté, si tu n'en as pas l'utilité.

Il lui expliqua qu'elle était dorénavant propriétaire de Blackdown House et que la succession permettrait de financer son entretien.

— Tu n'as pas à te soucier de quoi que ce soit, ma grande, lui dit le pasteur. Nous nous occuperons de tout jusqu'à tes vingt et un ans. Après quoi, il te faudra prendre la relève, mais Mr Thompson et moi serons toujours là pour t'aiguiller.

Cet après-midi-là, Charlotte décida de retourner à Blackdown House.

— Aimerais-tu que je t'accompagne ? lui proposa Avril.

Charlotte secoua la tête.

— Non, je crois que je préfère y aller seule.

— Naturellement, acquiesça Avril avec un sourire.

Mais elle était un peu inquiète. Charlotte n'avait encore que seize ans, et, bien qu'elle eût aussitôt remarqué sa maturité nouvelle – que Caroline avait évoquée au téléphone –, Avril avait le sentiment que de récents évènements avaient mis la jeune fille à l'épreuve.

Mr Thompson lui avait remis le trousseau de clefs que Miss Edie gardait toujours dans son sac à main. Charlotte ouvrit la porte de la maison et entra. Elle erra d'une pièce à l'autre, chacune renfermant ses propres souvenirs, chacune plongée dans le silence et l'immobilité la plus complète. Dans sa chambre, elle s'assit sur le rebord de la fenêtre et contempla, par-delà les prés, le paysage qui était devenu pour elle si familier. Tout était exactement comme dans sa mémoire, paré de couleurs d'automne ; les fougères brunes, l'herbe jaunissante, les arbres doré, rouge et orange, et les contours abrupts des collines se découpant sur le ciel pâle d'octobre. Si différent, songea-t-elle, de la vue sur les toits que lui offrait la fenêtre du grenier à Livingston Road. Si paisible, comparé au brouhaha incessant des rues de Londres.

Elle parcourut la chambre des yeux, mais il n'y restait plus rien qui lui appartînt. Elle avait tout emporté le jour où elle avait fui à Londres. « Fui » était le mot approprié. Assise dans le refuge qui avait un jour été sa maison, elle en prit conscience : elle avait fui son malheur.

Il est trop tard pour faire machine arrière, se dit-elle. *Ma vie est à Londres, désormais, ma place, à Livingston Road.* Elle pensa à Harry et se demanda une fois de plus où il pouvait bien être. Depuis ses retrouvailles avec tante Naomi et oncle Dan, Harry avait été relégué dans un coin de sa tête. Mais il y était toujours et réapparaissait de temps à autre, lorsqu'elle s'y attendait le moins. Il s'imposait à son esprit pour le quitter aussi vite, comme il l'avait fait dans sa vie. À la pensée d'Harry, Charlotte oscillait sans cesse entre colère et inquiétude. Il aurait au moins pu prévenir qu'il ne viendrait pas, téléphoner au foyer ou envoyer un message, au lieu de la faire passer auprès de Miss Morrison et des autres pour une idiote qui s'était pomponnée pour rien. Peut-être ferait-il une nouvelle apparition à son retour à Londres. Dans ce cas, comment réagirait-elle ? Serait-elle heureuse de le voir ? Elle n'en savait rien et ne pourrait se décider que lorsque, ou plutôt si cela se produisait réellement.

Avec un soupir, elle le chassa de son esprit, se leva et traversa le palier

pour se rendre dans la chambre de Miss Edie, qui elle aussi était restée telle quelle, comme si Miss Edie pouvait revenir d'une minute à l'autre. Charlotte s'approcha de la table de chevet et prit la photo d'Herbert. Elle contempla son visage radieux et se surprit à lui rendre son sourire.

— Je vous emmène, dit-elle à voix haute. Je ne laisserai personne vous jeter à la poubelle.

Elle ouvrit le tiroir de la table de chevet et vit, à côté d'un flacon d'aspirine, posés sur une pile de mouchoirs, le télégramme corné ainsi qu'une lettre adressée à Miss Edie portant un cachet de l'armée. Elle les prit tous les deux et les glissa dans sa poche avec la photographie. Elle ne lirait jamais la lettre et le télégramme, elle les brûlerait dès qu'elle en aurait l'occasion. En revanche, elle garderait la photo.

Elle parvint enfin à la chambre d'amis, celle qui disposait d'une porte menant au grenier.

— Tu ferais mieux de jeter un œil à tout ce qui a été conservé dans les combles avant qu'ils ne soient débarrassés, avait suggéré Mr Thompson. Peut-être y a-t-il des choses que tu aimerais garder, mais il doit s'agir, pour la plupart, des biens de la famille Everard qui n'ont pour toi aucune valeur. Je passerai en revue tous les documents qu'on y trouvera, au cas où ils seraient importants.

La porte avait toujours été verrouillée. Charlotte trouva la clef sur le trousseau qu'on lui avait confié, l'ouvrit et entra. Rien n'avait changé. Le lit parfaitement fait, la commode, l'armoire et, dans le coin, la porte triangulaire menant au grenier. Charlotte contempla l'armoire, que Miss Edie fermait à clef. Elle ne lui avait jamais dit pourquoi, ni ce qu'elle renfermait, mais Charlotte décida que, maintenant que Miss Edie était partie, c'était à elle qu'il revenait de l'ouvrir. Elle considéra les nombreuses clefs dans sa main et choisit celle qui semblait convenir. Elle l'introduisit dans la serrure et, malgré une certaine raideur, elle parvint à ouvrir la porte de l'armoire. À l'intérieur était suspendu un unique vêtement. Une robe de mariée en dentelle blanche. Charlotte la contempla fixement, les larmes lui montant aux yeux. Miss Edie avait confectionné sa robe de mariée avant d'apprendre la nouvelle de la mort d'Herbert. Elle l'avait gardée à l'abri,

enfermée avec ses espoirs et ses rêves, au cas où le télégramme serait erroné. Au cas où Herbert reviendrait à la maison.

En entendant un bruit au rez-de-chaussée, Charlotte s'empressa de refermer et verrouiller l'armoire.

— Qui est là ? demanda-t-elle en se postant en haut de l'escalier.

— C'est moi, répondit Billy. Mrs Swanson m'a dit que tu étais là.

Charlotte le rejoignit.

— Je ne faisais que jeter un œil à la maison, dit-elle. J'ai terminé.

On lui avait conseillé de ne parler à personne du testament de Miss Edie.

— Cela ne regarde que toi, lui avait dit le pasteur. Mieux vaut éviter que tu deviennes le sujet de tous les ragots du village.

— Les gens finiront par l'apprendre, avait-il confié plus tard à Avril. Mais cette enfant n'a pas besoin d'être à nouveau la cible de remarques.

Charlotte avait accepté de ne rien dire. De toute manière, elle rentrerait à Londres quelques jours plus tard. Caroline étant déjà au courant, il n'était pas nécessaire de l'annoncer à qui que ce soit d'autre.

— J'ai emmené les chiens, dit Billy tandis qu'ils regagnaient le jardin et que Charlotte fermait la maison.

— Miss Edie serait heureuse de voir son jardin si bien entretenu, dit-elle en contemplant le potager bien ordonné. Je me demande qui s'en est occupé.

Billy ne répondit pas. Elle se tourna brusquement vers lui.

— C'est toi, Billy ?

— J'ai donné un coup de main, répondit-il d'un air nonchalant. Ça te dirait d'aller faire un tour près des gorges ?

C'était une belle journée d'octobre ; les rayons du soleil se reflétaient tels des diamants sur les feuilles d'automne. Ils empruntèrent le sentier qui menait à l'extérieur du village, traversait le bosquet et débouchait sur les coteaux. Lorsqu'ils passèrent devant le poste d'observation depuis lequel Billy et son père avaient vu s'écraser l'avion allemand, Charlotte demanda :

— Est-ce que vous venez toujours ici pour guetter les avions ennemis ?

— Seulement en cas d'alerte, répondit Billy. Nous en avons quelquefois, mais, visiblement, l'invasion allemande n'est plus à l'ordre du jour,

maintenant qu'Hitler s'est empêtré avec les Russes. Il va avoir du pain sur la planche là-bas, mais au moins, son attention est ailleurs.

Billy avait raison : la menace d'une invasion allemande s'était en effet éloignée. Billy faisait toujours partie des forces auxiliaires ; tout était encore en place, au cas où la menace reviendrait, mais le danger, autrefois si imminent, s'était amenuisé aux yeux de tous. Le soulagement qu'éprouvait Billy ne se limitait pas à la diminution générale de la tension ressentie par tout le monde. C'était un soulagement intense, personnel. Les Allemands ne venaient pas, ce qui signifiait que Charlotte, en tant que réfugiée allemande et petite amie d'un soldat auxiliaire, n'était plus en danger. Il savait qu'il ne pouvait toujours guère justifier la froideur soudaine qu'il avait manifestée envers elle après le bal d'été, mais il était bien décidé à faire tout son possible pour réparer les dégâts que cela avait causés entre eux. Retrouver leur ancienne complicité était la première étape.

Une fois au sommet des collines, ils lâchèrent les chiens. La brise fraîche fit rosir les joues de Charlotte, et fouler ce sentier familier lui remonta le moral.

— Tout ça m'a manqué, dit-elle en englobant le paysage d'un mouvement du bras. L'atmosphère de Londres est très confinée. Il y a des immeubles partout, et on ne voit que des lignes droites.

— Parle-moi de Londres, dit Billy. Qu'est-ce que ça t'a fait d'y retourner après avoir vécu si longtemps ici, à la campagne ?

— Au début, c'était difficile, admit Charlotte, mais on s'habitue. Au bruit, à l'agitation, à la foule. Enfin, avec tous les dégâts causés par les bombes, c'est une ville sinistre. Il y a des espaces vides là où étaient autrefois des maisons, et des bâtiments en ruine qui attendent d'être déblayés.

Tout en marchant, Charlotte raconta à Billy sa visite à Kemble Street et les ruines qu'elle y avait découvertes. Les larmes aux yeux, elle lui parla d'Hilda :

— Elle et sa famille ont été si gentils avec moi quand je suis arrivée à Londres, et, à présent, elle est morte. Elle a perdu la vie dans l'attaque aérienne où j'ai été blessée.

Puis elle lui fit le récit de ses retrouvailles avec tante Naomi et oncle Dan :

— Ils m'ont cherchée partout, mais ils ont cru que j'étais allée chez Hilda

et que j'étais morte, moi aussi. Ils ont quitté Londres quand leur maison a été détruite.

À mesure qu'elle se livrait, c'était comme si un lourd fardeau glissait peu à peu de ses épaules. Depuis le décès de Miss Edie, elle n'avait eu personne à qui confier ses pensées et ses peurs. Tout le monde s'était montré très bienveillant, mais elle avait préféré garder ses sentiments les plus intimes pour elle-même. Pour une raison qu'elle ignorait, c'était différent avec Billy. Sans vraiment s'en apercevoir, elle ranima ce lien, presque fraternel, qui les unissait autrefois, et lui décrivit en détail sa vie à Londres et son travail au foyer pour enfants. La seule personne qu'elle omit fut Harry. Billy était bien le dernier avec qui elle avait envie d'aborder le sujet.

Ils s'assirent sur un tronc d'arbre abattu, et Billy l'écouta s'épancher sur ce qui lui était arrivé depuis son départ de Wynsdown.

— Quand est-ce que tu repars ? demanda-t-il. J'imagine que c'est ton intention.

— Dans quelques jours, répondit Charlotte, trois, tout au plus. Miss Morrison m'a accordé des congés, mais elle a besoin de moi là-bas. N'oublie pas que c'est mon travail, à présent. Je ne fais pas que l'aider, je gagne ma vie.

— Tu pourrais revenir vivre et travailler ici, suggéra Billy avant de prendre sa main. Tu me manques, tu sais.

Charlotte ne se dégagea pas, mais, avec un sourire, elle secoua la tête.

— Tu me manques aussi, Billy. Mais ma place est à Londres, dorénavant. Les enfants du foyer où je travaille ont besoin qu'on s'occupe d'eux. Ils ont tous perdu leur maison, et bon nombre d'entre eux n'ont plus de famille. J'ai vécu tout ça, moi aussi, alors, je sais ce qu'ils ressentent. Je peux les aider à traverser cette épreuve.

Le vent se leva, et Charlotte frissonna.

— Nous devrions rentrer, dit-elle en se levant. J'ai promis d'être de retour au presbytère pour souper de bonne heure avec les enfants.

Billy siffla les chiens, joyeusement occupés à explorer un terrier de lapin sous une haie, non loin de là. Ils rebroussèrent chemin en direction du village, Charlotte confortablement cramponnée au bras de Billy. Lorsqu'ils

arrivèrent enfin à la place, le soleil avait disparu et l'air était véritablement froid.

— Est-ce que tu viendras à la ferme demain ? voulut savoir Billy alors qu'il se penchait pour attacher leurs laisses aux colliers des chiens tout en levant la tête vers Charlotte. Pour déjeuner avec nous ?

Charlotte hocha la tête.

— Oui, avec plaisir. À quelle heure devrais-je venir ?

Un sourire s'étira sur les lèvres de Billy, et il répondit :

— Tu n'as qu'à venir quand tu seras prête. Ma sera là pour te recevoir.

Les derniers jours s'écoulèrent à une vitesse folle, et Charlotte se retrouva soudain sur le chemin du retour. Ce fut Billy qui l'accompagna en bus jusqu'à Cheddar pour lui dire au revoir à la gare.

— Comment vas-tu rentrer au village ? s'enquit-elle alors qu'ils montaient dans le bus.

— À pied, bien sûr, répondit Billy avec un large sourire. Ce n'est pas très loin.

Tandis qu'ils patientaient sur le quai, Charlotte, sa valise à ses pieds, sentit les larmes lui brûler les yeux. Elle savait qu'elle devait rentrer à Londres, mais elle était triste de devoir quitter Wynsdown et tous ceux qui avaient fait leur possible pour qu'elle s'y sente chez elle. Quand le train entra en gare en haletant, Billy la prit dans ses bras et la serra fort contre lui.

— Sois prudente à Londres, dit-il, le visage enfoui dans ses cheveux. Ne te perds pas à nouveau.

Charlotte lui rendit son étreinte, puis se libéra lorsque le train s'arrêta dans un grondement à côté d'elle.

Billy lui ouvrit la portière et hissa sa valise sur le porte-bagages.

— Prends soin de toi, dit-il en redescendant d'un bond sur le quai. Et, qui sait, je viendrai peut-être te rendre visite à la capitale.

Le contrôleur donna un coup de sifflet, et le train se mit en mouvement. Sur le quai, Billy trottina à côté de la fenêtre ouverte et, pour son plus grand plaisir, alors que le train commençait à s'éloigner, Charlotte se pencha pour lui faire signe et répondre :

— Oui, Billy, bonne idée.

Quand le train disparut dans le virage, elle remonta la fenêtre et s'assit à sa

place. Ravalant les larmes qui menaçaient de s'échapper, elle se remémora la belle journée qu'elle avait passée à la ferme. Comme tant de fois auparavant, elle avait aidé la mère de Billy toute la matinée dans la basse-cour et en cuisine jusqu'au retour des hommes pour le déjeuner. Tandis qu'elles préparaient les légumes, Margaret Shepherd lui avait dit :

— On est ravis de te revoir parmi nous, Charlotte, même si ce n'est que pour quelques jours. Tu nous as manqué à tous, surtout à Billy, bien sûr.

— Ah, vraiment ?

Charlotte n'avait pu empêcher sa voix de s'empreindre d'une certaine amertume. Elle se souvenait de l'euphorie qu'elle avait éprouvée au bal d'été, évaporée par la froideur qu'avait manifestée Billy envers elle après l'accident de l'avion allemand. Dans sa langue natale, elle avait offert des paroles rassurantes au pilote blessé, à un ennemi.

— Mais bien sûr, l'avait doucement rabrouée Margaret. Tu sais bien qu'il t'adore. C'est vrai qu'il… disons, qu'il n'était pas lui-même pendant un moment, mais il était impliqué dans une affaire secrète qui le tracassait beaucoup.

— Secrète ? avait répété Charlotte. Que voulez-vous dire ?

Margaret avait haussé les épaules.

— Je ne sais pas, ma chérie, il ne nous a rien dit, ni à son père ni à moi. Mais on le connaît, et quelque chose lui causait du souci, ça ne fait aucun doute. Quelque chose en lien avec ces entraînements qu'il partait faire, avait-elle expliqué avant d'adresser à Charlotte un sourire rassurant. Mais on dirait que c'est fini. Notre Billy est redevenu lui-même.

Cet après-midi-là, ils s'étaient promenés à la ferme avec leurs chiens, et Charlotte avait regardé Billy les entraîner à garder quelques moutons. Alors qu'elle observait les chiens travailler en tandem, Charlotte avait compris qu'elle ne pourrait jamais ramener Bessie à Londres. Même si c'était là qu'était sa place, celle de sa chienne était ici, à Wynsdown.

Ils étaient rentrés à temps pour assister John Shepherd dans la traite de l'après-midi, puis Billy l'avait raccompagnée au presbytère.

Avril était ravie de voir leur amitié ravivée. Billy Shepherd était un bon garçon, un homme solide au cœur tendre, habitué à travailler dur. Elle avait

entendu la méfiance de Caroline concernant le jeune réfugié allemand, Harry, qui semblait avoir une sorte d'emprise sur Charlotte.

— Je ne crois pas qu'il se serve d'elle, avait dit Caroline. Mais ils ont un lien très particulier, ils sont arrivés d'Allemagne à bord du même train. En toute sincérité, je ne lui fais pas vraiment confiance. Je n'ai évidemment pas mentionné le testament de Miss Edie à Charlotte avant d'avoir la certitude qu'il ne reviendrait pas, mais une lettre est arrivée pour elle. Elle porte le cachet de la maison d'arrêt de Brixton.

— La prison ? s'était exclamée Avril.

— Oui. Je pense qu'il y est incarcéré. La police l'a arrêté il y a quelques mois sous prétexte qu'il venait du pays ennemi, alors peut-être a-t-il été arrêté de nouveau. Je n'arrive pas à me décider ; devrais-je lui remettre la lettre ou l'oublier ?

— Oh ! Caro, je ne sais pas, avait répondu Avril. Qu'est-ce qui vaut mieux, selon toi ?

— Pendant un instant, je me dis que je ne devrais pas lui en parler, et que, s'il revient, ils penseront simplement que la lettre a été égarée, comme tant d'autres, par les services postaux. Et l'instant suivant, je me rends compte que c'est moralement inadmissible. Je ne devrais pas me prendre pour Dieu et décider de ce qui est le mieux pour elle. Je serais furieuse si quelqu'un se permettait de me faire une telle chose, pas toi ?

— Même si c'était pour ton bien ?

— Qui suis-je pour décréter ce qui est bon pour elle ? Ça ne me regarde pas.

Elle avait soupiré en entendant les bips annonçant la fin de la communication.

— Ça va couper, avait-elle dit. Je crois que je…

Mais avant qu'Avril ait pu entendre la décision de Caroline, la ligne s'était coupée.

Avec un peu de chance, avait-elle songé le lendemain en voyant Billy aider Charlotte à monter dans l'autobus à destination de Cheddar, *elle oubliera peut-être ce fameux Harry disparu et se souviendra que Billy l'attend ici, à Wynsdown*.

À Livingston Road, Caroline attendait le retour de Charlotte.

— Ma pauvre chérie, tu dois être épuisée ! s'exclama-t-elle.

Elle s'empressa de la conduire dans la chaleur de la grande cuisine du foyer et mit de la soupe à réchauffer sur la cuisinière.

— Comment s'est passé ton voyage ? Comment va ma sœur ? Cela a dû te faire du bien de quitter Londres, même si ce n'était que pour quelques jours.

Elle versa la soupe fumante dans un bol, ôta la croûte rassie d'une miche de pain, coupa un morceau de fromage et posa le tout devant Charlotte.

Celle-ci était effectivement exténuée. À plusieurs reprises au cours du voyage, le train avait été stationné en voie de garage afin de laisser passer un train plus important sur la voie principale, et il était enfin arrivé à Londres avec près de trois heures de retard. Ce souper était donc le bienvenu. Tout en mangeant, Charlotte fit le récit à Miss Morrison de son séjour à Wynsdown.

— As-tu réglé tous les détails de la succession avec le notaire ?

Charlotte lui expliqua les aménagements dont ils avaient convenu, aussi bien financiers qu'à propos de Blackdown House.

— Mr Thompson va superviser l'entretien de la maison, dit-elle. Il pense qu'on devrait la laisser meublée pour le moment. J'ai rassemblé quelques objets auxquels je tenais dans une malle. Mrs Swanson les gardera pour moi jusqu'à ce que j'aie un autre endroit où les ranger.

Elle repensa à la robe de mariée qu'elle avait soigneusement pliée dans la malle, tout comme le voile qui se trouvait suspendu avec dans l'armoire. Elle était la seule à les avoir vus. Elle avait également glissé dans la malle la photo d'Herbert, la lettre et le télégramme que Miss Edie avaient préservés depuis toutes ces années. Charlotte avait eu l'intention de les brûler, mais, à la dernière minute, elle s'était ravisée.

La seule chose qu'elle avait rapportée à Londres était la partition de piano qu'elle avait répétée pour son examen avant la mort de Miss Edie. Jouer du piano lui avait manqué plus qu'elle ne l'aurait imaginé. Il y avait un vieux piano au foyer de Livingston Road, mais elle n'avait eu le temps que de jouer des airs simples pour faire chanter les enfants. *Si j'ai vraiment un peu d'argent de poche, à présent*, avait-elle songé, *j'en profiterai peut-être pour reprendre des leçons.* Alors, elle avait glissé la partition dans sa malle et l'avait rapportée à Londres.

À part cela, elle n'avait rien pris. Elle n'avait guère eu envie de pénétrer dans le grenier et de fouiller parmi les boîtes et les caisses qui y étaient entreposées. Elle avait simplement autorisé Avril Swanson à récupérer tout ce qui pouvait servir aux paroissiens.

— Naturellement, si je trouve quoi que ce soit de valeur, je le mettrai de côté pour que tu y jettes un œil, avait dit Avril. Il y a peut-être des objets qui rapporteraient une belle somme dans une vente aux enchères.

Toujours indécise, Caroline écoutait le récit de Charlotte. Devrait-elle, ou non, lui remettre la lettre qui, elle en était sûre, avait été envoyée par Harry ? Elle avait bien failli l'ouvrir, juste pour vérifier. Mais après tout, qui d'autre pourrait en être l'expéditeur ? Charlotte ne connaissait sûrement personne d'autre à la prison de Brixton. Elle décida de garder la lettre pour elle pendant quelques jours de plus, le temps que Charlotte reprenne ses habitudes à Livingston Road. Alors, si tout se passait bien, elle trouverait un moment opportun pour la lui donner.

— As-tu parlé à quelqu'un de ton héritage ? interrogea-t-elle.

Charlotte secoua la tête en signe de dénégation.

— Non, pas encore. Le pasteur estime préférable que personne n'en sache rien, pour le moment. La nouvelle se répandrait dans le village en un rien de temps.

— Vas-tu l'annoncer aux Federman ?

— Sans doute, répondit Charlotte. Je ne veux pas les laisser croire qu'ils doivent encore subvenir à mes besoins. Ils savent que j'ai un travail ici, mais mon oncle Dan parlait de me donner un peu d'argent de poche pour que je puisse leur rendre visite une fois de temps en temps. Avec la rente que Mr Thompson me fournit, il n'aura plus aucune raison de payer mes billets de train.

Le dirait-elle à Harry ? se demanda Caroline. Si elle lui remettait la lettre, Charlotte lui parlerait-elle de son héritage ? Pour une raison qu'elle ignorait, Caroline voyait déjà les yeux d'Harry briller de convoitise s'il venait à découvrir que Charlotte avait reçu une importante somme d'argent.

39

Juin 1944

Cet après-midi-là, Billy Shepherd descendit du train et grimpa dans un bus à destination de Livingston Road. Au cours des huit derniers mois, il avait fait ce trajet de nombreuses fois. Charlotte travaillait toujours au foyer pour enfants. Elle n'était pas retournée à Wynsdown depuis son dernier séjour, mais dès son retour à Londres, elle avait écrit à Billy. Celui-ci, qui n'était pourtant pas un habitué du courrier, avait répondu à sa lettre. Leur correspondance avait ainsi continué jusqu'à Noël. Là, Billy avait embarqué dans le train pour Londres afin de passer les fêtes auprès de Charlotte et de tous les autres pensionnaires du foyer de Livingston Road. Il était devenu la coqueluche des enfants. Il s'était même déguisé en père Noël et s'était chargé de la distribution des cadeaux.

Tout le monde avait été ravi d'en recevoir un, et, quand Billy était revenu sans le manteau rouge et la barbe blanche, la petite Mary, l'une des plus jeunes, lui avait réservé un accueil survolté.

— Oncle Billy, oncle Billy ! Le père Noël est venu ici !

— Tu rigoles ? s'était-il exclamé d'un air ébahi.

— Non, c'est vrai, c'est vrai ! Oh ! mais oncle Billy… avait-elle ajouté, l'air soudain maussade. Tu l'as manqué !

Billy l'avait serrée dans ses bras.

— Ce n'est pas grave, Mary, je le verrai peut-être l'année prochaine.

— Mais c'est dans une éternité… s'était-elle lamentée. Tu peux attendre si longtemps ?

Billy avait souri et, songeant à Charlotte, avait répondu :

— J'attendrai le temps qu'il faudra.

La population du foyer changeait constamment, mais tous les enfants, sans exception, attendaient avec impatience les visites de Billy. Charlotte également. Elle l'accueillait à bras ouverts et ils échangeaient toujours de

chaleureuses étreintes, mais Billy procédait très prudemment. À part un petit baiser sous le gui, à Noël, il n'avait jamais tenté d'autres rapprochements. Il voyait bien qu'elle gardait ses distances et, même s'il ne se l'expliquait pas vraiment, il craignait de la perdre pour de bon en la brusquant. Leur amitié était forte, solide, et il était prêt à s'en contenter pour le moment.

Harry était un fantôme qui hantait encore les pensées de Charlotte. Il avait disparu de sa vie aussi vite qu'il y était revenu, mais elle ne pouvait se résoudre à l'oublier. Il était la seule personne d'« avant » qu'il lui restait. Mais Billy ne savait rien d'Harry.

Lorsque ce dernier descendit du bus, son cœur s'accéléra à l'idée de la revoir. Seulement deux minutes de marche, et il y serait. Il s'arrêta à un kiosque pour acheter le journal. La nouvelle du débarquement en Normandie était encore dans toutes les bouches, tout comme l'annonce de l'entrée en guerre des Alliés contre l'Allemagne. La fin du conflit n'avait jamais été si proche.

Plus tard, ce soir-là, Billy et Charlotte rentraient à Livingston Road, main dans la main, après être sortis voir un film. Dès l'arrivée de Billy, Caroline les avait envoyés passer une soirée de détente au cinéma. La vie au foyer était soudain devenue bien plus mouvementée. Depuis le débarquement des Alliés en Normandie, seulement quelques semaines plus tôt, Londres avait subi une nouvelle vague de bombardements. Mais cette fois-ci, les bombardiers qui semaient la mort et la destruction n'avaient à leur bord aucun équipage. Sans pilote, les avions surgissaient de la nuit, leurs moteurs vrombissant jusqu'à l'instant fatal où ils s'arrêtaient. Certains tombaient aussitôt, ravageant tout ce qui se trouvait sur leur passage. D'autres poursuivaient leur vol, planaient silencieusement, puis tombaient en chute libre pour venir s'écraser, sans prévenir, sur les habitations. Des centaines de personnes avaient de nouveau perdu leur domicile, et des centaines d'autres avaient été tuées ou blessées. Les missiles V-1 – qui avaient hérité du surnom de bourdonneurs – prenaient la revanche d'Hitler.

Caroline avait dû sans cesse chercher de la place pour de plus en plus d'enfants arrachés à leurs foyers par ce nouvel assaut. Sa minuscule équipe travaillait d'arrache-pied. Les employées du foyer avaient libéré leurs

chambres pour y loger davantage d'enfants réfugiés. Quatre petites filles avaient ainsi été installées dans la chambre de Caroline, qui dormait à présent dans son bureau. Charlotte occupait un lit de camp dans le séjour, comme certaines filles plus âgées, sa minuscule mansarde abritant désormais trois garçons qui dormaient tête-bêche à même le sol. À chacune de ses visites, jusqu'à cette nouvelle vague de bombardements, Billy avait dormi sur un matelas dans la petite salle du personnel, mais elle était à présent occupée par Mrs Burton et Mrs Downs. Cette fois-ci, il devrait se contenter d'une couverture sur le sol de l'arrière-cuisine.

— Tu vas bien mal dormir avec une simple couverture, dit Charlotte tandis qu'ils rentraient tranquillement.

— Ça va aller, assura Billy. C'est l'été, après tout.

— Oui, mais il ne fait pas très chaud, objecta Charlotte.

Elle disait vrai. La nuit était fraîche, et l'air, glacé. Malgré la lueur de la demi-lune qui guidait leurs pas dans les rues de la ville, rares étaient ceux qui s'aventuraient dehors.

C'est alors qu'ils l'entendirent. Le vrombissement caractéristique d'un moteur, loin au-dessus de leurs têtes. Tous deux regardèrent le ciel et la virent : une silhouette sombre, meurtrière, qui se dessinait au clair de lune. Soudain, le ronronnement s'interrompit.

— Missile ! hurla Billy.

Saisissant Charlotte par la main, il l'attira sous le porche d'une boutique. Il la serra tout contre lui et ils se blottirent ainsi dans la sécurité illusoire de leur refuge de fortune. Il y eut un instant de silence, pendant lequel le bourdonneur continua son vol, puis, dans un sifflement, il déchira le ciel et explosa. Le son résonna dans les rues étroites, puis le souffle de la détonation renversa les fenêtres et les portes des maisons alignées de l'autre côté de la rue. Le vacarme de l'explosion fut suivi par le son des charpentes qui s'effondraient, les bris de verre et les cris. Billy et Charlotte restèrent cramponnés l'un à l'autre, mais le porche où ils s'étaient réfugiés avait encaissé la force de l'explosion. La route, en revanche, était ravagée. Les projections d'éclats de verre les avaient frôlés ; ils étaient indemnes. Pendant un long moment, ils demeurèrent pétrifiés, puis Billy demanda :

— Ça va, Charlie ?

Elle hocha la tête en tremblotant.

— Oui, dit-elle dans un souffle, je crois.

— Alors, viens, répondit Billy. Nous ferions mieux d'aller aider.

Il la prit par la main et ils sortirent de sous le porche d'un pas chancelant, puis remontèrent la rue dévastée, jonchée de verre brisé, de morceaux de bois et de tas de briques. Suivant la direction des appels à l'aide, ils tournèrent au coin et découvrirent avec horreur que le bourdonneur s'était abattu droit sur le cinéma. Tout ce qui restait de l'édifice où ils avaient passé la soirée était un cratère creusé dans le sol et une montagne de gravats. Les bâtiments attenants penchaient dangereusement, vacillant comme s'ils essayaient de retrouver l'équilibre. Certains y parvinrent, d'autres continuèrent à se désagréger peu à peu, pour finir par s'écrouler, les étages tombant les uns après les autres, engloutissant quiconque se trouvait toujours à l'intérieur.

Les survivants s'échappaient en toute hâte des immeubles encore debout. Bon nombre d'entre eux étaient blessés ; certains n'avaient que des plaies superficielles ou des bleus, d'autres, des membres brisés, ou le corps ensanglanté, et peinaient à se mettre à l'abri. Tout et tout le monde était maculé de la suie qui tourbillonnait dans les airs, telle de la fumée.

Charlotte regarda avec horreur le spectacle qui s'offrait à elle. Depuis les décombres plongés dans l'obscurité s'élevaient des appels à l'aide, des cris de douleur et de désespoir. On apporta des lampes, et les secours se mirent aussitôt à fouiller frénétiquement les gravats à la recherche de survivants.

— Attends ici ! lança Billy. Je vais les aider.

Et sans lui laisser le temps de répondre, il s'élança vers le trou béant qui était auparavant la porte d'entrée d'un immeuble. Le dernier étage avait disparu, les murs sans toit se découpaient sur le ciel nocturne. Il se glissa par la brèche et, allumant la torche électrique qui ne le quittait jamais, la pointa tout autour de lui. Le sol était jonché de débris de plâtre tombés, de briques et de morceaux de bois. Le verre crissait sous ses pieds et la poussière lui encombrait les poumons. L'escalier central semblait intact, du moins, la première volée de marches. Il s'apprêtait à la gravir prudemment pour voir s'il restait des survivants à l'étage lorsqu'il entendit une voix de femme.

— À l'aide ! À l'aide ! Nous sommes là-dessous.

Les cris provenaient de quelque part sous l'escalier. Billy se faufila à travers la charpente effondrée et pointa sa lampe dans l'obscurité.

— Je vous entends ! lança la voix. Est-ce que vous m'entendez ? Je vous entends. S'il vous plaît, sortez-nous de là. Sortez-nous de là avant que le toit ne s'écroule !

— J'arrive ! répondit Billy.

À la lueur de la torche, il distingua une porte donnant accès à un espace sous l'escalier, mais les décombres obstruaient le passage.

— La porte est bloquée ! s'écria-t-il. Je vais chercher de l'aide.

Il retourna à l'extérieur dans l'espoir d'y trouver quelqu'un qui l'aiderait à dégager les gravats, mais, dans la rue, tout le monde se démenait à extirper les victimes des ruines. Billy allait devoir se débrouiller seul. Il s'engouffra à nouveau dans le bâtiment et, posant sa lampe de poche sur un monticule de pierres, il entreprit de dégager les débris qui coinçaient la porte.

— Ne vous inquiétez pas, dit-il tout en soulevant briques et fragments de béton brisés. Je suis là. Je vais vous sortir de là. Combien êtes-vous ? Vous êtes blessés ?

— Non, il n'y a que moi et mon bébé.

Billy sentit une pointe de panique monter en lui. Un bébé. Il y avait un bébé à l'intérieur. Il devait les libérer.

— D'accord, répondit-il. Tenez bon, je fais tout mon possible.

Soudain, il sentit une présence à ses côtés. Levant les yeux avec gratitude, il vit Charlotte qui saisissait un bout de bois pour l'extraire des décombres et le jeter derrière elle.

— Charlie, dit-il dans un souffle, tu ne devrais pas être ici, c'est trop dangereux.

— Ça ne l'est pas pour toi ? répliqua-t-elle en déblayant un autre morceau de bois. À deux, nous mettrons moitié moins de temps à dégager cette porte.

Elle avait dû mobiliser tout son courage pour suivre Billy dans les profondeurs obscures de l'immeuble. À mesure qu'elle s'était approchée de l'entrée béante, sa peur des espaces sombres et clos l'avait submergée. Mais Billy se trouvait à l'intérieur. Lorsqu'elle l'avait vu sortir pour chercher de

l'aide, en vain, elle avait compris qu'il était de son devoir d'y aller. Comment pouvait-elle rester là, dans la rue, en spectatrice, alors que des victimes se trouvaient prisonnières de l'immeuble effondré ? Billy risquait sa vie en tentant de les secourir. Même si cela constituait son pire cauchemar, Charlotte savait qu'il était temps d'affronter sa phobie une bonne fois pour toutes et de lui venir en aide.

Ensemble, ils déblayèrent à mains nues les éboulis qui encombraient la porte. Cette opération leur sembla durer une éternité, mais grâce à leurs efforts combinés, ils parvinrent bientôt à ouvrir un étroit passage jusqu'à la porte. Non seulement elle était coincée par les débris, mais son linteau était de travers et la maintenait fermée.

— Nous y sommes presque ! lança Billy d'un ton encourageant à la mère et son enfant prisonniers. Dans quel sens s'ouvre la porte ? Vers vous ou vers l'extérieur ?

— Vers l'extérieur, répondit-elle d'une voix tremblante. Oh ! faites vite ! Des morceaux de plafond nous tombent dessus !

Billy saisit la poignée et tira, mais la porte ne céda pas.

— Je n'arrive pas à ouvrir la porte, dit-il. Elle est coincée. Pouvez-vous vous écarter ? Est-ce qu'il y a assez de place ?

— Pas vraiment, mais je me suis éloignée.

— D'accord, répondit Billy en s'efforçant de garder une voix calme. Je vais essayer d'enfoncer la porte.

Il regarda Charlotte.

— Sors et essaie de trouver quelqu'un qui puisse m'aider, dit-il. Je ne suis pas sûr d'avoir la force d'y arriver tout seul.

Charlotte hocha la tête en signe d'affirmation et regagna la rue à la hâte. Au-dehors, tout n'était que chaos. Les gens couraient en tous sens, les gardes ARP distribuaient des instructions, un groupe d'hommes dégageait des briques d'une entrée effondrée, les secours emportaient les blessés sur des civières de fortune. Au bout de la rue, les pompiers éteignaient un incendie qui s'était déclaré dans l'un des immeubles endommagés. Personne ne semblait disponible pour venir en aide à Billy. C'est alors qu'elle aperçut un pompier muni d'une hache, occupé à éloigner les débris

des flammes qui dansaient encore à l'intérieur d'un bâtiment. Elle se précipita vers lui.

— Venez vite ! Oh ! je vous en prie, venez vite ! s'écria-t-elle. Des gens sont coincés dans cet immeuble, là-bas. Billy, mon petit ami, essaie de les en sortir, mais il ne peut pas enfoncer la porte.

— D'accord, ma grande. Montre-moi où ils sont.

Elle conduisit l'homme jusqu'à l'immeuble et franchit avec lui l'entrée béante.

Il étudia brièvement la situation et jura dans sa barbe.

— Bon sang, ce maudit immeuble pourrait s'effondrer d'une seconde à l'autre !

Il se tourna vers Charlotte.

— Attends dehors, lui ordonna-t-il d'un ton ferme. Nous allons les libérer en un rien de temps. Reste à distance.

Il la poussa doucement en direction de la porte, puis concentra son attention sur l'épreuve qui l'attendait.

— Billy ?

— Oui, je suis là.

— Tu ferais mieux de me laisser faire, mon gars. J'ai une hache. Je vais ouvrir cette porte en moins de deux. Qui est à l'intérieur ?

— Je ne sais pas. Une femme et son bébé, je crois.

— On va vous sortir de là, madame ! cria le pompier à travers la porte. Je dois casser la porte, alors tenez-vous à distance si vous le pouvez. Qui est là-dedans avec vous ?

— Il n'y a que moi et Josie.

— D'accord. Tenez bon et préparez-vous à sortir en vitesse. J'arrive.

Billy s'écarta, maintenant sa lampe pointée sur la porte tandis que le pompier se faufilait à travers le passage qu'ils avaient déblayé. Il balança un coup de hache, et la lame s'enfonça dans le bois. Un cri retentit à l'intérieur.

— Courage, madame, ordonna le pompier avant d'abattre sa hache une deuxième fois.

La porte trembla, mais ne céda pas.

— Oh ! faites vite, faites vite ! s'écria-t-elle. Des choses me tombent sur la tête !

Le troisième coup de hache ouvrit une entaille dans la porte. Billy, qui éclairait toujours le pompier du faisceau de sa lampe de poche, aperçut alors deux yeux apeurés qui regardaient par la fente.

— Reculez ! hurla le pompier, et les yeux disparurent.

Il abattit sa hache à nouveau, et, cette fois-ci, la porte se désintégra. Il saisit les débris et les arracha.

— Sortez, madame.

La femme émergea de la brèche, serrant son bébé contre son cœur. À ce moment-là, un grondement résonna au-dessus d'eux. Billy agrippa la femme et la poussa vers la rue. Il s'apprêtait à lui emboîter le pas lorsqu'il jeta un coup d'œil derrière lui et vit le pompier s'écrouler au sol, assommé par un bloc de pierre tombé du plafond. Le mugissement inquiétant redoubla d'intensité, mais Billy, faisant fi du danger, revint aux côtés du pompier inconscient. Alors que les débris commençaient à pleuvoir tout autour d'eux, Billy parvint à glisser les mains sous les bras de l'homme. À reculons, il le traîna vers la rue pour le mettre en lieu sûr. Le pompier n'avait rien d'un poids plume et, malgré sa force, Billy peinait à le tirer. Un son semblable à un coup de feu le fit tourner la tête. L'escalier s'effondrait, son pilier central cédant sous le poids du plafond. Celui-ci s'affaissa lentement, couvert de fissures telle une toile d'araignée serpentant en tous sens. Quelques secondes de plus, et le toit s'abattrait sur eux. Avec un effort surhumain, Billy passa la porte à reculons en traînant l'homme inerte et sortit dans la nuit en titubant. Ils étaient enfin hors de danger. Dans un ultime craquement, le plafond de béton s'écroula, et le sol de l'étage supérieur tomba à l'endroit même où ils se trouvaient quelques secondes plus tôt. Quelqu'un hurla, et des mains empoignèrent les deux hommes pour les éloigner de l'immeuble qui se désintégrait à vue d'œil.

— Attention ! Attention, il s'effondre ! Il s'effondre !

Dans un grondement final, les derniers murs implosèrent et le bâtiment s'écrasa, soulevant un nuage de poussière et de débris.

Charlotte se jeta au cou de Billy, encore hébété, et s'agrippa à lui en sanglotant.

— Billy ! Oh ! Billy ! J'ai cru que tu étais mort. Oh ! Dieu merci ! Dieu merci !

Ils demeurèrent un instant dans les bras l'un de l'autre, au milieu du tumulte et des tourbillons de poussière, puis, frappés par la réalité de la dévastation qui les entourait, ils se séparèrent.

Billy regarda le pompier, toujours évanoui, que l'on hissait sur une civière. L'un de ses collègues posa une main sur l'épaule de Billy.

— Merci, fiston. Sans toi, il serait coincé là-dessous.

Il désigna d'un signe de tête l'immeuble en ruine avant d'ajouter en soupirant :

— Je doute que qui que ce soit d'autre ait survécu dans ces appartements. On ne peut plus rien faire pour eux.

Il jeta un regard autour de lui, considérant le chaos général qu'avait semé la bombe aérienne.

— D'ailleurs, on ne peut plus faire grand-chose ici avant le lever du jour. Là, on pourra mesurer l'étendue des dégâts. Vous feriez mieux de rentrer, toi et ta petite copine. À vous voir, vous en avez suffisamment fait, commenta-t-il avant de montrer le visage de Billy d'un signe de tête. Tu devrais montrer cette coupure à un poste de premiers secours. J'ai l'impression qu'il va te falloir un point de suture.

Il les salua d'un geste de la main, puis se détourna pour superviser le chargement de son collègue ainsi que d'autres blessés dans une ambulance.

Billy porta une main à son front et constata qu'elle était toute collante de sang. Il ne s'était même pas aperçu qu'il était blessé. Il pivota sur ses talons et vit Charlotte qui essayait de rassurer la femme qu'ils avaient secourue. Elle serrait son bébé contre elle, le visage ruisselant de larmes.

— Qu'est-ce que je vais faire ? demandait-elle, presque délirante. Où est-ce que je vais aller ?

— Y avait-il quelqu'un d'autre avec vous ? interrogea Charlotte.

— Non, seulement Josie et moi. Nous dormions dans le placard à balais sous l'escalier.

Elle regarda l'immeuble effondré.

— Nous avons tout perdu, gémit-elle. Tout. Il ne nous reste plus rien. Qu'est-ce qu'on va devenir ? Qu'est-ce qu'on va devenir ?

— Rentrez donc avec moi, suggéra Charlotte. Je travaille tout près d'ici dans un foyer pour enfants. Vous pouvez y dormir cette nuit.

Elle se tourna vers Billy.

— Viens, Billy, nous devons ramener… commença-t-elle avant de s'adresser de nouveau à la femme. Comment vous appelez-vous ?

— Ethel, Ethel Shilton.

— Nous devons ramener Ethel et Josie au foyer.

Ensemble, ils conduisirent Ethel, la petite Josie dans ses bras, jusqu'à Livingston Road. Le bourdonneur avait causé de sérieux dégâts. À huit cents mètres à la ronde, les carreaux des habitations étaient brisés, leurs cheminées effondrées, et leurs portes enfoncées. Lorsqu'ils arrivèrent au foyer et entrèrent dans le vestibule, ils tombèrent sur Caroline, l'air livide.

— Charlotte, Billy, Dieu merci ! s'exclama-t-elle en les voyant. J'avais peur que vous vous soyez trouvés près de cette bombe.

C'est alors qu'elle remarqua leurs vêtements et visages couverts de poussière, ainsi que la coupure sur le front de Billy.

— Mais vous y étiez ! Tout va bien ? Billy, cette coupure m'a l'air sérieuse. Laisse-moi voir.

— Caroline, la coupa Charlotte, qui l'appela par son prénom pour la première fois. Je vous présente Ethel Shilton, et son bébé, Josie. La bombe a détruit leur maison. Billy les a sauvées, mais elles n'ont nulle part où aller, alors, je les ai ramenées ici.

— Tu as bien fait, approuva Caroline tout en se demandant où diable elle allait trouver de la place pour cette femme et son bébé. Suivez-moi, Ethel. Allons vous mettre à l'aise, Josie et vous.

Elle se retourna vers Charlotte et Billy, et dit :

— Vous feriez mieux de faire un brin de toilette dans la cuisine, vous deux. La bouilloire est sur la cuisinière. Nous allons faire du thé.

Ce disant, Ethel et elle disparurent à l'étage.

Charlotte prit Billy par la main.

— Viens, dit-elle. Allons nettoyer cette plaie. Elle n'est pas belle à voir.

Une fois dans la cuisine, Billy poussa la porte derrière lui.

— Voyons voir, commença Charlotte.

Mais Billy fit un pas vers elle, la prit dans ses bras et se pencha pour l'embrasser, comme il l'avait fait, il y avait maintenant si longtemps, le soir du bal d'été.

Pour son plus grand plaisir, elle lui rendit son baiser.

— Oh ! Charlotte, ma Charlotte chérie, murmura-t-il quand il releva enfin la tête. Je t'aime tellement.

40

La prison ne fit pas d'Harry un homme meilleur. On l'enferma à Brixton le temps de sa détention provisoire, mais une fois sa condamnation prononcée – trois ans pour pillage, rébellion, outrage à agent de police et contrebande –, il fut transféré à la prison de Gloucester.

On l'autorisa à écrire une seule lettre, qu'il choisit d'adresser à Lisa afin de lui expliquer ce qui lui était arrivé, mais il ne reçut aucune réponse. Il ignorait si elle avait reçu sa missive, mais déduisit que, si c'était le cas, elle avait sans doute répondu après son transfert à Gloucester. Les geôliers n'étaient pas du genre à faire suivre le courrier.

Pendant son incarcération sur l'île de Man, il s'était lié d'amitié avec Alfred Muller. Il avait fini par consacrer son temps à préparer sa libération. Alfred l'avait sauvé de ses démons et encouragé à prendre son avenir en mains. À la prison de Gloucester, il rencontra un nouveau mentor, qui lui procura un tout autre genre d'éducation.

Durant sa première nuit, il dut repousser les avances de son compagnon de cellule, Puggy Merton. Puggy était petit et replet, avec une poitrine flasque et un gros derrière. À l'instant où Harry fut installé dans sa cellule, il le détailla d'un regard lubrique. Il avait toujours eu un faible pour les jeunes garçons – c'était d'ailleurs pour cette raison qu'il s'étiolait ici pour une durée indéterminée. Aussi, lorsqu'on lui livra un robuste jeune homme sur un plateau d'argent, il se fit la réflexion qu'il existait peut-être un Dieu, après tout. Cette nuit-là, il se glissa dans la couchette d'Harry et le plaqua de tout son poids contre le mur afin de l'empêcher de s'échapper.

— Hé ! gamin, murmura Puggy en se trémoussant contre lui, et si on s'amusait un peu ? Si tu joues le jeu avec moi, je couvrirai tes arrières… tes arrières, répéta-t-il en gloussant.

Il fit courir ses mains le long des cuisses d'Harry, empoigna son postérieur et commit l'erreur de tenter de le retourner. Harry, qui attendait une

opportunité, frappa violemment Puggy au visage et releva un genou pour le planter dans l'entrejambe flasque du détenu. Avec un hoquet de douleur, Puggy roula de l'étroite couchette et s'affala sur le sol. Avant qu'il ne puisse se relever, Harry le neutralisa en plaquant ses bras au sol de ses mains et en écrasant sa trachée d'un genou.

— Recommence un peu pour voir, siffla Harry, et t'es un homme mort.

Leur troisième compagnon de cellule, Rick Richards, n'avait prêté aucune attention à ce qui se passait dans la couchette du dessous – il était habitué à Puggy –, mais lorsqu'il s'aperçut que le nouveau avait l'air bien décidé à tuer Puggy, il intervint :

— Arrête, petit, ou tu vas passer le restant de ta vie ici, et elle ne sera pas bien longue.

Harry relâcha Puggy et regagna sa couchette. Il se remémora alors la crainte qu'avait inspirée le couteau de Rolf et se mit en tête de se dégoter une arme. Quelques jours plus tard, il parvint à subtiliser un couteau à la cantine. Il n'était pas particulièrement aiguisé et n'avait pas l'air bien menaçant. Pour y remédier, il passa des heures à l'affûter contre le mur de pierre rugueux de sa cellule. Lorsque Puggy retenta sa chance, suppliant Harry de lui faire une faveur, celui-ci dégaina son couteau, le plaça au niveau des parties intimes de Puggy et menaça de l'émasculer. Il n'était qu'un gamin, mais la nouvelle se répandit vite, et, bientôt, tout le monde comprit qu'il savait se défendre et qu'il était préférable de le laisser tranquille.

Le parrain de l'aile où il se trouvait était un patron de l'East End appelé Dennis Duncan, plus connu des détenus et du personnel sous le nom de Denny Dunc. Il lui restait encore dix ans à purger pour lésions corporelles graves. Harry découvrit bien vite que Denny Dunc exerçait une certaine influence au sein de la prison. Ses désirs étaient des ordres. Même les matons savaient qu'il valait mieux ne pas se mettre Denny Dunc à dos.

— Faites sortir ce gamin, Harry Black, de la cellule de Puggy, ordonna un jour Denny. Il peut venir dans la mienne pendant un moment.

L'officier Roddick fut surpris.

— Que fait-on de Teddy Thomas, alors ?

Teddy était le plus loyal acolyte de Denny, avec qui il partageait toujours

sa cellule.

— Mettez-le avec Puggy.

À partir de cet instant, il apparut clairement aux yeux de tous, détenus comme gardiens, qu'Harry était devenu le nouveau protégé de Denny Dunc.

Sa peine le condamnait à des travaux pénibles. Au cours des six premiers mois, Harry fut donc conduit dans une carrière, où il passa ses journées à casser des pierres destinées à réparer les dégâts causés par les bombes. C'était effectivement pénible, mais cela lui fit prendre du muscle, et, en dépit de sa taille modeste, rares étaient ceux qui osaient le défier sans y avoir mûrement réfléchi.

Comme Alfred avant lui, Denny prit en main l'éducation d'Harry.

— Dehors, c'est la jungle, mon gars. C'est chacun pour soi. Alors, tu dois être le plus fort, le plus puissant, tu vois ce que je veux dire ?

Harry comprenait très bien. Il savait qu'il avait été piégé par Mikey Sharp et se demandait comment il allait prendre sa revanche une fois libéré. Il raconta sa mésaventure à Denny, et celui-ci s'esclaffa.

— Eh ben, à quoi tu t'attendais, Harry ? À ce qu'il t'accueille à bras ouverts et te laisse envahir son royaume sans broncher ? J'aurais fait la même chose si je t'avais trouvé à fouiner sur mon territoire, gamin. T'as de la chance qu'il t'ait seulement balancé et fait mettre en taule. J'aurais peut-être été moins charitable et opté pour quelque chose de plus définitif. Tu me suis ?

Harry acquiesça et esquissa un sourire de regret.

— C'était idiot de ma part de m'imaginer que je pourrais faire le poids contre lui, mais j'apprends vite et je ne commettrai plus la même erreur.

— Je te crois, répondit Denny. Tu t'en sortiras. Qu'est-ce que tu comptes faire quand tu seras libéré ? T'as des projets ? J'aurais bien besoin d'un gars comme toi.

Harry fit non de la tête.

— Non. Merci, Denny, mais quand je me serai tiré d'ici et que cette foutue guerre sera finie, j'irai rejoindre ma petite amie et on mettra le cap sur l'Australie. Ce ne sont pas les opportunités qui manquent, là-bas, pour un homme de talent.

— Alors, comme ça, t'as une petite copine ?

— Plus ou moins. En tout cas, elle le sera quand je sortirai d'ici.

— T'es au courant que les Australiens ne te laisseront pas entrer chez eux, maintenant que t'as un casier judiciaire ? demanda Denny.

— Ils n'en sauront rien, répondit Harry. Je vais changer de nom. Je suis réfugié, après tout. J'ai perdu tous mes papiers en fuyant mon pays, non ?

— Il va t'en falloir des nouveaux, fit remarquer Denny. Tu devras quand même fournir quelque chose. Une carte d'identité, un carnet de rationnement, un document qui prouve ton identité.

Il considéra le jeune homme.

— Si tu me rends quelques services à ta sortie, je pourrai te procurer tout ce dont tu as besoin. Tu vois ce que je veux dire ?

— Comme quoi ?

— Certificat de naissance, carte d'identité, permis de conduire… tout ce que tu veux.

— Non, ce que je voulais savoir, c'est quel genre de service ?

Denny le gratifia d'un sourire approbateur.

— Je vois que ça commence à entrer. Rien de particulier, simplement transmettre quelques messages à des amis à moi quand tu seras libéré.

— Des messages ?

— Peut-être une lettre ou deux. Les matons ne te fouilleront pas à ta sortie, j'en ferai mon affaire.

— Et qu'est-ce que j'aurai en retour ?

Denny Dunc sourit.

— En retour, fiston, tu auras une nouvelle identité.

Le plan fonctionna exactement comme l'avait prédit Denny Dunc. Harry fut libéré un beau jour du printemps 1945 après avoir purgé un peu moins de trois ans. On lui rendit ses effets personnels, aussi maigres fussent-ils, et, sans plus de cérémonie, les lourdes portes de la prison se refermèrent derrière lui. Il était libre et, dissimulées dans le fond de son pantalon, se trouvaient trois lettres destinées à trois « associés » de Denny Dunc.

— Ils ont quelques dispositions à prendre pour moi, avait expliqué Denny. Quand tu leur auras remis les lettres, rends-toi au Crooked Billet, près de l'île aux Chiens. Demande à voir Freddie, il sera prévenu de ta visite. Il te donnera des nouveaux papiers d'identité, et tu pourras disparaître et partir

vivre à Sydney ou je ne sais où. Peut-être bien que je te rejoindrai là-bas, d'ailleurs. Je ne compte pas rester croupir ici bien longtemps.

Les associés de Denny ne furent pas difficiles à localiser, et Harry leur remit les lettres sans encombre. Comme le lui avait indiqué Denny, il s'assura que personne ne le suivait, puis il partit à la recherche du Crooked Billet.

Freddie l'attendait effectivement.

— Tu ferais mieux de venir à mon atelier plus tard, dit-il en jetant des regards nerveux alentour avant d'indiquer une adresse à Harry. Présente-toi à la porte de derrière une fois la nuit tombée, et je te ferai entrer.

À l'atelier, Freddie le prit en photo, puis nota quelques détails.

— Reviens ici en fin de semaine prochaine, dit-il. Dimanche soir, vers neuf heures. Tes papiers seront prêts.

Harry suivit ses consignes et revint à l'atelier le dimanche suivant. Freddie, qui l'attendait, ouvrit la porte avant même qu'Harry ait eu le temps de frapper.

— Entre, siffla Freddie qui, après un bref regard à la cour, s'empressa de refermer la porte derrière lui. Tiens, voilà tout ce que Denny Dunc m'a demandé de te fabriquer.

Il tendit une enveloppe. Harry en vida le contenu sur une table et découvrit qu'il était désormais une toute nouvelle personne. Une carte d'identité cornée l'identifiait comme étant Victor Merritt, tout comme le carnet de rationnement, dont certains tickets étaient déjà poinçonnés, et le certificat de naissance indiquant qu'il était le fils de Doris et George Merritt, né à Hackney le 25 juillet 1925. Et le plus important de tous : un passeport, celui de Victor Merritt, où avait été ajoutée la photographie d'Harry. Il pouvait à présent voyager n'importe où.

— Qui est Victor Merritt ? voulut-il savoir.

Freddie lui lança un regard noir.

— Toi, répondit-il. L'adresse qui est indiquée sur ces papiers a été pulvérisée par un V-2, alors, personne ne devrait poser de questions. Ta maison a été détruite par les bombardements, point.

Harry hocha la tête et ramassa les documents qu'il glissa dans l'enveloppe.

— Je compte sur toi pour dire à Denny Dunc que j'ai fait du bon boulot,

hein ? dit Freddie d'un air anxieux. Dis-lui que les siens sont prêts aussi. Il peut venir les chercher quand il veut.

— Je le préviendrai, répondit Harry tout en sachant parfaitement qu'il ne reverrait jamais Denny Dunc.

Maintenant qu'il était en possession de ses nouveaux papiers, Harry Black allait disparaître. Vic Merritt, marin marchand, partirait bientôt pour l'Australie, et il avait bien l'intention d'emmener Lisa.

Harry avait envie de la retrouver, de lui parler, de lui expliquer les projets qu'il avait pour eux, mais il ne voulait pas que cette harpie de Miss Morrison se trouve dans les parages lorsqu'il le ferait. Il savait qu'elle ne lui faisait pas confiance, et se doutait qu'elle essaierait probablement d'empêcher Lisa de partir avec lui. Il se dirigea vers Livingston Road dans l'espoir de la voir. Tout autour de lui, l'excitation était palpable. Dans les rues, les Londoniens répandaient la nouvelle, encore non officielle, de la capitulation allemande. L'Allemagne était enfin vaincue. La guerre était finie.

Au foyer, Charlotte était débordée. Les enfants étaient tous rentrés de l'école de bonne heure. Tout le monde n'avait plus à la bouche que cette prétendue capitulation.

— Je n'arrive pas à me faire à l'idée que ce soit fini, dit Mrs Burton à Caroline tandis qu'elles faisaient asseoir les enfants pour le goûter. Finis les bombardements, finis les missiles V-2 qui nous pulvérisent. La vie va pouvoir reprendre son cours normal.

— Rien n'est officiel pour le moment, tempéra Caroline. Nous écouterons la radio plus tard, pour voir ce que disent les informations.

Après le dîner, Caroline rassembla tous les pensionnaires du foyer dans le salon et alluma le poste de radio. Même les plus jeunes avaient veillé tard pour entendre que la guerre était finie. Sitôt la nouvelle officiellement annoncée, un tonnerre de cris de joie retentit. Les Allemands avaient capitulé. Dans l'excitation la plus totale, tout le monde se mit à s'embrasser, rire, chanter. Seule Charlotte ne se mêla pas totalement aux réjouissances. Elle était heureuse que la guerre soit finie, mais savait très bien qu'elle ne l'était pas pour elle. À présent, il lui fallait découvrir si sa famille avait survécu.

Comme à l'ordinaire, elle aida à mettre les enfants au lit. Pour une raison qu'elle ignorait, elle ne parvenait pas à trouver en elle la joie, l'euphorie ressentie par tous.

— Tu devrais sortir faire la fête, au lieu de rester ici, au foyer, lui dit Ethel Shilton. Pourquoi tu n'irais pas à l'ouest de la ville ? C'est là-bas que se passent toutes les festivités.

Ethel et sa fille, Josie, étaient devenues membres à part entière du foyer de Livingston Road. Depuis la nuit où elles avaient survécu à l'attaque aérienne, et où Caroline leur avait trouvé une place, Ethel était restée et travaillait au foyer pour mériter leur place. Quant à Josie, la plus jeune du foyer, qui faisait ses premiers pas et avait pour habitude de se mettre dans le passage, elle était devenue la petite préférée.

— Non, merci, Ethel, répondit Charlotte. Je préfère faire la fête ici, avec vous tous.

Le lendemain, cependant, fut une tout autre histoire. Tout Londres semblait avoir surgi dans les rues. Charlotte emmena quelques enfants au parc tandis que Caroline leur organisait une gigantesque fête dans la rue. Un orage s'était abattu sur la ville durant la nuit, mais il n'avait aucunement sapé le moral des Londoniens et, maintenant que le ciel s'était dégagé, cette journée d'été s'annonçait belle et chaude. Alors qu'ils marchaient en rang jusqu'au parc, les enfants, tout excités, pouvaient entendre sonner les cloches des églises voisines en l'honneur de la victoire. C'était un son nouveau, joyeux. Les cloches étaient restées muettes pendant les hostilités ; on les avait réservées comme signal d'alerte en cas d'invasion, mais maintenant que la menace s'était envolée, elles sonnèrent fort, des heures durant. Il y avait peu de voitures dans les rues, mais les Londoniens se rassemblaient, cheminaient ensemble vers le centre. Partout, on pouvait les voir danser, les entendre rire et pousser des cris de joie.

Lorsqu'ils atteignirent le portail du parc, Charlotte autorisa les enfants à rompre les rangs et courir jusqu'au terrain de jeux. Elle les observa de loin pendant un moment, puis les suivit, plus lentement, jusqu'à l'espace pour enfants délimité par des clôtures dans un coin du parc.

— Lisa !

Charlotte pivota sur ses talons et se retrouva nez à nez avec Harry Black,

qui la gratifiait de son inimitable sourire. Elle le dévisagea pendant un certain temps.

— Bah, alors, t'es pas contente de me voir ? demanda-t-il. Je suis sorti.

— Sorti ? Bien sûr que je le suis, je veux dire… Je… Où étais-tu, Harry ? balbutia Charlotte qui tâchait de rassembler ses esprits.

— Au frais, répondit-il sèchement.

— Au frais ? répéta Charlotte, l'air confus. Qu'est-ce que tu veux dire ?

— En prison. Bref, je suis libre, maintenant, et je suis venu te chercher.

— En prison ? Pourquoi ? Je veux dire, quand ?… Oh ! Harry, qu'est-ce que tu as fait ?

— Rien, répondit Harry. Enfin, rien de pire que ce que faisaient des tas de gens. Mais ça n'a plus d'importance à présent, non ? Je veux dire, j'ai purgé ma peine, on m'a libéré, et je suis venu te chercher aussitôt. Ça a été, pendant tout ce temps ?

Charlotte acquiesça d'un signe de la tête, puis dit :

— Oh ! Harry, pourquoi tu ne m'as pas prévenue ? Je ne savais pas ce qui t'était arrivé. Tu as disparu subitement.

— Comme toi, lui rappela Harry. Je t'ai écrit, tu sais, mais t'as peut-être pas reçu ma lettre.

— Non, en effet. Tu avais promis de revenir le samedi suivant et tu n'es jamais venu.

— Eh ben, j'ai été arrêté. Je t'ai écrit depuis Brixton, mais les matons ne postent peut-être pas les lettres. Va savoir.

— Les matons ?

— Les gardiens de prison. Des flics, quoi. Enfin, je suis là, maintenant, alors, n'en parlons plus. Allons à l'ouest de la ville fêter la défaite de ce fumier d'Hitler.

— Peut-être plus tard, répondit Charlotte en jetant un coup d'œil aux enfants qu'elle avait amenés au parc. Je ne peux pas les laisser ici, comme ça. Je dois les raccompagner à la fête.

— Une fête ? Quelle fête ?

— On donne une fête de quartier à Livingston Road. J'ai amené les enfants ici pour qu'ils ne soient pas dans le passage pendant les préparatifs.

— On ira après, alors, répondit Harry gaiement.

Il ne semblait pas comprendre qu'elle ne pouvait pas quitter son poste au foyer quand cela lui chantait. Il lui adressa un large sourire.

— T'es superbe, Lisa, dit-il en tendant la main.

Il l'attira sans ménagement dans ses bras et commença à l'embrasser. L'espace d'un instant, au contact de ses lèvres, Lisa se remémora la sensation de sa langue dansant avec la sienne, mais elle se dégagea brusquement et, le souffle court, se laissa tomber sur l'herbe. Harry s'agenouilla aussitôt auprès d'elle et lui prit la main.

— Excuse-moi, dit-il précipitamment. Pardon, je ne devrais pas faire ça en public, je le sais. Mais tu m'as manqué, Lisa. J'ai pensé à toi tout le temps pendant mon… absence. Je suis sûr que toi aussi, hein ?

— Quelquefois, admit Charlotte, qui se garda d'ajouter « mais pas depuis des mois ».

— J'ai de grands projets pour nous deux, lui annonça Harry. Maintenant que cette fou… horrible guerre est derrière nous, on peut dire adieu à ce pays. Je t'ai dit que je voulais partir vivre en Australie, pas vrai ?

Il n'attendit pas sa réponse et poursuivit :

— Prendre un nouveau départ dans un pays jeune. On s'en sortirait très bien là-bas… on peut…

— Harry ! Arrête !

— Quoi ? Rien que toi et moi, poupée, exactement comme on l'a toujours voulu.

— Ce n'est pas ce qu'on a toujours voulu… l'interrompit Charlotte, mais son intervention passa inaperçue.

— On a survécu à tout, Lisa. À présent, on est libres de faire ce qui nous chante. Toi et moi.

— Mais je ne veux pas partir en Australie, Harry, dit Charlotte en s'efforçant de parler d'une voix douce et mesurée, et de ne pas laisser ses mots trahir sa panique grandissante.

— Mais si, tu verras quand tu y réfléchiras. Bon, oublions ça pour le moment, d'accord ? Allons fêter la fin de la guerre. Tous les deux. On a vaincu Hitler parce qu'on a survécu !

Charlotte n'avait aucune intention de discuter de ce qu'elle allait faire maintenant que l'Allemagne avait capitulé. Sa priorité était d'obtenir des

nouvelles de sa famille. Elle consulta sa montre et adressa à Harry un sourire contraint.

— Nous ferions mieux de rentrer. Venez, tout le monde ! lança-t-elle à l'intention des enfants dispersés sur le terrain de jeux. Il est l'heure de rentrer pour la fête !

— Est-ce qu'oncle Billy va venir ? demanda Mary Beale.

Elle faisait partie des enfants qui logeaient au foyer depuis plus d'un an et attendait toujours avec impatience les visites occasionnelles de Billy.

— Non, pas aujourd'hui, répondit Charlotte.

— Oh ! s'écria Mary. J'avais tellement envie qu'il vienne à la fête. Pas vous, Miss Charlotte ?

— Si, bien sûr, admit prudemment Charlotte. Mais il ne peut pas se libérer aujourd'hui.

— Qui c'est, cet oncle Billy, au juste ? voulut savoir Harry tandis que les enfants se rangeaient par deux pour rentrer à Livingston Road.

— Un ami. Quelqu'un qui vient donner un coup de main au foyer, de temps en temps, répondit Charlotte tout en se demandant pourquoi elle mentait ou, du moins, pourquoi elle cachait la vérité à Harry.

Une chose était sûre : elle ne voulait pas lui parler de Billy. Elle exhorta les enfants à presser le pas. À leur retour au foyer, Caroline sortit les accueillir. À la vue d'Harry, son cœur se liquéfia. Elle le reconnut aussitôt et n'aimait pas du tout la façon qu'il avait de marcher en tenant le bras de Charlotte d'un air possessif. Elle feignit toutefois un air calme, vint à leur rencontre et lui tendit la main.

— Harry, n'est-ce pas ?

— Il nous a trouvés au parc, dit Charlotte en guise d'explication. Il aimerait venir à la fête.

— Avec plaisir, répondit Caroline. Vous êtes le bienvenu, Harry. Nous ne vous avons pas vu depuis un moment. Charlotte, s'il te plaît, veux-tu bien emmener les enfants se laver les mains à l'intérieur ? Ensuite, nous les ferons asseoir.

Des tables avaient été alignées côte à côte afin d'en former une seule, longue, en plein milieu de la route. De part et d'autre, des couverts avaient été disposés pour les enfants. Les tables étaient recouvertes de draps blancs

en guise de nappes, et décorées de rubans rouges, blancs et bleus. Un ballon était attaché au dossier de chaque chaise. Les enfants contemplèrent d'un regard ébahi les mets qui les attendaient sur la table. La plupart d'entre eux n'avaient jamais vu tant de nourriture. D'autres maisons voisines avaient également installé des tables dans la rue, si bien que tout le monde semblait prendre part à une seule et même gigantesque fête. Alors que Charlotte faisait rentrer les enfants à la hâte, Harry s'adressa à Caroline :

— J'emmène Lisa à l'ouest de la ville, plus tard, pour participer aux festivités, lui dit-il. Quand vous n'aurez plus besoin d'elle. C'est un grand jour, n'est-ce pas ?

Harry avait le sentiment que Caroline ne l'aimait pas ou se méfiait de lui, voire les deux. Lorsqu'il lui parlait, il faisait très attention à son vocabulaire et à son accent. Grâce à Alfred, il était capable de s'exprimer dans un anglais courant, avec un très léger accent de Birmingham, peut-être. Fidèle à lui-même, Harry adaptait toujours son langage à son interlocuteur et, à présent, il veillait scrupuleusement à ne laisser paraître dans sa voix aucune inflexion propre à l'est de Londres.

Caroline n'était pas séduite par cette idée de sortie, mais elle ne pouvait décidément pas refuser. Impossible de prétendre qu'elle nécessiterait encore l'aide de Charlotte une fois la fête terminée et les enfants couchés. *Et puis, de toute manière, il n'y a pas mort d'homme*, se dit-elle. Cela ferait du bien à Charlotte de s'éloigner quelques heures pour se joindre aux réjouissances.

— Vous allez sûrement vous amuser, se contenta-t-elle de répondre.

Elle s'apprêtait à tourner les talons quand Harry lança :

— Je ne me suis pas fait la belle, vous savez. J'ai été arrêté à nouveau. Toujours à cause de ce malentendu parce que je viens du pays ennemi. J'ai écrit à Lisa pour le lui expliquer, mais elle dit qu'elle n'a pas reçu ma lettre.

Caroline s'efforça de garder un air neutre, mais elle sentait le feu lui monter lentement aux joues. Elle songea à la lettre portant le cachet de la prison de Brixton, toujours rangée dans un tiroir de son bureau. Elle ne l'avait jamais remise à Charlotte. Elle espérait qu'Harry était parti pour de bon.

— Elle a dû se perdre en chemin, mentit-elle d'une petite voix. Tant de

lettres se sont égarées, n'est-ce pas ? Surtout à Londres, avec les bombardements.

— Ouais, sûrement.

Harry lui lança un regard éloquent. De toute évidence, il ne la croyait pas. Puis son expression changea, et il dit d'un ton jovial :

— Enfin, je suis de retour, à présent ; alors, ça n'a plus d'importance.

La fête du quartier fut un franc succès. Les quantités de vivres – dénichés dans le fond des garde-manger et celliers, et récoltés dans les potagers – étaient spectaculaires. Mrs Downs avait réussi à confectionner deux gâteaux avec les précieuses réserves qu'elle avait accumulées, et d'autres familles résidant dans la rue avaient apporté des conserves et des provisions en guise de contribution, si bien que le repas fut digne d'un vrai festin. Un homme qui vivait au bout de la rue, rentré en permission au moment où la paix avait été déclarée, vint avec son accordéon et se mit à jouer. Quelqu'un commença à chanter, et, bientôt, tout le monde participa. Un autre voisin, muni d'un violon, grimpa sur une chaise et entama d'entraînantes gigues et autres rythmes écossais. Bien vite, tous les invités, adultes et enfants confondus, se mirent à taper des pieds, et bon nombre d'entre eux bondirent de leurs chaises pour danser. Harry attira Charlotte dans ses bras et la fit virevolter en tous sens dans une véritable danse de la victoire à laquelle s'adonnaient d'autres couples. L'alcool coulait à flots, la paix fut célébrée dans une gaieté générale grandissante, et les austérités de la guerre furent bien vite oubliées.

— J'ai prévenu ta Miss Morrison qu'on irait à l'ouest quand cette fête serait terminée, murmura Harry tandis qu'il tenait Charlotte contre lui l'espace d'un instant.

— Est-ce que tu lui as demandé la permission ?

— Non, répondit Harry avec un sourire. Je le lui ai dit, c'est tout !

— Oh !

Charlotte s'efforça de dissimuler son désarroi. Naturellement, elle avait très envie de se rendre en ville pour faire la fête avec les centaines de Londoniens qui s'attroupaient à Buckingham Palace, Trafalgar Square et Piccadilly Circus, mais elle n'aimait pas la façon dont Harry prenait les choses en mains.

— Allez-y, vous deux, leur dit Caroline tandis que les enfants fatigués étaient conduits à leurs chambres. Filez et amusez-vous bien. Transmettez mes sentiments au roi si vous le voyez… et à Mr Churchill !

Charlotte alla chercher son sac à main et vérifia qu'elle avait bien son portefeuille. Au moins, elle disposait de son propre argent, désormais, et n'avait plus à compter sur Harry. Ils prirent un bus à destination du West End et se joignirent à la foule rassemblée à Trafalgar Square. Les gens dansaient et chantaient. Leur joie était contagieuse et, à plusieurs reprises, Charlotte se retrouva entraînée dans la danse par un soldat ou un marin hilare, jusqu'à ce qu'Harry la leur reprenne pour la faire tournoyer parmi la foule qui s'était rassemblée.

— Je veux voir le roi ! lança Charlotte.

— Pour quoi faire ?

— Parce qu'il est le roi ! s'écria-t-elle tout en attirant Harry en direction du Mall, l'avenue menant à Buckingham Palace.

Harry haussa les épaules et lui emboîta le pas, tenant sa main bien fermement dans la sienne. Il serait trop facile d'être séparés dans une telle cohue. Peu à peu, ils parcoururent toute la longueur du Mall et rejoignirent enfin la populace qui s'était amassée dans l'espace entourant le Victoria Memorial. La foule chancelait de gauche à droite, manquant d'écraser les personnes en tête du groupe contre les balustrades qui protégeaient la cour.

— On veut le roi ! On veut le roi ! scandait la foule sans arrêt, de plus en plus fort.

Charlotte se joignit à eux. Elle rêvait d'apercevoir le roi et la reine. Très haut au-dessus de leurs têtes, elle distinguait le balcon où ils se montreraient peut-être. Il était drapé de rouge et d'or, prêt à accueillir le roi et sa famille une nouvelle fois.

— Ils sont sortis un peu plus tôt, l'informa un homme à côté d'elle, un enfant perché sur les épaules. On les a acclamés comme des fous !

— Vous croyez qu'ils vont revenir ? s'enquit Charlotte.

L'homme s'esclaffa.

— Ah ça, je n'en sais rien ! Sûrement.

— On veut le roi ! s'écria Harry à son tour.

Tout à coup, les longues fenêtres du balcon s'ouvrirent, et le roi et la reine

s'avancèrent. Ils furent accueillis par un tonnerre d'applaudissements et de hourras, tout comme les princesses qui apparurent à leur suite. La foule s'époumona à s'en faire mal. Quelques instants plus tard, on aperçut un autre mouvement derrière eux, puis Winston Churchill fit son apparition sur le balcon et vint se placer entre le couple royal. Il salua la foule et lui adressa son célèbre V de la victoire. Les Londoniens crièrent son nom et l'acclamèrent de plus belle.

Lorsqu'ils furent tous rentrés dans le palais, les longues fenêtres refermées derrière eux, Harry tira Charlotte par la main et dit :

— Viens, Lisa. Ça y est, t'as vu le roi. Allons ailleurs, maintenant.

La nuit tombait, mais il faisait encore chaud, et toutes les lumières de la ville étaient allumées. Ils progressèrent lentement parmi la marée humaine et parvinrent à se faufiler jusqu'à Green Park, qui offrait un peu plus d'espace. Charlotte s'assit sur l'herbe, ôta ses chaussures et soupira.

— C'était fantastique de voir le roi et la reine… sans oublier Mr Churchill.

— Ouais, répondit Harry d'un ton tout sauf enthousiaste.

— Oh ! voyons, Harry ! s'exclama Charlotte. Tu les acclamais comme tout le monde.

— Ils ne représentent rien pour moi, répliqua-t-il. Les rois et les reines. On n'a pas besoin d'eux.

Charlotte était agacée.

— Eh bien, n'oublie pas qu'il est aussi le roi d'Australie, si tu pars vivre là-bas.

— Comment ça, *si* je pars vivre là-bas ? demanda Harry. Bien sûr que j'y vais. Avec toi. On part tous les deux.

— Non, Harry, je ne peux pas.

— Pourquoi ? On aura la belle vie là-bas, dit-il en faisant un grand geste de la main. Un pays jeune, neuf. Un endroit qui a de l'avenir.

— Premièrement, je ne peux partir nulle part pour le moment. Je dois découvrir ce qui est arrivé à ma famille.

— Lisa, dit Harry avec douceur, tu sais ce qui leur est arrivé.

— Non, répondit-elle sèchement. Non, je n'en sais rien. Ils ne sont pas forcément morts. Peut-être qu'ils ont simplement dû déménager ou qu'ils

ont été faits prisonniers quelque part, auquel cas, on a dû les libérer, maintenant.

— Enfin, Lisa, tu sais ce qu'on a trouvé là-bas, ces camps. Bon sang, même à Gloucester, on en a entendu parler.

— Et s'ils n'ont pas été envoyés dans l'un de ceux-là ? riposta Charlotte, qui criait presque. Et s'ils n'ont été envoyés dans aucun camp ? Harry, je dois connaître la vérité. Tu ne comprends donc pas ?

— Non. Faut que tu sois réaliste, Lisa. T'es toute seule, désormais. Comme moi. On doit se serrer les coudes, et ça ne sert à rien de rester dans ce pays de malheur. Ils ne vont pas se remettre de cette guerre avant des années, et je n'ai aucune intention de moisir un jour de plus dans cet endroit gris et sordide.

— C'est le pays qui t'a offert l'asile, lui rappela Charlotte.

— C'est le pays qui m'a mis derrière les barreaux pendant quatre des six années que j'y ai passées, répliqua Harry avec amertume. Il a rien à m'offrir. J'ai hâte de me tirer d'ici.

— Mais je n'ai pas envie de partir, moi, protesta Charlotte. J'ai une maison, ici.

— Ah oui ? demanda Harry d'un air méprisant. Une chambre dans un foyer pour enfants, t'appelles ça une maison ?

— Non, répondit Charlotte. À la campagne, là où j'ai été évacuée.

— Avec les Federman ? T'as retrouvé leur trace ?

— Oui, et je les vois de temps en temps, mais ce n'est pas d'eux que je voulais parler. Tu sais que, quand j'ai perdu la mémoire, on m'a évacuée dans un village du Somerset ?

— Ouais. Et alors ? T'as vécu un an ou deux dans un village. Ça n'en fait pas ta maison. Et de toute façon, je croyais que la vioque avec qui tu vivais là-bas était morte.

— C'est vrai, répondit Charlotte, mais elle m'a légué sa maison dans son testament. Alors, tu vois, je ne mens pas.

— Elle te l'a léguée ?

Si Caroline avait été là, elle aurait vu se réaliser ses pires craintes concernant Harry, dont les yeux trahissaient clairement sa convoitise.

— Oui.

— Mais, Lisa, c'est fantastique ! s'écria-t-il en la prenant dans ses bras. Tu n'as qu'à la vendre, et ça nous fera de l'argent pour commencer notre nouvelle vie ensemble en Australie !

— Harry, je te l'ai dit : je ne pars pas en Australie. Je dois découvrir…

— Tu dois découvrir ce qui est arrivé à tes parents, oui. J'ai bien compris, Lisa, mais quand ce sera fait…

Il pencha la tête et se fendit d'un large sourire, mais elle évita son regard.

— Allez, Lisa, insista-t-il. Tu me le dois bien. Je t'ai défendue, je me suis battu pour toi. Je serai toujours là pour veiller sur toi, c'est promis.

— Ah oui ? Comme ces deux dernières années ? demanda Charlotte, la voix pleine de sarcasme.

— C'est différent, répliqua sèchement Harry. Qu'est-ce que tu voulais que j'y fasse ? Et puis, je suis venu te chercher dès que j'ai pu, pas vrai ?

Il lui prit la main.

— Je ne veux pas qu'on se dispute, dit-il d'un ton plus conciliant. T'es à moi, Lisa. Tous les deux, on est faits pour être ensemble.

41

Quand Billy et ses parents entendirent la nouvelle de la capitulation allemande à la radio, ils échangèrent des accolades euphoriques. Ils n'avaient plus à craindre pour leur vie, dorénavant. Et Jane, qui se trouvait toujours à Bristol où elle était employée comme infirmière, ne serait plus menacée par les bombes.

— Je vais rendre visite à Charlotte ! s'exclama Billy. Elle est enfin hors de danger.

Il songea aux pluies de missiles V-2 qui s'étaient abattues sur Londres et le sud-est de l'Angleterre au cours des neuf derniers mois. Il avait vu les dégâts que pouvait causer un V-1. Heureusement, les tireurs de canons antiaériens, qui avaient désormais une certaine expérience de ces obus, savaient comment les éliminer. N'ayant pas de pilote, une fois repérés par un projecteur, ils ne pouvaient effectuer aucune manœuvre d'évitement. Les V-2, en revanche, étaient une tout autre affaire. Lancés à une vitesse supersonique, ils filaient à travers le ciel avant de fondre en piqué sur une cible innocente. Au cours des derniers mois, des milliers de civils avaient été massacrés par ces engins de mort, ces missiles qui semaient la destruction avant même que ne retentisse le son de leur arrivée.

Chaque fois que Billy quittait Charlotte, à Londres, il était tenaillé par la crainte qu'elle devienne la victime de l'une de ces attaques – les ultimes tentatives du régime nazi. Londres était leur cible, semer la peur et la misère était leur but, et ces bombardements l'avaient amplement atteint.

— Je partirai à la première heure, dit Billy.

John lui lança un regard en coin.

— Même si Hitler meurt, il faudra quand même traire les vaches, dit-il en réprimant un sourire. Je ne suis pas sûr de pouvoir te libérer comme ça, au dernier moment.

— Oh ! papa, s'il te plaît… commença Billy avant d'être interrompu par

sa mère.

— Ne fais pas attention à lui, Billy, dit-elle. Il se fiche de toi. Je m'occuperai de la traite avec lui. Mais de toute façon, connaissant Wynsdown, je suis sûre que personne ne travaillera demain. Tout le village va faire la fête.

Margaret Shepherd ne croyait pas si bien dire. Les habitants de Wynsdown célébrèrent la victoire des Alliés comme eux seuls savaient le faire. Quelques minutes après l'émission de radio, Marjorie Bellinger téléphona à Avril Swanson, et elles s'attelèrent ensemble à l'organisation des réjouissances. Le lendemain matin, à l'aube, les gens s'affairaient déjà à accrocher des guirlandes de fanions dans les arbres, rassembler des tables et, surtout, préparer le festin. Jack Barrett installa un bar devant le Magpie. En cette si belle journée, personne ne se souciait des lois sur la vente d'alcool, aussi commença-t-il à servir des pintes à ceux qui étaient venus donner un coup de main bien avant l'heure du petit-déjeuner.

Billy les laissa tous à leurs joyeuses festivités et dévala la colline à bicyclette, direction la gare. Il ignorait combien de temps il lui faudrait pour se rendre à Londres, mais cela lui importait peu. Il était bien décidé à voir Charlotte et, maintenant que la guerre était finie, à se jeter à l'eau et lui proposer de bâtir un avenir ensemble.

Depuis la nuit où le missile V-1 avait manqué de peu leur ôter la vie, Charlotte avait quelque peu baissé sa garde. Billy savait qu'il devait encore se montrer doux et patient. Comme l'avait dit Margaret, un jour qu'ils avaient abordé le sujet de Charlotte :

— C'est normal qu'elle garde ses distances, Billy. Réfléchis, fiston. Quasiment tous les gens qu'elle aimait ont disparu ou sont morts. Elle a peur, alors, vas-y doucement.

Des paroles sages, Billy l'avait compris. Par la suite, lors des deux occasions qu'il avait eues de passer quelques jours à Livingston Road, il s'était retenu. C'était un V-1 qui avait fini par la propulser dans ses bras, et il espérait sincèrement qu'il n'aurait pas à en attendre un autre pour avoir la chance de la serrer contre lui à nouveau. Cependant, alors qu'il était installé à bord du train qui traversait le pays pour le conduire à elle, il se demanda

s'il n'était pas temps de lui rappeler enfin à quel point il l'aimait, maintenant qu'il n'y aurait plus ni V-1 ni V-2.

Il descendit sur le quai et se retrouva soudain englouti par une joyeuse marée humaine qui parcourait les rues en chantant. Entraîné par la bonne humeur générale, Billy se surprit à sourire tandis que de parfaits inconnus lui donnaient des tapes dans le dos. La capitale tout entière était envahie par la foule qui s'amassait partout où l'espace le permettait : on s'entassait à Trafalgar Square, on dansait la chenille le long de Piccadilly, on appelait le roi devant Buckingham Palace. La plupart des fêtards étaient bien éméchés, mais la bonne ambiance régnait. Non sans difficulté, Billy parvint à se frayer un chemin jusqu'à Livingston Road, à pied, majoritairement. Les bus se faisaient rares, et les seuls qui circulaient étaient bondés de Londoniens célébrant la victoire.

Lorsqu'il tourna sur Livingston Road, il y trouva une fête de quartier qui se terminait tout juste. Les tables et les chaises avaient été laissées là, entourées des débris du festin. Un peu plus loin, dans la rue, des familles étaient toujours assises sur leurs perrons, un verre d'alcool à la main, occupées à échanger des anecdotes sur ce qu'elles avaient vécu « pendant la guerre ». Alors que Billy parcourait la rue, plus d'un homme lui fourra un verre dans la main et insista pour qu'il le boive en l'honneur du roi et de la victoire.

Lorsque le jeune homme parvint enfin au foyer pour enfants, la nuit commençait à tomber. Il avança jusqu'à la porte d'entrée et, celle-ci étant ouverte, il se glissa à l'intérieur. Il tomba aussitôt sur la petite Mary.

— Oncle Billy ! s'écria-t-elle, euphorique. Miss Charlotte a dit que tu ne viendrais pas ! Tu as raté la fête.

— Oh ! mince alors ! Tu t'es bien amusée ?

— Il y avait du gâteau et des ballons, l'informa Mary.

— Alors, ça devait être génial, dit Billy. Tu sais si Miss Charlotte est à l'étage, Mary ?

— Non, répondit la fillette. Elle est sortie. Elle est sortie avec son ami Harry.

— Harry ?

Billy eut le sentiment de recevoir une douche froide. Qui pouvait bien être

cet Harry ?

— Il est venu à la fête, dit Mary. Je ne l'aime pas.

Il ne plaisait pas *du tout* à Billy non plus. Harry ? Il n'allait tout de même pas laisser quelqu'un dont il n'avait jamais entendu parler lui voler sa Charlotte !

À ce moment-là, Caroline Morrison sortit de son bureau.

— Qu'est-ce que tu fabriques encore en bas, Mary ? la réprimanda-t-elle. Allez, monte. Nous nous sommes bien amusés aujourd'hui, mais il est l'heure de dormir, maintenant.

Mary détala aussitôt, et Caroline tendit la main vers Billy.

— N'est-ce pas fantastique ? demanda-t-elle avec un sourire. Je n'arrive pas à croire que ce soit fini.

— Fini pour nous, rectifia Billy. Il reste encore à chasser les Japonais.

— C'est vrai, répondit Caroline d'un air grave, mais au moins, les bombardements ont cessé ici, et ces enfants ne risquent plus d'être pulvérisés.

— Est-ce que Charlotte est là ? voulut savoir Billy, même s'il connaissait déjà la réponse.

Mary la lui avait donnée, mais elle n'était pas en mesure de répondre à la multitude de questions qui le taraudaient.

— Non, répondit Caroline, elle est sortie en ville pour se joindre aux festivités.

— Toute seule ? s'enquit Billy, feignant un air surpris.

— Non, avec un vieil ami. Écoute, Billy, tu ferais mieux de venir dans mon bureau. Je vais t'expliquer.

Elle l'y conduisit et ferma la porte derrière eux, puis lui fit signe de s'asseoir et prit place derrière son bureau. Pendant un moment, ni l'un ni l'autre ne prit la parole, puis Caroline brisa le silence :

— Quand Charlotte est arrivée à Londres, elle a été accueillie par un couple à Shoreditch.

— Oui, je suis au courant.

— Eh bien, comme tu peux le deviner, étant allemande, elle n'était pas très populaire auprès de ses camarades de classe, qui lui ont fait subir de nombreuses moqueries.

Billy acquiesça d'un signe de tête – la même chose s'était produite à Wynsdown.

— Mais un garçon, qui venait de la même ville qu'elle – à bord du même train, je crois –, a tenu tête aux voyous. Après ça, ils ne l'ont plus embêtée. Il s'appelait Heinrich Schwarz, mais il a rapidement adopté le nom d'Harry, Harry Black.

— Et c'est avec lui qu'elle est sortie ?

— Attends, l'histoire n'est pas aussi simple.

Caroline entreprit alors de lui exposer ce qui était arrivé à Harry.

— Il est venu rendre visite à Charlotte juste après son arrivée ici, dit-elle. Je crois qu'ils se sont rencontrés dans la maison où elle vivait autrefois avec sa famille d'accueil. Elle a été détruite dans une attaque aérienne.

— Oui, je le sais, elle m'a raconté tout ça.

— Y compris ses retrouvailles avec Harry ?

— Non, elle m'a dit qu'elle était allée voir la maison détruite et qu'après ça, elle avait retrouvé sa famille d'accueil.

— Oui, c'est ce qui s'est passé, répondit Caroline. Eh bien, après cette visite, Harry a disparu à nouveau, et il s'est avéré qu'il était en fait en prison.

— Et vous l'avez laissé emmener Charlotte en ville ? Lui, un taulard ? s'indigna Billy, horrifié.

— Je ne connais pas les détails, répliqua Caroline, sur la défensive. Il a simplement réapparu aujourd'hui, et ce n'était pas vraiment le jour pour l'interroger sur ses intentions. Charlotte l'apprécie beaucoup. Il est le seul lien qu'il lui reste avec sa vie d'avant la guerre, avec sa famille. Elle était surprise de le revoir après si longtemps, mais cela lui a fait plaisir. Si j'avais su que tu venais, Billy… si *elle* l'avait su, je suis sûre qu'elle t'aurait attendu pour que vous puissiez sortir ensemble, tous les trois. Mais nous n'en savions rien, et j'ai pensé qu'elle avait bien mérité de célébrer la fin de la guerre avec tout le monde.

— Et pendant tout ce temps, elle ne savait pas où il était ? interrogea Billy.

— Non. Moi, en revanche, je dois admettre que je m'en doutais.

— Pourquoi ?

Caroline soupira, puis lui parla de la lettre envoyée de la prison de Brixton.

— Pour être honnête, il ne me plaît pas, et je ne lui fais pas confiance. Mais je me suis dit que, si je tentais de la détourner de lui, je n'obtiendrais que l'effet inverse et qu'elle finirait par se jeter dans ses bras.

— Cette lettre, vous l'avez toujours ? s'enquit Billy.

— Non, mentit Caroline. Je l'ai brûlée.

— Vous l'avez lue ?

— Non. Je ne voulais pas que Charlotte apprenne que je la lui avais cachée.

— Vous m'en avez parlé, fit remarquer Billy. Alors, je peux le lui dire.

— Bien sûr, admit Caroline, mais cela ne changerait rien. Elle sait à présent qu'Harry est allé en prison. Cela ne ferait que semer la pagaille.

Billy s'assit dans le fond de son siège et réfléchit aux révélations de Caroline.

— Est-ce qu'elle est amoureuse de lui ? demanda-t-il enfin.

— Je ne sais pas. Je ne crois pas, mais elle éprouve certainement des sentiments pour lui. De la gratitude, peut-être, de l'amitié. Ils doivent avoir un lien particulier, de par leur passé commun.

— Vous croyez qu'il a une sorte d'emprise sur elle ?

Caroline haussa les épaules.

— Qui sait ? Peut-être pas une emprise à proprement parler, mais il est manipulateur, et il se pourrait qu'il exerce sur elle une certaine pression émotionnelle. C'est un survivant, et les survivants sont très forts pour faire passer leurs besoins avant ceux d'autrui. Il ne se soucie probablement pas trop de la façon dont il parvient à ses fins, tant qu'il y parvient.

— Et vous l'avez laissée sortir dans Londres avec un type comme lui ? voulut savoir Billy, qui dissimulait à peine son dégoût.

— Enfin, Billy, je n'aurais pas pu l'en empêcher. Elle aura dix-neuf ans le mois prochain. Elle est maître de ses décisions. J'avoue que je n'étais pas emballée à l'idée qu'elle y aille, mais je ne pouvais tout de même pas lui barrer le chemin.

— Quand est-ce qu'elle rentre ?

— Je n'en sais rien, Billy. Tard, je suppose, étant donné toutes les festivités qui se déroulent dans le West End, d'après la BBC. Je ne crois pas qu'il faille se soucier de sa sécurité. Harry ne lui fera pas de mal.

Elle se leva de sa chaise et ajouta :

— Viens, tu dois être mort de faim. Je vais te trouver un petit quelque chose à grignoter.

Elle lui adressa un sourire. Elle aimait beaucoup Billy et entretenait l'espoir qu'un jour, lui et Charlotte tenteraient leur chance.

— Au moins, tu n'as pas à dormir dans l'arrière-cuisine, cette fois, dit-elle en le conduisant dans la cuisine. Plusieurs enfants sont partis, récemment, et nous avons toutes réintégré nos chambres. Tu n'as qu'à prendre le lit de camp dans le salon.

La nuit tomba, et la plupart des occupants du foyer allèrent se coucher. Caroline et Billy s'assirent dans le séjour en attendant le retour de Charlotte et Harry. Par les fenêtres ouvertes leur parvenait l'écho des réjouissances. À mesure que la bière coulait à flots, les chants des fêtards devenaient de moins en moins mélodieux.

Il était plus de minuit lorsqu'ils entendirent la porte d'entrée s'ouvrir et des chuchotements résonner dans le vestibule. Billy s'y précipita et vit Charlotte se faufiler à l'intérieur, s'efforçant de faire taire Harry qui la talonnait. Lorsqu'elle aperçut Billy, elle poussa un petit cri, qu'elle tenta d'étouffer aussitôt en plaquant une main sur sa bouche.

— Billy, murmura-t-elle d'un air ravi en se dirigeant vers lui.

Sans la moindre seconde d'hésitation, il la prit dans ses bras. Oubliant complètement qu'il s'était juré de se montrer prudent, il pencha la tête et l'embrassa longuement, passionnément. Charlotte était à lui, et il avait bien l'intention de faire comprendre à cet Harry qu'il n'avait aucune chance.

— Billy, dit-elle quand elle put enfin parler. Je ne savais pas que tu venais.

Sans la lâcher d'un centimètre, il lui sourit.

— Je vois ça. Ça ne fait rien. J'ai eu envie de célébrer la victoire avec toi, alors, me voilà.

Il jeta un regard à Harry, qui se tenait toujours dans l'encadrement de la porte, l'air furieux.

— Qui est-ce ? demanda Billy, comme s'il l'ignorait.

Avant que Charlotte n'ait eu le temps de répondre, Harry s'avança et répondit :

— Harry Black, un vieil ami de Lisa. On se connaît depuis très longtemps.

— Lisa ?

— Lieselotte Becker, de Hanau… comme moi.

Ils avaient commencé à élever la voix, et Caroline, qui avait suivi Billy dans le vestibule, dut intervenir :

— Baissez d'un ton ou vous allez réveiller tout le monde. Venez donc dans le salon.

Elle les y conduisit et ferma vivement la porte derrière eux. Harry aperçut le lit de camp installé dans un coin de la pièce, et Charlotte suivit son regard.

— Billy dort ici quand le foyer est plein à craquer, dit-elle en guise d'explication.

Harry émit un grognement.

— Il est là souvent, j'imagine ? Je suis étonné qu'il ne soit pas dans l'armée.

— Il est tard, intervint Caroline, ne relevant pas sa remarque. Nous devons nous lever tôt demain matin, comme d'habitude, alors, il est temps de vous en aller, Harry.

Elle revint sur ses pas et lui ouvrit la porte. Harry ne cilla pas.

— Que je m'en aille ? demanda-t-il. Où ça ? Je n'ai nulle part où aller.

— Eh bien, je suis navrée, Harry, dit Caroline d'un ton ferme, mais vous ne pouvez pas dormir ici. Nous n'avons pas de place.

— Vous en avez pour lui, fit-il remarquer en désignant Billy d'un geste du menton. Il vit pas ici non plus, que je sache.

Caroline remarqua dans la voix d'Harry les inflexions propres aux quartiers Est de Londres, mais préféra ne pas y prêter attention.

— Billy vient ici de temps en temps, dit-elle. Il s'occupe très bien des enfants et nous aimons tous l'avoir parmi nous.

Elle se rendit dans le vestibule et ouvrit la porte d'entrée. Le brouhaha des festivités résonnait au bout de la rue. Pour la première fois depuis presque six ans, les réverbères étaient allumés, dessinant des halos de lumière vert pâle sur les pavés. Et, pour la première fois depuis presque six ans, Caroline put se tenir devant la porte ouverte sans être plongée dans le noir complet, signe que plus rien ne les menaçait depuis le ciel.

Impassible, Harry dévisagea Charlotte et Billy qui se tenaient côte à côte,

le bras du garçon entourant toujours les épaules de Charlotte. Personne ne dit mot. Avec un haussement d'épaules exagéré, Harry lança enfin :

— Je reviendrai demain matin, Lisa. On pourra parler de nos projets.

Ce disant, il quitta la pièce d'un pas nonchalant, puis marqua une pause dans le vestibule, où se tenait Caroline près de la porte ouverte.

— Je serai de retour demain, lui dit-il, et je dirai à Lisa que vous avez volé sa lettre. Je le sais. Je l'ai vu dans vos yeux. Tôt ou tard, vous le regretterez, Miss Je-vaux-mieux-que-tout-le-monde. Elle n'aurait jamais accordé le moindre regard à ce gars si elle avait su que je reviendrais.

— Bonne nuit, Harry, le coupa Caroline avant de refermer la porte derrière lui.

Pendant un moment, Harry fixa des yeux la porte close. Il se demandait si Lisa allait le suivre ; aussi attendit-il un peu plus loin, dans la rue, mais en vain. Il finit par abandonner et partir à grands pas. Depuis sa sortie de prison, il logeait en fait dans un centre de secours où il prétextait n'avoir nulle part où dormir, sa maison ayant été détruite dans les bombardements. Au moins, cela lui permettait de passer la nuit au chaud et au sec. Une fois, il était retourné à Kemble Street en espérant pouvoir utiliser le sous-sol à nouveau comme hébergement temporaire, mais il avait découvert qu'on avait démoli les maisons. Tout ce qui restait du numéro 65 et des habitations voisines était un terrain vague attendant la fin des hostilités.

Son changement de nom le força à trouver un autre refuge où, pour la première fois, il montra ses nouveaux papiers d'identité. Il retint sa respiration tandis que la femme du WVS les inspectait.

— Ce quartier a été rasé il y a des semaines, fit-elle remarquer en lisant l'adresse. Où avez-vous dormi, depuis ?

Harry lui adressa un sourire chagrin.

— Je viens de rentrer, dit-il. J'étais en mer à ce moment-là. J'arrive à la maison, et voilà qu'elle a disparu. Il ne reste plus qu'un trou dans le sol.

— Oh ! mon pauvre garçon ! s'exclama la volontaire, les yeux brillants de compassion pour ce brave jeune homme qui avait perdu son chez-soi pendant qu'il servait en mer. Ne vous en faites pas, on va vous trouver un endroit où dormir très vite. En attendant, Mr Merritt, vous pouvez loger ici.

Nous n'avons qu'un dortoir pour hommes, mais je vais vous y trouver un lit.

— Ce sera parfait, assura Harry. Je ne resterai que jusqu'à la fin de ma permission.

Il ne fut pas le dernier à rentrer au refuge. Bien qu'il y eût habituellement un couvre-feu qui empêchait les retardataires de déranger ceux qui dormaient déjà, ce soir-là – le soir de la victoire des Alliés –, tout le monde s'en moquait. La plupart des lits du dortoir restèrent vides, tandis que leurs occupants passaient toute la nuit dehors à faire la fête.

Lorsque Caroline ferma la porte derrière Harry, elle retourna dans le salon. Billy était à la fenêtre et contemplait la rue. Quant à Charlotte, elle se tenait près de la cheminée éteinte. À en juger par l'expression de la jeune fille, Caroline comprit qu'elle avait surpris les dernières paroles d'Harry.

— Quelle lettre ? voulut savoir Charlotte sans préambule. De quelle lettre Harry parlait-il ?

Caroline soupira, puis jeta un regard à Billy, mais il restait impassible.

— Assieds-toi, Charlotte, dit-elle.

La jeune femme s'exécuta et s'assit au bord d'un fauteuil, comme si elle s'apprêtait à se relever aussitôt.

— Le fameux samedi où Harry n'est pas venu comme il l'avait promis, tu étais très contrariée. J'étais furieuse après lui qu'il t'ait fait faux bond. Tu te souviens que le lendemain, je t'ai renvoyée à Kemble Street pour essayer d'obtenir des nouvelles des Federman ?

Charlotte fit oui de la tête, mais ne répondit pas.

— Eh bien, commença Caroline en inspirant profondément, tu les as retrouvés, et ton monde en a soudain été bouleversé. Tu étais si heureuse de les revoir enfin, de voir le bébé…

— Et la lettre ?

— J'y viens, répondit Caroline. Je ne t'avais pas vue aussi radieuse depuis des lustres. Et puis, un matin, pendant que tu étais à Wynsdown, où tu avais rendez-vous avec Mr Thompson, une lettre est arrivée pour toi. Elle portait le cachet de la maison d'arrêt de Brixton. Selon moi, Harry était la seule personne qui pouvait t'écrire de la prison de Brixton.

— Et que disait la lettre ? interrogea Charlotte d'un ton glacial.

— Je ne sais pas, répondit doucement Caroline. Je ne l'ai pas ouverte.

— Vous l'avez jetée ?

— Non. Je l'ai gardée. À plusieurs reprises, j'ai eu l'intention de te la remettre, mais tu semblais avoir pris ta vie en mains et… dit-elle en jetant un nouveau coup d'œil à Billy. Je ne voulais pas tout chambouler à nouveau.

— Vous n'avez jamais aimé Harry, affirma Charlotte d'une voix tremblante. Vous ne vouliez pas qu'il revienne dans ma vie, n'est-ce pas ? Mais *moi*, je le voulais, et c'était à moi d'en décider.

Caroline vit les larmes perler aux yeux de Charlotte et fut submergée par le regret. Charlotte avait raison : elle n'avait aucun droit de lui cacher la lettre, que ses intentions aient été bonnes ou non.

Charlotte lutta pour ravaler ses larmes.

— Alors, où est-elle à présent ? demanda-t-elle. Cette lettre ?

— Dans mon bureau.

En entendant cette information, Billy, qui avait écouté silencieusement Caroline admettre son tort, sursauta soudain. Elle lui avait dit avoir détruit la lettre, une idée qui le rassurait, compte tenu de la réaction que venait d'avoir Charlotte. Désormais, l'inévitable était sur le point de se produire : Harry allait la lui reprendre.

Caroline tourna les talons et se rendit dans son bureau. Elle revint avec une enveloppe beige qu'elle tendit. Charlotte la prit et l'examina. Elle lui était adressée, ici, à Livingston Road. Le cachet de la poste avait bavé, rendant la date illisible, mais l'affranchissement de la maison d'arrêt de Brixton, quoique passé, était bien là.

Sans un mot ni le moindre regard à Caroline et Billy, elle quitta la pièce et monta se réfugier dans sa chambre. Elle s'assit sur le lit et contempla l'enveloppe pendant un long moment, puis glissa finalement un doigt sous le rabat pour l'ouvrir. Elle en sortit le contenu ; une lettre écrite au crayon sur une seule feuille de papier réglé.

Chère Lisa,

On m'a arrêté et accusé d'un tas de choses. La plupart sont fausses, on m'a tendu un piège. Je ne sais pas quand on me libérera. Je serai jugé le mois prochain. Lorsqu'on me relâchera, je viendrai te retrouver, et on

pourra de nouveau être ensemble. Tu peux m'écrire ici, à Brixton. Je vais y rester un moment. Je n'arrive pas à croire que je me retrouve déjà en taule alors que je sors tout juste du camp d'internement.
Écris-moi.
Je t'embrasse,
Harry

Charlotte lut la lettre deux fois et laissa enfin couler ses larmes. Harry lui avait écrit, mais par la faute de Caroline, il s'était imaginé qu'elle l'avait abandonné. Encore tout habillée, elle s'allongea sur son lit et pleura.

Le lendemain matin, elle se réveilla fatiguée, accablée. La veille, tout, dans sa vie, semblait sur le point de se résoudre, de parvenir à une sorte d'équilibre. La guerre était finie, du moins ici, à Londres. Elle allait enfin pouvoir chercher sa famille ; elle avait une maison dans le Somerset, prête à l'accueillir si elle le souhaitait ; elle savait que Billy l'aimait et se sentait enfin prête à l'aimer en retour. Et maintenant, à cause de cette lettre, une lettre qu'elle aurait dû recevoir près de trois ans plus tôt, tout autour d'elle s'effondrait. Ses espoirs de retrouver sa famille semblaient absurdes, comme le lui avait dit Harry. Ses retrouvailles avec les Federman lui paraissaient à des années-lumière. Elle n'était plus sous leur responsabilité, désormais. Ils avaient le petit Nicky, maintenant âgé de quatre ans et demi. Son frère, l'avaient-ils appelé, mais il ne l'était pas, et l'idée de faire semblant lui paraissait à présent tout à fait saugrenue. L'Angleterre allait se relever, épousseter ses genoux des cendres de la guerre et aller de l'avant, et les Federman et elle finiraient par se perdre de vue.

Lorsque Charlotte ne se montra pas au petit-déjeuner, Caroline envoya Billy la voir à l'étage.

— Elle n'a certainement aucune envie de me voir, dit-elle, mais elle t'aime, Billy. C'est à toi d'être près d'elle et de l'aider à surmonter cette épreuve. Tu es son roc.

Billy frappa à la porte de sa chambre. Sans réponse, il tourna la poignée et entra. Charlotte était étendue sur son lit, encore tout habillée, et s'abîmait dans la contemplation du plafond. Il alla s'asseoir au bord du lit, à côté d'elle. Elle ne lui accorda aucun regard, mais il lui prit la main et, tout en la caressant doucement, dit :

— Parle-moi d'Harry.

Harry se réveilla de bonne heure. Après un petit-déjeuner succinct au centre de secours, il décida de sortir en quête de fonds. La maigre somme qu'on lui avait rendue à sa sortie de Gloucester diminuait à vue d'œil, et il devait trouver un moyen d'amasser suffisamment d'argent afin d'acheter son billet pour l'Australie. Le sien et celui de Lisa. Il n'avait pas totalement perdu espoir à son sujet. Lorsqu'il la reverrait et lui révélerait que cette vipère de Miss Morrison avait caché sa lettre, elle saurait qu'il avait pensé à elle tout le temps qu'il était en prison. Ce cul-terreux de Billy découvrirait bientôt que c'était lui, Harry, que choisirait Lisa. Ils étaient faits l'un pour l'autre.

Il fourra ses nouveaux papiers dans sa poche – pas question de les laisser traîner dans le centre pour qu'une crapule les lui chaparde – et se fondit parmi la foule qui affluait encore dans les rues. S'il y avait bien une qualité que Denny Dunc l'avait encouragé à développer quand il était à Gloucester, c'était celle de faire les poches. Un vieux taulard, connu sous le nom de la Louche, de par son talent dans cet art, en avait enseigné les ficelles à Harry, si bien qu'à sa libération, celui-ci était devenu un pickpocket accompli.

— On ne sait jamais quand on aura besoin d'un shilling ou deux pour dépanner, disait Denny Dunc.

Harry s'apprêtait donc à tenter sa chance. *Ça va être fastoche*, se dit-il alors qu'il se frayait un chemin jusqu'à Trafalgar Square au milieu de la populace qui fêtait encore la victoire, engourdie par l'alcool. Il s'engageait tout juste sur le Strand[13] lorsqu'il sentit une main se poser sur son bras. Il pivota sur ses talons et se retrouva nez à nez avec Mick Derham, l'un des hommes à qui il avait remis un message de la part de Denny.

— Ça va, Harry ? demanda Mick.

— Ouais, pourquoi ? Qu'est-ce que tu me veux ?

— Denny t'demande.

— Denny ? Il est en taule.

Mick lui adressa un sourire édenté.

— Plus maintenant. On l'a fait sortir hier.

— Vous l'avez fait sortir ? répéta Harry, qui n'arrivait pas à assimiler ce que lui annonçait Mick.

— Tout l'monde était occupé à faire la fête, répondit Mick en souriant. On s'est dit que c'était l'bon jour pour tenter l'coup. Enfin bref, faut que tu viennes avec moi. Denny veut t'voir.

Harry s'apprêtait à protester, mais, face à l'expression intraitable de Mick, il estima qu'il valait mieux obéir. Ils rebroussèrent chemin, puis Mick le guida à travers un dédale de petites rues, jetant de temps à autre un bref regard en arrière pour s'assurer qu'ils n'étaient pas suivis.

— Comment t'as su où me trouver ? l'interrogea Harry.

Mick le gratifia du même sourire inégal.

— Je l'ai toujours su, mon gars. Denny savait qu'il aurait besoin de toi tôt ou tard. Tu fais partie du plan.

Ils parvinrent enfin à une étroite rue près des docks, enserrée de hauts bâtiments. Mick frappa à une porte à la peinture marron écaillée et, quelques secondes plus tard, elle s'ouvrit et ils pénétrèrent à l'intérieur. Un autre acolyte de Denny Dunc les conduisit à l'étage, dans une petite pièce avec vue sur la rue. Là, ils se retrouvèrent face à Denny en personne, assis dans un fauteuil, un verre de whisky près de lui.

— Harry ! s'exclama-t-il en voyant celui-ci entrer. Je suis content de te revoir, fiston.

Il lança un bref regard à Mick et demanda :

— Pas de problème ? Bien. Sers donc un verre à notre invité.

Mick prit une bouteille ouverte sur la table et en servit gauchement un verre qu'il tendit à Harry.

— Assieds-toi, Harry, le somma Denny, soudain sérieux, que je te fasse le topo. Tu ne t'attendais pas à me voir, pas vrai ?

Harry but une bonne lampée de whisky et secoua la tête.

— Non. Comment t'y es arrivé ?

— Ça n'a pas d'importance, Harry. On avait prévu le coup depuis des mois, on attendait juste le bon jour. T'as joué ton rôle, et maintenant, t'as le droit à ta récompense.

— Ma récompense ? répéta Harry, à qui tout cela ne disait rien qui vaille.

— L'Australie, fiston. Tu pars en Australie avec moi.

Harry le dévisagea.

— En Australie ?

— C'est ce que tu voulais, non ? Repartir à zéro. Un passeport. Un nouveau nom. Tout ça, je te l'ai donné, Harry, ou devrais-je plutôt t'appeler Vic, à présent ? Quoi qu'il en soit, tout est arrangé.

— Qu'est-ce qui est arrangé, Denny ?

— Je nous ai obtenu deux billets couchette sur un navire marchand. Le *Maiden Lady*. Il part demain.

— Demain !

— Ce n'est pas assez tôt pour toi, Harry ? Tant pis, c'est le mieux que je puisse faire.

— Mais comment… ?

Denny se fendit d'un sourire satisfait.

— L'argent, gamin, l'argent. L'argent t'ouvrira toutes les portes, si tu en as assez. Tout ce qu'il nous reste à faire, c'est nous assurer que les poulets ne nous trouvent pas avant qu'on parte. Ils doivent être à ta recherche, parce qu'ils savent que t'es impliqué dans mon évasion.

— Mais je n'ai rien fait, protesta Harry dans un souffle.

— Bien sûr que si, fiston. Tu m'as aidé à transmettre mes messages au monde extérieur, pas vrai ? Une fois qu'ils auront fait parler le flic qui m'a aidé – et je sais qu'ils y parviendront –, tout sera révélé. Voilà pourquoi il faut qu'on soit loin d'ici avant qu'ils ne comprennent tout. Heureusement pour nous, les poulets ne sont pas très malins, et ça devrait leur prendre un moment. Mais on ne peut pas prendre de risques ; alors, tous les deux, faut qu'on reste à couvert jusqu'à ce qu'on embarque demain soir.

— Pourquoi moi ? voulut savoir Harry, qui se demandait comment il allait bien pouvoir se tirer de là.

— Parce que les flics n'ont rien sur toi, fiston. Vic Merritt n'a pas de casier, et c'est toi Vic Merritt, désormais, exactement comme tu le souhaitais. Quant à moi, je suis George Merritt, ton vieux père. On voyage tous les deux en quête d'une nouvelle vie, maintenant que notre maison à Londres a été détruite.

— Mais… Lisa…

Au moment même où il prononça son nom, Harry sut qu'il n'aurait pas dû parler d'elle. Denny lui adressa un regard si mauvais qu'il laissa sa phrase en suspens.

— On sait que t'as une petite copine, Harry – je veux dire, Vic. Faut que je m'habitue à t'appeler comme ça. On est au courant pour Lisa et on sait où elle est. Si tu veux toujours d'elle quand on y sera, Mick s'arrangera pour qu'elle nous rejoigne. Y a pas de lézard, pas vrai, Mick ?

L'intéressé hocha la tête.

— Non, patron, pas de lézard.

Harry songea à Lisa, si vulnérable, qui n'avait pas la moindre idée que ces hommes connaissaient son existence et la surveillaient. Aussi dit-il d'un ton détaché :

— Ça roule, alors. Je la ferai venir quand on sera installés.

Il crut voir les traits de Denny se détendre très légèrement, mais cette impression disparut aussi sec.

— Je savais que tu comprendrais, gamin. Les femmes sont toujours une source de problèmes… je les adore ! ajouta-t-il avec un soupir. Ma bourgeoise reste ici. Je ne peux même pas lui dire au revoir avant mon départ : les poulets doivent surveiller son appartement comme des rapaces dans l'espoir de me pincer là-bas. Enfin, elle connaît la chanson et elle n'est jamais dans le besoin.

Ils demeurèrent dans cette pièce, à l'étage, jusqu'à l'aube, le matin suivant. Mick rapporta un journal qui contenait un bref article concernant l'évasion de Denny, mais, noyé dans la multitude de papiers célébrant la victoire, il ne faisait pas plus d'un centimètre et demi et se trouvait relégué tout en bas de la dernière page.

— Tant mieux, commenta Denny lorsqu'il le vit.

Mais Harry avait la vague intuition qu'il regrettait que son évasion n'ait pas fait plus de vagues.

Alors que le crépuscule laissait place à la nuit noire, le *Maiden Lady* largua les amarres et fila en glissant sur les eaux de la Tamise. Harry alla se poster sur le pont et regarda les lumières de la ville, qui scintillaient distinctement le long de la berge, s'évanouir lorsqu'ils gagnèrent la mer. Il était en route pour l'Australie. Tout ne s'était pas déroulé comme il l'espérait. Il aurait voulu que Lisa soit à ses côtés. Il lui écrirait une fois là-bas, se dit-il avec un haussement d'épaules résigné, et lui expliquerait que ce n'était pas sa faute s'il était parti sans elle. Elle comprendrait.

13. N.d.T. : Importante rue de Londres.

42

Une lettre de Suisse arriva un mois plus tard. Charlotte avait cherché l'adresse de Nikolaus Becker et lui avait écrit une fois de plus. Elle restait sans nouvelles de lui depuis le jour de 1940 où il lui avait renvoyé sa lettre destinée à ses parents. L'adresse à laquelle il lui écrivait autrefois n'existait plus ; aussi espérait-elle sincèrement que c'était la seule raison de son silence.

Le mois qui avait suivi la victoire des Alliés s'était avéré éprouvant pour Charlotte. Elle travaillait toujours à Livingston Road, mais un certain froid s'était installé entre elle et Caroline. Elle avait attendu le retour d'Harry avec impatience, mais, sans nouvelles de lui, elle dut se faire à l'idée qu'il ne reviendrait pas. Il était absurde de tenir Caroline pour responsable. Elle n'avait pas causé sa disparition. De plus, à mesure que le temps passait, Charlotte finit par admettre que Caroline, bien que malavisée, avait cru faire ce qu'il y avait de mieux pour elle en lui cachant la lettre d'Harry.

Billy avait dû rentrer à Wynsdown, mais pas avant que Charlotte ne lui ait tout raconté au sujet d'Harry, comment ils s'étaient liés d'amitié, ce qu'il représentait pour elle. Billy avait aussitôt compris que ce n'était guère le moment de la demander en mariage, comme il en avait eu l'intention. L'arrivée et la disparition soudaines d'Harry étaient encore trop douloureuses. Toutes ses précautions pour conquérir Charlotte en douceur avaient été sabotées, anéanties en un clin d'œil par le retour d'Harry Black.

Néanmoins, Charlotte lui avait parlé du testament de Miss Edie. C'était encore un sujet de conjecture au village, mais personne ne savait exactement de quoi il retournait. Charlotte n'en avait parlé qu'à Harry, et il lui semblait plus juste de mettre également Billy dans la confidence.

Il l'avait dévisagée un certain temps avant de demander :

— Tu veux dire que Blackdown House t'appartient ?

Elle avait hoché la tête.

— Alors, qu'en est-il des Nicholson qui y habitent, à présent ?

— Ils sont locataires. Ils occupent seulement la maison pendant la guerre.

— Donc, tu pourrais rentrer y vivre, maintenant que la guerre est finie.

Billy s'était efforcé de parler d'une voix égale, de façon à ce que ses mots ne trahissent pas la bouffée d'espoir qui venait de jaillir en lui.

— Je ne sais pas, Billy. Ça dépend.

« Ça dépend de quoi ? » aurait-il voulu demander, mais il s'était ravisé.

— Est-ce qu'Harry est au courant ?

Tout lui semblait être lié à Harry. Il était bien content qu'il ne soit pas revenu depuis le jour de la victoire, mais craignait qu'il attende simplement le bon moment jusqu'à ce que lui, Billy, rentre à Wynsdown.

— Oui, je lui en ai parlé quand je l'ai vu.

Billy brûlait de lui demander quelle avait été la réaction d'Harry, mais il voulait que toute pensée le concernant disparaisse dès que possible ; aussi avait-il préféré ne rien dire.

Le jour où la lettre arriva, Charlotte se trouvait au parc avec des enfants du foyer. Elle était assise à les regarder jouer sur les balançoires et se remémorait le jour où Harry l'avait retrouvée à cet endroit précis. Elle jeta un coup d'œil alentour, s'attendant presque à le voir surgir derrière elle, mais au lieu de cela, à sa grande surprise, ce fut Caroline qu'elle vit accourir à sa rencontre.

— Caroline ? Que se passe-t-il ?

— Tu as reçu une lettre. Je me suis dit que tu aimerais la voir sans attendre.

Les pensées de Charlotte allèrent aussitôt à Harry, mais en prenant la lettre, elle s'aperçut que les timbres étaient étrangers… suisses, précisément.

— Je vais surveiller les enfants, dit Caroline. Rentre donc la lire au calme.

Charlotte n'eut pas besoin de se l'entendre dire deux fois. Au dos de l'enveloppe était griffonné, de l'écriture pointue qu'elle avait vue auparavant, le nom de Nikolaus Becker, ainsi qu'une adresse à Zurich. Elle courut presque jusqu'au foyer et monta directement dans sa chambre. Nikolaus avait enfin répondu à sa lettre. Elle s'assit sur le lit et, comme elle l'avait fait le jour où Caroline lui avait remis la lettre d'Harry, elle

contempla longuement l'enveloppe avant de trouver le courage de l'ouvrir. Elle renfermait sûrement des nouvelles de sa famille, mais seraient-ce les nouvelles qu'elle attendait depuis si longtemps ? Harry était convaincu qu'ils avaient tous disparu dans la machine à tuer nazie. Cet envoi allait-il confirmer ses dires ?

Lentement, elle ouvrit l'enveloppe et en sortit la lettre. Elle datait de dix jours.

Ma chère Lieselotte,

Je suis si heureux que tu m'aies recontacté depuis une nouvelle adresse. Je t'ai écrit à l'ancienne, mais n'ai reçu aucune réponse. Je suis parvenu à contacter Bloomsbury House et on m'a annoncé, à mon grand désespoir, que tu avais été tuée en septembre 1940. Leurs dossiers ne faisaient aucune mention de ta survie.

Les hostilités étant à présent terminées en Europe, des centaines de survivants des camps nazis ont été retrouvés, et certains ont été mis en relation avec leurs proches par le biais des hôpitaux américains et de la Croix-Rouge. J'ai le bonheur de t'annoncer que ta mère en fait partie. Elle a été sauvée d'un camp de travaux forcés et placée dans un hôpital de l'armée américaine, j'ignore où, mais elle s'est souvenue de moi, et la Croix-Rouge m'a contacté. J'ai pris les dispositions nécessaires pour qu'elle soit transportée à Zurich. Je regrette, mais je n'ai trouvé aucune trace de ton frère et de ton père. Tous les jours, les noms de ceux qui ont péri sont publiés, mais jusqu'à présent, rien n'est confirmé les concernant. Je ne sais pas comment ta mère a réussi à survivre, mais elle est en vie, bien qu'extrêmement faible. Je n'ai pas connaissance de ta situation actuelle, mais si tu as la possibilité de venir à Zurich, je suis convaincu qu'elle serait très heureuse de te voir. Elle n'est pas en état de voyager pour te rendre visite en Angleterre. Pour être franc, je ne suis pas sûr qu'elle recouvre la santé un jour. Peut-être se remettra-t-elle un peu d'aplomb, une fois bien soignée, ici, en Suisse. Quoi qu'il en soit, si tu le peux, je pense que tu devrais venir dès que possible. Je t'ai indiqué mon numéro de téléphone, mais tu auras sans doute des difficultés à me joindre. Comme tu peux l'imaginer, c'est le chaos total depuis la fin de la guerre, et la Suisse, pourtant neutre, n'est pas épargnée.

Si tu es prête à faire le voyage, ma femme, Anna, et moi-même serions ravis de t'accueillir pendant quelques jours.
Je te prie de bien vouloir me transmettre tes intentions sans tarder, afin que nous puissions préparer ton séjour.
Affectueusement,
Nikolaus Becker

Charlotte se sentit soudain transportée de joie. Mutti était vivante et on l'avait transportée dans un hôpital en Suisse. Il n'y avait aucune nouvelle de Papa et Martin, mais cela ne signifiait pas qu'ils étaient morts, seulement qu'on ne les avait pas encore retrouvés. Mutti était en vie, et elle avait besoin de sa fille. Charlotte se leva d'un bond et se précipita au rez-de-chaussée pour rejoindre Caroline. Elle avait besoin de partager cette grande nouvelle avec quelqu'un. Lorsqu'elle déboula dans le vestibule, Caroline rentrait du parc avec les enfants. Caroline vit la joie illuminer le visage de Charlotte, et toute l'animosité qu'il y avait entre elles s'évanouit quand elle se jeta dans ses bras.

— Elle est vivante ! s'écria-t-elle, les larmes roulant sur ses joues. Ma mère est vivante !

Caroline la serra fort, ses propres larmes se mêlant aux siennes.

— Quelle merveilleuse nouvelle ! C'est formidable ! Oh ! Charlotte, ma chérie, je suis si heureuse pour toi.

Un peu plus tard, lorsqu'elles eurent l'occasion de s'asseoir autour d'une tasse de thé, elle lui demanda :

— Alors, que vas-tu faire ?

— J'ai bien réfléchi, répondit Charlotte. Je vais aller dans le Somerset demain pour voir Mr Thompson et le pasteur. Je dois retirer de l'argent de mon compte pour payer mon billet pour Zurich.

— Mais comment vas-tu t'y rendre ?

— En bateau, en train, peu m'importe.

Caroline, sentant la détermination de Charlotte, et impatiente de réparer les dégâts causés par sa décision de lui cacher la lettre d'Harry, répondit :

— Tu vas nous manquer pendant ton absence, mais les choses se sont un peu calmées ces derniers temps. Et puis, Ethel est un vrai cadeau du ciel.

Charlotte téléphona aussitôt aux Swanson afin de les avertir de son arrivée,

et Avril parut ravie.

— Formidable ! s'écria-t-elle. Nous avons hâte de te voir. Quelqu'un viendra te chercher à la gare. Combien de temps comptes-tu rester ?

— Ce sera une visite éclair, malheureusement. Je dois voir le pasteur et Mr Thompson. Je vous expliquerai tout à mon arrivée, promit Charlotte juste avant de dire au revoir, pressée par les bips annonçant la fin de la communication.

Le lendemain, Charlotte se mit en route pour le Somerset. Billy l'attendait sur le quai de la gare lorsqu'elle descendit du train. Ils s'enlacèrent, et Billy déposa un bref baiser sur ses lèvres, puis il la conduisit à l'automobile de son père, garée à l'extérieur.

— C'est une visite inattendue, commenta Billy alors qu'ils grimpaient la côte menant à Wynsdown. Il est arrivé quelque chose ?

Dès qu'il avait appris que Charlotte venait passer quelques jours au village, il avait commencé à craindre qu'Harry ne soit réapparu.

— Je t'expliquerai tout quand on aura l'occasion de discuter sérieusement, répondit Charlotte, ce qui ne le rassura pas le moins du monde.

Les Swanson accueillirent Charlotte dans l'euphorie la plus totale.

— Charlotte, ma chérie ! Comme c'est bon de te voir ! s'écria Avril tout en la serrant dans ses bras. Nous sommes impatients de connaître les dernières nouvelles de Londres.

En effet, elle n'en pouvait plus d'attendre. Caroline avait laissé entendre que Charlotte souhaitait parler d'un sujet important avec ses curateurs, mais elle avait retenu la leçon et n'en avait pas dit plus à sa sœur. Elle s'était juré de ne plus jamais intervenir dans la vie de Charlotte.

— Doucement, Avril, s'esclaffa le pasteur en donnant, lui aussi, une accolade à Charlotte. La pauvre enfant vient de passer la porte. Sers-lui donc à manger, nous parlerons ensuite.

— Oui, oui, bien sûr, répondit Avril en jetant un coup d'œil à Billy qui se tenait devant la porte. Est-ce que tu restes dîner avec nous, Billy ?

Une fois le repas fini, ils demeurèrent tous assis autour de la table de la cuisine et écoutèrent le récit de Charlotte.

— Donc, vous comprenez, conclut-elle, il me faut un peu d'argent pour aller à Zurich et retrouver ma mère.

— Toute seule ? s'étonna Avril.

— Non, bien sûr, répondit Billy. Je l'accompagne.

Charlotte se tourna brusquement vers lui et le dévisagea.

— Billy, tu ne peux pas.

— Pourquoi ?

— C'est trop loin. Je ne sais pas ce que je vais trouver là-bas, ni combien de temps je vais rester.

— Je le sais, répondit Billy. C'est justement pour ça que je pars avec toi.

— Je… Je ne sais pas… commença Charlotte, les yeux pleins d'un mélange d'espoir et d'incertitude.

— Moi, si, dit fermement Billy en tendant la main par-dessus la table pour prendre la sienne. Tu n'imagines quand même pas que je vais te laisser y aller toute seule, Charlie. Il n'y a pas de mais qui tienne, je viens avec toi.

— Alors, nous allons devoir retirer assez d'argent pour vous payer un aller-retour à tous les deux, conclut David. J'en parlerai à Thompson demain matin et nous nous chargerons de tout ça.

Cette nuit-là, Charlotte se coucha au presbytère en songeant au voyage qui les attendait. La traversée de la France, ravagée par la guerre, ne serait pas de tout repos. Elle était déterminée à partir, mais l'idée d'avoir Billy à ses côtés la soulageait d'un poids qui l'accablait sans même qu'elle s'en soit rendu compte.

Le lendemain matin, ils rejoignirent tous Mr Thompson, et les deux cocurateurs acceptèrent de retirer la somme dont Charlotte et Billy avaient besoin pour leur voyage. Ils quittèrent Wynsdown ensemble à bord du train de l'après-midi.

Ils traversèrent la Manche et prirent un train pour Paris. Les chemins de fer français fonctionnaient encore, et ils parvinrent à embarquer dans un train de nuit à destination de Strasbourg, la prochaine étape de leur voyage. Alors qu'ils étaient assis côte à côte dans le compartiment, entourés de passagers qui somnolaient, bercés par le mouvement du train, Charlotte se blottit contre Billy, la tête sur son épaule, le bras de celui-ci la tenant tout près de lui. Eux aussi s'assoupissaient de temps à autre, mais Charlotte était trop nerveuse pour dormir profondément. Elle n'avait pas la moindre idée de

l'état dans lequel se trouvait sa mère. Elle savait seulement qu'elle était à l'hôpital, faible.

Épuisés et affamés, ils arrivèrent enfin à Zurich après trois jours de voyage. Ils n'avaient rien avalé depuis le départ, à l'exception des sandwiches qu'ils avaient emportés pour la route. Ils trouvèrent un café dans la gare et commandèrent de la soupe et du pain à la croûte épaisse accompagné de fromage. Puis ils se mirent en quête de Nikolaus. Ils grimpèrent dans l'un des taxis devant la gare, et Charlotte indiqua au chauffeur l'adresse de Nikolaus Becker.

— C'est une folie de prendre le taxi, dit-elle tandis qu'on les conduisait à travers la ville, propre, épargnée par les ravages de la guerre. Mais je ne sais pas comment nous aurions pu faire autrement.

Billy serra sa main dans la sienne.

— Tu as raison, dit-il, et c'est le moyen le plus rapide de retrouver ta mère.

Nikolaus Becker habitait un immeuble situé dans une petite rue non loin du quartier des affaires. Le taxi les déposa devant, et Charlotte examina la rangée de sonnettes alignées près de la porte d'entrée commune. Il était là : BECKER, N. Elle adressa à Billy un sourire nerveux, puis pressa le bouton de la sonnette. Le cousin Nikolaus attendrait-il son arrivée ? Elle avait tenté de téléphoner dès réception de sa lettre, mais la communication avec Zurich était impossible. Elle lui avait alors écrit pour le prévenir qu'elle était en chemin, mais ne savait pas si sa missive avait eu le temps de lui parvenir. La porte s'ouvrit dans un bourdonnement, et ils entrèrent. Un escalier menait à l'étage, et l'immeuble disposait d'un ascenseur. Ils optèrent pour l'escalier.

Chaque étage semblait comporter deux appartements pourvus d'une sonnette et d'une plaque indiquant le nom des occupants. Les Becker vivaient au deuxième.

Lorsque Charlotte actionna leur sonnette, la porte s'ouvrit presque aussitôt, et une domestique apparut dans l'entrebâillement.

— Oui ?

— Lieselotte Becker, je viens voir Herr Becker, dit Charlotte en allemand.

Dans sa bouche, les mots lui parurent étranges. Elle n'avait pas parlé allemand depuis la nuit où elle avait tenté de rassurer Dieter Karhausen.

La domestique s'écarta et les invita à entrer dans un spacieux vestibule.

— Attendez ici, je vous prie, dit-elle. Je vais voir si Herr Becker est là.

Nikolaus Becker apparut quelques instants plus tard et observa le couple qui patientait dans son hall d'entrée.

— Lieselotte ? demanda-t-il. Est-ce vraiment toi ?

Charlotte lui assura que oui, puis lui présenta Billy qui, ne parlant pas un mot d'allemand, se contenta de sourire et de lui serrer la main. Nikolaus les conduisit dans un vaste salon avec vue sur la rue. Lorsqu'ils entrèrent, une femme se leva du fauteuil sur lequel elle était assise, près de la fenêtre, et Nikolaus la leur présenta. Il s'agissait de son épouse, Anna, une femme élancée – plus grande que son mari –, élégamment vêtue, aux cheveux argentés relevés en un chignon.

— Lisa, dit-elle d'une voix traînante. Nous sommes *si* heureux que tu sois venue. Nous espérions que tu accepterais.

— Je vous ai écrit, dit Charlotte, mais je suis peut-être arrivée avant ma lettre. Comment va ma mère ?

— Et qui est ce jeune homme ? demanda Anna sans répondre à sa question, examinant Billy avec curiosité.

— C'est mon ami, Billy Shepherd, répondit Charlotte, qui n'avait guère le temps d'entrer dans les détails de sa relation avec Billy. Comment va ma mère ? Où est-elle ?

— Elle est dans un hospice, l'informa Anna. Nous ne pouvions pas nous occuper d'elle ici.

Charlotte, qui venait de s'asseoir, se releva aussitôt.

— Pouvez-vous m'emmener la voir ?

— Bien sûr, répondit Anna d'une voix douce, mais vous prendrez sûrement une petite collation d'abord ?

— Non, merci, répondit Charlotte. Nous avons mangé. Je vous en prie, pouvez-vous nous conduire à l'hospice ?

Anna sourit.

— Naturellement, Nikolaus va vous y emmener. Où comptiez-vous séjourner ?

Billy sentit que Charlotte commençait à perdre patience.

— Que se passe-t-il, Charlie ? s'enquit-il à mi-voix.

— Rien, Mr Shepherd, ne vous en faites pas, lui répondit Anna dans un anglais parfait. Je demandais simplement où vous aviez prévu de loger pendant votre séjour. Nous serions évidemment ravis d'accueillir Lisa ici, mais puisque vous êtes deux, vous seriez sans doute plus à l'aise dans un hôtel.

Billy lui adressa un sourire poli, mais Charlotte perçut sa colère.

— Bien sûr, répondit-il. Ne vous inquiétez pas pour nous. Nous trouverons un hôtel une fois que Charlotte aura vu sa mère.

— Charlotte ?

— Lisa. Quand Lisa aura vu sa mère.

— Je vois. Eh bien, que diriez-vous de vous laver les mains et de faire un petit brin de toilette pendant que Nikolaus va chercher la voiture ?

Elle les reconduisit dans le vestibule et leur indiqua la grande salle de bains. Charlotte entra la première et, une fois la porte fermée derrière elle, contempla brièvement son reflet dans le miroir suspendu au-dessus du lavabo. Une jeune fille d'une pâleur spectrale, aux yeux ronds et las, lui rendait son regard. Ils avaient parcouru tant de chemin. Pendant un instant, elle avait cru que sa mère attendrait son arrivée ici, dans cet appartement. Elle aurait dû se douter que Mutti nécessitait des soins à proprement parler, mais en découvrant ce somptueux appartement, elle s'était réjouie à l'idée que sa mère loge dans un environnement si agréable.

Nikolaus les conduisit à l'hospice, à cinq ou six kilomètres de là. Il semblait moins tendu, maintenant qu'ils n'étaient plus que tous les trois, et s'exprimait avec davantage d'aise.

— Ta pauvre mère nous a contactés grâce à la Croix-Rouge juste avant la capitulation. Nous n'avions reçu aucune nouvelle de la famille avant cela. J'ai pris des dispositions pour qu'elle soit envoyée ici, mais son état était bien pire que je ne l'avais imaginé, dit-il avec un soupir. Nous ne pouvions pas nous occuper d'elle à la maison, Lisa. Anna, ma femme…

Sa voix se brisa et laissa place à un silence pesant.

— Je suis convaincue que vous avez fait tout votre possible, assura Charlotte. Je vous remercie d'avoir pris soin d'elle et de m'avoir fait venir.

— J'ai bien peur que tu aies du mal à la reconnaître, dit Nikolaus d'un air triste.

— A-t-elle dit quelque chose au sujet de Papa et Martin ? voulut savoir Charlotte. Est-ce qu'elle sait où ils se trouvent ?

Nikolaus soupira à nouveau.

— Je vais te répéter ce qu'elle a dit.

Il se gara devant une grande bâtisse, coupa le moteur et se tourna face à elle.

— Ce ne sont pas de bonnes nouvelles, je le regrette. Franz a été arrêté, et nous restons sans nouvelles de lui jusqu'à ce jour. Martin a vécu avec ta mère pendant un moment, puis la police est venue et l'a emmené. Étant aveugle, il a été envoyé dans un foyer pour handicapés, quelque part en Bavière, mais il est décédé.

— De quoi ? murmura Charlotte.

— Nous l'ignorons. Ta mère a simplement reçu une carte annonçant sa mort.

— Qu'est-ce qu'elle a fait ? Où est-elle allée ?

— Elle a été aidée par une ancienne patiente de ton père. Il avait sauvé la vie de son fils après la Première Guerre, et elle ne l'avait jamais oublié. Elle n'était pas juive, mais elle a accueilli ta mère chez elle et l'a cachée, jusqu'à ce que quelqu'un les dénonce à la Gestapo. Toutes deux ont été arrêtées et envoyées dans un camp. Je ne sais pas ce qui est arrivé à cette femme, mais ta mère a réussi à survivre jusqu'à l'arrivée des Américains.

Nikolaus demeura silencieux quelques secondes, puis ajouta :

— J'ai pensé nécessaire que tu saches tout cela avant de la voir. Ceux qui ont survécu aux camps… Cela explique son état. Entrez donc, et demande à la voir, ajouta-t-il en désignant la bâtisse. Je vous attendrai ici.

Toute cette conversation s'était déroulée en allemand. Billy l'avait écoutée sans en comprendre les mots, mais il avait perçu leur signification de par la voix de Nikolaus et Charlotte et la façon dont celle-ci, assise droite comme un i sur la banquette arrière, le teint soudain livide, la mâchoire serrée, luttait pour retenir ses larmes. Il lui tenait la main et, à mesure qu'elle écoutait ce que lui rapportait Nikolaus, ses doigts s'étaient resserrés sur les siens.

Lorsqu'il se tut enfin, l'air dans l'habitacle semblait étouffant. Charlotte ouvrit la portière et sortit. Billy l'imita, puis attendit le temps qu'elle se

penche à nouveau à l'intérieur pour ajouter quelque chose. Elle s'adressa ensuite à lui :

— Viens, Billy. Elle est ici.

Tournant les talons, elle marcha d'un pas déterminé jusqu'à la porte et sonna.

Une infirmière les guida à travers un couloir et s'arrêta devant une porte.

— Elle est dans cette chambre. Elle est un peu faible, aujourd'hui.

Elle ouvrit la porte et lança d'un ton gai :

— Regardez, Marta. Votre fille est venue vous rendre visite.

— Je vais attendre dehors, dit Billy, mais Charlotte secoua la tête.

— Non. Viens avec moi, s'il te plaît.

Ils pénétrèrent ensemble dans la pièce. Elle était petite, mais ensoleillée, éclairée par une fenêtre donnant sur le jardin. Le lit trônait au milieu, une chaise de chaque côté, et sur les draps était étendue une silhouette émaciée, à peine plus grande qu'un enfant. Si Charlotte n'avait pas su qu'il s'agissait de sa mère, elle ne l'aurait pas reconnue. Ses membres étaient squelettiques, sa tête n'était plus qu'un crâne recouvert de peau. Quelques mèches de cheveux gris clairsemés subsistaient, et ses yeux, bien qu'ouverts, étaient vitreux, inanimés.

Charlotte la dévisagea pendant un long moment, sidérée par le spectacle qui s'offrait à elle, incapable de l'assimiler. Le cousin Nikolaus l'avait prévenue que sa mère était souffrante, mais Charlotte n'était pas préparée à cela. Les larmes lui montèrent soudain aux yeux, mais elle les ravala. Elle devait se montrer forte. Elle avait retrouvé sa mère, et elle devait se montrer forte pour elle.

Elle vint à son chevet et prit la main osseuse qui reposait sur les couvertures.

— Mutti ? murmura-t-elle. Mutti ? C'est moi, Lisa.

Prenant place sur la chaise, elle caressa la main de sa mère. La minuscule silhouette étendue sur le lit n'eut aucune réaction, mais Lisa continua à lui parler d'une voix douce et calme.

— Mutti, je suis là. C'est Lisa. Je suis venue de Londres pour te voir, et, quand tu iras mieux, je te ramènerai à la maison.

Elle lui murmura des paroles rassurantes, au cas où Mutti serait encore là,

quelque part à l'intérieur de cette coquille vide, et l'entendrait. À mi-voix, elle lui parla de sa vie en Angleterre, des Federman qui avaient veillé sur elle, de son évacuation à Wynsdown, de la gentillesse de Miss Edie, de son travail au foyer pour enfants. Une fois, rien qu'une fois, elle sentit la main de sa mère lui rendre son étreinte. En la regardant, elle vit une lueur briller au fond de ses yeux.

— Billy est là, avec moi, lui dit Charlotte. Il m'a accompagnée jusqu'ici pour te voir.

Elle posa le regard sur Billy, qui se tenait près de la fenêtre. Le soleil illuminait ses cheveux blonds, cernant sa tête d'un halo de lumière.

— Il est mon ange gardien, Mutti.

Charlotte sentit un mouvement provenant du lit, se retourna juste à temps pour percevoir dans les yeux de sa mère un instant de lucidité et l'entendre murmurer :

— Lisa !

Puis la lumière s'évanouit. Marta Becker était partie.

Charlotte comprit aussitôt : sa mère l'avait reconnue et, la sachant vivante, elle avait simplement lâché prise, se laissant sombrer dans un éternel sommeil. Charlotte vit ses traits se détendre, la douleur apaisée par la mort, et aperçut, pendant une fraction de seconde, la mère qu'elle avait vue pour la dernière fois plus de six ans auparavant. Les yeux secs, elle resta assise un long moment, la main de Mutti toujours dans la sienne, puis finit par la lâcher doucement et se lever. Elle tendit les bras vers Billy, qui se tenait toujours près de la fenêtre, sans un bruit, et il vint la serrer contre lui, le visage enfoui dans ses cheveux.

Les rayons du soleil inondaient encore la pièce silencieuse d'une chaude lumière. Longtemps, ils restèrent ainsi enlacés, puis Charlotte leva la tête pour regarder Billy.

— Allons-y, Billy, dit-elle. Il est temps de rentrer à la maison.

Épilogue

Le village tout entier vint les voir et aider à préparer le premier mariage célébré à Wynsdown depuis la fin de la guerre. L'église, somptueusement décorée de bouquets de dahlias et de chrysanthèmes, était prise d'assaut par une joyeuse congrégation. Le soleil d'automne brillait à travers les vitraux, dessinant des motifs colorés sur le sol de pierre, et un murmure fébrile courait sur l'assistance.

Nerveux, Billy se tenait à côté de son témoin, Malcolm, et attendait l'arrivée de Charlotte. Ses parents et Jane étaient assis derrière lui. Coiffée de son nouveau chapeau de paille, sa mère adressait à tout le monde des sourires radieux. Son père, quant à lui, inconfortablement engoncé dans un costume, passait un doigt sous le col de sa chemise flambant neuve et regrettait d'avoir à porter une cravate. Tous deux étaient cependant extrêmement fiers de leur grand et beau garçon qui attendait patiemment l'arrivée de la mariée.

En entrant dans l'église pour prendre place au premier rang, Naomi Federman causa une certaine agitation. Tout le monde voulait voir la mère d'accueil de Charlotte, venue tout droit du Suffolk. En tant que mère de la mariée, elle s'était rendue à Blackdown House pour aider Charlotte à enfiler sa robe de mariée, celle que Miss Edie avait si soigneusement confectionnée plus de vingt-cinq ans auparavant.

Lorsqu'elle était revenue à Wynsdown, après son retour de Suisse, Charlotte l'avait sortie de la malle et essayée. Une fois quelques retouches effectuées, elle lui allait comme un gant.

— Vous croyez qu'elle m'en voudrait de la porter ? avait-elle demandé à Avril, inquiète. Miss Edie ?

— Non, avait assuré Avril avec un sourire. Je suis sûre qu'elle serait ravie.

— Tu as de la chance, avait dit Claire d'un air envieux tandis qu'elle aidait

Naomi à disposer le voile sur la chevelure brune de son amie. Personne n'a les moyens de s'offrir une vraie robe de mariée, de nos jours.

— Tu es magnifique, Lisa, lui avait dit Naomi, les yeux brillants de larmes. Nous sommes tous si fiers de toi. Tes parents et Miss Edie le seraient, eux aussi. Ton Billy est l'homme le plus chanceux du monde.

Charlotte entra dans l'église au bras de son père d'accueil, l'oncle Dan. Lorsqu'elle s'arrêta à la porte pour saluer le pasteur, Claire lissa les plis de sa jupe, puis, prenant Nicky par la main, le posta devant Charlotte.

— Souviens-toi, chuchota-t-elle. Tu n'as qu'à marcher devant Charlotte… enfin, Lisa… jusqu'à ce qu'elle arrive à l'autel. Ensuite, tu vas t'asseoir avec ta maman.

Nicky hocha la tête d'un air sérieux, conscient de l'importance de son rôle dans le mariage de Lisa. Il était le garçon d'honneur, un élément-clef. Il portait même des chaussures neuves pour l'occasion. Il admira les sandales marron vernies à ses pieds et sourit, aux anges.

Lorsque l'orgue se mit à jouer, Billy pivota sur ses talons et vit sa Charlotte descendre l'allée à pas lents, au bras de son oncle Dan. Elle s'apprêtait à se marier, à l'épouser, lui. Des larmes de bonheur lui montèrent aux yeux et, quand Charlotte arriva auprès de lui et rejeta son voile en arrière, il vit sa propre joie se refléter sur ses traits. Charlotte remit son bouquet à Claire. Puis, se retournant vers Billy, elle saisit la main qu'il lui tendait, et tous deux firent un pas en avant, prêts à entamer ensemble la nouvelle vie qui les attendait.

Sommaire

1. Prologue
2. 1
3. 2
4. 3
5. 4
6. 5
7. 6
8. 7
9. 8
10. 9
11. 10
12. 11
13. 12
14. 13
15. 14
16. 15
17. 16
18. 17
19. 18
20. 19
21. 20
22. 21
23. 22
24. 23
25. 24
26. 25
27. 26
28. 27
29. 28
30. 29
31. 30
32. 31
33. 32
34. 33

35. 34
36. 35
37. 36
38. 37
39. 38
40. 39
41. 40
42. 41
43. 42
44. Épilogue

Landmarks

1. Cover